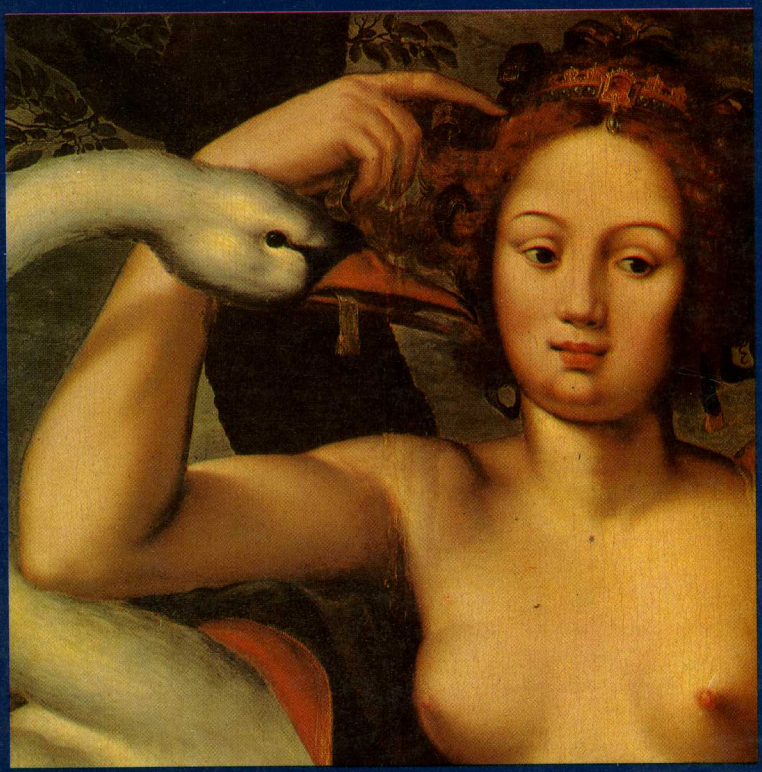
GILBERT PROUTEAU

Les Miroirs de la perversité



ALBIN MICHEL

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les miroirs de la perversité

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Gilbert Prouteau

Les miroirs de la perversité

Albin Michel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© Éditions Albin Michel S.A., 1984
22, rue Huyghens, 75014 Paris.

ISBN 2-226-01992-8

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au professeur Vincent Meyer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Préface

Le ventre est pour l'esprit un poids redoutable.
Il rompt à chaque instant l'équilibre entre l'âme et le corps.
Il emplit l'Histoire.
Il est responsable de presque tous les crimes.
Il est l'antre des vices.

Victor HUGO

Le 17 mai 1974 un quarteron de médecins fonde la Société française de sexologie clinique : c'est tout à la fois une entreprise nécessaire et dérisoire. Nécessaire parce qu'il n'est pas possible de rester à l'écart des courants de pensée anglo-saxons, mais dérisoire parce que nous n'avons, à l'époque, aucun bagage, aucune culture, aucun droit pour « médicaliser » ainsi devant l'opinion la sexologie. Historiquement, force est de reconnaître que depuis les travaux de Masters publiés dès 1966, l'ensemble de la communauté médicale internationale se sent investie d'un pouvoir sur la sexualité, un pouvoir rénové, non plus seulement attaché au contrôle et aux censures tributaires de l'endémie des « maladies vénériennes », mais un pouvoir de savoir. Un savoir qui est une revanche sur l'empire étouffant du verbe psychanalytique, et une volonté de progrès dans le sillage de l'émancipation de la contraception et du féminisme.

Mais le savoir n'est pas la connaissance, et dix ans plus tard, je fais acte d'humilité devant l'immensité de l'ignorance que révèle la cohabitation quotidienne avec l'impuissance et la frigidité. Les « pathologies sexuelles » ne sont que la partie visible de l'iceberg car leurs racines s'enfoncent dans l'histoire de l'humanité. La « sexologie clinique » n'est que l'épilogue d'une science de la fonction érotique, une interrogation qui préoccupe les hommes depuis 40 000 ans.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Gilbert Prouteau enfonce le couteau dans la plaie en rapportant dans son livre une somme inouïe d'informations et un regard amical sur l'ensemble des bizarreries sexuelles sécrétées depuis l'origine des temps par l'imagination. C'est un livre indispensable, qui rend jaloux d'une telle culture. C'est un livre passionné, je veux dire plein de la passion d'un écrivain pour sa curiosité, une curiosité qui tend à rassembler toutes les archives de l'histoire ou presque, stationnant à chaque étape représentative avec le clin d'œil du journaliste, sans théorie, sans moralisme, sans dogme.

Cet amour de l'amour donne aussi un style parfois sans nuance dans le passage à tabac de l'Eglise catholique, mais c'est le prix à payer pour l'authenticité d'une écriture « fabuleuse ». En dix ans, aucun d'entre nous n'a été capable de « raconter » l'histoire de la sexualité et de la tendresse sans la contaminer par des propos dramatiques sur l'hystérie, la castration, les dosages hormonaux, la lubrification vaginale ou la vascularisation pelvienne... Gilbert Prouteau nous donne ici une bonne leçon de modestie. La sexologie n'est pas aseptisée, elle ne peut être que romanesque et ésotérique.

En réalité, il faut lire ce livre deux fois. La première, pour le plaisir, la seconde pour la réflexion. Prouteau nous démontre sans le vouloir qu'il y a bel et bien une « masse critique » de connaissances à partir de laquelle toute vanité dogmatique, tout prosélytisme, toute institution répressive ne sont que des causes perdues d'avance. Les lois qui régissent les comportements sexuels sont toutes condamnées à être mortelles. Pire encore, l'Histoire nous apprend que l'érotisme ne date pas d'avant-hier, mais que « tout » a déjà été exploré et sanctionné depuis les premières extases et les premières vicissitudes de Cro-Magnon. Prouteau ressent ainsi sans doute ce vertige de la tolérance vis-à-vis des perversions car la « vérité » n'a cessé d'être l'auteur invincible de massacres et de tragédies au cours des siècles, au nom de la morale et de la foi. Cette dédramatisation fraternelle de la perversion est bien la conséquence du savoir, ce n'est pas une faute puisque toute l'histoire de l'humanité a renversé tant et tant de certitudes, mais c'est un risque.

Il y a en effet un vertige plus inquiétant encore à dénoncer à l'aube de notre XXIe siècle, c'est celui que produit la manipulation de la fertilité humaine, l'artificialisation de la procréation, la modulation volontaire des patrimoines génétiques. Folie ? L'incitation à la débauche n'a plus cours puisque des pans entiers des comportements sexuels sont annexés par le matérialisme scientifique. Si, inspirée par la même idéologie messianiste, la société assiste et banalise la perversion, l'érotisme est condamné à mort,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour la première fois depuis 400 siècles. L'homme qui serait issu de cette stérilisation de la fonction symbolique n'est pas vivable. Il faut refermer l'ouvrage de Gilbert Prouteau avec cette conviction que la science ne passera pas, qu'il faut élever des barricades pour sauvegarder ce qu'il y a d'humain dans les anomalies et les incertitudes de l'amour : c'est-à-dire l'essentiel.

Docteur JACQUES WAYNBERG
Président de l'Institut de sexologie

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Le kaléidoscope est un instrument composé de miroirs inclinés dont des disques de verre relient les fragments colorés, tout en laissant passer la lumière.
Leur groupement répété en images symétriques offre un ensemble régulier et d'ailleurs variable à l'infini. »

LAROUSSE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Cacher la vérité est la seule obscénité que connaisse la science. »

Professeur WESTERMARK

« L'homme doit connaître certaines matières liées avec sa vie privée, domestique et sociale... l'éducation du désir et du plaisir...
Hélas ! combien d'hommes et de femmes n'ont-ils pas misérablement vécu pour les avoir complètement ignorées. Et cependant il eût suffi d'une légère connaissance du sujet... »

KAMA-SUTRA

« L'érotisme était le diable, il devient l'homme. Nous allons le voir dépasser l'homme, devenir sa raison d'être. L'érotisme cesse d'être l'expression de l'individu. C'est l'individu maintenant qui n'est plus qu'un moyen. »

MALRAUX

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Introduction

La planète compte plus de quatre milliards d'êtres humains, dont une minorité de mâles.

Les statistiques médicales nous révèlent que sur ces deux milliards d'hommes un quart a été, est — ou sera — atteint de maladies vénériennes.

On compte quatre viols par minute aux États-Unis.

Et cent mille crimes sexuels par an sur l'ensemble des pays « civilisés ».

Les sexologues ont détecté en France quelques milliers de zoophiles et quelques dizaines de nécrophiles actifs.

Les enquêtes font apparaître près de deux millions de prostituées pour l'Europe.

Les andrologues dénombrent 30 % de pervertis dans la population mâle, 10 % d'invertis dans les deux sexes et 28 % d'impuissants.

Kinsey a démontré que 90 % des mâles américains avaient eu, avant leur mariage, un comportement qui relevait du pénal.

Deux millions de femmes sont violées chaque année aux Indes, le plus souvent par des policiers en uniforme.

Dix millions de femmes sont excisées dès leur enfance, c'est-à-dire mutilées des organes sexuels.

Il faut ajouter à ces chiffres, connus et diffusés, l'innombrable légion des laves mal éteintes, des « vices cachés », des hontes secrètes, dont une part importante finit par se scléroser et se résorber, mais dont une vague profonde remonte des abysses à l'écume.

Deux mille ouvrages sont consacrés chaque année aux problèmes du sexe.

C'est par milliers que les Eros Center, les Sex-Shops et les salles X inondent les villes d'Occident.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On compte cent millions de spectateurs pour les films dits « porno ».

En trois millénaires l'homme a basculé du dionysiaque à la salacité, et du jaillissement spontané à la quête artificielle du désir naturel.

On peut multiplier les exemples à l'infini. Les déviations de la sexualité ont fait de notre monde un lupanar délirant. Pourquoi ? Comment ?

Ce livre dresse le constat de faillite des civilisations face aux vertiges et aux tragédies de la sexualité. La plupart des cas qui sont évoqués — ou illustrés — au cours de cet ouvrage sont considérés par la loi, la médecine et la morale, comme des « anomalies ». Mais la somme, la fréquence et la diversité de ces anomalies atteignent des proportions telles qu'au bout du compte le vocable a perdu son sens de singularité et son essence d'exception.

Dans le monde contemporain l'anomalie est devenue une norme, au moins dans la perspective des critères de la démocratie puisqu'elle est le lot et la loi du plus grand nombre.

C'est l'implantation des coutumes et leur pérennité qui dictent les lois. Dans le domaine que nous abordons c'est à la longue le dérèglement qui devient la règle.

En médecine, comme en politique, les sondages sont les suppositoires de la démagogie. Leur bilan pourrait nous conduire à une solution de facilité, celle qui consisterait à poser comme postulat de départ : « La religion, la famille et la société sont les bouillons endémiques de la dépravation, propagent les bacilles de la dégénérescence. » Mais ce procès d'intentions implique une volonté de simplification. Or, « dès qu'on aborde la sexualité le bon sens s'évapore » (Thomas Szasz). Et par ailleurs on se heurte — encore aujourd'hui — à l'inexplicable, à l'insolite insoluble, à des mystères mille fois millénaires où les exégètes et les savants ont vu tour à tour la queue du diable et le doigt de Dieu.

Le destin de l'homme est devenu un affrontement permanent entre le naturel et le social. Le carcan des lois, la peur du gendarme, les astreintes économiques, le virus de la sécurité maintiennent la plupart des hommes en état de servitude sociale. Mais les lois qui sont destinées à juguler nos appétits violents les provoquent et les multiplient. La contrainte est la mère de tous les vices. Elle favorise l'éclosion souterraine des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

perversions. Par ailleurs qui peut justifier la volonté négatrice de la société, cette promotion redoutable de l'ignorance en vertu, cette duplicité séculaire du refus de voir, de connaître et d'initier ? « Il ne faut pas apprendre la physiologie aux enfants, je ne vois que des inconvénients dans cette innovation. Ces choses sont sales, elles ôtent des illusions, elles effraient et déforment la nature d'une jeune fille... » Ces quatre lignes d'Alphonse Daudet résument des siècles d'inconscience criminelle.

L'amour et le désir sont les deux moteurs de la vie. Encore faut-il s'entendre sur le sens de mots galvaudés. Le désir est l'expression de l'instinct et « un mouvement qui aspire à la possession ». Et le désir ressemble au radium, ce métal magique et meurtrier dont l'énergie se nourrit de sa propre destruction.

L'amour, c'est « l'instinct sexuel guidé par le cerveau, cet organe de l'âme ». Mais l'amour est un vocable polyvalent dont la gamme est infinie : amour maternel, amour courtois, amour-passion, amour bestial, amour vénal, etc. Comme dit joliment La Fontaine :

« Foutre sans aimer ce n'est rien.
Aimer sans foutre c'est peu de chose. »

Et Sade :

« On baise tous les jours sans aimer.
On aime souvent sans baiser. »

Ce qui nous conduit à la lumineuse alternative de Malraux :

« Faut-il ajouter un sexe à la femme ?
Ou la femme à un sexe ? »

Il y a entre la déplétion du rut et la sublimation de l'amour-passion l'abîme qui sépare le coït de la paramécie de l'accouplement de la vorticelle. Chez la paramécie, la conjugaison s'achève par la séparation des deux corps. Elle se traduit chez la vorticelle par la création d'un seul individu « né aux dépens des deux conjugaisons ». Le couple en Un.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'alchimie sexuelle brasse dans le même creuset la génétique et l'obsession, l'influence du milieu et le traumatisme psychique, l'habitude infantile et l'idée fixe. Et, au-delà de ces levains identifiés et répertoriés, des plantes obscures et des racines inconnues poussées dans les molécules de l'être et les profondeurs de l'inconscient. L'évolution de l'homme a connu des lunes de sang au cours desquelles les impulsions violentes — cannibalisme, nécrophilie, vampirisme — étaient des pratiques courantes. Ainsi chez les manichéens le culte de l'orgasme était dérivé du culte de la lumière originelle. Les déviations que nous constatons aujourd'hui doivent être considérées comme une séquelle atavique, un résidu des anciens rites.

Entre ces deux pôles extrêmes, le primate en rut et le perverti contemporain, des galaxies de passion, des mannes de foi, des siècles de lois, des continents de bois (pour les bûchers), des montagnes de chanvre (pour les potences), des torrents d'écume séminale, des océans de suint, de sperme et de salive... Il est impossible d'analyser la dégénérescence actuelle de l'espèce sans explorer l'imbrication des élans et des contraintes, des miracles et des mirages, des bourreaux et des martyrs qui jalonnent l'histoire de la sexualité.

L'arbre du sexe pousse encore ses racines entre le lagon et le limon de la forêt originelle. Les pariades des hordes aux lunaisons d'équinoxe, les caresses violentes échangées avec d'autres bêtes, l'exemple vivant des fantaisies amoureuses des espèces voisines, les marées confondues de rêves et de sèves, tous les songes obscurs et charriés par des siècles de semences éclosent aujourd'hui dans le jardin vénéneux des fruits de la perversion.

Pour aborder l'histoire de « cette mer toujours recommencée », pour mettre en lumière les sources de ses courants et les cotes de ses marées, nous avons choisi les exemples les plus représentatifs, les échantillons les mieux pourvus de couleur et de mouvement, les épisodes qui mêlent l'animal au divin et le cocasse au tragique. Afin de recréer une sorte de kaléidoscope qui donne de l'Histoire de l'homme une image tramée.

Quelles que soient les communautés, les époques ou les latitudes, les stagnations ou les métamorphoses, ce sont les mêmes problèmes qui ont hanté les groupes humains dès l'aube des hommes : l'inceste, la grossesse, la masturbation, l'orgasme, la menstruation, les déviations.

L'inceste est le premier tabou des sociétés primitives. Il est un défi à « l'ordre des choses », parce qu'il viole le mystère, et qu'il remonte à la source au lieu de suivre le cours. Œdipe a eu

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des milliers de prédécesseurs avant de concentrer sur sa tête les symboles de la malédiction jetée aux fils qui s'enfoncent dans le ventre maternel.

La peur des dieux, la peur des mystères et la peur du sang ont enfanté les fantasmes, les interdits et les superstitions qui nous régissent encore aujourd'hui. Nos lois et nos coutumes attestent depuis longtemps la survivance de ce redoutable héritage.

La grossesse a déconcerté les premiers hommes qui n'établissaient pas le rapport entre l'intromission, la fécondation et la gestation. Mais aucun légiste n'a jamais codifié les arguments juridiques justifiant ces décrets qui ont rendu pendant des siècles la femme enceinte irresponsable de ses actes. Les juristes appliquaient avant la lettre l'article 64 du Code civil et assimilaient la femme au dément. Et pendant des centaines d'années ce fut la *peine de mort* qui fut réservée aux femmes atteintes de blennorragie.

Tout le monde onanise, cette règle ne comporte pas d'exception, si on tient compte de l'onanisme inconscient. Mais la masturbation, acte banal et public chez les tribus évoluées d'Afrique, comme les Cafres ou les Basoukos, porte le sceau de la honte en Occident. Cette quête de « sourcier de soi-même » comporte une gamme infinie de démarches, infantiles ou raffinées, innocentes ou perverses, mécaniques ou délirantes, qui se rejoignent dans une secrète finalité : le déclenchement de l'orgasme.

Mais l'orgasme est un geyser fantasque et une lave imprévisible. Il peut jaillir ou se refuser. Tantôt fusil à répétition, tantôt arme enrayée. Les archives de la sexologie nous livrent le cas exemplaire de « cette nonne italienne (dont la sœur était une prostituée) qui, dès l'âge de huit ans, eut le désir du coït, dès l'âge de dix ans se masturba, puis éprouva des sentiments homosexuels. Ces pratiques et ces sentiments continuèrent quand elle fut au couvent où ils furent par moments remplacés par des équivalents religieux. Le simple contact de la main d'un prêtre, la nomination à la dignité épiscopale d'un ecclésiastique qu'elle avait connu, la vue d'un linge, la contemplation du Christ crucifié, un jouet, la peinture d'un démon, l'acte de défécation des enfants confiés à ses soins (que pour cette raison, et malgré la défense, elle accompagnait aux cabinets), et surtout la vue ou le simple souvenir de mouches copulant tout cela suffisait à produire en elle un orgasme puissant ».

Citons, dans un registre voisin, le cas des fétichistes pour lesquels le contact d'une fourrure, d'un écrin, d'un vase de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cristal ou d'un coupon de velours — ou la vue des ongles sales — suffit à provoquer le spasme. *Idem* pour le fétichiste acoustique dont le plaisir naît du bruit, et qui peut être galvanisé par le typhon de la chasse d'eau, le roucoulement des chanteurs de charme ou le martèlement des bottes sur le pavé.

Un jeune magistrat, qui s'était battu courageusement dans les tranchées de Verdun, lorsqu'il fut rendu à la vie active, devint sujet de scandale pour ses confrères. Il entrait en transe devant les croix de guerre, et restait de marbre devant les poitrines pourvues de promesses et dépourvues de décorations.

Ainsi les ressorts de l'orgasme, ses levains et ses détonateurs sont subjectifs, imprévisibles et variables à l'infini. Et c'est cette hantise des éclairs du sang, cette quête obsessionnelle du miracle intérieur qui précipitent les hommes dans les tumultes, les égarements ou les orgies dont nous allons retrouver la genèse, la geste et les figures de proue tout au long de cet ouvrage.

« La menstruation [1], dit Ellis, est un résidu organique des orgies primitives sous la pleine lune. » Nous touchons là une des clés du mystère.

La réclusion pendant les règles a été une loi organique — si on ose dire — de toutes les sociétés gouvernées par le droit canon ou ses homologues. Des premiers siècles chrétiens où les apôtres stigmatisent le ventre de la femme : « vase de corruption » à notre siècle où des peuplades hindoues renvoient la femme parmi les parias pendant quatre jours, la menstruation est toujours apparue aux yeux des prêtres de toutes les religions comme une répugnante résurgence de commerces sataniques, ou le témoignage attardé d'un pacte ancien entre la chair et le démon.

« Jamais, dira Malraux, le chrétien n'a vu dans la femme un être tout à fait humain. » Et lorsque la légende sacrée lui confère les auréoles de la divinité, les exégètes lui retirent les attributs de la féminité. Ce n'est pas une verge de mâle qui fécondera l'Immaculée Conception, c'est un regard d'archange.

Ce mystère des menstrues va hanter les nuits de sabbat et alimenter les incantations des poètes.

> « Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr
> La femme enfant malade et douze fois impur [2]. »

1. La femme des temps anciens — de la préhistoire au seuil de l'ère chrétienne — a-t-elle été réglée treize fois comme l'attestent divers manuscrits ? Ou s'agit-il d'un calcul ajusté à des lunaisons d'autres calendriers ?

> « Prends-moi. Possède-moi ô lune ;
> Et treize fois chaque année arrache à mes entrailles
> Le mystère de mon sang. »
>
> Pierre LOUŸS, *Les Chansons de Bilitis*

2. Alfred de Vigny.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce sang impur abreuve les sillons de la répression. Les théologiens proclament leur horreur des femmes en menstruation, leur interdisent l'entrée des églises. Les prêtres iront jusqu'à leur refuser les sacrements. La secte chrétienne des valentiniens prend le contre-pied de ce dogme et confère une vertu sacramentelle au sang des menstrues. Ils le consacrent par la communion et le baptisent « sang du Christ ».

Toute la magie du monde, ses succubes, ses démons et ses exorcismes, s'empare du sang des menstrues qui va bouillir dans les chaudrons des sorcières et rutiler dans les alambics des alchimistes. Et les vampires vont coller leur bouche visqueuse aux lèvres suintantes et aspirer le sang du mystère avant de reprendre leur vol vers leurs antres de chauves-souris.

Les médecins et les criminologistes dressent le constat de l'inexplicable : « Toutes les fois que la femme commet un acte de nature criminelle, c'est en période de menstruation. » Sur 80 femmes arrêtées pour délits ou meurtres, 72 avaient leurs règles (Lombroso) [1]. Sur 107 suicides féminins, 107 en période menstruelle (Kugestein). Et le mystère continue de hanter les plus hautes consciences de la chrétienté : « La femme est la plus redoutable des forces de la nature donc il faut l'éviter », disent nos moralistes. « Donc il faut s'en emparer, répondrai-je. Le danger est symptôme de puissance » (Teilhard de Chardin).

L'homme s'empare de la femme, la réduit à merci. Il en fait son esclave, sa servante et sa prostituée, l'assigne au champ clos de ses entreprises vénales et de ses expériences criminelles. Du trottoir au bordel, du couvent au harem, des « bateaux de femmes » à Ravensbrück, l'homme asservit, exploite et martyrise sa compagne. Accessoirement il en fera l'exutoire de ses nuits et la mère de ses enfants.

Pour rassurer les consciences on baptise mutation le reniement qui est la morale de notre temps.

Aujourd'hui que la femme est devenue star, idole, chef d'entreprise ou chef d'État, on constate une singulière propension à oublier ces temps si proches et si lointains, tourmentés par les débats ontologiques qui ont obsédé les évêques et les

1. Les statistiques démentent les conciles. Dans le registre de la perversion, du pourrissement et de la dépravation la femme arrive loin derrière l'homme. Sur 200 cas décrits par Krafft-Ebing dans sa *Psychopatia sexualis :* 11 % de femmes, 89 % d'hommes. Sur les 600 sectes religieuses dénombrées dans le monde contemporain 6 % seulement ont été fondées par des femmes. Le fétichisme est une perversion masculine. Tous les sadismes historiques sont masculins, les apôtres de l'horreur et ses artisans, de Gilles de Rais au docteur Mendele en passant par Sade et Masoch, sont des hommes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

conquérants, les philosophes et les juges, les conciles et les poètes :

« Et pour le soir a-t-elle une âme... ? »

La source du conflit repose sur une alternative biblique : Ève ou Marie... L'écaille ou l'aile... ? « L'aïeule aux longs cheveux, mère de Notre-Dame », dont le serpent devient la fleur emblématique ? Ou Notre-Dame elle-même « reine de pureté » ? L'Église catholique clôt le débat. Et Tertullien baptise à l'eau de soufre la fille du démon : Juana Diaboli, la Porte du Diable. Cette porte s'ouvre sur le péché. La femme sécrète un mystère, pose une énigme, trouble les consciences. Et pendant plus de mille années elle sera réduite à la définition du poète chrétien Anselme : *Femina fax est satanae.*

La sexualité est investie par la singularité. Avant d'aborder le chapitre consacré à la prolifération de l'étrange, trois exemples suffiront à notre sommaire. Le premier concerne les ressorts moteurs du facteur religieux dans l'obscène sexuel. Le second, la bisexualité de l'être humain. Le troisième, l'incompatibilité de l'amour physique et de la morale pratique.

Si on rapproche l'observation du professeur Debrayne, onze communiantes sur douze se masturbent avant leur première communion (enquête auprès d'un curé de campagne), de la notation d'Havelock Ellis : « Deux de mes clients avaient l'habitude de se masturber dans les cimetières », on peut associer le réflexe sexuel à un geste d'autodéfense contre l'angoisse métaphysique.

A l'autre bout de l'échelle le cri du cœur d'une des correspondantes de Shere Hite. Question : « Que pensez-vous de l'orgasme ? » Réponse : « C'est un magnifique cadeau de Dieu. »

Et un seul détail nous ouvre les portes du surnaturel : la passion de la coprophagie est souvent liée à l'exaltation religieuse [1]. « Les premiers ascètes chrétiens étaient de voraces mangeurs d'excréments » (Brenier de Montmorand).

Notre second volet s'ouvre sur la bivalence sexuelle.

Chaque homme porte en lui un utérus embryonnaire nommé conduit de Muller. La dimension de cet utérus dépasse rarement deux centimètres. Mais il atteste la bisexualité originelle de nos ancêtres qui entraîne des « réversions fonctionnelles sinon organiques ».

1. « L'obscénité a souvent rencontré ses meilleurs descripteurs dans le clergé autant catholique que protestant. Ils ont toujours manifesté une propension particulière à l'obscénité scatologique. » (HUYSMANS, *L'Oblat*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il est prouvé qu'un cerveau fonctionnant de manière femelle peut naître avec un corps mâle et réciproquement. Dans tous les cas, les caractères d'un sexe existent à l'état latent dans le sexe opposé. Les caractères sont susceptibles d'évoluer si les circonstances sont favorables : « Lorsqu'on injecte aux animaux des hormones spécifiques de l'autre sexe, ces caractères se développent et s'accélèrent. Les ovaires et les testicules sont mis en activité par la même hormone de l'hypophyse » (Steinach).

Le docteur Kiernan cite le cas d'une cliente américaine, mariée, mère de famille, invertie, dont le clitoris en érection mesurait deux pouces et demi. Le docteur Sorin de Nantes a radiographié un conduit de Muller qui présente les mêmes proportions.

Imaginons l'accouplement de ces deux extrêmes qui présentent l'un et l'autre des caractères morphologiques du sexe opposé : c'est-à-dire pour l'un une excroissance érectile de sept centimètres, pour l'autre une excavation de même dimension. Une incision du canal de Muller offre la possibilité d'un coït inverse, qui eût enchanté Baudelaire, Kafka et la Centrale surréaliste.

Notre troisième exemple concerne la vanité des morales sexuelles : l'analote des Alpes, pendant qu'elle s'accouple avec un mâle mâche un autre mâle avec lequel elle vient probablement de s'accoupler (Rémy de Gourmont).

La perversité n'est pas un ordre animal, l'analote ne fait que suivre son impulsion du moment et la coutume de sa race. Coutume et impulsion qui ont été adaptées par les hommes à leur usage.

Ces trois cas d'espèces, fort éloignés l'un de l'autre, montrent que le vocable « monstrueux » n'a pas cours dans le monde sexuel. La « nature » ne justifie rien car elle contient tout, et comme dit Goethe, « la pédérastie est dans la nature bien qu'elle soit contre nature ».

L'Histoire de l'homme est jalonnée par l'histoire du sexe. Ce livre a pour objet de recenser les sources et les racines, les levains et les leviers, les ressorts et les mutations qui régissent le processus de dégradation d'une névrose qui ronge la moelle, corrompt le sang et menace l'équilibre de l'espèce. Les centaines de récits, de procès, de constats, d'anecdotes et de confidences qui le composent ont été collectées à travers les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

annales et les pénitentiels, les ouvrages de biologie et d'histoire et les communications des psychiatres.

L'étude scientifique de la sexualité commence avec Freud et se ramifie en recherches empiriques, dont les plus notoires sont les volumineux dossiers baptisés du nom des auteurs: Rapport Kinsey, Rapport Simon, Rapport Hite. Mais Kinsey et ses héritiers procèdent en prise directe, sollicitent les aveux, collectent les communications et chiffrent les confidences. Ils travaillent sur une matière vivante.

Les seuls vivants que nous ayons pu interroger sont les sexologues et les biologistes, qui nous ont fourni la matière première: leurs fiches, leurs observations, leurs investigations dans le monde contemporain. Pour le reste, nous avons procédé à une longue quête auprès des annales, des archives, des mémorialistes, des courriéristes ou des pénitentiels.

Et ce sont ces documents, ces cheminements, ces exemples et ces cas d'espèce qui nous permettent de reconstituer, de l'extérieur et de façon fragmentaire, un condensé des Kinsey des siècles révolus.

L'aboutissement des répressions et des convulsions, les obsessions des pervers et des inassouvis débouchent sur le chapitre « Les fruits de la passion », qui amalgame les sources médicales, les exemples historiques et les cas d'espèce de chaque secte de pervertis. Mais avant d'y parvenir il a fallu remonter les ruelles de l'Histoire, marquer les étapes, les ébauches, les aiguillages: la Grèce, le Christ, l'Église romaine et Sade.

Il n'était pas possible d'ordonner cette mosaïque dans les perspectives d'un manuel d'histoire où les événements — guerres, alliances, révolutions, coups d'État — déterminent le choix des structures, les frontières des chapitres et la chronologie de l'ouvrage.

Ici nous nous efforçons de reconstituer une histoire souterraine dont les affrontements, les victoires et les défaites se déroulent le plus souvent à huis clos. Nous sommes assujettis à la marche du temps, à l'évolution des mœurs et à la révolution des corps.

Dans un premier temps nous allons aborder le bouillonnement dionysiaque de l'espèce à ses premiers âges, une fête bestiale et divine qui ne connaît ni foi ni loi. Mais qui va découvrir la notion de légalité à l'avènement des premières cités, quelques millénaires avant Moïse.

Cette seconde période nous conduit des édits de Sumer aux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

paraboles du Christ. C'est l'âge d'or de l'amour dans les sociétés préhomériques.

La troisième ère va consacrer le règne et la tyrannie de l'Église. Elle va durer quinze siècles. Quinze siècles au cours desquels la diabolique invention du « péché intérieur » va culpabiliser le couple humain et ravaler l'amour à l'état de fornication criminelle.

Ce règne de l'Église qui mêle le grotesque à l'odieux, la barque au tragique, la torture à la pénitence et l'humiliation au bûcher trouvera son aboutissement dans l'œuvre du marquis de Sade qui va reprendre à son compte les excès, les préventions, les délires et les supplices infligés par le clergé aux pécheurs et aux pénitentes.

Sade apparaît aujourd'hui comme le carrefour et la grande mutation, la plaque tournante entre l'Inquisition et le marxisme, l'aiguillage entre Torquemada et Hitler. C'est dans le creuset des crimes de l'Église et des règles du sadisme que va mûrir l'érotisme contemporain, nourri lui aussi de révoltes débridées, de cruautés fanatiques et de déchéances bestiales.

A quoi se reconnaît un homme de génie, dit Le Corbusier : « Ce qui vient après lui ne peut plus jamais être tout à fait comme avant. » Ainsi de la musique après Debussy, de la poésie après Rimbaud, de la peinture après Cézanne. Ce qui vient après Sade ne sera plus jamais tout à fait comme avant.

L'homme qui nie Dieu au cours de l'instinct sexuel et qui va construire une civilisation du plaisir, fondée sur la souffrance, va précipiter sa postérité dans le tourbillon que nous connaissons aujourd'hui. Sade est le Christophe Colomb d'un nouveau continent : le XX^e^ siècle. *Avec lui commencent l'histoire et la tragédie contemporaines* (Albert Camus). Les chapitres de cette histoire et les séquelles de cette tragédie s'inscrivent chaque jour dans les colonnes de la presse ou sur les fichiers des psychiatres.

Sade nie Dieu au nom de la nature. Et la nature pour lui, c'est le sexe. Et la nature a besoin de crimes, le crime est l'aboutissement logique de toute entreprise humaine.

Il y a eu avant Sade des fétichistes, des éonistes, des nécrophiles, des « masochistes » et des « sadiques », mais la ségrégation sociale les réduisait au petit nombre. A dater de Sade toutes les déviations prolifèrent à partir d'une « base morale ». Et cette base morale, c'est aller jusqu'au bout de ses appétits : « Il s'agit d'exercer dans leur plénitude des droits qui ont l'étendue terrifiante du désir. »

Toutes les déviations, les plus innocentes comme les plus sordides, du piquisme à la coprophagie, du fétichisme à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'échangisme, de la scopophilie à la nécrophilie, sont des versets du catéchisme de Sade. Et le couronnement du credo est le crime sexuel.

Une structure logique exigerait d'enchaîner les déviations contemporaines à leur ascendant en ligne directe : l'œuvre de Sade. Mais l'œuvre de Sade est écrite au XVIII[e] et interrompue par quinze décennies de silence. Et l'Histoire poursuit son chemin.

L'Histoire qui charrie depuis la nuit des temps les violences, les excès et les raffinements d'un sadisme non codifié. L'inceste, le tribadisme, l'homosexualité remontent aux âges préhomériques et n'ont pas attendu *Justine* ou les *Cent vingt journées de Sodome.*

Cet ouvrage est nourri d'une profusion de sources, de citations, de fiches et de références qui conjuguent la chronique, la médecine, l'histoire et la littérature.

L'histoire a pour vocation de nous restituer le cheminement, l'évolution et la continuité des obsessions et des perversions depuis deux millénaires.

La médecine nous en éclaire les racines et les ressorts.

La littérature recueille les alluvions de ce fleuve d'égouts : les œuvres des grands écrivains, Restif, Balzac, Camus, constituent la vivante illustration des tares les plus redoutables de l'espèce.

Si nous ne devions garder qu'un seul précepte de cette manne de citations, un unique aphorisme de ce glossaire du « vice », nous choisirions trois mots de Vauvenargues : *Vivre, c'est aimer.*

J'ajouterai : vivre, c'est composer avec le réel.

Au seuil de ce voyage au long cours sur les mers tourmentées de la passion, il faut penser médecine et non pas justice, prévention et non pas sanction. Substituer la rédemption aux représailles et la prophylaxie aux dérisions. Il ne faut pas oublier que la plupart des perversions sexuelles prennent leurs sources dans les tares congénitales et les anomalies physiologiques. Que les pouvoirs publics, la religion et les monstres incontrôlables que charrie notre sang depuis sa source sont grandement responsables de ces appétits répugnants et de ces déchéances bestiales. Au bout du compte les pires extravagances de l'amour sont jeux d'enfants en regard des extravagances de la haine. Que pèse dans les justes balances une saturnale de zoophiles en regard de Mauthausen, et une pariade d'invertis en regard d'Hiroshima ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

I

LES FONTAINES DU PÉCHÉ

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1.
De l'homme

« Les pères de famille veulent être rassurés contre cette science d'ignominie qui essaye aujourd'hui de substituer le singe perfectionné aux révélations par lesquelles la Bible apprend à l'enfant l'origine sublime de l'Homme. »

Mgr DUPANLOUP

La planète, dit l'astronome Laplace, est née par « effet de nœuds et de ventres ». Ces nœuds et ces ventres s'enchevêtrent au sein de ces nuages de poussière cosmique, qui depuis les premiers matins du monde poudrent les cheveux des étoiles. Conglomérat d'éclairs et d'eau, de gaz et d'atomes, de vapeurs et de molécules, la nébuleuse achève sa fusion et cristallise ses diamants.

Le Créateur disperse les braises de la Création et passe des bouillonnements de l'alambic moléculaire à l'étable et à la crèche de la faune originelle.

Depuis la nuit des jours et des temps, chaque instant de l'espace est le foyer d'un incendie dionysiaque, embrase un foisonnement d'élytres, d'antennes, de vulves, de pattes, de toisons, de matrices, de cloaques... Jaillissement polymorphe et fontaine séminale, œufs, pénis, laits, acides, ovules... Les fêtes bestiales et divines palpitent et s'enchevêtrent à l'infini dans le ventre des mers ou au cœur des forêts.

Tout ce que notre morale d'experts juridiques et d'agents de change stigmatise dans nos tribunaux de sacristains s'embrase, féconde et resplendit.

En regard de l'avènement de la matière organique en partant de la matière minérale et de la fermentation des gélatines mères, les « métamorphoses des sociétés », lanternes d'écurie de notre pénombre, représentent une pustule éphémère sur une croûte millénaire.

L'homme, qui a oublié la promotion de la bactérie par la chlorophylle dans le lagon originel, a codifié les convenances de la sexualité dans des textes baroques et dérisoires, à l'usage de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la justice répressive. Aux lois de la nature il a substitué le code de la tribu, et condamné au nom d'une éthique artificielle tout ce qui peut troubler l'ordre du lupanar social.

Ce que l'homme a baptisé déviation ou perversion grouille, fornique et féconde depuis des millions d'années dans les jardins et les ruches, dans le lit des torrents et les antres des abysses. Un fourmillement cosmique de caresses, d'étreintes, de bave, de semence, de pulsions et de pénétrations y brasse dans le même creuset les trois moteurs de la création : *la vie, l'amour et la mort.*

Un jour, un homme...

> *« Et Dieu considérait d'un regard paternel*
> *L'homme de son image et de sa ressemblance. »*
>
> Charles PÉGUY

> *« L'homme ressemble à bien des égards au fœtus du Grand Singe, plus qu'au Grand Singe lui-même. Ses caractères les plus spécifiquement humains sont des caractères fœtaux. »*
>
> Jean ROSTAND

L'homme. Il apparaît très tard sur cette planète vagissante. Examinons sa fiche d'identité provisoire :

Pariétal : bas ; orbites : proéminentes ; crâne : ossifié et surbaissé ; yeux : enfoncés ; menton : effacé ; station : bipède... A mi-chemin entre catcheur et chimpanzé.

La horde s'avance sous les futaies des angiospermes, les femelles menues, les mâchoires fragiles et la croupe bombée, les mâles massifs et prognathes avec des dentures de grands carnassiers. L'homme va s'affairer à tailler des pierres, il va arracher la flamme au silex, mais il ignorera longtemps le sens du feu qui brûle dans ses veines.

L'amour, qui sera le grand moteur des temps historiques, stagne dans les basses provinces, appétit saisonnier dépourvu des préludes du cœur et des ferments du rêve, étranger à l'éveil de la pensée.

L'homme est conduit par la partie la plus ancienne et la plus obscure de son cerveau, la reptilienne, dont les ordres et les directives passent par-dessus le cortex d'où viennent les pensées et les raisonnements. Au fil des temps, l'homme devient, selon la définition d'Huxley, « l'évolution consciente d'elle-même ».

Mais alors que les prémices de la conscience poussent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'*hominé* à l'union, cette union est orientée vers la création d'une cellule sociale et non vers le couple. L'homme va nouer des liens « économiques et culturels » avec d'autres tribus, mais pas de liens affectifs et érotiques avec sa femelle.

Les progrès de la ramification somatique n'entraînent pas de modifications de la démarche amoureuse. Le coït est figé pour des millénaires dans sa forme abrupte, bestiale et bâclée.

Aurignaciens, Magdaléniens... « le cerveau achève sa formation, la pierre se façonne, l'idée se propage, la tradition s'organise, la conscience s'éveille... entre Mésopotamie et Méditerranée [1] ». Mais il faudra des millions et des millions d'années pour transformer la conscience en volupté.

Alors que toute l'histoire de l'espèce se développe entre tâtonnements et inventions, l'invention servira les appétits de la tribu, étanchera la soif de découverte. L'amour, lui, reste limité aux tâtonnements.

La nature est un orgasme infini

L'être humain a cent cinquante millions d'années et cent milliards de cellules. Il descend du *ver,* lequel a conservé son système primitif : un tube digestif et deux ouvertures à chaque extrémité de ce tube. Les vers s'accouplent simultanément par chaque extrémité, et cette quadrature du cercle leur permet une double fécondation.

La nature a fait évoluer la plupart des espèces, mais a conservé le *statu quo* à quelques élites sensuelles qui, comme l'éponge, ont atteint la perfection du genre dès la première genèse : l'éponge est dotée d'un sexe bivalent et produit en même temps du sperme et des œufs.

Tapi dans les profondeurs de la forêt, à l'écoute du grouillement universel, gauche, pataud, borné par sa raideur musculaire, l'homme mesure ses limites amoureuses au contact des autres espèces : ses organes génitaux sont à mi-chemin entre ceux du bison et ceux du ver luisant, son pouvoir de répétition est dérisoire en regard du lapin, ses dons acrobatiques infimes par rapport à un singe arthritique.

Un jour lointain, il découvrira que la nature a doté divers animaux d'un os dans le pénis — martre, ours, chien — alors que son sexe est réduit aux corps caverneux.

L'homme regarde ces myriades d'insectes et d'oiseaux

1. Teilhard de Chardin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

animées par l'amour, ces peuplades connues et inconnues [1] qui pratiquent dans la jungle, les torrents ou les savanes, leurs rites tendres et barbares, qu'il s'efforcera d'assimiler.

L'homme a surpris la masturbation des béliers, des éléphants [2], des ours et des hyènes. Il a observé aux saisons du rut les grands cerfs évincés par leurs rivaux qui se frottent contre les troncs des chênes jusqu'à l'éjaculation. Il mettra longtemps à comprendre que les animaux se masturbent en se frottant. Il mettra aussi longtemps à les imiter, à risquer sa main sur son pénis et à le caresser.

Le berger de Cro-Magnon sera partagé entre la stupéfaction et l'envie devant les boucs qui pratiquent l'autofellation jusqu'à l'orgasme, et qui se prennent (comme dans les chansons) le dard entre les dents jusqu'à avaler leur propre sperme. Il restera perplexe en découvrant ces variétés de crustacés tour à tour mâle et femelle qui fécondent des congénères plus âgés alors que dans leur âge mûr, ils seront eux-mêmes fécondés par de plus jeunes. L'homme tourne et retourne dans sa main avant de les manger ces gros lézards cousus de mystère et dotés de deux verges (hémipénis). Il regarde voler les libellules géantes qui font l'amour en plein vol au-dessus des étangs, et dont le vent qui ride les lagons berce l'orgasme. Il examine ce couple d'insectes qu'il vient de capturer sur une écorce et qui est soudé par la volupté pendant quinze heures d'affilée. Le mâle peut s'accoupler au sortir de l'étreinte marathon, avec cinq ou six nouvelles femelles. Dans la foulée... Il suit l'envol nuptial de la reine des abeilles qui sera fécondée sous les nuages si haut et si loin que le regard de l'homme ne peut la suivre. Il respire un effluve de passage. Comment pourrait-il comprendre, lui qui renifle sa femelle d'une rive à l'autre du fleuve, que l'odeur aimantée de la papillonne porte à cinquante kilomètres.

L'homme observe, avant de le tuer, le tétras centrocerque qui s'accouple deux cents fois par nuit à la saison des amours. Il regarde, avant de la fuir, la lionne qui s'accouple 180 fois en trois nuits. Et il sent confusément qu'il ne pourra jamais rivaliser avec ces dieux du rut et qu'il lui faudra trouver dans son imagination les ressorts de compensation à ses limites physiques.

L'homme chasse ces petits mammifères dont la femelle est si fort bouleversée devant la danse érotique du mâle qu'« ivre de volupté de tendresse et d'horreur », à la manière du pélican,

1. Aujourd'hui les anthropologues ont répertorié un milliard d'espèces connues et supposent l'existence d'un milliard d'espèces inconnues... (notamment d'insectes).

2. La maturité sexuelle de l'homme se situe à la vingtième année, comme pour l'éléphant.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle tranche de ses dents l'organe sexuel de son compagnon et avale le sperme qui va féconder son ventre.

L'homme ignore que l'escargot dont il se nourrit[1] cache sous sa coquille les armes de la volupté. Chaque animal possède des organes sexuels masculins et féminins, « leurs possibilités de relation, de novation et de perfection sexuelles sont telles que la réalité dépasse la fiction », dit le professeur Friedman. En regard des possibilités sexuelles de l'escargot, l'homme fait figure d'arapède.

« Pendant la saison des amours, les « colimaçons » se réunissent en petits groupes et forment de véritables chaînes de copulation. Le premier escargot agit uniquement comme une femelle. Le second se comporte en mâle avec le premier, mais agit aussi comme une femelle avec le troisième. Et ainsi tous les autres jouent le double rôle de mâle et de femelle, sauf le sixième et dernier qui agit seulement comme un mâle. Ainsi alignés et accolés, cette demi-douzaine d'amants hermaphrodites agit comme un être unique[2] ». En vieillissant, l'escargot mâle change son statut sexuel et devient femelle. A l'issue de cette métamorphose il est monté par un mâle, et l'accouplement recommence. Ils vont demeurer rivés l'un à l'autre pour le reste de leur vie, comme un symbole mythologique : Philémon et Baucis transformés en cagouilles et soudés par le sexe pour l'éternité.

Il faut citer dans un registre voisin ces variétés de crapauds européens qui détiennent des ressources sexuelles illimitées. Jean Rostand m'a montré chez des mâles castrés ou mutilés des organes féminins. A la place même de la blessure la nature a greffé spontanément des ovaires, des trompes et des glandes. Et le crapaud enuque est promu mère de famille.

L'éveil : l'amour

L'aube de Néanderthal se lève sur la grande forêt.

« L'homme y marche à travers des forêts de symboles. »

Il lui suffit de lever les yeux pour découvrir les hautes branches où les orangs-outangs s'accouplent en se balançant d'un bras aux hautes branches d'un cèdre. Alors que lui-même est rivé à son lit de vase et de fougères. D'autres espèces de

1. Pendant des millénaires les escargots ont assuré la subsistance de l'espèce humaine et quelquefois sa survie. Les montagnes de coquilles retrouvées dans le Maghreb témoignent de la « vocation nourricière » de l'escargot.
2. Professeur Friedman.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

singes pratiquent la polygamie en cascade. A la saison des amours, la femelle émet une lumière rose et une odeur de musc. Les mâles appelés à grands cris font cercle autour de la dame, le premier impétrant entre en jeu, salué, houspillé par les hurlements de ses congénères. Comme les mâles ne connaissent que «l'acte bref», toutes les trente secondes un postulant chasse l'autre, il en passera quinze, vingt, trente, des patriarches aux puceaux, et la femelle se tient disponible jusqu'au dernier quémandeur.

L'homme épie le gibbon, le seul quadrumane qui ait organisé une vie conjugale. Le gibbon a une épouse qui lui demeure fidèle, parce qu'étrangère au cycle œstral (vulgairement appelé «période de chaleur»), qui alterne le bois mort et le brasier. Ce qui permet à la dame gibbon d'être constamment saillible et disponible pour son époux[1]. Le gibbon fonde une famille, un abri, élève ses enfants et ne pratique pas l'inceste avec ses filles.

Après ces millions d'années où toutes les femmes appartiennent en commun à tous les hommes — où plus précisément toutes les femelles sont la proie de tous les mâles —, ont émergé lentement les premiers liens communautaires. A la fin du paléolithique l'homme cesse de se modifier par rapport à ses ancêtres les primates: «Il évolue en direction de ses successeurs de l'ère spatiale» (Tannahill). Il a abandonné la vie arboricole pour le séjour de la terre et du rocher. Il a découvert la copulation «de face» qui est un événement aussi considérable dans l'histoire de l'espèce que l'art du feu ou l'imprimerie.

La croupe avait été le seul pôle d'aimantation sexuel. Les tendresses verticales vont révéler à l'homme l'attrait de la poitrine et du clitoris.

L'adaptation des rites amoureux sera tissée au fil des âges par osmose et par imprégnation plutôt que par une volonté délibérée d'imitation. Toutes les postures, les acrobaties et les raffinements que le couple humain va s'efforcer d'adapter au cours de son évolution sont depuis longtemps pratiqués au fil des eaux, sur le sable des plages, dans le labyrinthe des terriers ou à la cime des futaies.

1. La menstruation n'est apparue que très tard dans l'histoire de l'espèce humaine. La femelle de l'hominé a été longtemps assujettie aux lois des «chaleurs». L'homme ignorait alors la relation directe entre le rut et la grossesse. Les peuples pasteurs la découvriront en observant les troupeaux. La notion de paternité est absente des tribus où tous les hommes fécondent toutes les femelles. Demeure obstinément l'obscure volonté de reproduction.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le couple conjugal, le « ménage » mû par le désir à ses sources charnelles, puis tissu de forte habitude et de longue alliance où le désir mûrit en tendresse, est descendu à tire-d'aile des nids de la grande forêt. L'oie sauvage, le hibou, le choucas et le perroquet sont désignés par les ornithologues comme les exemples les plus anciens de mariage durable. La pariade collective est un rite millénaire et familier à des milliers de peuples d'oiseaux. L'excitation sexuelle d'un seul couple déclenche la bacchanale dans un tumulte immense de bruits d'ailes et de cris rouillés. Le choix, la tendresse ou l'identité sont étrangers à ces ruts collectifs [1].

Les antilopes offrent à l'homme l'exemple séditieux d'une ségrégation prélacédémonienne. Dans une harde, 15 étalons triés sur des critères de vigueur et de beauté vont couvrir 500 femelles et leurs congénères n'ont plus d'autre « issue » que l'onanisme ou l'homosexualité.

Mais la forêt n'est pas peuplée que d'espèces « phallocrates ». Dans certaines variétés ténébreuses et sexophages, le scorpion, la veuve noire, la mante ou la tarentule, les femelles dévorent leur mâle à la saison des amours. Sémiramis, Elizabeth et Catherine sont en germe entre les nids de mousse et les toiles piégées de la forêt magdalénienne.

Quand l'homme adoptera le chien au temps des peuples bergers, il pourra constater que son compagnon est un athlète du rut et un acrobate de la caresse. Son coefficient de dilatation est tel qu'il est contraint de demeurer rivé à sa femelle longtemps après la fécondation, et son retour aux dimensions du repos nécessite quelquefois une heure.

M. Friedman, grand observateur de ces ébats amoureux, note : « Les chiens vont au cours de leurs relations se livrer au cunnilingus, à la fellation, au 69, à l'exhibitionnisme, au voyeurisme, à la sodomie, à l'homosexualité, au viol, et naturellement au masochisme. » Il n'y a rien à ajouter à ce débridage exemplaire de la passion en liberté.

Au terme de ce bref survol de la dynamique amoureuse des espèces animales, il faut constater qu'aucun embrasement solitaire, aucun rite collectif, aucune fantaisie érotique n'a jamais relevé d'un jugement de valeur morale. Quel archéologue, quel ornithologue, quel zoologiste pourrait condamner la libellule, l'épagneul ou l'escargot ?

1. A l'image de leurs confrères humains les oiseaux, s'ils se retrouvent quelque temps après la fête, ne se reconnaissent pas ou feignent de s'ignorer.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et quel anthropologue pourrait condamner l'homme et au nom de quoi ?

Car l'aveugle des grottes obscures n'a pas encore modelé des mains de lumière autour du ventre de la femme. Il n'a pas encore trouvé le lien entre la flûte et le roseau, pas encore poussé le grand cri du sang qui fait s'accorder pour une brève éternité la créature et la création. Il continue d'être gouverné par l'instinct de survie. Et les premiers idéogrammes burinés sur les parois des cavernes prolongent les rêves qui hantent ses nuits : ce sont les galops de la chasse et non les chevauchées du désir. L'homme lève les yeux vers les étoiles du firmament ; il ne voit pas les hanches de l'amour à portée de sa paume. Il lui faudra attendre la lente éclosion des années-lumière pour fondre la clarté de l'une à la chaleur de l'autre :

« Et je trouve au fond de tes reins
La chute sans fin d'une étoile » (Robert Ganzo).

A quatre pattes dans le limon, avec un aboi à la lune, il lâche sa semence à la sauvette dans une croupe anonyme qu'il enfourne et féconde au hasard des rencontres, au hasard des errances, ou dans un ventre communautaire aux haltes de la tribu. Il n'en est pas encore à penser qu'il lui suffirait de quelques minutes de patience et de pression... La femelle mettra cinquante millions d'années à se renverser sur le dos : l'homme découvrira le feu pour la deuxième fois. Mais c'est un brasier qui ne s'éteindra plus. L'instinct du rut s'élève aux échanges du coït [1].

Il est surprenant de constater que les grands initiés des premiers âges de l'espèce n'ont jamais consacré un seul chapitre à l'avènement de l'Amour de l'Homme et de la Femme. Ce silence révèle une absence : le couple humain n'est pas encore formé. Le cœur humain ne bat que pour la peur, la colère ou la course.

« ... Bien sûr, si un état pratiquement rudimentaire et déjà naissant, si quelque propension interne à s'unir n'existait pas jusque dans la molécule, il serait impossible à l'amour d'apparaître plus tard chez nous à l'état hominé. Nous devons supposer sa présence, au moins inchoactive, dans tout ce qui est. L'amour sous toutes ses nuances n'est rien autre chose ni rien moins que la trace plus ou moins directe marquée au cœur

1. La femelle va ouvrir avec ses genoux des horizons et des sentiments nouveaux. En outre elle va être vulnérable au viol, privilège qu'elle partage avec une seule espèce animale, cette araignée géante que le mâle peut féconder sans son consentement.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de l'élément par la convergence psychique sur soi-même de l'Univers [1]. »

L'amour panthéiste à l'échelle de la noosphère, l'amour énergie, champ infini du noyau radial, l'amour magnétique source ignée des attirances moléculaires... C'est tout et c'est peu. Que reste-t-il de l'unité dans la multitude ? Alors, comme aujourd'hui la vie tribale assujettit l'individu à ses astreintes communautaires, c'est la civilisation qui fera éclater un jour la « personne humaine », les formidables pouvoirs d'attraction entre les molécules humaines.

L'homme s'éveille à l'amour aux temps mêmes où son regard s'attache aux couleurs et que sa main pétrit les formes. « Ce n'est plus l'œil qui fait voir l'homme. C'est l'homme qui fait voir l'œil [2]. »

L'évolution de l'amour va suivre un chemin parallèle au passage de la vie aquatique à la vie aérienne, de la vie arboricole à la vie des cavernes. Le choix du partenaire s'individualise. Ce n'est plus n'importe quel homme qui s'accouple à n'importe quelle femme. Il y a préférence pour tel ou tel représentant du sexe opposé. Et nous apercevons là les balbutiements de « ce qui chez les hommes recevra le nom d'Amour » (Jean Rostand). C'est l'évolution de l'instinct sexuel à travers les âges, sa sublimation par l'embrasement de la passion et, à partir de l'avènement du couple, ses aspirations transcendantales qui ont transformé l'*hominé* en homme.

C'était il y a longtemps, longtemps, peut-être bien cent mille années dans la grande forêt entre la vallée de la Vézère et les glaciers de la montagne. L'homme venait d'enterrer son père.

Il avait modelé la taupinière de terre tassée de blocs, saupoudré d'ocre rouge le vieux corps raidi qui reposait maintenant au pied de la roche où avait brûlé le premier feu de la tribu. Il avait disposé devant la tête les offrandes rituelles, des cornes de cerf, une mâchoire de sanglier, et incrusté dans la glaise trois de ces coquillages de nacre bleue que la rivière enchâsse au limon des décrues.

Et maintenant dans la pénombre humide de la grotte, il regardait sans les voir des charges de bisons fuyant dans l'infini des steppes devant les chasseurs charbonnés à même la roche suintante. Et de ses mains velues aux ongles animaux, il achevait de sculpter la statue votive. Il ne savait pas encore que

1. Teilhard de Chardin.
2. Paracelse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

le culte des morts, c'était le commencement de la naissance de l'âme. Il taillait les reliefs à même la masse où les yeux creux figuraient le regard, dégageait le collier, faisait saillir la ceinture de la pierre, y suspendait la bouterolle et la corne d'abondance.

Il se recula pour juger son œuvre. Il n'avait pas le cœur à l'ouvrage. Depuis la mort du vieux, il était accablé par une sorte de mélancolie organique.

Il franchit le seuil et avança vers la chênaie. Il entendit craquer les jonchées entre les rouvres et les ormes et découvrit dans la lumière acide de l'aube la lourde fille dont la crinière de cheveux rêches couvrait les épaules étroites : celle-là même qu'il avait tirée — voilà quelques lunaisons — des bas-fonds herbeux où les jambes s'enlisent dans les sables mouvants du bourbier. Elle buvait, à genoux devant une flaque de doucin, buvait la naissance du soleil dans l'eau verte où se reflétait la naissance du jour. La clairière tout entière vibrait de vent, d'insectes et d'oiseaux. Bourgeons, essaims, nids, sèves fusaient vers le soleil, un immense frisson de vie heureuse bourdonnait dans la lumière odorante du sous-bois.

Il marcha vers les îles de sable vierge du grand étang. Elle s'était relevée et elle le regardait venir. Et lui se sentait investi par les rayons, les sèves et les rumeurs qui remuaient dans son sang. Une chaleur violente et douce, jamais ressentie, dilatait sa poitrine et brûlait ses veines.

La femme restait debout sous les basses branches, baignée par la lumière mouchetée que filtraient les feuillages. Elle sourit, un sourire furtif et peureux.

Et l'homme avança jusqu'à la toucher, se planta devant elle, posa ses paumes à plat sur l'écorce du tronc géant au-dessus de sa tête puis il abaissa doucement ses mains sur les épaules, l'enlaça, la serra contre son torse. Elle se raidit, partagée entre la surprise et la peur. Et la main puissante de l'homme ployait la taille, et les seins s'écrasaient sur la toison broussailleuse. Il l'avait accotée contre l'arbre, pliait la tête de la femme sur son épaule et brusquement lui mordit les lèvres. Au sang. Elle agrippait ses bras derrière la nuque de l'homme et elle sentait monter en elle le même vertige inconnu.

Ils sont revenus enlacés sous les frondaisons.

Le premier baiser de la terre venait d'éclore d'un battement de cœur. L'*aimance* entre l'homme et la femme voyait le jour un matin de printemps d'il y a cent mille et mille années.

L'homme venait de découvrir l'amour. Il avait inventé le feu pour la deuxième fois. L'invention va se propager très vite. Elle ne fera pas l'objet d'exégèses scientifiques comme la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sculpture aurignacienne ou les aurochs rupestres. Mais elle va embraser l'espèce plus profondément que l'étincelle jaillie du premier silex, gagner les hordes des forêts, les tribus des collines et les peuples de la mer. Et l'homme va graver cet avènement sur les parois des grottes. Et cent mille ans plus tard, examinant les enluminures aux flancs de la caverne, les savants parleront gravement de cosmogonies, avant d'écrire : « mythologie fondée sur un symbole sexuel, sur l'opposition et la complémentarité des personnages mâle et femelle »...

« Ils furent créés non chacun pour lui-même, mais l'un pour l'autre » (Bounneor).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2.
L'âge d'or

Des premières sociétés

La notion *d'aimance* s'est éveillée dans le cœur de l'homme préhistorique lorsqu'il a substitué au rut anonyme de la horde la notion de choix et de propriété d'une femelle. « Sous les forces de l'amour ce sont les fragments d'un monde qui se recherche pour que le monde arrive [1]. »

Entre le crépuscule de Cro-Magnon et le glas de l'Empire romain, dix mille années [2]. Dix mille années où l'homme édifie un monde nouveau, celui des cités, des empires et des lois écrites. Au long de ces dix millénaires le couple dont nous n'avons rencontré que les prémices, les promesses et les balbutiements, va s'établir, se modeler, découvrir les serments et les tourments, affronter les vertiges et les équivoques du « mal d'être deux ».

Tendresses et caresses, songes et mensonges, enchantements et enfantements, le couple humain connaît déjà ses problèmes intemporels liés aux constantes de l'espèce.

La vie amoureuse de la protohistoire fournirait la matière d'une encyclopédie. Nous n'en citerons que des échantillons, des anecdotes, des aperçus représentatifs, un bref condensé des coutumes et des échanges, des libertés et des astreintes. Le strict nécessaire à mesurer la pérennité du bouillonnement dionysiaque à travers la métamorphose des sociétés. Un court

1. Teilhard de Chardin.

2. Les mésolithiques, dont les archéologues ont longtemps cherché les vestiges avant de retrouver des tombes parées de conques et de coquillages dans les grottes d'Hédic, ne nous ont laissé ni les traces de leurs rites ni les témoignages de leurs amours. Il faudra attendre les tablettes et les papyrus pour découvrir les lignes et les signes des rapports sexuels dans les sociétés primitives.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faisceau destiné à éclairer le triptyque : *Liberté, Sensibilité, Sensualité,* dont les trois volets seront brûlés par les victimaires de la chrétienté.

Au commencement était la Déesse Mère jaillie des entrailles de la Terre, comme jaillira, sur les rivages attiques, Aphrodite de l'écume des vagues. De quelque nom que la décorent les tribus et les civilisations, les poètes et les prophètes, Gilgameth, Isis, Hathor, Cybèle, elle apparaît aux premiers âges des civilisations comme une incantation minérale. Pierre tombale et temple monolithique, soudée à la terre, comme éclose de la sève obscure des morts, elle se dresse dans un bloc triangulaire où s'ébauchent quelquefois des traits creux ou de vagues contours, mais elle est toujours abondamment dotée de vulves et de mamelles. Longtemps ces seins et ces vulves ont multiplié sur leur paroi leur profusion de tétons et leurs entrailles stylisées de matrices de pierre.

Quatre cents seins sur l'Ajoie des Mayas, une vingtaine à la monumentale Diane d'Éphèse. Baubo, déesse grecque de l'époque préhomérique n'est représentée que par un ventre et par une vulve (Haman).

L'écusson du pubis devient « le triangle de la fécondité » source de toute vie (Collins), et la Déesse mère va s'incarner au cours des âges dans les bêtes fécondes de la création (truies, abeilles ou vaches laitières) [1].

L'amour et le culte des dieux sont indissociables. Ishtar était la déesse mère d'Uriech. Ses prêtresses étaient des prostituées, associées aux cérémonies de la fécondation de la terre et des hommes. On les nommait les kadushtu : les saintes.

L'obsession des menstrues traverse les millénaires. Pendant la semaine impure, la femme de Sumer plaque sur son ventre un tissu végétal spongieux. Ce sinapisme absorbant lui permet de vaquer à ses travaux en évitant les coulées de sang sur ses jambes. Elle est tenue à l'écart par son mari, par les marchands et les dignitaires du royaume. Mais elle garde le souci de sa beauté. Elle se peint les pommettes à l'ocre et au vermillon et s'agrandit les yeux au khôl.

1. Le mari de la Grande Déesse, reine mère de la Fécondité, est presque toujours son propre fils. Elle choisit celui qu'elle a porté dans ses entrailles parce qu'elle veut être sa première maîtresse. L'androgyne originel s'ébauche et se divise en deux parties. Ce sont ces deux parties qui se chercheront toujours, et qui ne pourront retrouver la perfection de leur unité qu'au zénith de leur étreinte, ce qui explique l'effritement de l'homme, sa tristesse et sa « deplétion » d'après l'amour, puisqu'il reperd à chaque chute le Jardin de la Grâce.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les testicules sont sacrés. Ils sont la source de la vie et la barre des serments solennels. Il est interdit aux hommes dans la lutte et aux femmes dans l'amour de blesser, de mordre ou d'arracher les testicules. Une femme qui se livre à cette agression est condamnée à l'ablation des tétons.

Le code assyrien prévoyait la castration de l'amant par le mari. Les Perses castrent les prisonniers pour éviter à leurs femmes les tentations des jeunes guerriers.

En Assyrie l'avortement est assimilé à l'homicide, et conduit la coupable à des châtiments extrêmes : elle mourra par le pal, et sa dépouille sera jetée aux oiseaux prédateurs.

Les médecins se penchent sur la blennorragie qui n'a pas encore reçu son baptême de carabin — la chaude-pisse — et qu'on désigne craintivement par « le mal de la copulation ».

La contraception tâtonne à travers des recettes empiriques, fumigations du vagin, tampons macérés d'huiles, fiente de crocodile. La bestialité est une fête innocente. Les Égyptiens apprivoisent de jeunes crocodiles. Ils renversent l'animal sur le dos et le mettent dans l'impossibilité de se retourner. Ils peuvent alors pénétrer l'orifice génital et jouissent du crocodile à tour de rôle. Ce rite singulier avait la réputation de fortifier la virilité.

L'Égypte du IV^e^ millénaire avant le Christ ignore la notion d'illégalité amoureuse. La morale égyptienne reconnaît l'égalité des femmes [1].

A la polyandrie sumérienne a succédé le réflexe égyptien de la prolifération des mâles, ce qui n'empêche pas l'accession au trône des femmes légendaires dont le règne et les travaux sont inscrits dans les grimoires de l'Histoire : Néfertiti, Meyre It Hasepshut.

Quand les savants d'Alexandrie découvrent les ovaires, ils les définissent comme « des testicules embryonnaires dépourvus de pouvoir d'émission ». « Pourvu que les femmes ne deviennent pas plus exigeantes quand elles apprendront qu'elles sont dotées elles aussi de testicules. »

En Égypte, la prostitution est entrée dans les mœurs et inscrite dans les institutions. L'homosexualité sera tolérée à Babylone, honorée des Grecs, institutionnalisée en Grèce, condamnée en Palestine.

L'Égypte est indulgente à l'adultère. Une femme infidèle peut se disculper par un serment solennel de fidélité, qui ne

1. A Babylone la femme possède l'indépendance et des droits égaux à ceux de son mari et de ses frères.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

convainc personne, ni les juges, ni l'époux outragé, mais qui suffit à innocenter la parjure.

La polygamie est fréquente jusqu'au II^e^ millénaire, et l'avènement de la monogamie ne bouleversera pas les coutumes puisque le concubinage est toléré.

La circoncision, dont la croyance populaire attribue le monopole aux Hébreux, a été couramment pratiquée en Égypte et à Babylone. Mais elle était laissée à l'initiative privée et ne relevait pas de commandements religieux ni de lois pharaoniques.

Bien avant Abraham, les Égyptiens ont proclamé le prix de la virginité : à la veille du mariage, le fiancé introduit un index gainé de lin blanc dans le ventre de sa future épouse pour contrôler la présence de l'hymen que vont attester les gouttes de sang qui perlent sur le doigt emmailloté.

Des Hébreux

Dieu dit à Abraham : « Pour toi garde mon alliance, toi et ta postérité, après toi d'âge en âge (...). Tout mâle parmi vous devra être circoncis. Vous circoncirez votre chair et ce sera le signe de l'alliance entre Moi et vous (...). L'incirconcis, le mâle qui n'aura pas reçu la circoncision dans sa chair sera retranché du milieu de mon peuple pour avoir violé mon alliance. » Pour sceller le pacte avec l'Eternel les juifs feront l'offrande de leur prépuce. La mutilation devient une marque d'identité, le signe de reconnaissance et d'appartenance au Peuple élu. Et le prépuce devient symbole d'amour et de vénération en attendant d'être promu trophée de guerre[1]. « Un nouveau-né qui meurt avant la circoncision, que ce soit dans les huit jours ou plus tard, doit être circoncis avant la tombe, afin de supprimer le prépuce qui est une honte pour lui (...). S'il était enterré sans circoncision et si les parents s'en rendaient compte immédiatement alors que le corps n'a pas encore commencé à se décomposer, la tombe doit être ouverte et la circoncision pratiquée.

« Dans l'au-delà, Abraham sera assis à l'entrée de la Géhenne et ne laissera aucun israélite incirconcis y descendre. Quant à ceux qui ont péché, que leur fait-il ? Il retire le

1. « Saül leur dit : vous parlerez ainsi à David : "Le Roi ne demande pas d'autre dot que cent prépuces de Philistins (...)." David se leva et partit (...) et tua aux Philistins deux cents hommes. Il apporta leurs prépuces et livra au Roi le nombre complet pour devenir son gendre » (*Samuel,* XVIII, 25-27).

'Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

prépuce d'enfants morts avant la circoncision, le place sur eux et les envoie en Géhenne. »

La morale sexuelle du judaïsme ne jette pas d'interdit sur les caresses et la volupté, mais sur les actes érotiques condamnés par la Loi. « La propre femme d'un homme lui est permise. Il peut cohabiter avec elle naturellement ou *hors nature.* »

L'enseignement religieux est nourri de textes « d'éducation sexuelle » où alternent les conseils de courtisation et les recettes de morale pratique. Ainsi pour les jeunes mariés : « Gagne-la avec des mots tendres et des pratiques de séduction... N'éveille pas sa passion avant qu'elle ne soit disposée... Laisse son orgasme se déclencher le premier avant le tien [1]. »

Et pour raviver les forces déclinantes des guerriers, rien n'égale la chaleur nocturne des vierges : le roi David va retrouver dans les bras ingénus de la vierge Abissag les élans de sa chair flétrie. La vierge lui communique son « rayonnement ». Abraham impose six jours d'abstinence après les règles. Et les manuscrits de la mer Morte nous révèlent que les juifs qui ont eu des rapports sexuels ou des émissions nocturnes doivent se purifier pendant trois jours avant d'entrer dans la ville du Temple.

Dans la religion juive, le mariage n'est pas le fruit d'un élan affectif ou d'un appétit sensuel, il est l'accomplissement d'un devoir religieux. Si le mariage demeure stérile, la loi hébraïque enjoint au mari, après dix années, de prendre une seconde femme. Si un veuf a des enfants, il peut renoncer à la procréation, mais il doit contracter un second mariage.

Même quand l'homme accomplit la nietzvah (devoir religieux) les rabbins lui commandent de persévérer dans la procréation. « Celui qui n'est pas marié n'est pas un homme », déclarent les Mnamoïdes talmudiques. Et la Cour rabbinique frappe tantôt d'amendes, tantôt de fouet les réfractaires au mariage.

Les Hébreux ont codifié la polygamie. Dans le lit du roi Salomon vont se relayer sept cents concubines. Flavius Josèphe apporte à la légende le témoignage de l'Histoire. « C'est notre

1. A rapprocher des « Conseils pour un défloraage heureux » par le poète Omar Khaleby : « Procède avec douceur et circonspection... N'essaie pas de vaincre par un coup violent la résistance de la porte fermée. Apprête-toi à maîtriser l'impétuosité de ton désir, et s'il s'avère par trop puissant, n'hésite pas à repousser la tentation de défloration au lendemain ou au surlendemain. » Car l'islam est la seule religion qui autorise les joies sensuelles dans la vie éternelle. Les promesses de l'éternité coranique sont plus exaltantes que les béatitudes angéliques et les chorales grégoriennes de l'éternité chrétienne. « Le fidèle se reposera sur des couches couvertes d'épais brocarts... et vivra avec des vierges timides, belles comme le corail et le rubis... »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert.

ancienne coutume que d'avoir le plus grand nombre d'épouses en même temps.» Le bonheur conjugal n'exclut pas la bordée chez les filles. Mais cette licence est assujettie à une règle impérieuse: il est interdit de féconder les prostituées [1]. Pour éviter ces grossesses, les Hébreux au sortir du lit font sautiller les filles publiques: séances de culture physique coupées de sauts, d'entrechats et de décollage vertical pendant une dizaine de minutes (sans préjuger des tampons contraceptifs d'herbes macérées).

En dehors de leur vocation religieuse les prêtresses de la prostitution ne doivent exercer aucun métier. Ne jamais prendre d'époux. On leur interdit de porter le voile réservé aux honnêtes femmes. On reconnaît leurs cheveux brillants comme les prémices et les promesses de leur offrande.

Les prêtres brandissent les proverbes: «Celui qui fréquente les putains gaspille sa substance.» Mais ils ne peuvent pas endiguer l'épanouissement de la prostitution mâle et femelle. L'homosexualité et la sodomie conduisent au bûcher [2]. L'Eternel a dit: «Si un homme couche avec un homme comme avec une femme, tous deux ont commis un acte exécrable. Ils seront condamnés à mort.» Même loi et même châtiment pour les rapports avec les animaux. Si un homme se souille avec une bête il sera mis à mort. «Si une femme s'approche d'une bête les deux seront tuées.»

De la Grèce

> *«A travers les forêts qui dominent la mer, les Ménades se sont ruées. Maskhalé aux seins fougueux, hurlante, brandissait le phallos qui était de bois de sycomore, et barbouillé de vermillon.*
> *Les fumées des parfums, les fumées des torches, flottaient entre nous comme des nuées. Je pleurais à larmes brûlantes. Toutes, aux pieds de la Barbeia, nous nous sommes jetées sur le dos.*
> *Enfin, quand l'Acte religieux fut condamné, et quand, dans le Triangle unique on eut plongé le phallos pourpré, alors le mystère commença, mais je n'en dirai pas davantage.»*
>
> Pierre LOUŸS, *Les Chansons de Bilitis.*

En Grèce, la Légende et l'Histoire s'imbriquent si profondément qu'on ne sait plus si, selon le mot de Cocteau, l'histoire est du vrai qui se déforme, et la légende du faux qui s'incarne.

1. Jephté est le fils d'une prostituée. Il sera élevé avec les enfants légitimes.
2. L'homosexualité est condamnée par les Hébreux au VII[e] siècle au retour de l'exil de Babylone.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cronos, fils de la terre et du ciel a coupé d'un coup de faux les testicules de son père qui se sont abîmés dans les vagues sonores de l'Attique et ont mélangé leurs franges écumeuses à l'écume de la mer. C'est de l'union de ces deux infinis, les crémasters du ciel et la crête des vagues que va naître Aphrodite.

Les dieux sont les symboles, les exemples et les garants de la sexualité. Aphrodite est la déesse de l'Amour. Adonis le dieu des dépravations, et Dionysos le dieu de la fornication. Hermès est le messager de l'amour et le grand-père des hermaphrodites. Vulcain le cocu. Minerve la vertu. Priape est le dieu de l'érection. Et dans leur sillage foisonnent les légions de demi-dieux, satyres, égipans, chèvre-pieds, demi-dieux cornus à l'affût des ménades et des naïades.

Le devin Tirésias avait été choisi par Jupiter et Junon comme juge pour trancher un débat entre deux époux. Qui avait le plus de volupté en amour, de l'homme ou de la femme ? Tirésias jugea contre Junon et déclara que la dame était plus favorisée. Pour le punir d'avoir vu clair, Junon le rendit aveugle.

Mais l'Hellade garde les yeux ouverts sur le plaisir. L'union libre est monnaie courante et non indexée. Il est recommandé de chercher le plaisir hors du foyer conjugal. La vie sexuelle hellénique est active et diverse. « Les hétaïres servent à notre plaisir, les concubines à nos besoins quotidiens, les épouses à nous donner des enfants légitimes et à faire marcher la maison », dit Démosthène. Et Périclès rejette sa famille pour la couche d'Aspasie.

Le message des prostituées est inscrit sur leurs semelles qui s'impriment à l'envers sur la poussière parfumée des ruelles : « Suis-moi » (ce que leurs héritières ont traduit par une promesse rassurante : il y a du feu chez moi).

On recense plus de mille prêtresses du culte et de l'occulte aux temples de Corinthe. Elles se partagent entre Aphrodite et la clientèle de passage.

> « Tu perds tes nuits à chérir les éphèbes qui nous méconnaissent. Regarde-les donc ! Qu'ils sont laids ! Compare à leurs têtes rondes nos chevelures immenses ; cherche nos seins blancs sur leurs poitrines. »

Le seul vertige amoureux de la Grèce est d'ordre homosexuel. Vertige dépourvu d'angoisse métaphysique : l'Hellade, c'est le culte de la beauté dans une religion sans espérance.

Comme les hommes ne reconnaissent pas à la femme le droit à l'âme, la symbiose de l'amour physique et de l'amour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

spirituel ne peut se développer qu'entre hommes. La pédérastie hellénique a — si l'on ose dire — deux visages. C'est une branche de l'éducation, un rameau de l'initiation. La formation de l'esprit des adolescents est confiée aux philosophes. Mais ces maîtres modeleurs ne se contentent pas de façonner les âmes. Ils succombent aux pièges de ces adolescents athlétiques et bouclés qui leur apportent :

« Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur. »

En Grèce, l'homosexualité est institutionnelle. Qui s'en cache, Socrate ou Alcibiade ? Ecoutez Aristophane : « Eh bien, qu'est-ce que tout ça signifie, sacrée tête brûlée ? Tu rencontres mon fils au milieu du gymnase, encore frais de son bain, tu ne l'embrasses pas, tu ne l'étreins pas, tu ne lui pelotes pas les couilles ? »

L'Hellade pourrait inscrire sur ses frontons le mot magique et lumineux de Malraux : « Les civilisations sont des accords de sensualité. » Et les arts plastiques consacrent la pédérastie sur les vases peints où les couples sont représentés dans des postures sans équivoque : les éphèbes sont devenus les maîtresses de leurs maîtres. Des maîtresses jalouses et violentes : le crime passionnel jalonne l'histoire de leurs amours.

Platon explique et décrète que la pédérastie est l'école de l'élite et celle des hommes d'État. Elle n'est dévolue qu'à un petit nombre d'élus. Grâce à la pratique de la pédérastie — et à sa coterie — la politique devient le monopole des mâles. Mais la pédophilie est condamnée par les légistes. Tout adulte mâle qui s'introduit à l'intérieur d'une école de jeunes garçons risque la peine de mort.

« Pourquoi je suis devenue lesbienne ? Je n'ai pas de lit. Je couche chez celle qui veut de moi... Toutes petites nous dansions toutes nues. Et quelles danses, tu le sais, ma chérie... »

Les femmes tiennent en Grèce un rôle de subordonnées. Ce n'est pas la femme-objet, c'est la femme-sujet. Une société où l'homme passe le plus clair de ses nuits entre les libations, les discussions et les danseuses favorise le rapprochement des femmes délaissées.

De la solitude naît l'amitié. De l'amitié la tendresse. De la tendresse la caresse. De la caresse le culte et le rite incanté par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Psappha que nous appelons Sapho, et qui a appris à ses compagnes l'art des rythmes mélodieux et des cadences éoliennes dans ces poèmes qui célèbrent l'amour des amies et la sainte douleur des voluptés secrètes.

> « Quand tes seins s'alternent à mes seins, quand je sens ta vie toucher ma vie, quand tes genoux se dressent derrière moi, alors ma bouche haletante ne sait même plus joindre la tienne.
> Gémis ! gémis ! gémis ! ô femme ! Éros nous traîne dans la douleur. Tu souffrirais moins sur ce lit pour mettre un enfant au monde que pour accoucher de ton amour. »

Les fêtes religieuses et les réjouissances rituelles se sont longtemps déroulées autour d'un lit de plein air où les caresses des amants étaient ponctuées de danses et de chants : Ekttacrès et Hippartina vont entamer leur nuit de noces au grand soleil de l'Agora. Les Spartiates admettent la nudité des femmes pendant les Jeux. Athénée note que les Étrusques considèrent comme décents la nudité des femmes et l'acte d'amour en public.

Les bordels d'adolescents mâles sont plus recherchés que le bordel classique — le *dicterion* — institué par Solon, pour purifier les mœurs.

En dépit du *dicterion,* du saphisme et de la pédérastie qui apparaissent comme des remparts, du danger démographique, la crainte de la surpopulation hante déjà les hommes d'État, et les méthodes de contraception sont recommandées par les philosophes. La plus courante est un amalgame subtil d'encens, d'huile d'olive, de cédron, dont on enduit le col de l'utérus. Mais le meilleur anticontraceptif est l'olisbos, le pénis de bois dont le commerce est public et florissant.

L'olisbos est tantôt un membre de bois peint, tantôt un sachet de cuir imitant la forme et les dimensions d'une verge d'homme et gonflé par le lin ou le sable. Il était recommandé de l'oindre et de le masser doucement d'une paume attentive, enduite d'huile d'olive. Ce simple massage échauffait l'impétrant alors que le récipiendaire se massait lui-même l'anus au cédron. Initialement l'olisbos était un instrument destiné aux femmes pour remplacer la verge de l'homme. Mais les hommes pouvaient l'utiliser entre eux pour les mêmes fins et par d'autres voies.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De Rome

La vie sexuelle de Rome se déroule sous le double signe de la loi et de ses frontières, de la liberté et de ses excès. Un seul détail donne la mesure de cette dualité: les patriciens se masquent le visage pour entrer au bordel.

Le souci de la toilette, embryonnaire chez les Sumériens, plus raffiné chez les Égyptiens, s'épanouit chez les dames romaines: bains moussants, parfums d'Arabie, «shampooings» colorants, perruques, fards, fonds de teint. La belle Romaine cultive les recettes et les rehauts de la beauté.

La balnéothérapie avait une double mission. La première relevait de l'hygiène corporelle. La seconde, dénoncée par les prêtres était moins avouable: elle ajoutait aux établissements publics des perspectives encore plus toniques que les ablutions.

Les hommes remettaient leurs vêtements aux garçons de bains qui leur donnaient en échange un «faisceau de lanières tressées pour le massage». Des assistantes s'emparaient du baigneur, le plongeaient, le frottaient, le fouettaient...

A travers les cloisons résonnaient les coups de verge des masseurs musclés s'abattant sur les nudités humides des baigneuses.

Au fil des siècles l'établissement de bains connaissait la même mutation qu'avaient subie le temple et ses prêtresses: il tournait au bordel.

Les mœurs amoureuses varient suivant les classes sociales. Les esclaves et les affranchis n'ont ni l'argent ni le loisir nécessaires à entretenir des maîtresses ou à courir les lupanars. Les patriciennes alternent la nymphomanie, la pariade et le tribadisme. Les soirées de la haute société romaine sacrifient à des dieux favorables aux échanges, le vin, la musique et la danse, qui se confondent dans l'orgie.

> «Hostius Quadra avait fait des murs de sa chambre une galerie de miroirs. Il y conviait des groupes amis, hommes et femmes, à échanger leurs caresses devant ces cloisons brillantes qui reflétaient le spectacle et renvoyaient les images des couples nus dont les glaces des murs et des plafonds multipliaient les gestes et les ébats. Une des parois murales était ornée d'un miroir concave qui dressait devant les dames émerveillées des pénis de la grosseur d'une cuisse» (Sénèque).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le culte de Bacchus a donné son nom aux bacchantes et aux bacchanales. La bacchanale était à ses origines une fête religieuse ; le prétexte s'évapora très vite, et la bacchanale devint une furieuse pariade où hommes et femmes nus, ivres, délirants se pressaient, se prenaient, se frappaient, se rejetaient, violaient les adolescents mâles et femelles, couraient en hurlant sur les bords du Tibre, les flambeaux erratiques portés par des jeunes filles nues oscillaient au-dessus de la mêlée, et les odeurs âcres des fumées se mêlaient aux râles de plaisir et aux cris de douleur. Et l'aube se levait sur le Tibre et les corps saturés de vin, de caresses, et de violence.

Dans cette société dissolue, dans ce creuset de lupanars, de concussion, d'adultère et de perversion qu'est l'Empire romain, la lumière de la pureté est réduite à la lampe des vestales. Ces vierges vouées à l'Etat, avant-garde des religieuses chrétiennes, étaient tenues à une continence rigoureuse. Une vestale ne pouvait pas fauter pendant les trente ans de sa consécration.

Un conseil de médecins et de matrones contrôlait leur chasteté dont la perte conduisait à la mort : une mort de martyre. La vestale était conduite en grande pompe, entre les chants funèbres et les imprécations, jusqu'au lieu de son supplice. Elle était installée dans un caveau sous la terre avec un lit et une lampe. On murait le caveau, et la flamme et la vestale décroissaient lentement jusqu'à leur dernière ombre.

De Sumer, de l'Égypte et de Babylone, Rome a hérité les croyances sur le pouvoir magique des menstrues. Pline dit que les orages de grêle, les tourbillons et même le tonnerre peuvent être écartés par une femme qui ôte ses vêtements alors qu'elle a ses règles. Il en est de même de toutes les autres tempêtes. En mer, une tempête peut être apaisée par une femme qui se met nue, même si elle n'a pas ses règles. De même, « si une femme se met nue alors qu'elle a ses règles, et qu'elle marche autour d'un champ, les chenilles, les vers, les insectes et autres vermines tomberont des épis de blé ».

Rome a aussi hérité de Sumer, de Babylone et de la Grèce la passion des aphrodisiaques et des contraceptifs. Car la procréation demeure la hantise de toutes les sociétés primitives. L'expansion démographique qui porte la population de la terre de 500 000 habitants à 100 millions, entre la fin du néolithique et la décadence de l'Empire, témoigne du souci des hommes et de l'efficacité des sociétés de réduire le taux de mortalité infantile que les savants jugent probablement inférieure à 50 %.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La contraception romaine, éclectique et empirique, utilise les excrétions d'escargots et les fientes de pigeons, le fumier et les crottes de souris. L'excrément joue un rôle majeur dans la prophylaxie. Variantes en vogue sous l'Empire : la vessie de chèvre et la matrice de licorne. Recette infaillible mais redoutable pour les muqueuses sensibles : le poivre dans le col de l'utérus.

Maladies vénériennes, aphrodisiaques, contraceptifs, prostitution, homosexualité, tribadisme, adultère, procréation, infanticide, « planning » familial, pariades et orgies, le monde ancien est confronté à tous les problèmes inhérents à l'amour charnel.

La volupté, la passion, le danger, l'infidélité, le viol, la trahison sont les enfants naturels de l'amour. Une seule notion est étrangère aux civilisations antéchrétiennes : le péché d'amour entre l'homme et la femme. La notion de contraception peut être inscrite dans les textes, l'idée de péché est absente dans les cœurs.

L'amour est un don du ciel à la terre. L'amour nous vient des dieux.

La continence, la pruderie, le péché sont des notions ignorées du monde avant l'avènement du christianisme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3.
Du Christ

« Qui des dieux osera Lesbos être ton juge ? »
BAUDELAIRE

« Il était le Seigneur d'hier et d'aujourd'hui...
...Et les pas d'Alexandre avaient marché pour lui
Du palais paternel aux portes de l'Euphrate
Et le dernier soleil pour lui seul avait lui
Sur la mort d'Aristote et la mort de Socrate

Les pas des légions avaient marché pour lui
Du fin fond de la Thrace aux portes de la Chine

Il allait hériter de tout ce qui se donne
Des tendresses de l'âme et des grâces du cœur. »
Charles PÉGUY

Le Callictète de Platon annonce et prophétise la venue d'un inconnu qui va changer le monde : « Que vienne à paraître un homme ayant le *naturel* qu'il faut, il s'échappe, il foule aux pieds nos formules, nos sorcelleries, nos incantations et nos lois... »

Et ce pressentiment allait illuminer les rêves des prophètes, les incantations des psalmistes et les étoiles messianiques. « ... Et toi Bethléem la fertile, c'est de toi que naîtra le Maître d'Israël. » « C'est lui qui rassemblera le peuple des Saints. » Et les targums des vieux rabbins annoncent aux peuples émerveillés : « Il permettra de vaincre le Mal par qui la mort est venue en ce monde. » « Et d'autres tomberont à genoux à l'annonce de la venue du Fils de Dieu et crieront aux vents, aux lacs, à l'aurore : " Et moi je sais que mon Rédempteur est vivant... Il émiettera les rois comme des vases de potiers. " Et lorsqu'ils verront flotter la longue bure blanche entre les dunes d'ombres claires, dans la nuit de Galilée pavoisée d'étoiles filantes et d'éclairs de chaleur : " Qu'il est beau le Roi Messie qui doit surgir de la Maison de Dieu ! " »

Il semble que tout un monde frémissant, des criques de l'Hellade aux collines de Béthanie, pressente obscurément que les lois, les destins, les mers et les navires, les neiges des monts

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et l'écume des flots préparent la venue d'un prince d'au-delà de la terre. Que tout ce qui avait été rêvé, bâti, tramé depuis le fond des temps, que les quêtes et les conquêtes, les empires et les civilisations, les amours et les arts, les dieux et les temples, n'avaient constitué que les germes épars, les pensées dispersées et les chemins frayés qui convergeaient vers le Messie.

Le marquis de Sade qui ne pratique pas la demi-mesure dans ses verdicts décrète : « L'Histoire de Jésus est un plat roman. » C'est plus qu'une erreur, c'est une ineptie. Aucun roman de l'Histoire des hommes n'est plus riche de mystère et de musique, de merveille et de passion que la geste du Christ.

Le vent vorace et sonore, chargé de menaces et de parfums porte à ces « déserts qui n'ont plus osé rompre le silence depuis qu'ils avaient entendu la voix de l'Éternel », la Parole qui va « donner un sens plus pur aux mots de la tribu [1] », et verser dans les cœurs usés la grâce et les rayons des amours enfantines.

Il parle, et la Chair se fait Verbe, et la voix tonnante éteint la litanie du vent de sable et les grandes orgues de la mer.

Les mots parlés de tous les jours — justice, amour, fraternité, avenir, paradis — retrouvent leur résonance de lumière sonore et leur vocation d'espoir surnaturel.

Et ces peuples, familiers des mirages, voient s'éclairer le jardin de la Grâce, et monter vers le ciel les ailes de pierre des folles cathédrales [2]. Et ces hommes et ces femmes pétris de sève, d'angoisse et de limon se transmettent le mot de passe porteur de toute l'espérance du monde : « Sauveur... Sauveur... Le Sauveur est arrivé... »

Sauvés du doute et du destin, sauvés d'eux-mêmes, du désespoir et du néant. Du néant qui se peuple désormais d'aubes et d'îles, d'hymnes et de fontaines. Le Sauveur. Et dans la nuit odorante qui fleure la menthe sauvage et les pollens de figuier, de grands astres ruisselants jaillissent de la mer. La Voie lactée peut devenir la

« ...sœur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Canaan [3] ».

Le royaume d'au-delà de la mer est si pur et si clair que « le soleil mourra de ne pas mourir [4] ».

1. Mallarmé.
2. Verlaine.
3. Apollinaire.
4. Sainte Thérèse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Messie apaise la peur et les orages, fait couler la pureté des sources dans les songes, lever les aubes de l'amour dans la nuit des cœurs. Il donne à la forêt du cèdre les flammes et les mystères des arbres de Noël. Et les hommes regardent dans les yeux roux mûrir les colonnes infinies de moissons et de vendanges du futur, ondoyer des basiliques de blés vivants.

Ils le suivent sur la poussière parfumée des chemins de Césarée.

Ils le regardent. L'enfant de l'Éternel était beau comme un Dieu.

Il les touche. Et les plaies se résorbent sous les divines écrouelles.

Il lève les bras et les vents s'arrêtent à sa voix.

Et cette voix sèche le sang, la sueur et les larmes des millions d'années de la peine humaine.

Il porte la dignité aux humbles, le fouet aux marchands, l'humilité aux tyrans.

Et les hommes suivent ce courant d'or en marche vers les noces de la terre.

Jésus ajoute une étoile à la nuit, un sens à la vie, une musique au langage, une saveur à l'existence.

Il partage le pain et les promesses.

Il prie et c'est un miracle.

Il marche et c'est un sillage.

Il parle et c'est un rivage, celui de la Terre promise.

Le don et le pardon, la peine et l'amour, la prière et l'enfance se retrouvent dans la Maison du Père.

Jésus condamne l'adultère de pensée, c'est-à-dire la concentration de la mémoire et du désir sur une autre femme en caressant la sienne. Mais il désarme les lapidaires de la femme adultère et il serre sur son cœur la femme qui incarne le péché : « A ceux qui ont beaucoup péché, il sera beaucoup pardonné... »

Le prophète aux yeux de braise entre dans Jérusalem le jour de Pâques, en brandissant un feuillard d'olivier. Il est le Verbe Amour. Il incarne la foi dans l'homme et le pardon des péchés. Jésus distribue les grappes des promesses, les raisins de la tendresse et le suc des paraboles :

« Aimez-vous les uns les autres...
Croissez et multipliez...
Laissez venir à moi les petits enfants. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les prêtres inquiets, dont la céleste parole dévoilait l'imposture, se rassemblèrent et dirent : « Il est temps de le faire mourir [1]. »

1. Victor Hugo.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4.
De l'Église

« Si tu pleures Jésus est-ce de ton calvaire
La passion la pire est celle des larrons

Au pays du soupir peut-être songeais-tu
A ceux qui sans pleurer ont connu la torture
Et qui n'ont pas mêlé le ciel à l'aventure
Qui n'auront ni vitrail ni palme ni statue

Ceux qui sont morts un jour d'avoir répondu non. »

Louis ARAGON, *Absent de Paris.*

« Christ est mort. En cette minute bouleversée le monde va changer de sens. Le monde qui pouvait prétendre vivre avec Dieu, va s'essayer à vivre contre Dieu. Et pendant des siècles de crimes, tous les papes, de Paul à Staline [1]... »

Le Christ est mort. Ceux qui l'ont livré à ses bourreaux sont les sectaires du Dieu d'Abraham. Des prêtres. Et d'autres prêtres vont s'acharner sur ce cadavre évangélique.

Personne jamais dans l'histoire du monde n'aura été aussi longtemps crucifié, aussi abondamment trahi que Jésus-Christ. Trahi dans son exemple, dans sa doctrine et dans son héritage. Au nom du Christ-Roi, « tout ce qui est dans ce monde devient concupiscence de chair » (apôtre Jean).

1. Albert Camus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au nom du Christ-Roi

> *« Toute Eglise est la pierre roulée sur le sépulcre d'un homme-dieu ; elle cherche par la force à l'empêcher de remonter. L'histoire du christianisme n'est qu'une longue trahison du message du Christ. »*
>
> Albert CAMUS

Le christianisme va changer le sentiment naturel en péché, et les vallées heureuses en parties honteuses [1]. L'amour n'est plus un art à cultiver comme du temps d'Ovide, mais un fléau à combattre. Le message des saints témoigne de l'épaisseur de leurs œillères, des violences de leurs passions et des excès de leur fanatisme. « J'étais accablé par cette maladie de la chair que vous seul ô mon Dieu pouvez combattre », dit saint Augustin qui partage sa couche avec sa concubine, et que la continence conduira à la bave des imprécations. « L'acte d'amour est un crime. S'il n'est pas pratiqué dans le but de faire des enfants, c'est le crime à classer immédiatement après l'homicide. » « La volupté est infâme et le péché exécrable », répond en écho saint François de Sales.

« Au nom du Christ-Roi... » Les inhibitions et les obsessions qui frappent aujourd'hui des dizaines de millions de misérables sont issues de vingt siècles de contraintes et de sévices pratiqués par l'Église contre la nature humaine, contre les élans du cœur et les impulsions des sens. Toutes les armes de la sensualité — nudité, caresse, volupté —, toutes les splendeurs animales et divines si souvent exaltées et déifiées par les mythologies préchrétiennes deviennent l'objet d'une répression ignominieuse.

Le corps et le cœur de l'homme et de la femme, l'amour de l'homme et de la femme ont peut-être plus souffert de l'Église romaine au cours de ces deux mille années que des guerres, des famines et des épidémies.

La purification se transforme très vite en épuration. La pudibonderie, la continence étaient des comportements ignorés des hommes avant l'avènement du christianisme. Les docteurs de la loi, chargés de forger les vocables baptismaux du puritanisme et du péché, désigneront globalement ce flot malsain du nom *d'agneia* (mot qui métisse le deuil et l'aversion).

1. « Saint Augustin proclame les parties de l'homme destinées à la génération « parties honteuses » parce qu'elles font voir sa honte, en ce que, commandant à toutes les autres, il ne peut pas se faire obéir par celles-là. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les testicules prennent leur source dans *testis:* témoin. Et pendant des milliers d'années l'homme a prêté serment solennel en posant la main sur son pénis [1]. La suppression de cette coutume marque la fin des « relations naturelles » entre l'homme et son sexe. Désormais il ne prêtera plus serment sur sa verge, mais sur la Bible. Il ne dira plus : je promets, en dressant son phallus. Il dira : je jure devant Dieu, en baissant la tête.

Le sexe est devenu l'instrument du diable.

La naissance du péché

« Ce qu'on qualifie aujourd'hui de péché n'émane pas de l'enseignement de Jésus de Nazareth, ni des commandements dictés sur le Sinaï, mais des vicissitudes sexuelles d'une poignée d'hommes vivant au crépuscule de la Rome impériale [2]. »

Ceux-là vont pousser à leur façon le cri de Dostoïevski : « Ce n'est pas Dieu que je réprouve, c'est la Création. » Et ce qu'ils vont traquer au long des siècles et au nom du Christ, c'est

« ... l'Unique, ennemi de l'Éternel [3]. »

« Alors que tout le message du Christ présente le péché de nature comme sans importance [4] », l'Église romaine va prendre comme postulat de départ de ses siècles de crime une mystification de patronage : le péché originel. Et c'est au nom de cette monstrueuse faribole que les chrétiens vont déshonorer l'amour des hommes. Tout sera sali, souillé, avili. Et jusqu'à l'avènement de la vie, que saint Augustin réduit à une promiscuité excrémentielle : *Inter faeces et urinam nascimur...* (« Nous naissons entre l'urine et les excréments »).

L'anathème tonne et les menaces pleuvent. Tertullien — procurateur de la justice céleste — annonce les couleurs de la béatification auprès du Dieu d'Amour : « Au ciel la plus grande source de félicité parmi les bienheureux sera le spectacle des empereurs romains écorchés vifs. » Prélude à l'*Imitation de Jésus-Christ* qui promet aux pécheurs et aux fornicateurs : « Vous serez plongés dans la poix brûlante et le soufre fétide. »

1. « Le serment le plus solennel, le plus inviolable de tous, chez les anciens Hébreux, se prêtait en portant la main sur les organes de la génération » (Docteur Cabanès).

Les officiers de Bonaparte retrouvèrent au cours de l'expédition d'Égypte des paysans qui prêtaient encore ce serment.

2. Tannahill.

3. Stirner.

4. Camus.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le divin amant

« Toujours : Jésus par-cy, toujours : Jésus par-là
Jésus veut la vertu, la pudeur il réclame
Sans combler cependant le désir qu'il affame
Jésus déffend cecy ; Jésus déffend cela. »

Fernand FLEURET

Alors que les femmes ne prenaient aucune part à l'action des rabbins et étaient éloignées du temple, Jésus s'était entouré de femmes, leur parlait avec douceur et les comblait de témoignages d'amitié.

« Lorsque le jour déjà jaunit Gethsémani... » tous les hommes ont déserté. Il ne restera que des femmes au pied de la Croix.

Le Crucifié agonise. Sait-il que son martyre va susciter des flots de sang parmi les hommes, des marées d'hystérie parmi les femmes ?

Que Funicula, à qui les bourreaux s'efforcent de faire abjurer le Christ, va hoqueter entre deux gémissements : « Je ne renierai jamais mon amant... » Que sainte Thérèse lui criera par-dessus les siècles et les évangiles : « Jésus baise-moi, baise-moi avec le baiser de ta bouche... »

Sait-il que Marie Alacoque le présentera dans son autobiographie comme le plus passionné des amants, qu'elle n'aime rien tant que ses caresses qui sont si fortes, si savantes, qu'elle est « hors d'elle de jouissance ». « Il me fit comprendre à la manière des amants les plus passionnés qu'il me ferait goûter ce qu'il y a de plus doux dans la suavité des caresses de son amour ; en effet, elles furent si excessives qu'elles me mettaient souvent hors de moi. »

Peut-il penser que Jeanne Guyon qui tentera de graver le nom de son divin amour sur son sein gauche, avant de le coudre au fil rouge sur sa chemise de nuit, s'écriera, nue à genoux devant la croix : « O mon Dieu, je me suis trouvée absorbée en vous, et je ne pouvais faire autre chose que de me laisser consumer par l'amour... J'aimais Dieu plus fort que l'amant le plus passionné n'aime sa maîtresse... Vos caresses après mes infidélités m'étaient bien plus difficiles à supporter... » L'amour est devenu pour Jeanne un embrasement intérieur, un feu Saint-Elme qui la brûle au plus secret d'elle-même. « Et Dieu est entré en moi... »

Jésus peut-il penser que Léopold Sacher-Masoch s'emparera du Calvaire, transformera la lance en fouet et les clous en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cravache pour faire de lui — avec Caïn — le héros de l'éternelle dualité : « L'homme sur la croix, sans amour sexuel, sans propriété, sans patrie, sans travail, qui meurt volontairement purifiant l'idée de l'Humanité. »

L'ordre chrétien

> *« Il existe une tendance universelle à l'association de la religion et de la superstition. C'est peut-être là une expression spéciale des rapports entre l'impulsion religieuse et l'impulsion sexuelle. »*
>
> Havelock ELLIS

La femme se révèle très vite le haut lieu du péché, et son ventre le refuge du démon. Pour les Pères de l'Église, elle est d'abord Lilith, le serpent sinueux de l'Écriture, la fille-amante de Satan. « Elle est le mal nécessaire, la calamité désirable, le péril de nature peint en couleurs claires. » « Il n'y a pas de bête si féroce sur la terre. Sale pourriture qui tire sa vie d'une semence immonde » (saint Jean Chrysostome). « Vous êtes la peste qui livre passage au démon. C'est par votre faute que le fils de Dieu a dû mourir », fulmine Tertullien. Ce « passage du démon » est facile à identifier : c'est le sang des menstrues.

L'évolution de la femme dans l'optique des théologiens suit une trajectoire parallèle à l'évolution de la prostitution religieuse par rapport à la prostitution privée. Prêtresse, sorcière, succube..., qu'elle soit livrée au bûcher. Dans le seul canton de Vaud on brûlera trois mille sorcières en moins d'un siècle.

La seule secte chrétienne où la femme est considérée comme l'égale de l'homme a mauvaise renommée dans les Écritures, ce sont les Pharisiens.

Dans l'épître aux Galates, la copulation est assimilée à la sorcellerie et à l'orgie : « Dieu jugera les impudiques et les adultères. » La fornication anale et la fellation seront assimilées à l'homicide. Ayant stigmatisé le péché, les Pères s'attaquent au mariage : « Le mariage fait des couples corrompus et répugnants. » Il est défini « fardeau pesant, triste tragédie, esclavage immonde, souillure et servitude [1]. »

Enfin, puisque des légions d'esprits obtus demeurent sourds aux bons sentiments et continuent de convoler, « il est préférable que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas ». *Le couple humain menace l'ordre chrétien.*

1. Derek Barley, *Sexual Relations in the Christian Thought.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'épître aux Corinthiens vante les agréments du veuvage, de la virginité et du célibat: «Les vierges ont intérêt à demeurer vierges en raison de la dureté des temps présents. Les veuves et les célibataires sont engagés à imiter les apôtres» (c'est-à-dire une communauté d'asexués). Tous les prétextes sont bons pour détourner les fidèles de la calamité du mariage: «Le fait d'avoir contracté la lèpre ou d'être en proie à la folie furieuse, l'absence de règles, la perte de la virginité, une blessure au membre viril, une déviation hérétique, l'abandon de la parole donnée, ces circonstances aboutissent à une séparation définitive des fiancés et annulent les vœux prononcés pour l'avenir.» Pendant les épidémies de lèpre, surgissent ces décrets insolites où le défloration, la maladie, le reniement et l'hérésie sont considérés comme des cas de dirimance préventive.

Pour l'Église, il n'est pas de coït sans clin d'œil au démon. Qu'il soit consommé sur le lit des épousailles ou sur le canapé des bordels, le péché de chair — *copula carnalis* — est le même, dira saint Augustin. «Que ce soit votre femme ou une péripatéticienne de rencontre, il y a fornication.» Saint Grégoire va entériner ce monstrueux anathème en identifiant par une bulle pontificale la notion de péché à l'amour conjugal. *Ecce enim in iniquitabus conceptus sum et in peccatis concepit materna...* («Et voilà en effet que j'ai été engendré dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché.»)

Il n'y a pas, dans l'histoire de l'espèce, de formule plus sacrilège, plus attentatoire à la dignité humaine. Pendant des siècles et des siècles, les pères et les mères de famille vont l'ânonner au pied des autels, avant de regagner leur maison où dormait l'enfant de leur amour, dont ils venaient de condamner la création parce qu'il avait été conçu dans le plaisir.

Dieu, dit saint Thomas, a créé les parties génitales pour la procréation. Elles ne peuvent servir à aucun autre usage. «Toute autre pratique confine à l'hérésie. La masturbation c'est cracher à la face de Dieu.» «Le sperme est un embryon relié à Dieu.» Donc, la masturbation est un crime. On ne peut pas répandre pour le péché un liquide consacré comme l'eau bénite.

Dans cette nuée des prophètes du malheur, la palme revient à saint Paul. Le prêche tourne au délire: «Savez-vous que vos corps sont les membres du Christ. Peut-on prendre alors les membres du Christ pour en faire ceux d'une prostituée? Jamais!... Ne savez-vous pas que celui qui s'accouple à une prostituée ne fait avec elle qu'un seul corps, car Il a dit: les deux ne feront qu'une seule chair.»

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ainsi l'homme qui fornique avec Marie-Madeleine[1] sodomise son Créateur.

Montaigne leur répondra : « Ne sont-ils pas des brutes ceux qui nomment bestial l'acte qui leur a donné le jour ? »

La femme et le péché

« Toutes ces pratiques et postures sont odieuses à Dieu », dit saint Jérôme. Les prédicateurs mettent en garde les couples obstinés contre deux tentations diaboliques : le coït pendant les menstrues[2] et les postures d'animaux pendant l'amour. Le coït avec une femme grosse ou une nourrice est faute grave. « Mais l'amour pendant la période des règles devient péché mortel, les couples qui se livrent à ces pratiques bestiales sont condamnés à avoir des enfants monstrueux et lépreux... » Seule la « position naturelle[3] » est tolérée, dit l'Église. Toute fantaisie, toute acrobatie, tout manquement à la chevauchée traditionnelle est dénoncé comme péché.

Ce double souci qui hante les dignitaires de l'Église est aggravé par la difficulté de dévoiler les coupables dans leur intimité. On fera d'abord appel à leur conscience, puis à leurs voisins.

Les théologiens considèrent comme un péché mortel l'incubisme[4] ou autres imaginations malsaines qui inventent d'autres chevauchées que celles de l'homme cavalier sur la femme monture. La femme doit rester étendue sur le dos. Tout attelage inverse est une pratique satanique. Saint Thomas d'Aquin dénonce avec véhémence ces « offenses à la nature ». A deux reprises le « Pénitentiel d'Angers » condamne des époux

1. Marie-Madeleine qui est le fruit de la synthèse de trois femmes et qui ne connaît son entité putanique que pour les besoins de la cause et l'enluminure de la légende.

2. Lorsque le flux sanguin se prolongeait au-delà de neuf jours, on considérait cet état anormal comme l'œuvre du démon habitant le corps de la femme, et qui devait en être chassé à coups de verges.

3. On désigne sous le nom de position naturelle celle qui sera baptisée plus tard — noblesse oblige — position du missionnaire.

4. On désigne sous le nom d'incubisme, dit le dictionnaire médical, la tendance qu'ont certaines femmes à enfourcher leurs partenaires, c'est-à-dire prendre l'initiative au lieu de la subir.

Les psychiatres expliquent que ce galop d'amazone débridée est une révolte contre la soumission, exprime une part d'agressivité et un obscur besoin de domination. Les puritains interdiront eux aussi ces pratiques cavalières qui sont recommandées par le *Kama-sutra* qui en compte une trentaine. Le Dr Fourier, plus menteur que le *Kama-sutra* des Indes ou Le Jardin parfumé des Arabes énumère 90 positions dans l'amour. Il n'apporte ni illustrations ni iconographie pour illustrer sa thèse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

surpris dans des postures d'animaux par un bon chrétien à l'affût derrière la lucarne de leur chambre (Peterman, *Venus aversa*).

Qui prend le *semen in ore*[1] pour hostie offense la Vierge Marie. Et saint Cyprien va implanter l'honneur de Dieu jusqu'aux creux des muqueuses. Il réclame une sorte de contrôle douanier aux frontières les plus secrètes, ce qu'il appelle l'assurance de la triple virginité: génitale, anale et buccale. Les inspecteurs du Saint-Esprit se heurtent à la complexité naturelle de la créature. Si, à l'issue de ces fouilles, le doigt du vérificateur a frotté l'hymen de la pécheresse, saint Cyprien lève les bras (au ciel) et s'écrie: « Elle a pu pécher par une autre partie de son corps qui peut absolument échapper à notre examen[2]. » Allez donc savoir... Les lèvres se referment sur les verges comme le flot sur le sable.

Le corps de la femme est à l'image de la mer, si riche de criques et de marées... Aussi pour la consécration d'une vierge, « seule est offrande au Christ une virginité dont l'esprit n'a jamais été souillé par une pensée de la chair ou par un désir coupable »... Le moindre suint des eaux secrètes est une offense à Jésus. Mais si difficile à déceler...

> « Si un mari vient et voit sa femme couchée avec un autre homme, n'est-il pas indigné et enragé? Combien donc le Christ Notre-Seigneur et notre Juge doit-il l'être quand il voit une vierge consacrée à lui, consacrée à Sa Sainteté, couchée avec un homme. »
> « Celle qui a été coupable de ce crime est une adultère, non contre un époux mais contre le Christ. »

Ainsi la symbolique du « mariage avec Jésus » doit être prise au pied de la lettre et non plus considérée comme une clause de style. La vierge qui ouvre ses genoux fait du Christ un mari trompé[3].

Pour justifier leur croisade contre la femme et le péché, les prédicateurs de la foi se vautrent dans la mortification. « Plusieurs se servent de veilles, de haires, de cilices, de fouets, de discipline, de chaînes de fer. » Saint Bernard se vautre parmi les épines. Saint François se roule tout nu dans la neige.

1. La fellation (littéralement, « le sperme dans la bouche ») est considérée comme l'équivalent d'un homicide.

2. G. May, *Social Control of Sex Expression,* Londres, George Allen and Unwin, 1930.

3. « Je ne me vois pas embarqué dans une noce avec Jésus-Christ pour beau-père » (Arthur RIMBAUD).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Au sortir de ces pénitences, ils sont armés d'une vigueur nouvelle pour affronter les défis du démon.

La poitrine et la danse sont les pièges favoris de Satan.

Malheur aux pécheresses « qui viennent la gorge nue insulter Jésus-Christ jusqu'au pied de ses autels ».

> « Cette vanité de gorge, une peste portative, un venin qui empoisonne quand on jette les yeux dessus ou quand on les touche. » « Ils attachent leurs convoitises à ces tertres bossués. Ils font reposer leur concupiscence dans ce lit et repaire de mamelles et y commettent des paillardises intérieures. » « Les seins ne sont pas deux petits fumiers couverts de neige, mais deux livres de chair qui coûtent bien cher à ces friquètes qui en font parade, et qui croient estre plus belles et plus agréables [1]... »

La danse apparaît comme un déhanchement de l'enfer. On commence par des cotillons champêtres, et on finit par tomber le cotillon puisque c'est Satan qui conduit le bal...

> « La vierge court le risque d'être violée et dépucelée par continuation de bourdelage, par attouchements de sa poitrine, par chastouillements et tant de gestes impudiques [2]. »

Les saintes filles qui fuient la tentation connaîtront leur récompense dans la vie éternelle.

Là se dresse un obstacle théologique. Comme les femmes n'ont pas d'âme, elles ne peuvent guère prétendre à la Résurrection. Mais Dieu dans son indulgence infinie fait connaître par la voix de ses prêtres que pour certaines élites du « sexe second [3] », les fleurs de chasteté pourront être transformées en hommes pour le Jugement dernier.

Passez muscade et *vade retro*.

Et Manès vint...

Ce carrousel tragique de menaces et d'interdits, de pénitences et de réclusions, de castration et de bannissement, de cachots ou de bûchers se développait parallèlement à l'orgie des nantis. Les princes du royaume et les princes de l'Église forniquaient sinon au grand jour, du moins à la longue nuit. Et

1. Père Bouvigne et père du Barry, cités par P. Darmon.
2. Cité par Darmon.
3. L'expression est de Paul de Tarse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans leur ombre grouillait le vivier des vices mineurs, des abbés de cour à la traite des couventines, des moines invertis aux nonnes engrossées.

Le temps mûrissait les belladones de la haine et les raisins de la colère. Bien avant les tumultes des émeutes et les flambées des jacqueries se dressait la rébellion spirituelle. Les consciences se sont hérissées avant les barricades.

Dès le IIIe siècle, Manès — ou Manichée — essayait d'amalgamer les hyperboles de Zoroastre et les paraboles du Christ.

« En dénonçant l'Incarnation comme un mythe, Manès s'attaquait de front à la croyance chrétienne fondamentale, il dissociait le spirituel du charnel. En proscrivant le mariage et la procréation, il donnait à choisir entre deux morales sexuelles opposées : ou bien la débauche systématique et mystique, la mise en communauté des femmes dans le refus de toute fécondité procréatrice, les agapes fraternelles que l'intention seule distinguait d'une orgie à plusieurs et tous sexes mêlés, ou bien la pureté angélique et la suppression des désirs par la grâce de la virginité pour tous ou de la continence universelle [1] »

Manès ne parviendra qu'à créer des cellules de pensée, sinon des groupes d'action, des îlots de résistance sinon des courants de révolution. Il ne pourra jamais créer l'Église dont il rêvait, et l'Église chrétienne lui infligera son juste châtiment : Manès mourra écorché vif. Au soir de son martyre on a prié dans les églises pour le repos de son âme : « Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Après la mort de Manès, en ces temps où selon le mot de Bernanos, « la Peur est fille de Dieu », il faudra attendre la Grande Peur de l'an mil pour que mûrisse son héritage. C'est que la révolte spirituelle manque de matériau de base et de moyens de communication. L'Église romaine qui a succédé à l'Empire romain comme seule forme de structure totalitaire dispose de la doctrine et de l'appareil. Elle a le monopole de la lecture et de l'écriture. Les moines copistes n'écrivent et ne transmettent que les ordres de l'Église. L'Église règne par l'esprit, la plume et la peur.

Avant d'évoquer les révoltes en gestation depuis des siècles, il faut préciser leur commune passion : la remise en cause vise à la fois le dogme et le sexe. La révolte métaphysique est aussi celle de la chair martyrisée.

1. Julien Cheverny.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5.
Des révoltés

Héloïse et Abélard ou le péché contre l'esprit

> *« Tout ce que les amants peuvent inventer pour aller aux confins de la volupté nous l'avons pratiqué. »*
>
> HÉLOÏSE

Au terme de ce chapitre où l'Église détient la part du feu, comment ne pas saluer cette immense manne de volupté sécrétée par les persécutions contre l'amour ? Comment ne pas célébrer cette diabolique invention du *Péché intérieur* qui va transcender le désir, cette notion de fruit défendu qui va fertiliser l'acte d'amour ? Lui ajouter une dimension spirituelle et orienter les délires de l'imagination sur des lits devenus buissons ardents ou

« Le feu du ciel volé brûle éternellement » (Aragon).

C'est grâce au fanatisme tortionnaire des vicaires et des sicaires de Rome que « l'amant » va devenir le poète de l'amour. Et l'amant malheureux un héros de légende.

Pendant des siècles les victimaires de la chrétienté vont frapper, castrer, fouetter. Jusqu'au jour où les flagellés découvriront le plaisir de la flagellation, et la volupté va jaillir « de l'interaction entre la honte et la douleur ».

« Vous ne connaissez pas l'efficacité des châtiments corporels ? dit ingénument le chanoine Fulbert à Abélard. Frappez là, frappez là... » Abélard frappe, frappe. Et Héloïse connaît la délicieuse révélation de la violence : « La douceur de ces coups était plus suave que tous les baumes. » « Profitant de la faiblesse de ton sexe, je te frappai souvent pour aviver nos désirs. »

Ce que l'Église ne peut pardonner à Abélard, c'est moins la fornication agrémentée de ces postures d'animaux que condamne saint Jérôme, moins le sacrilège du *copula carnalis* (consommé sur la table du réfectoire devant une statue de la Vierge) que le « péché contre l'esprit ». Abélard est le premier clerc à remettre en cause les vérités reçues, l'infaillibilité du dogme, le sacramentel des Écritures. Il entreprend contre vents

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et marées, contre chanoines et traditions sa propre exégèse de la Bible. Le défi fait scandale. L'Église prendra une terrible revanche sur le clerc relaps et hérétique qui non seulement consomme « l'acte de chair » sous le toit d'un chanoine du chapitre, mais publie des exégèses sulfureuses de la sainte Bible.

Un soir qu'il travaille à cet « acte de commandement » qui prépare son testament spirituel, il s'est endormi lourdement, tout habillé sur son lit. Il n'a pas entendu tourner la porte dont le serviteur félon avait huilé les gonds. Celui-là même, à qui le chanoine Fulbert avait remis la veille deux sacs d'écus, pousse doucement la porte : « Il est là, il dort »... Un éclair dans l'ombre.

« Et les poignards luisaient aux yeux des assassins. »

Trois hommes se sont jetés sur le dormeur. Le premier pèse de tout son poids sur la tête ensommeillée, l'autre enserre et maintient les jambes. Le troisième a saisi et redressé le sexe du philosophe endormi. Et le long hurlement de terreur et de douleur emplit la chambre. Les crémasters ensanglantés sont jetés sur le plancher, un flot de sang se répand sur les draps. Les ombres se fondent à la nuit. La porte s'est refermée.

Abélard se traîne à sa fenêtre, l'ouvre dans un suprême effort et crie : « A moi... A moi... » De longues minutes vont s'écouler avant l'arrivée des premiers secours. Abélard crie sa souffrance et sa honte. Et il regarde un petit tas de chair sanguinolent abandonné dans la venelle : le résidu de sa virilité.

Mais les hommes d'Église ne borneront pas leur vengeance au crime de castration.

Quinze ans plus tard, lorsque Héloïse rejoindra le Paraclet [1], les basiles des évêchés lanceront la rumeur infamante : si Abélard a fait revenir sa complice, c'est qu'il ne peut plus s'en passer. Abélard clame son indignation :

> « J'étais encore dévoré, disaient-ils, par la concupiscence de la chair puisque je ne pouvais plus supporter l'absence de mon ancienne maîtresse. Comment le soupçon peut-il subsister puisque les moyens d'accomplir les turpitudes de la chair m'ont été retirés... »

Il prêche dans un désert surpeuplé. Ses ennemis vont le chasser du Paraclet et l'exiler parmi des moines barbares et cupides à l'abbaye Saint-Gildas-en-Rhuys. Abélard y mènera vingt ans une existence misérable et menacée : « Les moines

1. La communauté religieuse fondée par Abélard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

imaginèrent de me faire servir un plat empoisonné par un domestique de ma suite. Mais la Providence voulut que je ne touchasse pas aux aliments ainsi préparés. Un frère que j'avais amené avec moi, ignorant le complot, le consomma et mourut sur-le-champ... »

Le réprouvé connaîtra le destin de tous ceux qui se sont dressés contre l'autorité ecclésiastique : « Quand on apprenait au couvent que je devais prendre tel ou tel chemin, on soudoyait des brigands et on les postait sur mon passage avec mission de me tuer. »

Abélard finira ses jours, malade, abandonné, persécuté, au couvent de Saint-Marcel-lès-Chalon où l'avait recueilli Pierre le Vénérable.

La suite du procès ne concerne plus Abélard « dont le cœur est soumis s'il n'est pas résigné ». Héloïse prend la relève. Jamais la révolte du corps martyrisé, jamais la rébellion de la « chair » écrasée n'ont atteint une force aussi pathétique que dans ce dialogue entre cette femme avide et meurtrie qui réchauffe son désert glacé avec les braises du souvenir, encore chaudes sous la cendre, entre cette amante inassouvie qui cherche à réveiller le cœur et les sens du philosophe châtré qui rejette les élans de l'amour profane en s'abritant derrière les homélies de l'amour sacré.

« *ABÉLARD*... Salut dans le Christ, épouse du Christ.
HÉLOÏSE... Tu me demandes, mon bien-aimé... »

Les prémices du dialogue, ses affrontements et ses équivoques sont déjà encloses en ces deux lignes.

A Abélard qui aborde son épître : « A Héloïse, sa sœur bien-aimée dans le Christ, Son frère en Lui... », répond un cri d'entrailles :

« *HÉLOÏSE*... Tu régnais en seul maître sur mon âme et sur mon corps. Dieu le sait je n'ai jamais cherché en toi que Toi-même. C'est toi seul que je désirais...
ABÉLARD... A quoi bon rappeler nos anciennes souillures et les fornications dont nous fîmes précéder le mariage ?
HÉLOÏSE... On vante ma chasteté parce qu'on ignore à quel point je suis faible. Cesse je t'en conjure de tant présumer de ma nature. Ne pense pas que je suis guérie.
ABÉLARD... Si ce n'était assez de ta seule prière pour t'exaucer, la sainte assemblée de vierges et de veuves qui t'entoure obtiendrait ce que tu ne pourrais obtenir toi-même.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HÉLOÏSE... Envoie-moi quelques mots de consolation, pour que nantie de ce réconfort je puisse vaquer avec plus de zèle au service divin.
ABÉLARD... Je vais t'envoyer le psautier, ma chère sœur, chère autrefois dans le siècle, très chère aujourd'hui dans le Christ.
HÉLOÏSE... Dois-je t'avouer toute la faiblesse de mon misérable cœur ? Je ne parviens pas à susciter en moi un repentir d'apaiser Dieu. Je ne cesse au contraire d'accuser sa cruauté à mon égard.
ABÉLARD... Plains ton Sauveur et non ton Corrupteur.
HÉLOÏSE... Mais que me reste-t-il à espérer maintenant que je t'ai perdu ?
ABÉLARD... Celui de mes membres qui seul avait péché expia dans les douleurs ses jouissances peccamineuses.
HÉLOÏSE... L'esprit ravagé par de tels bouleversements ne saurait avec sérénité accomplir le service de Dieu.
ABÉLARD... Tu es injuste de t'opposer sciemment à la volonté bienfaisante de Dieu.
HÉLOÏSE... Je brûle de toutes les flammes qu'attisent en moi les ardeurs de la chair, celles d'une jeunesse encore trop sensible au plaisir et à l'expérience des plus délicieuses voluptés.
ABÉLARD... Tu te couvrirais d'ignominie en refusant de condamner l'impudence de nos anciennes turpitudes. »

Pour Héloïse qui préfère toujours l'alcôve à l'oratoire et la venelle au prie-Dieu, le mot de passe est volupté. Chez Abélard le mot clé est : expiation. Où elle dit *Amour* l'écho lui répond : *Concupiscence*.

« *ABÉLARD*... Mon désir de toi avait tant d'ardeur que ces misérables et obscurs plaisirs (je n'ose même plus les nommer aujourd'hui) passaient pour moi avant Dieu.
HÉLOÏSE... Pesant tout ce que j'ai perdu, je me consume en plaintes d'autant plus lamentables que plus immense est cette perte.
ABÉLARD... Rejette cette amertume qui ne t'aide en rien à gagner la béatitude éternelle.
HÉLOÏSE... Parfois les mouvements de mon corps trahissent les pensées de mon âme. Des mots révélateurs m'échappent...
ABÉLARD... Je tiens à réfréner tes excès de langage... »

Après de longues interruptions, qui durent parfois des années, reprend le dialogue à voix basse du confesseur et de la pénitente dont la voix monte, haletante à travers les doubles

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

grilles de l'espace et du temps et qui n'obtient que des exhortations de renoncement ou des sanctions rédemptrices.

« *HÉLOÏSE*... Certes, il est aisé de s'accuser en confession de ses fautes et même de s'infliger des punitions extérieures. Mais combien difficile d'arracher de son cœur l'image des plus douces voluptés...
ABÉLARD... Si pour ton agrément personnel tu désires la continuation de mes infortunes, tu agis envers moi plus en ennemie qu'en amoureuse.
HÉLOÏSE... Mieux j'avais aimé mon bonheur et mieux je cède à l'amertume du regret. Mes voluptés s'achèvent dans un accablement de tristesse.
ABÉLARD... Vous qui, introduite dans la Chambre du Roi céleste, et qui reposez dans Ses Bras...
HÉLOÏSE... Mon cœur m'a quittée, il est avec toi. Je me suis interdit tout plaisir afin d'obéir à ta volonté. Je ne me suis rien réservé sinon de me faire toute TOI. »

Et cette adoration est semée de révoltes et de colères :

« *HÉLOÏSE*... C'est toi qui m'as liée à Dieu par la profession avant de t'y lier toi-même. Dieu sait que sur un mot de toi je t'aurais précédé. Ce sort injuste et cruel... »

Elle mettra vingt ans à se résigner : « ... Longtemps asservie aux voluptés charnelles, j'ai mérité ce que je suis aujourd'hui. »

La pécheresse se repent. L'Église triomphe. Mais le flambeau tombé des mains des amants est repris comme un relais par des légions d'insurgés. Le foyer allumé par Abélard ne s'éteindra plus.

Le défi cathare

La révolte cathare va hériter de la pensée manichéenne et des courants agnostiques des premiers siècles. Elle nie la divinité du Christ. L'homme n'est plus sauvé par la Rédemption mais par la connaissance. Les cathares ne condamnent ni le coït ni l'amour hétérosexuel. Ils tolèrent l'amour-passion.

L'Église cathare se dresse contre la tyrannie papale, contre les prévaricateurs du clergé, contre la prise en charge de l'âme et du corps par une religion de fanatiques caporalisés. C'est, au-delà du spirituel, la révolte des Droits de l'homme — et de la femme. Elle bannit le « *Ius primae noctis* » (droit de cuissage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

du seigneur) pendant la première nuit de noces. Elle rejette les dîmes, les patentes et les prébendes. La religion cathare refuse au mariage la dignité de sacrement: « Si vous ne pouvez pas vous passer du plaisir, mieux vaut l'union libre que le mariage. » Ces spiritualistes prônent la liberté sexuelle et enseignent la contraception. Et quelquefois l'inceste.

Les cathares, à l'image des autres schismes, pensent que l'union conjugale n'est pas l'affaire du clergé, mais d'un couple. Et qu'elle trouve son accomplissement et sa consécration dans l'engagement mutuel [1].

Cette innovation qui constitue un défi insupportable à l'ordre de l'Église s'aggrave d'un péché capital: les cathares admettent les femmes au sacerdoce, ce qui rend la femme moins dépendante de l'homme.

Cette hérésie qui dénonce le baptême, le mariage et l'eucharistie apparaît au clergé romain comme une délégation de Satan. Il fallait extirper le mal par le fer et le feu, et ce fut l'objet de la croisade. A l'appel du pape, Simon de Montfort rameute une armée de seigneurs et de soudards. A cette armée se joindra pour les massacres la troupe d'une amazone de choc: la belle Alix de Montmorency. Les barons chrétiens du Nord vont raser, brûler, violer et occire cent mille hérétiques, violer les femmes, brûler les villes. Trente mille morts pour le seul sac de Béziers, où selon le mot attribué (à tort) à saint Dominique: « Dieu reconnaîtra les siens. » On peut chanter les *Te Deum* dans les basiliques du royaume. L'ordre règne à Montségur.

Les voies de la Réforme

A Genève, sous le règne de Calvin la danse est punie de prison. Calvin, maigre et « peu porté », s'est marié sans élan pour prêcher l'exemple et conforter l'institution.

« La nécessité physique est un joug mis par Dieu au col de l'homme. » Le mariage est un contrat d'affection mutuelle reposant sur l'estime et l'amitié, et ponctué de hâtives et rares copulations. Les relations de l'homme et de la femme importent moins que les relations avec Dieu.

Mais elles sont déjà une réaction de l'émancipation du couple contre l'étau de la chrétienté.

Pour les adeptes du Libre Esprit, l'adultère et le viol, l'inceste et le libre échange des partenaires sexuels ne sont plus

1. René Nelli, Paul Cassé.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des transgressions, ils deviennent des obligations. « Au nom de leur pansexualisme, de leur nihilisme et de leur anarchisme, les Adeptes, en excluant l'idée du péché, excluent aussi l'idée de la famille et de toute structure sociale [1] » (Cheverny).

La religion réformée proclame la communauté du sacerdoce, ferme les couvents, abolit — sans ménagement — le culte de la Vierge Marie [2] et autorise le mariage des prêtres. Le mariage a été, à son âge d'or, un échange entre l'homme et la femme, un établissement d'amour. Ce n'est qu'à dater du XI^e siècle que le clergé met la main sur le couple, organise les sacrements, sacralise la cérémonie et proclame l'indissolubilité du mariage chère à saint Augustin.

Par le biais de cette annexion entérinée par le concile de Trente, l'Église entre dans l'alcôve conjugale [3]. Elle n'en sortira plus.

Martin Luther rejettera cette intrusion au nom de la Réforme. « Dieu est le seul témoin... Le mariage est chose du monde et non de l'Église. » Luther épouse une nonne et lui fait l'amour « à sa convenance ». L'amour physique de Luther s'est inspiré des enseignements de Montaigne. C'est une « fonction physique, comme boire, manger, cracher ou déféquer ». Mais c'est un besoin irrépressible. Un péché, bien sûr, mais à tout péché miséricorde. « Si Dieu ne l'impute pas aux époux c'est pure miséricorde. »

« Je me marie, dit Luther, pour narguer le Diable et ses écailles. » Le mariage est une assurance-vie (vie éternelle s'entend) contre les tentations de la fornication nomade.

« Deux fois par semaine
A la convenance de l'épouse
Ne fera de mal ni à toi ni à moi
Fais-le cent quatre fois par an. »

Le péché commence, selon Luther, au cent cinquième rut. Mais Luther a quarante-deux ans lorsqu'il compose ce quatrain de commandement. Il est en âge de « barbon », ce qui explique la modération de la cadence préconisée.

1. Le défi anticonceptionnel atteint son apothéose chez les Albigeois qui considèrent comme néfaste la transmission de la vie, et qui interdisent les contacts sexuels.

2. « Eût-elle été une vache ou une nourrice, elle n'eût pas répandu tant de lait » (Calvin).

3. Les confesseurs recommandent l'obscurité, la rapidité, et dans toute la mesure du possible d'éviter de prendre du plaisir pendant l'acte de chair.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La tentation de Gilles

> *« Il y a des imbéciles qui objectent que cet homme était un monstre, oui selon nos mœurs et notre façon de penser mais Gilles n'était que l'instrument des desseins de la nature, et c'était pour satisfaire ses lois qu'elle l'avait doté de ce tempérament barbare et sanglant. »*
>
> SADE

Le sursaut des opprimés, la révolte doctrinale, l'insurrection charnelle alimentent la contestation du génie : Cervantès, Montaigne [1], Shakespeare, Goethe [2] vont reprendre à leur façon les imprécations de Lucrèce (qui proposait déjà au IIe siècle après le Christ les représailles contre la divinité). Cette révolte resurgira à travers un mouvement de pensée morale : les libertins qui rejettent comme superstition surannée les pratiques du christianisme pour cultiver une éthique du plaisir où « les sens » jouent un rôle primordial.

Pour l'heure, l'homme qui se dresse contre Dieu et qui va incarner le crime de représailles se nomme Gilles de Rais.

L'homme aux yeux de braise, perdu dans la foule, le visage enfoui dans une chape de moine regarde monter les flammes et crépiter les étincelles du bûcher. Les tourbillons de fumée qui tournoient entre les pignons et les appentis de la place du Vieux-Marché vont insuffler dans ses veines les flammes de l'enfer [3].

Gilles de Rais, seigneur de Pouzauges, de Tiffauges et de Champtocé, était le compagnon d'élection de Jeanne d'Arc. C'est lui qui l'avait relevée, portée dans ses bras, quand elle avait été blessée aux Tourelles. Lui qui chevauchait à ses côtés lors des grandes parades triomphales entre les pavois et les oriflammes, à l'entrée dans Orléans ou Patay. Lui qui était allé chercher la Sainte Ampoule au cloître de Saint-Remi. Et Jeanne était si lasse qu'elle lui avait donné à porter l'épée du sacre...

Gilles, foudroyé et désemparé, reprend le chemin de la Vendée. Pour se venger de Dieu et des prêtres, responsables de la mort de la Pucelle, il propose un échange à Lucifer. Il convoque des magiciens et des alchimistes. Il ne va plus s'employer à conforter la gloire du royaume dans le sillage de

1. « Je veux qu'en la débauche même il surpasse en vigueur et en fermeté ses compagnons » (Montaigne).

2. « Dans le désir je languis après la possession. Dans la possession je languis après le désir. »

3. Plusieurs de ses biographes le situent à Rouen au moment du supplice de Jeanne d'Arc. (Huysmans).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jeanne, mais à traquer le secret de la pierre philosophale dans des entrailles d'enfants [1].

Des dizaines d'enfants vont mystérieusement disparaître dans les oubliettes du château de Tiffauges. Ce sont pour la plupart des enfants de paysans, des bergers adolescents, des petits pastoureaux du bocage que Gilles revêt des ornements du culte et de la robe prétexte, pour qu'ils aillent servir la messe. Ces enfants affublés d'étoffes liliales brandissent les ostensoirs dans la chapelle humide et sombre où tremblent les flammes des grands cierges blancs de l'autel. Par dérision, Gilles laisse sur leurs cadavres les oripeaux sacrés et les sodomise avant de les égorger.

Ces rites barbares et ces sacrifices mortels ont été révélés au procès religieux de Nantes et transcrits par les moines.

Il semble que Gilles se soit acharné à punir l'Église catholique, au-delà du supplice de Jeanne, de tous les crimes qu'elle avait perpétrés contre le corps humain. Ces enfants violés, aux pieds de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur, c'est la revanche de Prométhée contre les dieux. Ici, il ne s'agit plus d'imprécations, mais de volonté de souillure. Gilles crache sur Dieu par enfant de chœur interposé avant de brûler les cadavres souillés et décapités...

Gilles de Rais n'ira pas au-delà de l'empirisme. Ce sont ses biographes qui ont tiré pour lui la « moralité » de sa démarche. « On peut avoir l'orgueil de valoir en vice ce qu'un saint vaut en vertu [2]. » Avant que la Grâce, dont les itinéraires sont aussi tortueux que les voies de la Providence, ne s'empare de cette âme bouillonnante comme un chaudron de sorcière, c'est un paranoïaque illuminé qui jette ses derniers défis devant le tribunal religieux : « Je suis né sous une telle étoile que personne n'a jamais fait et ne pourra jamais faire ce que j'ai fait. »

Et tel est le pouvoir d'enchantement de cet atroce enchanteur, que dix mille hommes et femmes escortent en pleurant vers son bûcher « celui qui chantait dans les supplices » (des autres). Ils menèrent grand deuil et violent désespoir sur les rives de la Loire, tandis que les cloches de toutes les églises de Nantes sonnèrent trois jours et trois nuits pour le repos de l'âme tourmentée du seigneur de Tiffauges.

1. Ici, l'éternelle confusion de l'Histoire et de la Légende. Les minutes du procès de Gilles de Rais ne nous livrent que les aveux de l'inculpé. Aveux obtenus dans la salle de torture.

2. Huysmans.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Personne ne pourra jamais faire ce que j'ai fait ? — Non. »

Mais un autre va codifier le défi de Gilles et élargir sa démarche à la dimension d'un dogme historique. Un autre qui va transposer en vingt ouvrages la doctrine diabolique de ces recherches et de ces sacrilèges.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6.
Sade

« Les livres du marquis de Sade ont tué plus d'enfants que n'en pourraient tuer vingt Gilles de Rais. »

Jules JANIN

« Que pèse la vie d'un million de créatures auprès d'un seul de nos désirs ? »

SADE

« J'ai connu une jeune fille qui est entrée au couvent après avoir lu les œuvres de Sade. Et parce qu'elle les avait lues. »

Cité par PAUVERT

Les prémices de l'œuvre

Le marquis de Sade a été élevé par son oncle qui passait sa vie à peaufiner une biographie de Pétrarque. (Le marquis était l'arrière-petit-neveu de la chaste Laure). Il se battit courageusement pendant la guerre de Sept Ans, et à son retour de guerre convola avec une femme belle et vertueuse. Au bout de deux ans il renonça aux caresses bornées de sa prude, et devint le client assidu des lupanars.

Au physique, le marquis de Sade apparaît comme un muscadin poudré, jabot, perruque et dentelles, aux attaches délicates, au sourire enjôleur et à la voix acide.

Il avait décoré les murs de son château d'une gigantesque tapisserie dont les motifs pourraient servir d'enluminures à son œuvre : les cloisons étaient tendues de pals, d'olisbos et de clystères.

Un jour, pris de boisson, il battit des filles ; la maquerelle ameuta la clientèle de sa maison. Le marquis fut arrêté et à sa (première) sortie de prison, débaucha une petite actrice de grande beauté et de petite vertu, et l'installa dans une de ses maisons de campagne. Ses modestes orgies firent scandale. Ses premiers éclats soulevèrent l'indignation de ses pairs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ayant convoqué la boulangère du village pour une « commande de miches » il lui lacéra ses vêtements, et lorsqu'elle fut toute nue, lui roua les fesses de ses verges.

A chaque frasque on arrêtait le marquis. Mais les appuis qu'il avait gardés auprès des dames de la Cour, qui avaient partagé son lit — ou ses penchants — le faisaient remettre en liberté.

Chaque directeur de prison était rapidement conquis par le charme du marquis, sa distinction, sa mémoire, sa conversation, ses talents de société. Bientôt le directeur présentait le marquis à sa dame mais brusquement le vernis de civilisation de Sade s'évanouissait. Il ne savait plus parler peinture ou céramique. Mister Hyde réapparaissait sous la poudre et la perruque du Dr Jekyll. Ce n'étaient qu'obscénités, violences verbales, fleuve de vices, sexes profonds comme des antres, viols collectifs, phallus, séquoïas, et pariades rugissantes. La dame s'effarouchait, suffoquait, se pâmait dans ses vapeurs. Le directeur affolé faisait reconduire son prisonnier au cachot et demandait au ministre de bien vouloir changer de prison le chantre de l'érotisme débridé. C'est ainsi que le marquis changea fréquemment de geôle.

Saturé de cachots, le marquis quitta la France en compagnie de sa belle-sœur qui était aussi sa maîtresse, et qui allait devenir le modèle de Justine : c'est-à-dire d'une femme rompue à toutes les fantaisies et à toutes les exigences du « sadisme ».

« Avec Sade commencent l'histoire et la tragédie contemporaines »

Aucun écrivain au monde n'a connu un destin plus riche de paradoxes et de parodies, d'ombres et de lumières, de bruit et de silence, de moisissure et de rayonnement, d'oubli et de résurrection. Son message a mis deux siècles à nous parvenir. Deux siècles où l'œuvre maudite est diluée dans les eaux grises des années.

Il faudra attendre la fin du XIX^e^ siècle pour une timide résurgence, et l'aube des temps modernes pour qu'Apollinaire et quelques surréalistes exhument des greniers de l'oubli vingt volumes promis à une formidable explosion.

L'héritage de Sade est multiple et polymorphe : d'Edgar Poe au mouvement Dada ; de Jack l'éventreur à Mauthausen ; de Masoch à Landru ; des archives médico-légales au *Jardin des supplices ;* de Restif à Hitler ; de Pasolini à la Nomenklatura soviétique...

On peut prolonger les exemples à l'infini.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Gotha du sadisme, c'est le Larousse de la torture. De toutes les tortures : celles des mots, des hommes et des morales.

D'illustres écrivains ont projeté leurs fantasmes sexuels dans leurs œuvres. Mais leur obsession s'incarne dans leur art et n'en transcende pas les frontières. On ne connaît qu'un seul exemple de cette transcendance : le marquis de Sade.

Il n'y a pas de littérature du bonheur. On écrit bien ce qu'on vit mal. (Ainsi depuis longtemps la France ne gagne plus de guerres mais les généraux français sont le plus souvent de bons écrivains.) Sade a fait de l'encre le substitut du sperme. S'il nage dans le sperme écrit, c'est que son propre liquide séminal n'explose guère en dehors de sa main. Au premier regard, sa lecture prête davantage au rire qu'à l'indignation.

« Et vous, madame, bandez-vous quand vous voyez souffrir ? — Vous le voyez, madame, répondit la tribade en montrant le bout de son doigt enduit du foutre de son con. »

La démarche de Sade est l'estuaire de tous les confluents de la révolte. Elle représente l'aboutissement logique et le fruit naturel des persécutions de l'Église contre l'amour charnel. Tandis que Gilles de Rais se limite à des représailles de vampire, Sade élabore la revanche du péché contre la morale de la chrétienté. Là où Gilles s'attarde à l'alchimie expérimentale, Sade prend pour postulat de départ les voluptés violentes réservées à une élite pour en tirer un système de philosophie politique. Et son système, c'est la charnière entre l'Église romaine et le totalitarisme — hitlérien ou soviétique —, l'aiguillage entre Torquemada et les bordels pour SS. Sade, c'est l'ancêtre romantique de Marx et de Nietzsche. Il ne s'agit pas de livrer l'homme aux esclavages de l'économie, mais de livrer des foules esclaves à quelques seigneurs dotés de tous les pouvoirs d'asservissement sexuel.

Sade réglera ses comptes avec Dieu, sinon son compte à Dieu.

Sade a bâti une métaphysique, une politique, un système social et une république élitiste à partir des crimes et des névroses du sexe. L'homme qui va nier Dieu au nom de l'instinct sexuel, et qui va construire une civilisation du plaisir basée sur la souffrance, en stigmatisant le christianisme (lequel édifie sur la souffrance une morale du renoncement), tient un rôle de démiurge dans l'histoire des mutations et des révolutions de la sexualité.

La légende de l'œuvre a nimbé l'auteur d'une aura de débauche et de férocité sans commune mesure avec sa vie. Si on excepte deux ou trois aventures de galanterie picaresque, et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quelques bordées de muscadin, la vie du marquis de Sade est plus fertile en cachots moisis qu'en lupanars délirants.

Il a passé vingt-sept ans de sa vie en prison. Vingt-sept ans...

A son actif, pendant ses périodes de liberté provisoire, une jouvencelle ligotée nue sur un tabouret et taraudée de piques et tenailles. Et l'esclandre de la maison close de Versailles où il avait offert aux pensionnaires un élixir de sa composition, un vin d'épices fortement teinté de cantharidine, cette liqueur diabolique extraite des ailes des mouches de Milan. Les catins se tordaient de douleur et couraient en hurlant à travers la chambre, comme possédées du démon. L'une d'entre elles se jeta par la fenêtre et souffrit de fractures et contusions. D'autres furent hospitalisées pour brûlures d'estomac. Le marquis de Sade fut arrêté, jugé, et condamné *à mort*.

La sentence ne fut heureusement pas exécutée. Sade allégua pour sa défense qu'il était pourvu d'appétits démesurés et qu'il était désarmé par des courants maléfiques. On retrouvera cette thèse dans son œuvre.

Sade est le Christophe Colomb d'un nouveau continent : le XX^e^ siècle. Médiocre écrivain, verbeux, parodique, amphigourique, ce n'est pas dans son écriture qu'il faut chercher le secret de son influence, mais dans la remise en cause de tout ce qui le précède, dans la fureur sacrilège qui lui tient lieu de génie.

Chaque ouvrage de Sade alterne la peinture scabreuse et le discours moral qui justifie le système. Le sacrilège y règne en maître à travers l'identification de la religion et du vice qui apparaissent indissociables. Vampires, flagellants, violateurs, sodomistes, urolagnistes, nécrophiles et assassins sont représentés le plus souvent par des moines, des curés et des évêques. Quand Sade parle religion, il faut comprendre que les « meubles des religieuses » sont des godemichets. Et cette identité remarquable entre les clercs et les monstres illustre sa filiation. Sade est le cadet de Lucifer, ange déchu et fils révolté qui crache à la face du Père : « Dieu est un criminel. » Jugeons-le sur pièces à travers quelques échantillons exemplaires de son œuvre.

L'entrée en religion

« Mettez-vous à genoux, me dit le moine, je vais vous fouetter sur la gorge.
— Sur la gorge, mon père ?
— Oui, sur ces deux masses lubriques qui ne m'excitèrent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jamais que pour cet usage ; et il les serrait, il les comprimait violemment en disant cela.

— Oh ! mon père ! cette partie est si délicate, vous me ferez mourir.

— Que m'importe, pourvu que je me satisfasse, et il applique cinq ou six coups qu'heureusement je pare de mes mains. Voyant cela, il les lie derrière mon dos.

Il me laisse à genoux, et plaçant Armande sur moi il lui fait écarter les jambes, en telle sorte que ma bouche se trouve à hauteur de son bas-ventre, et ma gorge entre ses cuisses au bas de son derrière, par ce moyen le moine a ce qu'il veut à sa portée, il a sous le même point de vue les fesses d'Armande et mes tétons ; il frappe l'un et l'autre avec acharnement, mais ma compagne pour m'épargner des coups qui deviennent bien plus dangereux pour moi que pour elle, a la complaisance de se baisser et de me garantir ainsi, en recevant elle-même des cinglons qui m'eussent inévitablement blessée.

En me relevant je vis alors que tant d'infamies n'étaient pas faites en vain, le débauché se trouvait dans le plus brillant état ; il n'en est que plus furieux ; il change d'arme, il ouvre une armoire où se trouvent plusieurs martinets, il en sort un à pointes de fer, qui me fait frémir. "Tiens, Thérèse, me dit-il en me le montrant, vois comme il est délicieux de fouetter avec cela... Tu le sentiras... Tu le sentiras, friponne. Mais pour l'instant je veux bien n'employer que celui-ci..." Il était de cordelettes nouées à douze branches ; au bas de chaque était un nœud plus fort que les autres et de la grosseur d'un noyau de prune. "Allons, la cavalcade !... la cavalcade !" dit-il à sa nièce. Celle-ci qui savait de quoi il était question, se met tout de suite à quatre pattes, les reins élevés le plus possible, en me disant de l'imiter ; je le fais. Clément se met à cheval sur mes reins, la tête du côté de ma croupe ; Armande, la sienne présentée se trouve en face de lui : le scélérat nous voyant alors toutes les deux bien à sa portée, nous lance des coups furieux sur les charmes que nous lui offrons ; mais comme par cette posture, nous ouvrons dans le plus grand écart possible cette délicate partie qui distingue notre sexe de celui des hommes, le barbare y dirige ses coups, les branches longues et flexibles du fouet dont il se sert, pénétrant dans l'intérieur avec bien plus de facilité que les brins de verges, y laissant des traces profondes... »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La Vierge et son tabernacle

« A quelle impiété monstrueuse se portèrent les moines à cet événement ! Ils imaginèrent qu'un miracle visible doublerait l'éclat de leur réputation ; en conséquence ils revêtirent Florette, la plus jeune des filles, de tous les ornements de la Vierge ; par des cordons qui ne se voyaient pas, ils la lièrent au mur de la niche, et lui ordonnèrent de lever tout à coup les bras avec componction vers le ciel, quand on y élèverait l'hostie. Comme cette petite créature était menacée des plus cruels châtiments, si elle venait à dire un seul mot, ou à manquer son rôle, elle s'en tira à merveille, et la fraude eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. Le peuple cria au miracle, laissa de riches offrandes à la Vierge, et s'en retourna plus convaincu que jamais de l'efficacité des grâces de cette mère céleste. Nos libertins voulurent, pour doubler leurs impiétés, que Florette parût aux orgies du soir dans les mêmes vêtements qui lui avaient attiré tant d'hommages, et chacun d'eux enflamma ses odieux désirs à la soumettre, sous ce costume, à l'irrégularité de ses caprices. Irrités de ce premier crime, les sacrilèges ne s'en tiennent point là : ils font mettre nue cette enfant, ils la couchent à plat ventre sur une grande table ; ils allument des cierges, ils placent l'image de Notre Sauveur au milieu des reins de la jeune fille et osent consommer sur ses fesses le plus redoutable de nos mystères... »

Des meubles des religieuses aux mutations des bénédictins

« Ce sodomite me désirait maintenant presque toutes les nuits ; épuisé de celle-ci, il eut besoin de recherches ; craignant sans doute de ne pas me faire encore assez de mal avec le glaive affreux dont il était doué, il imagina cette fois de me perforer avec un de ces meubles de religieuses que la décence ne permet pas de nommer et qui était d'une grosseur démesurée. Le moine me menace de toute sa colère, si je ne me prête pas ; il faut obéir. La perfide machine pénétra des deux tiers, et le déchirement qu'elle m'occasionne joint à l'extrême chaleur dont elle est, sont prêts à m'ôter l'usage de mes sens ; pendant ce temps, le supérieur ne cessant d'invectiver les parties qu'il moleste se fait exciter par sa suivante ; après un quart d'heure de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ce frottement qui me lacère, il lâche le piston qui fait jaillir l'eau brûlante au plus profond de la matrice... Je m'évanouis, Severino s'extasiait... Il était dans un délire au moins égal à ma douleur.
Un matin, sans que nous nous y attendions, Antonin parut dans notre chambre et nous annonça que le Révérend Père Severino, parent et protégé du Pape, venait d'être nommé, par Sa Sainteté, général de l'Ordre des Bénédictins. Dès le jour suivant ce religieux partit effectivement sans nous voir : on en attendait, nous dit-on, un autre bien supérieur pour la débauche à tous ceux qui restaient. »

La morale de la nature

« Si la nature était offensée de ce geste, elle ne nous les inspirait pas ; il est impossible que nous puissions recevoir d'elle un sentiment fait pour l'outrager, et dans cette extrême certitude nous pouvons nous livrer à nos passions de quelque genre, de quelque violence qu'elles puissent être, bien certains que tous les inconvénients qu'entraîne leur choc ne sont que des desseins de la nature dont nous sommes les organes involontaires.
O Thérèse, elle serait bien étonnée cette nature, si elle pouvait un instant raisonner avec nous, et que nous lui disions que ces crimes qui la servent, que ces forfaits qu'elle exige et qu'elle nous inspire, sont punis par des lois qu'on nous assure être l'image des siennes. Imbécile, nous répondrait-elle, dors, bois, mange et commets sans peur de tels crimes quand bon te semblera : toutes ces prétendues infamies me plaisent, et je les veux puisque je te les inspire. »

Ignorée pendant cent cinquante ans l'œuvre de Sade a suscité au XX^e^ siècle des milliers de traductions, de thèses, de gloses, d'études, d'exégèses et d'interprétations. Sans préjuger de ses transpositions cinématographiques, radiophoniques ou télévisées. Isolons de cette marée d'hommages tardifs et d'exploitation commerciale l'analyse lucide et lumineuse d'Albert Camus.

« La réduction de l'homme en objet d'expérience, le règlement qui précise les rapports de la volonté de puissance et de l'homme objet, le champ clos de cette monstrueuse expérience, sont des leçons que les théoriciens

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de la puissance retrouveront, lorsqu'ils auront à organiser le temps des esclaves.
Deux siècles à l'avance, sur une échelle réduite, Sade a exalté les sociétés totalitaires au nom de la liberté frénétique que la révolte en réalité ne réclame pas. Il a seulement cru qu'une société basée sur la liberté du crime devait aller avec la liberté des mœurs, comme si la servitude avait ses limites. Notre temps s'est borné à fondre curieusement son rêve de république universelle et sa technique d'avilissement.

L'idée que Sade se fait de Dieu est celle d'une divinité criminelle qui écrase l'homme et le nie. Que le meurtre soit un attribut divin se voit assez, selon Sade, dans l'histoire des religions. Pourquoi l'homme serait-il alors vertueux? Le premier mouvement du prisonnier est de sauter dans la conséquence extrême. Si Dieu tue et nie l'homme, rien ne peut interdire qu'on nie et tue ses semblables. Ce défi crispé ne ressemble en rien à la négation tranquille qu'on trouve encore dans le Dialogue de 1782. Il n'est ni tranquille ni heureux celui qui s'écrie: "Rien n'est à moi, rien n'est de moi", et qui conclut: "Non, non, et la vertu et le vice, tout se confond dans le cercueil." L'idée de Dieu est selon lui la seule chose "qu'il ne puisse pardonner à l'homme". Le mot pardonner est déjà singulier chez ce professeur de tortures. Mais c'est à lui-même qu'il ne peut pardonner une idée que sa vue désespérée du monde et sa condition de prisonnier réfutent absolument. Une double révolte va désormais conduire le raisonnement de Sade: contre l'ordre du monde et contre lui-même. Comme ses deux révoltes sont contradictoires partout ailleurs que dans le cœur bouleversé d'un persécuté, son raisonnement ne cesse jamais d'être ambigu ou légitime, selon qu'on l'étudie dans la lumière de la logique ou dans l'effort de la compassion. Il niera donc l'homme et sa morale puisque Dieu les nie. Mais il niera Dieu en même temps qu'il lui servait de caution et de complice jusqu'ici. Au nom de quoi? Au nom de l'instinct le plus fort chez celui que la haine des hommes fait vivre entre les murs d'une prison: *l'instinct sexuel.* Qu'est cet instinct? Il est, d'une part, le cri même de la nature, et, d'autre part, l'élan aveugle qui exige la possession totale des êtres, au prix même de leur destruction. Sade niera Dieu au nom de la nature — le matériel idéologique de son temps le fournit alors en discours mécanistes — et il fera de la nature une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

puissance de destruction. La nature, pour lui, c'est le sexe. La République universelle a pu être un rêve pour Sade, jamais une tentation. En politique, sa vraie position est le cynisme.

... Chez Sade, elle crée des lieux clos, des châteaux à septuple enceinte, dont il est impossible de s'évader, et où la société du désir et du crime fonctionne sans heurts, selon un règlement implacable. La révolte la plus débridée, la revendication totale de la liberté aboutit à l'asservissement de la majorité. L'émancipation de l'homme s'achève, pour Sade, dans ces casemates de la débauche où une sorte de bureau politique du vice règle la vie et la mort d'hommes et de femmes entrés à tout jamais dans l'enfer de la nécessité. Son œuvre abonde en descriptions de ces lieux privilégiés où, chaque fois, les libertins féodaux, démontrant aux victimes assemblées leur impuissance et leur servitude absolues, reprennent le discours du duc de Blangis au petit peuple des *Cent vingt journées de Sodome :* " Vous êtes déjà mortes au monde. "

Il aide à tout prévoir afin qu'une tendresse ou une pitié imprévues ne viennent déranger les plans du bon plaisir. Curieux plaisir, sans doute, qui s'exerce au commandement. " On se lèvera tous les jours à dix heures du matin... " ! Mais il faut empêcher que la jouissance dégénère en attachement, il faut la mettre entre parenthèses et la durcir. Il faut encore que les objets de jouissance n'apparaissent jamais comme des personnes. Si l'homme est " une espèce de plante absolument matérielle ", il ne peut être traité qu'en objet, et en objet d'expérience. Dans la république barbelée de Sade, il n'y a que des mécaniques et des mécaniciens. Le règlement mode d'emploi de la mécanique, donne sa place à tout.
Ces couvents infâmes ont leur règle, significativement copiée sur celle des communautés religieuses. Le libertin change : " Si sa conduite est pure, il est blâmé. "
Sade, comme il est d'usage en son temps, bâtit ainsi des sociétés idéales. Mais à l'inverse de son temps, il codifie la méchanceté naturelle de l'homme.
Un curieux stoïcisme du vice vient éclairer un peu ces bas-fonds de la révolte. Il ne cherchera pas à rejoindre le monde de la tendresse et du compromis.
Le pont-levis ne sera pas baissé, il acceptera l'anéantisse-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ment personnel. La force déchaînée du refus rejoint à son extrémité une acceptation inconditionnelle qui n'est pas sans grandeur. Le maître accepte d'être à son tour esclave et peut-être le désire. "L'échafaud aussi serait pour moi le trône des voluptés."

La plus grande destruction coïncide alors avec la plus grande affirmation. Les maîtres se jettent les uns sur les autres et cette œuvre érigée à la gloire du libertinage se trouve "parsemée de cadavres de libertins frappés au sommet de leur génie". Le plus puissant, qui survivra, sera le solitaire, l'Unique, dont Sade a entrepris la glorification, lui-même en définitive. Le voilà qui règne enfin, maître et Dieu. Mais à l'instant de sa plus haute victoire, le rêve se dissipe. L'Unique se retourne vers le prisonnier dont les imaginations démesurées lui ont donné naissance; il se confond avec lui. Il est seul, en effet, emprisonné dans une Bastille ensanglantée, tout entière bâtie autour d'une jouissance encore inapaisée, mais désormais sans objet. Il n'a triomphé qu'en rêve et ces dizaines de volumes, bourrés d'atrocités et de philosophie, résument une ascèse malheureuse, une marche hallucinante du non total au oui absolu, un consentement à la mort enfin, qui transfigure le meurtre de tout et de tous en suicide collectif.

On a exécuté Sade en effigie; il n'a tué de même qu'en imagination. Prométhée finit dans Onan. Il achèvera sa vie, toujours prisonnier, mais cette fois dans un asile, jouant des pièces sur une estrade de fortune, au milieu d'hallucinés. La satisfaction que l'ordre du monde ne lui donnait pas, le rêve et la création lui en ont fourni un équivalent dérisoire. L'écrivain, bien entendu, n'a rien à se refuser. Pour lui, du moins, les limites s'écroulent et le désir peut aller jusqu'au bout. En ceci, Sade est l'homme de lettres parfait. Il a bâti une fiction pour se donner l'illusion d'être. Il a mis au-dessus de tout "le crime moral auquel on parvient par écrit". Son mérite, incontestable, est d'avoir illustré du premier coup, dans la clairvoyance malheureuse d'une rage accumulée, les conséquences extrêmes d'une logique révoltée, quand elle oublie du moins la vérité de ses origines. Ces conséquences sont la totalité close, le crime universel, l'aristocratie du cynisme et la volonté d'apocalypse. Il construit méticuleusement la cité de la puissance et de la haine, en précurseur qu'il est, jusqu'à mettre en chiffres la liberté qu'il a conquise. Il résume alors sa philosophie dans la froide comptabilité du crime: "Massacrés avant le 1er mars: 10. Depuis le 1er mars: 20.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

S'en retournent : 16. Total : 46. » Précurseur sans doute, mais encore modeste, on le voit.

Si tout s'arrêtait là, Sade ne mériterait que l'intérêt qui s'attache aux précurseurs méconnus. Mais une fois tiré le pont-levis, il faut vivre dans le château. Aussi méticuleux que soit le règlement il ne parvient pas à tout prévoir. Il peut détruire, non créer. Les maîtres de ces communautés torturées n'y trouveront pas la satisfaction qu'ils convoitent... Sade évoque souvent la « douce habitude du crime ». Rien ici, pourtant, qui ressemble à la douceur ; plutôt une rage d'homme dans les fers. Il s'agit en effet de jouir, et le maximum de jouissance coïncide avec le maximum de destruction. Posséder ce qu'on tue, s'accoupler avec la souffrance, voilà l'instant de la liberté totale vers lequel s'oriente toute l'organisation des châteaux. Mais dès l'instant où le crime sexuel supprime l'objet de volupté, il supprime la volupté qui n'existe qu'au moment précis de la suppression. Il faut alors se soumettre un autre objet et le tuer à nouveau, un autre encore, et après lui l'infinité de tous les objets possibles. On obtient ainsi ces mornes accumulations de scènes érotiques et criminelles dont l'aspect figé, dans les romans de Sade, laisse paradoxalement au lecteur le souvenir d'une hideuse chasteté.

Que viendrait faire, dans cet univers, la jouissance, la grande joie fleurie des corps consentants et complices ?

Il s'agit d'une quête impossible pour échapper au désespoir et qui finit pourtant en désespoir, d'une course de la servitude à la servitude, et de la prison à la prison. Si la nature seule est vraie, si, dans la nature, seuls le désir et la destruction règnent, le règne humain lui-même ne suffisant plus à la soif du sang, il faut courir à l'anéantissement universel, il faut se faire, selon la formule de Sade, le bourreau de la nature. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

II

LES VENELLES DE L'HISTOIRE

« Avenir souvenir nuances si légères
Au feu de ce qui fut brûle ce qui sera. »
Louis ARAGON

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Introduction

« Il suffit que le dévergondage se cantonne au château et ne gagne pas paroisses et chaumières, que l'on évite publicité et scandale, que le vice d'une élite ne devienne pas le vice de tous, que les raffinements luxurieux de quelques-uns ne prennent pas force de loi générale et de mœurs communes. Il suffit qu'une morale jésuitique permette d'excuser aux moindres frais et d'absoudre à bon compte. »

Julien CHEVERNY

Du servage considéré comme condition impropre à l'amour

Quand on s'essaie à recenser les élans et les tourments, les conflits et les scandales de la sexualité à travers les archives de l'Histoire et les pénitentiels de la chrétienté, on n'y retrouve le plus souvent que les sillages de la « trace amoureuse des princes » et les idylles tumultueuses des dames galantes...

Les contes diaboliques et les péripéties scabreuses transmis par les annales, les pamphlets et les satires prennent leur vol dans le ciel-de-lit des seigneurs.

Les femmes de manants n'ont jamais à leur chevet ces vaguemestres de l'oreiller que sont les dames d'atour — ou ces hérauts du petit lever qui communiquent aux courtisans avides les bulletins et les pulsions de Leurs Majestés.

Derrière le mot de passe de l'Histoire : « Messieurs, le Roy est nu », court le mot d'impasse des venelles : « Madame, le Roy ne peut plus. »

L'Église multiplie ses foudres sur les ébats rustiques de la roture pour mieux ignorer la débauche de la noblesse. Le clergé ferme les yeux sur le péché des grands, qui eux-mêmes considèrent avec une aimable indulgence la fornication des abbés de cour.

Les amours du menu peuple sont rarement mentionnés dans les mémoires et les grimoires (exception faite des galops des marquis sur les femmes de manants). Les chemins de la vie galante suivis par Tallemant, Brantôme ou Saint-Simon, passent par les ruelles des lits à colonnes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lorsqu'elle regagne sa chaumine enfumée, la paysanne courbée sous la ramée, l'échine douloureuse et les reins rompus, n'a plus le corps dispos ou l'esprit ouvert au folâtrage. Elle n'a pas reçu « l'éducation des sens ». Elle retrouve sur sa paillasse humide son manant, comme elle épuisé. Ce n'est pas le miroir vénitien qui règne sur leur alcôve, c'est l'image du Sacré-Cœur nimbé de rayons obscurs à laquelle ils adressent leurs *oremus risibles et têtus* [1].

Les Pères de l'Église ont consacré à cette chair accablée de surprenantes homélies. La plus surprenante, comme la plus répugnante est celle du Père Lombard, qui dresse le constat de la déchéance, dans un texte dont l'ignominie et la cruauté débouchent sur le racisme social : « Le servage, dit en substance le Père Lombard, est une condition impropre à l'amour. » Et il assimile — sans nuances — la condition des serfs à l'impuissance, donc à l'éventuelle dirimance du mariage.

> « De même que l'impuissance met dans l'incapacité absolue de " rendre le devoir ", de même le servage rend le serf incapable d'honorer sa femme à son gré. Dès lors, comme l'impuissance, qui est un empêchement quand on l'ignore, mais non quand on la connaît, la condition servile est un empêchement si l'autre l'ignore et n'en est pas s'il la connaît. Mais comme chacun peut renoncer à jouir de son droit et consentir à subir un dommage personnel, le mariage sera valide quand un époux connaîtra la condition servile de l'autre conjoint [2]. »

Le Père Lombard définit de manière négative ces personnes légitimes, puis il définit les personnes illégitimes en reprenant les mêmes conditions à l'exception de deux : l'impuissance et la condition servile. Les impuissants et les serfs constituent aux yeux du Père Lombard des personnes d'une catégorie particulière, ni totalement illégitimes ni pleinement légitimes : « La femme qui connaît l'impuissance de son époux au moment où elle se marie avec lui, fait un mariage valide. Par elle-même l'impuissance n'empêche donc pas le mariage. Pour cette raison le Maître des Sentences déclare que l'impuissance et la servitude *ne rendent pas les personnes absolument incapables de se marier* [3]. »

1. Rimbaud.
2. Cité par Darmon et par l'abbé David.
3. Tout commentaire affaiblirait cette casuistique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les prémices de la lutte des classes

Le viol des femmes du peuple est passé dans les mœurs. Il est quelquefois recommandé par les moralistes [1]. « Si par hasard vous êtes amoureux d'une femme de la paysannerie, comblez-la de compliments, puis quand vous aurez trouvé un endroit convenable n'hésitez pas à prendre ce que vous désirez [2]. » Un très ancien document de l'Inquisition fait état d'une femme violée dans son lit pendant que son mari était sorti s'occuper des chevaux. Elle confesse aux inquisiteurs n'avoir jamais osé avouer ce viol à son mari, par peur qu'il ne la rende responsable.

Le *Ius Primae Noctis* consacre et perpétue le droit de cuissage pour les nuits de noces des vilains. Une variante moins brutale, mais aussi riche de symboles humiliants, autorise les seigneurs à enjamber cérémonieusement la mariée sur le lit nuptial (Harsen).

Mais les seigneurs n'attachent pas grande importance à ces privautés de passage. La chair à pâtir n'a pas la saveur de la « chair d'amour » [3]. Les dames de la Cour offrent d'autres ressources et d'autres sortilèges que des paysannes passives et fanées :

> « J'ai ouï dire à plusieurs seigneurs et galants gentilshommes qui ont couché avec de grandes dames, qu'ils les ont trouvées cent fois plus lascives et débordées en paroles que les femmes communes et autres. Elles le peuvent faire par finesse, parce qu'il est impossible à l'homme, tant vigoureux soit-il, de tirer au collier et labourer toujours, mais quand il vient à la pause et au relâche, il trouve si bon et si appétissant quand sa dame l'entretient de propos lascifs et mots folâtrement prononcés que, quand Vénus serait la plus endormie du monde, soudain devant le monde, soit aux chambres des reines, et princesses par ailleurs, les piquaient car elles disaient des paroles si lascives et si friandes qu'elles et eux se souillaient comme dedans un lit, nous, regardant pensions qu'elles tinssent autre propos. »

1. Au Cambodge, jusqu'au XIX[e] siècle, le dépucelage des jeunes épouses est confié aux prêtres bouddhiques qui usent largement de ce privilège de droit divin. Le prêtre d'abord, l'époux ensuite. La vertu de l'épouse ayant été sanctifiée par le passage d'un pénis de moine.
2. René Nelli, *L'Érotisme des troubadours.*
3. « Chair d'amour » ; l'image est de Walt Whitman.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Trois siècles après Brantôme, le docteur Kinsey établira un distinguo entre les titillations savantes des nantis et le pelotage primaire des classes pauvres, entre la manipulation raffinée du clitoris par les érudits et la ruée bestiale des analphabètes vers la motte.

> « Les membres des classes supérieures manient ou baisent avec un soin particulier les seins de la femelle. On constate un attouchement, au moins accessoire, des seins de la femme dans la presque totalité (99 %) de la vie sexuelle de la classe supérieure, et dans une proportion considérable (85 %) de celle de la classe inférieure. 93 % des hommes de la classe supérieure baisent les seins de leur femme, contre 63 % des mâles mariés de formation secondaire, et 36 % seulement des mâles mariés de formation primaire.
> L'attouchement des seins dans la classe supérieure, est une source d'excitation considérable pour le meneur de jeu. Il y a lieu de croire que les mâles de notre culture éprouvent une excitation psychique plus grande à contempler les seins qu'à contempler les organes génitaux de la femelle.
> Parmi les femmes encore célibataires entre trente et quarante ans le groupe d'instruction supérieure trouve dans le coït une exaltation sexuelle deux fois plus importante que le groupe ouvrier. »

Ce qui tendrait à prouver que l'érotisme est un humanisme et que le développement du cerveau, organe moteur de l'amour, favorise la culture de la sensualité ; que la « cérébralité » est un tropisme intérieur qui multiplie les appétits et les inventions, qui hausse les fantasmes en désirs et transforme la conscience en volupté.

Ce qui marque, dit Jeanson, la différence entre « tirer un coup » et « faire l'amour », c'est l'absence ou la complicité de l'imagination. Et les libertins (relisez Laclos) avaient élevé cette complicité à la hauteur d'une institution.

Laisser d'abord jaillir le trop-plein de sève bouillonnante pour, dans un deuxième temps, gouverner la monture et maîtriser la chevauchée, pratiquer l'alternance des galops et des pauses, armer les stimuli, raffinements, miroirs, parfums, postures, l'aiguillon de la parole et le fouet des confidences.

Un coup pour la bête. Un coup pour la tête.

Là où Brantôme ou Kinsey sont limités au constat, les peuples les plus évolués avaient tiré un enseignement et consacré des rites.

L'histoire d'un art est celle de sa technique.

L'art de l'amour n'échappe pas à cette loi.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les civilisations du plaisir

« Seigneur, je te confie cette semence
Protège-la car c'est un homme. »

ZOROASTRE

Les exégètes de la sexualité médiévale ont borné le plus souvent leurs investigations aux tentations de l'Occident. Ils poussent rarement leurs explorations au-delà des frontières de la chrétienté, ce qui nous prive d'éléments d'appréciation capitaux.

Alors que le christianisme est affairé à enfoncer les échardes de la honte et à brandir les lanières cloutées de la répression, les religions d'Orient cultivent et enseignent la civilisation du plaisir.

Ici la rédemption des âmes par l'humiliation de la chair. Et là l'exaltation de l'esprit par la volupté des corps. Ici saint Augustin gémit contre les rêves érotiques qui « non seulement donnent du plaisir, mais obtiennent le consentement de la volonté » et vitupère les matrones romaines coupables d'asseoir les fiancées sur le membre érigé du dieu Priape. Ici saint Thomas d'Aquin s'efforce d'exorciser le diable qui trouble l'homme en suscitant des émissions pendant sa prière nocturne. Là le poète musulman Omar Khaleby recommande de crier Allah avant l'éjaculation pour attirer la bénédiction du prophète sur le coït. Et *Le Jardin parfumé* propose un « gribouillis aromatisé » où on touille pêle-mêle des œufs, de la viande hachée et des condiments pour favoriser la formation du sperme.

Aux antipodes des forêts mystiques de l'Inquisition, les lointains paradis de l'Inde et de la Chine perpétuent leur culture érotique. Aux Indes, l'iconographie du phallus couvre les murs. Porté en amulette le lingam exorcise la stérilité. Il peut aussi servir d'auxiliaire au dépucelage (quand le prêtre ne remplace pas le dieu). Les exercices érotiques des hindous, dit Pierre Simon, sont basés sur la possibilité de proposer une expérience mystique par l'excitation spirituelle.

Le *Kama-sutra,* considéré en Occident comme une bible de l'érotisme, est un livre de morale pratique. Il enseigne l'art des caresses et celui des morsures : 12 variantes de baisers pour l'initiation, 8 variétés de morsures, 8 techniques de fellation, 8 types de griffures et de coups d'ongles, 9 dynamiques de pénétration et de mouvements de la verge à l'intérieur du vagin.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le *Kama-sutra* est aussi un *vade-mecum* de la séduction : l'homme qui se heurte à la résistance d'une jeune fille qu'il veut épouser doit la faire boire, l'emmener chez lui quand elle est ivre, en jouir, et convoquer un brahmane pour unir les conjoints devant le feu pour célébrer le mariage, car « rien ne peut dissoudre un mariage contracté devant le feu ». Pour ce mariage qui est souvent accordé aux traditions familiales, l'âge idoine est vingt-cinq ans pour le mari et huit ans pour l'épouse.

Pour l'hindou, dira Malraux, la femme peut être l'instrument d'un contact avec l'infini. Mais comme un paysage.

L'amour reflète la hiérarchie des ségrégations sociales. Si le sommet de la pagode est réservé aux passions sublimées, « l'union de l'amour ardent », le parvis est laissé aux fornications du bas peuple. « L'amour des eunuques » entre le passant et la servante. « L'union trompeuse » entre le paysan et la prostituée.

D'autres ségrégations prennent leurs sources dans les diversités morphologiques. On distingue, suivant la longueur du pénis (lingam) : l'homme-taureau, l'homme-cheval, l'homme-lièvre.

La femme est suivant la largeur du vagin, la femme-éléphant, la femme-jument ou la femme-biche.

Si l'homme-lièvre pénètre la femme-éléphant, il risque de se noyer dans les profondeurs de l'antre. Il doit gainer son lingam avec des fourreaux de cuir, de corne ou de métal. Ou il gante son membre d'enfant du jaleka, cylindre ajustable et garni de nodules.

Le *Kama-sutra* mentionne, sans précisions techniques, l'usage de « l'extenseur du pénis », appareil inséré à l'intérieur de la verge grâce à une incision épidermique. Les coups de fouet, les griffes, les manchettes du plat de la main sur le fessier et sur les seins pour l'homme, les coups d'ongles et le tirage des cheveux, pour la femme, sont recommandés pour accélérer les cadences et stimuler le désir.

La littérature érotique chinoise est truffée de métaphores gracieuses dont les trouvailles lyriques mobilisent les corolles, les dentelles et les diaprures de la poésie populaire. Adieu braquemarts, chattes, pipes et cramouilles. Ici le pénis est devenu « tige de jade », le vagin « fissure d'or », l'érection transforme la « tige de jade » en dard précieux, le vestibule est salle d'attente et le clitoris « terrasse du joyau ». Au moment d'enfoncer le « dard vigoureux » dans la « fente cinabre », la « poussée lente doit ressembler au mouvement d'une carpe forcée par l'hameçon. Une poussée rapide comparable au vol des oiseaux contre le vent ». « Entrer et sortir, se mouvoir de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bas en haut et de gauche à droite. Se dresser d'abord puis plonger à pic comme une grande voile affrontant la tempête... » (Kaoung Pao Pu, cité par Van Gulik ; Tun Huan Tsu, cité par Tannahill).

Les 34 positions portent aussi de gracieux baptêmes : le dragon contourné, la cigale fendue, le phénix folâtrant, la corne de licorne, le bambou près de l'autel... Ce qui apparaît comme les homologues chinois de levrette, minette et feuille de rose. Ces préceptes lyriques sont enseignés par les maîtres et transmis par les livres, l'éducation sexuelle est orientée par les savants dans un langage de poète.

Le mariage est chose trop grave pour cimenter ses fondations sur les vagabondages du « phénix folâtrant » dans la « cigale fendue ». Pour enraciner le « bambou près de l'autel », on fait appel aux lois patriarcales. Les mariages chinois basés sur des considérations sociologiques sont plus résistants que les noces de l'Occident animées par le désir et la tendresse. Les Chinois utilisent des aphrodisiaques puissants : le vin de chèvre et le vin de chien. La chair de l'animal macère dans du vin pendant plusieurs jours avec des herbes et des aromates. Le liquide est filtré et servi chaud. On peut pimenter l'élixir en y ajoutant des génitoires de singe, et de l'extrait de foie de chien-loup.

La hiérarchie des bordels chinois s'est inspirée du modèle hellénique et du système de Solon. La pute à bon marché, la volaille des marins et des soldats est établie au Wa-She.

« La Maison de vins » qui arbore une lanterne rouge reçoit les classes moyennes : marchands, artisans, cadres et fonctionnaires. Enfin, nous retrouvons les hétaïres dans le lupanar de luxe peuplé de filles sélectionnées pour leur beauté et pour leur culture, leur science de l'amour et leur art d'interprète. Le décor est de bon goût, la politesse raffinée ; les étoffes précieuses, les échanges exquis. La lutte des classes est encore ignorée.

Tout cela aux temps mêmes où l'Europe danse autour des bûchers où grésillent les succubes, où le révérend père Arnobius déclare l'amour physique « avilissant et sale ».

L'aube des révolutions sexuelles

Les connivences de l'Église et des grands portent en germe les droits régaliens de l'univers de Sade : le racisme féodal favorise une élite perverse à qui tout est permis, aux dépens d'une masse docile qui assure par sa sujétion, ses prières et ses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

renoncements, la rédemption des privilégiés. Et quelquefois leur fournit le matériau de base de leurs débauches.

La morale sexuelle du château n'est jamais celle du hameau. Tout se passe comme si la noblesse était armée de sauf-conduits délivrés par les évêques. Le blanc-seing du sang bleu absout chez les grands ce qui est péché mortel pour le peuple. L'explosion endémique de la perversion apparaît comme une forme de révolution et une volonté populaire de l'abolition des privilèges. « Pourquoi pas nous ? »

La richesse fabuleuse de l'Église dans tous les registres de la perversion sexuelle risquerait de laisser par contraste apparaître la République comme un parangon de vertu.

La démocratie ne bénéficie pas, comme le catholicisme, d'une complicité originelle entre le sexe et la foi. Mais comme dit Sade : « Il est vrai que dans certaines âmes la volupté peut naître au service du crime. » Et nos républiques ont souvent fêté leur avènement par des raffinements dignes de la chrétienté. Les bourreaux de la Convention n'ont rien à envier aux bourreaux de l'Inquisition. L'application des supplices aux zones érogènes — le pal ou l'ablation des seins — a toujours fouetté l'imagination des victimaires. A l'aube de chaque république déferlent les cortèges porteurs des symboles, souvent brandis au bout d'une pique. Comme le sexe ensanglanté de la duchesse de Lamballe, découpé au préalable par un couteau de boucher.

Nous ne citerons que trois exemples édifiants de la révolution sexuelle au service de la démocratie. Le premier se situe au cours des guerres de Vendée. Les « colonnes infernales » avaient reçu pour mission de brûler le pays insurgé et de faire en sorte « qu'aucune créature vivante — homme ou bête — ne puisse y trouver sa subsistance pendant trois ans ». Pour éviter que la race des « brigands » ne se perpétue, il fallait éliminer les femmes qui transmettaient la vie à l'engeance maudite. Pour supprimer les « brigandes » le général Turreau, obscur héros dont le nom est gravé sur l'arc de triomphe de l'Etoile, avait mis au point un scénario dont le détail plastique eût enchanté Himmler ou Eichmann.

La brigande était d'abord violée par quinze ou vingt soldats. Dans la prairie devant ses troupeaux, ou dans la métairie devant ses enfants. Les vagues d'assaut se succédaient sur elle, ponctuées par les gaudrioles des spectateurs, les rires et les lazzi des soldats de l'an II. « Tu la vois, la sainte Verge ! » Le dernier violeur avait pour mission, en se retirant, de substituer à son pénis une cartouche explosive. Il l'enfonçait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans le vagin de la bergère inconsciente, et la troupe s'écartait vivement pour assister à l'assomption. La femme délitée passait des brûlures de l'amour aux étincelles de la mort. Des milliers de Vendéennes ont connu cette fin barbare.

Dans le même temps, à Nantes, Carrier, célèbre les « mariages républicains ». Les mariés sont des aristocrates qu'on enchaîne par couples, hommes et femmes ligotés, et qui avancent, ficelés, entravés, entre les vivats et les crachats, bêtes accolées face à face et dont les sexes se touchent jusqu'à l'instant où la mort consacre l'amour : on balance les époux républicains dans la Loire sous les bravos frénétiques : Vive la mariée...

On retrouvera cette dynamique républicaine à l'aurore de l'Année terrible : le 18 mars 1871 à la pointe du jour, le général Leconte, mandaté par le gouverneur de Paris d'Aurelle de Paladine, investit Montmartre avec deux compagnies de ligne pour s'emparer des canons rassemblés dans le parc d'artillerie. La faune du petit matin : catins, laitiers, ferlampiers, cheminneaux, ameute les ménagères et les ouvriers. Leconte abandonné par sa troupe est empoigné, bâillonné et passe de mains en mains ; puis on décide de le fusiller sans autre forme de procès. Pendant que le cortège chemine vers la rue des Rosiers (aujourd'hui rue du Chevalier-de-la-Barre) où Leconte doit être exécuté, la foule arrête le général Clément Thomas qui n'avait d'autre tort que de passer par là. Les généraux gravissent leur chemin de croix entre les vignes et les fusils. Sur le passage les harengères de la Butte relèvent leurs jupons et montrent leur pubis broussailleux à ceux qui vont mourir. « Salaud, tu ne verras plus jamais ça... » Les condamnés sont collés contre le mur. « Feu ! » La foule se rue sur les cadavres encore chauds, émascule d'un rapide poignard le général Leconte, et les pétroleuses se renvoient, comme au jeu de volant, le sexe chaud et sanglant.

C'est l'aube de la Commune.

Ce survol des époques et des continents nous conduit à un constat d'évidence : l'Histoire de l'homme est jalonnée par l'Histoire du sexe. Et nous allons aborder l'Histoire par ses venelles et ses alcôves aux lieux mêmes où se sont noués et dénoués les amours et les haines, les germes de la vie et de la mort, les ferments du destin des hommes, de leurs communau-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tés, et quelquefois de la politique des nations et les métamorphoses des civilisations.

Depuis la nuit des jours et des temps, l'impuissance et le désir, celle-ci fille infirme de celui-là, ont enflammé et crucifié les hommes et les femmes, les dieux et les rois, les seigneurs et les humbles, modelé les lois, émietté les royaumes et corrompu les destins.

Et nous allons retrouver à travers les grimoires nourris de soufre, de cendre et de sang, les témoignages du long martyre que va imposer la société occidentale, sous l'impulsion de ses prêtres et de ses juges à trois variétés de disgraciés: les eunuques, les hermaphrodites et les impuissants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1.
Des eunuques

« Tronc inerte je suis resté ainsi, statue et figure inutiles. Sans qu'on puisse savoir si j'étais un corps ou une ombre. »

OVIDE

Le couteau de Sémiramis et les crémasters de Combalbus

Les premiers eunuques apparaissent sur les tablettes de l'Orient deux mille ans avant le Christ.

C'est à la reine Sémiramis, Messaline d'Assyrie, que les historiens attribuent la responsabilité de cette mutilation. Sémiramis avait coutume de tuer ses amants à l'issue de ses amours, et d'effacer à la force du poignard la faiblesse de l'instant.

Paul Valéry a évoqué en symphonies alexandrines les tendresses mortelles de la reine de Babylone qui faisait expier les privautés dont la mémoire insultait son orgueil :

« Et qu'en dépit des pleurs des amants les plus beaux
A mes roses la main qui touche tombe en poudre
Mes plus doux souvenirs deviennent des tombeaux [1]. »

Mais ce ne sont pas seulement les mains qui tombent en poudre lorsque Sémiramis abandonne ses roses aux caresses. La reine cruelle et sensuelle, quand elle ne tuait pas ses compagnons de nuit, faisait au sortir du lit émasculer les hommes qui avaient partagé sa couche de façon qu'aucune femme ne puisse être fécondée par ceux qui avaient pénétré le ventre de la maîtresse du monde. « Nul ne pouvait s'empêcher de maudire l'antique reine Sémiramis qui fut la première à faire châtrer de jeunes mâles. »

Sémiramis habillait en femme son fils Ninus, le poudrait et le parfumait tandis qu'elle revêtait des vêtements d'homme pour affronter les combats.

1. Air de Sémiramis (*Charmes*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Cette reine travestie en cavalier sauvage allait léguer son redoutable exemple à ses successeurs. Nabuchodonosor, héritier du trône d'Assyrie, fera «couper» tous les juifs et autres prisonniers de guerre afin de ne garder que des eunuques à son service.

C'est Putiphar[1] qui prend dans la Bible le relais de Babylone en achetant Joseph aux Madianites, en l'an 1768 avant le Christ. La suite de l'aventure est passée proverbe: le vertueux Joseph saura résister aux assauts de la femme inassouvie.

Andranus fut le premier roi de Libye. Il fut aussi à sa façon un disciple de Sémiramis, puisqu'il fut le premier homme à faire châtrer des femmes. Des centaines de femmes excisées étaient assignées à des fonctions d'eunuques.

Les tablettes des scribes de Syrie nous ont conservé la touchante histoire de l'architecte Combalbus. Le roi l'avait désigné pour accompagner la reine Stratonice en Grèce où il devait choisir le terrain — et jeter les fondations — d'un temple à Junon. Combalbus aimait les colonnes des dieux et les jambes des reines, et peut-être pensait-il, à la manière d'Eupalinos, aux secrètes correspondances entre les hanches de Stratonice et les autels d'Hébé.

> «... Ce temple est l'image d'une fille de Corinthe que j'ai heureusement aimée. Il en reproduit fidèlement les proportions particulières...»

Combalbus supplia le roi de lui épargner ce voyage si riche de lumières et de tentations. Le roi repoussa sa requête. Alors de retour chez lui et non sans avoir essuyé des larmes et déploré les malheurs de sa condition, le jeune homme se coupa «les parties secrètes qu'on ne nomme pas», les embauma[2], les enferma dans une boîte et la remit au roi avant son départ, pour qu'il la tînt fermée et scellée pendant son absence. Étant revenu au bout de ces trois années qui n'avaient pas manqué de produire dans l'esprit du monarque l'effet prévu, Combalbus se félicita de la précaution qu'il avait prise: elle fournit la preuve de son innocence.

Le souvenir de Combalbus allait être perpétué par une coutume barbare: une dizaine d'adolescents se castraient chaque année devant le temple de Junon pour être agréables à la fois à la déesse et aux mânes de l'architecte défunt.

1. Putiphar est l'eunuque de Pharaon.

2. Combalbus va peut-être retrouver en Grèce les sources et les rites de son sacrifice.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lors de l'Hybristica, la fête des libertins à Argos, les hommes s'affublent de voiles et de parures de femmes et coupent leurs parties génitales en honneur de la déesse Aphrodite. Les prêtresses emplissent les corbeilles de sexes coupés et vont les déposer en procession devant le temple de Cybèle. Un rite agréable à la déesse consiste à oindre ces verges sanglantes d'huile et de parfum avant de les enterrer.

Ceux qui se font eunuques pour le royaume des cieux

« Il y en a, dit Jésus-Christ, qui sont nés tels dans le ventre de leur mère. Il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes. Il y en a qui se sont faits eunuques eux-mêmes pour le royaume des cieux[1]. »

Pour ceux qui sont fait eunuques par les hommes, il faut distinguer, dit Ancillon, ceux auxquels « on a retranché tout ce qui fait l'homme et sa virilité et qui ne peuvent faire aucun acte, qui sont obligés à rendre leur urine par une tige de plume ou un tuyau de métal rattaché à la place de celui que la nature leur avait donné et qu'on a coupé. Et ceux auxquels on froisse tellement les crémasters qu'ils disparaissent et qu'il semble qu'ils se sont évanouis. La veine qui leur portait l'aliment étant retranchée, ils se flétrissent, ils se sèchent et se réduisent à rien. Cette opération se fait le plus souvent en mettant le patient dans un bain d'eau tiède afin d'abolir ces parties et les rendre plus maniables et plus propres à se dissoudre... On lui faisait prendre autrefois une certaine quantité d'opium et lorsqu'il était accablé de sommeil on lui coupoit — ou on lui tiroit — une partie que la nature a pris beaucoup de soin à fabriquer ».

Ancillon ajoute à ce triptyque un quatrième volet : les spadons, qui sont des êtres intermédiaires entre les virils et les infirmes : « Ils sont nés si mal conformés ou d'un tempérament si froid, ou qui le sont devenus par quelque incommodité, qu'ils sont incapables de conduire à la génération. » Le spadonisme n'est pas une disgrâce irréversible : il arrive que la médecine ou la nature finissent par remettre en état de marche ce moteur grippé.

Valésius, Numide converti au christianisme, avait créé une secte de fanatiques. Il avait posé, comme condition d'admission à ses disciples, la mutilation des parties honteuses[2]. Valésius

1. Le Christ faire référence aux Esséniens et aux Pharisiens.

2. « Ceux qui pour être agréables au Seigneur se coupent les couilles prennent Dieu pour un con » (Francis Blanche).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

forçait tous ceux qui tombaient entre ses mains à se faire eunuques. Lorsqu'ils s'y refusaient, il les liait sur un banc et il leur coupait de ses propres mains les parties viriles.

Rome met fin à cette pratique inhumaine, la loi romaine exigeant qu'on demandât l'autorisation aux magistrats civils pour se mutiler soi-même. Or cette demande étant systématiquement refusée par les préfets, cette mesure précipite la dissolution de la secte valésienne déjà réduite et menacée par ses propres critères de sélection.

Le droit canon confirme les dispositions du concile de Nicée : si un homme bien portant a estimé qu'il pouvait se débarrasser des concupiscences charnelles, non point par l'observation stricte des préceptes et principes religieux et de l'abstinence mais par l'amputation du corps que Dieu a façonné pour lui, et s'il est castré dans ce but, nous décrétons : primo qu'il n'est admis à aucune fonction cléricale, et que s'il était admis dans le clergé avant l'accomplissement de cet acte, il doit être relevé de son sacerdoce. Il doit être absolument condamné parce qu'il est homicide de lui-même [1]. Si dans la persécution dont il a été victime les organes lui ont été coupés, il est digne d'être évêque.

Chez le peuple juif, les eunuques sont bannis de la société politique. Ils ne sont pas considérés comme des citoyens. Ils ne jouissent pas des droits civiques.

A Rome, après que Néron eut châtré son amant Sporus qu'il habillait en femme, le Sénat réagit vigoureusement contre les castreurs.

> « Il est décrété par sénatus-consulte que celui qui aura castré un homme par vice ou par intérêt doit être puni en application de la loi Cornelia. Et si quelqu'un a castré un jeune garçon pour lui donner plus de valeur (*pretiosor*) il peut engager des poursuites pour offenses causées, soit en vertu du décret des édiles, soit selon la procédure du Quadruple.
> « Qui châtre un tiers est puni comme homicide », ajoute Justinien. « Celui qui est né avec un seul testicule, ou qui en a perdu un, a le droit de s'enrôler dans l'armée en vertu du rescrit du divin Trajan [2]. »

1. Justinien estime que sur 90 hommes qu'il a vu couper, il en est à peine réchappé 3. La castration est donc un homicide de soi-même.

2. Les généraux Scylla et Cotta furent affligés de cette particularité de la nature, dit Ancillon.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De l'emploi amoureux des eunuques ou la pilule à l'état de nature

Mais voilà que se dégage à Rome une vocation imprévisible des eunuques, vocation qui va s'affirmer jusqu'aux harems de l'Orient: « Les grands de ce monde, dit Sénèque, utilisent leurs richesses contre nature. Ils possèdent des troupeaux de castrats, compagnons de débauche, qu'ils rendent ainsi plus aptes à partager leur dépravation. »

Et l'écho lyrique lui répond à travers Martial:

> « Pourquoi ta chère Célia n'a-t-elle pour la servir que des eunuques? C'est que Célia veut être besognée, mais elle ne veut pas d'enfants. » Écho qui se prolonge chez le tendre Ovide et l'âcre Juvénal:
> « C'est sur un eunuque que repose le besoin de satisfaire ta maîtresse [1]. »
> « Ces femmes qui raffolent des eunuques efféminés doux à embrasser et sans souci d'avortement [2]. »

Les chroniqueurs de la décadence confirmeront la promotion des évirés:

> « Il y a des femmes qu'enchantent les eunuques — leurs baisers pleins de douceur, leur barbe qu'on désespère de voir apparaître [3] et aussi qu'il n'y ait plus besoin avec eux de produit abortif. »

Nous touchons là le levain de la promotion érotique des eunuques: ils constituent la pilule à l'état de nature, sans les risques inhérents à la contraception.

Et nous débouchons sur cette trouble attraction exercée par les évirés sur les femmes de la haute société. Certains eunuques — promus dignitaires et ministres, ou chanteurs d'opéra — deviennent des amants de choc que se disputent les patriciennes. Ce qui accrédite la version des conteurs persans sur le rôle amoureux de l'eunuque au sérail. Il n'est pas seulement l'*eunuchos* grec — littéralement, gardien du lit de la

1. Ovide.
2. Juvénal.
3. « Les eunuques ne sont jamais chauves parce qu'ils ont le cerveau plus nourri que les autres hommes à qui Vénus en fait perdre une bonne partie, la semence tirant de là sa principale origine », dit Pierre Bayle, ce qui indique que les grands rationalistes considèrent le cerveau comme la glande génitale majeure. Et Freud constatera trois siècles plus tard: la perte de la libido provoque la dépilation totale du poitrail et des aisselles, une barbe clairsemée, des organes dépigmentés.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

femme —, il est aussi son compagnon de lit. Il est accessoirement chargé de combler les vides créés par l'absence du maître. Il assume auprès des sultans une fonction d'amant intérimaire.

Les docteurs de la morale chrétienne réprouvent vivement cet artisanat privé qui s'apparente au Tao des anciens Mings. Les moralistes se déchaînent contre ces caresses « contre nature » (comme si toutes les caresses n'étaient pas enfants de la même nature).

> « Les eunuques sont fort amoureux. Ils deviennent plus ardents (...) et précipitent les femmes dans d'immondes perversions sans se laisser arrêter ni par la décence (!) ni par le respect des lois », gémit le vénérable Arnobe. « Il est certain qu'un eunuque ne peut satisfaire qu'au désir de la chair, à la sensualité, à la passion, à l'impureté, à la volupté, à la lubricité. Comme ils ne sont pas capables d'engendrer, ils sont plus aptes au crime, ils sont recherchés par les femmes débauchées [1] parce qu'ils leur donnent les plaisirs du mariage sans qu'elles en courent les risques... Une femme qui a ces désirs est une paillarde... »

Nous respirons avec cet anathème l'odeur de soufre dénoncée par les théologiens. L'eunuque présente un double avantage sur le mâle entier : il peut faire jouir une femme sans risque de procréation. Il n'a pas à maîtriser ses élans ni à endiguer ses écluses. Il a l'art et le temps des chevauchées de longue haleine. Il peut se consacrer des nuits entières à polir et à peaufiner, à limer sans risque de retombées de limaille.

De l'autocastration aux sopranos du pape

L'histoire de la chrétienté est jalonnée de ces sacrifices sanglants qui témoignent de la pérennité de l'exemple funeste d'Origène : « Il y avait des hommes qui appréhendaient si fort la ladrerie, cette vilaine et honteuse maladie, qu'ils se châtraient pour s'en préserver. » Cette pratique a été fréquemment encouragée par les religieux qui avaient la charge des lépreux et l'expérience a montré que les interventions avaient eu des effets heureux sur leur vie et sur leur santé.

La castration volontaire s'étend aux animaux sauvages. Les veneurs du Dauphin constatent que les castors forcés par les chasseurs se tranchent les testicules d'un coup de dents pour

1. « J'ai connu deux femmes en France qui se firent aimer par des gentilshommes châtrés afin de n'être point engrossées. Et pourtant on avait plaisir... » (BRANTÔME).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

alléger leur fuite. Aucun naturaliste contemporain n'est venu confirmer cette légende du castor castrat.

Mais c'est par dizaines qu'on dénombre ces prisonniers de l'Inquisition qui, avertis qu'ils devraient subir la torture pour leur faire avouer un crime qu'ils n'avaient pas commis, se tranchaient le sexe, préférant ainsi leur propre supplice qui les conduisait à la mort de leur choix, plutôt que le pal ou le brodequin qui les préparaient au bûcher.

Et Montaigne nous rapporte deux récits savoureux et tragiques, révélateurs du pouvoir contagieux de la mutilation. Un jeune chevalier avait persuadé, à force de patience et de tendresse, la dame de ses pensées de couronner sa flamme. Mais les images voluptueuses, dont le gentilhomme avait nourri ses rêves de conquête, le rendirent faible et désarmé à l'instant même de sa victoire. « Il ne fut pas maître des instruments de sa passion, qui ne voulurent pas lui obéir et qui restèrent de glace alors que son cœur était embrasé. Mortifié de cette triste aventure, il trancha les coupables dès qu'il fut de retour au logis et les envoya à sa maîtresse comme une victime sanglante capable d'expier l'offense qu'il lui avait faite. »

A quelques lieues du château expiatoire, un manant qui rentrait à sa chaumine tout couvert de ramée fut assailli par sa femme, laquelle lui jeta des injures à la tête, lui reprocha son incontinence et sa dépravation qui le conduisaient en galante compagnie des granges aux éteules, suivant les saisons. Et la mégère accabla tant et tant de ses menaces et de ses sarcasmes le bonhomme excédé qui détaillait son fagot, que celui-ci rejeta les rondins, ouvrit sa braye et d'un seul coup d'un seul, il se coupa les crémasters qui tombèrent à ses pieds. Il les ramassa et il les jeta à la tête de sa femme qui devait se repentir toute sa vie parce qu'elle allait apprendre — à l'épreuve — à préférer la jalousie à la pénurie.

La Renaissance apporte aux eunuques une promotion musicale et assure le transfert du harem à la chorale. Au XV^e^ siècle, l'essor du théâtre décidait les hommes d'Église à interdire l'accès des femmes à la scène. On confiait à des hommes travestis les rôles de jeunes premières. Cette contrefaçon s'étend très vite au théâtre lyrique, et c'est l'imperfection des imitateurs qui oriente l'Italie vers l'industrie des castrats. Comme leur formation dans le soprano liturgique les destinait au rôle de prima donna, on commença à châtrer les enfants de chœur les plus doués des chorales des églises romaines ou florentines et à les exporter à travers l'Europe.

Joseph Haydn n'échappa que d'extrême justesse au scalpel du sacrificateur. Le maître de chapelle de la cathédrale de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Vienne écrivit à son père pour lui confier son projet de « sopranisation », qui allait permettre à Joseph une belle carrière d'artiste. M. Haydn ne comprit pas à la première lecture la cruauté qui se cachait derrière ce vocable mélodieux. Quand il eut mesuré le danger que courait son fils, il accourut à Vienne, affolé à l'idée que le crime était peut-être consommé. Le biographe de Haydn, Gert August Guesinger, nous rapporte l'arrivée du père haletant : « Sepperl, Sepperl, as-tu mal, peux-tu marcher ? » Et Sepperl se jetait d'un bond au cou de son père et le rassurait. Celui-ci essuya une larme et s'en alla tancer le maître de chapelle. Et c'est ainsi que Joseph Haydn put changer d'octave en gardant sa virilité.

Le harem

Aujourd'hui encore le harem ou « quartier des femmes », ou « sanctuaire » est un lupanar privé à l'usage exclusif des princes d'Orient.

Ce n'est pas un excès de pudeur qui régit le voilage, mais la prévention contre l'infidélité, et la défense du monopole. Le « voile total » a pour vocation de détourner les feux croisés des regards, premier foyer de tous les embrasements. Il est interdit à la femme de dévoiler la moindre parcelle de son corps. Interdit de communiquer avec l'étranger. Ses échanges sont limités à la famille et aux serviteurs.

Les gardiens du sérail sont répartis en différentes escouades ; les eunuques de la garde, les eunuques cavaliers, qui escortent la sortie des femmes, lesquelles montent en amazone les chevaux voilés, les eunuques mulets qui portent sur leurs épaules les lourdes attelles des chaises à porteurs, où derrière d'épais rideaux est cachée la favorite, autorisée à une promenade d'aveugle.

Les brigades de surveillance sont recrutées parmi les eunuques noirs. Elles doivent surveiller à la fois la fidélité physique des femmes et leur conformisme politique. Selon M. Levingstone la plupart des révolutions de palais des pays d'Orient ont pris naissance au harem.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2.
Des hermaphrodites

« Gracieux fils de Pan. Autour de ton front couronné de fleurettes et de baies, tes yeux, des boules précieuses, remuent. Tachées de lies brunes, tes joues se creusent. Tes crocs luisent. Ta poitrine ressemble à une cithare, des tintements circulent dans tes bras blonds. Ton cœur bat dans ce ventre où dort le double sexe. »

Arthur RIMBAUD

Le philtre des dieux et la main du diable

La source de la légende coule dans une fontaine chantante entre le Kladès et l'Alphée.

Hermaphrodite, enfant des amours d'Aphrodite et d'Hermès, était adoré de la nymphe Salmocis qu'il avait très vite conquise et plus vite encore délaissée... Jupiter, sensible aux larmes de la nymphe, accéda à sa prière : elle ne ferait qu'un avec le corps tant aimé, mais les deux amants garderaient leurs attributs respectifs.

Pour perpétuer cette race nouvelle, Hermaphrodite obtint de sa mère un sortilège de philtre pour l'eau de la fontaine enchantée : tous les amoureux qui se baignaient dans ses ondes connaîtraient la même métamorphose. Comme la source était limpide, ses bords ombragés, et le paysage riant, les amants se pressaient sur ses bords, sans pressentir le piège de Vénus.

Et les hermaphrodites vont proliférer dans la mythologie avant de périr sous la loi romaine : ces demi-dieux, désormais considérés comme des demi-monstres, sont précipités dans le Tibre[1]. Il faudra attendre quelques siècles pour que la *Lex Repetundarum* leur délivre un statut de créature humaine. Après un examen médical approfondi, on leur attribue la qualité d'homme ou de femme selon la dominante du sexe. Au long de leur histoire tourmentée les hermaphrodites vont

1. La célèbre colonne d'Hermaphrodite de Polyclète à Rome porte une inscription qui authentifie le sujet : « sculpture exécutée d'après nature ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fréquemment partager le sort des juifs, des sorcières et des sodomites. Des milliers d'entre eux vont périr par la corde ou la flamme.

Au Moyen Age, la justice et l'Église, qui unissent si souvent leurs stratagèmes et leurs anathèmes, seront attentives et sans pitié. Les hermaphrodites qui, ayant déclaré choisir le sexe mâle qui prévalait en eux, ont fait office de femme, ont été conduits au bûcher pour œuvre de sodomie. Ainsi, l'année 1461, dans une ville d'Écosse, une servante hermaphrodite engrosse la fille de son maître. Ayant été poursuivie en justice pour la réparation de ce rapt et perfidie, elle fut condamnée à être ensevelie vivante [1].

Et le docteur Venette nous relate l'histoire oubliée de ce couple d'hermaphrodites qui avait réussi un miracle d'escargots : ils s'étaient mutuellement engrossés. Ils furent condamnés à mort. Le docteur Laurent Mathieu — en faveur à la Cour — introduisit un recours auprès du roi, exposant que là où la justice ne voyait que la main du diable dans la culotte des monstres, il n'y avait qu'une déficience dans le système régulateur. Le roi, séduit et intrigué par la dialectique du médecin accorda la grâce aux coupables.

L'affaire Marin Le Marcis

Peu à peu, écrit Pierre Darmon, une vérité scientifique émerge du fatras mythologique : la nature, par un jeu subtil dont elle a le secret, peut cacher, sous les dehors d'un homme, les parties génitales d'une femme, et vice versa. Mais « ce dehors, cette écorce, cette apparence, n'en impose point aux gens éclairés ». Pour certains, le caractère équivoque de l'hermaphrodite procède d'une illusion. Les mésaventures de Marin Le Marcis constituent peut-être l'amorce lointaine d'une situation nouvelle [2].

Vers 1581, naquit à Monstiervilliers, modeste village du pays de Caux, une petite fille baptisée sous le nom de Marie Le Marcis. Chambrière dès l'âge de huit ans, elle travaille dans diverses maisons de la région. C'est sept ans plus tard que commencent à se faire sentir, en présence de femmes notamment, les pulsions épisodiques d'un membre viril intermittent. L'irruption de « deux parties charnues ou testicules soubs la

1. Brillon, *Dictionnaire des arrêts*.
2. Darmon, *Le Tribunal de l'impuissance*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

verge de la grosseur de deux glands de chesne» donne au phénomène une dimension nouvelle.

Une veuve de trente ans, Jeane Le Febvre, entre bientôt au service de la maîtresse de Marie. Les deux chambrières partagent le même lit. Cette fois le membre viril se déploie pour de bon et ne se rétracte plus. «Par plusieurs fois, lit-on dans la déposition de Jeane Le Febvre, ledit Marin aiguillonnoit et rageoit avec ladicte confessante, dedans le lict, toutesfois il ne se découvroit.» Mais la tentation l'emporte très vite. Un soir, alors que les deux servantes lavaient du linge, Marie dit à sa compagne «qu'il estoit garçon, et de faict, lui ayant monstré son membre viril, demanda à la confessante si elle vouloit qu'ils se mariassent ensemble». Et depuis, «la confessante touchoit et manioit souvent ledit membre viril, quel voyait estre tel, et de quelle grosseur ou longueur qu'estoit celuy de son defunct mary...» et bien que «ledit Marin s'efforçast par plusieurs fois d'avoir sa compagnie, elle ne le voulut permettre, nonobstant les jurements et serments qu'il luy faisoit de l'espouser» (déposition de Jeane Le Febvre).

Peu après, Marie présente Jeane à ses parents et leur fait part de ses projets de mariage. Frappés de stupeur, ces derniers s'efforcent de «divertir» leur enfant de «l'amitié de ladicte Le Febvre... d'autant qu'elle estoit pauvre et n'avoit aucun moyen, et que ladicte veuve avoit deux enfants de son mari» (déposition de Marin Le Marcis). Là-dessus Marie Le Marcis eut enfin «habitation avec ladicte Le Febvre, trois ou quatre fois la première nuict» et pendant quatorze nuits de suite «non sans réitérer le plaisant conflit».

Contents de leurs ébats, les futurs époux vont trouver le doyen du village qui les adresse au pénitencier de Rouen en vue d'obtenir une dispense de mariage. Jeane et Marie se mettent en route. Arrivés à Rouen, Marie se fait appeler Marin et s'habille en homme. Les deux jeunes gens se présentent l'âme en paix, devant le pénitencier. Surprise! Les voilà arrêtés, emprisonnés à la conciergerie et déférés devant les juges de Monstiervilliers. L'incarcération de Marin provoque aussitôt la rétractation nerveuse de son membre viril et le rapport d'expertise dénonce sans ambiguïté une supercherie. Dans ces conditions l'affaire prend un tour sinistre avec la sentence du 4 mai 1601:

> «Marie Le Marcis estoit deuement atteinte et convaincue d'avoir mal prins l'habit, usurpé le nom, et voulu mendier faussement le sexe d'homme. Et sous ce prétexte commis avec laditte Jeane Le Febvre, un crime de sodomie, et luxure abominable. Et pour abuser plus librement de sondit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sexe, voulu couvrir ce détestable péché du manteau sacré du mariage... »

Selon les conclusions du procureur royal :

« Marie Le Marcis et Jeane Le Febvre devoyent estre condamnées à faire réparation honorable, teste et pieds nus... Et après laditte Marie Le Marcis condamnée à estre brûlée vive, et son corps réduit en cendre, ses biens et héritages acquis et confisquez au Roy... »

Quant à Jeane Le Febvre :

« Elle devoit assister à l'exécution de laditte Marie Le Marcis, et après estre fustigée et battue de verges, par trois jours de marché, bannie de cette province de Normandie, ses biens et héritages acquis et confisquez au Roy... »

Le procureur du roi aurait fait brûler Marin sans autre forme de procès si le malheureux ne s'était pourvu en appel devant le parlement de Rouen. Nouvelle expertise. Un seul des dix experts, le chirurgien Jacques Duval, ose, par un acte courageux, « sonder les parties naturelles dudit Marin Le Marcis avec le doigt » :

« Je mis le doigt dedans le conduit dudit Marcis... Ce que je touchois du bout du doigt estoit un membre viril, assez gros et ferme... Aucun doute ne m'en pouvoit rester, jusques à avoir veu ledit Marin, stimulé qu'il fut par fréquente attrectation, espandre semence génitale blanche, espesse, et médiocrement fluide. »

C'est grâce à Jacques Duval que Marin Le Marcis échappa à une mort atroce. Mais, condamné à rester fille, il dut se contenter d'une existence marginale.

L'affaire Grandjean

Le mémoire de maître Vermeil qui date de 1765 est une illustration du destin pathétique des hybrides en ces temps si proches et si lointains où rôdait encore l'ombre terrifiante des grands inquisiteurs.

La petite fille qui voit le jour en pays dauphinois, en ces jours de misère de l'an 1732 au foyer des Grandjean, est une brune aux yeux bleus. Mme Grandjean est très pieuse, elle baptise sa fille Anne en hommage à « la sainte la plus sainte après la Sainte Vierge ». Anne partage les jeux des garçons et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

elle témoigne d'une surprenante vigueur pour une fillette. Mais en grandissant elle recherche de préférence la compagnie des filles.

Au seuil de l'adolescence ses épaules s'élargissent, sa voix mue au grave. Anne s'étonne et s'inquiète d'autres métamorphoses... Elle s'en ouvre à sa mère consternée qui court chez le curé. Le curé alerte le médecin. Le diagnostic est limpide: Anne est devenue un jeune homme.

Le curé scandalisé lui impose des vêtements d'homme. La nouvelle se répand dans le voisinage, la rumeur y mêle le sarcasme et le venin. Anne s'appelle désormais Jean-Baptiste. Et Jean-Baptiste, beau garçon au regard de fille, séduit bientôt une de ses voisines, la demoiselle Legrand. Leur liaison va durer quelques années.

Jean-Baptiste s'éloigne. Il va sur ses trente ans, et il épouse Françoise Lambert à Chambéry.

L'orgueil blessé peut conduire aux pires excès. La demoiselle Legrand qui a gardé la nostalgie de Jean-Baptiste et qui nourrit de secrètes rancœurs, rend visite à Françoise Lambert et lui révèle les mystères honteux qui ont transformé Anne en Jean-Baptiste. L'épouse est atterrée. Le Basile en jupons ne s'en tient pas là et poursuit le porte-à-porte de la calomnie.

Le procureur général, alerté par l'opinion, arrête Grandjean et le jette en prison. Il est indésirable au quartier des hommes, interdit au quartier des femmes. On va lui trouver un cachot à mi-chemin entre les deux quartiers, une cellule moisie qu'il partage avec des rats des deux sexes. Et on rive à ses chevilles la cadène des forçats.

Les expertises sont incertaines:

> «... une masse de chair qui ressemble à un membre viril... une vulve si étroite qu'un doigt ne peut en forcer l'issue... des mamelons qui appartiennent au sexe féminin mais qui n'ont pas la délicatesse des gorges de femmes... Sa voix n'est ni celle d'un homme ni celle d'une femme.»

Grandjean, au fond de son cachot, espère toujours être reconnu comme homme. Il est déclaré femelle par les experts. En foi de quoi il est condamné au fouet et au bannissement.

Le chef d'accusation tient en cinq mots: «profanation des secrets du mariage».

Après des années de réclusion, où on ne lui épargne aucune épreuve (il sera exposé trois jours avec un carcan de fer où est peinte l'inscription infamante), Grandjean libéré est rejeté comme un paria. On lui interdit de revoir sa femme, ni aucune femme...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous sommes en 1765, M. de Voltaire qui vient d'obtenir la réhabilitation de Calas roué vif par ordre du parlement de Toulouse s'emploie à faire réhabiliter Sirven. Il sera insensible au calvaire de Grandjean.

« Tout en lui paraît un mélange des deux sexes dans la même imperfection... »

Grandjean va traîner sa vie de quarantaine, veau à deux têtes, homme habillé en femme, et femme dotée de membre viril, rejeté par les deux sexes qui confondent dans sa misérable personne leurs attributs inachevés.

Le double sexe olympique

Jusqu'au XVIII[e] siècle les androgynes continuent d'être considérés comme des monstres issus du passage du Malin, traqués par la justice et par l'Église qui jugeaient leurs attributs suspects de sorcellerie. Le seul nom d'hermaphrodite constituait une injure grave et relevait de la diffamation [1].

Les hermaphrodites contemporains sont difficiles à déceler : ils cachent soigneusement leur singularité anatomique. Et nous ne connaissons que ceux qui revendiquent et proclament leur double sexe, le plus souvent aux fins d'un commerce ostentatoire dont ils tirent gloire et profit.

Une autre variété, à la fois plus discrète et plus spectaculaire connaît aujourd'hui une vocation qu'il était impossible de prévoir aux temps lointains de Grandjean et de Marin Le Marcis. Il s'agit des athlètes hermaphrodites des démocraties populaires, ceux dont la morphologie recèle une dominante du sexe féminin et qui sont orientés vers le sport de haut niveau. Les injections d'hormones, les doses massives d'amphétamines les transforment en monstres forains : ils deviennent « championnes » du poids, du disque ou du javelot.

Les entraîneurs et les médecins soviétiques gardent un silence prudent sur les dualités anatomiques de leurs athlètes. A diverses reprises les championnes du lancer ont convolé... elles sont devenues de robustes maris [2].

1. L'équivalent d'« enculé » dans notre langage trivial.
2. Se reporter au chapitre « Des hybrides ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3.
Des impuissants

« Une espèce d'imbécillité de tempérament qui n'est occasionnée ni par la vieillesse ni par aucune espèce de maladie passagère. »

« Les impuissants sont de faux-monnayeurs qui infestent le commerce par une monnaie de mauvais aloi. Ils trompent non seulement les femmes qu'ils épousent, mais les parents qui la lui confient. »

Gayot de PITTEVAL

« Un homme chastré, froid, languissant, glacé jusqu'à la moelle et qui ne peut rien faire de ce qu'il a promis à sa femme, est le comble de tout malheur. »

Pierre d'ARNÉRAC

Sur les noueurs d'aiguillette de Brantôme et les succubes mauresques de Balzac (qui ont l'un et l'autre traité des tragédies sur le mode plaisant) plane l'ombre redoutable des tribunaux ecclésiastiques. Les procès en impuissance ont été suscités par les théologiens, le point de départ de ces procès est issu du « droit naturel ». Il s'accompagne de la réaction de superstition de l'Église médiévale qui dénonce les anomalies physiologiques comme un signe révélateur de la présence du démon.

L'acharnement contre les succubes, les eunuques, les hermaphrodites, relève d'une même volonté d'exorcisme : « Sa mère a fauté avec le diable » est passé dans le langage courant.

Les procès les plus spectaculaires et les plus insolites de cette chasse aux sorcières ont suscité des myriades d'ouvrages et de chroniques, sans préjuger des centaines de thèses. La plus récente, la mieux nourrie, la plus attrayante, est celle de l'abbé Bernard David, ancien secrétaire de l'évêque de Luçon, qui a condensé en 200 pages des tonnes d'archives pour donner un tableau synoptique des courants, des tendances, des arguments et des exégèses qui ont si profondément divisé l'Église sur les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cas de dirimance du mariage. Au cours de ces controverses le mariage de la Vierge Marie a été longuement radiographié par les docteurs de la chrétienté. Nous donnons un bref aperçu de ces travaux qui versent une lumière insolite sur le processus des juristes.

Plutôt que de procéder à la citation d'un extrait suivi, nous avons préféré le morcellement de fragments qui sont guidés par la même ligne mélodique, mais qui jettent des éclairages successifs sur les points précieux de l'argumentaire. Thèse remarquable à plus d'un titre, non seulement parce qu'elle juxtapose la synthèse à l'analyse, mais parce qu'elle constitue un monument de documentation théologique.

Du mariage de la Vierge

L'institution du mariage a été voulue par Dieu pour assurer la procréation : « L'auteur du mariage est Dieu. Lui-même en effet a décrété le mariage, quand il a fait la femme comme aide de l'homme pour la propagation du genre humain. » Mais cela est surtout souligné pour la première institution du mariage, c'est-à-dire celle qui précède le péché originel : « L'institution du mariage est double : une *avant le péché comme office, l'autre après comme remède.* »

> L'abbé David reconnaît dans « le droit naturel un droit émanant de la nature humaine, une relation objective posée entre la réalité des choses et certaines règles juridiques auxquelles l'homme en tant que tel doit se soumettre.
>
> Les exigences du droit naturel n'ont pas été établies par le caprice de l'homme, elles sont indépendantes du vouloir humain, de tout contrat ou de toute détermination purement positive, sociale ou humaine ; elles sont postulées " enracinées ontologiquement dans la nature humaine ". Examiner si l'impuissance constitue ou non un empêchement de droit naturel, consistera donc à étudier si l'impuissance s'oppose à l'existence ou à la réalisation de quelque chose (une composante, un élément constitutif) qui est requis par la nature même, par l'essence de l'institution matrimoniale. »

Pour manifester que, dans le contrat, les époux ont échangé mutuellement le pouvoir de leur corps « les droits charnels qu'ils ont l'un sur l'autre », saint Augustin cite souvent la parole de saint Paul : « L'épouse n'est pas maîtresse de son

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

corps, il est à son mari : semblablement l'époux n'est pas maître du sien, il est à sa femme. » C'est en raison de ce pouvoir mutuel, échangé dans le contrat de mariage que les époux ne peuvent garder la continence que d'un commun accord, puisque « l'honneur conjugal, c'est la chasteté dans la procréation et la fidélité à rendre le devoir charnel ».

Si la procréation est la première cause ou le premier but du mariage l'essence de l'institution matrimoniale n'entraîne pas obligatoirement la réalisation effective du but.

> « Le mariage n'est plus permis quand on a fait vœu de chasteté. »

Les théologiens contraints de faire référence au mariage de la Vierge vont se trouver confrontés simultanément à l'Histoire et à la Légende, aux Écritures et aux apôtres, au droit naturel et au droit canon. L'abbé David nous livre un condensé de ce long débat dont nous avons extrait ces fragments où s'ébauchent les thèses convergentes et divergentes qui s'affrontent encore aujourd'hui.

> « Marie et Joseph ont contracté un vrai mariage, tout en ayant fait auparavant un vœu absolu de chasteté. Ce vœu empêche le contractant de consentir, même implicitement, à l'union charnelle. Cela démontre qu'un vrai mariage peut exister sans qu'il y ait le moindre consentement, même implicite, à l'union charnelle : le consentement à l'union des esprits, à une société fraternelle de vie, suffit. »

L'innocence charnelle du mariage de Marie et de Joseph a été au cours des siècles l'objet de longues discussions et polémiques. La réticence pour admettre l'authenticité d'une telle union trouvait son origine dans la difficulté de concilier l'existence d'un mariage avec le vœu de virginité que, selon une opinion répandue, Marie aurait émis avant son mariage, et même — selon quelques saints — dès son plus jeune âge [1]. La plupart des théologiens estiment que Marie a fait un vœu de virginité non pas absolu, mais conditionnel. C'est notamment l'opinion de saint Thomas et de l'ensemble de ses commentateurs : « Le vœu de la Vierge ne fut pas solennel, mais simple, exprimé dans son cœur ; il ne fut pas absolu, mais conditionnel, comme il ressort du texte » ; il fut posé sous une condition très honnête, à savoir si Dieu n'exigeait pas autrement ; elle n'appose pas cette condition parce qu'elle douterait de *vouloir*

1. Selon sainte Catherine de Sienne, Marie aurait déjà été sanctifiée dans le sein de sa mère avant sa naissance.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rester vierge, mais parce qu'elle doutait de *devoir* le rester, et c'est ce que dit saint Augustin dans le texte : « Elle se propose de rester vierge à moins que Dieu n'en décide autrement. »

> « L'union charnelle est tombée implicitement sous le consentement de la Vierge, de même que l'acte est implicitement contenu dans la puissance. La puissance, en effet, à l'union charnelle n'est pas contraire à la virginité, et ne diminue en rien sa pureté si ce n'est en raison de l'acte : celui-ci ne fut jamais dans le propos de la Vierge assurée qu'elle était que cet acte ne devait jamais suivre. »

Le vœu de la Vierge amène les juristes à braquer leurs projecteurs sur saint Joseph. Pour justifier les poursuites et les condamnations qui s'abattent sur les hommes stériles ou impuissants, il importe de célébrer la virilité du charpentier de Nazareth. Les théologiens ne manquent pas de souligner les différences fondamentales entre le père putatif de Jésus, dont l'abstinence est volontaire [1], et les passibles des tribunaux dont le renoncement est conditionné par une nature ingrate.

« Saint Thomas met en effet une équivalence entre " ne pas pouvoir rendre le devoir conjugal " et " être stérile ". Saint Thomas ne fait donc pas équivaloir " rendre le devoir conjugal " et procréer. »

L'examen critique de la thèse de Pons de Léon conduit l'abbé David à réfuter le droit de souveraineté charnelle absolue, défendue par le moine espagnol, lequel annonce six siècles avant terme l'avènement de la femme-objet.

> « D'une part personne ne peut posséder un autre être humain, comme on possède un objet ou ne peut avoir sur l'autre qu'un *ius utendi*, c'est-à-dire un droit à demander certains actes, d'autre part comment concevoir un *ius proprietaris*, séparable du *ius utendi*, au point que le droit de propriété peut être donné alors que l'usage fait défaut ? »

Ces fragments de la thèse de l'abbé David éclairent l'excès de scrupules et les méandres de la casuistique des docteurs empêtrés dans les pinaillages théologiques, et qui vont déboucher sur les raffinements de cruauté des tribunaux ecclésiastiques.

L'impuissance va constituer le délit majeur de ces procès et conduire l'Église à une répugnante parodie de justice.

1. Et la fécondité éprouvée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Congrès

Le *Congrès* qui tire son nom du latin *Congressio*, « accouplement du mâle et de la femelle », représente le sommet des tracas et des tourments infligés aux impuissants par des juges pervers et barbares. Le Congrès, c'est la démonstration de virilité en public, au jour et au lieu choisis par le tribunal.

Il s'agit donc pour l'homme accusé d'impuissance de posséder sa femme devant des témoins assermentés. Des forces sournoises convergent vers cette mascarade, l'hypocrisie d'une société dont le puritanisme de façade masque la débauche, la secrète volupté de participer à l'avilissement au grand jour d'un couple discordieux, l'éveil des appétits salaces de tout homme devant les ébats amoureux, enfin la tradition féodale du « jugement de Dieu ».

> « L'impudence et la corruption du siècle veulent et admettent qu'il soit permis à la femme de provoquer au combat son mari. »

La justice royale, qui a pour principe de défendre la morale et pour habitude de la bafouer, dresse devant un public choisi, médecins, magistrats, matrones, un solennel « lit de justice ».

Incroyable amalgame de cruauté, de perversité, de volonté de ravalement que cette tribu de voyeurs qui contraignent un homme à se présenter nu devant des juges habillés, et à s'efforcer devant des matrones hostiles de chevaucher sa femme dont le but évident est de se dérober à ses tentatives. Les uns font les farauds (« il se voyait déjà dedans »), d'autres arrivent l'oreille basse, résignés à leur avanie.

Et c'est au matin de la Renaissance que le scandale prend sa source, qui va s'enfler, creuser son lit de sang, de fiel et de boue jusqu'au barrage du procureur Lamoignon.

De la disparité des dimensions intimes

Il arrive que ces procès tournent autour de singularités anatomiques. La plus fréquemment évoquée réside dans la disparité des organes. Cette disparité provient généralement des femmes trop astreintes, étroites de passage, rendant l'intromission impossible à des hommes robustes. « Le 24 décembre 1213, Magdeleine de Chardonnes est séparée de Jean Faure pour avoir son dit mary membre trop viril, trop gros et hors à toute vierge de pouvoir le supporter » (cité par Darmon).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On trouvera moins couramment « l'extrême petitesse de son sexe le laissant comme égaré dans le ventre de sa femme élargi par moult grossesses ». C'est le théologien Hostensius qui mentionne « nombre de dames vertueuses déçues par l'exiguïté de la verge conjugale vont demander à d'autres hommes des joies plus conformes à leur dimension intime et à leurs appétits naturels ».

Toutes ces mésententes — d'où il ressort que le tenon ne peut pas s'encastrer dans la mortaise — sont l'objet de procès où on procède avidement à l'examen méticuleux des « pièces à conviction » et où on aboutit souvent à la dissolution du mariage.

> « D'autres en ont l'entrée si grande, vague et large, qu'on la prendroit pour l'antre de la Sibille. J'en ay ouy parler d'aucunes, et bien grandes, qui les ont telles qu'une jument ne les a si amples, encore qu'elles s'aydent d'artifice le plus qu'elles peuvent pour estrecir la porte ; mais, dans deux ou trois frequentations, la mesme ouverture tourne... J'ai ouy parler d'une dame grande, belle et de qualité à qui un de nos rois avait imposé le nom de Grande de c... tant il estoit large et grand, et non sans raison, car elle se l'est fait en son vivant souvent mesurer à plusieurs merciers et arpenteurs ; et que, tant plus elle s'estudioit le jour de l'estrecir, la nuict en deux heures on le luy elargissoit si bien que ce qu'elle faisoit en une heure, on le defaisoit en l'autre, comme la toille de Penelope. Enfin elle en quitta tous artifices, et en fut quitte pour faire élection des plus gros moules qu'elle pouvoit trouver... Tel remède fut très bon ; ainsi que j'ai ouy dire d'une fort belle et honneste fille de la Cour, laquelle l'eut au contraire si petit et si estroit qu'on en desesperoit à jamais le forcement du pucellage ; mais par l'advis de quelques medecins ou de sages-femmes, ou de ses amis ou amies, elle en fit tenter le gué ou le forcement par des plus menus et petits moules puis vint aux moyens, puis aux grands " à mode de talus " » (Brantôme).

Le lit de justice

Au cours de la procédure, les experts nommés par le tribunal vont débarquer à l'improviste chez les plaignants afin de leur faire subir différents tests destinés à éclairer les juges et alimenter le dossier. En jargon de basoche cette démarche se nomme : la Visite. Quand la délégation de matrones et de médecins sonne chez le mari, elle lui octroie un moment pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rassembler ses esprits et se préparer à fournir — à froid — le témoignage de sa virilité.

Que fait le misérable retiré dans sa chambre, affolé à l'idée d'avoir à « bander sur commande » ? Il se crispe, se caresse, s'efforce, et tend à l'œil des juges et au doigt des matrones un sexe exsudant qui ébauche un vague redressement. La tentative ne résiste pas aux ricanements, aux pressions. Les corps caverneux s'affaissent. « Nous repasserons la semaine prochaine », dit la matrone d'un air sévère, en rejetant les draps sur la nudité honteuse.

Ils repasseront armés de la même curiosité immonde, sachant que la Visite n'est qu'une clause de style et qu'une occasion de se délecter du désarroi d'un pauvre homme.

Ces ausculteurs de venelle se rendent chez l'épouse. La Visite a pour objet de démontrer l'usage — ou l'abus — des astringents qui resserrent si fort ses liens qu'« on n'y pourrait faire entrer — dit un chroniqueur — un sexe de ver luisant ». La demanderesse est dénudée par les matrones et plongée dans des bains émollients. Au sortir du bain, les doigts des inquisiteurs vont s'efforcer de s'enfoncer dans la cavité sacrée.

La visite médicale est quelquefois effectuée par un chirurgien.

> « Armé d'un antre viril fait de cire, il sonde le gay de l'antre vénérien, il fait l'ouverture, dilate, estend et elargit les bords. La fille encore qu'elle soit vierge ne sort toutefois de là qu'elle ne soit corrompue et gastée [1]. »

La fille hurle sous le vilebrequin qui la supplicie, et au sortir de l'action il arrive que quelques gouttes de sang fleurissent le linge, comme la rosée de sa fleur martyrisée.

C'est peut-être l'hymen... C'est peut-être le velamen... C'est toujours l'ignominie.

Les pays latins abandonnent très vite — sous l'impulsion de leur clergé — cette parade pornographique. Les pays nordiques la rejettent avec indignation. La France seule... va conférer ses lettres de noblesse et son droit de cité à cet outrage à l'amour.

Et pendant près de deux cents années, nos prêtres et nos magistrats vont imposer l'épreuve avilissante du Congrès aux jouvencelles comme aux patriarches, aux bourgeois comme aux patriciens.

1. La femme reconnue déflorée se défend par d'étranges artifices : si elle est ouverte c'est : *non membre virilo, sed alio instrumento de quo interrogata respondit se neque ipsum vidisse unquam neque tetigisse.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Peut-on rêver un cérémonial plus extravagant dans la dérision ? Après la sentence de la Cour, les juges se transportent dans la chambre désignée pour les confrontations, tantôt au domicile conjugal, tantôt dans une pièce requise par la Cour.

La meilleure description de cette exécrable parodie nous est fournie par Tagereau.

> « Les parties sont visitées nues, depuis le sommet de la teste jusques à la plante des pieds en toutes les parties de leurs corps — pour sçavoir s'il n'y a rien sur elles qui puisse avancer ou empescher le Congrès.

Pour éviter qu'elle n'use d'astringents, la femme est mise en un demi-bain où elle demeure quelque temps.

> « On considère ensuite l'estat de la partie honteuse, et par ce moyen, on cherche à connoistre la différence de son ouverture et dilatation avant et après le Congrès et si l'intromission aura esté faite ou non. »

Puis commence l'épreuve proprement dite.

> « Cela faict, l'homme et la femme se couchent en plain jour en un lict, les experts présents qui demeurent en la chambre ou se retirent (si les parties le requièrent ou l'une d'elles) en quelque garde-robe ou galerie prochaine, l'huis entr'ouvert néanmoins, et quant aux matrones, se tiennent proches du lict. Et les rideaux estant tirés, c'est à l'homme de se mettre en devoir de faire preuve de sa puissance ; où souvent adviennent des disputes ou altercations ridicules, l'homme se plaignant que sa partie ne le veut laisser faire et empesche l'intromission : elle le niant et disant qu'il y veut mettre le doigt et la dilater et ouvrir par ce moyen... Il faudrait (estime Tagereau) qu'un homme fust merveilleusement résolu et mesme brutal s'il ne débandoit pas, au cas qu'il fut en estat. Et si nonobstant ces indignités et empeschemens il passoit outre jusques à faire l'intromission, ne le pourroit si l'on ne tenoit les mains et les pieds de sa partie...
>
> Enfin, les parties ayant été quelque temps au lict comme une heure ou deux, les experts appelés ou de leur propre mouvement, quand ils s'ennuyent, s'approchent et ouvrant les rideaux, s'informent de ce qui s'est passé entre elles et visitent la femme derechef, pour sçavoir si elle est plus ouverte qu'à la visite précédente, devant qu'elle se mist au lict, et si l'intromission a été faicte (aussi s'il y a eu émission où comment et de quelle sorte). Ce qui se fait sans bougie, ni sans lunettes, à gens qui s'en servent pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

leur vieil âge, ni sans des recherches et disputes fort sales et honteuses. Et font et dressent leur procès verbal qu'ils baillent au juge estant au mesme logis en une salle ou chambre à part, avec les procureurs et patriciens en Cour d'Église, attendant la fin et issue de cest acte, lequel rapport est toujours au désavantage des hommes, à faute d'avoir fait l'intromission. »

Les ressorts du scandale, et la source de sa pérennité, ce sont les courants inavouables qui portent les juges, les clercs, les magistrats et les moralistes à se défouler. D'abord par le verbe, puis par le spectacle de l'amour public d'un couple dysharmonique.

Le Verbe... Alors que le sexe est censuré par la loi, interdit de parole et d'esprit, un procès en impuissance permet à tous les obsédés, les refoulés, les inhibés de se répandre en discours vertueux dont le mauvais usage du sexe alimente la rhétorique. Basile, Diafoirus et Tartufe sont à l'affût des grincements du lit. Ils vont se repaître de soupirs, d'injures et de craquements jusqu'au moment où les matrones rouvrent les rideaux pour permettre aux voyeurs de prodiguer leurs encouragements.

La nouvelle s'est répandue dans la cité... et une fête s'organise autour de la demeure, danses, vins, libations, les « Congrès » déchaînant dans la populace une bacchanale du rut. On s'accouple sous l'orme du mail et sur la place du Martroi, sur les bancs de pierre et le long des portes cochères. Partout sauf dans le « lit de justice ».

Les sergents et les archers font bonne garde devant le seuil. Les volets rabattus, les portes et les fenêtres fermées imposent à la demeure de famille un mystère de scellés, de maison close et d'hôtel de passe.

Un magistrat s'indigne enfin : c'est le procureur Lamoignon qui demande d'abolir « ces actions si sales et si honteuses que la pudeur publique ne peut les supporter ». Et aiguillonné par le plus illustre des castrats (Nicolas Boileau), Lamoignon prend parti : « Nous souhaiterions qu'il fût possible d'abolir cette preuve de l'impuissance par l'exemple. » Et Lamoignon multiplie les interventions, les réquisitoires, les attaques. Si fort, qu'en 1627, la Cour, faisant droit sur les conclusions du procureur général du roi, mande à ses juges d'interdire à l'avenir dans les procès de mariage la clause du Congrès.

Le Congrès n'a survécu pendant trois siècles que grâce à la complaisance trouble de l'Église et à l'abus des privilèges dans la société corrompue de l'Ancien régime.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4.
Des singularités

Le docteur Cabanès publiait au début du siècle une série d'ouvrages sur les coulisses de l'Histoire médicale. Titre global : *Les Curiosités de la Médecine.* Le dernier livre de la fresque, *Le Sixième Sens* — entendez sens génésique — comptait 300 pages d'anecdotes dont la documentation s'étageait sur vingt siècles :

D'Hippocrate à Ambroise Paré ; de l'École d'Alexandrie à l'*Almanach du Grand Albert* ; des « médecins ordinaires » du roi aux grandes entremetteuses ; et du Deutéronome à Menchikov.

Reprenant son parcours et puisant à ses sources, nous avons rassemblé quelques échantillons les plus spectaculaires des célébrations, des superstitions et des anomalies qui gravitent autour du « Temple de la Nature ».

Le Sexe a hérité des vertus et des vices des grandes divinités païennes, à la fois familières et monstrueuses, à qui les fidèles devaient offices, dons, prosternations et sacrifices.

A l'origine de ces croyances ingénues, de ces rites candides et barbares, de ces greffes du profane sur le sacré, une matrice commune : la peur. Et la peur est fille de Dieu, comme dit joliment Bernanos.

Les « caprices de la nature » — ou les hasards des mélanges animaux — finissent par engendrer des phénomènes de foire qui frappent les imaginations : femmes à trois seins, hommes à quatre testicules, enfants dotés d'une queue embryonnaire de crocodile qui prolonge les vertèbres lombaires. Ces anomalies ont longtemps inspiré des réflexes d'angoisse ou de terreur parce qu'elles semblaient la preuve vivante de l'intervention des puissances célestes — ou diaboliques — dans les configurations et les événements d'ici-bas. Depuis la caverne et la forêt, l'homme est à l'affût du surnaturel. Les deux mystères qui le tourmentent et le transcendent sont son âme et son sexe,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

celle-ci risquant d'être perpétuellement corrompue par celui-là. Ces mystères ont suscité une gamme extravagante de démarches et d'interprétations suivant les âges et les continents.

Déflorage au doigt et hymen artificiel

Dans les sociétés les plus anciennes le sexe a valeur de fleur emblématique. Le sexe de l'homme est toujours l'incarnation de la force, celui de la femme tantôt le signe de la faiblesse, tantôt l'idéogramme de la fécondité.

Les inscriptions de Karnak, en Égypte, nous apprennent que, 1300 environ avant Jésus-Christ, Méneptah, de la XIX^{e} dynastie, après avoir repoussé les Libyens, rentra dans sa capitale avec un convoi d'ânes portant 1 235 pénis coupés sur le champ de bataille ; encore aujourd'hui, les Gallas amputent le pénis des vaincus ; et, en Abyssinie, un chef se fait gloire de conserver, pendus le long des murs de son palais, le plus grand nombre possible de ces organes, « desséchés et momifiés ».

Sésostris, lorsqu'il s'emparait d'une province, érigeait une colonne où son nom s'inscrivait en capitales sur le socle. Et sous son nom il faisait graver des sexes de femme, symboles de la lâcheté des hommes.

Les sociétés humaines ont fréquemment lié le rite du mariage au mythe de l'hymen.

D'après la loi mosaïque, « lorsque la jeune fille n'est pas reconnue vierge au moment de son mariage les anciens la feront sortir à la porte de la maison de son père et les gens de la ville l'assommeront à coups de pierre et elle mourra car elle a commis une infamie, étant impure dans la maison de son père ». Mais dans le même temps les Chinois considèrent la membrane hyménique comme une gêne et défloren t les petites filles au berceau. Vingt siècles plus tard les explorateurs constateront que chez les Machakuras les filles sont déflorées à leur naissance.

Les indigènes du Kamtchatka (les Itelmènes) considèrent comme signe de très mauvaise éducation de se marier avec un hymen intact. Pour éviter cette humiliation, les mères détruisent avec les doigts l'hymen de leur fille. Autrefois, chez les Bisaires, indigènes des Philippines, il y avait des « officiers publics », payés pour déflorer les filles, parce que la virginité était regardée comme un obstacle aux plaisirs du mari. On les appelait les perceurs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La membrane du mystère, devenue « col du vase idoine » et « parvis de la cavité sacrée », justifie son patronyme originel de divinité du mariage : « Hymen ô hyménée. » Et les antiques malédictions, jetées sur la vierge impure en la maison du père, renaissent des cendres du prophète. L'hymen, gardien de la pureté, est promu bague des accordailles. Les filles déflorées en mal de mari s'affairent à colmater la brèche de la honte.

Tout marché naît des besoins d'une clientèle. Et le besoin de faire refleurir l'hymen a suscité une vocation commerciale, un métier qui amalgame les pratiques des matrones, les recettes des sorcières, les artifices des pythonisses et les trafics des maquerelles : la *curatière d'amour.*

> « Cette rusée maquignonne s'entretenait de revendre des filles sur la virginité desquelles elle avait déjà tiré le premier profit, et dont elle levait tous les jours de nouveaux impôts. Car cette rusée les savait si bien raccommoder avec l'alun de roche, le sel de Saturne, la *consolida major* et autres ingrédients dont elle composait de subtils astringents, qu'elle les vendait plusieurs fois pour pucelles [1]. »

La technique la mieux éprouvée pour la refonte des virginités est livrée par l'*Almanach du Petit Albert.*

> « Prenez térébenthine de Venise demi-once, un peu de lait provenant des feuilles d'asperges, un quart d'once de cristal minéral infusé dans un jus de citron ou jus de pommes vertes, un blanc d'œuf frais avec un peu de farine d'avoine ; de tout cela faites un bolus qui ait un peu de consistance, et vous le mettrez dans la nature de la fille déflorée après l'avoir seringuée avec du lait de chèvre, et ointe de pommade de blanc rasis. Vous n'aurez pas pratiqué ce secret quatre ou cinq fois, que la fille reviendra en état de tromper la matrone qui la voudroit visiter. L'eau d'espargoute, distillée avec du jus de citron, étant seringuée plusieurs jours de suite dans la nature de la fille, produit un même effet, en oignant la partie avec pommade, comme il est dit ci-devant. »

On pourrait composer un livre entier de tous les ingénieux procédés mis en recette et en pratique pour faire disparaître les traces de la défloration virginale.

1. *Recueil de diverses pièces gaillardes et amoureuses,* Amsterdam, 1671.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Des croyances et superstitions sexuelles selon les latitudes

L'irrationnel, l'invraisemblable et le monstrueux se côtoient dans les chroniques des auteurs les plus graves et les plus dignes de foi. Des monstruosités à la limite du crédible ont été transmises, constatées par des médecins et rapportées par de grands écrivains. Certaines concernent le changement de sexe par « distension du ventre ».

Ambroise Paré et Montaigne prétendent avoir connu une jeune fille de Vitry-le-François, Marie Germain, qui changea de sexe en sautant un fossé : femme sur un bord, à ce qu'on croyait, du moins ; indiscutablement homme sur l'autre. Montaigne rapporte qu'une chanson populaire, à Vitry, et qu'il y entendit, invitait les jeunes filles à ne pas faire de grandes enjambées, de peur de devenir garçons.

> « Tels sont, en effet, les résultats possibles d'un violent effort, alors que certains organes soumis à un internement abusif, n'ont pas abdiqué le droit de sortie. »

Malebranche a constaté de ses propres yeux le transfert des stigmates par voie de grossesse.

> « Il y a environ sept ou huit ans, que l'on voyait aux Incurables un jeune homme qui était né fou, et dont le corps était rompu dans les mêmes endroits où l'on rompt les criminels. La cause de ce funeste accident fut que sa mère, ayant su qu'on allait rompre un criminel, l'alla voir exécuter. Il a vécu près de vingt ans en cet état : plusieurs personnes qui l'ont vu, et la feue reine mère allant visiter cet hôpital, eut la curiosité de le voir, et même de toucher les bras et les jambes de ce jeune homme, aux endroits où ils étaient rompus. »

Les annales des continents lointains sont aussi riches d'extravagances et de superstitions. Les explorateurs ont consigné dans leurs livres de voyage des notations qui témoignent de l'universalité (dans la diversité) des superstitions.

Ainsi les femmes de Ceylan dormaient avec un linge épais serré sur leur vulve, de peur que les démons ne les pénètrent pendant leur sommeil. Les sorciers papous attribuent les premières menstrues à un coït de la lune déguisée en homme Chez les Esquimaux la menstruation qui n'apparaît qu'à la vingtième année disparaît en hiver avec l'absence du soleil. Chez les Guaranis du Paraguay la menstruation est trimestrielle. Il subsiste dans quelques tribus australes un rite cent fois

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

millénaire. En famille on trucide, on cuit et on mange le dixième enfant d'une famille, après avoir pris grand soin de la gésine et de la parturition. Cette cérémonie marque la borne millénaire de la barrière antidémographique. Le rôti de nouveau-né joue ici le rôle tardif de contraceptif.

Une nourrice européenne renonce à l'allaitement après quelques mois. Les femmes aborigènes d'Australie allaitent leur enfant jusqu'à l'âge de six ans. Nansen rapporte du Grand Nord des témoignages encore plus extraordinaires: des enfants de plus de dix ans réclament le sein à leur mère.

Mais toute femme, quelles que soient sa race, sa civilisation et sa latitude, peut constater, dans les semaines qui suivent l'accouchement, que la succion du sein déclenche une contraction de l'utérus. Cette secrète correspondance a été évoquée par Léonard dans un lumineux dessin à la plume. Sur le couple au zénith de l'étreinte, Vinci a tracé l'invisible lien qui relie le ventre aux tétons.

De tout temps les hommes ont essayé d'interpréter — ou d'annexer — les rapports mystérieux entre les bêtes, les plantes, les menstrues, le coït, les grossesses et les lunaisons.

Virgile nous explique que les abeilles, « animaux asexués », sont respectueuses des vierges et s'acharnent contre les filles fraîchement défl orées. Dans quelques castes hindoues, des danseuses et des chanteuses étaient mariées à des arbres en grande cérémonie. Le divorce leur était interdit. Elles se révélaient fréquemment bonnes épouses, mais on n'a encore jamais entendu parler de maternité par bouturage. Les « spermes ailés » des platanes de Valéry n'ont jamais fécondé leurs compagnes.

Buffon nous cite le cas (de conscience) de cette jeune femme de Charlestown qui accoucha en même temps d'un enfant blanc et d'un enfant noir. Elle confessa à son médecin qu'elle avait eu des rapports le même jour avec son mari et avec un nègre.

> « Ne se figure-t-on pas aujourd'hui encore, dit Cabanès, au moins dans certains cantons de la Basse-Bretagne, que les femmes et les filles doivent pour uriner, éviter de se tourner vers la lune, surtout lorsque cet astre est cornu? Sans cela l'imprudente courrait risque de se trouver lunée, c'est-à-dire enceinte, par l'action de l'astre des nuits, et de donner naissance à un "coarer" ou lunatique. »

Passons de la Basse-Bretagne à la Haute-Silésie, où les paysans ont cru, jusqu'aux portes du siècle, que pour avoir un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

enfant mâle il suffisait de faire l'amour revêtu de ses habits de gala, et coiffé d'un chapeau melon le dimanche après les vêpres.

De la menstruation masculine aux mutilations rituelles

Le docteur Cabanès fait état d'une singularité qui ressort de la mythologie. Mais ce serpent de mer a été vu, identifié et répertorié par de nombreux médecins. Et le cas du berger de Coutras ne constitue pas un exemple isolé.

> « Le 24 juin 1756, M. Lebœuf, l'aîné, chirurgien à La Roche-Calais, près Coutras, fut appelé pour voir le berger d'une métairie, qui avait fait une chute sur le cartilage xiphoïde, et qu'il crut devoir saigner. Mais la maîtresse du logis le tira à part et lui dit, en confidence, que cette saignée pourrait être préjudiciable au malade, vu l'état où il se trouvait alors : car, ajoute-t-elle, il a ses règles. M. Lebœuf, surpris de ce récit, imagina d'abord que c'était apparemment une fille sous les habits de garçon. Mais il fut détrompé lorsque celui-ci lui avoua qu'il était sujet depuis deux ans à une évacuation menstruelle, qu'il était aussi bien réglé que les périodes de la lune. Cet écoulement se faisait par le canal de l'urètre, et durait deux jours ; il pouvait aller chaque fois à quatre onces de sang. Le jeune homme assura M. Lebœuf qu'il ne ressentait, aux approches de ses règles, aucune douleur de rein, ni aux parties génitales, et qu'il était toujours surpris par l'écoulement qui commençait pendant son sommeil. Le sang était vermeil. M. Lebœuf s'assura de son sexe, qu'il trouva très bien conformé. Mais ce qui le surprit davantage, ce fut d'apprendre qu'ils étaient quinze frères et une sœur dans cette famille, qui avaient également leurs règles, et que leur père était dans le même cas [1]. »

« La couvade », coutume aujourd'hui disparue, s'est perpétuée jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle en Béarn. Dès l'accouchement l'épouse sort du lit et le mari se couche dans le lit de l'accouchée. Il y sera soigné et dorloté comme un malade tandis que la femme vaque aux soins du ménage. Le père par sa présence dans le lit affirme sa paternité et ses droits sur le nouveau-né.

1. Il n'est pas rare, dit le *Dictionnaire de médecine* (en 60 volumes), de voir des hommes donner le sein. L'analyse du liquide montre que sa composition est identique à celle du lait féminin (confirmé par Humboldt et Castellan).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Quelques tribus d'Océanie continuent de boire le sang de l'ennemi qu'elles ont occis, ou de savourer sa cervelle pour s'annexer ses forces vives. Les plus raffinés préfèrent la dégustation des génitoires du vaincu ou le placenta de la parturiente.

Engelman dans sa *Pratique des accouchements dans les sociétés primitives* nous rappelle un rite révolu : la dégustation du placenta en famille. Cette coutume est en honneur chez les Lakatas, on la retrouve chez les indigènes du Brésil. « Quand ils peuvent se réunir sitôt après l'accouchement, ils se partagent avec délices le gâteau placentaire encore chaud qui vient d'être expulsé. »

La prépucophagie est un usage menacé de déshérence, corrodé comme tant d'autres pratiques initiatiques par la double abrasion des évolutions cultuelles et des révolutions culturelles.

A Madagascar, jusqu'à la fin de l'ère coloniale, la circoncision était indissociable de la prépucophagie.

Un proche parent de l'enfant circoncis, le plus souvent son oncle maternel, recevait le prépuce des mains de l'opérateur et l'avalait avec un œuf de poule. L'œuf était parfois remplacé par une banane, symbole phallique, et la plaie cicatrisée par le sang du coq, symbole de la fécondité.

En Europe, des rites barbares et immémoriaux étaient encore en honneur chez les Skopsis, cette secte russe dont la foi s'exaltait dans la castration. L'initiation à la secte commençait par le « baptême du feu », c'est-à-dire la mutilation au fer rouge. Au XVIII[e] siècle, le fer rouge cède le pas au fer-blanc, le rasoir remplace le brasier. Cette castration portait le nom poétique de « monture du cheval tacheté ». La seconde opération « la monture du cheval blanc » est l'ablation de la verge. Les femmes Skopsis se brûlaient le bord des seins, s'arrachaient les glandes mammaires et se tranchaient le clitoris.

Des records de longévité, de précocité et de fécondité

L'obsession du record n'est pas le monopole du sport. Les tablettes, les grimoires, les parchemins, puis les gazettes sont truffés de records étrangers aux palmarès olympiques. Des records qui vont de la longueur du sexe masculin à la largeur du sexe féminin, de la fécondité des mères à la pérennité des géniteurs.

Certaines tribades romaines étaient célèbres pour les dimensions de leur clitoris. Tulpius raconte qu'une femme fut fouettée publiquement et bannie de Rome pour avoir abusé de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sa conformation. Et Colombus cite l'exemple d'une autre femme dont le clitoris, aussi long que le petit doigt avait fini par s'ossifier.

Lakanal fut père à soixante-dix-neuf ans. Thomas Parn, né en 1483 sur la paroisse d'Alberty (Shropshire) est mort à Londres en 1635... Il s'était remarié à cent vingt ans avec une veuve de cinquante-sept ans « et il vécut si bien avec elle qu'elle ne s'était jamais aperçue de l'âge de son mari ». Le Norvégien Jacques Drakenberg, surnommé le Vieil Homme du Nord, né en 1626, mourut en 1773 à l'âge de cent quarante-sept ans. Il avait épousé à l'âge de cent un ans une femme de soixante ans qui mourut quelques années plus tard des excès d'ardeur de son mari. Joseph Surington, autre Suédois fameux, est mort à l'âge de cent soixante ans, laissant une jeune veuve. L'aîné de ses enfants avait cent trois ans, le plus jeune neuf ans. Il avait été père à cent cinquante ans.

Si nous en croyons les statistiques contemporaines, la précocité génitale qui fait les délices et les titres de la presse du cœur est en progression constante sur les siècles passés. Consultons la Bible, les tablettes de Babylone ou les minutes des procès médiévaux, et nous constaterons que nos ancêtres enfants n'avaient pas attendu l'ère des révolutions sexuelles pour prouver leur fécondité.

L'Écriture sainte nous parle de Salomon qui engendra Roboam à l'âge de onze ans. Et d'Achéon qui engendra Échésias à l'âge de dix ans. Saint Jérôme a *vu* un garçon de dix ans avoir un enfant de sa nourrice.

> « Les Banians, gentils du Levant, estiment tellement la conjonction matrimoniale, qu'ils se marient presque tous, dès l'âge de sept ans. S'ils meurent comme il arrive quelquefois avant que d'être mariés, la coutume est de louer et de gager une fille qui doit coucher avec le mort pour lui donner cet avantage d'avoir été marié avant que son corps fût brûlé selon la coutume du pays. »

Et Ancillon nous cite Solin qui a connu « des femmes qui deviennent grosses d'enfant à l'âge de cinq ans ». Beato Odorico le confirme dans son *Itinéraire* :

> « Et on a vu depuis peu de temps dans le royaume du Mongol une fille âgée de deux ans seulement qui avait le sein gros comme une nourrice, ayant eu ses purgations (règles) après avoir accouché d'un garçon [1]. »

1. Charles Ancillon.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le record de la fécondité de l'Occident appartient toujours à une paysanne de l'Ombrie, nommée Flavia Graneta. A l'âge de soixante ans, trente ans après son mariage, elle avait accouché de 62 enfants, soit 41 filles et 21 garçons. Elle épouse Marcello Graneta dans un village des environs de Rome vers 1870. Elle a une fille à sa première couche puis deux portées de quintuplés, puis des triplés, des quadruplés, etc. Elle termine son marathon de parturiente avec une longue série de jumeaux. La moitié de ses enfants est restée en vie. Elle ne connut jamais les allocations familiales qui l'auraient rendue milliardaire et mourut pauvre et vénérée, entourée de 200 petits-enfants dans son village natal.

Brantôme s'est amusé à dénombrer jusqu'à son époque, le XVI[e] siècle, parmi ses *Dames galantes,* les séductrices du troisième et du quatrième âge, de ces «vieilles dames qui aimèrent à roussiner».

> «Il n'y a si vieille monture que si elle a le désir d'aller et veuille être piquée, qui ne trouve chevaucheur. Il y a plusieurs dames qui ont brûlé en leur vieillesse aussi bien qu'en leur jeunesse. La vieillesse ne fait point perdre le goût de l'amour, tant est grand l'usage qu'on en a eu.»

A Rome on peut citer Cezonia qui était d'«âge fort avancé» lorsque l'empereur Caligula la dénudait et la faisait parader nue devant ses amis, «en sa vieille saison».

> «... Constance, reine de Sicile, qui dès sa jeunesse et toute sa vie n'avoit bougé vestale du cul d'un cloistre en chasteté, venant à s'émanciper au monde en l'âge de cinquante ans qui n'estoit pas belle pourtant, et toute decrepite, voulut taster de la douceur de la chair et se marier; et engrossa d'un enfant en l'âge de cinquante-deux ans, duquel elle voulut enfanter publiquement dans les prairies de Palerme, y ayant fait dresser une tente et un pavillon exprès, afin que le monde n'entrast en doute que son fruict fust apposté: qui fut un des grands miracles que on ait veu depuis Ste Elizabeth...»
>
> «... J'ay ouy parler d'une fort belle et honneste dame qui disoit un jour à son serviteur: "Je ne sçay que desormais m'apportera plus grande incommodité la vieillesse (car elle avoit cinquante-cinq ans), mais Dieu mercy! je ne le fis jamais si bien comme je le fais, et n'y pris jamais tant de plaisir. Que si ceci dure et continue jusqu'à mon extrême vieillesse, je ne m'en soucie d'elle autrement, ny ne plains point le temps passé."»

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5.
Du clergé

« L'Église a versé du poison à Éros.
Il a dégénéré en vice. »

NIETZSCHE

« Ils ont inventé l'âme afin que l'on rabaisse
Le corps, unique objet de rêve et de raison. »

Anna de NOAILLES

Les professeurs d'histoire et de médecine qui m'ont fait l'amitié de lire cet ouvrage sur épreuves m'ont fait observer que l'Église contemporaine ne saurait être confondue avec les mauvais pasteurs de la chrétienté romaine. Il va de soi que lorsque je stigmatise l'hitlérisme, je ne parle pas de l'Allemagne. La social-démocratie honore un pays que les nazis ont déshonoré. Il en va de même pour l'Église, rien de commun entre notre Sacré Collège et l'Inquisition, entre Jean-Paul II et Alexandre III. Nos lecteurs auront rectifié d'eux-mêmes.

Du péché et des rédemptions

Au cours des cinq siècles qui s'écoulent entre les temps troublés de l'an mil où des putains patriciennes comme Théodora font et défont les successeurs de saint Pierre sur le trône du Vatican, jusqu'aux solstices violents de la Renaissance où Malatesta s'essaie à sodomiser son propre fils, la société romaine a donné l'exemple de la débauche et perfectionné les raffinements de la dépravation. Mais dans toute l'Europe les dignitaires de l'Église sont les plus ardents à mener « le bal du stupre ». Ne prenons que deux exemples édifiants dans ce foisonnement du scandale.

Robert d'Abrissel, fondateur de l'abbaye de Fontevrault, s'endort chaque soir dans le lit d'une de ses religieuses. Il change souvent d'oreiller (XII^e siècle).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le pape destitue l'évêque de Liège. Motif : le prélat avait 65 enfants (XIII^e siècle).

Les hommes d'avant le christianisme ont pu condamner l'adultère, réprouver la bestialité, édicter des lois contre la contraception, mais la liberté de l'amour a été respectée par les sociétés primitives. Dans la Rome des papes, le meurtre, la prévarication, la fornication, les pariades ne sont plus considérés comme des crimes, mais comme des fautes vénielles dont le confesseur vous délivre avec trois *ave* et deux actes de contrition. Seules l'hérésie et la sexualité relèvent de la peine de mort.

Le supplice de Manès, le viol des hérétiques, le génocide des cathares sont présentés comme agréables au Seigneur du Cèdre et des Hysopes. L'homosexualité continue d'être assimilée au crime.

Alors que le Vatican continue de refuser l'ordination des femmes en soulevant un prétexte morphologique (« les prêtres doivent ressembler *naturellement* au Christ »), la pédérastie envahit les couvents.

En 567, le concile de Tours jette feu et flamme : la lumière des dortoirs devra rester allumée toute la nuit. Il est interdit aux moines de dormir à deux. L'évêque pédéraste ou le prêtre homosexuel seront excommuniés sans préjudice des châtiments corporels : cent coups de fouet, tonsure, castration, bannissement [1].

En 1473 à Issoire, un moine, qui se plaignait de nausées, fut examiné par le médecin du couvent qui diagnostiqua une grossesse de six mois. Le moine accoucha d'un enfant mort-né. Le père était un autre moine. Les deux moines étaient hermaphrodites. On chantonna leur aventure en latin de copiste :

Mas, molier, monacus,
Mundi morabile monstrus...

Le démon est protéiforme et la tentation polymorphe. Les Pères de l'Église attentifs à le débusquer se battent sur tous les fronts, dénoncent les couleurs et les formes de la présence satanique.

1. Décrivant la vie des moines de Prémontré, Huysmans écrit : « Quant à ceux qui ont commis le péché de chair, ils étaient condamnés à la prison perpétuelle, enfermés dans les cachots les plus obscurs et privés de communion, à moins qu'ils ne fussent très malades ou sur le point de mourir. Dans ce cas on leur ôtait les menottes afin qu'ils puissent décemment recevoir Notre-Seigneur, et on les reconduisait à la prison pour y mourir. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Malin s'insinue dans les rêves les plus innocents des hommes les plus vénérables, et y souffle des appétits voluptueux qui vont éclore jusqu'au cœur des offices : « L'émission involontaire dans une église est consécutive aux mauvaises pensées. La pénitence sera de 25 jours chez un diacre, 50 chez un évêque. » Les codes pénitentiaires infligent des punitions sévères, allant jusqu'à plusieurs semaines de jeûne et plusieurs années d'abstinence pour les clercs qui enfreignent les lois de l'Église. Le pouvoir religieux continue d'appliquer le règlement cuméen du VII^e^ siècle, qui permet une gamme de sanctions proportionnées à la gravité du péché.

Baisers. Fautifs de moins de vingt ans. « Baisers simples » : six jeûnes spéciaux ; « baisers licencieux », sans éjaculation : huit jeûnes spéciaux ; « baisers avec éjaculation ou étreinte » : dix jeûnes spéciaux.

Masturbation réciproque : Pour des hommes de plus de vingt ans : vingt ou quarante jours de pénitence ; cent jours pour la récidive ; si habituelle, « les personnes concernées seront séparées et feront pénitence [1], pendant un an ».

Contact interfémoral (insertion de la verge entre les cuisses d'un partenaire passif) : une pénitence de deux années.

Fellation (accouplement buccal) : une pénitence de quatre années. Pour les récidivistes, sept années [3].

Sodomie (accouplement anal) : une pénitence de sept années [2].

La semence du démon

Tandis que « certains prêtres, dit Brantôme, bourdellent plus avec les femmes que les ruffians avec les putains des bourdeaux », les Pères de l'Église affrontent en vrac : la chair, les juifs [3], les poètes, les prostituées, les sorcières, les nymphomanes qui sont les différents serviteurs du même maître, le démon. La verge de Satan « longue, raide et démesurée », continue de faire l'objet de mise en garde des théologiens.

Les confidences des possédées de Louviers ajoutent un témoignage accablant au danger du commerce amoureux avec le démon, et des détails plastiques sur sa morphologie intime : « Le

1. La pénitence consiste à vivre chastement, à manger à part (du pain et de l'eau) et à être exclu de l'Église. La durée de la pénitence étant laissée à la discrétion du confesseur.

2. Cité par Tannahil.

3. Les juifs sont toujours considérés comme les bourreaux de Notre-Seigneur et l'Église interdit de faire l'amour avec les juifs (« c'est une forme de bestialité passible de la peine de mort »).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

membre du diable est dur comme un caillou et froid, froid,... j'ai senti comme un attouchement du froid. » Le membre du démon est fait d'écailles comme un poisson. Il se rassemble en entrant et pique en sortant (d'où les épidémies de salpingite diabolique). Une des victimes avoue à son confesseur que le diable a brandi devant elle un membre de mulet, ayant choisi celui de cet animal comme le mieux pourvu.

Pour combattre la dissolution des mœurs, entendez la liberté de l'amour, l'Inquisition fait déclarer l'instinct sexuel démoniaque et hors la loi. Les prédicateurs rappellent avec des précisions d'arpenteur les dimensions intimes du démon et mettent en garde celles qui seraient tentées de tirer la queue du diable. « La verge de Satan est longue et dure, gainée de fer ou d'écailles » (on frémit en pensant au passage de cette herse diabolique dans le vestibule gracile des pucelles). « Le sperme de Satan est abondant et glacial. » Mais comme les rapports avec Satan n'entraînent pas forcément une défloration, l'Inquisition se réserve le pouvoir de condamner uniquement sur intime conviction les vierges suspectes de commerce avec le démon.

Le siècle fourmille de diables insidieux, qui pénètrent les corps et s'y agitent de la tête aux pieds. Le soulier dit « à la poulaine », qui se termine par une tête de chien étirée, fera l'objet des foudres des prédicateurs et ira jusqu'à l'excommunication des porteurs. Charles V interdit ces chaussures comme « maudites de Dieu ». Les théologiens voient dans ce pied fourchu un phallus emblématique. L'Inquisition interdit aux peintres espagnols de représenter l'Immaculée Conception les pieds nus. Qu'on lui chausse des cothurnes : l'orteil de la Vierge ne doit pas être soupçonné.

Phallus artificiel et nudité profane

La statuaire est un art sacrilège et la nudité de pierre apparaît comme une injure à l'eucharistie. L'Église fera voiler le pubis des déesses et raboter le sexe des dieux. Le pape ordonne d'émasculer les géants nus peints par Michel-Ange au plafond de la Sixtine [1]. Les décrets apostoliques interdisent les bains, l'évêque de Carthage oblige les vierges à se baigner tout habillées.

L'Église veille sur la mode masculine. Condamne les hauts-de-chausses moulants qui galbent les parties honteuses et sont porteurs de rêves vénéneux. Impose la robe aux prêtres, le

1. Le Saint Prépuce de la cathédrale d'Amiens, fétiche chrétien emprunté à l'attribut de Priape, est détruit par les prêtres au début du XVI[e] siècle.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pantalon à pont aux laïcs et aux juges le « rabat de modestie », toutes mesures vestimentaires destinées à noyer les avantages virils. Elle dénonce l'usage du phallus de cire et punit les dames qui en font usage ou commerce et stigmatise cet objet de verre empli d'eau chaude avec lequel les nonnes calment les ardeurs de la chair et se satisfont de leur mieux [1] (*Fortina Novelle Dei Novici*).

Norman Kohn dans ses *Enquêtes sur la démonialité* a retrouvé le témoignage d'une paroissienne accablée par un démon qui était ardent et si leste qu'il la chevauchait chaque nuit sans éveiller son mari qui ronflait sur l'oreiller. L'incube nocturne s'acharna six années sur la malheureuse qui priait chaque soir en vain la Vierge Marie de lui épargner cette épreuve. Elle vint confier son tourment à saint Bernard: celui-ci, du haut de sa chaire, commenta le drame devant ses fidèles rassemblés, jeta l'anathème sur le démon et remit sa houlette à la dame, non pour des usages coupables mais pour exorciser les maléfices. Après des bordées d'injures immondes, l'incube finit par se retirer.

Saint Thomas d'Aquin approuve la castration des enfants voués aux chorales des sopranos du pape [2]. Ces enfants étaient opérés dans des échoppes où s'inscrivait sur un panonceau de bois peint: *Cui si castrano regazzi a bon mercati* (« Ici on castre à bon marché »). « A bon marché », c'est faire bon marché en effet de la vie et de la douleur que d'enfouir la tête d'un petit garçon dans un sac et de lui broyer les testicules entre deux pierres [3].

Ce n'est plus saint Thomas, mais saint Matthieu qui porte sur les fonts baptismaux la fête des Innocents.

Hérode le Grand, en l'an IV de l'ère chrétienne, fit exterminer tous les enfants de moins de deux ans pour être sûr de ne pas laisser échapper Jésus. La soldatesque arracha les nourrissons aux mères éplorées qui furent repoussées, fouettées, lardées de lances. La célébration du martyre des Innocents donnera prétexte à une reconstitution symbolique. L'antique coutume de fouetter les femmes qui défilent dans le costume d'Ève va se perpétuer.

1. Et c'est le marquis de Sade qui nous révèle que les exécuteurs testamentaires de Mme Gourdan (qui fut la Mme Claude du XVIII[e] siècle) trouvèrent dans les papiers de la défunte des centaines de lettres d'abbesses et de novices qui lui adressaient des commandes massives de ces instruments en caoutchouc rouge empli d'un lait chaud qu'un ingénieux dispositif de vanne à bascule faisait jaillir au moment choisi. On les appelait meubles des religieuses.

2. Il faudra attendre 1878 pour que le pape condamne le crime de sopranisation. Il avait duré huit siècles.

3. J.-L. Flandrin, *Les Amours paysannes*, Gallimard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Le 30 janvier, il se fit en la ville plusieurs processions auxquelles il y a grande quantité d'enfants, tant fils que filles ; hommes et femmes, qui sont tous nuds, en chemises, tellement qu'on ne vit jamais si belle chose, Dieu merci... Il y a telle paroisse où il se voit plus de cinq ou six cents personnes toutes nues... » (L'Estoile).

Ce défilé de nudités grelottantes prenait sa source dans une fontaine de piété. Mais le torrent qui s'en écoulait était pollué d'eaux troubles et d'impuretés. On ne distinguait plus ceux qui exposaient leur gorge aux rhumes par amour du Christ de celles qui exposaient leurs fesses aux regards par concupiscence.

Le Père Javerny fera connaître le point de vue de Dieu tonnant, sur cette mascarade. L'équivoque était dissipée. On savait désormais qui était l'organisateur de cette parade sacrilège qui parodiait les saintes processions : « c'est Satan qui conduit le bal. Dieu hait la nudité des femmes parce qu'il est la pureté même. Et le démon l'aime parce qu'il est impur. Dieu hait la nudité parce que c'est un signe de notre défaite. Le démon l'aime parce que c'est une marque de son triomphe. Dieu hait la nudité parce qu'elle est la cause et la suite du péché. Le démon l'aime parce qu'elle est une preuve de notre misère et qu'elle découvre en même temps notre indigence » (Révérend Père Javerny).

Épris de nudité le démon ne néglige pas pour autant les robes, les corsages et les dessous. On le retrouve tapi dans la jupe des femmes adultères, et jusque dans la culotte des nymphomanes, d'où les exorcismes vont l'extirper.

Le diable et la chair

La femme adultère est condamnée à « estre battue de verges par les sergents de sainte Marie-Magdeleine ». En 1594, un arrêt précise qu'une condamnée « sera battue de verges pendant trois vendredis par les ministres de la Conciergerie de la cour et mise en un couvent pour y demeurer l'espace de dix ans ». Certains détails rendent le cérémonial encore plus indécent. La malheureuse est tondue, on lui découpe sa robe « devant et derrière, tellement que ne lui demeure que la chemise ». Elle est ensuite « court vestue ignominieusement par les rues, menée jusqu'à son lieu de réclusion ».

« Les nymphomanes se distraient sans cesse par des pollutions dont elles sont elles-mêmes les infortunées ouvrières. Elles ne craignent pas de se procurer cet affreux et détestable plaisir » par les soins d'une main étrangère.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La « nymphomanie » est considérée comme un mélange d'infection du sang et de maladie de l'âme. La « malade » sera saignée toutes les trois heures, décrète Diafoirus, car l'Église et la médecine élaborent une savante confusion entre la caresse intime des onanistes et la voracité des pierreuses qui sombrent dans le tribadisme et le dévergondage.

Diethelm nous révèle dans ses *Dissertations médicales* qu'une jeune fille nymphomane, de famille très pieuse, en proie à une « agitation sexuelle » occasionnée par un valet de ses parents, fut, après diagnostic, enfermée par le médecin traitant dans une maison de torture médicale qui portait un beau nom : La Confiance. Après six saignées le médecin retirait d'abord à la jeune femme son sang. Puis sa raison. Puis sa vie. La « chair » demeure l'ennemie de l'âme. Et les prédicateurs dénoncent la guenille de la pourriture et les dangers de ses apparences : « Le nez, la bouche... ne sont que deux conques. Et ce corps d'os pourris est un affreux assemblage de nerfs et de tendons pleins d'infections.

— Et c'est à cette charogne que vous sacrifierez votre salut ! ?

— *Vultus vivere de posteribus...*, tonne le Père Maillard (Voulez-vous vivre du cul des putains ?). »

La prostitution est bientôt reléguée au second plan par un ennemi autrement redoutable : la sorcière. Celle qui peut retirer la force du membre viril est encore un émissaire du démon, lequel emprunte souvent la forme d'une femme pour instiller la luxure dans les corps et la souillure dans les âmes.

Selon l'Ancien Testament, les auteurs des « crimes contre le sang » étaient brûlés vifs. La chrétienté romaine conduit *les sorcières* au bûcher[1]. Nous voilà parvenus à la croisée des chemins, à l'affrontement entre les deux grandes forces castratrices : l'Église et la femme.

L'Église lance le diable dans la bataille du sexe. Elle condamne, dénonce et exorcise les incubes et les succubes, ceux qui se couchent sur le ventre, ceux qui se couchent dessous, et permettent aux femmes des caresses brûlantes et des vertiges inconnus. Des sensations si troubles et si violentes que les épouses en viennent à répudier les tendresses conjugales. Et en

1. Un des inquisiteurs du fameux procès de la Grande Vauderie d'Arras, qui se déroula de 1459 à 1461, assura qu'un tiers de la chrétienté se trouvait entaché de sorcellerie. Chrétien Tomasen, mort en 1728 à Halle, calcula de son côté qu'il n'y eut pas moins de 9 440 000 victimes de l'Inquisition. Si l'on tient compte de la population clairsemée de l'époque, pareille évaluation jette une singulière lueur sur l'ampleur relative des crimes commis au XX^e siècle à l'occasion de la Seconde Guerre mondiale. (Cité par Darmon.)

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1284, le pape lance la bulle qui condamne en vrac les sabbats, les cornues, les jusquiames, les hellequins, les jeteurs de sorts, les boucs et les manches à balai :

« Nous avons récemment appris avec tristesse qu'en certaines parties d'Allemagne du Nord, dans les provinces, les villes, les territoires, les localités de Mayence, Cologne, Trèves, Salzbourg et Brême, un certain nombre de personnes des deux sexes, oublieuses de leur salut et contrairement à la foi catholique, se sont données aux démons apparus sous la forme d'incubes et de succubes. Par leurs incantations, leurs sorts, leurs crimes et leurs actions infamantes, ces criminels détruisent le fruit des entrailles des femmes, des troupeaux et de divers animaux : ils déciment les récoltes, les vignes, les vergers, les prairies et les pâturages ; ils font mourir le blé, l'avoine et autres plantes et légumes ; ils n'apportent que douleurs et afflictions, souffrances immenses et maladies répugnantes (internes autant qu'externes) aux hommes, femmes, animaux, troupeaux et autres bêtes ; ils empêchent les hommes de procréer et les femmes de concevoir ; ils rendent les femmes et leurs maris impuissants. »

Qu'est-ce qu'un succube ? Une créature de l'enfer, une gouge de Satan qui envoûte les jouvenceaux et les pères de famille, pompe la substance des chrétiens par des sortilèges, des recettes et des artifices si violents qu'elle finit par extirper du même coup la moelle, la foi et l'âme.

Honoré de Balzac nous en donne un portrait saisissant dans ses *Contes drolatiques*.

> « Laquelle femme estrangiere faict le mestier de fille de joye en fasson proditoire, abusive, et en telle empirance de malfassons que elle menasse de ruyner la foy catholicque en ceste ville, pour ce que ceulx qui vont à elle en reviennent l'ame perdue de tout poinct, refusent l'assistance de l'Ecclise avecques mille scandaleux discours.
> ... Et ha ledict jeune homme noble vociféré mille aultres louanges dudict démon, lesquelles tesmoignent la véhémente envousterie practiquée à son esguard, et prouvent d'abundant la vie abominable, immunde, incurable, et les frauduleuses sorcelleries auxquelles il est présentement soubmis, ce dont jugera nostre seigneur l'archevesque, à ceste fin de saulver, par exorcismes et pénitences, ceste jeune ame des pièges de l'enfer, si le diable ne ha esté trop avant en icelle.
> Aulcuns, en ce temps, ont dict ceste diablesse avoir accolé

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sur elle ledict gentilhomme par ses longs cheveulx, lesquels seroyent guarnis de proprictez chauldes par lesquelles vous communicquez aux chrestiens les feux de l'enfer soubz forme d'amour, et les fait besongner jusques à ce que leur ame soyt, par ainsy, tirée de leur corps et acquise à Satan. »

Les potions des sorcières suscitent chez ceux qui les absorbent des troubles multiples et affectent leurs fonctions reproductrices. Les créatures diaboliques qui fabriquent les liqueurs maudites se déplacent sur un manche à balai, sorte de pénis stylisé. Leur mode de locomotion relève de la « lévitation phallique ». La médecine d'avant-garde ne met pas en doute les vertus de la pharmacopée de l'ombre. En 1527 à Bâle, quand le grand Paracelse brûle toute la médecine, il proclame qu'il tient des sorcières l'essentiel de son savoir.

« L'unique médecin du peuple pendant mille ans — la sage-femme — la Bella Donna, la Belle Dame, fut la sorcière, la fiancée du diable, du mal incarné qui a fait tant de bien malgré les persécutions de l'Église [1]. »

L'Église, acharnée à sataniser l'amour charnel finit par identifier la femme à la sorcière et lui imputer la source du péché et la pratique du crime. « En fait elle veut frapper une rivale en démiurgie dans l'exercice même de la religion. La femme au sabbat remplit tout, dit Michelet, elle est le sacerdoce, elle est l'autel, elle est l'hostie dont tout le peuple communie. Au fond n'est-elle pas le Diable même [1] ? »

Ces potions où se mêlent le pollen de mandragore et le broyat de génitoires de vipères mâles, ne sont pas les seules ressources des suppôts. Cent fois, au cœur des débats, les accusés se déclareront victimes du « froid par maléfice ». (La pureté diamantine de la formule rend toute exégèse superflue.) Et voilà que la mythologie catholique enfante les « noueurs d'aiguillette », autre coterie extravagante, digne de la Centrale surréaliste, et dont l'abbé Thiers nous livre la recette démoniaque.

Selon l'abbé Thiers sont « noueurs d'aiguillette » :

« Ceux qui prononcent par trois fois le nom et le surnom des deux nouveaux mariés, en formant un nœud la première fois, la seconde en le serrant un peu, et la troisième en le nouant tout à fait... Ceux qui font un nœud à une aiguillette, ou à une corde en disant " Ribald " et en

1. Michelet, *Traité des superstitions*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faisant une première croix ; puis "Nobal" en faisant une seconde croix et un second nœud ; et enfin "Varnabi", en faisant une troisième croix et un troisième nœud, dans le temps que le prêtre... Ceux qui lient la verge d'un loup au nom d'un nouveau marié et d'une nouvelle mariée... Ceux qui prennent du poil de pubis et du poil d'anus, et les lient ensemble de toutes leurs forces, et avec plusieurs nœuds, dans le temps que le prêtre leur dit : *Ego in matrimonium vos conjugo...* »

Des litanies du Père Sanchez aux tentations du Vatican

« Toute femme qui aime est plus portée à céder si elle est à l'église ou en dévotion qu'à tout autre moment. »

Chevalier de la TOUR

Le confessionnal permet aux confesseurs de sanctifier le péché par la contrition, d'humilier les pénitentes en leur arrachant des secrets d'alcôve, d'assouvir leur libido. Tartufe chuchote, ronronne, condamne et se délecte à l'abri de la pénombre de la grille, où il savoure la volupté de la « revanche des mots consacrés sur les actes inaccomplis ».

Animés par une dialectique vengeresse, les prophètes de la vertu s'affairent à rouler dans la fange les parties honteuses, les coïts avortés, les caresses interdites, et à se vautrer dans une éloquence salace à l'abri de la morale puritaine.

Les Pères de l'Église seront les chantres inspirés de cette casuistique de venelle. Le *De matrimonio* du Père Sanchez déroule ses litanies moralisatrices à travers une incantation érotique.

« Est-il licite de penser à une autre femme dans l'accomplissement de son devoir conjugal ?... Est-il licite d'éjaculer chacun de son côté ?... Est-il licite de pratiquer l'intromission ailleurs que dans le vase idoine ? »

En clair : n'enculez personne, c'est contraire à la morale divine. Mais cette morale pousse l'inquisiteur à des introspections sacrilèges : « La Vierge Marie a-t-elle reçu de la semence libre lors de ses rapports avec le Saint-Esprit ? »

Nous touchons là, si on ose dire, les testicules de l'Archange.

Les docteurs de la foi interdisent aux époux la pratique des caresses conjugales le dimanche en souvenir de la résurrection du Christ ; le lundi pour honorer les défunts ; le jeudi pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

communier dans le souvenir ; le vendredi pour honorer la mort du Sauveur. Les deux jours ouvrables, le mercredi et le samedi, comptent 50 % de jours fériés en raison du Carême, de l'Assomption, de Noël et autres fêtes carillonnées.

Ce Carême ne concerne pas les jésuites. Ainsi le Père Girard, directeur de conscience de Catherine Cadière, confie à sa pénitente que Dieu n'entre pas lui-même dans le corps des femmes guettées par la Grâce, mais qu'il procède par procuration, et délègue des intercesseurs qualifiés. Le jésuite remplit ses fonctions avec une ferveur apostolique :

> « Quand le Père Girard me trouvait au lit après avoir fermé la porte, il s'allongeait à mes côtés... Il me dit un jour que le bon Dieu voulait qu'il appuie son côté sur le mien. Et comme j'étais couchée, il me fit mettre au bord du lit et se mit sur moi... »

Ces chevauchés chrétiennes se terminent par une sorte de communion. Catherine la reçoit sous forme d'espèces brûlantes qui la conduisent à l'extase. Le Père Girard alternait la semonce et la semence.

> « Il me découvrait et me baisoit de moment à autre... Quelquefois il me donnait quelques coups de discipline et baisait ensuite l'endroit où il avait frappé. »

Ces célestes transports soulèvent Catherine de terre. La voilà douée, elle aussi, de lévitation. Elle marche comme sur des coussins d'air à deux mètres du sol « environnée d'un nuage depuis la ceinture jusqu'en bas ». Les stigmates de la Croix apparaissent sur la chair marquée par les coups de discipline. Ses règles disparaissent et sont remplacées par une couronne de sang qui coule sur sa tête...

Sur les 25 juges du tribunal d'Aix, il s'en trouva 12 pour voter la mort par les flammes du Père Girard qui avait outrepassé les droits de la mission que Dieu lui avait confiée. Il fut remplacé auprès de Catherine par le Père Nicolas, le vigoureux prieur des carmes de Toulon qui s'acquitta de sa charge pour le plus grand bien de sa pénitente...

La tentation n'épargne pas le trône de saint Pierre. 15 avril 1501. On avait fait venir cinquante catins que les serviteurs déshabillèrent progressivement.

Quand elles furent nues, le pape demanda qu'on apportât des sacs de noix et qu'on les répandît à même le parquet. Les filles nues furent invitées d'aller rechercher les noix, à quatre pattes sous les armoires ou accroupies sous les tables. Leurs

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

postures émoustillaient les serviteurs du Vatican. Le Saint-Père frappa trois fois dans ses mains et ordonna une copulation générale. Sa fille Lucrèce se tenait à ses côtés, les yeux brillants, les lèvres serrées, elle semblait en proie à une grande excitation. Le meilleur mâle fut désigné à main levée par le public et couronné par le pontife, tandis que les filles continuaient de se faire saillir sur les dalles du palais, à même la pierre...

« Et sur cette pierre tu bâtiras mon Église... »

Au petit jour le pape quitta la fête et se retira dans les appartements pontificaux pour dormir avec sa fille. Il attachait d'autant plus de prix à ces caresses incestueuses qu'il savait que Lucrèce le trompait avec ses propres fils. Quand il se résigna à la marier avec le comte Sforza, la jalousie tarauda les nuits du successeur de Pierre. « Je ne connais plus cet homme... » Il fit annuler le mariage — en « Cour de Rome ». Dirimance pour cas d'impuissance.

Rarement, dans l'Histoire des hommes, l'orgie, la luxure, l'inceste, la dépravation, la débauche, l'ordure et le crime ont connu un épanouissement comparable à celui qui embrasa le palais Vatican en cette première moitié du XVI^e siècle.

Aux sources de la Trappe

La vie de l'abbé de Rancé[1] apporte la plus édifiante illustration des implacables mécanismes de l'entreprise de l'Église contre le corps humain. L'abbé apparaît, dès sa prime jeunesse, comblé par les tendresses de l'âme et les grâces du sort. Il a pour parrain le cardinal de Richelieu, et il joue sur les genoux de Marie de Médicis. A sa douzième année il traduit Anacréon de manière si remarquable que le roi lui-même demande à son confesseur de convoquer l'enfant prodige. La mort de son frère Denis François fait de lui l'abbé commandataire de la Trappe. Et le nouveau chevalier de Malte s'étourdit entre la chasse et les plaisirs de la Cour : « Je vous assure que l'abbé de Rancé est un homme galant et qu'il a de multiples tendres commerces[2]. »

Lorsqu'il rencontre Marie de Montbazon, celle que le royaume a surnommée La Plus Belle du Monde, l'abbé sent fléchir ses jambes et chavirer son cœur. Et Rancé s'engouffre

1. Jean Armand Le Bouthillier de Rancé, réformateur de la Trappe.
2. Tallemant des Réaux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dans ce bonheur vorace qui va lui prodiguer treize ans ses soleils et ses marées.

« Comme le coquillage enregistre la mer
Grisant mon cœur treize ans treize hivers treize étés
J'aurai tremblé treize ans sur le seuil des chimères
Treize ans d'une peur douce amère [1]. »

Le caractère dominant de ce couple enchanté, c'est l'harmonie des esprits et la complicité des corps. Et c'est au bout de ces treize ans que la « peur douce-amère » se hausse à l'épouvante. Rancé a galopé de son château de Veretz jusqu'à Saint-Germain l'Auxerrois où Mme de Montbazon prolonge sa convalescence. Il prend la clef dans la cachette derrière les glycines, et monte à son habitude l'escalier dérobé. Il frappe les trois coups rituels à la porte. Point de réponse. Il entre dans la pénombre du jour tombant de la chambre aux volets clos, son regard est attiré par une corbeille de lumière fauve sous la fenêtre.

Il s'approche et dit à voix basse : Marie, c'est moi... Glacé par le silence de crypte, il tend la main vers la corbeille et recule avec un hurlement d'horreur. Il vient de toucher la tête coupée de sa maîtresse. Il tombe à genoux en sanglotant au pied du lit de ses amours. Le corps de la morte avait gonflé sous l'effet de la chaleur et le chirurgien, soucieux de s'épargner la commande d'un second cercueil, avait tranché la tête et l'avait déposée sur un plateau.

Rancé va errer à travers les bois, funambule désespéré avant de remonter l'escalier, de s'emparer de cette tête et de l'emporter à Paris chez l'embaumeur.

Il vend ses biens, fait remettre en état la Trappe de Soligny. Il s'installe dans une cellule chaulée entre la tête embaumée de la duchesse et la tête de mort dont il a fait son encrier. De cet encrier vont tomber les édits les plus inhumains qui aient jamais régi une communauté humaine.

M. de Rancé instaure une rigueur de règles et de contraintes sans égales dans l'histoire de l'Église : jeûnes, mortifications, flagellations, tous les raffinements de la cruauté mystique au service du ravalement des corps. Il donnera aux trappistes le goût de la souffrance solitaire, comme s'il avait à cœur de faire partager à ses frères sa propre expiation :

« On se lèvera à deux heures, pour matines... On fera les espaces d'entre la cloche très petits pour ôter lieu à la

1. Aragon.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

paresse... On n'entrera jamais dans les cellules des uns des autres... On couchera sur une paillasse piquée qui ait tout au plus un demi-pied d'épaisseur... On se nourrira de pain et d'eau... Nous dirons la messe à trois heures du matin, c'est l'heure de la mort... »

La plainte et le gémissement sont bannis de ces bouches d'ombre :

« Le malade ne se plaindra jamais. Le malade ne doit avoir devant les yeux que l'image de la mort. Il ne doit rien tant appréhender que de vivre... »

Et M. de Rancé refuse aux moines jusqu'aux armes de la nuit en leur imposant des cellules d'ombre claire.

« Nous ne vivons les uns et les autres que dans l'espoir et le désir de la mort. »

Les griffes de la haire et du scapulaire qui déchirent les chairs, les agenouillements sur les dalles glacées les nuits d'hiver, les heures d'immobilité complète la face dans la poussière... « Le seul dialogue possible avec Dieu c'est la mort. » Telles furent les lignes de force de la réforme de la Trappe de Jean Armand Le Bouthillier de Rancé qui avait donné à son insu à la rédemption le visage du « masochisme » (avant la lettre). Sa meilleure épitaphe est l'œuvre de M. de Chateaubriand :

« Rancé serait un homme à chasser de l'espèce humaine s'il n'avait partagé et surmonté les souffrances qu'il imposait aux autres. »

Des possédées

> *« La foi chrétienne dans son principe est sacrifice de l'esprit, de tout son orgueil et de toute sa confiance en soi, par surcroît, elle est asservissement, risée et mutilation de soi. Parmi les symptômes les plus constants de cette névrose, on trouve aussi une explosion subite de sensualité effrénée qui se marie tout aussi subitement en convulsions de pénitence. »*
>
> NIETZSCHE

Il n'y a pas dans toute l'histoire de tragédie plus révélatrice des mystérieuses interférences du sexe et de la foi, que le roman démoniaque des possédées de Loudun. Sœur Jeanne des Anges était la supérieure des ursulines. Elle devint amoureuse

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

d'Urbain Grandier, qu'elle ne connaissait que de réputation. Une réputation de séducteur et de débauché. Aucune femme ne pouvait lui résister... Le sommeil de sœur Jeanne est visité par Urbain Grandier qui lui délègue des légions de démons nocturnes. Ces démons la caressent, la dénudent, la renversent... La mère supérieure se défend, défaille : « J'étais prête à succomber à la tentation... » Et au petit jour elle découvre les cernes bistres sous les yeux bleus des novices. « Encore Urbain Grandier... » Elle s'en ouvre à son confesseur : toutes les nonnes du couvent sont possédées par les démons...

Urbain Grandier périra dans les flammes.

La jouissance charnelle s'inscrit au filigrane des mortifications, des macérations et des flagellations où le pénitent recherche, à son insu, dans l'extrême douleur une sensation parente de l'extrême volupté. Et certaines saintes, entre toutes révérées, ont identifié l'épée flamboyante de l'Archange à un céleste pénis. L'extase de sainte Thérèse est une extase sensuelle. Ecoutez sa confidence :

> « Je vis un ange auprès de moi, plutôt petit, très beau. Il tenait dans ses mains un long dard qui était d'or, avec une pointe de fer. Il me parut qu'il le plongeait en moi à plusieurs reprises et que ce dard me pénétrait jusqu'aux entrailles. Excessive était la suavité que mettait en moi cette extrême douleur... »

La sainte ouverte au dard de l'ange, c'est le premier degré de l'extase. Sainte Thérèse [1] qui fut au Carmel ce que l'abbé de Rancé fut à la Trappe, contraignait ses nonnes à se déshabiller devant elle. Elle les forçait à marcher à quatre pattes et brûlait sur leur dos nu des papiers odorants. L'odeur de sainteté prenait son vol entre les cassolettes et les poils roussis. Sainte Thérèse était partagée entre les prurits du ventre et les élans de l'âme, les nonnes entre l'étonnement et la douleur.

L'héritage mystique de Jeanne des Anges, de Rancé et de sainte Thérèse connaîtra d'atroces résurgences entre les visitandines de Tours et les trappistines des Mauges.

> « Les religieuses de Notre-Dame de la Charité à Tours, avaient acquis une bien triste et honteuse notoriété en

1. La catalepsie et l'extase alliées à l'hystérie sont le ferment des apparitions. Ajoutons-y les jeûnes volontaires, appelés aujourd'hui « grèves de la faim » des ascètes illuminés par la foi. Les « états seconds » sont propices à l'éclosion des fantasmes. La fermeture de l'armoire du réfectoire ouvre la porte du paradis : « Ceux qui rencontrent chaque jour le pain et la viande, dit Tylor, rencontrent rarement les anges. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

raison des mauvais traitements qu'elles faisaient subir à leurs élèves. Les punitions infligées aux jeunes filles ressemblaient à celles qui furent en usage au Moyen Age. Elles devaient embrasser les pieds de leurs camarades et "faire le signe de la croix avec la langue", c'est-à-dire la jeune fille qui s'était rendue coupable d'une faute bénigne était obligée de s'étendre sur le sol, aux pieds de la bigote, et de dessiner sur la poussière, avec sa langue, le signe de croix. Si une jeune fille était prise de nausée, on lui plaçait, en guise de bâillon, un chiffon sale dans la bouche. Pendant une journée entière, des élèves portaient une camisole de force, et les jeunes filles condamnées à cette punition devaient alors manger dans des récipients de terre en lapant leur nourriture comme des chiens. Une religieuse qui portait le beau nom de Marie, sainte Rose du Cœur-de-Jésus, avait coutume d'enduire le visage de ses victimes de boue et de matières plus maladorantes encore. Il y avait également une punition appelée "l'épreuve de l'eau" qui consistait à tenir la tête de la jeune fille, vêtue de la camisole de force, dans un baquet rempli d'eau jusqu'à la suffocation. »

Le martyre des trappistines

Les sévices traditionnels ont régressé dans la plupart des ordres monastiques. Le fanatisme médiéval y mène encore quelques escarmouches, les derniers combats d'avant la libération. Aujourd'hui encore dans certaines congrégations religieuses, les novices sont astreintes à s'appliquer des compresses d'eau chaude sur les seins. Ce cataplasme brûlant est renouvelé jusqu'à ce que le mamelon se résorbe, et que la pointe et l'aréole aient perdu toute sensibilité. La «zone érogène» nivelée évite le port du soutien-gorge qui confortait le profil de la tentation.

C'est au docteur M. de Cholet que je dois un fait divers pathétique et à peine crédible. Sous l'occupation allemande les familles paysannes de l'Ouest, dont la prolifération n'avait pas attendu les allocations familiales, étaient souvent dotées de cinq ou six filles, devenues bouches inutiles dans les petites métairies des Mauges, du Bocage et de la Gâtine. La tradition des vocations religieuses s'en trouva largement confortée. Des centaines d'adolescentes fragiles — quatorze à seize ans — prirent le chemin du couvent. Des couvents qui semblent l'illustration de la boutade de Le Corbusier: «Le drame de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

notre temps, c'est qu'on élève les générations de l'an 2000 dans des bâtiments conçus pour les contemporains de Louis XV. » Le vide gelé des grandes salles de pierre où le chauffage est réduit à la cheminée féodale, les cellules glaciales, la pénurie d'aliments forts, la cruauté du règlement qui régit les communautés, la froidure humide des dalles, une conjuration d'astreintes, de gel et de disette allaient précipiter des dizaines de novices dans la phtisie galopante. La plupart étaient de candides villageoises formées par des religieuses dont les principes d'éducation sexuelle n'avaient pas évolué depuis les croisades. Le contrôle médical était assuré à la petite semaine par le docteur M. dont la voiture à gazogène abordait le couvent trois fois par mois, sauf en cas d'urgence.

Le docteur avait attiré l'attention de la mère supérieure sur les premiers signes de tuberculose qui fleurissaient les pommettes des jeunes nonnes. Et trois d'entre elles venaient d'accéder à un autre mystère douloureux auquel elles n'avaient pas été préparées: l'avènement de la menstruation. Elles s'en étaient ouvertes à leur confesseur, qui avait alerté la supérieure.

La Mère pria longtemps, longtemps, et c'est à l'issue de cette longue prière qu'elle conçut ce pieux mensonge qui aboutissait à une monstrueuse duperie et à une répugnante iniquité. Comme les petites trappistines connaissaient simultanément l'irruption de leur menstruation et les premiers crachements de la phtisie, la Mère leur révéla que Dieu, dans sa bonté infinie, avait voulu opérer un transfert des règles par la bouche afin qu'elles n'aient pas à se pencher sur les parties honteuses de leurs corps qui devaient demeurer cachées. Le dimanche suivant, rassurées, les novices grelottantes sous la nef humide entonnaient de leurs voix fêlées par leurs poumons en sang:

« Nous l'adorerons le Seigneur, le Seigneur
Nous l'adorerons de tout notre cœur... »

Elles n'ont pas chanté longtemps. Cinq sont mortes le même mois.

Cette anecdote est ininventable. Le docteur M. se porte garant de l'authenticité de cette pieuse forfaiture.

Les pariades du Saint-Esprit

Toute religion sécrète ses schismes comme un sang vicié mûrit en pustules. Les grands courants schismatiques se divisent eux-mêmes en affluents secondaires: les sectes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En 1374, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, naît la secte religieuse des Danseurs à Aix-la-Chapelle. Ces Danseurs donnaient des représentations de danse sacrée à travers la Belgique. Leur spectacle multipliait les figures sautillantes de la « chorée hystérique ». Ils dansaient, se tenant par la main, en mêlant des prophéties macabres à des incantations visionnaires, et ne terminaient ce combat avec l'Ange que lorsque l'épuisement les faisait tomber en syncope.

Les femmes des camisards se frappaient de leurs mains, tombaient sur le dos en catalepsie, fermaient les yeux, et à l'issue de la transe douloureuse, déclaraient qu'elles avaient vu — les yeux ouverts — les anges du Paradis et de l'Enfer[1].

En France, l'épidémie d'hystérie religieuse la plus spectaculaire a eu pour théâtre Morzine, entre 1861 et 1865. Les filles grimpaient aux arbres en criant des blasphèmes et des mots orduriers, caressaient leur ventre, éructaient des prophéties. Les curés se déplaçaient en cortège pour exorciser les possédées. En vain. Ce fut Morny qui trouva l'exorcisme. Avec ses gendarmes et ses cachots.

Les sectes russes des Chlystes et des Skopsis partaient du principe panthéiste que chaque être est détenteur d'un fragment de divinité. Elles alternaient au cœur des fêtes la danse, le chant, la flagellation, la castration et l'excision. L'hypnose collective atteignait sa périhélie lorsqu'un guetteur, la tête levée vers le ciel, apercevait les ailes blanches du Saint-Esprit qui descendait vers eux. « Il arrive, le Saint-Esprit arrive... » Pour honorer la venue de l'Esprit, les fidèles déchiraient leurs vêtements, se mettaient à quatre pattes et, comme dit la chanson de carabins, s'enfilaient en couronne. Les Chlystes, dont la vie sociale est marquée par le refus du mariage et par une extrême pudeur, pensaient que la sodomie était sanctifiée par la venue de l'Esprit.

Lénine allait les ramener à des conceptions de danses collectives très éloignées des pariades eucharistiques.

Perspectives et réalités

En 1960, après une enquête pilote portant sur 163 personnes déjà interrogées par l'IFOP et constituant un échantillon (approximativement) représentatif de « la population française âgée de vingt ans et plus », le docteur Pierre Simon lance à travers 79 départements une équipe impressionnante :

1. *Dictionnaire des religions.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

173 enquêteurs, 65 hommes et 108 femmes, qui vont réaliser 2 625 interviews.

L'enquête se présente comme un examen: écrit, oral, fiches d'observation, fiches individuelles, etc. 74 % de réactions favorables: « Il est temps qu'on parle ouvertement de ces choses-là. » 15 % de réactions hostiles, du genre: « Quel cochon, c'est du vice, vous n'avez pas honte, ça vous regarde pas. »

Le tableau synoptique de ces investigations, publié chez Julliard sous le nom de *Rapport Simon,* constitue le dossier statistique le plus important et le plus complet réalisé en France sur les problèmes de la sexualité.

Le professeur Simon et son équipe, au cours de leur enquête sur le comportement sexuel des Français, ont interrogé quelques milliers d'hommes et de femmes — catholiques, agnostiques ou athées — sur la longueur du pénis en érection. Deux chiffres portent à rêver. Les chrétiens pratiquants de plus de cinquante ans d'âge lui attribuent la plus grande dimension: 19 centimètres *et plus*. Les chrétiennes pratiquantes de moins de cinquante ans la plus étriquée: 15 centimètres.

A partir de ces deux chiffres, toutes les hypothèses sont autorisées...

Les temps ont changé. La virginité elle-même n'est plus ce qu'elle était.

Où est donc l'époque bénie où les Pères rivalisaient d'ingéniosité pour inventer des recettes infaillibles pour la vérification des pucelages? « Pour identifier une vierge, soumettez-la à l'épreuve de l'urine. La vierge pisse plus délié qu'une autre, parce que son engin est encore serré et étroit jusqu'aux bords extérieurs, qui la fait ainsi pisser plus roide et plus loin. » Pour Béroalde de Verville, il suffisait de souffler dans le vagin: « Si elle n'est pas pucelle l'air s'y engouffre, si elle a gardé sa fleur, l'air vous revient au visage. »

L'Église a définitivement renoncé à ces contrôles veloutés du triangle pubien: « Quand le poil est dru et bien situé, c'est signe de pucelage. Mais quand il est relevé, braisé, éparpillé, c'est signe qu'on s'est appuyé dessus (*on* c'est le passage du Malin).

Au début du siècle, la Sainte Rote constate avec un brin de nostalgie que la « virginité est une chose bien difficile à prouver, que même la preuve de la présentation corporelle est considérée comme de peu d'importance ». Et le Saint-Père lui-même consacre la primauté de la pénétration en profondeur sur les mignardises du parvis. Le 12 février 1941, Pie XII entérine la thèse du *Traité du mariage* du cardinal Gasparri:

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« La pénétration et l'éjaculation ne doivent pas être superficielles. C'est le gland tout entier qu'il faut introduire dans le vagin. »

Comme a dit le cardinal Marty au cours d'une interview télévisée : « Il faut bien vivre avec son temps... »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6.
Des rois et des reines

La nuit des rois

Le droit divin, les fastes de la Cour, la candeur du peuple, la fable et les trouvères se sont conjugués pour parer les amours royales d'un tissu de volupté et d'une aura de mystère. La « nuit des rois » a longtemps nourri les chroniques et enflammé la légende. Son héritage refleurit aujourd'hui dans la presse du cœur, les feuilletons du cinéma, les romans-photos et les bandes dessinées[1] : Buckingham aux Tuileries, Fersen à Versailles, Marie Walewska à l'île d'Elbe et Marie Wetsera à Mayerling. Une imagerie candide et perverse illustre des siècles d'aventures et de ragots, des siècles où le scandale devenait le véhicule du merveilleux et drainait les rêves des humbles vers la chambre royale où brûlaient les verveines. La princesse répudiée, la bergère épousée, les philtres de la favorite et les diamants de la reine ont fécondé les mythes et les songes de nos aïeux.

Notre temps a pris la relève : Paola, Grace ou Caroline de Monaco, Liliane de Réthy, Margaret d'Angleterre, les idylles des princesses ou les mariages morganatiques des rois en exil continuent de passionner démesurément les masses populaires. Les moyens d'information et de déformation des médias jouent un rôle déterminant dans la pérennité de cette légende héritée d'une tradition mythologique : elle est née sur l'Olympe des frasques des dieux.

Nous avons choisi dans les annales des venelles royales quelques-unes de ces nuits qui ont alimenté cette passion ingénue, une manne de caresses, de poignards et de dentelles empruntée aux « dessous de l'histoire ».

1. Dans le registre : amours tragiques, amours célèbres, amours maudits, etc.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les noces de Suse

Ici s'est arrêté Alexandre... Le roi regarde une dernière fois la colonne votive dressée sur la colline qui surplombe le Gange. Et, cédant enfin aux injonctions de ses lieutenants, à la sourde colère de ses guerriers, à cette immense lassitude qui étreint cette armée en marche depuis la Grèce, il reprend la route de Suse. Il y est accueilli par Statira, la fille de Darius, que le roi des rois lui avait proposée pour épouse après sa défaite. Alexandre, qui l'avait dédaignée, est ébloui par la beauté brune, bouclée, dorée, de la fille de Xerxès. Et il décide de l'épouser le lendemain. Ses lieutenants lui font observer qu'il est déjà marié. Alexandre hausse ses larges épaules : « Alors je vais en épouser deux à la fois. » Et tourné vers sa fiancée : « Statira, va chercher ta cousine... » Pour que personne n'ait de regret il va marier du même coup dix mille de ses soldats avec les dix mille plus belles filles de Perse.

La nuit de noces de Suse demeure la nuit d'amour la plus généreuse et la plus baroque de l'Histoire. A l'issue du festin les hérauts sonnent une marche nuptiale. Alors chaque guerrier s'empare de chaque vierge, l'étend à la belle étoile, à même l'herbe des prés, ou sur les joncs du fleuve, ou sur la mousse au pied des arbres. Et dans la nuit comblée d'astres, de trompettes et de fumées, vingt mille cuisses nues s'ouvrent à dix mille mâles impatients. Un concert de plaintes douces et de râles heureux, un hymne à vingt mille voix monte du camp vers la Voie lactée. Alexandre a renvoyé ses deux épouses après les avoir déflorées. Et comme la dernière étoile s'attarde dans le ciel d'Orient, il ramène sous sa tente son ami Héphestion, et termine la fête des épousailles par un festival de caresses avec son amant.

Une vierge pour Auguste

Lorsque le divin Auguste épouse en troisièmes noces la capiteuse Lydia, il espère fonder un foyer fertile et oublier ses déboires avec l'impératrice Scribonia, qu'il vient de répudier, pour cause « de perversité morale ». Comme fera Napoléon quinze siècles plus tard, Auguste épouse un ventre. Lydia est une robuste patricienne aux flancs évasés et déjà mère de deux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

enfants. Auguste a dépassé la cinquantaine : il est vivement désireux de conforter sa postérité. Après deux années de caresses stériles, Lydia s'inquiète : si elle allait, elle aussi, connaître l'exil de Scribonia ? Elle consulte ses médecins. Dans un premier temps elle est révoltée par leur diagnostic : « Il faut procurer des vierges à l'empereur, c'est le seul moyen de lui rendre sa puissance perdue. » Puis l'impératrice se résigne et elle va choisir elle-même la première agnelle dans le bas peuple. Belle et pure. Le divin Auguste s'essouffle en vain sur les vierges de Suburre. Il est rongé par ses secrètes faiblesses : il n'est plus capable d'engendrer, plus capable d'aimer. Il renonce : « Je vais adopter un enfant », annonce-t-il à Lydia.

Tourmenté toute sa vie par les tumultes de son propre foyer, il va édicter des lois destinées à protéger à la fois la vertu des vierges et les droits des épouses. Sous sa direction les législateurs romains vont refondre le Code. C'est d'Auguste que datent les lois moralisantes : *Lex Julia de adulteris, Lex Julia de maritalis ordinandis* (destinées à resserrer les liens du mariage).

Le renoncement à l'amour débouchait sur la charte de la morale [1].

Julie ou l'inassouvie

> « Julie était la fille de l'empereur Auguste, souverain absolu qui régnait sur cent millions d'âmes. Elle était belle, intelligente, très instruite et spirituelle. »

Protectrice des arts, elle sut, par ses qualités intellectuelles, gagner et conserver l'amitié d'hommes tels que le poète Ovide. Elle avait tout ce qu'une femme peut désirer, sauf le bonheur sexuel ; cela, ni dix hommes, ni cent, ni mille ne pouvaient le lui procurer. Il n'y avait guère d'homme vivant qui ne pût susciter en Julie un désir fiévreux. Du moment que l'organe sexuel d'un garçon était capable d'érection, il n'était pas trop jeune ; et, sinon, les petits garçons avaient d'autres usages... Quant aux vieillards, eux aussi pouvaient servir, au moins d'une certaine façon ; entre ces cas extrêmes de défaillance par la faute de la jeunesse ou de la décrépitude, n'importe quel homme faisait l'affaire.

Déjà, quand elle était enfant, cette fille d'empereur se faisait un plaisir d'exhiber son corps en public, et sa préférence

1. Le Sénat promulgua la *loi pappera poppera* qui interdisait à tout homme de plus de soixante ans de se marier avec une femme de moins de cinquante ans. Cette loi malheureuse fut abrogée par l'empereur Justinien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

allait aux vêtements transparents conçus pour tout révéler et suggérer encore davantage. A peine sortie de l'enfance, elle s'était lancée dans les aventures amoureuses, comptant bientôt les amants par douzaines, puis par centaines. Bien avant son mariage avec Tibère, les ivresses publiques et les excès sexuels de Julie étaient le thème favori des commères romaines, particulièrement friandes des extravagances érotiques des célébrités...

Des bras de ses innombrables amants — la moitié, dit-on, de la jeunesse dorée et de la soldatesque de Rome — elle passa à l'habitude de se donner à n'importe quel étranger de passage, quels que fussent sa couleur, son âge ou son apparence. Avec une bande de lascives Romaines, elle errait dans les rues, abordant les passants, les entraînant parfois dans une allée proche ou sous une arcade, où la transaction était conclue rapidement, afin qu'une autre pût lui succéder sans délai... Le soir, elle se postait près de la statue de Marsyas au Forum, un endroit bien connu, où stationnaient les prostituées. Aucun homme n'était refusé ; aucun désir, aussi vicieux ou grotesque fût-il, n'était laissé inassouvi (cité par John Atkins).

Les reines vierges

L'empereur Constancius eut pour femme Eusébia, princesse très belle, et de la beauté de laquelle on parlait partout avec admiration. Constancius était un homme mol, efféminé et affaibli par de troubles langueurs. Eusébia, qui était dans la fleur et dans la vigueur de son âge, eut de fréquentes « maladies de femme », se consuma, et finit ses jours étique, sèche et rongée du chagrin secret de n'avoir jamais connu la douce et aimable compagnie de son époux, sans que le rayonnement de sa beauté, la fleur de son âge, ni le souverain honneur d'être impératrice aient pu lui apporter la moindre volupté.

L'impératrice Cunégonde, femme de l'empereur Henri, avait fait vœu de chasteté. Sa beauté était aussi légendaire que sa piété. L'empereur, après des assauts furieux, se résigna devant cette volonté de pudeur, animée par les puissances célestes. Et lorsque Cunégonde fut à son lit de mort, l'empereur déclara aux membres de la Cour, d'une voix mêlée de sanglots : « Vierge vous me l'avez donnée, et vierge je vous la rends. »

Ce renoncement exemplaire ne pouvait pas laisser le ciel

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

indifférent. Henri et Cunégonde ont été canonisés par le pape Eugène II.

Théodora ou le festin des oies

L'empereur Justinien, époux de Théodora, est un héros de la saga de l'Occident. Il a combattu glorieusement les Vandales et les Perses. Avec son Code il a élevé un monument à la Loi. Avec Sainte-Sophie une cathédrale à la foi.

M^e^ Maurice Garçon disait plaisamment que Justinien était l'homme des lits de justice et Théodora la femme des descentes de lit. L'impératrice de Byzance n'attendait pas d'être sollicitée au hasard des rencontres et pratiquait le racolage direct des passants et singulièrement des adolescents. Elle avait coutume, à la fleur de son âge et dans les nuits de sa belle saison, d'inviter à souper sur l'herbe une dizaine de jeunes hommes choisis pour leur vigueur et leur beauté, et qui se relayaient en elle entre les hors-d'œuvre et les entremets. Au dessert, quand ses invités étaient saturés, l'inusable Théodora sollicitait ses serviteurs. Elle en emmenait 20 ou 30 pour ses parties de campagne, qui avaient pour charge d'alimenter, une fois éteints les feux de la cuisine, le brasier de l'impératrice.

Théodora nourrissait d'autres passions plus insolites que ses goûts champêtres. Comme la nudité était interdite par l'empereur, elle apparaissait vêtue d'un seul ruban de couleur artistement noué dans sa toison pubienne. Et dans ce simple appareil, elle montait sur la scène d'un théâtre pour y donner une pièce en un acte.

SCÈNE I. Théodora s'étend sur le dos, à même le plancher.

SCÈNE II. Quelques esclaves se vautrent sur l'impératrice à la grande joie d'un public attentif et déférent.

SCÈNE III. L'impératrice salue le public qui l'ovationne et fait monter sur la scène un baquet de grains d'orge. Elle se renverse à nouveau et les serviteurs ajustent un petit entonnoir dans la matrice encore gluante des étreintes. Ils emplissent de grains d'orge la cavité sacrée.

SCÈNE IV. Les mêmes (plus les oies).

— Faites entrer les oies...

Une dizaine de jars apprivoisés et dressés à l'exercice s'approchent en se dandinant. Ils ont pour mission de picorer dans cette auge vivante et de pousser du bec au tréfonds de l'antre jusqu'au dernier épi.

Si le grain ne meurt...

L'impératrice se relevait, rajustait ses rubans dénoués par

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les caresses et les acrobaties de son récital et saluait les spectateurs enthousiastes. Elle commentait la scène à leur intention et exprimait ses regrets du manque d'imagination de la nature qui n'avait, dit-elle, créé que trois portes d'accès aux élans du cœur et à l'appétit des oies: le vagin, l'anus et la bouche.

La vie privée de Théodora (ce titre est une clause de style) a fait l'objet d'un volume écrit par Procope, familier de Justinien [1]. Les officiers de la garde disaient que si elle avait pu mobiliser et équiper tous les amants qu'elle avait honorés, elle aurait rassemblé une armée de 100 000 hommes au service de l'Empire. Sans préjuger de ses légions d'oies. Autre raffinement de Théodora: elle avait un ami d'enfance qui se mourait d'amour pour elle depuis leur jeunesse. Non seulement elle ne lui accorda jamais la moindre faveur, mais elle le contraignait à assister à ses débordements. «Le cœur de la femme est insondable», comme chantait Armand Silvestre...

L'arrêt du cœur

Lorsque Ellak, le fils aîné d'Attila, abat à coups de hache la porte scellée de la chambre nuptiale de son père, il s'arrête pétrifié sur le seuil. Le «roi des Huns», la «Terreur du monde», le «Chung Yu», est étendu au pied du lit, les bras en croix sur la fourrure blanche éclaboussée de son sang. Ildico, la walkyrie aux annelures rousses dont Attila avait égorgé le père quelques jours plus tôt, est recroquevillée auprès de la fenêtre, à demi nue dans ses voiles déchirés par les mains puissantes du barbare. Ses mains tremblent, elle pleure, elle sanglote. On la tire par les cheveux jusqu'au cadavre de son époux. On la presse de questions.

«— Comment s'est passée votre nuit de noces?

— Que lui as-tu fait?

— C'est toi qui l'as tué?

— Tu l'as empoisonné?»

Elle secoue la tête en pleurant. Mais aucun son ne franchit sa gorge. Ses lourds seins blancs se soulèvent au rythme de ses sanglots. La reine nue n'est plus qu'une fille terrorisée devant la couche d'hermine ensanglantée.

Les prêtres vont chanter au peuple rassemblé la gloire du conquérant. La foule se presse aux abords du palais, avide et hurlante. Les chants funèbres montent vers le corps du roi

1. Les scènes rapportées dans ce chapitre sont empruntées à Procope.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

défunt. Et un aide de camp, debout sur le balustre, réclame le silence. Il annonce d'une voix tonnante que le grand chef est retourné vers les grands ancêtres, et qu'il est mort d'un arrêt du cœur... La foule muette découvre que son roi avait un cœur. Et que ce cœur battant pour la fille des Germains s'était arrêté au seuil de l'amour.

Quinze siècles plus tard l'Histoire connaîtra une tragédie identique — et une cérémonie différente — pour le président Félix Faure.

La reine empalée

Boccace nous conte les malheurs de la duchesse de Furly, Romilde. Elle avait perdu son mari, ses terres et ses chiens, Caucan, roi des Avarais, lui avait tout pris et Romilde fut réduite à se retirer avec ses enfants dans son château de Furly là où il l'assiégea.

> « Mais un jour qu'il s'en approchait pour le reconnaître, Romilde qui était sur le haut d'une tour, le vit et se mit fort à le contempler et longuement ; et, le voyant si beau, étant en la fleur de son âge, monté sur un beau cheval, et armé d'un harnais très superbe, et qu'il faisait tant de beaux exploits d'armes et ne s'épargnait non plus que le moindre soldat des siens, en devint incontinent passionnément amoureuse, et, laissant en arrière le deuil de son mari et les affaires de son château et de son siège, lui manda par un messager que, s'il la voulait prendre en mariage, elle lui rendrait la place dès le jour que les noces seraient célébrées. Le roi Caucan la prit au mot. Le jour donc compromis venu, elle s'habilla pompeusement de ses plus beaux et superbes habits de duchesse, qui la rendirent d'autant plus belle, car elle l'était très fort ; et, étant venue au camp du roi consommer le mariage, le roi, afin qu'on ne le pût blâmer qu'il n'eût tenu sa foi, se mit toute la nuit à contenter la duchesse échauffée. Puis lendemain au matin, étant levé, fit appeler douze soldats avarais des siens, qu'il estimait les plus forts et raides compagnons, et mit Romilde entre leurs mains pour en faire leur plaisir l'un après l'autre ; laquelle repassèrent tout une nuit tant qu'ils purent ; et, le jour venu, Caucan l'ayant fait appeler, lui ayant fait force reproches de sa lubricité et dit force

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

injures, la fit empaler par sa nature, dont elle en mourut. Acte cruel et barbare certes, de traiter ainsi une si belle et honnête dame, au lieu de la reconnaître, la récompenser et traiter avec toutes sortes de courtoisies. »

Les noueurs d'aiguillette de Philippe Auguste

Ingeburge de Danemark était la plus belle fille des royaumes scandinaves. Très grande, la traîne dorée de ses cheveux de méteil retombant sur ses épaules majestueuses, des yeux immenses, couleur de pluie sur la mer, un corps fait pour la statuaire et pour l'amour.

Philippe Auguste est fasciné devant cette incarnation de la déesse Skade descendue de ses lunes de neige. Le roi, dont le verbe embrase les cœurs, ne trouve pas un seul mot pour exprimer son ravissement. Il tend les bras vers la fiancée venue du froid. Et quand il retrouve la parole, c'est pour annoncer à ses conseillers abasourdis que le mariage est fixé au lendemain : la cérémonie va être célébrée dans la bonne ville d'Amiens où déjà la foule chante et danse. Ingeburge ne répond aux vivats que par des sourires. « Mais quelle langue parle-t-elle ? » s'inquiète le roi. « Un peu de latin, sire », répond l'oncle de Philippe, le chanoine Guillaume de Champagne, qui a ramené la merveille du Grand Belt. « Du latin... » Les conseillers échangent un bref regard. Le roi de France va faire l'amour à la princesse de Danemark en lui parlant le langage de l'Église.

La reine mère et ses femmes s'attardent à déshabiller Ingeburge et à la parer pour la nuit : la chambre nuptiale est semée de roses.

Le roi s'impatiente, Ingeburge paraît. Enfin... Il se précipite et bredouille quelques mots d'amour profane, empruntés au latin des complies. Ingeburge sourit, immobile, neigeuse et figée. Il la traîne par la main jusqu'aux draps fleurdelysés, et s'abat sur elle. Trois fois il se relèvera la rage au cœur. Trois fois il se lancera à l'assaut de la reine hiératique plus blanche dans la pénombre obscure et dorée où tremblent les flammes des candélabres qui vont brûler toute la nuit et prolonger l'angoisse de la reine mère qui observe de sa fenêtre ces lumières obstinées.

Le roi de France apparaît le lendemain matin, le visage défait, le regard sombre et l'angoisse aux veines.

C'est au couvent des dames de Saint-Maur qu'il fera quelques mois plus tard sa seconde tentative, poussé par son oncle le chanoine Guillaume qui a choisi le couvent pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sanctifier le déflorage d'Ingeburge. Les religieuses, tremblantes, le cœur battant, regardent passer le roi de France qui vient exorciser chez les servantes du Seigneur sa nuit de noces blanches. Les saintes femmes prient pour que Dieu aide le roi dans une entreprise qui n'est pas familière aux chevets du couvent. Et Philippe reprend ses tendresses latines et renverse Ingeburge sur le lit de la Mère abbesse. Il se relève l'écume aux lèvres. Impossible de forcer la porte secrète de la reine. Le roi y perd son latin d'Église.

Une heure plus tard la porte claque et Philippe Auguste s'avance, blême, crispé, les yeux creux, vers ses conseillers. Et il lance le nom du maléfice qui laisse la reine vierge: les noueurs d'aiguillette [1]. Ces aiguillettes vont peser sur le destin du royaume de France.

Trois ans plus tard, Philippe rencontre son grand amour, Agnès de Méran. Et de cette rencontre allait naître «une passion digne des chansons de geste et des sortilèges du Graal [2]». Agnès mourra en donnant le jour à Tristan. Philippe pleurera longtemps son Yseult.

«O reines à vingt ans que le soleil renie
Astrid aux cheveux blonds Agnès de Méranie. [3].»

Naissance de Don Juan

1622. Le comte de Villamédiana était «un des hommes du monde les plus emportés en amour». Il se croyait amoureux de la reine d'Espagne. Il avait écrit pour elle une pièce gongorique dont le thème était emprunté à *Amadis de Gaule:* La Gloria de Niquea. Il décida de la faire représenter à ses frais à Aranjuez, et il choisit pour interprètes la reine et les dames de la Cour. Et par une galanterie bien espagnole, dit Tallemant, il fit mettre le feu à la machinerie où était la reine afin de la pouvoir embrasser impunément. Pour la sauver il la prit dans ses bras, il lui déclara sa flamme, entre les fumées de l'incendie, et lui

1. Le «nouage d'aiguillette» était généralement pratiqué par les sorciers au cours de la messe de mariage, au moment de l'offertoire et de la consécration. Munis d'un fil de soie ou d'une vulgaire ficelle, ils faisaient un nœud destiné à empêcher les rapports conjugaux et à rendre les unions infécondes. Les mariés ne pouvaient résister à ce mauvais sort si, le jour de leurs noces, ils ne remplissaient leurs poches de sel ou ne pissaient trois fois dans l'anneau conjugal. Les noueurs d'aiguillette étaient excommuniés et sévèrement punis par les magistrats.

2. Juliette Benzoni.

3. Aragon.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

confia l'artifice qu'il avait inventé pour ce singulier tête-à-tête. Et il ponctuait sa déclaration de multiples privautés de la bouche et de la main.

La reine indignée se débattit et le repoussa. Le roi Philippe mit en garde le soupirant: *Escarmentar, Conde* («Il faut s'instruire par l'exemple, comte...»). «Il n'y a pas d'exemple en amour», répondit le séducteur impudent. Et pour marquer son défi il revint à la Cour, paré d'une écharpe que lui avait remise la maîtresse du roi qu'il avait troussée à défaut de la reine. Le roi irrité le fit tuer d'un coup de mousquet qu'on lui tira dans son carrosse.

Cette anecdote de la vie galante de la cour d'Espagne ne présenterait pas d'intérêt particulier si M. de Villamédiana ne partageait avec Miguel Manara le privilège d'avoir inspiré le personnage de Don Juan.

L'amour à l'espagnole

Lorsque le roi d'Espagne se rend chez la reine pour une visite conjugale, son confesseur lui impose un attirail compliqué. Le roi avance en pantoufles brodées, une cape jetée sur ses épaules, une bouteille pendant au bout d'une corde sur son bras replié. Ce flacon à cordelière est un urinal portatif, le roi tient dans sa main droite sa grande épée emblème de sa puissance, et de l'autre une lanterne sourde qui va éclairer en ombres portées l'exploration de la pudeur. Il dépose son flacon au pied du lit, rejette sa cape sur la table et pose sa lanterne dans la venelle. Il procède à un chaste déshabillage, allume son fanal et entre enfin dans le lit de la reine.

C'est dans ce singulier appareil que Marie d'Orléans, nièce de Louis XIV, voit entrer, dans la chambre haute du palais de l'Archevêché, son époux, le hideux Charles II, roi d'Espagne et maître absolu du second royaume de la chrétienté. Le roi avance dans une robe de chambre à ramages dorés, son épée au côté, une lanterne à la main et de l'autre un bouclier décoré et un vase de nuit. La jeune épousée éclate de rire. Elle rit si fort, si fort et si longtemps que ce rire s'achève en syncope. La syncope se prolonge. Et c'est une vierge évanouie que va pénétrer le vautour espagnol. Quand enfin Marie revient à elle — et à lui —, elle se révolte, se cabre et crie. Le roi n'a pas eu à craindre le maléfice des noueurs d'aiguillette. C'était un corps abandonné qui s'offrait à lui et dont il va se repaître toute la nuit.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Il faudra au matin l'arracher de sur elle pour le rendre à ses devoirs d'Etat [1]. »

La Messaline de l'Angola

La bonne reine Zinga qui régnait sur l'Angola au début du XVII[e] siècle avait organisé un harem de mâles à son service. Elle aimait affubler ses amants de ses propres affûtiaux, leur faisait d'abord enfiler ses colliers et ses jupons, et les déshabillait elle-même dans le lit de la chambre royale. Au petit lever, sa distraction favorite consistait à faire mourir de sa main quelques femmes enceintes. Après quoi elle s'occupait personnellement de la mise à mort de l'homme avec qui elle venait de passer la nuit et présidait elle-même à la toilette du condamné. Elle mangeait de fort bon appétit avec ses ministres et convoquait deux gladiateurs qu'elle faisait s'affronter dans l'arène. Le vainqueur touchait sa récompense dans le lit de la chambre royale. Et le lendemain à l'aube il rejoignait le vaincu dans l'au-delà.

La bonne reine Zinga, contemporaine du Roi-Soleil, régna sans autre partage que les caresses de ses nuits sur le royaume d'Angola. Elle devait poursuivre ses activités amoureuses et politiques jusqu'à l'âge canonique de soixante-dix-sept ans. Touchée alors par d'autres grâces, elle se convertit au catholicisme et montra à ses sujets le chemin de la piété à travers des élans de prosélytisme qu'auraient pu lui envier la plupart des monarques qui l'avaient précédée dans les annales de la chrétienté.

De la prostate de Louis XV au vestibule de Marie-Thérèse

Le Bien-Aimé jette ses derniers feux. Les dames de la Cour s'essaient en vain à ranimer ses flammes déclinantes.

« C'était compter sans la jalousie de Mme de Gramont, à qui son frère n'avait rien à refuser. Choiseul obtint d'une amie de la dame des confidences sur l'emploi de sa nuit avec le roi, auquel, le lendemain, il portait d'un air navré, cet enregistrement impitoyable : " La première chose annoncée hier au soir à Mme d'Esparbès, en l'embrassant avec transport, c'est qu'elle sera déclarée, dimanche pro-

1. Juliette Benzoni.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chain, favorite en titre. Le brevet de duchesse servira de complément à cette notification. Émue de joie, elle a serré vivement contre son cœur le dieu de sa fortune. On a paru goûter avec quelque plaisir les étreintes d'une gratitude témoignée si voluptueusement. Ensuite, on s'est couché ; puis on a eu recours à un breuvage propre à ranimer des sens devenus équivoques. Le confortatif a mal rempli l'attente des amants. On a voulu tenter encore, au point du jour, les essais d'une amabilité plus active ; mais il est des lassitudes qu'aucuns frais ne sauraient dissiper. Quelques légers éclairs sans suite ont brillanté la scène dans le genre de ces feux follets qui, durant les nuits d'été, jettent des lueurs trompeuses. Le rôle de la nouvelle Roxelane l'ennuierait à périr si les corvées n'en étaient compensées par l'avantage de gouverner le plus puissant des maîtres. Ulcéré le roi remercia son ministre. "Je commence à être vieux, ce n'est pas ma faute."»

L'impératrice Marie-Thérèse était frigide — et stérile. Elle s'en ouvrit à son médecin, le docteur Van Swedelen. Après avoir examiné le corps du délit, le praticien répondit solennellement : « Je crois que les parties génitales de Votre Majesté doivent être longtemps titillées avant le coït. » L'impératrice suivit le conseil. Elle eut onze enfants. Lorsqu'elle renonça au titillage de ses parties génitales, Marie-Thérèse connut ce que Jeanson définit comme « le puritanisme de la ménopause » et, sous l'impulsion de son directeur de conscience, elle décida de traquer les prostituées et revint aux persécutions de l'âge d'or du christianisme. La chasse à la fornication fut déclarée ouverte. L'impératrice nomma elle-même les membres de la commission de Chasteté qui délégua ses sbires à l'affût des jupons trop courts ou des visages fardés.

Il fallut renoncer... Joseph II abolit l'ordonnance et dissout la commission de Chasteté. La Cour pouvait revenir à ses plus saines traditions.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7.
Des prostituées

« Le contraste entre la mère et la prostituée n'est qu'apparent, nous avons appris depuis très longtemps que ce qui dans le conscient se présente en deux termes opposés, n'en fait qu'un dans l'inconscient. »

FREUD

« Dans le masochisme il est bon que la fonction de prostituée soit assurée par la femme en tant qu'honnête femme, par la mère en tant que bonne mère. »

Gilles DELEUZE

« Il est impossible de vous faire sentir *ce que c'est que d'être baisée 80 fois en une seule nuit, ou ce que c'est que d'être fouettée avec la boucle d'une ceinture, ou simplement ce que c'est d'avoir le bout des seins brûlés avec un cigare. »*

Mémoires de Marie-Thérèse, prostituée

De la prostitution : origines et métamorphoses

La prostitution n'est pas le plus vieux métier du monde. La chasse et la guerre l'ont précédée de quelques millions d'années. Et la prostituée nomade, celle que symbolise le « suis-moi » cloué à l'envers sous la sandale, ne fait son apparition qu'avec les garnisons des premières cités, les marins des premières villes portuaires.

Babylone a été une des cités mères du commerce de l'amour.

Écoutons Hérodote :

« L'usage le plus honteux des Babyloniens est le suivant : chaque Babylonienne doit se rendre au moins une fois dans sa vie dans le sanctuaire d'Aphrodite pour y avoir des rapports sexuels avec un inconnu. Beaucoup, considérant comme au-dessous de leur dignité de se mêler à la foule,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

se rendent au temple en char, suivies d'une foule d'esclaves.
Voilà comment elles agissent dans la plupart des cas: de nombreuses femmes se trouvent réunies dans le sanctuaire d'Aphrodite, une corde ceignant leurs cheveux. Certaines viennent d'arriver, d'autres s'en vont. Dans les galeries qui conduisent à ces femmes, des étrangers se promènent et font leur choix. Une fois qu'une femme s'est assise dans le sanctuaire, elle ne peut rentrer chez elle avant qu'un passant ne lui ait jeté une pièce d'argent et l'ait suivie hors du sanctuaire pour s'accoupler avec elle. Quand l'étranger jette la pièce à la femme, il lui dit: "Voilà, au nom de la déesse Mylitta." Aphrodite s'appelle, en effet, Mylitta chez les Babyloniens. Qu'il s'agisse d'une pièce d'argent ou d'une monnaie de cuivre, la femme n'a pas le droit de la refuser, car il s'agit, en la circonstance, d'argent sacré. La femme doit suivre le premier homme qui lui a lancé une pièce et ne peut dédaigner personne.
Ce n'est qu'après qu'elle a subi l'étreinte de l'inconnu et qu'elle a ainsi servi la déesse que la Babylonienne peut rentrer dans ses foyers et, là, pour aucune somme d'argent, elle ne consentirait à se donner à un étranger.
Celles qui sont douées d'une beauté particulière reviennent rapidement chez elles, mais d'autres, moins séduisantes, attendent parfois longtemps avant de pouvoir satisfaire aux exigences de la loi sacrée. C'est ainsi que certaines peuvent rester là trois ou quatre années durant. On observe un usage presque analogue dans certaines régions de l'île de Chypre. »

Les courtisanes d'Amathonte, dit Pierre Louÿs, n'étaient pas, comme les nôtres, des créatures de déchéance, exilées de toute société mondaine; c'étaient des filles issues des meilleures familles de la cité. Aphrodite leur avait donné d'être belles et elles remerciaient la déesse en consacrant au service de son culte leur beauté reconnaissante. Toutes les villes qui possédaient comme celle de Chypre un temple riche en courtisanes avaient à l'égard de ces femmes les mêmes soins respectueux[1].

La prostitution religieuse qui recrutait ses adeptes parmi les femmes honorables, douées de piété et de beauté, a duré des siècles. Mais à l'image des Jeux olympiques corrompus et émiettés par le professionnalisme, l'amour sacré va devenir au fil des siècles amour vénal.

1. Athénée note qu'au cours des grands cataclysmes les Grecs sollicitaient les prières des prostituées de Corinthe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les prêtresses, qui trouvaient quelque plaisir à être honorées et fécondées aux pieds de bronze de la déesse, vont — à la longue — juger insuffisant ce règlement en nature. Elles estimèrent que l'argent versé au temple était le fruit de leur travail et qu'une part leur en revenait de plein droit. Elles commencèrent à détourner le denier de leur propre culte et finirent par s'établir à leur compte. Ainsi s'effectue le transfert du sacré au profane, et le passage de l'offrande religieuse à la prostitution privée. Le temple passe au bordel et la prêtresse au pavé. Et dans l'austère Lacédémone, les prostituées parées de robes de gala, cousues de perles et chamarrées d'or, abordent jusque sur l'Agora les magistrats de la cité.

Solon, légiste et pédéraste, crée un précédent historique, avec l'avènement de la prostitution d'État. Le bordel d'Athènes, qui servira de modèle et de référence à tous ses héritiers, est structuré comme une administration. Et les filles — à l'image des fonctionnaires — sont cataloguées selon leurs mérites, leurs charmes, leurs talents — ou leurs protecteurs. Les hétaïres sont reconnaissables à leur beauté, à leur éducation, à leur raffinement dans l'art d'amour ; ce sont les élues des patriciens et quelquefois les égéries des hommes d'État. Les aleutrides chantent et dansent avant et après l'amour, elles constituent le passe-temps préféré des « classes aisées ». Enfin les dictérides, putains de bas étage, bétail et piétaille, sont racoleuses du tout-venant.

Les nuits romaines

Caton, lorsqu'il rencontrait des jeunes gens qui sortaient du lupanar, notait que sans cette habitude ils seraient allés coucher avec la femme de leur voisin. Et Balzac, plus emphatique : « Decius féminins, les prostituées se sacrifient pour la République et font de leurs corps un rempart pour les familles respectables. » Avant de conclure : « Les courtisanes répondent à un besoin, qu'on en fasse une institution. »

L'Histoire n'a pas attendu la proposition de l'illustre auteur de *Splendeurs et misères des Courtisanes.*

A Athènes, les philosophes allaient apprendre les secrets de l'amour à l'école de Laïs. A Rome, la prostitution distinguée, celle de la bonne société, se pratique fréquemment aux bains publics. A Pompéi, les sexes de pierre en relief sur le pavé jalonnent le chemin du bordel où on entre en glissant dans la fente du mur une *spintria*, petite pièce d'étain qui vous ouvre la porte et les bras.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> « La seule fête que l'empereur Galba célébra jamais, fut celle de l'amoureuse Flora, en laquelle il était permis aux Romains et aux Romaines de faire toutes les débauches, déshonnêtetés, salauderies et débordements à l'envi dont se pourraient aviser, en sorte qu'on estimait la plus sainte et la plus galante celle qui, ce jour-là, faisait la plus dissolue et la déshonnête et débordée. Aussi cette dame Flora eut cela de bon et de meilleur que Laïs, qui s'abandonnait à tout le monde comme une bagasse, et Flora aux grands ; si bien que sur le seuil de sa porte elle avait mis cet écriteau : Rois, princes, dictateurs, consuls, censeurs, pontifes, questeurs, ambassadeurs, et autres grands seigneurs, vous seuls pouvez entrer [1]. »

La légende s'est emparée des « fredaines et bordeleries » de Valeria Messalina. D'autres souveraines célèbres ont témoigné d'un tempérament généreux. Messaline est la seule « qui pour mieux se satisfaire d'avoir cette réputation et contentement en soi d'être une grande putain se faisait payer et taxer ses coups et ses chevauchées [1] ».

> « Ainsi faisoit cette infâme paillarde et vilaine Messaline qui, abandonnant la chambre et la couche impériales, alloit, sous le nom de Lysica, fameuse courtisane et trotteuse effrontée, se prostituer au bordel en habit de putain, à sein descouvert et tétins nuds... [1]. »

Elle quitte à minuit la couche de son auguste époux après de brèves caresses. Elle court à son antichambre revêtir la robe noire des nuits blanches, traverse les grands corridors, longe les colonnades endormies et court jusqu'au bordel de Suburre où elle va épuiser jusqu'à l'aube les marchands, les pêcheurs et les soldats. Jamais rassasiée de ses orgies de caniveau, le ventre en feu, les reins meurtris, elle regagne le palais par les rues sombres de la cité, se glisse dans le lit conjugal et dépose son sommeil d'épouse sur l'épaule de l'empereur. Le soir elle rend visite à ces lupanars de patriciennes où de beaux éphèbes bouclés sont assignés à résidence, dotés d'un fermoir de métal qui les garnissait du scrotum au gland et les empêchait de galvauder leur force et leur sève en l'absence de leur sultane.

1. Brantôme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le denier du culte

Les cités délèguent une sorte de préfet à l'amour vénal qui règne sur les quartiers réservés. C'est un conseiller municipal, le « délégué au tapin » qui est choisi parmi les personnalités les plus respectables et les plus estimées du Conseil. C'est en même temps un collecteur d'impôts qui chaque mois reverse la part du péché à la cité et au diocèse. Pour la seule Italie, le trésor du pape va encaisser jusqu'à 20 000 pièces d'or la même année. Tandis qu'à Mayence le cardinal est majoritaire des maisons closes (comme le sera au XX[e] siècle Mgr Grente, évêque du Mans au moins selon les *Chroniques* de La Fouchardière).

Les prostituées de la Renaissance établissaient une distinction de prix entre le menu et le service à la carte, entre les abonnés et les passants. Les abonnés — cinq ou six gentilshommes — soupaient à domicile à tour de rôle et payaient au mois. Les voyageurs n'étaient pas invités à souper et payaient à la nuit.

La plus belle des courtisanes, Tullia Aragona, était fille du cardinal d'Aragon. Son éducation religieuse allait lui permettre d'atteindre les plus hautes destinées de son emploi [1].

Veronica Franco, mélomane et polygraphe, était douée d'un réel talent épistolaire, elle échangeait avec Montaigne et Tintoret des lettres où elle jugeait ses tarifs insuffisants : « Si ma fortune me le permettait je passerais ma vie avec des hommes vertueux... » Ce qui laisse à penser, au regard du prix de ses nuits, que Veronica était dispendieuse [2]. Elle avait eu six enfants et mourut en odeur de sainteté. Comme pour l'enterrement de Léonard, ce furent les pauvres qui ouvrirent le cortège funèbre.

Théodoric I[er], roi des Wisigoths, décrète la peine de mort pour les prostituées et leurs protecteurs. Recarède, son successeur très chrétien, condamne les prostituées à 300 coups de fouet, et au bannissement. Il sera imité par Charlemagne et Frédéric Barberousse. Cinq siècles avant Hitler, le duc de Florence décide de rendre visibles ses mesures de ségrégation

1. Les prostituées ont toujours témoigné de troublantes tendresses pour la douillette et le camail. Ainsi lors du concile de Constance on vit des troupes entières de putains se bousculer au passage des prélats. (Nider, *Fornicarius,* Lyon, 1582).

2. Le prix des filles de luxe atteignait alors des tarifs fabuleux. Veronica Franco fait payer cinquante couronnes pour une nuit. Cette somme représente une année actuelle de SMIC.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

par le truchement d'une étoffe de couleur. Les prostituées sont contraintes de porter au bras un mouchoir jaune qui les désigne à la réprobation.

Qui fait la chasse aux putains ? C'est Saint Louis le roi chrétien, dit la chanson.

Ordonnance de 1254 : bannissement des prostituées et confiscation de leurs biens ; 1256 : confirmation de l'ordonnance ; 1269 : fermeture des lupanars ; 1270 : renoncement du bon roi qui se résigne à composer avec les corps constitués du péché. On fornique aux portes de la tente royale.

Mais un revirement se produit chez les têtes couronnées au cours du règne de Sigismond. Lorsqu'il visite la bonne ville d'Ulm, les rues qui mènent au bordel sont pavoisées de lanternes vénitiennes. Les croisades vont consacrer l'institution et lui assurer son statut corporatif. Quand Charles le Téméraire envahit la Suisse, son armée est flanquée de 400 putains. Et chaque jour le camp des Bourguignons devient le champ clos d'une immense orgie. Au lever du jour les tambours de la guerre relaient les clameurs des caresses et arrachent aux bras des filles ceux qui forniquent au soleil levant de leur dernière aurore.

L'Église va jouer d'abord, à son corps défendant, un rôle moteur dans la prospérité de la prostitution.

Des milliers de gueuses et de ribaudes escortent les croisés, favorisent le repos du guerrier et la rédemption du pécheur. Elles voyagent avec les armées du Christ, elles sont tolérées par les aumôniers. A Paris, le clergé proteste, admoneste, menace. L'Église peut contrôler les bordels, mais elle n'a pas grands pouvoirs contre les racolages de plein air. Au bout du compte, et fidèle à une tradition qui ne s'est jamais démentie, l'Église entre dans le circuit par laïcs interposés. Quand on ne peut pas barrer un courant, dit Montherlant, d'abord on le bénit, puis on s'efforce de l'annexer. L'Église n'annexe pas les pécheresses, mais s'abouche avec les municipalités pour rentabiliser les maisons d'accueil. Le clergé a très vite compris le formidable potentiel de revenus que représentait la gestion des bobinards. Et l'argent du péché a pu se reconvertir en absides et chemins de croix.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les filles de La Rochelle

> *« Le gouverneur considéra l'une après l'autre toutes les filles qui étaient arrivées par le vaisseau. Elles étaient au nombre de 30, car nous en avions trouvé au Havre une autre bande, qui s'était jointe à la nôtre. Le Gouverneur les ayant longuement examinées fit appeler divers jeunes gens de la ville qui languissaient dans l'attente d'une épouse. Il donna les plus jolies aux principaux, et le reste fut tiré au sort. »*
>
> Abbé PRÉVOST, *Manon Lescaut*

1667. La France comptait un siècle de présence continue sur le continent américain et les Caraïbes. Les Français de tous âges et de tous ordres commençaient à ressentir douloureusement l'absence de femmes. Après tant de dangers, de voyages et d'affrontements, les soldats et les artisans, les pirates et les trappeurs, les colons et les fonctionnaires éprouvaient le poids de la solitude nocturne et les mélancolies organiques de la chasteté involontaire. Certains vétérans ressentaient d'autant plus cruellement cette pénurie de tendresse et de caresses, qu'ils désiraient jeter l'ancre, fonder familles et cités sur les établissements des bords des fleuves ou dans les havres des bords de mer. Ils s'en ouvrirent au gouverneur, aux officiers, aux missionnaires. C'est de ces requêtes répétées qu'allaient naître les migrations collectives des « bateaux de femmes ».

La première cargaison de caresses n'était pas destinée aux corps constitués, mais aux pirates. Depuis des années les flibustiers de l'île de la Tortue exhalaient leur rancœur et leur ennui devant une continence chronique qui pesait sur leur humeur et sur leur sommeil. Les gouverneurs promettaient, ajournaient, répétaient la formule magique chargée de caresses, de parfums, de chevelures et de corsages: « le bateau de femmes ». La femme dans les îles était devenue une denrée plus rare que l'or, aussi précieuse et aussi convoitée.

C'est en 1667 que le vaisseau du miracle quitte La Rochelle. 150 filles. Deux catégories: les prostituées — la plupart mineures — et les « levées d'écrou ». On leur avait promis une croisière à titre gracieux, une bonne nourriture pendant le voyage, et à l'arrivée un toit, un lit, un homme. On avait exigé d'elles une « tenue décente », ce qui n'alla point sans quelque remous pour celles qui sortaient de trois ans de geôle. Quelles chimères ont peuplé les nuits de ces 150 filles pendant cette interminable traversée? « Changer la vie », devenir une « dame », être « reçue ». Peut-être des enfants... Et puis l'attrait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des îles lointaines, des chromos de criques de sable blond et d'eaux transparentes, de palmiers et d'oiseaux bigarrés.

Terre... Elles se précipitèrent sur le pont pour découvrir les rivages de coraux et de palmiers. Elles voient... Elles voient fourmiller dans la rade une myriade de chaloupes... Ininventable idylle bercée de soleil et d'écume. Fabuleux quadrille rythmé par la houle et le vent. Sous le ciel bleu pavoisé de mouettes et d'albatros, le grand navire fend les eaux de la baie et, accotées au bastingage, les cheveux au vent, le visage tendu vers la terre de leurs songes, ayant rajusté leurs pauvres affûtiaux, les mains accrochées à la rambarde, les filles se penchaient vers cette flottille éparpillée. Et dans chaque canot, debout, le torse nu, les bras croisés, la chair tannée de solstices, de sabre et de sel, les joues couturées, la barbe en jachère, les pirates regardaient glisser dans la baie l'étrave qui portait leurs rêves. Une femme... bon Dieu, une femme... Il n'y eut ni cris, ni plaisanteries, ni jurons. Ils étaient comme pétrifiés sur l'eau par la grâce de l'événement, transcendés par la majesté de l'instant, par leś années d'attente, par la profusion de promesses et de tendresses qui s'avançait vers eux sur les vagues, mollement balancées par l'alizé qui vient de mer.

Le dialogue qui s'ébauche aurait pu être imprimé à la rubrique « Mariages » du *Chasseur français,* ou adapté pour un film sur les clubs de célibataires. Il fut interrompu par l'arrivée des vedettes du gouverneur qui venait constater l'état du cheptel... On octroya aux filles un repos de deux jours pour mettre de l'ordre dans leur toilette et dans leurs pensées, un contrôle médical pour les malades.

Et la parade qui se déroule sur la place du Marché aux esclaves, ressemble à celle qu'on pouvait voir à Challans, en pays maraîchin il y a quelques années encore, aux temps de la foire aux femmes. Un officier les prit une par une, les fit évoluer comme des mannequins sur un podium. Et des centaines d'yeux déshabillaient, soupesaient ces croupes et ces poitrines avant de jeter une surenchère au commissaire-priseur. Le ballet multiplie ses figures, chaque fille s'avance au bras de l'annonceur qui jette son nom en pâture à la foule :

— Caroline Le Tellier...

Son prénom est aboyé par vingt bouches à pleine voix.

— Caroline, Caroline, Caroline...

— Avance, avance-toi, lève ton museau...

Un prix jaillit des rangs pressés.

— Vingt pistoles.

— Trente.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Trente-cinq.

— Caroline, bon Dieu, regarde-moi...

Et la fille, les yeux baissés, un sourire de fiancée au coin de ses lèvres peintes...

— Adjugé.

Et le forban s'empare de sa future épouse à pleins bras, à pleines mains, la soulève et la fait tourner, esquisse le premier entrechat de la danse nuptiale et court avec elle jusqu'aux premières cases.

Or, ce n'était point une cargaison de beautés qui débarquait à l'île de la Tortue. Pas une de ces troupes ondulantes: chair fraîche, beau linge et bronze solaire qui peuplent aujourd'hui les estrades des festivals de miss Monde. C'était un ramassis de gotons et de catins ramenées dans les filets des rafles ou sécrétées par les pénitenciers. Certaines gardaient encore les grâces de leur jeunesse, d'autres l'éclat de leur plénitude, la plupart étaient déjà fanées, marquées par une vie de bâtons de chaise et de barreaux de prison. Elles trouvèrent toutes acquéreur, furent bien vendues et bien loties. Le pasteur et le curé de l'île de la Tortue prononcèrent les formules sacramentelles. Et les « filles de La Rochelle », mariées devant Dieu, devenues bonnes épouses et bonnes mères, allaient égayer les jours et enflammer les nuits de la flibuste.

Les demi-mondaines

Ninon de Lenclos sera la première militante du féminisme vertical: « Les hommes sont parés de toutes sortes de privilèges. Je me suis faite homme. » Ninon présentait une singularité sans équivalence dans l'histoire du métier: le service était facultatif. Payait qui voulait. « Et encore il fallait beaucoup d'adresse de la part de l'amant pour l'amener à accepter un cadeau », dit Voltaire. Car l'illustre élève des jésuites a fait ses classes chez Ninon.

> « Si le malheureux état de ma santé me le permet, je me jetterai à vos pieds et je baiserai toutes vos beautés. En attendant j'applique mille baisers à vos seins ronds, à vos fesses transportantes; à toute votre personne qui m'a fait tant de fois bander et qui m'a plongé dans un fleuve de délices... » (Voltaire).

Ninon de Lenclos a enchanté trois générations de gentilshommes et à soixante-dix ans initiait encore les petits-fils de ses premiers amants.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Directoire n'est pas indifférent aux appétits d'épanchement du peuple des faubourgs. On publie un répertoire des « Demoiselles de Paris » qui avaient baissé leurs prix « pour mettre leurs appâts à la portée des bourses citoyennes ». On se repassait comme un livre d'heures ce bottin du trottin. On accourut au coude à coude de tous les quartiers de la capitale. Et on chantonna « l'élan des courses mitoyennes et des bourses citoyennes ».

C'est une race antique et nouvelle, les demi-mondaines, qui prend naissance sous les baldaquins du Second Empire pour s'épanouir sur les litières de la III^e^ République. Leurs ancêtres ont conquis depuis longtemps leurs lettres de noblesse ; elles se nomment Laïs, Flora, Veronica Franco ou Tullia d'Aragon. Elles sont entretenues par les ministres, les banquiers, les spéculateurs, les généraux, tous ceux que Hugo éclabousse dans les strophes vengeresses des *Châtiments*. On les rencontre aux matins de l'avenue de l'Impératrice : hôtels particuliers, équipages, falbalas et fanfreluches, diadèmes et diamants, à la promenade au Bois dans les cabriolets.

Mmes Liane de Pougy, Cléo de Mérode, Émilienne d'Alençon, toutes roturières dont le blason porte une rivière de diamants sous ciel de lit, et Catherine, la « Belle Otero », toutes vont renouveler une profession millénaire et drainer les rois du monde dans leur venelle.

Sans être fille d'un cardinal comme Tullia d'Aragon, elles ont toutes reçu une éducation religieuse. Liane de Pougy commence sa carrière à l'Institution des fidèles compagnes de Jésus à Sainte-Anne d'Auray. Fiancée à dix-sept ans, adultère à dix-huit, sa première faute la marque dans la chair : son mari qui la surprend lui tire un coup de revolver... dans les fesses. La belle au cul étoilé est née en 1869. Elle a trente ans lorsqu'elle achète le somptueux hôtel particulier de la rue de la Neva. Elle publie déjà ses mémoires des nuits blanches sous un titre édifiant, *Les Sensations de Mademoiselle de La Bringue :*

> « Le soir, à la sortie des Gaietés-Printanières, ils étaient fiers de venir me prendre sous le bras et de passer entre les deux haies de curieux, attendant là ma sortie. Ah la noce, l'alcôve, le lit, le billet de mille francs qu'on met sur le coin de la cheminée, la perle qu'on reçoit... Tout cela me fait l'effet d'un long bâillement avec deux bras blancs bien étirés.
>
> De gros banquiers ventrus, pansus. Des petits jeunes gens, des maris, des vieux... Oh, fi, fi, fi. J'amassais de gros sacs. Je montais dans leur coupé ou leur auto. Là-dedans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

c'étaient toujours les mêmes plaisanteries faciles et fades. Fouette cocher vers chez eux ou chez moi. Je faisais toujours grise mine.
Quelques-uns m'aimaient pour de bon. Un même m'assura qu'il y avait de quoi.
C'était toujours la même cérémonie. A toute force, ils voulaient me déshabiller. Alors je les mettais en pénitence dans le cabinet de toilette réservé et ils ne manquaient jamais de casser quelque chose... Ça c'était prévu dans les frais généraux. Je n'étais pas mauvaise fille au fond, et je faisais... tout ce qu'ils voulaient. Mais il est vrai que je savais moi aussi leur faire faire ce que je voulais.»

Ceci pour la façade. Oui, mais à «l'intérieur»? comme demande le Raimu de Pagnol. A l'intérieur, la débâcle, le désarroi, les tentations du suicide assortis de commentaires ingénus. «... C'est un corps seulement qu'ils ont souillé. Quittons-le sans repos... Je ne peux plus y tenir, cette vie me dégoûte.» Après quelques tentatives de suicide, elle renonce au rasoir et au laudanum, et finit par épouser en 1910 le prince Ghika. En 1928 elle a cinquante ans, elle pénètre, poussée par une inexplicable et mystérieuse impulsion, dans la cour de l'asile Sainte-Agnès dirigé par les sœurs de la Salette. Quinze ans plus tard, le 15 août 1943, elle prononce ses vœux dans le tiers ordre de Saint-Dominique. «J'ai été faire ma profession et me donner à Dieu jusqu'à la mort, je suis si heureuse de lui appartenir. Je pleure parce que j'adore Jésus et je vis en lui.» La pécheresse repentie se vautre dans les oremus. En 1950, elle écrit de Lausanne: «Si je meurs pendant l'année sainte et que ma coupable vie s'arrête le jour de Noël, je saurai que Dieu m'a pardonné.» Elle meurt le 25 décembre à minuit. Dieu reconnaît les siennes.

Sa rivale, Catherine Otero, dansait le tango et la jota au Cirque d'été. «Une fête rituelle du rut», soupire un critique puritain. «Elle a tout l'Orient dans ses hanches», dit Hugues Leroux.

Catherine, la Belle Otero, aime s'exprimer par proverbes abrupts et citations choisies: «Tous les hommes sont des cochons.» «Il est peu d'honnêtes femmes qui ne soient lassées de leur métier.» Elle eût pu ajouter: «Il n'y a pas d'honnêtes femmes, il n'y a que des circonstances malheureuses.»

Catherine, elle, sait rendre les circonstances heureuses. En 1895, elle danse à Saint-Pétersbourg. Au cours d'un souper, le colonel des chevaliers-gardes fait servir Catherine à ses officiers, nue sur un plat d'argent. Les lieutenants éblouis tombent à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

genoux. Quand Catherine chante et danse *Carmen,* les moustaches et les plastrons entrent en transe :

« Si tu ne m'aimes pas je t'aime
Et si je t'aime prends garde à toi. »

On ne compte plus ni ses amants ni ses diamants. Ni ses quémandeurs en mariage. L'un d'entre eux, timide milliardaire des pampas, est si bouleversé qu'il lâche une flatulence en présentant sa demande en mariage. Catherine, ulcérée, saisit une carabine et tire sur le « soupirant » qui se sauve « le feu aux fesses », dira-t-il. Catherine s'apaise, se repent et décide un voyage à Rome. Là elle sollicite une audience du pape. La curie romaine rejette la demande d'audience. Catherine Otero tente de forcer la garde suisse qui la repousse. Le Vatican demeurera maison close pour l'illustre cocotte. « C'est la seule fois de ma vie, dit-elle, qu'un homme ait refusé un tête-à-tête avec moi. »

L'avenir du métier

> *« Dans les conditions actuelles, la prostitution (au sens le plus large en y comprenant les unions libres) est nécessaire afin que les jeunes gens puissent apprendre plus ou moins à connaître les femmes, car les conversations mondaines n'y suffisent pas. »*
>
> Docteur EHRARD

Sur tous les continents et sous toutes les latitudes, les prostituées prennent une part active à la vie économique et sociale du pays.

Suivant l'exemple légendaire des demoiselles de Lydie qui se prostituaient pour assurer leur avenir, les Ouled Nail envoyaient leurs plus belles filles exercer le métier de prostituées dans les grandes villes. Au bout de quelques années de travail, elles avaient amassé leur dot, revenaient à la tribu pour se marier, enviées, respectées, et riches d'une vaste expérience urbaine et du trésor des nuits blanches.

En Chine, dans le district de Ping Yang, selon Matignon, les parents pauvres avaient coutume de tuer au moins 40 % des filles, parfois même toutes les filles dès leur naissance, parce qu'elles coûtaient trop cher à élever et ne rapportaient rien, attendu que les hommes qui voulaient se marier trouvaient aisément des femmes dans le district voisin de Wenchu, où il y avait des femmes en abondance, mais depuis l'établissement de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

lignes de bateaux à vapeur le long des côtes, les filles de Ping Yang se rendent facilement au bordel de Chang-hai où elles vont gagner de l'argent pour leurs familles, aussi la coutume de les tuer a-t-elle disparu.

Tous les familiers de voyages en URSS savent très bien qu'il y a des prostituées dans la plupart des grandes villes, mais le mot d'ordre du Parti est formel: elles n'existent pas. La prostitution est passée à la clandestinité, les catins des kolkhozes ont quitté le trottoir pour le maquis. C'est l'armée des ombres.

> «Un soir de l'été 1973, non loin de l'hôtel Métropole à Moscou, on aperçut une escouade de policiers qui faisait monter tout un groupe de femmes dans un car de police.
> — Ce sont des prostituées que vous emmenez, demandai-je à leur chef?
> — Citoyen, me répondit-il, avec la brusquerie propre à tous ses pareils en URSS, il n'y a pas de prostituées chez nous, car les conditions sociales qui sont à l'origine de la prostitution n'existent pas. Et désignant les femmes il ajouta: ce ne sont que des putes. On leur fera laver le cul au poste et on les relâchera» (Marc Popovski).

Aux USA, le congrès national des prostituées tient ses assises à San Francisco. Le Trésor américain y est représenté par des experts, dont la mission est d'examiner les ressources fiscales de la prostitution. C'est sur le conseil de ces experts qu'un industriel a pu déduire les sommes versées chaque semaine à une prostituée, dont il était l'abonné du dimanche. Le fisc américain promit au contribuable un abattement notable, s'il voulait bien aider les inspecteurs dans leurs enquêtes. Le dénonciateur a obtenu une déduction de 200 dollars. La fille a été soumise à un redressement (fiscal) de 9 000 dollars.

Cette anecdote ouvre des horizons exaltants à l'économie française. Il suffirait de nationaliser la prostitution pour doubler le revenu national.

Au XVII[e] siècle Bernard de Mandeville préconisait déjà l'édification d'un vaste quartier réservé: 100 bordels, 3 000 pensionnaires entourées de médecins, de sages-femmes et de préposés. Le plan de Mandeville est rejeté avec indignation par le clergé. Il faudra attendre le début du XIX[e] siècle pour voir Napoléon codifier le statut de ces maisons dites «de tolérance», promises à un avenir généreux dans le folklore, le roman naturaliste et les coups de pied de Vénus.

Moins de deux siècles après cet accès au droit de cité nous avons pu voir en France la conjuration des bigots, des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

proxénètes et des prévaricateurs maintenir les interdits édictés par Vichy et confirmés par les tardives pudeurs de Mme Marthe Richard...

Alors que la République fédérale allemande commence à faire rembourser par la Sécurité sociale les visites au bordel recommandées par les médecins traitants (sans ticket de compensation pour les mutuelles...). Les filles de maison sont rebaptisées par l'administration germanique assistantes sexuelles. Cette promotion sociale et cette coopération avec les organismes de santé rebute encore nos syndicats autonomes de prostituées. Mais il semble bien que ce sentier soit le chemin de l'avenir, et que l'amour « sauvage » sera contraint de s'effacer au profit des charges, des dignités et des contrôles de l'État, dans le cadre, si on ose dire, des trottoirs de la démocratie. L'avenir de la prostitution est dans la fonction publique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8.
De l'Angleterre

Mais Fanny restait la plus belle
Et sur le cheval de Berkley
Découvrant ses rondeurs jumelles
Gardait toutefois le secret
Qui rend aimable la rondelle

Le fouet cher aux culs britanniques
Claquait dans le seraglio
Urtication mélancolique

Plaisirs anglais des lieux nocturnes
Un baronnet triste putain
Né sous le signe de Saturne
Se fait fouetter tous les matins
Par un bardache taciturne

APOLLINAIRE

« Le fouet, cher aux culs britanniques... »

L'Église anglicane a pris le sillage de la chrétienté romaine. Le démon a très tôt traversé la Manche pour s'implanter dans les Iles britanniques.

Au XIII[e] siècle des dames de haute naissance se risquent à se promener nues dans les provinces d'Irlande du Sud, la population s'émerveille, les pasteurs ferment leurs fenêtres et barricadent les temples. Sir Charles Sedley, favori du roi, se dresse tout nu sur le balcon de la taverne du Coq à Covent Garden, urine dans une bouteille qu'il lance sur la foule qui l'applaudit.

L'Église voue aux gémonies un baladin nommé Shakespeare qui a osé évoquer le péché de la chair: « cette volupté recherchée au-delà de toute raison et sitôt obtenue, haïe par-delà toute raison ». Les pasteurs imposent à l'acte de chair le régime pénitentiaire. L'acte de 1653 dénonce la fornication — entendez l'amour libre — assimilé à l'adultère, à la félonie, ce qui entraîne pour la femme et son amant la peine de mort. Le mari reste en dehors de l'affaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La femme continue d'être traitée en animal domestique. Elle est quelquefois appariée à une génisse par les paysans britanniques pour les besoins du marché. Dans le Yorkshire, une femme est conduite au marché, bridée par un licol, attachée à la vache et vendue à l'encan deux ou trois couronnes (XVIII[e] siècle). La meilleure affaire conclue dans ce domaine fut celle d'un bonimenteur du Yorkshire qui avait conduit sa femme à la foire. A force de vanter la marchandise, de faire palper les avantages et d'annoncer les techniques amoureuses, il réussit à en tirer 20 shillings [1].

Au Moyen Age les associations de flagellants [2] défilent dans les rues des cités, portant cagoule, élevant une torche d'une main et de l'autre leurs instruments familiers. Ces instruments varient suivant les provinces et les associations: fouets, cannes ferrées, fils de fer, lanières de cuir, verges, queues de bœuf, faisceaux de joncs, balais de bouleau, bouquets d'orties.

Et l'Angleterre apparaît très vite comme le pays pilote de la flagellation. Shakespeare et Christopher Marlowe ont évoqué la vogue de ces jeux conjugués du sadisme et du masochisme qui vont corrompre et subjuguer la nation britannique. « Les tortures publiques ont exercé sur le peuple anglais une fascination dangereuse et ont permis aux individus de jouir sans contrainte d'un plaisir purement sadique... »

La flagellation, avant de devenir monnaie courante des échanges amoureux, est enseignée dans les collèges. On utilisait des verges composées d'un manche de bois et de souples branches de pommier. Deux jeunes élèves étaient chargés de les fabriquer. Le coupable, les fesses nues, devait s'agenouiller sur un tabouret et, selon la gravité du délit qu'il avait commis, il recevait, bien appliqués, de quatre à six coups. Les élèves de la Westminster School publièrent un journal qui s'appelait *Le Flagellant* (Cowper). Il est certain qu'à la suite de ces traitements un grand nombre d'élèves en supportèrent leur vie durant les conséquences. Dans sa comédie, *Le Virtuose,* Thomas Shawell (XVII[e] siècle) y fait allusion. Snarl, vieux débauché, exige qu'une prostituée le flagelle. La fille demande alors de quelle manière il avait acquis cette joie bien singulière et Snarl répond: « Je m'y suis habitué à la Westminster School, et je ne puis plus m'en passer. [3] »

1. Halifax, 1923.
2. En France le travesti familier des flagellants est le plus souvent un costume religieux, moine, bedeau ou sœur de charité.
3. Hirschfeld.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La machine à flageller est demeurée à l'état de prototype et n'est jamais passée au stade de la fabrique. Son inventeur, l'Anglais Price, se vantait de pouvoir flageller simultanément dix paires de fesses (XVIII[e] siècle). C'était un appareil ingénieux, une sorte de portique mobile où étaient accrochées différentes verges à déclenchement alternatif. L'appareil rudimentaire décrit en 1890 par sir Henry Rowlands est l'héritier direct de cette machine: appareil au bas duquel sont fixées des verges, actionnées par des poulies et permettant de fouetter à la fois un garçon et une fille [1].

L'Angleterre invente aussi le *cut-cut,* c'est-à-dire l'adaptation du fouet aux parties sexuelles. Et c'est toujours dans ce pays que Thérèse Berkeley met au point son échelle mobile, dite «chevalet de Thérèse [2]», échelle réglable qui permet de ligoter le client en laissant à l'air libre ses fesses et les parties génitales qui vont être fouettées. Les activités des flagellants vont quelquefois jusqu'à la mort des flagellés [3]. Et une des meilleures techniciennes du fouet à fesses, Elizabeth Browning, fut pendue à Tyburn en 1867. Les bordels à lanières et cannes de jonc étaient à ce point prisés de l'aristocratie anglaise que le roi George V en personne rendit visite au début du siècle à Mrs Collet, qui tenait la meilleure maison de Londres.

La littérature et l'industrie du XX[e] siècle n'ont pas connu l'éducation de la Westminster School, mais le fouet demeure pour le roman — et dans les écoles — un instrument familier.

> «Parmi tous les beaux derrières de Saint-Paul School, le derrière de May tenait le premier rang. La posture de la jeune fille le présentait beau à souhait avec ses deux joues d'ange, son sillon un peu évasé vers le pli des cuisses, cible adorable, dont un point noir indiquait le centre mystérieux. Un sourire de contentement et d'admiration sincère errait sur les lèvres décloses des assistantes. Ces dames et ces demoiselles étaient connaisseuses en cette matière, et May obtenait des suffrages dont elle se serait d'ailleurs fort bien passée.
> — Vous lui en donnerez vingt-cinq coups pour cette fois.
> — Bien, madame, répondit Kate.
> Elle leva les verges» (Sadie Blackeyes).

1. Au début du siècle l'Américain Watchinson propose un type de flagellation électrique et se heurte à l'hostilité des industriels puritains.
2. Cf. le poème d'Apollinaire en début de chapitre.
3. Dans *Eau de jouvence,* Masoch invente la machine à supplicier «une femme de fer» dotée de tranchants affûtés: «le patient est enserré par les bras métalliques», et la «Belle Inconnue» commence son œuvre. Des centaines de lames font couler le sang de sa poitrine, de ses bras, de ses jambes et de son torse.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et le docteur Apertus nous apporte des précisions techniques sur le perfectionnement de la méthode dans les anciennes colonies britanniques.

> « Un instituteur américain de l'Illinois, M. Denis, vient d'inventer un martinet électrique pour les corrections. C'est à la fois plus élégant et moins fatigant que l'ancien système. Le procédé est simple : le petit délinquant, ou la petite délinquante, est couché sur une chaise comme pour recevoir une fessée ordinaire. Près de lui est la machine à fouetter. L'instituteur presse un bouton et le courant électrique met en mouvement une série de baguettes qui vont rencontrer le coupable. C'est un nouvel appareil, inventé par un ingénieur de Cap Town et qui serait en usage depuis quelque temps déjà dans la plupart des écoles et des institutions primaires de la colonie. »

Les punitions corporelles sont encore autorisées par la loi anglaise. En Australie, au Canada, aux Indes et principalement dans la colonie du Cap, ces sortes de corrections sont assez souvent employées pour les élèves des deux sexes.

Georges Selwyn, l'un des plus célèbres débauchés du XVIII[e] siècle, avait fait tout exprès le voyage de Paris et payé une fortune au bourreau pour s'installer à un fauteuil d'orchestre pendant l'écartèlement de Damien. Les hurlements du supplicié, dont les membres étaient rompus et distendus par les chevaux, le maintenaient dans un « état second entre la transe et l'orgasme ». Selwyn ne pouvait jouir qu'à la vue d'une exécution raffinée. Il parlait souvent de sa « joie de douleur » qui apparaît comme l'essence même du masochisme. Il explique lui-même qu'au cours de la flagellation la douleur ressentie est bientôt remplacée par une sensation de chaleur qui enveloppe les fesses comme dans une chaude et douillette couverture qui déclenche une sensation agréable pouvant facilement communiquer avec la zone sexuelle.

Iwan Bloch, un des meilleurs historiographes de la dépravation britannique consacre un chapitre à la force endémique du fléau.

> « Après avoir assisté à l'écartèlement du juriste John Coke, le colonel Turner donna l'ordre d'amener un autre condamné, nommé Hugh Peters. En frottant ses mains sanglantes, le bourreau demanda alors au condamné s'il approuvait sa méthode de travail. Or, il est bien révélateur que ces nobles, si cruels après les exécutions capitales, organisent

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

entre eux les orgies les plus repoussantes et dépravées, ce qui prouve clairement que leurs instincts de cruauté sont d'origine sexuelle» *(Histoire des mœurs sexuelles anglaises).*

Le même Bloch nous rapporte la confidence d'une maquerelle qui régnait sur une «maison» du faubourg Saint-Honoré: «Nous représentons une des institutions les plus importantes de Paris, car nous jouissons du privilège exceptionnel de flageller les membres les plus éminents du clergé, du monde de la politique et des affaires.»

Grandeur, pudeur, syphilis et capotes anglaises

Le zénith du puritanisme est atteint par l'Angleterre victorienne où, sous l'influence du clergé, on a expurgé massivement Shakespeare, *Robinson Crusoé...* et la Bible.

Le docteur Acton, sommité de la médecine anglaise, affirme: «La majorité des femmes, heureusement pour elles, ne sont pas troublées par des sensations sexuelles d'aucune sorte.» John Stuart Mill propose qu'on décerne des félicitations publiques à ceux qui s'abstiennent de tout rapport sexuel. On recouvre les pieds alvéolés des pianos décorés de Cupidon qui peuvent troubler les rêves des jeunes filles. Gladstone casse la carrière politique de Parnell, accusé d'adultère. A Londres le portrait de la reine Victoria figurait sur les caisses d'emballage des préservatifs, ce qui leur valut leur surnom français: la capote anglaise.

La guérison de la syphilis est obtenue par la copulation avec une vierge. Le prix des pucelages miraculeux monte jusqu'à 100 livres sur le marché de Londres. Mais les vierges se multiplient à une telle cadence, les hymens refleurissent si spontanément que le prix baisse à 5 livres (cité par Tannahill). Les pucelages artificiels, familiers aux mires du Moyen Age [1], et dont les meilleures clientes étaient les demanderesses du Congrès, vont être recréés par des inoculations d'astringents assortis de vessies de poissons et de membranes de boyaux d'animaux. Le dépucelage public devient un des galas des bordels de luxe. Les vieux clients, pères de famille, grands-

1. «... qu'il faut avoir des sangsues et les mettre à la "nature" et s'en faire par là tirer et sucer le sang, lesquelles sangsues, en suçant, laissent et engendrent de petites empoulles et fistulles pleines de sang, si bien que le gallant mary qui vient le soir des noces les assaillir, leur crève ce(s) empoulles dont le sang en sort et elles s'ensanglantent, qui est une grande joie à l'un et à l'autre et par ainsi *l'honor della citadell é salvo...*» (Brantôme).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pères, magistrats, ecclésiastiques, ont peine à retenir leurs larmes de joie à la vue de ce sang sacramentel qui perle sous les coups de boutoir.

Les médecins de l'époque victorienne recommandent à leurs clients de copuler avec les prostituées: ce mode de fornication est moins condamnable que les caresses conjugales. « Un mari qui exige de sa femme l'acte charnel en dehors de la procréation la ravale à l'état de prostituée privée. » Les prostituées publiques, elles, prolifèrent: 100 000 pour la seule ville de Londres. En pleine époque victorienne, sur 10 000 prostituées, on en recense 1 500 de moins de quinze ans et 500 entre douze et treize ans. Les puritains s'opposent aux inspections médicales des prostituées: « L'inspection vaginale, dit Mrs Butler, épouse d'un clergyman, constitue un affront à la pudeur des prostituées » (qui devaient être rompues à des introïts plus abrupts que les doigts des praticiens).

Les directeurs de conscience avaient décrété qu'on devait considérer comme un péché, pour une femme mariée (même en cas de maladie), de laisser palper ses « organes ». L'auscultation donnait lieu à une scène de théâtre italien. Les médecins avaient meublé leur cabinet de consultation de planches anatomiques, de mannequins grandeur nature. La malade indiquait d'une main troublée le lieu précis — et honteux — de ses douleurs puis baissait pudiquement les yeux. Le praticien, s'il le jugeait indispensable, faisait déshabiller sa cliente qui gardait sa chemise et son pantalon, le docteur était alors autorisé à enfoncer un doigt dans les lingeries intimes. Mais cette pénétration gantée ne pouvait se faire qu'en présence de la mère et du mari de la patiente. Le médecin retirait son doigt, puis son gant, avant de délivrer une ordonnance salvatrice où les organes malades étaient désignés par des noms chastes et vagues: le ventre, le bas-ventre, la région pubienne. La vague déferle jusqu'à New York où les médecins exaltent « la belle moralité » des femmes américaines qui préfèrent affronter jusqu'au bout le danger et la maladie, plutôt que de renoncer au délicat scrupule qui interdit l'exploration approfondie de leur anatomie *(Godeys Lady Book)*.

Autrement dit: plutôt l'extrême-onction que le doigt de caoutchouc du gynécologue.

Le costume étouffe la femme entre ses baleines et ses guêpières, ses garrots et ses sacs à crottes. Il faudra attendre l'avènement de la société industrielle pour commencer à soulever l'ourlet de la robe prétexte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De Charles Fourier à Karl Marx

Charles Fourier, héritier de Sade et de Proudhon, avait mis au point un système sociologique permettant de satisfaire toutes les passions érotiques qui cessaient d'être un objet de mystère et de réprobation pour devenir un pacte de confiance et d'échange. Fourier dénonce le mariage « comme le seul préjugé qu'on aurait dû abolir en 89 » et propose pour remplacer cette institution caduque et néfaste, le mariage pivotal. Son système aboutit à la création du phalanstère, communauté fraternelle basée sur la liberté sexuelle [1]. « L'orgie est une passion noble et philanthropique. » Au-delà de l'orgie, Fourier prône le refus de la réalité de l'individu pour affirmer le couple en tant qu'individu social. Ses héritiers directs vont créer le premier phalanstère durable que fonde James Noyes sous le nom de communauté Onéïda.

La communauté Onéïda fonctionna en Angleterre pendant quelques décennies au XIX^e^ siècle. Elle repose sur deux principes : a. la méthode du coït réservé [2], c'est-à-dire l'utilisation des techniques de retardement pendant l'acte d'amour [3], variant de la musique à la fumée, de la lecture à la confidence. b. la communauté permettait la libre disposition de la femme à tous les mâles (ce qui n'était qu'un retour aux pratiques des tribus néolithiques). Les membres de la communauté étaient recrutés parmi la bonne société, et leur sélection s'effectuait à travers des critères de morale, de culture et d'humanisme. Cette pratique communautaire devait, selon ses fondateurs, éliminer les ferments de jalousie, de dysharmonie, et les drames inhérents au « mal d'être deux ».

Ces patriciens qui s'ennuyaient en ménage allaient établir leur phalanstère sexuel dans le comté de Vernon. Ils ont tenu une quarantaine d'années et, les charges n'étant pas dynastiques, la communauté d'Onéïda s'est évaporée avec l'avènement des nouvelles générations.

La société anglaise du XIX^e^ siècle n'avait rien à envier à nos libertins du XVIII^e^. Il suffit de feuilleter les bibliothèques

1. Mai 68 se réclamera de Charles Fourier. Aujourd'hui une dizaine de sectes mettent en pratique la doctrine du philosophe.

2. Cette pratique du coït réservé (Karezza des hindous ou tao des Chinois) est une recette de self-control qui permet d'atteindre de « 10 à 20 sommets de réaction » en évitant l'explosion de l'orgasme total.

3. Les hindous ont apporté dans ce domaine un élément nouveau inconnu de l'Occident, une crème à base d'opium à répandre sur le scrotum pour calmer les élans trop hâtifs.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

spécialisées : *L'Absurdité et la Vertu* (Londres, 1830) ; *Les Plans de la cruauté* (Lionel Heythop, Londres, 1860) ; *La Romance de la volupté* (4 volumes, Londres, 1874) ; *Débauches et diableries, ou les secrets de la vie* (Lionel Heythop, 1876) ; *L'Enseignement pratique* (Colonel Parker, 1878).

A cette époque, selon le mot du premier ministre Disraeli (dans son roman *Sybil),* l'Angleterre est partagée en deux partis : les riches et les pauvres.

Jamais, dit Julien Cheverny, les féodaux du Moyen Age n'ont osé traiter les serfs et leurs femmes comme les Anglais du XIX^e^ siècle la « classe ouvrière ».

C'est dans ce creuset d'hypocrisie, de cruauté et d'obscénité que travaille Karl Marx. Il vit avec sa femme et ses enfants dans deux chambres à Dean Street, un des quartiers les plus misérables de Londres. « Dans l'appartement tout est cassé, disloqué, en loques. » Ce pauvre veut vivre comme les riches. Ses filles fréquentent les pensions de la gentry, et il leur fait donner des leçons de piano. Il a deux serviteurs à demeure : « Moi, ma femme, mon domestique, ma bonne et mes bêtes. »

Il est difficile de mesurer à quel point Marx a été marqué dans sa vie et dans son œuvre par les tares et les vices de l'Angleterre victorienne. Il a épousé tour à tour toutes les formes de ségrégation de la société londonienne : la ségrégation sexiste, la ségrégation raciale et la ségrégation sociale. Les témoignages foisonnent dans ses lettres à Engels : « Ma femme a accouché *malheureusement* d'une fille et non d'un garçon. » Son livre *Sur la question juive* est une diatribe antisémite. Dans la vie courante Marx stigmatise systématiquement les juifs : « le *juif* Disraeli », le « *juif* Fould », « Spielman a le ton nasillard du *juif* ». « Tauzenau est doué du sens des combines qu'ont les petits *juifs.* » Autant pour les Noirs. Le mot négro revient fréquemment sous sa plume, assorti d'épithètes méprisantes : « Lasalle est un négro-juif. » « Ce n'est pas à son bel esprit qu'elle (Hélène von Donninges) en voulait, mais à sa *bitte juive (sic).*

Ce langage canaille qui fleure déjà les métaphores des victimaires du III^e^ Reich nous conduit à la vie sexuelle de Marx dans ce Londres pourrisseur et pourrissant des années 1850. Ce doctrinaire s'exprime en bourgeois : « On ne pardonne pas plus à une nation qu'à une femme le mouvement de faiblesse où le premier aventurier venu a pu lui faire violence. »

Certains historiens (marxistes) ont été amenés à poser la question — brûlante —: Engels et Marx ont-ils formé un couple d'homosexuels ? La question est controversée. En 1954, Jean Elleinstein, alors communiste orthodoxe, plaide pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'équivoque : « Ni Marx ni Engels n'étaient homosexuels, mais les liens qui existaient entre eux étaient tellement puissants qu'on peut parler à leur propos d'une véritable *amitié amoureuse.* » Marx est physiquement jaloux d'Engels et s'alarme dès que celui-ci noue de nouvelles amitiés : « J'avais le pressentiment que je ne recevrais plus de lettre *personnelle* de toi... »

Le 23 février 1851, l'employée de maison de Marx, Hélène Demuth Netchen, mettait au monde un garçon déclaré à l'état civil sous le nom de Henry Frederick Demuth. Tout le monde s'accorde à reconnaître aujourd'hui que Marx est bien le père. Mais Engels, bon prince, prend sur lui de déclarer à Mme Jenny Marx et à leur entourage que le père du bâtard, c'est lui-même... Ce n'est que sur son lit de mort qu'Engels confiera à Louise Freybiengen que c'était Marx qui troussait la bonne et lui avait fait cet enfant. Le plus drôle, c'est que Marx a caché cette grossesse à Engels jusqu'au dernier moment (sans doute par égard à l'amitié amoureuse qu'évoque Elleinstein).

C'est en observant la décomposition de la société britannique que Marx affûte son arme : une plume d'oie. Un monde neuf est en germe dans son encrier. Et Marx devient, comme Jésus — et comme lui dressé contre une société pourrie — le « prophète » d'une réforme religieuse.

« Le prolétariat sera le médiateur de la rédemption. La Révolution tiendra lieu d'Esprit-Saint, et l'Histoire, de la Vierge Mère qui accouche dans le sang.

Capitalisme et bourgeoisie appellent les mêmes révolutions et la même vengeance que la Babylone biblique et la Grande Prostituée de l'Apocalypse [1]. »

1. Julien Cheverny.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9.
De l'archipel

« Le rapport de l'homme et de la femme permet de juger du degré du développement humain. »
Karl MARX

« Je suis l'Adam nouveau qui chasse le vieil homme. »
Paul VERLAINE

Si un alchimiste pouvait fondre dans le même creuset le puritanisme de l'Angleterre victorienne, les pratiques de l'Église romaine et les expériences des médecins nazis, le monstre qui sortirait de l'alambic ressemblerait à la sexualité imposée par l'Union soviétique à ses sujets.

L'antique ambition des révolutions : transformer la vie, purifier la Société, changer les hommes, a connu en URSS un destin particulier. Les sectes nihilistes du XIX^e siècle enseignaient à leurs adeptes la haine de la société, le mépris de la vie, et l'aversion de la procréation. Cette idéologie de la dé-érotisation et du renoncement à la vie fut le credo de générations entières de révolutionnaires [1]. Elle débouchait sur un système qui alliait l'ascèse des premiers chrétiens au fanatisme des kamikazes et les aberrations des Albigeois aux aliénations du III^e Reich : *le renoncement à la vie sexuelle au nom de la révolution.* Ce n'est pas seulement la vie des hommes qu'on va plier à un système idéologique, mais sa source.

La meilleure définition de cette entreprise démentielle fut élaborée par le communiste italien Gramsci, qui écrivait au fond de sa cellule :

> « Le nouveau type d'homme que donnera la rationalisation de la production et du travail, ne peut se développer tant que l'instinct sexuel n'a pas été réglementé en accord avec cette rationalisation, tant qu'il n'a pas été lui aussi rationalisé. »

1. Julien Cheverny.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il faut donc subordonner la sensualité à la technologie et la loi de l'espèce à celle de l'État.

> « Le nouvel industrialisme veut que le travailleur ne gaspille pas son énergie nerveuse dans la recherche désordonnée et excitante de sa satisfaction sexuelle occasionnelle. »

Gramsci est mort en prison. Mais la sentence qui le condamnait n'a pas formulé le seul motif qui justifiait son exécution : crime contre l'humanité.

Le théoricien soviétique qui prend le relais de Gramsci porte un nom illustre de régiment de parade : Preobrajenski. Il est plus proche des nettoyeurs de tranchées que des hussards de la Garde. « Le corps humain, dit-il, n'est pas la propriété de l'homme. » Ce n'est plus un fragment d'inachevé entre deux infinis, c'est un « petit point séparé dans l'évolution qu'une race accomplit du passé vers l'avenir ». Au nom de ce darwinisme léniniste, Preobrajenski affirme le droit imprescriptible de la société à intervenir dans la vie sexuelle afin de *perfectionner la race par la sélection sexuelle artificielle.* Ce n'est plus la propriété qui est le vol, c'est l'amour. Car l'amour exige une disponibilité du corps. Un homme à femmes c'est un homme qui a le temps. Et le temps disponible doit être consacré par l'homme et la femme à la productivité.

« Prolétaires de tous les pays, pardonnez-moi »

Attribué à Karl MARX

Au filigrane des dogmes économiques du *Capital* nous découvrons un prédicateur puritain. Les candeurs obtuses de Marx pour tout ce qui touche au sexe font penser à celles d'un juif orthodoxe — barbe, lévite et torah — invité par erreur dans une saturnale de lesbiennes. Quand on rencontre chez Marx des formules comme : « l'entrée du sexe féminin », il suffit de tourner la page pour trouver la sortie... « dans le travail social ». Il ne s'agit plus de volupté, mais de productivité. Si Marx ajuste aux femmes les salopettes des OS, ce n'est pas pour leur retirer leurs culottes. Et la seule fois qu'il dérogera à sa morale, ce sera pour passer du prolétaire à l'ancillaire : il saute sa bonne.

Les pays marxistes n'admettent la femelle humaine que « mère de famille » et « travailleuse ». La femme n'est plus le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« violon de lait » chanté par Maurice Fombeure. Elle retrouve les fonctions de la vache : productrice et reproductrice. Sa vocation s'inscrit entre le fromage et les veaux. « Le mariage et la famille, à cause de leur contenu social, ne peuvent pas être l'affaire personnelle et privée du couple marié. » Gaspiller son énergie dans des nuits d'amour, c'est bafouer l'État et trahir la Révolution.

Wilhelm Reich, le communiste allemand qui sera exclu du Parti en 1933, pense que la restructuration sexuelle de l'homme ne peut être laissée à l'initiative privée. Le logement familial — cellule et caserne — n'est plus que le relais nocturne de l'usine. Au nom du puritanisme, la répression policière d'État entre dans les institutions. La folle entreprise de l'homme nouveau, remodelée selon une idéologie obéissant à la pure raison des intérêts collectifs, qui avait germé dans le terrain fertile du XIX^e siècle, va trouver son plein épanouissement au XX^e siècle sous le régime de Staline [1].

Le conflit entre la structure humaine et les formes de vie conduit quelquefois à des situations grotesques. Certaines communes vont jusqu'à régler à *la minute près* l'emploi du temps de leurs membres. La commune de l'usine Amo donne la statistique suivante concernant l'emploi du temps moyen des communards :

1.	Travail à l'usine	6 h 31 min
2.	Sommeil	7 h 35 min
3.	Études	3 h 1 min
4.	Repas	1 h 24 min
5.	Activités politiques	53 min
6.	Lecture	51 min
7.	Distractions (cinéma, club, promenade, etc.)	57 min
8.	Travail domestique	27 min
9.	Visites	25 min
10.	Hygiène	24 min
11.	Inassignable	1 h 32 min

C'est du délire statisticomaniaque. De tels phénomènes sont manifestement pathologiques ; ils sont les symptômes d'une névrose obsessionnelle de vie dans le devoir. La vie sexuelle est diluée dans le chapitre de l'inassignable (1 h 32 min).

1. Cheverny.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le goulag sexuel

« Au sein de la classe exploitée, dit Engels, le retour des libertés fera éclore l'amour comme une protestation supplémentaire contre l'oppression patronale *(sic)*. »

« Le rapport de l'homme à la femme est le rapport le plus naturel de l'humain à l'humain. C'est là qu'on aperçoit dans quelle mesure le comportement naturel de l'homme est devenu humain » (Marx).

C'est à partir de ces deux postulats qu'il faut considérer la farce tragique de la vie sexuelle en Union soviétique. Et pourtant tout avait bien commencé...

A Ekaterinbourg, l'impératrice et ses filles sont violées dans les toilettes par les geôliers.

En 1918, à l'issue de la Révolution d'Octobre, Lénine favorise la révolution sensuelle, et dans son sillage de sang, de liesse et de triomphe, ouvre les vannes de cette grande marée. La frénésie sexuelle est arrivée dans les fourgons des bolcheviques comme les ribaudes dans les chariots de Charles le Téméraire.

Dix ans plus tard, sur les conseils éclairés du camarade sexologue Zadkindt, le Parti dresse un constat d'incompatibilité entre les appétits du sexe et les besoins des républiques soviétiques. Le camarade Zadkindt, dans un ouvrage amphigourique et tortueux, que n'eût pas désavoué saint Jean Chrysostome, demande aux ouvriers et aux paysans de ne plus égarer leurs sèves et leurs rêves dans le processus petit-bourgeois des caresses privées, et de réserver leur semence pour emblaver les jachères de la Révolution. L'ouvrage a valeur d'avertissement[1]. Les mesures de prévention suivent la publication du manifeste : l'entassement des ouvriers à six ou huit par chambre, la mobilisation de la main-d'œuvre féminine, et une ségrégation de fait entre les deux sexes, vont faciliter la récession des élans.

Après avoir décrété dans un premier temps que « l'amour romanesque est un mythe bourgeois, qu'il faut libérer la femme et assurer la liberté des sexes », les théoriciens socialistes proclamaient que l'érotisme détournait le peuple de la productivité. Les débats sur le choix entre la monogamie et la bigamie durèrent des années ; ce fut finalement Lénine qui trancha en

1. Toute Komsomolka, Rabfakovka ou toute autre étudiante doit satisfaire aux exigences de tout homme à qui elle plaît, faute de quoi elle est « petite-bourgeoise » et ne mérite pas le nom d'étudiante prolétarienne » (cité par Reich, *La Révolution sexuelle)*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faveur du maintien de la famille et son triptyque préfigure celui de Philippe Pétain : Travail, Famille, Parti. Ainsi, constate le professeur Levinsgstone la monogamie qui persistait en Union soviétique n'était qu'une législation de l'amour libre. Les « compagnes » étaient promues épouses, cette promotion allait favoriser le proxénétisme et la prostitution.

Mais les biologistes avaient oublié une donnée fondamentale, une constante de l'espèce, étrangère à la lutte des classes : le cœur humain. Nous ne retiendrons qu'un seul témoignage de ce conflit engendré par les enseignements manichéens du bolchevisme en matière de sexologie, il émane du général soviétique Grigorenko :

> « Cette période fut marquée par un événement pénible. C'est à Jellenoïe que j'approchai une femme pour la première fois. Et alors, dira-t-on ? à dix-neuf ans, ça n'a rien d'extraordinaire... Mais pour moi cette histoire faillit se terminer tragiquement [1]. Le fait est que mes sentiments à ce sujet étaient parfaitement contradictoires. A cette époque je mijotais dans le " creuset " de la classe ouvrière, et adhérais à la théorie purement physiologique de l'amour (Bosliоubnost) : " Il n'y a pas d'amour, nous enseignait-on, mais simplement un besoin physique, un instinct naturel qui nous pousse à reproduire. " Il y avait toute une littérature de propagande visant à répandre cette doctrine, nous dévorions des livres qui étaient intitulés *Sous les cerisiers, La Lune de Gauche,* etc. »

Grigorenko finira par surmonter ses peines de cœur. Mais il troquera la lune de gauche pour les soleils de droite : il émigrera en Californie.

Sous Staline, toute manifestation de féminité est considérée comme décadente, bourgeoise et antirévolutionnaire. Staline a conçu le couple idéal, modèle Preobrajenski : un couple d'asexués, dépourvu d'élans et d'échanges, entièrement dévoué à la cause révolutionnaire.

> « Le choix sexuel doit s'opérer sur des critères de classe, il doit être conforme aux buts révolutionnaires et prolétariens (...). L'attrait sexuel ressenti pour un être appartenant à

1. Grigorenko pensait au suicide. Sa hantise est éclairée par la confession de la communarde Tania qui écrit à son mari : « Tout ce que je demande c'est une parcelle de bonheur personnel, tout simple. J'aspire à un coin tranquille où nous pourrions être tout seuls ensemble, afin que nous n'ayons pas à nous cacher des autres, afin que notre relation puisse être plus libre et plus joyeuse. La commune ne peut-elle pas comprendre que c'est une simple nécessité humaine ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une classe différente, hostile et moralement étrangère, est une perversion de la même nature que l'attrait sexuel envers un crocodile ou un orang-outang. »
« La jalousie appartient au passé. »
« Nous bannissons le sentiment de propriété de notre vie sentimentale. »
« L'acte sexuel est destiné à satisfaire des besoins biologiques dont les deux partenaires s'empressent de se débarrasser afin qu'ils ne gênent pas l'activité révolutionnaire. »

A partir de l'âge de dix-huit ans, toute jeune fille est déclarée propriété d'État : « Je suis enceinte, mais je ne sais pas qui est le père de mon futur enfant. Cela m'est indifférent... »

Armand Maloumian, qui fut longtemps prisonnier des geôles soviétiques, rapporte qu'en 1948 on laissa les hommes et les femmes communiquer à peu près librement dans les camps alors que jusqu'à cette époque les zones étaient rigoureusement séparées. « On encouragea même les prisonniers à passer aux actes. L'orgie qui suivit fut indescriptible. Nombre de femmes furent enceintes. Après quoi on fit croire aux futures mères qu'elles seraient libérées, mais au bout d'un an, elles réintégrèrent le camp : on leur avait retiré leurs enfants pour les confier à l'État qui en faisait souvent des policiers dans les écoles spécialisées. »

Les biologistes soviétiques réglementent la fréquence des rapports sexuels :

— de 20 à 25 ans, tous les jours,
— de 25 à 30 ans, deux fois par semaine,
— de 30 à 35 ans, une fois par semaine,
— de 35 à 40 ans, une fois par mois,
— après 45 ans, néant.

Dans la société soviétique, les problèmes relatifs au sexe tombent très vite dans l'« anormal », le « pathologique », le « pervers ». S'embrasser dans la rue, c'est commettre une « saleté ». Se permettre des fantaisies érotiques dans les techniques sexuelles, c'est devenir un adepte du marquis de Sade. Faire durer l'acte sexuel, c'est jouer avec le feu et risquer les troubles névrotiques les plus graves, mais aussi « s'adonner à l'immoralité ». Il faut donc maintenir la masse dans l'ignorance et susciter des réflexes de défiance par une campagne appropriée. Les préceptes qui fleurissent dans les livres scolaires façonnent des générations de châtrés : « Ta meilleure école c'est ton attitude à l'égard de la mère, de la jeune fille et de la femme. » La vertueuse ignorance des masses conduit les jeunes mariés à des malentendus cocasses :

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Un de mes patients stimulait le nombril de sa femme, et s'étonnait de sa passivité, persuadé qu'il avait affaire à ce fameux clitoris dont il avait entendu parler pendant son service militaire... »
« Un autre est venu me trouver et me raconta qu'ayant fait pour la première fois l'amour à une femme, il avait essayé de la pénétrer avec son nez... »
« Un garçon de vingt ans, à la veille de son mariage, entre dans mon cabinet et se déshabille, il prend sa verge à la main et dit : " Où c'est ty qui faut que j'lui plante[1] ? " » (Dr Stern).

La police traque les amoureux dans les squares et les amants du soir sous les portes cochères. Les récalcitrants sont traînés au commissariat du quartier[2]. Le mot *sexualité* est banni du langage. Il n'apparaît plus qu'en relation étroite avec les vocables de la honte : bourgeoisie, capitalisme, ivrognerie. La passion, l'érotisme et le rut sont mis hors la loi. En un demi-siècle on ne verra pas fleurir, au théâtre ou au cinéma, une seule séance « d'amour libre ».

En 1962, Nikita Khrouchtchev explose dans une galerie de peinture : une baigneuse a les seins nus ! Le scandale de la gouache fait tache d'huile. La nudité est proscrite de la peinture officielle. Le peintre échappera de justesse à l'asile psychiatrique.

La brutalité des ukases, la cruauté de la répression semblent procéder des grands inquisiteurs. Dans les alcôves des stakhanovistes, la photo de Staline a remplacé l'icône du Sacré-Cœur. Mais c'est offenser sa mémoire que de pratiquer l'incubisme sous sa moustache.

Les inquisiteurs faisaient recouvrir le sexe des statues. Brejnev fait habiller les divas des écrans. L'Index qui s'étiolait à Rome renaissait de ses cendres à Moscou. La censure littéraire boycotte le roman de Galina Nicolaïevna. Le thème du roman est un outrage au léninisme : un homme marié, ancien combattant et membre du Parti, rejoint son égérie dans une masure abandonnée qu'il aménage en nid d'amour. Le livre heurte

1. Réflexions qu'on peut rapprocher de certaines superstitions rurales charriées par les années depuis le fond des âges et des villages. Comme ces paysans de Silésie qui croyaient encore au début du siècle que pour avoir un enfant mâle, il fallait faire l'amour avec un chapeau melon vissé sur la tête.

2. L'URSS est imitée par quelques pays figés dans leurs lois féodales. Au Yémen, les tribunaux jugent comme délit criminel l'embrassement public d'un jeune couple.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

violemment la pudeur ombrageuse du Comité central. Il sera interdit pour cause de pornographie [1].

En 1971, Kossyguine fait censurer le film *Valentina*: un couple y apparaissait dévêtu dans la pénombre.

> « Une pièce nudiste, déclarait sentencieusement le chef d'État, n'a pas sa place chez les travailleurs. »

Dans le Caucase, le directeur d'une clinique avait hérité d'une horloge de grand prix, très ancienne, et dont le socle reposait sur un enfant nu. Il rogna le sexe de l'enfant à la manière de ses précurseurs de l'Inquisition.

La faillite des interdits

Le Soviet suprême a rayé d'un trait les tares de la décadence bourgeoise. La masturbation est interdite, la prostitution est abolie, l'adultère n'a plus cours entre camarades marxistes-léninistes, les maladies vénériennes sont supprimées.

Les résultats des ukases allaient passer les espérances des légistes. Après l'interdiction de la masturbation par Staline, dans les foyers de travailleurs, les parents s'efforcèrent de dépister les traces de cette activité clandestine et qui alliait chez les jeunes délinquants les survivances des vices de la bourgeoisie aux réflexes d'un anticommunisme précoce et primaire.

Écoutons le docteur Stern:

> « J'ai eu affaire à un cas impressionnant: la mère d'un garçonnet, s'apercevant qu'il se masturbait, le menaça: " Si tu recommences, je prends un rasoir et je te la coupe. " L'enfant ne cessa pas pour autant de se masturber, mais dès lors, il rêva toutes les nuits d'un avion dont une des ailes était faite d'une lame de rasoir. Ce rêve le plongeait dans une telle terreur que, trois ans après les paroles irresponsables de sa mère, il dut subir un traitement dans un hôpital psychiatrique. »

Vers la même époque (peut-être est-ce rumeur infondée, mais l'Union soviétique nous a accoutumés à tant d'initiatives d'avant-garde...) on parle à mots couverts d'un grand dessein dont Staline se serait ouvert à Lyssenko: la réduction de la

1. *Zhongguo Quin*, journal de la jeunesse chinoise, accuse le livre *King Ping Mei* ou « La Merveilleuse Histoire de Hse men avec ses six femmes » de corrompre la jeunesse en l'incitant à avoir des relations sexuelles et à s'engager ainsi sur la voie du crime. Le journal conclut qu'il faut enseigner aux générations montantes « les connaissances hygiéniques de l'amour ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

menstruation, tare biologique héritée de la décadence, et néfaste au rendement des kolkhozes.

Les biologistes russes travaillèrent à ce projet grandiose (que devait reprendre Ferdinand Lop pour son propre compte). Sans résultats.

La suppression des maladies vénériennes se heurte à des difficultés de même ordre, une vaste campagne de propagande est lancée à travers la Russie. Les autorités publient des affiches ocellées de kyrielles de bacilles avec la légende: le baiser transmet l'infection. Stalinocoques et staphylocoques prolifèrent sur le même panneau. Le Soviet suprême autorise en 1970 la création de quelques cliniques sexologiques.

Pour la prostitution, elle s'avère aussi réticente à la morale socialiste que les tréponèmes.

> «Nous sommes saisis de honte amère lorsque dans la dixième année de la révolution prolétarienne, nous voyons encore l'humiliation profonde des femmes contraintes de vendre leur corps et leur âme afin de vivre (1927).
> Un demi-siècle plus tard, de Varsovie à Budapest, la traite des Blanches est devenue un des commerces les plus florissants des démocraties populaires tandis que dans les universités de l'Union soviétique de jeunes étudiantes se prostituent de préférence aux camarades étrangers pour accroître d'autant des allocations d'État assez faibles; et ainsi agissent-elles malgré les patrouilles à brassards ou les activistes toujours avides de détecter le délit de différence (*stiliaga*) dans l'attitude, le costume, la conduite ou la fréquentation.»

> «La prostitution en taxi est une forme de prostitution originale qui s'explique par les conditions dans lesquelles s'exerce le métier de chauffeur de taxi. En URSS, toute activité est planifiée et les taxis n'échappent pas à la règle; ils sont obligés de réaliser un plan quotidien, en kilométrage et en argent gagné. Dans une journée ordinaire, il n'est guère facile pour un chauffeur de gagner la somme exigée, surtout depuis le doublement du prix de la course en 1977. Des taxis vides, en longues files attendent parfois vainement les clients qui sont rares. Si une fille se trouve sur le siège arrière la fortune devient plus clémente. Le chauffeur peut même espérer alors, outre le quota planifié, des excédents de dix, vingt, trente roubles par jour[1]

1. Les prostituées gravent leur tarif sur leurs semelles ou l'inscrivent à l'encre à l'intérieur de leur main (moyenne 3 roubles).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

comme récompense de ses efforts et de ses promenades forcées dans la neige, tandis que la prostituée occupe son client dans la voiture garée en un milieu désert. »

Le photographe Ladnov avait créé son propre réseau de call-girls. Il fut dénoncé. On découvrit chez lui un album illustré où étaient répertoriés les photos, les adresses, les tarifs et les talents de 500 femmes. Les femmes furent interrogées séparément. Sans tendresse... Finalement la justice soviétique préféra à la réclusion la rééducation qui allait « permettre aux délinquantes de creuser une observation précise entre les sentiments élevés et les désirs animaux ». Le collectionneur, quant à lui, écopa de dix ans de goulag.

Le juste milieu ou comment sauver le plan quinquennal

Le revirement qui s'amorce depuis deux ou trois années ne correspond pas à une volonté de libéralisation. L'État continue de veiller sur les alcôves des travailleurs. Mais la brusque baisse de natalité, initialement liée à la sourde angoisse de la nouvelle génération soviétique qui commence à sourdre hors des frontières jusque-là hermétiques de l'Empire, a incité les maîtres du Kremlin à renverser, si on peut dire, la vapeur. Ils sont passés insensiblement de Pétain à Apollinaire.

« Écoutez ô Soviets la leçon de la guerre
Et faites des enfants vous qui n'en faisiez guère... »

L'INSEE soviétique publie des statistiques alarmantes : refus de procréer chez les couples mariés. Refus du mariage chez les célibataires. Accélération des divorces et décélération des taux de natalité. Le gouvernement soviétique lance une campagne d'information et d'encouragement au mariage. Au soir de « la journée de la famille », une sorte de prix Cognacq, consacré par des libations de vodka, est offert aux familles nombreuses. On y décore des grands géniteurs, on y honore des mères prolifiques. On fleurit de roses rouges les portraits de Lénine, et de médaillons les corsages de la fécondité.

Travail, Famille, Parti. Encore et toujours Vichy. Et paroxysme du déjugement « les petites annonces », si férocement raillées par les maîtres du régime, font leur entrée dans la presse soviétique. « Travailleur, membre du Parti, bien de sa personne, recherche travailleuse en vue de... » *La Semaine de Dniepropetrovska* a fait paraître 4 000 annonces en six mois. Elle a reçu 40 000 réponses. Et Marc Popovski, à qui j'emprunte cette anecdote, rapporte que le recordman est M. Gennadi,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« quarante ans, non fumeur, 1,67 m, éducation supérieure ». Il a reçu à lui seul plus de 100 demandes.

Les fiancés des agences matrimoniales sont invités à se marier très vite. On simplifie les formalités administratives pour faciliter la mise en ménage. Dans le même temps on intime au juge l'ordre de retarder indéfiniment les procédures de divorce. Les stakhanovistes du coït conjugal sont en marche de la Baltique au Caucase. Et les dirigeants du Kremlin jettent un regard d'envie vers Pékin où une récente circulaire interdit aux jeunes couples la naissance d'un deuxième enfant sous peine de prison.

Vérité au-delà du fleuve Amour. Erreur en deçà.

En mars 1934, la loi interdisant et réprimant les rapports sexuels entre hommes fit son apparition. Elle était signée de Kalinine et était apparemment une mesure d'urgence, vu que les amendements à la législation existante ne pouvaient être décidés que par le congrès des Soviets. Cette loi qualifiait les rapports sexuels entre hommes de « crime social », devant être puni, dans les cas les plus bénins de trois à cinq ans de prison, de cinq à huit ans dans les cas où l'un des partenaires dépendait de l'autre. L'homosexualité était ainsi mise sur le même plan que d'autres crimes sociaux : le banditisme, l'activité contre-révolutionnaire, le sabotage, l'espionnage [1], etc.

Mais le pouvoir soviétique tolère les liaisons entre les diplomates en poste à l'étranger. Il est préférable, pour la morale de la Révolution, de sodomiser un marxiste léniniste plutôt que de copuler avec une femme de la bourgeoisie décadente qui représente un danger potentiel au niveau de l'oreiller et des confidences de l'alcôve.

Le tribadisme ne fait l'objet d'aucune répression officielle. Mais l'Union soviétique continue de stigmatiser la perversion sexuelle comme la Révolution française dénonçait « l'ennemi de l'intérieur ». La perversion sexuelle a une vocation politique, elle constitue un combat clandestin, le maquis des venelles, le rongeur des structures collectivistes. Chaque fétichiste, chaque zoophile, chaque scopophile est un ennemi actif du plan quinquennal.

> « Contre une société qui utilise la sexualité comme moyen pour réaliser une fin socialement utile, les perversions maintiennent la sexualité comme fin en soi. Elles se placent ainsi en dehors du principe de rendement et remettent en question sa base normale [2]. »

1. Cité par W. Reich, *La Révolution sexuelle.*
2. J.-M. Palmier, *Sur Marcuse.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il faut donc trouver, comme écrit sentencieusement le journal *L'Humanité*[1], une position « juste » (comme en politique par exemple) entre la position conformiste et conservatrice qui nie l'importance de la sexualité dans ses deux éléments, qui sont l'affectivité et l'érotisme, et une position « gauchiste qui par démagogie avant-gardiste prétend qu'on peut faire n'importe quoi, et que c'est cela la liberté ». La liberté ne se situe pas dans les débordements gauchistes. Elle retrouve des formes conventionnelles, teintées d'affectivité ou d'érotisme dans les camps de rééducation de la patrie des travailleurs ou chez les dignitaires de la fonction publique.

Galina Tsetsenko raconte que les responsables du bureau d'attribution des retraites de Vinnitsa obligeaient les femmes qui déposaient leur demande (dont elle-même) à se mettre nues devant eux dans des poses humiliantes et riaient aux éclats devant ce spectacle. Bien entendu, elles n'osaient refuser ce qui aurait pu entraîner la perte de leur retraite. « Un chef de camp du Caucase, un certain capitaine Samedoc, était très fier de son invention dans l'ordre de la torture, qu'il avait baptisée " le fauteuil ". Les détenus fautifs étaient attachés entre deux chaises métalliques par des courroies, après quoi on écartait progressivement les chaises. Le major Zïnalov trouvait très amusant d'écraser des tomates sur les parties génitales des détenus[2] ».

Ainsi procédaient déjà les chefs de camps nazis.

Le régime stalinien se proposait de changer la nature humaine. Il n'a fait qu'avilir et dégrader l'homme, la femme et l'amour.

En Europe, disait Saint-Just, le bonheur est une idée neuve. En Union soviétique c'est une idée morte. Qu'il s'agisse d'amour ou de respect de la vie, de conscience, de liberté ou de justice, l'URSS continue de répondre à la définition qu'a donnée Léon Blum : « la plus macabre mystification de l'Histoire des hommes ».

1. *L'Humanité*, 9 février 1971.
2. Mikkael Stern.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10.
De l'Amérique

« Aujourd'hui les femmes sont moins enclines à exiger que leurs époux arrivent vierges au mariage. »

KINSEY

Les États-Unis sont le pays des records et des leaderships. La première monnaie du monde, l'économie la plus prospère, le plus vaste arsenal nucléaire, le meilleur cinéma, le meilleur athlétisme, la plus puissante production industrielle et céréalière du monde. Les Américains détiennent d'autres records moins enviables : proxénétisme, vérole ou crimes sexuels. Or la vie sexuelle des États-Unis a été si longtemps comprimée et étouffée que sa récente explosion [1] a converti ce peuple prude et rigoureux en avant-garde de la pornographie.

Au-delà des « parties », de l'échangisme, de l'homosexualité, devenus monnaie courante, la perversion, la prostitution, les multiples commerces des sens donnent de la société américaine l'image tramée de la décadence :

— Record du monde des impuissants.
— Record du monde des péripatéticiennes.
— Record du monde des viols.
— Record du monde des meurtres sexuels, etc.

Avant de parvenir à ce zénith de la dépravation, les Américains ont connu des siècles d'oppression et de répression. Pour mesurer le chemin parcouru depuis l'État confessionnel des Pères fondateurs jusqu'au règne de la *dolce vita* et de l'orgie à scandales, il faut remonter aux sources mêmes de la création des États-Unis.

1. Cette explosion a différentes sources : la récession de la foi, la littérature, la découverte de l'Europe par les GI, les séquelles de la Guerre mondiale qui débouchent sur le pourrissement de la haute société.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les fonts baptismaux

« L'homme, dit Georges Bataille, se meut entre deux mondes, le monde des excès et le monde de la raison. » L'Américain se partage entre deux forces extrêmes, celle de la morale et celle du profit. Un Américain est un alliage complexe où vivent en symbiose le mercantilisme et l'idéalisme, l'esprit de lucre et la générosité, la luxure et la foi[1]. Ces forces antagonistes s'expriment dans la plupart des activités américaines, qu'il s'agisse de morale sexuelle, de Viêt-nam ou de Watergate. Quand les États-Unis entrent dans un conflit armé, « les guerres sont faites par les croisés, les traités de paix sont préparés par les hommes d'affaires[2] ».

Remontons les siècles et les mers pour suivre le sillage du *Mayflower,* bateau d'émigrants, qui incarne l'arche de Noé de la saga américaine. Le *Mayflower* et son contingent de puritains, de puritaines, de bibles et de troupeaux, ont abordé le continent américain en 1608.

C'est en 1561 que l'amiral de Coligny qui pressentait obscurément l'approche de la tragédie, avait déjà décidé de fonder une colonie protestante au Nouveau Monde. Il fréta deux bateaux sur lesquels on embarqua tous les corps de métiers d'une communauté, de la sage-femme au taillandier, du maçon au laboureur, du tisserand au maître d'école, le microcosme d'une société en marche vers l'avenir.

Le capitaine Ribaud aborda les rivages de la Caroline à la Pentecôte de l'an de grâce 1562, et y fonda avec le Vendéen René de Laudonnière *les premiers comptoirs européens d'Amérique du Nord.* Les huguenots baptisèrent des noms de Charente, Seine et Gironde, les petites rivières de Floride. Leur Saint-Barthélemy s'appellera Fort-Augustine. Les Espagnols de Philippe II tuèrent plus de 500 parpaillots entre Fort-Caroline et Matanza. Les survivants, après une candide supplique (au roi

1. Je ne connais pas de plus rassurante démonstration de cette bivalence que cet extrait de « L'hymne d'un agent de change » qui n'est pas, contrairement aux apparences, un canular surréaliste, mais un poème publié en 1930 par Gustave White dans son recueil *Present Days Palms,* New York Association Press :

« Est-ce que l'homme peut prier Dieu dans l'Office de la Bourse. / Au cœur du business peut-il élever son chant vers lui ? / La routine des opérations, les contacts avec les clients. / Sont-ils les préludes de la communication avec toi Seigneur ? / Peux-tu ne pas apparaître dans cette marée humaine ? / Oui un homme peut prier Dieu pendant l'office de la Bourse. / Au cœur de son travail d'homme il peut élever son chant vers Toi. »

2. Saint-Exupéry.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Charles IX...), se retirèrent à l'intérieur des terres. A l'arrivée des Anglais du *Mayflower* ils ont essaimé, fortifié leurs temples, multiplié leurs écoles et leurs comptoirs.

C'est la victoire de l'Angleterre sur Montcalm qui fera des usurpateurs de Cantorbéry les Pères de l'Amérique.

Puritains et libertins

Lorsque le *Mayflower* appareille pour l'avenir, les Pères pèlerins emmènent dans leurs soutes des pères prédicateurs dont l'éloquence inspirée traque le démon à ses sources.

> « Ton cœur est un immonde égout de toute la sodomie, de l'athéisme, du blasphème, de la débauche, de l'adultère, de la bougrerie [1] et de la sorcellerie. »

Les émigrants baissent la tête devant ce flot d'invectives. Personne n'ose rire. Car le fait de rire le dimanche est puni de prison. Un enfant conçu le dimanche est rejeté de la communauté avec ses parents. On a renvoyé en Angleterre un fermier qui avait baptisé ses terres : Merry Mount. La joie est un péché au même titre que la luxure, dont elle est le premier complice. Le rire, c'est le tremplin de la débauche. Là comme ailleurs l'Église s'emploie à couper les racines, à élaguer les feuilles et pourrir les fruits de la joie de vivre. Les adultères sont castrés et marqués au fer rouge. Thomas Granger, idiot de village qui avait sodomisé une vache, une dinde et cinq moutons, fut pendu.

Dans son *Histoire de la Nouvelle-Angleterre* John Winthrop raconte la singulière aventure d'un valet de ferme adolescent, chargé de garder les troupeaux de cochons. Il fut mis à mort parce qu'un des petits pourceaux lui ressemblait étrangement, et qu'il avait, comme son père présumé, une taie à l'œil. Les juges finirent par obtenir les aveux du coupable qui reçut son juste châtiment : il périt dans les flammes. Il était bien le père du petit cochon.

Comment va évoluer cette société étouffée sous les carcans du puritanisme ? La vie du Sud sera aventureuse et passionnée,

1. Bougrerie-Bulgarie ; le terme de bougrerie vient de la déformation de Bulgarie et désigne la sodomie dans le langage des légistes. La loi de 1828 du Parlement britannique stipule : tout individu *suspect de bougrerie,* soit avec un homme soit avec un animal, sera condamné à mort comme un criminel.

Il ne sera plus utile de prouver l'émission effective de sperme car l'acte charnel sera présumé total sur la seule preuve de pénétration (rapport de la Fondation Ford sur les lois britanniques).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

grâce à la présence des Français, de leurs corsaires, de leurs explorateurs, de leurs moines paillards et de leurs bateaux de femmes. Elle sera sinistre au Nord dans le sillage des Pères pèlerins.

« L'acte honteux » doit être rare et bref. Il est précédé de prières, se déroule dans l'ombre, à la sauvette, et il est recommandé dans toute la mesure du possible d'éviter d'y prendre du plaisir. Il doit être suivi de prières, de contritions et de lectures de la Bible.

Le dimanche des fonctionnaires du nouvel État est consacré non à la mise à jour des dossiers de l'administration, mais à la méditation et à la prière. Ce qui donne aux cités repliées sur la Bible leur visage de ville morte, si souvent décrit par les voyageurs français : « Quel lugubre silence règne le dimanche, on dirait qu'une épidémie de peste a contraint tous les habitants à se renfermer chez eux[1] ».

> « A Boston, un beau jour d'hiver, note Moreau, sur le trottoir nord de la 3e et la 5e rue, on peut voir quatre cents jeunes personnes, dont chacune serait certainement suivie par un admirateur sur n'importe quelle promenade de Paris. »

Mais il tient leur beauté pour fragile et transitoire, les décrit « déjà fanées à vingt-trois ans, vieilles à trente ans, décrépites à quarante ».

> « Quand la société sera plus libre et plus gaie, conclut Chastellux, quand elle aura appris à goûter les plaisirs qui se présentent sans y être cérémonieusement invitée, on pourra apprécier pleinement tous les avantages résultant des coutumes et des usages du pays et on ne regrettera plus l'Europe. »

Les premières expéditions françaises en Amérique avaient jeté sur les rivages du nouveau continent les équipages du bateau *La Dauphine* envoyé par François Ier. Le pilote Verazzano — dont la statue se dresse aujourd'hui sur le pont de Manhattan — trouva cet éden riverain si comblé de fleurs, de grâces et de promesses qu'il le baptisa Angoulême, en hommage au roi François. Ce rivage a changé trois fois de nom depuis trois siècles. Il s'appelle aujourd'hui New York.

Les expéditions qui suivront *La Dauphine* adresseront au Nouveau Monde, après les huguenots de Coligny, des flottilles

1. Barbé-Marbois, consul de France.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de pirates, des communautés de jésuites et des cargaisons de filles de joie. En dépit — et en raison — de cette longue tradition, c'est avec une extrême appréhension que les notables américains virent débarquer à Rhode Island, le 11 juillet 1780, la flotte et l'armée de M. de Rochambeau.

A cette époque, dit l'historien Minnigerode, les Anglo-Américains considèrent généralement les Français comme des dégénérés: «comme des animaux de second ordre, indignes d'être comparés à eux». Leur étonnement égala leur soulagement lorsque, au lieu des soudards grivois qu'ils redoutaient, ils découvrirent une troupe disciplinée, courtoise, assignée à résidence, bien vêtue, bien armée et bien argentée. Des soldats à qui les officiers avaient promis des châtiments exemplaires pour toute tentative de viol ou de violation. Ces officiers, de haute naissance, poudrés, fringants, formés pour la guerre aux marches du royaume, et à Versailles pour l'amour et les belles manières, allaient devenir très vite la coqueluche des salons de Philadelphie.

Premières présentations au soir du débarquement, premiers saluts guindés. Premiers sourires figés des réceptions officielles. Les grands salons austères et sombres. Les chandeliers au pied des portraits de Luther, La Bible sur la table. Seigneur, bénissez la nourriture... Après les louanges du Seigneur, réserve, civilités et prudentes approches. Autour de Rochambeau, la fine fleur des bals de la Cour: Noailles, Chartres, Custine, Montmorency, Maussion. Et Lauzun... Quelques-uns étaient de grands initiés des parties fines du Régent. Tous étaient des séducteurs patentés. Leur morale amoureuse était celle de Versailles et de Valmont.

Quand ils entendirent les notables de Philadelphie leur déclarer sans rire qu'ils ne pouvaient admettre «qu'une femme ose s'habiller en présence de son mari», les émules de Fersen et les disciples de Casanova ont dû avoir grand-peine à garder leur sérieux, eux qui avaient coutume de déshabiller en l'absence du mari. Et pourtant, comme ils avaient été instruits et sermonnés avant leur départ, ils approuvaient leurs hôtes, déclarant gravement que la religion demeure le meilleur rempart de la vertu et que l'irrespect de la femme conduit aux pires déchéances par le chemin des pires turpitudes. «On croit souiller un corps alors que c'est une âme qu'on perd», opinait un capitaine, qui avait quitté deux mois plus tôt quatre maîtresses éplorées. Mais tous ces officiers avaient compris qu'il s'agissait non seulement de battre les Anglais, mais de séduire les Américains. Reconquérir des territoires, bien sûr... Mais

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aussi conquérir les cœurs. Ils allaient atteindre leur double objectif.

C'est de cette rencontre et de ces idylles qu'allait naître et prospérer en Amérique cette légende tenace de « l'amour à la française », nourrie du souvenir de Lauzun, des bergeries de Trianon, et des débauches des libertins.

Genèse du vice

La double influence du puritanisme anglais et du libertinage français va imprégner à jamais les Américains. Cette bivalence est la source de ces affrontements qui se traduisent au XIX[e] siècle par des répressions dignes des persécutions du Moyen Age.

> « Au début des années 1830 n'importe quel New-Yorkais dégottait tout ce qu'il voulait savoir dans *Mc Dowall's Journal,* qui rendait compte des investigations sur le vice, en ville et dans l'État, que le Révérend John R. Mc Dowall menait avec tant de conscience, jusque dans les détails, que cette publication fut baptisée dans les milieux intéressés "l'annuaire des catins". Inévitablement La Nouvelle-Orléans décrochait le pompon, d'abord avec le Livre vert ou Guide des gentlemen à La Nouvelle-Orléans puis, quand naquit Storyville, avec le Livre bleu publié à partir de 1902, en vente dans les hôtels, les gares, les débits de tabac, les débarcadères, bourré d'annonces vantant les charmes des bordels, des madames et des filles [1]. »

A La Nouvelle-Orléans où l'offre et la demande sexuelle s'équilibrent de façon exemplaire. L'étranger qui débarque dans la grande cité est invité à un bal rituel de mulâtres ou de quarterons. Après avoir fait le choix d'une compagne pour la durée de son séjour, il validera le marché avec la mère de la jeune fille. S'il est riche, il louera un pavillon le long du fleuve. S'il est pauvre, il effectuera des visites ponctuelles au domicile maternel de l'élue. La chambre à coucher de la demoiselle et les boissons sont comprises dans le marché.

A la fin du siècle, le temps des idylles au forfait est révolu. Le magistrat Sidney Story fonde un quartier « réservé » qui portera son nom : Storyville.

1. Cité par Tannahill.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La prostitution grandit avec les cités. En 1848, San Francisco est un village de 1 200 âmes. Quatre ans plus tard, la ruée vers l'Ouest en a fait une ville de 25 000 aventuriers. Et sur ces 25 000 chercheurs d'or, cow-boys, convoyeurs, placiers, banquiers, spéculateurs, il faut citer le chiffre record de 3 000 prostituées. Une pour 7 habitants.

En 1900, cette ville de San Francisco compte 50 000 souteneurs et proxénètes. A la même époque un reporter anglais menait à Atlantic City une enquête sur la promotion du vice : « Paris est peut-être plus subtil et Londres plus grossier dans ses vices, mais on me dit que pour la recherche de la dépravation et de l'insolente emprise du péché Atlantic City est sans rivale au monde [1]. » Les Pouvoirs publics déclarent la guerre à la débauche, la Bible est interdite par les légistes de Californie, qui jugent obscène le Cantique des Cantiques, et défèrent les vendeurs devant les tribunaux qui leur infligent des peines de prison.

A la fin du XIX[e] siècle, s'inspirant de l'exemple de Saint Louis, le maire de New York avait décidé de supprimer la prostitution. La police investit les bordels et jeta les filles au trottoir. Les ligues puritaines avaient mobilisé l'opinion : interdiction aux populations de donner asile ou subsistance aux filles perdues. Elles ne purent trouver ni logement ni nourriture. Un an plus tard, le reflux de la colère et la pression des frustrés faisaient reculer la municipalité : les bordels allaient refleurir et prospérer.

« En 1888, le ministre américain du Travail fit effectuer une enquête sur les professions antérieures de 3 866 prostituées professionnelles de Boston, Chicago, Cincinnati, Louisville, La Nouvelle-Orléans, Philadelphie et San Francisco. 1 236 étaient directement entrées dans le métier dès en âge de le faire, 1 155 avaient d'abord été en condition dans des hôtels ou chez des particuliers, 505 avaient été couturières ou dans la confection, 126 vendeuses ou caissières, 94 ouvrières dans le textile, et ainsi de suite jusqu'à 11 anciennes demoiselles des téléphones ou du télégraphe. Ainsi, en ne comptant pas celles sans occupation antérieure, 1 100 avaient été employées à quelque travail sans contact avec le public alors que 1 500 venaient d'industries ou de services où il n'était que trop facile de les séduire à la va-vite et sans se préoccuper des conséquences désastreuses. »

L'Angleterre avait légué aux Américains les deux faces, si on ose dire, de sa passion : la tradition puritaine s'implante dans les sectes, conjointement aux rites anciens des flagellants.

1. Isidore Dyer, *The Municipal Control of Prostitution in United States.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les deux exemples ci-dessous peuvent illustrer ce double héritage. Le premier concerne le « Vieillard de Broad Street ». Le second « Maman Lee ».

Le « Vieillard de Broad Street » était un banquier assez âgé et très fortuné qui versait chaque semaine une très grosse somme d'argent aux directrices des deux lycées de jeunes filles (à Hackney et à Stratford) pour avoir le droit d'assister à un spectacle très spécial. Le jour de sa visite dans les deux écoles, les enfants recevaient les punitions corporelles dont le nombre s'était accumulé pendant la semaine. Le vieillard était assis dans une pièce attenante et, à travers une fente pratiquée dans la porte, il assistait aux punitions des fillettes, qui l'une après l'autre étaient amenées dans la salle, les fesses nues, pour recevoir les verges.

Maman Lee, première dame des shakers d'Amérique, fut visitée par un cauchemar biblique où elle vit la copulation d'Adam et d'Ève sous le pommier de l'Éden. De retour du jardin de la Grâce, elle décida que ses fidèles vivraient désormais séparément. Hommes et femmes n'auront pas le droit de se serrer la main, à plus forte raison de se caresser le sexe. Maman Lee interdit la copulation. Les shakers se dépeuplèrent.

La répression

Aux États-Unis, l'éternel conflit entre le social et le naturel qui régit les destins des hommes et des sociétés humaines s'est résolu pendant deux siècles — c'est-à-dire jusqu'aux dernières décennies — par une répression exemplaire dont les exemples édifiants varient suivant les États.

Au Texas laisser une personne au-dessus de seize ans manier ou caresser les organes génitaux est qualifié de sodomie ; dans l'Oregon, outre les contacts bucco-génitaux et anaux, tout contact génital « pervers » est réputé crime contre nature. Dans l'Arizona, outre les rapports buccaux et anaux, tout contact corporel destiné à exciter les désirs sexuels de quelqu'un « d'une façon non naturelle quelconque » est un crime. Quoique, historiquement, le terme de « sodomie » ait été réservé aux relations anales, aujourd'hui, dans la plupart des États des États-Unis, certaines des formes ou toutes les formes des contacts bucco-génitaux sont spécifiquement interdites, soit parce qu'elles sont considérées comme « sodomie » soit parce qu'elles tombent sous le coup de règlements distincts. Dans beaucoup d'autres États, certains des contacts bucco-génitaux (ou tous) sont compris par décision judiciaire dans l'appellation

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« crime contre nature » ou sodomie ; ou encore des contacts bucco-génitaux ont été considérés comme « non naturels », « pervers », « lascifs » ou « foncièrement indécents » par les règlements qui les interdisent.

Dans une dizaine d'États américains, il existe des dispositions légales concernant l'asexualisation « involontaire » ou stérilisation, comme mesure thérapeutique ou eugénique à la suite de conduite criminelle. Dans plusieurs de ces États (entre autres le Kansas et l'Oregon) la pratique de la castration figure parmi les opérations permises.

Bien qu'il soit naturellement impossible aux lois d'interdire les réactions ou les penchants homosexuels, elles punissent, dans tous les États de l'Union, quelques-unes ou l'ensemble des formes de rapports habituellement employées dans les relations homosexuelles. Ces lois sont connues diversement sous les noms d'articles contre la sodomie, la pédérastie, les actes pervers ou non naturels, les crimes contre nature, l'indécence publique et parfois privée, l'outrage à la pudeur, la conduite contre nature, la débauche. Dans la plupart des États les peines sont sévères lorsque les relations homosexuelles ont lieu entre un adulte et un mineur.

Deux États, l'Indiana et le Wyoming, considèrent comme un *crime* (donc relevant de la justice criminelle) « le fait d'inviter quelqu'un à se masturber ».

L'appétence amoureuse à haute fréquence est considérée par certains États américains comme un cas de psychopathie sexuelle et peut justifier des mesures d'internement. C'est le cas de M. Dudrick que la Cour suprême du Minnesota a enfermé dans un asile. Tout en reconnaissant que M. Dudrick était « intellectuellement brillant, capable et bon travailleur », il est maintenu en prison « en raison de son désir effréné de rapports sexuels avec son épouse, rapports qui se sont élevés, pendant l'année précédant sa mise à l'asile, à trois et quatre fois par semaine ».

La répression peut s'étendre à des sanctions chirurgicales. Ainsi pendant des décennies les psychiatres américains estimaient que le meilleur remède contre la masturbation résidait dans l'ablation des organes « peccamineux ». Flood, d'après Laughton (1920), relate la castration de 24 mâles humains dont la moitié n'avait pas quinze ans.

> « Nous avons commencé nos opérations sous la direction du docteur Pichler qui avait pensé que la castration pouvait ainsi guérir la masturbation et combattre les actes sexuels pervers » (Bownan, 1922).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les peines maximales prévues pour le viol « statutaire » (c'est-à-dire le coït commis par un homme avec une fille consentante, mais d'un âge inférieur à celui qui est fixé par un statut) ne sont dépassées que par celles prévues pour l'assassinat et elles ne sont égalées que par celles prévues pour les viols commis avec violence, et pour les enlèvements. A défaut d'un recours en grâce présenté par le jury, la peine capitale est impérative dans six États (Delaware, Floride, Georgie, Louisiane, Caroline du Nord et Caroline du Sud). La peine capitale peut être appliquée dans dix autres (Alabama, Kentucky, Maryland, Mississippi, Missouri, Oklahoma, Tennessee, Texas, Virginie, Virginie de l'Ouest).

Quarante-quatre États américains interdisent de façon formelle les relations sexuelles avec les animaux, et les cas jugés dans trois autres des États (Arkansas, Delaware, Vermont) indiquent qu'elles constituent un crime ; c'est donc seulement dans le New Hampshire que cette activité n'est pas un délit ou l'équivalent. En Georgie, jusqu'en 1949, la peine minimale pour le crime contre nature commis avec un autre être humain était les travaux forcés à perpétuité au pénitencier, alors que la peine pour « bestialité » était de cinq à vingt ans de prison. Dans huit États (Californie, Colorado, Idaho, Missouri, Montana, Nevada, Nouveau-Mexique et Caroline du Sud) la peine minimale est la prison à vie [1].

Le Rapport Kinsey

> *« Les activités sexuelles constituent l'un des éléments essentiels du bonheur et du malheur. »*
>
> KINSEY

> *« Le droit imprescriptible de la science est d'admettre la réalité sous tous ses aspects. »*
>
> KINSEY

En 1954, paraissait à New York un ouvrage monumental qui partageait l'Amérique entre la passion, la honte et la colère, jetait la panique dans les ligues puritaines, faisait suffoquer d'indignation les « mères américaines » et devenait rapidement un best-seller à l'échelle mondiale. Un seul chiffre donnait la mesure de l'impact : 90 % des mâles américains s'étaient conduits d'une manière punie par la loi. Les « Rapports

1. Cité par Kinsey.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Kinsey[1] » étaient le fruit de vingt années de recherches financées par la Fondation Rockefeller, à partir de l'université d'Indiana. Des milliers de biologistes, de médecins, de professeurs, d'enquêteurs avaient participé à ces recherches.

Le premier Rapport Kinsey était fondé sur: « 5 300 individus de sexe masculin et de *race blanche* ». Le second établissait les dossiers de biographie sexuelle de 5 940 sujets de *race blanche* et de sexe féminin vivant aux États-Unis. Kinsey dut se défendre contre des accusations de ségrégation: « Si pour les Noirs qui représentent 10 % de la population on avait constitué un échantillonnage proportionnel, comprenant un seul Noir pour neuf Blancs, le nombre des Noirs eût été trop réduit pour permettre une analyse. »

Le Rapport Kinsey avait pour ambition et pour finalité d'éclairer par l'information scientifique un monde souterrain pratiquement inexploré.

Les témoins, choisis pour collaborer à cette expérience, en comprirent si bien l'importance qu'en quinze ans, sur les dizaines de milliers de personnes interrogées, six seulement ont refusé de répondre. La véritable difficulté de l'entreprise pouvait se résumer dans la remarque d'un prêtre français du XVII[e] siècle: « Un confesseur ne doit jamais prendre à la lettre ce qu'une femme lui avoue dans son confessionnal. Elle est trop habituée à mentir. »

Le Rapport Kinsey dégageait le portrait-robot de sa « cliente idéale »: moyenne d'âge vingt-trois ans, femme de race blanche qui n'a pas subi de peine de prison, qui s'est masturbée dans son enfance et qui a concédé des caresses préconjugales à partir de sa seizième année. Mais les enquêtes s'avéraient tributaires des approximations et des variations inhérentes à tout « sondage » de masse:

1. le goût du mensonge,
2. la vantardise ou le désir de briller,

1. C'est sous le règne de Frédéric IV de Prusse qu'un éminent professeur membre de plusieurs sociétés savantes effectua le premier sondage de l'Histoire du sexe. Après deux ans d'enquêtes, il publiait une consternante « Statistique du couple: sur 100 ménages, 48 *sont malheureux*; 37 *indifférents*; 15 *heureux et vertueux*; 15 % des ménages légaux pratiquent le proxénétisme et la prostitution ».

Cette débâcle se passe sous le règne du plus vertueux des rois de Prusse. Sa vertu était le fruit de son péché. Le roi de Prusse était doublement rongé, par un chancre et par le remords, et devait mourir d'une longue paralysie consécutive à la syphilis. Frédéric est le père spirituel de Marthe Richard. Il réussit à faire fermer les 27 derniers bordels de Berlin en 1844. La ville en comptait 107 quinze ans plus tôt et le chiffre des marchands d'amour s'était amenuisé de 1 200 à 200.

Le rapport de l'enquêteur du roi Frédéric IV ouvrait la voie à une science nouvelle: le dossier du comportement sexuel qui allait connaître un siècle plus tard aux États-Unis leur terre d'élection.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. les fautes de mémoire,
4. la propension à l'enjolivure,
5. le canular.

Nous ne retiendrons ici que les aspects positifs du Rapport Kinsey qui constitue un monument historique dans le domaine de la sexologie. Nous ne pouvons donner que quelques échantillons représentatifs de ces travaux.

Les données sur les techniques utilisées au cours des activités sexuelles des femmes ont été obtenues grâce à la juxtaposition des questionnaires et des dossiers biographiques. Ces données concernent :

— La masturbation : 12 techniques.

— Les caresses hétérosexuelles (préconjugales, conjugales et extraconjugales) : 10 techniques.

— Le coït hétérosexuel (préconjugal, conjugal et extraconjugal) : 18 techniques.

— Les rapports homosexuels : 24 techniques.

— Les rapports avec les animaux : 4 techniques[1].

La zoophilie est mise sur ordinateur. Cette programmation permet de constater que chez les femmes adultes, 4 % des femmes ont eu des rapports sexuels avec des animaux avant la puberté (essentiellement les chiens et les chats).

Et pour la première fois dans l'Histoire, la part du rêve est scientifiquement chiffrée.

2 % des femmes sont arrivées à l'orgasme en imaginant des situations érotiques, sans stimulation tactile de la vulve, ni aucune autre partie du corps : cohabitation cérébrale, masturbation morale et psychique, onanisme mental et rêve érotique éveillé. Ce que confirmeront vingt ans plus tard les clientes de Shere Hite :

> « Je me couche sur le dos et je projette dans ma tête mon petit film. C'est toujours le même fantasme : une party où tous les gens sont nus. Ils font l'amour dans toutes les positions. C'est fascinant, ils s'embrassent, se caressent, se servent de leur bouche, baisent. Après cinq minutes de ce spectacle, je suis prête, toute mouillée... Je rêve que je participe à tous leurs ébats délicieux. J'essaie de tenir le plus longtemps possible, mais je jouis en une ou deux minutes. Vous voyez, c'est très simple : le principal se passe dans ma tête. »

1. Une cinquième, la pénétration par petit reptile inoffensif — orvet ou nielle — demeure encore aujourd'hui incertaine, faute de témoignage de première main.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le problème religieux se pose à Kinsey dès ses premiers sondages, à la lumière d'une confidence recueillie par toutes les enquêtes qui l'ont précédé (et celles qui l'ont suivi) :

« Je suis catholique et j'ai été élevée dans l'idée que je n'obtiendrai jamais aucune jouissance, aucun plaisir physique de mon corps. » Kinsey consigne des évidences millénaires qui seront traduites en statistiques pour la première fois : « Le pourcentage des femmes non pratiquantes atteignant l'orgasme arrive à 68 %, soit près du double des croyantes. » Kinsey n'en tire aucune déduction métaphysique mais souligne que « la tradition religieuse a formé l'opinion publique sur ces questions dans une grande mesure, son influence restrictive se manifeste non seulement chez les personnes pratiquantes, mais aussi — jusqu'à un certain point tout au moins — chez les autres ».

> « Parmi les femmes de notre échantillonnage, la restriction principale apportée aux caresses, avec ou sans orgasme, semble avoir été due à leur éducation religieuse. Cette influence paraît avoir limité le nombre des femmes pratiquant une forme quelconque de caresses ainsi que la fréquence, les époques, les lieux, et les techniques de ces caresses. »

Kinsey a interrogé des dignitaires de l'Église catholique sur les rêves nocturnes avec orgasme. Il lui a été répondu que ces rêves ne comportent ni faute ni péché pourvu que : 1. ils ne soient pas délibérément recherchés en pensée ou en action ; 2. ils ne soient pas consciemment accueillis avec faveur, ni qu'on y prenne consciemment plaisir. Il cite à ce propos Arregui :

> « La pollution dans le sommeil, procédant de pensées impures, puisqu'elles n'appartiennent plus à la libre volonté, n'est pas en soi imputée au péché, mais la recherche de situation, qui prévoit les conséquences, est imputée au péché. La pollution nocturne, qui n'est nullement volontaire, est pure de toute faute bien qu'elle plaise au dormeur. Aider au rêve par attouchement, mouvement, etc., est grave... Ne pas l'empêcher positivement n'est pas péché pourvu que le consentement en soit absent. »

L'Église catholique autorise la masturbation chez les femmes mariées, afin d'atteindre l'orgasme, soit immédiatement avant, soit immédiatement après. En dehors de ces tolérances à chaud, l'onanisme demeure un péché.

Se basant sur l'observation de gynécologues qui avaient constaté que des bébés du sexe féminin de seize jours

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

manifestent des réactions érotiques et des réactions spécifiques à l'âge de quatre mois (par réaction spécifique, entendez orgasme), le professeur Kinsey lance ses enquêteurs vers les langes et les couches de l'onanisme au berceau. Une mère américaine lui communique un rapport détaillé qui ouvre des horizons insoupçonnés à l'érotisme vagissant.

> « La figure dans son oreiller et les genoux remontés, ma fille se livrait à des poussées rythmiques du bassin environ toutes les secondes, même plus souvent. Les poussées intéressaient uniquement le bassin ; les jambes étaient tendues dans une position fixe. Les phases où le bassin était projeté d'arrière en avant se réalisaient selon un rythme parfaitement régulier et ininterrompu, sauf lors d'arrêts momentanés pendant lesquels les organes génitaux épousaient à nouveau la poupée contre laquelle ils se pressaient ; la phase de retour en arrière était convulsive, saccadée. J'ai compté 44 poussées à un rythme ininterrompu, un bref arrêt, 87 poussées suivies d'un nouvel arrêt bref et enfin 10 poussées, après quoi tout mouvement cessa. Aux approches de l'orgasme j'ai noté une concentration prononcée et une respiration intense accompagnée de brusques saccades. Au cours des dernières phases, l'enfant était absolument inconsciente. Ses yeux étaient vitreux et elle avait le regard fixe et vague. L'orgasme fut suivi d'un soulagement notable et d'une détente. Deux minutes plus tard elle se livra à de nouvelles séries de 48, 18 et 57 poussées avec un bref arrêt entre chaque série. Tant que la tension monta, j'entendis des hoquets, mais dès qu'eurent cessé les poussées du bassin, la détente fut complète et il n'y eut plus que quelques mouvements désordonnés. »

Pratiques immorales

En amour physique, la morale pratique est nourrie de pratiques immorales. Aux USA les prémices du mariage opposaient les médecins aux juristes. Le nœud gordien du débat tenait dans une délicate alternative : les jeunes filles américaines avaient le choix entre un mariage heureux dont les préludes offensaient la loi et une rigueur morale dont l'exercice entravait l'initiation au bonheur.

Les physiologues américains, de Davis à Termau ou Landis, avaient dressé un constat d'évidence : les femmes ayant

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pratiqué les caresses préconjugales[1] s'adaptent généralement mieux dans le mariage. C'est une saine préparation au mariage. Mac Andrew suggère ces caresses « comme remplacement du coït préconjugal ». Mais dans le même temps, note Kinsey, comparaissaient devant un tribunal des jeunes filles de seize à vingt ans : « Nous avons assisté à de nombreux cas parmi lesquels des manipulations des organes génitaux au cours de caresses les ont fait juger moralement dépravées, et confier pour d'assez longues durées à des maisons de redressement. » Ceci pour l'Oregon (autant pour le Wyoming... « Tout contact génital préconjugal », en l'occurrence le médium sur le clitoris, est réputé un *acte contre nature*).

Tandis que l'équipe Kinsey lançait à travers les États ses légions d'enquêteurs, de fiches et de sondes, une déplorable opération se déroulait dans son ombre.

Quelques dizaines de jeunes gens dépourvus de scrupules, oublieux des principes élémentaires de la morale — et à l'affût de sensations voluptueuses — s'étaient munis eux aussi d'une serviette, d'un magnétophone et d'une carte accréditive. Précédés de la flatteuse réputation des vrais enquêteurs, ils se présentaient chez les dames de la bonne société, se faisaient annoncer au préalable par appel téléphonique d'un secrétariat bidon. Ils étaient reçus avec empressement et déférence. « Monsieur le professeur, je vous écoute. — Voilà, madame, le principe de l'enquête repose sur la sincérité absolue... » Et, déballant bordereaux et questionnaires, le simulateur enfonçait les premiers clystères de son sondage privé. « Vous masturbiez-vous dès votre enfance. A quel âge ? Avec le doigt ou avec un instrument auxiliateur ? » « A quel âge avez-vous consenti les premières caresses préconjugales, et jusqu'où ? » « Vous êtes clitoridienne ou vaginale ? »

La dame faisait front, fouillait dans sa mémoire, finissait par dévoiler ses secrètes dentelles, détaillait ses recettes et ses hontes, ses faiblesses et ses appétits. L'enquêteur la suivait dans son bureau où elle avait exhumé son agenda, ses carnets intimes de jeune fille et quelques photos « osées ». L'enquêteur insistait, hochait la tête, pressait la main. « Pratiquez-vous la fellation ? Et le cunnilingus ? Ah, vous ne connaissez pas la terminologie. Eh bien voilà... »

« Qui parle d'amour fait l'amour... » L'usurpateur poursuivait pendant deux heures son enquête. Deux heures de brûlantes confidences. La dame remuée en profondeur par tant

1. Les caresses des seins n'étant pas considérées comme tombant sous le coup de l'accusation libellée « caresses des parties intimes ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de lointaines voluptés sentait se rallumer en elle des feux mal éteints, tout en s'efforçant de faire face aux questions. « Pratiquez-vous le coït anal avec votre mari ? Oui ? Et quand pour la dernière fois ? » Elle bredouillait, s'empêtrait : « Le moins possible... hier matin... mais je l'évite dans la mesure du possible... Je trouve ça répugnant, un peu douloureux. Mais Jimmy aime tellement ça ! »

Le lendemain la dame recevait un coup de fil de l'enquêteur qui lui expliquait qu'il opérait à titre privé et qu'il avait passé un délicieux moment à écouter ses petits secrets, et que, bien entendu, il serait heureux de la revoir et de poursuivre l'entretien sur d'autres bases que les confidences.

Aucune victime ne s'est jamais plainte de tentatives de chantage ou de travaux pratiques des faux enquêteurs... Mais la supercherie une fois découverte, le professeur Kinsey lança de sévères mises en garde contre les charlatans oublieux du tact et de la dignité, et qui rabaissaient une enquête scientifique au plaisir vulgaire du déshabillage moral d'une personne respectable.

La « chère vieille maman »

> *« La femme américaine qui possède à peine une ombre d'éducation a sur toutes choses des convictions définitives... D'où les dangers de l'influence... »*
>
> Professeur Hugo MUNSTERBERG, *Les Américains*

Notre époque est génératrice de monstres. Les dieux de soufre et d'airain des âges révolus, les Baal ou les Moloch de Tyr ou de Sumer, statues de la ferveur ou de l'épouvante, ont été adaptés par les sociétés contemporaines. Ils se nomment aujourd'hui l'État, la Banque, l'Administration, le Pouvoir, l'Atome.

« Les révolutions, dit Tocqueville, qui ont appris aux hommes à conquérir leur liberté, leur ont appris en même temps le moyen de la perdre. » L'homme est ligoté, garrotté par toutes les forces d'oppression collective qui font de lui un termite caporalisé, un hybride du cloporte et de l'ordinateur.

Les États-Unis d'Amérique ont enfanté à l'échelon familial une autre variété de monstres, eux aussi héritiers des religions préhomériques. La reine mère totalitaire, qui rejette dans

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'ombre le prince consort pour régner sur l'héritier, abolit le droit de regard paternel sur la formation de l'enfant. Cette tutelle conduit fréquemment le jeune homme à la castration et quelquefois à la mort. La reine modèle un esclave qui prolonge à son insu les traditions mythologiques du fils-amant. Ainsi la déesse Cybèle avec Attis, Astarté avec Adonis, Ishtar avec Tammuz.

> « La vieille femme, la laide, dit Simone de Beauvoir, suscite une haine mêlée de peur. En elle se retrouve la figure inquiétante de la Mère, tandis que les charmes de l'épouse s'évanouissent. »

Les Américains ont inventé un vocable adapté à l'action de cette créature diabolique : le momisme (de mom-moman) [1]. La femelle américaine de la cinquantaine, laide, riche, acariâtre, est disponible pour d'autres tyrannies que celles de l'amour dont elle est bannie par sa disgrâce physique. Le romancier anglais Philip Whylie lui a consacré un ouvrage fascinant : *Génération de Vipères*, qui a passionné les États-Unis et amené quelques psychiatres américains à reconsidérer leurs méthodes d'investigation.

« Déguisée en "chère vieille mère", en "petite mère chérie", en "maman adorée", en "maman qui t'adore", etc., elle est l'épousée de tous les enterrements et le cadavre de tous les mariages. Les hommes ne vivent que pour elle, ils meurent pour elle, deviennent fous d'elle et murmurent son nom en exhalant leur dernier soupir...

« ... Ses caprices sont tout au plus des soubresauts ménopausiques : accès de colère, rage, infantilisme, larmes, crises de sentimentalité, appétit capricieux, sans parler de l'attirail de ses manies et soi-disant maux... les travaux au crochet, les superstitions, les vomissements matinaux, les faiblesses, les vapeurs, l'aérophagie, les plaintes, les complaisances, les cris, la simulation, les déceptions, les hallucinations... Et derrière toute cette montagne de pitoyable faiblesse, que trouve-t-on ? La "chère maman", sorte de Baal aux seins d'airain ou l'autre "chère maman", doux martyr amaigri dont l'urine néanmoins est capable de mordre le verre comme l'acide mord la plaque de cuivre du graveur...

1. « Au XX^e siècle la mère américaine a été pour l'Occident une calamité aussi redoutable que le nazisme ou le stalinisme » (Raymond Belin).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Et le fils de seize ans qui dit à son père indigné que c'est lui qui ce soir prendra la voiture pour sortir, tandis que maman regarde la scène l'œil humide et inquiet, ce fils a vendu son âme à sa mère et accepte d'avance l'existence de poussin couvé par sa mère. Le père, déjà bien mal parti, va dans ce processus perdre le dernier bout de planche qui lui servait de pagaie sur l'océan déchaîné de la vie familiale... »

Ce dernier bout de planche sera très vite multiplié par quatre. Le père américain succombe aux abords de la soixantaine à un cocktail de corrosifs dont l'interaction est mortelle : whisky, affaires, surmenage et ménopause (celle de sa femme s'entend). La Petite Mère chérie a désormais le champ libre. Elle a pour elle le temps, la fortune et une longue pratique de despotisme éclairé. Elle va pouvoir étendre sa tutelle maléfique à sa belle-fille et à ses petits-enfants.

On pourrait choisir, dit Lederman, pour élaborer une carte des États-Unis d'autres symboles que ceux qu'utilise la carte conventionnelle. Et si l'on calculait la longueur totale du réseau ferroviaire, ajouté à l'ensemble des circuits téléphoniques, on s'apercevrait que le chiffre est bien inférieur à celui du réseau que forment les cordons ombilicaux et les cordons de tabliers. La mère est partout présente. Elle est tout. Et c'est sur elle que repose le destin des États-Unis. Elle règne sur les élections présidentielles, sur la guerre et sur la paix, et finalement sur le destin du monde. Elle est une des sources principales de la décadence américaine de ces trente dernières années au cours desquelles elle a affermi son influence et son autorité.

Ajoutons que si vingt millions de mâles américains frappés d'impuissance sexuelle encombrent aujourd'hui les salles d'attente des sexologues, ils en sont redevables pour une grande part à la « chère vieille maman ».

Le Diable et le bon Dieu

L'éternel combat du Bien et du Mal, du Pur et de l'Impur, du Diable et du bon Dieu amorcé par les affrontements entre les puritains et les libertins, se poursuit aux États-Unis, partagés en deux camps irréductibles. Les démons de la chair ont fini par l'emporter sur les légions du Christ.

On comptait aux États-Unis 15 000 bordels en 1940, aujourd'hui on en compte près de 100 000. Une cadence de prolifération chinoise. Chaque année éclate une affaire à faire rêver les spécialistes du roman pornographique. Citons au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

hasard des scandales : l'inventeur milliardaire, Harry Hener, qui violait et sodomisait ses clientes avant de les filmer dans des postures « plastiques ». La police a identifié 60 victimes, elles ont de huit à quinze ans. L'inventeur lui, en a soixante-douze. Connaissez-vous l'école de physiothérapie et de massages spécialisés du docteur Radom à Boston ? Elle révèle, comme le dossier Ben Harrow, l'activité de 50 fillettes prostituées, dont l'aînée a douze ans. Selon le professeur Terechief : « Entre 50 et 60 % des enfants américains de huit à quinze ans sont compromis dans ce genre de trafic, nous disons bien entre 50 et 60 % des enfants de huit à quinze ans[1]. » Ce chiffre porte sur les seules entreprises découvertes ces dernières années. Si on y ajoute les victimes de trafics clandestins qui ont échappé à la police, le fléau atteint des proportions telles qu'on n'ose plus les chiffrer. 20 000 meurtriers sexuels parcourent librement le pays. « Des êtres humains dépravés, plus sauvages que les animaux, ont le droit de vagabonder en Amérique à peu près où ils veulent, ce qui explique l'abondance des meurtres sexuels » (Kinsey).

A mesure que les revendications égalitaristes du Women's Club ont pris de l'ampleur et se sont institutionnalisées, la pornographie est devenue de plus en plus envahissante, et de plus en plus ouvertement meurtrière. A New York, au cœur des quartiers des sex-shops et des cinémas « adultes », des associations ont tenté de riposter en créant une organisation baptisée *Women Against Pornography* (les femmes contre la pornographie). Elles distribuent des diapositives et dirigent des cours à Times Square dans le but d'informer et de prévenir d'autres femmes contre les dangers que représente ce phénomène. Le groupe est subventionné par des associations religieuses. Car l'Église s'efforce de rameuter les brebis égarées et de les ramener au bercail, tantôt en finançant des ligues contre la pornographie, tantôt en élevant les pénitentes au sacerdoce.

Le 15 juillet 1979, l'évêque épiscopalien de Los Angeles ordonnait prêtre en sa cathédrale une femme de vingt-neuf ans. Cette femme avait, au moins selon les rumeurs scandaleuses de la ville, une liaison avec un homme marié plus âgé qu'elle. Et c'est la rupture de cette liaison et l'impossibilité du mariage qui la conduisirent à épouser le Christ. D'où on peut conclure qu'il

1. Les États-Unis n'ont pas l'apanage de ce déferlement. En Allemagne sur les 57 % d'attentats à la pudeur enregistrés au cours de l'année 1970, 10 % ont été commis par des jeunes de moins de seize ans. A Bremerhaven, la police opère avec discrétion dans un clandé et découvre que la clientèle est composée de garçons et de filles de moins de quatorze ans, etc.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

s'agissait d'une femme révélée qui se haussait vers une autre révélation. Trois ans plus tôt, à Philadelphie, onze femmes avaient été ordonnées par l'Église épiscopalienne. Il est difficile de croire qu'il s'agissait de femmes vierges. Les trois quarts, si on en croit les statistiques, avaient mordu avec délices au fruit défendu.

Déjà Pie XII avait ordonné dans l'Église romaine des pasteurs luthériens allemands dotés de femmes et d'enfants. Sous Paul VI un évêque ordonné selon le rite des vieux-catholiques avait été admis au sein de l'Église où il allait exercer un sacerdoce. Sous le même Paul VI, selon le synode de 1971 : « L'Église exige le célibat comme condition *sine qua non,* elle le fait parce qu'elle estime que ce mode de vie est l'unique voie pour parvenir à la sainteté » (168 voix pour la sanctification du péché de chair, 10 voix contre, 21 voix pour — et 3 abstentions).

Ces mesures, selon le communiqué de l'Église anglicane, s'accomplissant en respect avec la sensibilité œcuménique, et sans porter atteinte à l'unité visible entre l'Église catholique et l'Église de communion anglicane.

La « sensibilité œcuménique » suit les chemins de la Providence : ses voies sont impénétrables.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

III

LES BRANLE-BAS DE LA CRÉATION

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Introduction

« Nos actes, et singulièrement ceux qui mettent notre corps en branle nous conduisent quelquefois à des états singuliers. »

Paul VALÉRY

Il ne nous était pas possible d'inclure, dans le registre des perversions, des tendances aussi répandues que l'onanisme et l'homosexualité, pratiques si universellement implantées qu'elles ont fini par apparaître comme une seconde nature et que les légistes de l'Occident leur ont consenti des accommodements juridiques. Il est difficile de condamner au nom de la morale des déviations tolérées par la loi. C'est pourquoi nous avons rassemblé dans le même chapitre la masturbation et ses variantes : l'homosexualité et ses dérivés.

Les sexologues affirment que la moitié des adultes continuent de pratiquer l'onanisme à titre de recours, de dédommagement, de préparatif. Des millions d'entre eux sont condamnés à l'automatisme quotidien. Mais aucun constat, aucun répertoire, aucune statistique ne peut attester de la vigueur pernicieuse du geste, de ses imbrications et de ses prolongements comme les témoignages des maîtres de la musique et du langage, des orfèvres des couleurs et des formes, qui ont été assujettis toute leur vie au réflexe d'Onan. Certains choisissent ce moyen d'excitation cérébrale pour activer l'imagination érotique : l'onanisme devient alors l'homologue de l'échauffement pour les athlètes, du canter pour les chevaux.

Comme les amours maudits sont une pâture d'élection de notre poésie, les tribades et les pédérastes versent au dossier leurs témoignages lyriques, confient à la musique alexandrine leurs joies et leurs peines, leurs révoltes, leurs persécutions et quelquefois leur rédemption. De Rachilde à Jouhandeau, de Bilitis à Verlaine ou Oscar Wilde. « C'est l'énergie sexuelle, dit Wilhelm Reich, qui détermine la structure de l'affectivité et de la pensée humaines. » Quand la pensée et l'affectivité humaines

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

bouillonnent dans le même creuset, il arrive que l'élixir que recueille l'alchimiste se nomme œuvre d'art.

Autre variété de l'espèce, les babilans, ces spadons de l'inhibition. Nous avons pu constater à travers les confessions de babilans illustres: Stendhal, Vigny, Delacroix, Kierkegaard, Kafka, une évidence pathologique: le tourment sexuel est le levain de la création; «cette fonction physiologique, dira Amiel, a troublé ma conscience et *chauffé mon imagination*». Pour le babilan taraudé par l'obsession sexuelle, l'écriture devient un exercice de compensation, un refuge et un exutoire. C'est que le fleuve grégeois des sèves et des songes, ses courants, ses remous et ses écumes peuvent déboucher sur différents estuaires: sexualité, création ou paranoïa.

«Les aptitudes artistiques, dit Mœbus, doivent être considérées comme caractère sexuel secondaire.» L'expression littéraire est fréquemment le substitut et le prolongement de la sensualité. La transformation de l'énergie sexuelle en force créatrice ou en maladie mentale est soumise aux lois de la génétique et au hasard des contingences. Les grandes révolutions esthétiques apparaissent comme des «manifestations sublimées de l'instinct sexuel». Et, dit Nietzsche, sans une certaine excitation du système sexuel, nous n'aurions jamais eu un Raphaël. L'écho répond à travers Renoir: «Mon pinceau c'est ma queue». «Il faut faire l'amour à la feuille vierge, dit Cocteau, la violenter, la féconder.»

Cette fécondation va transcender les frontières de la poésie «corporative», si on ose dire, et se hausser du singulier à l'universel. Lorsqu'il se reflète et plonge dans «l'amère sombre et sonore citerne» de Valéry, le Narcisse des andrologues cesse d'être un obsédé sexuel. Il se révèle «à chaque épaule d'onde un nageur éternel». C'est ainsi que partis des «camps de base» (comme disent les alpinistes), des aveux des onanistes et des confidences des invertis, nous atteignons progressivement les sommets du lyrisme érotique. Et lorsque ce lyrisme a pour ciseleur, Cros, Rimbaud ou Apollinaire, il atteint la *poésie.*

Notre florilège n'a pas vocation anthologique. Après avoir remonté les siècles pour survoler l'évolution du genre, il ne sertit que quelques fragments représentatifs des grandes tendances. Ces textes ne sont pas produits arbitrairement. Ils représentent dans un autre registre que le viol, l'exhibitionnisme ou le voyeurisme, une tentative de défoulement, une démarche de libération animée par l'obsession et mue par les ressorts sexuels.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1.
Des onanistes

« Tout le monde onanise, cette règle ne connaît pas d'exception si on tient compte de l'onanisme inconscient. »

STEKEL

« Tout bien considéré, l'onanisme fait partie des gestes de la nature. Une conclusion différente serait plus agréable, mais des milliards d'êtres protesteraient dans tous les océans et sous tous les roseaux de tous les fleuves. »

Remy de GOURMONT

« Si la masturbation conduisait à la folie, l'espèce entière serait depuis longtemps dégénérée. »

KELLOG

La légende d'Onan

Le grand Pan aimait d'un amour sans espoir Écho, la nymphe rebelle, dont Junon avait scellé la voix et le destin au creux d'un rocher sonore. Hermès, voyant son fils accablé de cet inaccessible amour, lui enseigna la recette qui lui permettait de se satisfaire seul en évoquant le corps de la nymphe aimée. Ainsi les dieux de l'Olympe pratiquent et enseignent l'art des plaisirs solitaires, dans le même temps que les Égyptiens érigent des stèles aux dieux masturbateurs.

Le livre de la Genèse nous explique comment le geste d'Onan — pratique honnie des anciens Hébreux[1] — fut condamné par l'Éternel. Ce n'est pas l'éjaculation solitaire qui constitue le péché mortel, c'est le comportement d'Onan. Il

1. La masturbation est considérée comme un des plus graves péchés de la Torah, car celui qui s'y adonne retire à sa semence la chance de la procréation. Et la Loi interdit de toucher ou de palper, et à plus forte raison de caresser l'appareil génital. Aujourd'hui encore les juifs orthodoxes enseignent à leurs enfants de pisser « en bonne femme », c'est-à-dire debout, immobiles et sans contact manuel avec leurs organes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

refusait de donner sa semence à la femme de son frère, sous le prétexte égoïste que son propre enfant ne compterait pas comme étant le sien. « Va vers la femme de ton frère, épouse-la et suscite un enfant à ton frère », avait dit l'Éternel. Mais lorsque Onan connut la femme de son frère, il préféra laisser tomber sa semence à terre. Ce détournement de destination déplut à l'Éternel qui fit mourir le réfractaire.

Cette légende a fait d'Onan le parrain posthume de la masturbation.

Une pratique universelle

Toutes les déviations sexuelles se déroulent sous le signe d'échanges, de caresses, de commerces du corps, de brassages et de frottages entre les partenaires. On ne connaît qu'une exception, commune à l'homme et à la quasi-totalité du règne animal, c'est la masturbation dont la pratique est universellement répandue.

L'exemple et les techniques ont été fournis à l'homme par l'animal. Car l'onanisme fait partie des gestes de la nature. Les animaux s'y adonnent avec des recettes variables, du hanneton au rhinocéros, des tunnels obscurs des taupinières à la crête écumeuse des océans. Alors que la taupe — qui s'apparente aux vieilles filles solitaires — est livrée à la mélancolie souterraine des frottements mécaniques, le dauphin est le seigneur de l'onanisme volant. Il lui suffit du jaillissement d'un jet d'eau : il colle son pénis à cette gerbe qui fait office de vibromasseur, l'irrite, le fouette et le caresse jusqu'à l'éclosion de sa volupté.

Les animaux les plus ardents à la masturbation sont : le rat, le chinchilla, le lapin, le porc-épic, le furet, le chien, le babouin, l'éléphant et le chimpanzé (pratique beaucoup moins fréquente chez les femelles que chez les mâles). Le vison, la martre, le sconse sont les plus acharnés à cet exercice qu'ils accompagnent de mouvements copulatoires très rapides.

Tant qu'elle n'est utilisée qu'à des fins provisoires, tant qu'elle ne provoque pas les dégénérescences du vice, la masturbation joue un rôle de canter, d'adjuvant et de mise en condition. C'est l'échauffement des athlètes et le violon préludant dans la fosse.

Pris à sa source, l'onanisme est d'abord révélateur de la première volupté. Un adolescent y découvre l'éclatement des écumes inouïes de la grande marée dont il cherchera toujours à retrouver le déferlement dans sa moelle. La première masturbation du jeune homme est un geste de sourcier, le forage et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'irruption à l'air libre de sa propre nappe phréatique. Si le geste s'implante il devient fuite et révolte, s'il s'installe à l'état d'habitude il va évoluer du réflexe à l'obsession, de l'obsession à la tyrannie. Entre ces pôles extrêmes — la caresse innocente de la puberté et le tripotage mécanique de l'obsédé — on recense un certain nombre de stades et de paliers dont nous allons retrouver les hantises et les maléfices à travers les écrits des onanistes de génie. Chez un adulte doué de sensibilité et d'imagination la masturbation est le royaume secret des sortilèges et des implosions (alors que les intoxiqués la réduisent au rôle enfantin de poussette machinale).

Elle suppose une organisation intellectuelle, une mobilisation affective et sensorielle, un pouvoir d'évocation de nudités dociles, et surtout une synchronisation entre les images sécrétées par l'évocation et la navette activée par les doigts. Les virtuoses de l'onanisme deviennent des metteurs en scène, des créateurs de films intérieurs, riches en images voluptueuses, en reliefs érotiques et en dialogues exaltants.

Cette pratique présente des agréments variés, épargne les préludes du boniment, les frais de la démarche, les artifices des faux-fuyants, l'accablement de la déplétion. Elle console des détresses de l'impuissance, protège du risque des séquelles vénériennes, elle permet un épanchement libre de toute sujétion, une caresse guidable à volonté dont le solitaire détient à la fois le frein, l'accélérateur, le lest, le point d'orgue et l'envol. Elle est affranchie des postures et des impostures de l'amour à deux, des dialogues de sourds et des soupirs de commande, des âcres odeurs de ventre ou d'aisselles, des bruits de ventouses ou des borborygmes des étreintes. Elle libère une sorte d'acte pur où le rêve est le dieu de la chair.

L'imagination essaime ses grappes de femmes fabuleuses, ses bataillons de guerrières nues, ses allégros de gémissements heureux. « ... Ne faut-il pas mieux rêver ses débauches que de les vivre ? » dit Mauriac. La masturbation est la revanche des délaissés contre celles qui les ont rejetés et qui se trouvent annexées et fécondées à leur insu. Elle est le seul plaisir commun aux enfants et aux vieillards, aux prêtres et aux explorateurs, aux gardiens de phare et aux épouses nostalgiques. Elle est à la fois prélude et mémoire. Elle peut préparer à l'acte d'amour en attisant son feu grégeois dans les veines. Elle peut, au retour d'une fête des sens, en prolonger à loisir les extases et les raffinements :

« Je vous possède en votre absence
Plus profondément que jamais » (La Tour du Pin).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'onanisme mécanique est un réflexe banal dont la pratique peut être nourrie de recettes cocasses. Tel cet adolescent italien que ses propres caresses n'arrivaient jamais à conduire à la volupté. Un vieil initié lui enseigna une méthode chinoise tombée en déshérence. Il saisit par le bec une mouette vivante, la fit tourner en l'air, de sorte que les ailes déployées de l'oiseau effleurent au passage le scrotum et le gland. Le jeune homme étonné fit tournoyer la mouette et connut un orgasme violent. Désormais la mouette devint indissociable de la caresse et la vie sexuelle du jeune homme fut à jamais liée aux battements d'ailes.

Le docteur Simon classe la masturbation féminine en deux catégories : l'onanisme clitoridien (pression et attouchement du clitoris, mais aussi des lèvres, du mont de Vénus et de la vulve). L'onanisme vaginal (introduction d'un ou plusieurs doigts ou d'objets dans le vagin, les plus connus sont les godemichets ou olisbos). L'onanisme vaginal ne présente pas les dangers de l'onanisme rectal ou urétral. L'imagination ou le manque d'imagination peut conduire à l'utilisation d'accessoires [1] : les services d'urgence des hôpitaux sont familiarisés avec les accidents de pénétration artisanale.

Une excitation superficielle sans l'aide de la main ou d'un auxiliaire manuel peut décider de l'orgasme. De nombreuses femmes savent aussi pratiquer une forme discrète d'onanisme public par la répétition de pressions musculaires [2].

> « La friction des cuisses est, dans quelques-unes de ses formes, un procédé de masturbation si décent qu'il peut être appliqué en public. C'est ainsi qu'il y a quelques années, en attendant un train dans une gare des faubourgs d'Ipswich, je remarquai une jeune femme assise non loin de moi et que je pus observer sans être vu. Elle se renversait contre le dossier de son siège, les jambes croisées, en balançant le pied fortement et sans interruption. Ce geste continua pendant près de dix minutes ; alors le mouvement de balancement atteignit son maximum, elle se renversa davantage, amenant ainsi ses organes sexuels mieux en contact avec le bord du siège ; son corps et ses

1. « Je mouille la région de mon clitoris avec de la salive ou de la vaseline et je me sers d'un vibromasseur (un modèle à accessoires). J'aime appuyer l'autre main contre le vibromasseur pour que les caresses profitent des vibrations. J'aime aussi remuer quelque chose dans mon vagin (une bougie ou une bouteille) tout en caressant mon clitoris avec le vibromasseur. Mes jambes restent écartées » (Rapport Hite).

2. « Je me masturbe assise, les jambes croisées, en contractant les muscles de mes cuisses. C'est mon amie (lesbienne) qui m'a appris cette technique » (Rapport Hite).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

jambes s'allongèrent et se raidirent subitement comme dans un spasme. Il n'y avait aucun doute sur ce qui venait de se passer. Quelques instants après, elle quitta son siège solitaire et s'en fut lentement dans la salle d'attente s'asseoir auprès d'autres voyageurs, tranquille, les jambes non croisées cette fois, pâle, calme et correcte, probablement une fille de fermier, qui ne se doutait certes pas que sa manœuvre avait été surprise» (H. Ellis).

Les dangers de la servitude

Le vice solitaire, si longtemps dénoncé comme un danger par les mires, les Purgon, les Diafoirus, les moralistes et les pédagogues, est aujourd'hui recommandé par les sexologues qui redécouvrent l'enseignement des lointains ancêtres: «La masturbation pratiquée par la main agit sur la puberté [1].»

Cette promotion récente de l'onanisme thérapeutique est battue en brèche par les confidences des obsédés. Car il n'est aucun exercice manuel où l'accident ne dégénère plus facilement en système. Et lorsque l'habitude est soudée aux réflexes, la caresse tonique peut devenir chancre chronique.

Les excès de la masturbation peuvent provoquer une lente érosion du système génito-urinaire, la répétition conduit à l'inhibition, l'accoutumance de l'érection artificielle finit par corrompre les ressorts de l'érection spontanée. Pertes séminales, pollutions nocturnes, priapisme matinal, les séquelles de la servitude provoquent à la longue chez l'intoxiqué une «dysphasie» de l'acte sexuel. L'onaniste vieillissant est l'esclave de son habitude et cherche dans sa caresse mécanique une compensation à toutes les avanies, à toutes les déceptions. Comme un fumeur de H devenu son propre pourvoyeur et qui peut s'allumer lui-même à tout instant.

Ajoutons que la masturbation pratiquée pendant quelques heures d'affilée peut conduire à une mort violente, comme nous la décrit Octave Mirbeau dans *Le Jardin des supplices*.

«L'année dernière, avec Annie, j'ai vu quelque chose de bien plus étonnant... J'ai vu un homme qui avait violé sa mère et l'avait ensuite éventrée d'un coup de couteau. Il paraît, du reste, qu'il était fou... Il fut condamné au supplice de la caresse... On ne permet pas aux étrangers d'assister à ce supplice qui, d'ailleurs, est très rare

1. Galien.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aujourd'hui... Mais nous avions donné de l'argent au gardien qui nous dissimula derrière un paravent... Annie et moi, nous avons tout vu... Le fou — il n'avait pas l'air fou — était étendu sur une table très basse, les membres et le corps liés par de solides cordes... la bouche bâillonnée... de façon à ce qu'il ne pût faire un mouvement, ni pousser un cri... Une femme, pas belle, pas jeune, au masque grave, entièrement vêtue de noir, le bras nu cerclé d'un large anneau d'or, vint s'agenouiller près du fou... Elle empoigna sa verge... et elle officia... Cela dura quatre heures... quatre heures de caresses effroyables et savantes, pendant lesquelles la main de la femme ne se ralentit pas une minute, pendant lesquelles son visage demeura froid et morne !:.. Le patient expira dans un jet de sang qui éclaboussa toute la face de la tourmenteuse... Cette femme avait, à l'un de ses doigts, un gros rubis qui, durant le supplice, allait et venait dans le soleil, comme une petite flamme rouge et dansante... Annie l'acheta. Je ne sais ce qu'il est devenu... Je voudrais bien l'avoir. »

Rousseau, Sainte-Beuve et Tchaïkovski

Le torrent écumeux des sèves et des songes, ses remous et ses marées peuvent déboucher sur différents estuaires : sexualité, création ou paranoïa. Et la masturbation chez les créateurs apparaît tantôt comme une source d'excitation tantôt comme un esclavage, tantôt comme une délivrance.

Nous avons retenu parmi des dizaines d'exemples historiques les textes de Jean-Jacques Rousseau, Tchaïkovski et Sainte-Beuve.

L'exemple de Jean-Jacques Rousseau est le plus fréquemment cité, parce que, à l'encontre de la plupart des autres obsédés, il s'en est expliqué à cœur ouvert dans ses *Confessions* :

« J'ai appris très tôt ce dangereux supplément qui trompe la nature et qui permet de disposer de tout le sexe sans avoir besoin de son aveu... Je me suis livré à ce vice jusqu'à un âge avancé. Ce vice que la honte et la timidité trouvent si commode. Je n'ai jamais perdu la funeste habitude de donner le change à mes besoins. Le plus grand attrait pour les imaginations vives, c'est de disposer pour ainsi dire à son gré de tout le sexe et de faire servir à leur plaisir la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

> beauté qui les tente sans aucun besoin d'obtenir son aveu. [...] Séduit par le funeste avantage, je travaillais à détruire la bonne constitution qu'avait établie en moi la nature [...]. J'attisais mes désirs les plus extravagants. Mon sang allumait, emplissait constamment mon cerveau de filles et de femmes... »

Les fruits vénéneux de ces « funestes avantages » vont se répandre dans sa vie et dans son œuvre. L'échec amoureux le conduit au subterfuge du renoncement : « Je suis ivre d'amour sans objet. » « Je l'aimais[1] trop pour pouvoir la posséder... » Jean-Jacques livre en gémissant les raisons profondes de son abdication : « A l'instant de succomber à la tentation, je succombe à la défaillance, les jambes flageolent, je crie et pleure comme un enfant. » Jean-Jacques se caressera jusqu'à l'extrême fin de sa vie dans le lit de ses amours auprès de Thérèse Levasseur.

Autre victime illustre de ce narcissisme de la braguette : Piotr Tchaïkovski. Son frère cadet, Modeste, nous révèle l'obsession de Piotr avec un luxe de détails complaisants. En proie au même vice, Piotr et Modeste se confient leurs tourments dans des lettres où ils désignent l'onanisme par un vocable codé : « La chose ». Nadeja Philatovna, intriguée par les renoncements de Tchaïkovski, l'interroge sur les causes de son comportement : « Vous me demandez si j'ai connu d'autre amour que le platonique ? Oui et non. Si la question était posée différemment : avez-vous éprouvé le bonheur d'un amour satisfait ? ma réponse serait : non, non et non. »

« La chose » pèsera sur sa vie, sur son œuvre et sur sa vieillesse. Il confie à son frère : Mme Meck ne m'a pas écrit depuis longtemps, et j'envisage avec mon pessimisme habituel qu'elle a découvert « la chose ». Lorsqu'il se fiance enfin avec la chanteuse Désirée Arlot, elle aussi découvrira « la chose » et rompra ses fiançailles.

> « Je me rends compte que mes penchants constituent l'obstacle insurmontable pour mon bonheur, il faut que je lutte de toutes mes forces contre ma *nature*. En tout cas je triompherai une fois pour toutes de mes habitudes. »

Et pour conforter sa volonté défaillante, il épouse la toute jeune Antonina : « Je l'ai prévenue qu'elle ne pourrait compter que sur une affection fraternelle de ma part, elle souscrit à tout

1. Mme d'Houdetot.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et elle est contente de tout. »... « De tout », c'est-à-dire de rien. Ce contentement sera de courte durée. Dans le lit conjugal Antonina se révèle et se rebelle, revendique, implore, menace. C'est à demi nu que l'onaniste se sauve de la chambre nuptiale poursuivi par les imprécations de l'inassouvie. Il errera longtemps seul dans la nuit avant de prendre le train pour Saint-Pétersbourg. La fertilité du compositeur est-elle comme l'a dit un de ses biographes, la revanche de la stérilité du mari ?

« Je ne connais qu'un seul attrait, mais le plus perfide, le plus insinuant de tous... »
« J'aime en secret mon mal, chéris ma pourriture. »

En prose et en vers Sainte-Beuve exhalera longtemps le tourment qui le taraude, auquel il avoue « se livrer avec emportement » et qui est le fruit de ses malformations : insuffisance, asthénie, membres enfantins. Toutes les infirmités congénitales qui accablent le jeune étudiant en médecine le conduisent à la consolation des disgraciés. Alors qu'il avoue posséder « un tempérament en proie aux sens fougueux », il souffre constamment de déplétion :

« Une âme impure et ivre de mollesse
C'est le signe hideux que le plaisir vous laisse. »

A trente ans « Joseph Delorme [1] » continue à s'adonner à ce plaisir « languissant, oisif, attachant, secret et privé, mystérieux et furtif, rêveur jusqu'à la subtilité, tendre jusqu'à la mollesse, voluptueux enfin... » Pour donner une source d'inspiration à ses épanchements, il passe, dit-il, une bonne partie de ses jours et de ses nuits à côtoyer des parcs « comme un voleur » et à surveiller les gynécées. Là il engrange les images furtives de croupes et de corsages qui vont alimenter sa solitude et aiguillonner ses manœuvres. Il s'essaie pourtant à séduire des bonnes et des gouvernantes, mais il est laid, mal habillé, sournois, adipeux, antipathique : « Je suis l'homme qui a été le plus refusé en amour. »

Il accompagne Musset au bordel et échoue dans sa tentative sous l'œil sarcastique de Lorenzaccio. Mais il met à profit l'excitation offerte par la nudité des catins pour retrouver « ces plaisirs plus réels au fond pour la moelle qui crie ». C'est une sournoise revanche du sort qui lui donnera pour unique maîtresse la femme du plus grand séducteur de son temps : Adèle Hugo.

1. Pseudonyme de Sainte-Beuve.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2.
Des fantaisies et raffinements de l'onanisme

La masturbation ne se limite pas à des manipulations intimes. Elle peut franchir le cercle étroit des automatismes solitaires pour aborder d'autres fantasmes, d'autres formes, d'autres excitations, dont l'onanisme demeure le prélude, le ressort et le final mais où interviennent des éléments extérieurs aux épousailles machinales du sexe et des doigts.

Nous avons retenu un échantillonnage d'accessoires, une déviation courante : le narcissisme, une tendance extrêmement rare : la silvophilie.

Des auxiliateurs

Les abonnés aux caresses solitaires ont souvent recours à des « déclencheurs extérieurs », tels le train, le hamac, la moto, la machine à coudre et le vibromasseur. L'ancien modèle de machine à coudre qui obligeait à relever les jambes très haut a développé un grand éréthisme sexuel dans les manufactures du XIX^e siècle, éréthisme qui débouchait sur la masturbation. « L'orgasme se provoquait si souvent dans les ateliers que les contremaîtresses cessaient d'y prêter attention » (docteur Pouillet). Les fabricants s'efforçaient de produire les modèles les plus aptes à satisfaire cet exercice innocent, qui ne portait atteinte ni à la qualité du travail, ni à la moralité du personnel.

Le vibromasseur est devenu le plus classique — et le plus efficace — des auxiliateurs. Il procure des sensations profondes et variées comme en témoigne cette confidence d'une « sondée » de Shire Hite :

> « La première fois que je me suis servie d'un vibromasseur, j'ai cru que mon corps allait voler en éclats. C'était

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

extrêmement violent. La douleur était merveilleuse. J'ai pensé que la mort devait être quelque chose comme ça. Comme si on explosait dans l'espace. Quel orgasme ! J'avais l'impression de survoler l'Himalaya ! C'est une expérience toute récente, il y a deux ou trois semaines, il ne me serait même pas venu à l'idée de me masturber. *Je me suis mise à comprendre peu à peu le féminisme.* Et maintenant j'aime me caresser ; malheureusement ça me demande beaucoup de temps, en général entre trois et six heures, quand je me sers uniquement de la main. »

L'instrument le plus perfectionné, le mieux adapté aux plaisirs solitaires est moins connu et plus onéreux que le vibromasseur, c'est la bicyclette dite à pas de vis où la selle est remplacée par un pénis de caoutchouc vulcanisé. Le pédalage fait monter et descendre la cycliste qui, une fois mise en selle et calée sur ses pédaliers, trouve, sans changer de braquet, son rythme et son implosion sur ce home-trainer ithyphallique [1].

Le vibromasseur a remplacé les accessoires naturels, fruits, légumes ou plantes qui étaient détournés des corbeilles de la cuisine familiale vers le lit des caresses clandestines. L'usage très ancien de la banane, de la scorsonère et de la betterave a été célébré par les refrains de carabins :

« Un jour la sœur Charlotte
Se masturbait la motte
Avec une carotte... »

Les agrumes d'outre-mer peuvent relayer les concombres et les épis de maïs. Les incantations des poètes des *Mille et Une Nuits* évoquent les secrètes voluptés des fruits exotiques :

« O bananes qui réjouissez le cœur des vierges...
Vous seules parmi les fruits êtes douées d'un cœur pitoyable
O consolatrices des veuves et des solitaires. »

Le plus souvent ce sont des objets d'usage quotidien qui sont employés à la masturbation. « Le vagin et la vessie des femmes amenées à l'hôpital livrent des crayons, des pains de cire à cacheter, des bobines de fil, des passe-lacets, des aiguilles à tricoter, des crochets, des compas, des bouchons de verre, des bougies, des bouchons de liège, des flûtes de champagne, des

1. Le pénis tracté est la transposition mécanique d'un vieux fantasme de Sacher-Masoch : « Une femme en short est sur une bicyclette immobile et pédale vigoureusement. Le "sujet" est caché sous la bicyclette, frôlé par les pédales vertigineuses, les paumes appliquées aux mollets de la femme. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fourchettes, des cure-dents, des pots de pommade, des scarabées, des œufs de poule, et très fréquemment des épingles à cheveux[1]. » Ce dernier objet était tellement répandu en Allemagne vers 1860 qu'un chirurgien inventa un appareil artisanal qui allait être fabriqué en série. Il avait pour fonction de retirer les épingles à cheveux trop profondément enfoncées dans les matrices, irrécupérables au doigt ou à la pince. Les chirurgiens extirpaient un bric-à-brac de brocanteur, fers à friser, bouchons, brosses à dents, canules de lavement, etc.

La masturbation anale a souvent recours à des leviers fixes ou mobiles, dont l'usage conduit à des accidents cocasses et douloureux comme en témoigne la note du docteur Sorin de Nantes :

> « Un marin de l'île d'Yeu s'exerçait depuis son adolescence à l'autosodomie. Il disposait dans sa maison d'un antique cabinet — entendez water — de bois peint dont le couvercle était maintenu par quatre petits cylindres de cuivre. Il profitait de la solitude des lieux pour s'infliger un pal métallique dont il retirait des sensations voluptueuses. A différentes reprises, la tête des supports à force d'être titillée resta plantée dans l'anus de l'empalé volontaire. Il venait alors demander sans embarras ni complexes qu'on lui libère le sphincter. Le marin fut opéré quatre fois. Il était devenu légendaire à l'hôpital. »

Du narcissisme

> *« Visto y tomato (j'ai vu et j'ai pris). »*
>
> Victor HUGO

> *« J'aime, mais qui donc peut aimer autre chose*
> *Que soi-même ? »*
>
> Paul VALÉRY

« *Voir* est la grande chose », disait Hugo, qui était lui-même voyeur et voyant. Soit qu'il scrute d'un œil vorace le ventre ouvert de la femme, soit qu'il incline les miroirs qui lui renvoient ses formes pendant leurs ébats, chaque amant est un voyeur.

1. « Il faut noter que certains de ces objets servent à des manœuvres abortives » Wulffen.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Narcisse, berger d'Arcadie, se penche pour se désaltérer dans l'eau d'une fontaine. Happé par son image il découvre une soif de lui-même impossible à étancher. Cette soif scellée a été la source lyrique du concerto de Valéry :

« O mon corps mon cher corps
Je t'aime unique objet qui me défend des morts. »

Elle a donné aussi son nom à ce que le docteur Rolheder baptise l'auto-mono-sexualité. Passion qui contraint Narcisse à « vivre et mourir devant un miroir [1] ». Narcisse, symbole de la vaine poursuite du *reflet,* promène sa grâce inquiète au jardin mélodieux.

L'homme, qui poursuit une image qu'il croit touchable et conquérable, se résigne mal à admettre qu'on ne prend pas les fumées au lasso, qu'on ne met pas les sources en cage. La condamnation de Narcisse tient tout entière dans l'alexandrin de Corneille :

« Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve. »

Le Narcisse du docteur Hirschfeld est très éloigné des formes pures et des boucles brunes des pâtres de Théocrite. C'est un paysan du Danube, trapu, obtus, velu. Et ce n'est pas penché sur la moire chatoyante d'une fontaine qu'il tend la main vers son impalpable image, mais à l'affût devant son armoire à glace.

> « Au cours de notre examen médical nous avons assisté à la scène suivante. Dévêtu, le patient se regarde sur les faces d'un trumeau. L'érection se produit immédiatement. En s'excusant il s'approche de la glace et commence de baiser l'image. Après un court moment il pressa son pubis contre l'image reflétée et une éjaculation se produisit. »

Le paysan va écrire au médecin en qui il a trouvé son unique confident pour proclamer un amour qu'il n'a pu confier jusque-là qu'aux arbres, aux bêtes et au vent.

> « Je m'aime jusqu'à la folie. Dans mes rêves je me vois souvent et chaque fois j'ai une pollution. Sincèrement je ne désire que moi-même et je serais heureux si je pouvais embrasser mon pénis. Je me vois couché sur une glace, l'image reflétée devant moi, et c'est mon propre corps qui accomplit le coït avec moi. J'ai besoin d'une glace longue et fine pour que je puisse me voir tout entier et me couvrir

1. Baudelaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

partout de baisers. Pendant cette scène je salive au point que la glace en est toute couverte. J'aime porter des vêtements serrés et étroits faisant valoir les formes de mon corps. Quand je me vois nu devant une glace je suis excité au point que je deviens fou... »

Ce paysan illustre le narcissisme pur et dur. Cette fleur de serre éclôt chez un rustre que rien ne semblait prédisposé à cultiver cette passion sans issue.

Le narcissisme teinté de fétichisme s'épanouit généralement chez ceux dont l'activité professionnelle, les exigences d'entraînement, les recettes de préparation se déroulent fréquemment devant un miroir: danseurs, mimes, actrices. L'auto-monosexualité se fortifie au soleil du travesti, tourne à l'éonisme:

« Les hommes et les femmes me laissent indifférent. Mais lorsque je peux me contempler dans la glace vêtu de mon seul jupon, je suis excité » (Hirschfeld).

Ces narcisses bâtardés de transsexuels exigent des chambres meublées de miroirs. Alors qu'ils sont le plus souvent dénués de coquetterie, le reflet de leur métamorphose en hétaïre court-vêtue d'une simple jupe, les transcende jusqu'à la volupté. Le narcissisme pathologique de Stekel recrute ses adeptes parmi les enfants gâtés à l'excès, les enfants frustrés d'amour et qui transfèrent la tendresse et l'admiration dont ils sont sevrés en leur propre moi, ceux que personne ne gâte et qui décident de peupler leur désirs affectifs de l'amour de soi-même.

Tel qu'en lui-même enfin son seul miroir le change, le narcissiste cultive souvent des tendances au voyeurisme, au fétichisme et à l'exhibitionnisme.

Le « Narcisse » de Paul Valéry est l'enfant naturel de l'« Hérodiade » de Mallarmé et d'un danseur célèbre qui vouait à son corps un culte lyrique. Sa chambre à coucher était devenue une galerie des glaces. Sa lampe lui renvoyait le reflet de sa nudité dans l'infini trompeur des miroirs. Le Narcisse se parle, se contemple, boit son image, se caresse quelquefois jusqu'à l'épuisement, devant son double qui lui sourit à travers la moire des fontaines ou le tain des biseaux.

« Jusque dans le repli de l'amour de soi-même,...
La nuit vient sur ma chair lui souffler que je l'aime...
...Profondeurs, profondeurs, songes qui me voyez,
Comme ils verraient une autre vie,
Dites, ne suis-je pas celui que vous croyez,
Votre corps vous fait-il envie ?...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Je suis si près de toi que je pourrais te boire,
O visage !... Ma soif est un esclave nu...
Jusqu'à ce temps charmant je m'étais inconnu
Et je ne savais pas me chérir et me joindre !...
Cher trésor d'un miroir qui partage le monde !
Ma tendresse y vient boire, et s'enivre de voir
Un désir sur soi-même essayer son pouvoir ! » (Valéry).

De la silvophilie

Vincent, vieux peintre de Provence était amoureux d'un grand chêne pourpre qui couronnait un promontoire de la mer latine. L'artiste avait peint son modèle sous tous les angles, en toute saison et sous tous les éclairages : l'haleine laiteuse d'avril sur les bourgeons adolescents ; la clarté cendreuse des crépuscules d'hiver sur la couronne exfoliée ; les mirages roux de l'automne sur les feuillards de rouille et de sang... Il avait ployé l'arbre dans la bourrasque et, devant la toile, on croyait entendre les mugissements de la tempête secouer les rameaux rameurs dans les vagues du vent. Il l'avait dressé sous les pavois des nuits d'été, laqué d'un lait de lune, gorgé de sèves nouvelles et de nids sonores. Il s'était habitué à lui parler, à lui citer des poèmes qui chantaient encore dans sa mémoire scolaire et qu'il calligraphiait sous les cimaises.

« Ne vois-tu pas le sang lequel dégoutte à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure écorce. »

Ses trente toiles à la galerie Thomassont avaient impressionné la critique, et les initiés voyaient en lui un « Corot devenu fauve ». A son retour, Vincent rendit hommage à son ami en exposant sous ses ombrages une dizaine de ses portraits. Il lui parlait comme à un peintre, commentait les volumes et les masses, exaltait les ocres et les céruses, prolongeait les coulées d'hématite et les réseaux d'hermine sur les surfaces planes. Appuyé de l'épaule au tronc craquelé, il lui dédiait des invocations lyriques :

« *Arbre* de la forêt vous connaissez mon âme
Vous me connaissez, vous. Vous m'avez vu souvent
Seul sous vos profondeurs regardant et rêvant. »

Cette amitié exaltée, entretenue par les toiles, les dialogues et les visites, allait connaître une singulière métamorphose. Le peintre vivait seul dans sa ferme parmi les vignes et, deux ou trois fois l'an, il faisait venir de Paris deux jolis modèles pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ses nus. Son réveil amoureux était bercé par les rires des filles et les cithares des cigales. Mais au retour de son exposition, Vincent fut en proie à ce que les médecins appellent une « fixation ». L'arbre était sorti de ses toiles pour entrer dans ses rêves et pousser des racines nouvelles dans le cœur du vieil homme. Le peintre découvrait la chaleur de ses élans comme un amoureux les progrès de sa passion. Pour rendre hommage au chêne pourpre il assujettit un hamac entre ses branches, peignit des gouaches et peaufina des tailles-douces, et entre deux séances de pose, il déclamait :

« La terre tendre et sombre
O jamais grand arbre jamais ne laissera d'un pas
S'émerveiller ton ombre ! »

Un jour qu'il rêvait, assis au pied du chêne, il leva les yeux vers le ciel strié d'éclairs de chaleur et pavoisé d'étoiles filantes qui s'engloutissaient dans les vagues écumeuses. Le grondement sourd du tonnerre mêlé aux orgues de la mer se rapprochait des collines. Il se releva inquiet. Des courants telluriques semblaient monter des racines, se fondaient en lui aux fluides de l'orage et aux souffles de la nuit.

Il se tenait debout contre l'arbre qu'il enlaçait de ses bras déployés. Et comme une boule de feu s'abîmait dans la crique au pied du promontoire, il sentit un brusque désir lui embraser les veines. Il se redressa, passa la main sur le tronc et découvrit une sorte de fissure secrète entre les lichens et les mousses.

Il s'enfonça doucement dans l'arbre, s'y coula comme dans un ventre ouvert. Il jouit avec une telle violence qu'il revint chaque jour et demeura fidèle à son amant. Il n'invita plus jamais les jolis modèles de Paris. Le séducteur avait jeté l'ancre entre l'écorce et l'arbre.

Lorsqu'il mourut, comblé d'amour et d'années, le psychiatre, à qui il avait confié sa mutation amoureuse, avait écrit en bas de la fiche clinique : « C'est peut-être le seul homme au monde à n'avoir jamais été trompé, même en intentions. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3.
Des tribades

« La femme coupable d'homosexualité doit être fouettée et tenue à l'écart des femmes décentes. »

MAIMONIDE

« Tu peux jouer avec mes seins, caresser mon ventre, ouvrir mes genoux. Mon corps tout entier s'est livré à tes lèvres infatigables.

...Ainsi je voyais son corps chéri dans une mystérieuse lumière. Nous étions plus près l'une de l'autre, plus libres, plus intimes, plus nues. " Dans la même chemise ", disait-elle... »

Pierre LOUŸS, *Chansons de Bilitis*

« Le monde cesse d'exister. Des secondes qui durent une éternité. Une communication intense qui s'établit entre nous. Une communion... Nous mangeons, nous buvons nos corps... la langue a l'avantage d'être douce, précise, mouillée, elle est l'organe idéal pour les caresses. Et elle procure des orgasmes sensationnels ! »

Rapport Hite

Des contacts saphiques ont été observés chez des espèces très diverses, les rats, les souris, les hamsters, les cochons d'Inde, les lapins, les porcs-épics, les martres, les bovins, les antilopes, les chèvres, les chevaux, les porcs, les lions, les moutons, les petits primates et les chimpanzés.

« Tous les fermiers qui ont élevé des bovins le savent... les vaches montent très régulièrement les vaches » (Kinsey).

Pour les humains, le docteur Benkert de Budapest a inventé et défini le terme d'homosexualité :

« une fixation sexuelle qui rend l'individu, autant sur le plan physique que sur le plan psychique, incapable d'aboutir à l'action sexuelle normale, et cette fixation lui inspire de l'aversion et de la répugnance pour l'acte sexuel. Et par contre l'individu dominé par cette fixation est dans l'inca-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pacité de résister à la force d'attraction de son propre sexe. Cette force d'aimantation sexuelle est identique chez l'homme et chez la femme. »

Toutes les femmes onanisent : cette règle ne connaît pas d'exception. La masturbation de la femme est plus subtile, et plus diverse que celle de l'homme. Elle n'est assortie d'aucune perte de matière vivante et ne présente aucun danger physiologique. Elle englobe, sans distinction d'âge ou de condition, de morale ou de métier, la totalité du sexe féminin. Outre la masturbation réciproque, l'amour saphique comporte une gamme de caresses linguales et tactiles, la tétée, le cunnilingus, les tendresses anales et les pénétrations, soit du doigt, soit par le truchement de pénis artificiels.

Les internats sous toutes leurs formes : lycées, prisons, harems, bordels, sont les foyers des bouillons de culture du lesbianisme.

Bloch distingue deux causes fondamentales motivant l'éveil des tendances homosexuelles chez les prostituées (initialement hétérosexuelles) ; ce sont d'abord les relations intimes avec des compagnes nettement lesbiennes dont l'influence est comme fortifiée par « l'esprit de corps » des prostituées et ensuite le développement lent et graduel de l'aversion pour les rapports sexuels avec les hommes, constituée et renforcée par l'expérience que ces femmes ont des hommes, dont elles ne connaissent d'ailleurs que les aspects les plus brutaux et les plus dégradants.

Le docteur Parent du Châtelet, spécialiste de l'homosexualité féminine, estime que 50 % des prostituées d'âge adulte sont lesbiennes. Et que dans les prisons, aucune détenue n'échappe à la loi des tribades.

« Le harem est le paradis des lesbiennes », dit Brantôme, qui constate que les femmes du sérail s'adonnent aux amours saphiques par besoin de compensation pour combler le vide laissé par les mâles. Mais ce harem royal qu'est devenu la Cour de France est aussi le paradis des lesbiennes :

> « deux fort grandes dames, toutes retroussées, et leurs callessons bas, se coucher l'une sur l'autre, s'entrebaiser en forme de colombes, se frotter, s'entrefriquer[1], bref, se remuer fort, paillarder et imiter les hommes. »

1. *Geminos committari cunnos :* littéralement, se frotter le con.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« ... J'ai ouy conter qu'un grand prince, se doutant deux dames de sa cour qui s'en aydoient, leur fit faire le guet si bien qu'il les surprit, tellement que l'une se trouva saisie et accommodée, d'un gros godemichet entre les jambes, gentiment attaché avec de petites bandelettes à l'entour du corps, qu'il sembloit un membre naturel. Elle en fut si surprise qu'elle n'eut loisir de l'oster ; tellement que ce prince la contraignit de luy monstrer comment elles deux se le faisoyent [1]. »

La corde et le bûcher

Les amours saphiques sont, à l'image de toutes les passions, la source d'un flot de larmes et d'un suint d'eaux troubles. Elles sont aussi la cause d'affrontements sordides, de crimes passionnels et de procès à scandales.

L'an de grâce 1727, Catherine Marguerite Lincken, falsifia ses papiers pour épouser son amie. Pour donner du relief à son costume de marié, elle aussi s'était ligoté sur le ventre une verge de cire. Lorsque la supercherie fut découverte, elle fut condamnée à mort et exécutée pour crime de « sodomie » [2].

« La doctoresse Sowoska, vivait en ménage avec une théâtreuse. Au cours de leur procès, les deux tribades se vantèrent d'avoir possédé plus de femmes que n'importe quel seigneur polonais, elles finirent par avouer que ce tableau de chasse était assorti de menaces, de chantages et de vilenies, et que leurs conquêtes étaient souvent assorties de viol. Elles furent condamnées à des peines de réclusion et poursuivirent en prison leurs entreprises de dépravation » (Winkel).

En 1901, en Amérique, les journaux publièrent l'histoire d'une jeune fille qui, s'étant liée avec son infirmière, femme mariée, mère de famille, se vit empêchée par sa famille de prolonger ses relations. Elle acheta un revolver et se tua, à l'église, devant sa mère.

La comtesse L... exerçait sur son amie un tel pouvoir d'hypnose qu'elle la dépouilla progressivement de toute sa fortune.

En 1954, Mme S..., qui avait assassiné son amie, déclara au jury de la cour d'assises qu'elle avait été passionnément éprise de la jeune femme, mais qu'elle s'était résolue à la tuer quand celle-ci avait essayé de la faire chanter.

1. Brantôme.
2. Montaigne nous rapporte un cas identique dans son « Voyage en Italie ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Une femme russe qui avait une liaison féminine depuis plusieurs années avait résolu de quitter son mari. Elle lui expliqua qu'elle ne pouvait jouir qu'avec cette femme, et qu'elle ressentait le summum de son plaisir quand son amie lui introduisait dans le sexe son sein qui était long et mou. Le mari tua sa femme [1].

Une invertie londonienne s'était prise d'une passion violente pour la femme d'un pasteur. La femme infidèle se confessa à l'homme de Dieu, qui pratiquait le pardon des offenses, et qui se résigna à marier lui-même les deux lesbiennes dans son temple. Cérémonie unique dans les annales de l'Église anglicane. L'histoire ne précise pas si la bigame alternait les caresses de son mari avec celles de son épouse [2].

La presse anglaise a relaté les amours de Catherine Coome qui avait vécu quarante ans déguisée en homme. Elle avait, grâce à de faux papiers, épousé sa servante. Et elles constituèrent un ménage exemplaire pendant quinze ans. Une vérification de police dévoila la nudité — et l'identité — du faux mari.

John Coulter était un garçon de ferme. Il séduisit la fille des fermiers et l'épousa. Ils connurent vingt-cinq ans de bonheur et se séparèrent après des crises de jalousie. Lorsque John Coulter fit une chute mortelle, on découvrit à l'hôpital que John était une robuste quinquagénaire qui avait dépassé l'âge de la ménopause. Elle mourut des suites de son accident. Sa femme la fit enterrer religieusement.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la justice répressive a poursuivi et condamné à des peines de réclusion les associations de « femmes damnées ».

A Londres, les clubs de lesbiennes s'organisent et prolifèrent, souvent en symbiose avec des clubs de flagellants.

En 1907, un procès à sensation a opposé la présidente d'une de ces associations à un reporter qui avait publié une longue chronique des pratiques du club. La dame fut déboutée, après vérification, par le tribunal, de la véracité des révélations du journaliste.

> « Par l'intermédiaire d'une annonce, un club féminin cherchait à augmenter ses membres. De cette manière, non seulement les lesbiennes, qui comprenaient le sens caché de l'annonce, mais d'autres femmes, non averties, s'intéressaient à cette " association ", croyant, en toute bonne foi, qu'elles poursuivaient à la fois un but culturel et des

1. Cité par Stern.
2. Cité par Hirschfeld.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

loisirs. Membres du club, ces femmes furent bientôt sollicitées de participer à des activités assez indécentes, dont elles ne comprirent pas tout de suite le sens. Sous de faux prétextes des jeunes filles étaient attirées au club. La présidente, Mlle L..., nia catégoriquement ces accusations, mais elle fut contrainte d'avouer qu'un grand nombre de membres avaient été exclus du club en raison de leurs pratiques indécentes. »

L'annonciation de Schurig

Il existe des millions de ménages de tribades. Le plus souvent aucune des partenaires n'est totalement active ou passive. La liaison est basée sur le partage des caresses. « La partenaire la plus active exerce une pression de son ventre sur celui de la plus passive, et s'efforce d'introduire son clitoris dans la vulve. » Il se dégage le plus souvent de ces couples une dominante. Celle que le langage populaire désigne du nom familier de gousse mâle tient le rôle de l'homme. Elle se réserve le monopole du droit de conquête extérieur au ménage, droit interdit à « la femme » qui doit être docile et fidèle comme l'épouse au foyer. Cette épouse aimante et subjuguée est assignée à résidence, réduite aux tâches domestiques et subit une domination oppressive, ponctuée de scènes de jalousie, de lettres de rupture et quelquefois de captation d'héritage.

Il est fréquent que l'une des deux partenaires d'un couple soit mariée et mère de famille. Ce qui engendre des situations compliquées, burlesques et tragiques, et quelquefois des phénomènes qui revêtent au premier regard l'apparence de l'irréel et du fantastique.

Ainsi la Vierge n'est pas la seule femme au monde à avoir conçu sans pécher avec l'homme. Les archives médicales révèlent des annonciations étrangères à la colombe du Saint-Esprit.

La plus fréquemment citée est celle de Schurig, dans *Spermatologia.* Schurig relate la tragédie d'une veuve solitaire engrossée par une épouse en activité. Des dizaines de cas identiques ont été répertoriés. Ces conceptions n'étaient pas dues au retour de l'archange Gabriel, elles prenaient leur source dans des étreintes de tribades. L'épouse et mère de famille avait conservé des spermatozoïdes vagabonds dont le frottement des parties génitales avait favorisé le changement de résidence et qui avaient éclos dans le nid étranger comme des œufs de coucou.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans les amours lesbiennes, comme dans le couple homme-femme, la pérennité du désir ne connaît pas de limite d'âge. C'est ce qu'attestent ces deux lettres adressées à Shere Hite.

> « J'ai soixante-dix ans, et mes désirs sexuels n'ont en rien décliné. Le plaisir est plus intense que jamais. J'avais peur qu'il diminue en même temps que les occasions de faire l'amour. Mais les joies de l'orgasme n'ont rien à voir avec l'âge. »

Constat confirmé par une autre septuagénaire :

> « J'ai eu bien des expériences sexuelles avec des hommes et je les ai trouvées satisfaisantes. Mais, il y a dix-huit ans (j'en ai maintenant soixante-dix), j'ai connu Sarah que j'ai tout de suite beaucoup admirée et respectée. Quand elle m'a annoncé qu'elle m'aimait et s'est mise en devoir de me le prouver, j'ai pu me passer des hommes. Ma vie sexuelle, depuis lors, est aussi complète qu'elle l'était auparavant. Je n'ai jamais eu d'autres relations homosexuelles. Pour le moment, ça me serait impossible. J'estime que ma vie est beaucoup plus heureuse et complète que si je m'étais mariée. Ce que nous vivons, Sarah et moi, n'est pas une relation "homme-femme", nous partageons tout, en nous respectant mutuellement. »

Cette lettre était signée, ce qui montre que cette femme n'a pas grand-chose à craindre de la vie.

De Mytilène à Beverly Hills

Le recueil le plus précieux de l'Antiquité sur les amours lesbiennes est la lumineuse traduction des *Chansons de Bilitis* par Pierre Louÿs. C'est Psappha, que nous appelons Sapho, qui enseigna à la petite lesbienne l'art des versets mélodiques et des cadences éoliennes.

Le document le plus complet des temps modernes est le Rapport Hite qui a touché deux millions de lectrices et de lecteurs.

En juxtaposant les recettes des « sondées » américaines de Shere Hite et les confidences lyriques de Bilitis, on constate que les techniques de l'amour physique n'ont guère varié. Mais la différence de langage nous fait mesurer le monde qui sépare les « gouines » de l'Oklahoma des amantes de Mytilène.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Ferme doucement tes bras, comme une ceinture sur moi. O touche, ô touche ma peau ainsi. Ni l'eau ni la brise de midi ne sont plus douces que ta main... »

« Aujourd'hui chéris-moi, petite sœur, c'est ton tour. Souviens-toi des tendresses que je t'ai apprises la nuit dernière... »

« Rien au monde, pas même la lampe, ne nous a vues cette nuit-là. Laquelle de nous fut aimée elle seule et moi le pourrions dire. Mais les hommes n'en sauront rien... »

« O Mnasidika, répondis-je, le cœur des femmes n'est pas là. Celui-ci est un pauvre oiseau, une colombe qui remue ses ailes faibles. Le cœur des femmes est plus terrible.

Semblable à une petite baie de myrte il brûle dans la flamme rouge sous une écume abondante. C'est là que je me sens mordue par la vorace Aphrodite » (Pierre Louÿs).

« Pour que je puisse avoir un orgasme, il faut que je sois sur le ventre. J'ai besoin de frotter mon clitoris sur une partie du corps de mon amante ou sur un objet doux. (Avant de me mettre dans cette position j'aime que mes seins soient sucés. C'est ce que je préfère. J'aime aussi qu'elle me caresse intimement avec ses doigts ou sa bouche.) Puis je me mets sur le ventre. Parfois mon amante se couche sur mon dos et je me frotte sur un oreiller et sur la couverture ; parfois (le plus souvent) je me mets sur son dos et elle s'excite elle-même avec la main ; les vagues qui parcourent ses hanches et ses jambes, et les mouvements de mon clitoris et de mes cuisses sur son corps me conduisent toujours à l'orgasme » (Rapport Hite).

« Ce qu'est le sexe avec une femme ? Des caresses, des baisers, des sourires, des mines sérieuses... Nous nous embrassons, nous bavardons, nous faisons l'amour avec les doigts, avec la bouche... Nous nous embrassons, nous nous regardons, nous nous déshabillons... nous évoquons des souvenirs, nos baisers font du bruit... parfois nous nous mordillons tendrement, parfois nous pleurons... nous mêlons nos souffles, nos soupirs » (Rapport Hite).

La poétesse hindoue Jun S'abet a incanté en versets langoureux ses tendresses pour une femme qui lui enfonçait le sabourah (pénis de cire) et qu'elle préférait au phallus de chair.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De Baudelaire à Apollinaire (l'un et l'autre hantés par les caresses lesbiennes) les veilleuses de l'alcôve nous éclairent sur les mignardises des amours fantasques et les malédictions des amours tragiques.

« Ah faites-moi feuille de rose
Prenez en pitié mon aveu
C'est une langue que je veux
C'est mon cul que je vous propose

Mon cul s'éveille au souvenir
D'une inoubliable caresse
Que m'enseigna une négresse
Dans un hôtel d'Aboukir

J'avais seize ans et des torsades
La noire me jugeant à point
Régala mon cul d'un shampooing
Plus savoureux qu'une enculade » (Apollinaire).

« Ombres folles, courez au but de vos désirs ;
Jamais vous ne pourrez assouvir votre rage,
Et votre châtiment naîtra de vos plaisirs.

L'âpre stérilité de votre jouissance
Altère votre soif et roidit votre peau,
Et le vent furibond de la concupiscence
Fait claquer votre chair ainsi qu'un vieux drapeau

Loin des peuples vivants, errantes, condamnées,
A travers les déserts courez comme les loups ;
Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous » (Baudelaire).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4.
Des invertis

« L'amour est une émanation qui s'échappe du corps des femmes et des jeunes garçons. »

EURIPIDE

« Les relations érotiques des hommes et des adolescents furent à un point que notre intelligence ne peut comprendre, la condition nécessaire, indispensable de toute l'éducation virile. Les femmes n'avaient d'autre devoir que d'enfanter de beaux corps puissants où le caractère du père revivait autant que possible et sans interruption. »

NIETZSCHE

« Il est doux d'aller le soir
Vadrouiller dans un pissoir
Là, le pédéraste habite
Il vous chatouille la bitte,
Et pour un petit écu
Se la fourre dans le cul.
Oui, mais l'exposition
Change sa position
Et pour qu'on le cunnilingue
Faudra des livres sterlingue. »

TAILHADE

Nous abordons avec la pédérastie un domaine vaste et complexe dont les racines aux ramifications multiples fleurissent ou fécondent des terres aussi vastes que l'histoire et la génétique, l'Église et la sociologie, la justice et la médecine, la politique et la poésie, la morale et les arts plastiques.

Les pages qui suivent ne sont que des notations, des exemples, des fiches nourries d'observations de biologistes ou d'extraits de romanciers, destinés à éclairer une pratique qui touche, si on ose dire, aux fondements mêmes des civilisations. Nous avons mobilisé une fois encore les orfèvres de la sexologie : Freud, Vachet, Ellis, Hirschfeld, Stekel, Kinsey, Wulffen, Krafft-Ebing et Marie Bonaparte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un rite millénaire

La pratique de la pédérastie est vieille comme l'espèce ou plutôt comme le monde puisque les animaux l'ont exercée avant les hommes. Et les hommes ont dénoncé et réprimé les invertis depuis la plus haute Antiquité.

Les codes hittite et chaldéen et les premières lois juives ne portent aucune condamnation globale sur les activités homosexuelles. Seuls étaient pénalisés les individus d'un statut social particulier, les relations consanguines ou les rapports imposés par la force.

> « Des prostitués mâles dans le pays agissent selon les abominations des nations que le Seigneur a punies avant le peuple d'Israël » (Livre des Rois).
>
> « Les condamnations talmudiques étaient fondées sur le fait que ces activités d'homosexuels reproduisaient davantage des mœurs des Cananéens ou des Chaldéens, et étaient réprouvées davantage en tant que forme d'idolâtrie qu'en tant que crime sexuel » (Kinsey).

Chez les Égyptiens la pédérastie est attribuée aux dieux Set et Horus. Chez les Grecs elle est religion d'État. « Il est toujours plaisant de voir citer Platon à propos d'amour en évitant de préciser qu'il s'agit d'amour homosexuel [1]. »

Aristote nous apprend que l'homosexualité fut implantée en Crète pour endiguer la tendance à la surpopulation. Chez les Romains, vingt empereurs sont des invertis scandaleux : Néron, Galba, Héliogabale, Trajan, Adrien, Titus, Donatien, César, Auguste, Caligula, Claude..., la liste est infiniment longue des amours homosexuelles des maîtres de Rome. Des fantaisies de Néron qui habillait son amant en femme à la violente passion d'Adrien pour Antinoüs.

> « Dans l'ancienne Scandinavie, au témoignage des vieilles sagas et des lois, l'homosexualité était assez répandue, et les jeunes hommes d'un tempérament tendre, féminin, furent méprisés jusqu'au moment où l'arrivée du christianisme permit aux hommes de ce tempérament de se faire prêtres et moines [2]. »

1. L. Pauwels.
2. Cf. *Spuren von Konträr-Sexualität bei den alten Skandinaviern, Jahrbuch für sexuelle Zwischenstufen,* 1902, pp. 244-263.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Après avoir stigmatisé les pédérastes, après les avoir livrés aux bourreaux, le christianisme allait devenir un formidable foyer de propagation de l'homosexualité grâce à ses écoles et à ses couvents.

En 538, l'empereur chrétien Justinien qui voit dans le déchaînement des pestes endémiques et de la famine persistante l'accomplissement des prophéties de saint Paul dans l'Épître aux Romains, promulgue un édit frappant de peine de mort les invertis et les « crimes contre nature ».

La France très chrétienne, celle de Charlemagne et de Saint Louis, va suivre l'exemple de l'empereur romain. Cet usage se poursuivra longtemps. Au XVIII[e] siècle on brûle encore les pédérastes en place de Grève. Sournoise revanche du paganisme : le dernier bûcher est allumé à Toulouse pour un frère capucin du nom de Pascal, accusé de sodomie sur la personne d'un convers de son couvent.

Brantôme vitupère les pédérastes : « Laisser une belle et pure et permise pour en reprendre une vilaine, une sale horde et défendue et dans le sens réprouvé ! Abominables qu'ils sont. »

Jacques II, Henri III, Philippe d'Orléans... : la pédérastie est si profondément incrustée à la Cour de France que la mère du Régent s'écrie : « Il n'y a que les gens du commun qui aiment les femmes. »

De Léonard à Rimbaud

De nombreux papes, et singulièrement des pontifes amis des arts ont été des invertis notoires : Paul II, Sixte IV, Jules II. L'Histoire des arts, comme celle de l'Église, est indissociable de l'Histoire de l'homosexualité.

Raffalovitch décèle des tendances homosexuelles chez Dante, Molière, Montaigne, Goethe, Shakespeare, Byron, Andersen, Whitman, Michel-Ange, Léonard de Vinci. Pour Léonard, Ellis juge que « la conception hermaphrodite de la beauté provient de son organisme personnel [1] ».

En 1520, Léonard, menacé d'être brûlé vif, avait traversé les Alpes sur une mule escorté d'un seul serviteur, et il avait cahoté deux mois sur les grands chemins, des neiges de

1. Marie Bonaparte a traduit un livre mal connu de Freud : *Un souvenir d'enfance de Léonard.* Léonard enfant a senti entrer dans sa bouche la queue d'un oiseau. Cette queue d'oiseau allait grandir à la dimension d'une queue de comète ocellée d'une traîne de fantasmes lumineux.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Lombardie aux brumes de la Loire. Comme il avait le bras droit paralysé, il conduisait d'une main la mule apennine. Aux flancs de cette mule étaient arrimées les caisses où brinquebalaient les ébauches des trésors : *Saint Jean-Baptiste, Sainte Anne et La Vierge... La Joconde.* Dans le petit château du Clos-Lucé que lui offrait Marguerite de Navarre, Léonard avait achevé de peindre de son seul bras gauche.

En tournant au Clos-Lucé, il y a cinq ans, mon court-métrage : *Visite à Léonard,* j'ai filmé une *Annonciation* retrouvée quelques années plus tôt sous les plâtras des murs de l'oratoire. Une Annonciation « attribuée à Vinci » et dont Melzi, le dernier fidèle du crépuscule aurait peint les panneaux inachevés. Melzi, m'a dit le conservateur, était un inverti et le « compagnon » de Léonard.

Montesquieu nous fait partager son trouble ravissement pour les deux petits castrats de Rome, Marcotte et Chiosta : « Les deux plus belles créatures que j'aie jamais vues de ma vie. Ils auraient inspiré le goût de sodomie aux gens les moins dépravés à cet égard. »

Et Stendhal avoue sans détour : « Cet aimable officier, si j'étais femme, m'aurait inspiré la passion la plus vibrante. Un amour à la Hermione. J'en sentais déjà les mouvements naissants. » Mais il ne précise pas la nature de ces « mouvements ».

Kleist dont le TNP et Gérard Philipe allaient révéler le génie dramatique à la France, est moins discret que Stendhal sur cet amour à la Hermione qui le pousse à déclarer sa flamme à son ami le lieutenant Ernst Pfuel :

> « Tu as fait revivre dans mon cœur l'époque grecque. J'aurais pu dormir près de toi, bien cher garçon, tant mon âme entière t'étreignait. Lorsque tu te baignais dans le lac de Thoune, je contemplais ton beau corps avec des sentiments vraiment féminins. Tu aurais pu servir de modèle à un sculpteur. Tu éveillais l'idée d'un dieu : ta petite tête bouclée posée sur un cou solide, tes larges épaules, ton corps nerveux, le tout évoquait la force... J'ai compris clairement les idées de Lycurgue sur l'amour entre jeunes hommes, grâce aux sentiments que tu as éveillés en moi... Que ne puis-je te vénérer comme un maître, toi que j'aime plus que tout... viens me trouver ! J'aurais bien d'autres choses à te dire mais qui ne conviennent pas au format d'une lettre. »

Les légendes des couples d'invertis foisonnent d'ailleurs dans l'Histoire des arts plastiques comme dans celle des arts

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

musicaux. C'est le couple Oscar Wilde-lord Douglas, à qui nous devons la poignante *Ballade de la geôle de Reading*. De l'amour de Gide et d'Allégret vont éclore *Les Nourritures terrestres*. Verlaine et Rimbaud nous ont laissé les témoignages lyriques de leur tumultueuse passion :

« La chambre as-tu gardé leurs spectres ridicules
O pleine de jour sale et de bruits d'araignées !
La chambre as-tu gardé leurs formes désignées
Par ces pollens au mur, et par quelles virgules ? »

La correspondance de Verlaine et de Rimbaud ne nous apporte pas les détails plastiques de la supplique de Kleist. Des évocations éparses à travers les *Illuminations* et *Une saison en enfer* ne nous fournissent que des confidences vagues, subtilement exploitées par certains exégètes — et aussi subtilement controversées par d'autres.

« Reprenons les chemins d'ici, chargé de mon vice, le vice qui a poussé en moi ses racines de souffrance à mon côté à l'âge de raison, qui monte au ciel, me bat, me ruine, me traîne... » « ... Pitoyable frère, que d'atroces veillées je lui dus. Je ne me saisissais pas fermement de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité... [1] »

Des cris, des élans, mêlés de témoignages de tendresse baroque. Rimbaud : « Je suis ton *old cunt ever open*... Le seul vrai mot c'est reviens, je veux vivre avec toi, je t'aime. » Verlaine : « Ma dernière pensée sera pour toi. Veux-tu que je t'embrasse en crevant. »

Voici une lettre dont le ton, le texte et l'accent révèlent la violence de la passion.

Rimbaud à Verlaine

« Reviens, reviens, cher ami, seul ami, reviens. Je te jure que je serai bon. Si j'étais maussade avec toi, c'est une plaisanterie où je me suis entêté, je m'en repens plus qu'on ne peut dire. Reviens, ce sera bien oublié. Quel malheur que tu aies cru à cette plaisanterie. Voilà deux jours que je ne cesse de pleurer. Reviens. Sois courageux, cher ami. Rien n'est perdu. Tu n'as qu'à refaire le voyage. Nous revivrons ici bien courageusement, patiemment. Ah ! je t'en supplie.
C'est ton bien, d'ailleurs. Reviens, tu retrouveras toutes tes affaires. J'espère que tu sais bien à présent qu'il n'y avait

1. Rimbaud.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

rien de vrai dans notre discussion. L'affreux moment ! mais toi, quand je te faisais signe de quitter le bateau, pourquoi ne venais-tu pas ? Nous avons vécu deux ans ensemble pour arriver à cette heure-là ? Que vas-tu faire ? Si tu ne veux pas revenir ici, veux-tu que j'aille te trouver où tu es ?
Oui c'est moi qui ai eu tort.
Oh tu ne m'oublieras pas, dis ?
Non tu ne peux pas m'oublier.
Moi je t'ai toujours là.
Dis, répon(d)s à ton ami, est-ce que nous ne devons plus vivre ensemble ? Sois courageux. Réponds-moi vite.
Je ne puis rester ici plus longtemps.
N'écoute que ton bon cœur.
Vite, dis si je dois te rejoindre.
A toi toute la vie.

Rimbaud

Vite, réponds, je ne puis rester ici plus tard que lundi soir. Je n'ai encore pas un penny, je ne puis mettre ça à la poste. J'ai confié à Vermersch tes livres et tes manuscrits. Si je ne dois plus te revoir, je m'engagerai dans la marine ou l'armée. O reviens, à toutes les heures je repleure. Dis-moi de te retrouver, j'irai, dis-le-moi, télégraphie-moi — Il faut que je parte lundi soir, où vas-tu ? Que vas-tu faire ? »

Les œuvres des grands homosexuels composent la moitié du Livre d'amour de la poésie française. Qui donc a parlé d'amour mieux que Verlaine, Rimbaud, Cocteau, Aragon ou Rilke. Mais la plupart de ceux-là relèvent de cette tendance hybride que les psychologues définissent : hermaphrodisme psychosexuel, c'est-à-dire une aimantation simultanée pour les deux sexes, ceux qui trouvent du plaisir avec les hommes comme avec les femmes ; « un penchant explicite pour le propre sexe cohabitant avec un penchant pour le sexe opposé ».

« Le pédérastie me plaît comme toutes les autres activités sexuelles » (Aragon).

Si nous avions à rassembler le florilège des poèmes d'amour depuis un siècle, où pourrions-nous trouver des témoignages plus forts et plus purs de notre patrimoine poétique que dans *Sagesse, Les Yeux d'Elsa* ou *Plain-Chant.*

« Où ton regard va-t-il sous cette riche empreinte
D'une reine qui meurt
Lorsque la nuit d'Amour t'a défaite et repeinte
Comme un noir embaumeur

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Abandonne ô ma reine ô mon canard sauvage
Les siècles et les mers
Reviens flotter dessus regagne ton visage
Qui s'enfonce à l'envers» (Cocteau).

Que nous importe que la Joconde ait eu un homme pour modèle, que l'Albertine de Proust soit liftier et non liftière, que la nostalgie de Verlaine s'épanche pour Lucien Léhtinois et non pour Mathilde, ou qu'Aragon chante sa gratitude à Elsa:

«J'ai tout appris de toi jusqu'au sens du frisson...»

Le sortilège de l'expression poétique relève moins de la fidélité du mémorialiste que du pouvoir de l'imagination lyrique.

Aux sources de l'inversion

Ces comportements et ces témoignages nous ramènent à la définition de Benkert: «L'homosexualité est une fixation sensuelle *qui rend l'individu, autant sur le plan physique que sur le plan psychique, incapable d'aboutir à l'action sexuelle normale.*» Et cette fixation lui inspire de l'aversion et de la répugnance pour l'acte sexuel «normal». L'individu subjugué par cette fixation est dans l'incapacité de résister à cette force d'attraction de son propre sexe. Elle est innée et comme incoercible.

Aujourd'hui les médecins pensent que ces réactions physiques sont déterminées par le mental[1]. Krafft-Ebing reprend la thèse de Benkert et définit l'homosexualité comme «un état pathologique, une tendance innée et irrésistible...». «L'impulsion homosexuelle tend avec autant de violence vers son accomplissement et sa réussite que l'individu est incapable de la dominer. Il semble alors que l'agitation et les avanies qui résultent de l'homosexualité intensifient l'excitation nerveuse et sexuelle.» Pour Krafft-Ebing «le fait en soi que les rêves érotiques des hommes homosexuels s'adressent aux hommes, et ceux des femmes homosexuelles s'adressent aux femmes, prouve que l'homosexualité innée est profondément ancrée dans le sujet».

Sur 100 homosexuels interrogés sur leurs rêves érotiques, 87 confessent qu'ils font l'amour avec des hommes, 13 ne s'en souviennent plus.

1. Certains sexologues pensent que l'homosexualité est déterminée par une tumeur surrénale et qui rentre dans l'ordre des faits de virilisme surrénaux, ce qui indique que la sexologie est tributaire de l'endocrinologie. Mais il n'existe aucune preuve d'une différence endocrinienne entre les gens «normaux» et les homosexuels (Hesnard).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On peut dresser un tableau arbitraire de quatre catégories :
— les pédophiles,
— les éphébophiles,
— les androphiles,
— les gérontophiles, suivant qu'ils inclinent à suivre les enfants, les adolescents, les hommes mûrs ou les vieillards.

En ramenant à un « digest » les lignes de force des orfèvres de la sexologie cités en début de chapitre et en juxtaposant leurs définitions nous constatons que :

1. Le monde scientifique a adopté la bisexualité de l'être humain. Il existe chez les homosexuels autant d'individus de type viril que d'individus de type féminin (*idem* chez les femmes). Un rudiment d'homosexualité existe dans tout être et dans l'inverti le plus accompli survivent des vestiges d'instinct amoureux pour l'autre sexe.

2. Il faut distinguer : — les invertis physiologiquement déterminés chez lesquels l'homosexualité s'accompagne toujours de stigmates physiques : atrophie des organes génitaux et efféminations chez l'homme, avec voix aiguë, rareté des poils, tendance à l'adiposité, développement féminin du système osseux (chez la femme : virilisme comprenant un squelette et une musculature de type masculin, un développement excessif du système pileux, une voix grave) ; — ceux qui souffrent d'impuissance physique parce que rebutés ou fascinés par les femmes, ceux dont la mère a fait un castrat ; — ceux qui n'ont pas de tendance dominante et qui trouvent dans ce rite parallèle une voie de compensation : « Tout homosexuel est avant tout un impuissant de la sexualité normale. »

3. L'impuissance peut susciter un transfert de sexe puisque dans la majorité des cas elle propose et elle provoque des déviations et des perversions ayant l'homme pour source et pour objet.

4. Certains de ces émigrants, stimulés par l'appétit de revanche et aiguillonnés par les partenaires, ont retrouvé avec les hommes les réflexes de cette virilité inhibée par les femmes.

Sur 500 homosexuels examinés par nos soins, dit Hirschfeld, 177 étaient célibataires et 83 mariés. De ces mariages étaient issus douze enfants. Raisons du mariage[1] : « dans l'espoir de surmonter ma passion homosexuelle » ; « ma femme avait une belle dot » ; « pour mettre fin aux calomnies... ».

1. Un homosexuel qui se marie condamne une femme à la stérilité ou à la conception d'enfants mentalement déficients (Ellis).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Aujourd'hui les homosexuels pratiquent le mariage-parade, ou parapluie, qui est une « couverture sociale ».

A propos de l'accueil des hommes aux propositions des homosexuels Ellis cite une stupéfiante référence :

> « Un perverti en qui je peux avoir confiance m'a dit qu'il avait fait des avances à plus d'une centaine d'hommes en quelques années, et qu'il n'avait éprouvé qu'un seul refus de la part d'un homme qui ensuite s'offrit spontanément, et qu'il ne connut qu'une fois une menace de chantage. Il avoua ensuite qu'il s'était occupé de la plupart de ces hommes, les avait aidés de son influence, en leur donnant de l'argent, en les poussant à une "situation" ou en les aidant pour leur mariage. »

Cette statistique laisse rêveur. Elle donne à penser que la centaine de sollicités n'étaient pas choisis au hasard, mais sélectionnés sur des critères de code, d'apparence et de télépathie. Elle est à rapprocher des sondages effectués par le docteur Kinsey : 60 % des adolescents et 40 % des adultes ont reconnu avoir des relations homosexuelles.

Sondages et statistiques

Dans la mesure où on peut accorder un crédit aux chiffres, aux sondages et aux statistiques, on peut affirmer que les homosexuels représentent plus de 10 % de la population mâle du globe. Et qu'on compte trois lesbiennes pour un homosexuel. Comme pour les lesbiennes, les bouillons de culture de la pédérastie sont les collectivités recluses : internats, prisons, bagnes, bateaux, casernes.

On recense quatre cycles classiques d'activités amoureuses chez les invertis : contact manuel, contact anal, contact interfémoral, contact buccal.

Certains couples utilisent des pénis artificiels, d'autres des vagins en tissu végétal. D'autres en comprimant le scrotum cherchent à donner l'illusion d'un vagin à l'air libre. Un petit nombre difficile à déterminer s'essaye à secouer ses chaînes et à retrouver le chemin du ventre de la femme, mais la plupart de ces démarches sont vouées à l'échec.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« ... Les tentatives que j'ai faites pour échapper ont été malheureuses [1]. Les rapports sexuels que j'ai eus avec des femmes ont été suivis de troubles nerveux, de nausées, de vomissements et de migraines prolongées. L'odeur dégagée par le corps d'une femme me répugne au plus profond de ma chair. Désormais je suis incapable d'en approcher une... Par contre le contact intime avec un militaire me procure une joie et un bien-être infinis » (cité par Hirschfeld).

Pour Stekel, les homosexuels peuvent devenir hétérosexuels sous l'effet de l'alcool. Il a posé à 100 invertis la question suivante : « Etes-vous capable de faire l'amour à une femme ? » Il a obtenu des réponses du genre : « Je n'en suis capable qu'en état d'ivresse. »

L'homosexualité est une pratique courante chez les espèces animales les plus diverses : hannetons, chiens, pigeons, macaques, bovins, etc. Quand les bœufs, les moutons, les boucs sont enfermés entre animaux de même sexe, les pratiques homosexuelles surgissent au bout de quelques heures d'observation. Elles sont abandonnées pour le coït avec les femelles dès la remise en liberté.

Cette observation peut s'appliquer aux hommes que l'absence de femmes conduit, comme les bêtes, à une homosexualité d'intérim. Ainsi des marins et des prisonniers. L'accès à la liberté ou à la terre ferme provoque la fin de l'ersatz et le retour aux amours classiques.

Raffalovitch donne une place d'élection aux militaires qui n'ont pas l'excuse de la réclusion, mais le goût de la prostitution.

« En Angleterre le nombre des soldats qui se prostituent est considérable. Il n'est pas exagéré d'affirmer que dans certains régiments la majorité des hommes sont vénaux. »

Il existe des maisons spéciales pour la prostitution militaire en France et en Angleterre. Les expéditions coloniales ont également conforté et multiplié la pratique de la pédérastie [2]. Les conquérants vont trouver en Afrique et en Asie des peuples où l'homosexualité est demeurée un élément de civilisation. Les

1. A rapprocher de la confidence saugrenue d'un peintre russe pédéraste : « Je ne peux pas distinguer une femme d'une autre. Et pour moi l'une est pareille à l'autre. Comme le sont les Chinois. Elles sont bien belles et bien jolies, mais finalement elles se ressemblent toutes. »

2. Le général Lamoricière dit de Changarnier : « En Afrique, nous en étions tous. Aujourd'hui lui seul l'est resté. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

maisons de prostitution masculine étaient très répandues chez les hindous et plus encore en Chine.

Il existe sous différents continents des écoles de formation où les prostitués mâles sont éduqués dès l'enfance. Chez les Sakalaves de Madagascar, les enfants dits sekatras sont sélectionnés dès leur jeunesse, comme l'étaient les petits Italiens de la Renaissance pour la sopranisation. Ils sont choisis parmi les enfants graciles et tendres, s'habillent comme des femmes et font payer leurs faveurs aux hommes. Chez les indigènes des îles Aléoutiennes, les schopans, enfants efféminés, sont élevés par des femmes, apprennent des métiers de femmes, portent des vêtements de femmes. Ils sont promis à un destin de concubins d'hommes virils. On retrouve le même phénomène à Tahiti, ils sont appelés mahoos.

Pendant des siècles les critères de la morale chrétienne vont rejeter les invertis au ban de la société. Les médecins eux-mêmes ont longtemps porté des jugements sévères sur les homosexuels.

> « Nous sommes des délicats semblables à notre chair blonde et fine, notre âme est douée de sensibilités exquises, nous raffolons de la beauté, nous trouvons notre plus grande volupté à contempler nos corps, à nous embrasser chastement, à dormir aux bras l'un de l'autre, et si nous prenons ensemble le plaisir physique, nous le faisons par nécessité, comme un geste accessoire qui n'est pas le but essentiel de notre désir. Telle est la profession de foi du pédéraste où la puérilité niaise ne le cède qu'à la plus stupéfiante vanité [1]. »

Cet anathème est aujourd'hui dépassé par les faits ; ceux-ci sont têtus et nous imposent une communauté humaine dont le goût et les tendances, les rêves et les mœurs sont éloignés des nôtres.

Plutôt que de céder à la facilité des condamnations surannées, mieux vaut essayer de comprendre. Et le meilleur instrument de compréhension réside dans les textes des grands invertis qui nous livrent un éclairage particulier sur la genèse et la pratique de leur passion.

Nous n'avons retenu — à titre d'exemples — que de courts extraits concernant les échanges de l'amour homosexuel.

1. Docteur Vachet.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Morceaux choisis

« En amour, chacun déroule son cinéma intérieur », nous disait Cocteau. Et Jouhandeau nous rappelle la singulière mise en scène du cinéma-bestiaire de Marcel Proust à travers une anecdote insolite, « l'histoire des rats ».

> « Proust était là, extrêmement discret comme dans ses livres. Alors quand il venait, c'était arrangé comme exprès pour lui. Mais ça servait à tout le monde. Il y avait un carreau qui avait des raies. A travers ce carreau, il désignait la personne avec qui il voulait passer un moment. Cette personne était priée de monter, de se déshabiller (il y avait une chaise à côté de la porte), de poser ses vêtements sur cette chaise, et de se masturber devant le lit où Proust était étendu avec le drap jusqu'au menton. Et si Proust arrivait à ses fins, alors c'était fini. Le garçon disait au revoir à Proust, mais ne s'approchait pas, se rhabillait et redescendait. Mais si Proust n'arrivait pas à ses fins, le garçon redescendait et remontait avec Albert, portant deux nasses où on avait pris des rats vivants. On ouvrait les nasses et les rats s'entre-dévoraient. Et à ce moment-là, Proust arrivait à ses fins. C'est vraisemblablement une image des spermatozoïdes. Et à ce moment-là Proust jouissait. »

Marcel Jouhandeau explique :

> « L'anomalie qui est la mienne a pris d'abord une forme apparemment sans danger. Il m'arrivait de m'enfermer par exemple dans ma chambre avec une puissante lorgnette, et de repérer un terrassier occupé à défricher un terrain vague. Quand j'avais bien installé et isolé mon homme au centre de l'objectif, je passais une journée entière à le regarder agir, se déplacer, se fatiguer, se reposer, se restaurer, s'amuser et à la fin rien ne m'était aussi précieux que cette contemplation, parce que j'étais devenu extrêmement fort, extrêmement savant sur mon terrassier. »

Maurice Heine :

> « J'aurais voulu avoir un ami un peu plus jeune que moi, beau, instruit, élégant — j'ai déjà dit l'importance que le costume avait pour moi. Nous aurions passé ensemble plusieurs heures par jour, en causant littérature, philosophie, etc. Dans les intervalles nous nous serions fait de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

douces caresses, nous nous serions masturbés. Mais je n'aurais point voulu lui demander de se livrer à la pédérastie avec moi. J'aurais craint que les détails répugnants qu'entraîne cette habitude n'altérassent notre amitié. En revanche, j'aurais voulu être possédé au moins une fois par un autre homme, pour savoir ce que c'était. Aucun de ces rêves ne devait se réaliser. »

J.J. Pauvert cite dans son *Anthologie*, ce texte savoureux du *Supplice d'une queue* (auteur anonyme) :

« Il pensait aussi à ce magnifique soldat russe, qu'il avait, en Macédoine pendant la guerre, rencontré, une accablante après-midi d'été, sur la pente de B..., chargé comme un mulet, de larges plaques de sueur aux pectoraux et aux cuisses, qu'il avait emmené, d'autorité, dans la petite chambre délabrée qu'il habitait là, et dont il avait, toute une nuit, littéralement dévoré la splendide chair blonde. A un moment, le Russe avait aussi voulu faire comme le petit cocher. Albert, par plaisanterie, s'y était prêté ; et il n'oubliera jamais avec quel comique désespoir l'autre, après plusieurs tentatives infructueuses, était retombé de son côté son poil doré tout dehors, en soupirant : "Ne moje" (je ne peux pas). »

Le virtuose de cet orchestre de chambre est Oscar Wilde qui allie le lyrisme à la précision.

« Il s'agenouilla d'abord pour faire ses dévotions à Priape (qui est un morceau plus friand après tout que l'orteil goutteux du pape) et, ayant humecté et chatouillé le petit dieu avec sa langue, il m'enfourcha...
Comme il avait depuis longtemps perdu son pucelage, ma verge entra beaucoup plus aisément en lui que la sienne n'était entrée en moi, et quoique mon outil ne soit pas de dimensions ordinaires, il ne lui fit pas beaucoup de mal...
Là-dessus il commença la chevauchée de Priape avec une habileté sans égale ; de l'amble, il passa au trot, puis au galop, se soulevant sur la pointe des pieds pour s'abaisser et se soulever encore, et plus vite, toujours plus vite, tortillant le derrière à chaque secousse, de sorte que je me trouvais pressé, saisi, pompé et sucé en même temps. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le temps de la tolérance

> *« J'accuse les pédérastes de proposer à la tolérance humaine un déficit mental et moral qui tend à s'ériger en système et à paralyser toutes les choses que je respecte. »*
>
> André BRETON

Longtemps combattue comme une hérésie, l'homosexualité est aujourd'hui tolérée comme une secte, une secte qui garde, comme les juifs ou les tziganes, les rites et les codes, la solidarité active et la sensibilité particulière des minorités opprimées.

Les « masses populaires » ont conservé les réflexes de dérision ou d'agressivité du temps de la ségrégation. Mais le temps est presque révolu où l'on désignait du doigt les invertis.

Ils se rebiffent contre les injures canailles dont ils ont fait l'objet pendant des siècles. Ainsi en 1976, un groupe de notables de « Libération des homosexuels » de Turin attaque le pape Paul VI, qui avait repris pour les pédérastes le terme des théologiens pour le *copula carnalis* : honteuse souillure, etc.

Le sodomiste, le mignon, la tata, le pédé, la tapette, la folle, la brouteuse, le giton, la tantouze, la chochote, tous ceux qui ont suscité, selon les peuples et les époques, le mépris, la farce, la colère et quelquefois des lois iniques et des répressions violentes, du fouet du geôlier à la hache du bourreau, ont heureusement aujourd'hui conquis droit de cité. Les speakers de Radio Gay peuvent alterner chaque jour leur manne de musique tendre et leurs bulletins d'informations familiales, les banderoles fleurissent les cortèges dans les défilés de Paris : « Poètes homosexuels du XIX^e^ ».

Bref, les antiques préjugés qui séparaient l'homosexualité de la légalité ont disparu. Les persécutions abolies, subsistent les ricanements du vulgaire devant les signes du culte : fard, fond de teint, linge précieux, déhanchement de coryphée et voix d'hermaphrodite enroué. L'abolition des ségrégations et des brimades est déjà ancienne en Angleterre, récente en France, espérée en Espagne. Les lois de tolérance concernant les invertis sont dues pour une grande part à la prolifération des homosexuels dans les plus hautes charges de l'État [1], singulièrement en Allemagne et dans les pays anglo-saxons.

1. Rares sont ceux qui ne seraient pas profondément stupéfaits si on publiait la liste des invertis qui de nos jours occupent une situation enviable dans l'Église, l'État, les arts ou les lettres (Wulffen).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5.
Des babilans

« Je crois que la malédiction de ma vie a été la question du sexe. Tout ce qui s'attache à la pudeur et à la volupté. Elle a tourmenté mes jours et mes nuits, ma vertu et mes rêves, mon enfance, ma jeunesse, ma maturité. Elle a troublé ma conscience et chauffé mon imagination, effarouché ma timidité, bouleversé mon cœur, empêché ma carrière. Cette fonction physiologique a été pour moi une misère incessante. »

AMIEL

La peur des femmes

Le professeur Lederman publiait aux États-Unis il y a dix ans *La Peur des femmes,* reprenant à son insu le titre de mon premier roman [1]. Il y analyse en psychiatre et en médecin cette angoisse qui hante des millions d'hommes.

Pour un adolescent, la peau d'une femme, c'est la route des Indes. La femme dans ses rêves devient déesse, mystère et mythe. Elle est parée des vertus de l'inaccessible. Et comme dit en substance Proust : quand on aime, on construit pour soi seul un être idéal, éthéré, bien différent de celui qui va et vient dans le monde. C'est cette sublimation qui réduit l'amour en angoisse et le désir en panique au moment d'aborder la femme.

Le langage s'appauvrit, le comportement se dérègle, l'esprit n'est plus que tumulte, le cœur n'est plus que chamade. On ne l'a vue, entretenue, convoitée qu'à l'abri de sa robe. Et la toilette, la parure féminine jouent dans les rêves des hommes un rôle plus important que la nudité féminine [2].

La robe tombe. Alors apparaît cette « fleur grasse, laiteuse et velue [3] » si différente — et si lointaine — des voilettes de fiancées. L'échec est en marche.

1. Éditions Grasset, prix Sainte-Beuve, 1962.
2. Alain-Fournier.
3. Jean-Paul Sartre.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous pouvons découvrir le processus, les pulsions et les ravages de ce phénomène à travers les confidences des inhibés de génie qui nous ont laissé des témoignages mal connus et quelquefois inédits, et qui peuvent paraître surprenants en regard de leur œuvre. Mais une œuvre, dit Montherlant, est toujours un règlement de comptes avec la vie.

Le babilan tire son nom de « babil » que les étymologistes définissent comme un flot enfantin de paroles inutiles. Le babilan (le vocable est pratiquement disparu de notre langage) désigne celui qui parle beaucoup parce qu'il répugne à conclure. C'est un balbutiant, un hybride de timide et de spadon à mi-chemin entre l'inhibé et l'impuissant, en proie à la panique au contact du réel, et voué à la dérobade à l'instant de l'intromission.

Le babilan doute de ses moyens, et son bavardage est un rideau de fumée et un réflexe de compensation. Les babilans notoires sont des hommes doués pour la pensée, l'écriture ou les arts plastiques. Leur œuvre, leur correspondance, leurs journaux intimes témoignent des états d'âme et de corps de ces illustres anxieux.

Amiel

Nous trouvons les échos de ces balbutiements dans le journal de Frédéric Amiel. Il nous parle de sa hantise à travers des périphrases lyriques :

> « La sexualité aura été ma Némésis, mon supplice depuis l'enfance. Ma timidité extraordinaire, ma gêne avec les femmes, mes violents désirs, les ardeurs de l'imagination, les mauvaises lectures dans la première adolescence, et *l'éternelle disproportion entre la vie rêvée et la vie réelle,* ma funeste pente à me séparer des goûts, des passions, des habitudes et des personnages de mon sexe...
> A l'âge de vingt-huit ans, j'ai encore "la virginité virile". J'ai refusé ce qui m'entraînait, que je tenais dans mes bras... Risquer la défaite, prendre la mesure de ma faiblesse, ouvrir le gouffre à l'insatiable désir me fait fuir pour longtemps. »

Chaque tentative amoureuse est condamnée à la honte et à l'effritement :

> « Mes sens sont tellement irritables qu'ils viennent me troubler dans les plus doux moments et se mettent de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

partie, les mauvais !... Ah que l'expiation est dure, oh je me battrais la tête contre les murs... Une damnation terrestre... »

Amiel fréquentera longtemps et vainement les cabinets de spécialistes. « Docteur, j'ai l'apparence d'un mâle, je suis devenu un eunuque... » Rien jamais ne pourra le guérir de cette érosion de l'émotivité qui conduira ce corps fragile à une interminable agonie.

Stendhal

Stendhal incarne l'archétype du babilan romantique. Cet orfèvre de la cristallisation, c'est le maître du roman d'amour à l'échelle des sentiments. Son livre : *De l'amour,* est un magistral traité des passions. Mais la passion selon Stendhal est une alchimie intérieure. Elle débouche rarement sur la « pratique des sens » dont il escamote la peinture.

« En sortant de la chambre il n'avait plus rien à désirer », et nous n'avons plus qu'à remodeler dans nos rêves le visage exalté de Mme de Rênal sous les caresses de Julien.

« J'étais amoureux de ma mère à l'âge de six ans. Je l'embrassais si passionnément sur la gorge qu'elle était obligée de s'en aller... A huit ans les jambes de ma tante provoquaient chez moi le plus ardent désir... A neuf ans j'étais dévoré par un tempérament de feu. »

Les appétits et les élans de l'enfance d'Henri Beyle laissent présager l'adolescence de Casanova. Il a dix-huit ans lorsqu'il accompagne quelques camarades, officiers de cavalerie comme lui, dans une maison close. Et c'est la première déroute de ces promesses de soufre et de feu. Le premier échec d'une longue série dont il dissertera savamment dans *De l'amour* où un chapitre édifiant est consacré aux fiascos.

« C'est au lupanar, dit le docteur Folman, qu'il a contracté l'urétrite des onanistes » (que Stendhal décore du nom flatteur de « vérole »).

« Je suis amoureux de l'amour. »

« Je suis toujours Saint-Preux. »

« Le rôle de Saint-Preux est plus doux et remplit tous les moments de l'existence » (sauf un, bien sûr).

« J'avais un tempérament de feu, mais la timidité... »

Ah la timidité !

« Aujourd'hui, au bout de dix-huit mois d'attente Mélanie m'a laissé toucher son sein gauche »... Imaginons ce que ce sein gauche a pu allaiter de désirs et nourrir de chimères...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Angela a cédé après un combat fort sérieux où j'ai joué le malheur et presque le désespoir... »

Car l'imagination est à la fois le ressort et le bourreau des amours de Stendhal. Lorsque Angela le trompe : « Je me faisais raconter tous les détails. Cela me faisait un mal affreux, mais j'avais un certain plaisir physique à me la représenter dans toutes les situations où on me la décrivait. »

Pour Angela qui cède, mille et une qui se refusent. Et la clef de ces échecs répétés, c'est cette maudite timidité : « Je fus encore trop chaste en ce moment de tête à tête à huis clos. » Et cette pudeur maladive nous sera confirmée par Lucien Leuwen : « Lucien joue la grande passion pour Mme Grandet, mais quand ils sont seuls, il ne la presse nullement sur certain chapitre. »

Vigny

Alfred de Vigny aurait pu inscrire en exergue de son œuvre poétique l'alexandrin de Musset :

« La volupté pour mère y trouva la pudeur. »

Car Vigny, comme Jules Verne, n'incante et ne crée que des héroïnes mélancoliques et chastes, occupées :

« A rêver enlacées aux branches incertaines
Pleurant comme Diane au bord de ses fontaines
Ton amour taciturne et toujours menacé. »

La musique amoureuse de Vigny s'arrête à la harpe de l'églogue.

« Rose du Paradis, Pudeur d'où venez-vous ? »

« Toujours la pudeur », gémit Marie Dorval, amante douloureuse et frustrée qui révèle à George Sand l'impuissance d'Alfred, et crie sa déception au poète du « froid silence » : « Votre impassibilité m'a donné les fureurs que vous savez et qui me font bien mal. »

Le docteur Folman a recueilli la perfide réponse de Marie à un de ses amants de passage qui l'interrogeait sur les ardeurs amoureuses de l'auteur des *Elévations :* « Oh vous savez, de temps en temps, une toute petite "élévation"... »

Eugène Delacroix

Chez Delacroix, la fécondité, la volonté, la puissance créatrice qui caractérisent son œuvre trouvent en amour leur contrepoint négatif : la stérilité, la velléité, la dérobade. Eugène

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Delacroix ne franchit pas le seuil, ne fleurit jamais le vase idoine : « Je suis malheureux, je n'ai point d'amour, ce tourment délicieux manque à mon bonheur. » « ... Ce n'est pas de l'amour, c'est un singulier chatouillement qui m'agite. »

« Je souhaite quelquefois l'arrivée de la première femme venue et puis quand il m'en tombe une... »

« ...Avec Sidonie il y a eu quelques moments ravissants. Qu'elle était bien nue au lit ! Mais surtout des baisers et des approches délicieuses... »

« C'est une chose singulière qu'ayant désiré Laure toute la séance, au départ ce n'était plus tout à fait la même chose. »

« Hélène a dormi ou fait semblant... mais la nature n'y était point... Je me suis rejeté sur un fort mal de tête... Ce matin Hélène est venue. Disgrâce ! je n'ai pas pu... Aussitôt que l'occasion se présente, elle me fait peur. »

Eugène Delacroix n'échappera pas à cette règle singulière qui impose aux babilans, dès les premiers signes de l'andropause, le besoin de la « compagne durable ».

Il s'éprend de la belle Élisa Boulanger. Lune de miel à Amsterdam entre les flâneries sur les canaux et le clair-obscur des primitifs flamands : « Les journées sont exquises, dit Eugène, mais les nuits... » La deuxième nuit, Élisa, furieuse, rassemble ses habits pendant le sommeil de Delacroix et regagne Paris seule, inassouvie, exaspérée.

« Je suis toujours comme ça. Une ardeur sans vigueur... Mes résolutions s'évanouissent en présence de l'action. »

George Sand

« L'impuissance de l'amour physique à calmer les ardeurs du rêve... »

George SAND

« La chose la plus respectable et la plus sainte du monde, le mystère divin, l'acte de vie le plus sérieux et le plus sublime », écrira la bonne dame de Nohant en évoquant la volupté qu'elle a passionnément poursuivie tout au long de sa vie tumultueuse.

Pionnier de l'émancipation féminine, George Sand a éprouvé très tôt les amertumes de la frustration : « Les hommes ne savent pas assez que cet amusement pour eux est un martyre pour nous. » Et dans *Lélia* elle déplore « l'irritation fébrile produite sur mes facultés par l'absence de satisfaction personnelle ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sa frigidité — imputable à la fois à une malformation congénitale et à la brutalité du premier amant — se manifeste chez « Lélia l'impuissante [1] » à travers des songes sensuels et des délires oniriques : « Je rêvais les étreintes d'un démon inconnu. Je sentais sa chaude haleine brûler ma poitrine. Et j'enfonçais mes ongles dans ses épaules pour sentir l'empreinte de ses dents. J'appelais le plaisir au prix de l'éternelle damnation. » L'éternelle inassouvie cherchera longtemps l'apaisement auprès d'impuissants chroniques comme Chopin ou Mérimée, ou d'amants taraudés par les obsessions érotiques comme Musset ou Pagello.

C'est au lendemain d'une nuit passée avec Mérimée que George Sand exhale sa première rancœur : « Dans ce monde il y a beaucoup plus d'eunuques que d'hommes ; l'expérience manqua complètement, je pleurais de souffrance, de dégoût et de découragement, ce souvenir m'est odieux. »

Prosper Mérimée — ce « don Juan de verroterie » — dressera lui aussi son constat de faillite : « J'ai médiocrement baisé, pas mal payé. J'ai eu des chagrins dignes d'un enfant qui a cassé son jouet, et j'ai été fait cocu par des banquiers de soixante ans et de faux perruquiers de vingt ans... Nous sommes gonflés de vanité. Nous voulons toujours paraître virils. »

Et c'est à la femme qu'il a le plus aimée, Jenny Dacquin, qu'il confesse : « Rien ne me serait plus facile de vous faire des promesses, mais je sais qu'il me serait impossible de les tenir. Je suis incapable d'offrir à une femme tout le bonheur dont on peut jouir sur terre. »

Kierkegaard

Il persiste, dans le cas de Sören Kierkegaard, un mystère épaissi par la volonté de l'auteur qui déchirait les pages de son journal intime. Le père de Kierkegaard avait pour maîtresse la gouvernante de la maison, ce qui suscita le chagrin — et précipita la mort — de son épouse. Le suborneur épousa la gouvernante enceinte dont il eut huit enfants. Cinq de ces enfants moururent en bas âge. Et le jeune Sören vit dans cette hécatombe l'expression d'une justice immanente dont il devait partager le châtiment.

1. C'est le surnom que donne George Sand à son héroïne.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Fragile et menu, réformé par le conseil de révision, il a traîné du berceau à la tombe un corps souffreteux. Il devait mourir infirme et perclus des suites d'une longue paralysie à l'âge de quarante ans, obsédé par le péché et rongé par l'hérédité paternelle.

Coupable ou non coupable, Le Séducteur, Les Stades de l'érotisme, Les Actes de l'amour: les titres de Kierkegaard trahissent son tourment. Il aime d'amour (sans acte) Régine Olsen, il la fera traîner en langueur jusqu'à la rupture sans l'avoir jamais caressée: «Je serais obligé de l'initier à d'épouvantables choses.»

Ce n'est qu'à sa suprême confession, au seuil de la tombe qu'il définira la nature de ces choses épouvantables: «J'ai mon écharde dans la chair. Là était l'obstacle de mes rapports avec Régine... J'ai été demander à un spécialiste si la science pouvait remédier au désaccord de constitution entre la chair et l'âme.»

Le spécialiste a longuement examiné Kierkegaard et l'a jugé incurable: «Voilà pourquoi j'ai rompu avec Régine... *L'écharde est dans ma chair... ma borne... ma croix...*»

Tel fut à son lit de mort l'aveu de l'homme qui avait renouvelé les structures et les horizons de la pensée philosophique.

Kafka

«Ma sexualité malsaine», dit Kafka. Il écrit à son meilleur ami: «Sais-tu ce que signifie la phrase finale de *Verdict*: j'ai pensé à une forte éjaculation...» Et il exhale longuement le dégoût que lui laissent les étreintes amoureuses: «le goût infernal de soufre de l'amour, la mauvaise odeur du corps féminin. Une horreur, une saleté...»

Trois fois fiancé en 1917, en 1919, en 1927, il a toujours fui le contact charnel. En fait, une seule femme a catalysé et illuminé la vie amoureuse de Kafka: sa traductrice, Milena Jesenska.

Paranoïaque, tuberculeux, disent les médecins.

Quand Milena lui écrit: «Il me prend souvent l'envie de te mettre à l'épreuve», Kafka répond: «C'est une plaisanterie, n'est-ce pas? Mon amour pour toi est un couteau que je retourne dans ma plaie.»

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

On serait tenté de croire, au terme de ce survol des angoissés, des onanistes et des balbutiants, que les écrivains sont partagés entre la masturbation, l'impuissance et l'inhibition. La littérature française est pourtant aussi riche en taureaux qu'en babilans. Nous ne citons que deux exemples opposés pour rétablir l'équilibre des forces et des faiblesses: Guy de Maupassant et Victor Hugo.

> « Maupassant assurait à Flaubert qu'il était capable de faire l'amour six fois en une heure, et pour prouver ses dires se rendit dans un bordel accompagné d'un témoin: il réussit l'exploit. Mais Harris refusait toujours de le croire, disant qu'il parlait sûrement par métaphore: un tel pouvoir ne serait-il pas dangereux, ne mènerait-il pas à l'épuisement et à la dépression nerveuse? Maupassant répliqua qu'il n'était pas plus fatigué après vingt coups qu'après deux. Harris trouva cela encore plus exorbitant. Maupassant maintint qu'il l'avait fait vingt fois et même plus, sans s'arrêter. "Vous n'ignorez pas, dit-il, qu'en deux ou trois fois, on épuise sa réserve de sperme vous pouvez donc continuer ensuite sans perte supplémentaire" » (cité par John Atkins).

« Le vieil homme se rhabillait en grommelant. C'était un père Noël hirsute et broussailleux, au visage lumineux et ridé, couronné de crins de givre.

— Non, dit le médecin, cette fois-ci je suis formel, voilà deux fois en un an que vous échappez au même accident. Le même... une sorte de vertige prolongé par une brève syncope. Et exactement dans la même circonstance, c'est-à-dire au sortir de l'orgasme...

Le bonhomme qui rajustait les pans de sa lisette dans sa culotte de velours arrêta son reboutonnage.

— Vous savez, docteur, ça m'était déjà arrivé il y a dix ans, et il n'y a rien eu de changé dans ma vie. Un étourdissement, un simple étourdissement, une fatigue de passage...

— A votre âge, maître, ce n'est plus une fatigue de passage, c'est un danger permanent. Un danger de mort, vous n'avez pas le droit, nous courons à la catastrophe...

Hugo relevait la tête, plantait son regard étoilé dans les lunettes du praticien.

— Comment ça, pas le droit? Mais c'est un droit que j'exerce encore trois ou quatre fois par semaine.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le médecin sursauta :

— Trois ou quatre fois ? Mais vous êtes fou ! Oh pardon, maître, vous vous usez — un jour le cœur va lâcher...

Le poète sourit :

— Et quand le cœur lâche, le reste ne tarde pas à suivre, n'est-ce pas, docteur ?

— Maître, je vous conjure, il faut arrêter, nous courons à l'accident cérébral, à l'hémiplégie. Une paralysie...

Le père Hugo finissait son reboutonnage, la tête baissée, les yeux fixés sur sa braguette. Il se tut longtemps, puis relevant la tête :

— Docteur, c'est trop injuste, dans ces cas-là, voyez-vous, la nature devrait avertir...

Il avait quatre-vingt-un ans. Et il allait inscrire sur son carnet de bord, six mois avant sa mort, le chiffre de ses conquêtes : 2 014. Le double de don Juan. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6.
Des poètes et des muses

« L'un dans l'autre perdus
Comme la nuit est belle »

Antonin ARTAUD

« Ton foutre épais c'est l'eau d'amande
C'est la liqueur de mes vingt ans
Éjacule force tes glandes
Au point que ta queue éructant
Quatorze Juillet mes délices
S'allume un beau feu d'artifice »

Guillaume APOLLINAIRE

L'œuvre au noir

L'écriture est un exorcisme de révoltés, la création littéraire une maîtresse exigeante. Astreint à féconder des rames de papier, l'écrivain est souvent distrait des fécondations de l'alcôve. Ce n'est pas une règle absolue.

Des géants comme Goethe et Hugo ont hissé le grand pavois simultanément à la table des muses et au lit des égéries. Mais ils constituent plutôt des exceptions légendaires, toujours citées en référence. Ils tranchent sur une majorité d'indifférents, d'obsédés, d'invertis ou de babilans.

D'Alembert est un asexué, Musset un dandy de bordel, Baudelaire un vérolé, Kleist un obsédé, Verlaine un éboueur, Loti une « tata ». On peut multiplier les exemples.

Isabelle Rivière m'a confié à Dourgnes que son frère Alain-Fournier qui lui portait une affection ombrageuse et violente avait été en proie à une crise de fureur délirante à l'annonce de ses fiançailles avec Jacques Rivière. Il écumait, s'étranglait, balbutiait : « Mais alors, mais alors, tu vas te mettre nue devant lui ? Vous allez dormir dans le même lit, il va te toucher ? Vous allez... » Et il éclata en sanglots. Et il note sur ses carnets : « Nos plus grandes douleurs ont été des offenses

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faites à la pureté.» *Le Grand Meaulnes,* vert paradis des amours enfantines, est une idylle dépourvue de caresses.

La volonté d'escamoter le détail «scabreux» dans la création romanesque est commune à la plupart de nos auteurs classiques.

C'est l'Enfer — ou l'œuvre au noir — sous le manteau de l'œuvre au jour, qui a constitué depuis des siècles l'exutoire et le défouloir de nos grands écrivains.

Les plus illustres — de Voltaire à Hugo — ont commis des strophes de carabins, dans le même temps qu'ils publient *La Henriade,* ou *Les Feuilles d'automne.* Et il n'est guère de seigneurs de nos lettres qui n'aient écrit, à l'ombre d'une œuvre rayonnante, des pamphlets obscènes ou des stances pornographiques: Piron, Lamartine, Musset, Flaubert, Apollinaire, Aragon. Ces textes restaient anonymes parce qu'ils risquaient de ternir «l'image de marque», de scandaliser le public ou d'alerter une justice de cagots, celle qui condamnait Baudelaire ou Flaubert.

Nous avons cherché à donner à travers ce court florilège un éventail des genres et des thèmes, des baroques aux lyriques, des sodomistes aux fellateurs, des classiques aux délirants. On pourra juger sur pièces que les fantasmes érotiques sont un thème lyrique limité (le sexe de la femme représentant le motif central de la lisse et le point vélique du voilier). Les limites du thème imposent leurs frontières à l'incantation phallique, dont Guillaume Apollinaire demeure le maître incontesté.

Du Moyen Age au siècle des Lumières

A l'image de la vie amoureuse, la tradition littéraire de la Renaissance amalgame galanterie, mignardise et paillardise. La chanson populaire y montre la voie à la poésie savante. Et la motte de Jeanneton dévide d'autres quenouilles que le fuseau d'Hélène au coin du feu. Mais la mode est encore aux grâces sucrées, aux églogues et aux roucoulades. La fornication n'y transparaît que par métaphore et l'érotisme par allusion. Le vocabulaire est châtié, l'image bucolique. La cramouille et le braquemart sont bannis de ces idylles où on découvre «lèvres merveillettes de la safrette brunette», le «paradis où le plaisir se prend», «le *mai* long, dur, grand et fort». Il faudra attendre Piron pour pousser les barrières de la bergerie et ouvrir la porte du bordel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Le jeu d'amours où jeunesse s'ébat
A un tablier se peut accomparer.
Sur un tablier les dames on abat,
Puis il convient le tric trac préparer,
Et en celui ne faut que se parer.
Plusieurs font Jean. N'est-ce pas jeu honnête,
Qui par nature un joueur admoneste
Passer le temps de cœur joyeusement,
Mais, en défaut de trouver là raie nette,
Il s'en ensuit un grand jeu de tourment » (chanson citée par Brantôme).

« Tétin refaict plus blanc qu'un œuf,
Tétin de satin blanc tout neuf...
Tétin dur (non pas Tétin voyre
Mais petite boule d'ivoire)
Au milieu de quel est assise
Une fraise ou une cerise...
Tétin donc au petit bout rouge
Tétin qui jamais ne se bouge...
Tétin gauche tétin mignon
Toujours loin de son compagnon... »

« Y a-t-il tétin ou motte
Ou plus ferme ou plus mignard,
Port ou grâce mieux séante,
Plus douce, ou plus attrayante,
Ou maniment plus gaillard ?

Doncques, je te pry, ma vie
Puis que ton cœur est à moi,
Et que ton âme ravie
Vit en moy, la mienne en toi,
Donne-moi la bouche tienne :
Suce et resuce le bout
De ma bouchette sucrée,
Et te fleurant, altérée
D'un baiser humide et glout,
Gourmand, goulu, qui dévore
Mon âme et ma vie encore,
Qui l'attend dessus le bord
De la lèvre vermeillette
De ma safrette brunette
En qui j'ai tout mon support ! » (Marot).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le cul

« O donc gros cul à façon de Paris
Cul qu'en allant te degoyses et bransles
Pour demonstrer — si bien ta geste on lict —
Que tu feras bien bransler ung chalict.
Cul qu'à ta garde as dix ou douze armures
De linge, toylle, en drap, soye ou doublures,
Oultre le beau, frisque et guillard derrier
Mais de surcroys, pour estre plus gorrier.
Cul enlevé trop mieulx qu'une coquille,
O cul de femme ! O cul de belle fille !
Cul rondelet, cul proportionné,
De poil frisé pour haye environné
Ou tu te tiens tout jour la bouche close,
Fort que tu voys qu'il faut faire autre chose
Cul bien foncé, cul bien rond, cul mygnon,
Qui fais hurter souvent ton compagnon
Et trassaillir, quand samye on embrasse
Pour accomplir le jeu de meilleur grace.
Cul rembourré comme un beau carrelet,
Qui prens les gens plus au nez qu'au collet.
Cul préféré à chacun autre membre,
Qui le premier couche au lict de sa chambre
Et le dernier en sort gay et leger
Comme de table à l'heure de menger » (Eustorg de Beaulieu).

Le c...

« Petit mouflard, petit C... rebondy
Petit connin plus que levrier hardy,
Plus que Lyon au combat courageux,
Agille et prompt en tes follastres jeux
Plus que le Singe et le jeune Chaton
Connin vestu de ton poil folaston,
Plus riche que la toison de Colcos
Connin grasset, sans arestes, sans os,
Friant morceau de Nayfve bonté
O joly... bien assis, hault monté
Loing de danger et bruit de ton voisin
Qu'on ne prendroit jamais pour ton cousin
Bien embouché d'un bouton vermeillet
Joinct et serré, fermé tant seullement
Que ta façon ou joly mouvement
Soit le corps droict, assis, gambade ou joue
Si tu ne fais quelque amoureuse moue.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Source d'amour, fonteine de douceur,
Petit ruisseau appaisant toute ardeur,
Mal et langueur: ô lieu solacieux,
Et gratieux, sejour delicieux,
Voluptueux plus que tout autre au monde:
Petit sentier qui droict maine à la bonde
D'excellent bien, et souverain plaisir,
Heureux sera cil duquel le désir
Contenteras, qui prendre te pourra
Et qui de toy plainement jouyra» (anonyme).

Sade, dans le registre amphigourique des poètes pseudo-classiques, transpose en alexandrins redondants les commandements de sa morale corrosive.

«Les temples, les bordels, les dévôts, les bandits,
Tout plaît à la nature: il lui faut des délits.
Nous la servons de même en commettant le crime:
Plus notre main l'étend et plus elle l'estime.
Usons des droits puissants qu'elle exerce sur nous
En nous livrant sans cesse aux plus nombreux goûts:

Aucun n'est défendu par ses lois homicides,
Et l'inceste, et le viol, le vol, les parricides
Les plaisirs de Sodome et les jeux de Sapho,
Tout ce qui nuit à l'homme ou le plonge au tombeau
N'est, soyons-en certains, qu'un moyen de lui plaire.

En renversant les dieux, dérobons leur tonnerre
Et détruisons avec ce foudre étincelant
Tout ce qui nous déplaît dans un monde effrayant.
N'épargnons rien surtout: que ses scélératesses
Servent d'exemple en tout à nos noires prouesses.

Il n'est rien de sacré: tout dans cet univers
Doit plier sous le joug de nos fougueux travers.»

Piron, devenu veuf, avait fait une conversion retentissante, il «se frappait tous les jours la poitrine et se fessait devant Dieu» pour se faire pardonner sa blasphématoire *Ode à Priape*:

«Que tout baise, que tout s'embrase;
Accourez putains et ribauds.
Que vois-je? Où suis-je? O douce extase!
Les cieux n'ont point d'objets si beaux.
Des culs en cercles arrondis,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Des cuisses fermes, rebondies,
Des bataillons de vits brandis
Des culs ronds sans poils et sans crottes
Des cons, des tétons et des mottes
D'un torrent de foutre inondés,
Restez, adorables images,
Restez à jamais sous nos yeux ;
Soyez l'objet de mes hommages,
Mes législateurs et mes dieux. »

De Jules Verne à François Coppée

Dans ce registre de l'œuvre au noir qui prolonge l'œuvre au jour, il faut donner une place d'élection à Jules Verne dont la démarche érotique apporte un démenti insolite à une œuvre qui prend sa source dans les bassins du « Musée des familles ».

Les héroïnes de Jules Verne n'ont ni croupes ni tétons. Elles sont privées des appâts raciniens, des gorges blanches de Rousseau, des innocents pelotages de Lamartine. Elles ouvrent souvent leur album, quelquefois leur cœur, jamais leurs genoux. Ce sont des nonnes laïques, des égéries à vocation de gouvernante, des hybrides de cheftaine et de chaisière, pour qui le baise-main devient la frontière de l'orgie.

La seule privauté permise, un soir de folie, est une légère pression des doigts de l'aimée. L'union des couples ne peut se concevoir que par le mariage dont l'auteur évite soigneusement de peindre la consommation. L'amant, la caresse, l'étreinte, l'orgasme sont des vocables exilés d'un monde où l'aventure a banni la sensualité. On ne compte pas une seule étreinte dans soixante romans. Ce qui n'empêche pas le capitaine Nemo [1] de composer des stances au long cours à faire pâmer un chœur de salle de garde.

Mémoires d'un poil du cul de femme

« Il est dur lorsque sur la terre
Dans le bonheur on a vécu
De mourir triste et solitaire
Sur les ruines d'un vieux cul.
Jadis dans une forêt vierge
Je fus planté sur le versant
Qu'un pur filet d'urine asperge
Et parfois un filet de sang.

1. Héros légendaire de *Vingt Mille Lieues sous les mers.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Alors dans ce taillis sauvage
Les poils poussaient par les sillons
Et sous leur virginal ombrage
Paissaient de jolis morpions.
Destin fatal ! un doigt nubile
Un soir par là vint s'égarer
Et de sa phalange mobile
Frotter, racler et labourer...

Bientôt aux doigts le vit succède
Et dans ses appétits ardents
Appelant la langue à son aide
Il nous déchire à belles dents.
J'ai vu s'en aller nos dépouilles
Sur le fleuve des passions
Qui prend sa source dans les couilles
Et va se perdre dans les cons.

Hélas l'épine est sous la rose
Et la pine sous le plaisir.
Bientôt au bord des exostoses
Des chancres vinrent à fleurir
Les coqs de leur crête inhumaine
Se parent dans tous les chemins
Dans le département de l'Aine
Gambadent les jeunes poulains.

Mais quand le passé fut propice
Pourquoi songer à l'avenir ?
Et qu'importe la chaude-pisse
Quand il reste le souvenir ?
N'ai-je pas vu tous les prépuces
Avoir chez nous un libre accès
Alors même qu'ils étaient russes
Surtout quand ils étaient français.

J'ai couvert de mon ombre amie
La grenette de l'écolier
Le membre de l'Académie
Et le vit du carabinier
J'ai vu le vieillard phosphorique
Dans un effort trop passager
Charger de son dard étique
Sans parvenir à décharger...

J'ai vu — mais la motte déserte
N'a plus de flux ni de reflux
Et la matrice trop ouverte

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Attend vainement le phallus.
J'ai perdu depuis une année,
Mes compagnons, déjà trop vieux
Et mes beaux poils du périnée
Sont engloutis dans divers lieux.

Aux lèvres des jeunes pucelles
Croissez-en paix, poils ingénus
Adieu, mes cousins des aisselles !
Adieu, mes frères de l'anus !
J'espérais à l'heure dernière
Me noyer dans l'eau des bidets
Mais j'habite sur un derrière
Qu'hélas on ne lave jamais !

Il eût longtemps parlé encore
Lorsqu'un vent vif précipité
Bruyant mais non pas inodore
Le lança dans l'éternité.
Ainsi tout retourne à la tombe
Tout ce qui vit, tout ce qui fut
Ainsi tout change, ainsi tout tombe
Illusions... et poils du cul. »

Les anthologies du XIX^e^ siècle regorgent de poètes mineurs qui se sont essoufflés derrière des ronrons de mirliton. François Coppée est un des maîtres de cette phalange de rimailleurs.

« Et rêvant déjà de bataille
Tous sont heureux naïvement
Car toujours la France tressaille
Au passage d'un régiment. »

Coppée allait retrouver sa meilleure veine lyrique à travers les lumières tamisées des bobinards. Et sa poésie s'envole au-delà du piano mécanique et trouve son second souffle sur le canapé du bordel, comme en témoigne cette admirable *Ballade de la maîtresse de maison.*

« Qu'est devenu l'ancien michet
Qu'au coin de la sombre venelle
Autrefois le soir raccrochait
En l'agaçant de la prunelle
Ma sous-maîtresse en sentinelle
Passe ou coucher c'était selon
Pareille était ma ritournelle
Toutes ces dames au salon

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'adolescent qu'effarouchait
L'assemblée un peu solennelle
Faisait son choix par le guichet
Et je lui passais maternelle
La capote exceptionnelle
Que brodait un rose galon
Qu'elles étaient bien sous mon aile
Toutes ces dames au salon... »

La chanson du sexe

Stupra

« Obscur et froncé comme un œillet violet
Il respire, humblement tapi parmi la mousse
Humide encor d'amour qui suit la rampe douce
Des fesses blanches jusqu'au bord de son ourlet.

Des filaments pareils à des larmes de lait
Ont pleuré sous l'autan cruel qui les repousse
A travers de petits caillots de marne rousse
Pour s'aller perdre où la pente les appelait.

Mon rêve s'aboucha souvent à sa ventouse
Mon âme, du coït matériel jalouse,
En fit son larmier fauve et son nid de sanglots.

C'est l'olive pâmée et la flûte câline,
Le tube d'où descend la céleste praline
Chanaan féminin dans les moiteurs enclos » (Rimbaud).

« Femme ô vagin inépuisable
Dont le souvenir fait bander

Con large comme un estuaire
Où meurt mon amoureux reflux
Tu as la saveur poissonnière
L'odeur de la bite et du cul
La fraîche odeur trouduculière

Elles venaient d'O'Taïti
Et lorsqu'elles levaient la cuisse
Leur troufignon épanoui
Dégageait une odeur d'épices
Qui trahissait l'Océanie » (Guillaume Apollinaire).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Les baroques

Phèdre

« Monsieur, votre fils Hippolyte,
avec tous ses grands airs bigots,
et ses mines de carmélite,
est bien le roi des saligots !

Plus de vingt fois, sous la chemise
le salop m'a pincé le cul
et, passant la blague permise
volontiers vous eût fait cocu :

il ardait comme trente Suisses
et (rendez grâce à ma vertu !)
si je n'avais serré les cuisses
votre honneur était bien foutu... ! » (Georges Fourest).

La chanson du diable

« Phallus en l'air, coudrier nain
Les enfants du Péloponnèse
Ont de jolis palmiers en zinc
Pour enculer les Polonaises.

Les Polonaises ont les doigts gourds
Les palmiers au cul leur sont lourds

Phallus en fer mal dessoudés
Par le ciel de plomb des tropiques
S'en vont par trois à l'Echaudé
Grimper un anus symboliste.

Le mercure est pour les amants
Poésie ou médicament » (Alfred Jarry).

Les classiques

Les trois sœurs

« Toutes les trois étaient charmantes
Toutes les trois étaient putains.
Dans le d'Harcourt prenant des menthes
Toutes les trois étaient charmantes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Toutes les trois mettant leurs mantes
Suivaient des michets incertains.
Toutes les trois étaient charmantes
Toutes les trois étaient putains.

Toutes les trois étaient frisées
Etant juives toutes les trois.
Leurs six yeux lançaient des fusées.

Leurs trois bouches étaient rosées,
Leurs trois vagins étaient étroits
Toutes les trois étaient frisées
Etant juives toutes les trois.

Orphélie, Augustine, Héloïse
Etaient leurs trois noms usuels.
Toutes les trois se cherchaient noise ;
Orphélie, Augustine, Héloïse.
Leur triple langue était grivoise,
Leurs trois coups de rein sensuels.
Orphélie, Augustine, Héloïse
Etaient leurs trois noms usuels » (Charles Cros).

Le verger des amours

« Mirely de mes nuits d'été
Il me souvient de Léontine
Par qui mon phallus enchanté
Avant minuit chantait matines
En s'effoutant de volupté

Il me souvient de Jeanne Ysaye
Dont le cul tenait des discours
Aux oreilles de mes deux cailles
Parlez parlez parlez toujours
Nous n'en sommes qu'aux fiançailles

Il me souvient de Félicie
Que je connus le jour de Pâques
Et dont la moniche roussie
S'ouvrait en coquille Saint-Jacques
De septembre à la fin d'avril...

« ... Il me souvient de Wilhelmine
Qu'un Berlinois sodomisait
Et dont la rosette violine

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Etait poivrée tel un œillet
Que perce une guêpe assassine

Il me souvient de la doña
Qui faisait l'amour en cadence
Et dont la figue distilla
Un alcool d'une violence
Mais je ne vous dis que cela

Il me souvient aussi d'Alphine
Qui faisait la chaussée d'Antin
Sa barbiche était si roussine
Qu'on eût dit un feu mal éteint
Rallumant le brandon des pines

Je me rappelle encor Germaine
Dont les revers étaient marqués
Par les perpignans de l'Urbaine
Arrêtez arrêtez cocher
Je décharge comme une reine (Apollinaire).

Shakespeare au bordel

«Tout l'univers est un bordel[1],
Et tous les hommes et femmes des putes et des pédales.
[...] D'abord le poupon
Violemment assailli par un vieux duc:
Et l'écolier pleurnichard, avec son scrotum
Et son gland luisant, versant à regret
La bave d'escargot de son outil. Puis l'amoureux
Baisant comme fournaise, qui vient de composer une
ballade plaintive

Sur le beau cul de sa maîtresse. Ensuite le soldat
Plein de cœur au bas-ventre, couillu comme un taureau,
Jaloux des lesbiennes, prompt à l'éjaculation précoce,
Cherchant l'illusion de la gonorrhée
Jusque dans la bouche de la prostituée. Puis le juge
Beau ventre rond plein de mercure
Œil sévère, et baisage très comme il faut,
Plein d'habiles trucs, accessoires modernes de l'amour,
Le sixième âge nous amène
Chez le barbon maigre et pantouflard,

1. Il s'agit naturellement d'un démarquage de la célèbre tirade shakespearienne dans *Comme il vous plaira:* «Tout l'univers est un théâtre...».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pénis pendant, couilles recroquevillées dans le ventre,
La putain de sa jeunesse qui a trop baisé est un monde
trop large
Pour sa bite rétrécie, et son grand jet viril,
Retournant en fausset de l'enfance, a un son
De flûte et de sifflet. La dernière scène, enfin,
Qui conclut cette étrange histoire pleine d'événements,
C'est la seconde impuissance et la castration totale :
Sans bite, sans couilles, sans érection, sans rien »
(Alex Crowley, cité par John Atkins).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

IV

L'IMPUISSANCE DEVANT LE DÉSIR

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1.
Ébauche d'un serpent

« J'y suivais un serpent qui venait de me mordre. »
VALÉRY

Au lendemain de la tragédie de Lurs[1] la police a dû expulser par la force des marchands de frites et des joueurs de guitare qui venaient s'installer sur les lieux mêmes du drame pour y implanter l'avant-garde de la kermesse. A croire que les fêtes populaires sont nourries de Shakespeare : le tragique appelle le baroque, le rire est plaqué sur le sang.

L'impuissance est une illustration poignante de cette imbrication : la gaudriole y est sécrétée par le drame et le malheur nargué par la dérision. Elle est devenue, avec le rhumatisme et la politique, le fléau le plus fertile en ravages individuels et sociologiques de la France contemporaine. Elle est responsable d'une profusion de sordides tourments, d'une détresse innommable et inavouable.

Pour la seule Europe occidentale, elle trouble et afflige cinquante millions d'alcôves. Maladie tentaculaire dont les érosions sont multiformes et quelquefois mortelles. Indifférente au nombre des années, à la santé apparente, à la vigueur musculaire, au rang social, l'impuissance frappe en toutes saisons, à tous les âges et à toutes les portes.

Mais les Français ont pris pour habitude de traiter la tragédie sexuelle par la « gauloiserie ». Ainsi la syphilis a été longtemps le thème préféré des chansons de salle de garde, alors qu'elle martyrisait des millions d'hommes.

> « L'impuissance peut être due à différentes causes physiques, à une continence trop prolongée, à des pertes séminales, à l'alcoolisme et, d'une façon générale, à l'usage de tous les toxiques, des stupéfiants, de tous les poisons du système nerveux qui semblent produire une excitation que l'on recherche, mais qui finissent par émousser et par paralyser » (docteur Vachet).

1. L'« Affaire Dominici ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'impuissance peut également provenir d'une malformation congénitale, d'une blessure survenue aux nerfs des organes génitaux de certains malades (diabète, artériosclérose) et de certaines substances nocives (alcool, hypotenseurs, « drogues »).

L'impuissance sexuelle est d'autant plus douloureuse qu'elle s'accompagne souvent d'un désir très vif. Il n'y a pas de malades plus déshérités, plus anxieux, plus obsédés que les impuissants. La peur de l'impuissance est une angoisse « auto-entretenue ».

L'obsession des impuissants c'est l'érection. Or le mécanisme de l'érection est dû non seulement à un afflux massif du sang dans les corps caverneux, mais à un ensemble de différents facteurs psychologiques et physiologiques. Une anérection totale, brutale ou insidieuse, qui ne connaît même plus les relèves éphémères du réveil, les raideurs illusoires de l'aube, a pratiquement toujours une cause organique (centrale ou endocrinienne). Cette anérection peut être « le fruit d'un renoncement sexuel progressif comportant l'abstention des impulsions, et prendre ses racines dans un choc émotif ancien » (Simonin).

L'impuissance, aujourd'hui cataloguée « maladie de civilisation », frappe les « intellectuels », les professions libérales, les artistes, les « cadres », et d'une manière générale les citadins, ceux dont le travail exige un cycle de réflexes et de réflexions, de calculs et de supputations, dont les mécanismes sont tributaires de la pensée.

L'avènement de la société industrielle a multiplié un fléau qui n'épargne guère que les privilégiés des métiers manuels ou les « travailleurs à l'air libre ». L'invasion du porno, la profusion des spectacles libertins, des revues illustrées, des nus à l'éventaire, ajoutent au processus de dégradation. Les astreintes de la vie urbaine, les heures englouties dans les transports, le téléphone, les retards et les antichambres, les loisirs absorbés par la lecture des journaux et les écrans de télévision..., une vaste conjuration investit l'espace intérieur de l'homme, étouffe et corrompt la rêverie érotique qui demeure la source vive de la vie sexuelle.

Un grand hebdomadaire parisien a publié à la « une en couleurs », la reproduction radiographique d'un sexe de femme : un attentat contre l'amour en plan de coupe, une touffe de crins sur un cylindre de cartilage creux. Le cliché avait dû être soigneusement sélectionné pour donner à cette image anatomique un relief de bête morte, une carcasse de reptile.

Ébauche d'un serpent... Ce serpent à fossettes a dû grandir

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et se lover dans des milliers de replis du cerveau à l'insu des lecteurs, et y pondre des œufs empoisonnés.

Il faut ajouter à ces semailles vénéneuses le formidable pouvoir de contraintes, de pressions et d'oppressions exercé par les États contemporains, qui ont installé une bureaucratie totalitaire à l'abri des chartes démocratiques, et qui, sans tenir compte des facteurs humains, comme dit le grand *Larousse,* ont imposé aux citoyens de ces républiques de termites une étroite morale d'agent de change: « Le destin c'est l'économie. »

Tandis que la presse, la radio, le cinéma, la télévision multiplient les images et les textes d'incitation érotique, les exigences de la productivité, les illusions de la « vie politique » achèvent de rogner les derniers téguments de la peau de chagrin... L'homme n'est plus disponible pour l'essentiel.

L'impuissance physique provient le plus souvent des inhibitions vasculaires qui entravent toute turgescence. Elle est devenue plus fréquente depuis que le médecin administre n'importe quel remède sans se préoccuper des retombées, et ignore délibérément les effets secondaires. On a peine à imaginer le nombre de médicaments qui débouchent sur l'impuissance organique. Un andrologue m'a confié: « J'ai rendu la rigidité de l'organe à une dizaine de patients, en supprimant une drogue à quoi mes confrères les avaient abonnés. »

Parmi les sources connues et répertoriées des déficiences génitales la drogue tient aujourd'hui une place de choix dans les constats des sexologues. « L'opiomanie, la morphinomanie mènent, à haute dose, vers une diminution de la puissance, bien qu'ils augmentent l'excitabilité sexuelle » (Levinsohn). Dans les pays où l'opium est d'usage journalier, il a été longtemps considéré comme aphrodisiaque. En fait, il agit sur le psychisme sexuel en neutralisant les centres inhibiteurs. Il n'existe ni crainte ni doute dans le domaine génital pour un opiomane. Mais l'action répond rarement à cet optimisme. L'érection est très raccourcie en durée. L'opium à haute dose, comme l'hyoscine, provoquerait un retard dans « l'éjaculation précoce ». La cocaïne peut aussi engendrer l'éjaculation précoce. Comme pour l'opium, la cocaïne à petite dose peut être, dans certains cas, un aphrodisiaque de l'esprit, le désir étant augmenté, mais les érections sont difficiles sinon impossibles.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2.
La Légende et l'Histoire

« Le sexe féminin n'attend et n'exige du sexe masculin qu'une seule chose : tout. Et quand il ne reçoit pas, il prend : le sang, le pénis, la vie. »

SCHOPENHAUER

« Elle vous aurait coupé la queue et l'aurait à jamais gardée dans son ventre si on lui en avait donné la permission. »

Henry MILLER

L'Histoire du sexe est envahie de surnaturel, nourrie de prouesses épiques et d'exploits fabuleux. Hercule déflore cinquante filles en une nuit ; mais la performance relève de la mythologie. Caligula, Néron et Tibère se vantaient de déflorer cent filles en quinze jours. Mais la rumeur émane d'eux-mêmes, et le record manque de témoins assermentés. Roland, « le neveu de Charlemagne », faisait trente fois l'amour en une nuit à la fille du sultan de Constantinople ; mais ce n'est qu'une « chanson de geste ».

La chronique est aussi somptueuse que la fable, c'est-à-dire aux frontières extrêmes du crédible. Elle ne pourrait se justifier que par la dégénérescence actuelle de l'espèce.

> « Un jour que le grand Alphonse, roi d'Aragon, faisait son entrée dans Saragosse, une dame vint se jeter à genoux devant lui et lui demander justice. Le roi, alors qu'il la voulait ouïr, elle demanda lui parler à part, ce qu'il lui octroya ; et, s'étant plainte de son mari, qui couchait avec elle trente-deux fois tant de jour que de nuit, qu'il ne lui donnait patience, ni cesse, ni repos, le roi, ayant envoyé quérir le mari et su qu'il était vrai, ne pensant point faillir puisqu'elle était sa femme, le conseil de Sa Majesté assemblé sur ce fait, le roi arrêta et ordonna qu'il ne la toucherait que six fois, non sans s'émerveiller grandement, dit-il, de la grande chaleur et puissance de cet homme, et de la grande froideur et continence de cette femme, contre tout le naturel des autres... »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« ... Le grand protonotaire Baraud et aumônier du roi François, quand il couchait avec les dames de la Cour, au moins il allait à la douzaine, et au matin il disait encore : "Excusez-moi, madame, si je n'ai mieux fait, car je pris hier médecine." Je l'ai vu depuis ; et l'appelait-on le capitaine Baraud, gascon, et avait laissé la robe ; et m'en a bien conté, à mon avis nom par nom » (Brantôme).

Citons dans le même registre, les observations de Cabrol, qui relate des cadences démesurées qu'il situe en Provence à la fin du XVI[e] siècle.

Deux femmes dont les maris souffraient d'affaissement prématuré leur servirent une soupe à la cantharide. La première rapporta au médecin appelé en hâte au chevet du malheureux : son époux avait éjaculé 87 fois en deux jours et deux nuits. L'autre était plus modeste : 40 fois... Il trouvait si plaisant ce retour en force de la reverdie qu'il suppliait le médecin de lui redonner de la cantharide. Il devait mourir quelques jours plus tard de la gangrène du pénis.

Au Moyen Age, l'obsession de l'impuissance est si solidement ancrée dans les reins et dans les cœurs qu'on assiste à des mariages assortis de clauses restrictives. Ainsi le contrat que nous rapporte M. de Varilhes : « Le mariage est établi pour une durée de sept ans, les époux se réservant néanmoins la liberté de le prolonger *s'il était trouvé à propos.* »

Au début du XVI[e] siècle, un drapier qui doute de ses moyens signe par-devant notaire un contrat où il reconnaît qu'il consent à être cocu. Il en prend l'engagement « sur l'honneur », la clause fut exécutée visiblement et sans aucun emportement.

Une autre inquiétude agite les esprits : un monorchide peut-il satisfaire une femme ?

« Son épouse va par toute la ville répétant qu'il n'est pas un homme et se plaint que la nature ne l'ait doté que d'un seul testicule. »
« Tu affirmes que tu es prêt à prouver par des sentiers détournés
Que tu es capable de procurer les mille et une joies du mariage
Quand le bon droit exige d'en avoir à tout le moins une paire
Tu ne saurais avec un seul testicule prouver que tu es un homme. [1] »

1. Etienne Pasquier.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'impuissance, nous dit Brantôme, est à la Cour un sujet de plaisanterie, d'inquiétude et de curiosité. Le moindre accident est prétexte à rupture.

> « J'ai connu une dame assez grande qui, ayant donné une assignation à son ami de venir coucher avec elle une nuit, il y vint tout apprêté, en chemise, pour faire son devoir, mais, comme c'était en hiver, il eut si grand froid en allant, qu'étant couché il ne put rien faire, et ne songea qu'à se réchauffer, dont la dame l'en haït et n'en fit plus cas. »

A la cour de France l'impuissance alimente les conversations des dames et nourrit leur curiosité salace.

> « Au matin de la Saint-Barthélemy, la reine Catherine de Médicis donna ordre que l'on cherchât le corps de M. de Soubise, gentilhomme soupçonné d'impuissance, et après qu'on l'eut trouvé, elle y considéra les parties naturelles avec de grands éclats de voix en présence d'un grand nombre de ses dames... »
> « ... Elles regardaient curieusement ces corps tout nus, jetèrent particulièrement les yeux sur le baron de Pont, qui avait fait l'objet d'un procès d'impuissance et l'examinèrent avec soin pour voir si elles pourraient découvrir la cause ou les marques de l'impuissance qui lui était reprochée. »

Cet appétit morbide de la reine et des dames témoigne de la passion qu'éveille la hantise millénaire de la virilité et de ses défaillances. Les reines avides et cruelles sont assoiffées de sang et de sperme. La Grande Catherine exigeait six étreintes par nuit et, à l'exemple de Sémiramis, faisait occire ses amants à l'aube de leurs amours. La reine d'Aragon préconise aussi six assauts pour les jeunes mariés (sans préciser le nombre d'années où le mari doit tenir cette cadence d'étalon en rut).

Les prophètes, les poètes et les réformateurs sont plus proches de nos rythmes contemporains. Le code de Manou permet l'acte tous les 14 jours ; le Talmud autorise un jeune homme vigoureux, et qui n'est pas assujetti à des travaux de force, à faire l'amour chaque jour ; l'ouvrier 2 fois par semaine ; le savant une fois par semaine [1] ; l'intervalle entre deux étreintes est fixé par Socrate à 10 jours ; par Zarathoustra à 9 jours ; par Mahomet à 8 jours ; par Luther à 3 jours.

1. Karl Marx avait oublié cet aspect biblique de la ségrégation sociale.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

En dehors de ses exégèses mallarméennes, le professeur Henri Mondor était féru de chansons gaillardes. C'est lui qui m'a indiqué ce bout-rimé du XVII[e] siècle, qui apparaît comme le prolongement satirique du code de Manou :

« Pour un seul coup, sans y faire retour
C'est proprement d'un malade le tour ;
Deux bonnes fois à son aise le faire
C'est l'homme sain, suffisant, ordinaire
L'homme galant donne jusqu'à trois fois [1]
Le moins quatre, et cinq d'aucunes fois
Six et sept fois ce n'est point le métier
D'homme d'honneur : c'est pour un muletier. »

1. Au dire de Brantôme, Charles Quint observait ce règlement. « Lorsqu'il couchoit avec une belle dame (car il aimoit l'amour, et trop pour sa goutte), il n'en fust jamais party qu'il n'en eust jouy trois fois » *(Vie de Charles Quint)*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3.
De impotentia caecundi

L'andrologie est une science en pleine évolution. Il y a vingt ans, alors qu'elle n'était qu'un département de l'urologie, elle se limitait au traitement des affections testiculaires. « Alors, dit le professeur Palazzoli, l'urologue estimait avoir rempli sa mission quand il avait recherché les stigmates d'une hypothétique syphilis, et il ordonnait la strychnine pour combattre l'impuissance. » Devant l'échec de la strychnine, l'urologue adressait le malade à un psychiatre, qui se retranchait derrière d'éventuelles lésions organiques. Aujourd'hui, pour exercer l'andrologie, il faut être à la fois physiologue, urologue, psychiatre, neurosympathologue, endocrinologue et psychanaliste. L'andrologue est le « directeur de conscience de l'hygiène sexuelle ». L'hygiène sexuelle est le garant de l'équilibre physiologique. L'ignorance de cette hygiène conduit aux échecs, aux maladies, à l'impuissance et aux salles d'attente des spécialistes.

« Tout malade qui sollicite une consultation sue l'angoisse. Il ressemble à une source desséchée. » Car c'est à cette source, dit Freud, que l'être puise son énergie. Et Nietzsche : « La mort du désir, c'est la mort de la vie. »

« Intromission », « anérection » « déplétion », le malade fait connaissance avec la terminologie spécifique de son angoisse.

L'intromission est le but recherché, le franchissement du seuil.

L'anérection est la stagnation qui en interdit l'accès.

La contrectation est l'impulsion vers l'entrée.

La déplétion est l'état dont rêvent les impuissants, c'est l'abattement triste qui s'empare du mâle à l'issue de l'étreinte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Et la satiété qui succède au désir
Nous apporte un dégoût si profond dans le cœur
Que nous ne savons plus si c'est peine ou plaisir [1]. »

« De toutes les fonctions physiologiques, la fonction sexuelle est la seule dont l'amputation permette la survie du mutilé. Une survie d'homme diminué, désaxé, mais qui peut se prolonger jusqu'au grand âge. » C'est en s'appuyant sur cette donnée que certains systèmes philosophiques et singulièrement dans la civilisation judéo-chrétienne, ont pu recommander la continence, et quelquefois parvenir à l'imposer. Ce renoncement « implique le contrôle des élans de la bestialité pour dépasser le stade animal ».

Ce n'est qu'un exemple de la sexophobie de l'Occident chrétien, marqué au fer par la religion catholique, et qui subit, au moment même où régresse l'Église, l'empreinte et la sujétion d'une autre hypnose : la psychanalyse [2].

L'incitation à l'abstinence est un attentat contre l'intégrité du corps humain. Et la diffusion de ces doctrines empoisonnées a puissamment contribué à desservir cette intégrité et à favoriser la récession de la virilité.

L'instant où l'angoisse et le désir confondent leurs courants précipite ce bouillonnement de hâte et de chamade que connaissent la plupart des hommes quand, délaissant l'effeuillage inachevé et dénouant l'étreinte verticale, ils passent au jeu des derniers dons et abordent les balbutiements de l'intromission. Le bonheur peut se jouer — et se perdre — en cette minute de vérité.

La « représentation précopulatoire » éclaire — et enflamme la vie intérieure de l'homme s'il est doué d'élans d'imagination sensible et de pouvoirs d'imagerie sensuelle. Et c'est la douceur de ces dialogues en liberté vagabonde, où les questions et les réponses ne dépendent que de vous seul, l'ordonnancement des caresses, leur perfection même affranchie du temps et de l'espace, l'amour délivré de la pesanteur des corps et des grincements du lit — c'est cette création de la merveille dans l'absolu qui peut peser d'un poids redoutable sur les réactions physiologiques à l'instant de quitter l'avril intérieur pour « passer à l'action ».

Dans « un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve », les voluptés imaginaires sont souvent néfastes aux caresses réelles et risquent de réduire le rêveur triomphant en inassouvi

1. Musset.
2. Dr Buvat-Herbaut.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

misérable. L'exaltation préalable et ses prolongements vasculaires peuvent précipiter l'inhibition à l'instant de vérité.

« Tout leur sang les accable, aussi lourd que la mer. »

Alors l'embarras cède le pas à la honte, la honte à la rage, la rage à la détresse.

Pour l'homme, depuis la nuit des jours et des temps, la vie est combat, chasse et conquête : ajouter une parcelle de terre, de vie, d'espace, de plaisir, de chair, à son propre territoire. Qu'il s'agisse d'emblaver une jachère, de découvrir un continent, d'aborder des fonds sous-marins, de violer un sommet, de baliser une planète ou de pénétrer une femme, l'« annexion » est un des grands moteurs de l'espèce. Affronter, explorer, conquérir, annexer sont les vocables clefs de l'Histoire des hommes. Et de l'amour des hommes. Aimer c'est sortir de soi. Mais pour sortir de soi il faut entrer dans une autre.

Dès l'instant où les moyens de sortir vous sont retranchés, où vous êtes muré à l'intérieur, vous devenez le marin jeté sur l'île déserte et à qui on a retiré la barque du retour. Vous êtes assigné à résidence en vous-même, avec tous les regrets des espoirs, des nostalgies, des évasions et des annexions passés. L'enfer ce n'est plus les autres, c'est vous.

L'homme qui ne peut pas s'affirmer devant le ventre de la femme, se forge une mythologie triomphale. Il devient le romancier de ses compensations. Il s'attribue des succès imaginaires dont l'érection n'est pas le levier, mais dont la finalité est une démonstration de force virile. L'impuissance sécrète un besoin de parade ostentatoire.

Je n'en prendrai pour exemple qu'un contemporain notoire dont le comportement pourrait servir de démonstration clinique. C'était un cinéaste doté de talent et d'imagination, affligé d'une impuissance congénitale et d'une morphologie de grand eunuque : hypertrophie graisseuse, musculature noyée, poitrine de transsexuel, attributs virils lilliputiens. Il était marié à une Slave, fine et douloureuse, que sa déficience contraignait à s'expatrier du lit conjugal. « On peut me tromper au-dessous de la ceinture, plastronnait le mari, mais jamais au-dessus. » Il déployait une verve mérovingienne à exalter ses triomphes athlétiques. Ce n'étaient que fêtes solaires, olympiades de rêve et records mirifiques. La perche et le javelot constituaient ses spécialités de prédilection, ces deux disciplines étant plus faciles à glorifier sans risque de contrôle que la course ou le lancer du poids, exercices relativement simples à pratiquer en dehors des stades. Peut-être son subconscient le guidait-il vers des engins

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

phalliques. Il nous était difficile de lui proposer un butoir et un sautoir dans le voisinage d'un restaurant. En dehors de ses gloires d'athlète, il triomphait dans des activités incontrôlables exercées dans des continents lointains, l'exploration, la varappe, la chasse à courre et la pêche au harpon. Et la lutte donc... « Ah, la gréco-romaine... si je n'avais pas eu cette entorse des vertèbres en quart de finale des mi-lourds à Libreville... Si vous m'aviez connu avant... »

Je n'ai compris la source de ses rodomontades et des outrances de son comportement que le jour où nous sommes tombés ensemble au fond d'une vasière au cours d'une pêche dans les marais. On nous a retirés du fossé, pétris d'une boue gluante et d'algues visqueuses, et on nous a conduits vers la plus proche maisonnette. Dans ce cabanon de pêcheurs fonctionnait une douche unique et rudimentaire, alimentée par un baquet à bascule. « Allez les gars, vite, vite... » Nous avons rejeté nos vêtements poisseux de vase saumâtre et nous nous sommes précipités sous le jet. Pour la première fois j'avais le loisir d'examiner la nudité de notre Tartarin : ses testicules n'étaient pas descendus [1].

Un cas particulier d'impuissance passagère revient fréquemment dans les fiches médicales. Un cas facilement curable que les psychiatres désignent sous le nom de « complexe de maternité ». Il s'agit d'un couple en parfaite harmonie. Un couple à son zénith : jeunes, beaux, heureux, accordés par le cœur, les sens et l'esprit. « Et cet enfant ? Il est peut-être temps d'y penser... » L'enfant tant désiré est enfin conçu. Déjà il bouge dans le ventre de sa mère. Les étreintes se font plus rares... Moins riches de plénitude et de prolongements.

Lorsque l'enfant paraît, l'heureux père pose devant les Kodak de la famille aux côtés de l'accouchée. Elle reprend bientôt le chemin de la maison avec le dauphin. Les premiers jours elle fera chambre à part. Et puis un soir le mari se glisse dans son lit. Et le drame se noue. Tout ce qui coulait de source semble pétrifié par un gel intérieur. Les reins bloqués. L'esprit panique. « Ce n'est qu'un passage. » Le passage se prolonge, le trouble persiste, l'inhibition s'affirme, le bonheur s'effrite. Elle pleure... Il s'énerve : « Je ne comprends pas, mais qu'est-ce qui m'arrive, qu'est-ce qui se passe ? »

1. « La microgénitosomie relative et la petite dimension des testicules ne peuvent être considérées comme les signes d'une insuffisance sexuelle. On n'a jamais trouvé aucune relation directe et stable entre la morphologie de l'individu et la fonction sexuelle » (*Encyclopédie des connaissances sexuelles*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ils vont traîner des mois avant d'aborder l'andrologue. Celui-ci va expliquer en termes voilés — litotes et périphrases — la résurgence du vieux complexe : « Votre femme est mère... Et dans votre subconscient s'éveille une superstition, une frustration des premiers âges : on ne couche pas avec une mère. » Il faudra des semaines de réapprentissage, de patience, de remise en condition pour que le couple retrouve son harmonie initiale.

Le complexe de maternité est devenu un classique des psychiatres [1].

Un impuissant est souvent visité par les songes enchantés du sommeil de l'amour... En ouvrant les yeux il découvre sur son drap cette petite lunule graisseuse qui est l'écume du rêve et qui lui révèle qu'il s'est répandu à son insu. La lumière de l'aube le livre vif à son bourreau : lui-même.

Qui dira jamais l'horreur de ces réveils de voleur de nuit, lorsque le vide succède au songe et qu'après avoir longtemps étreint, chevauché, embrassé, crié, l'homme retrouve sa substance d'infirme et ses obsessions de volcan mal éteint ! Il peut s'éveiller armé d'une vague raideur, et ce sursaut remue en lui d'éphémères grandes marées qui se retirent très vite, le laissant riverain sans voilier des plages de la mer Morte.

La souffrance engendrée par la jalousie est une érosion morale de tous les instants. C'est peu de chose en regard de la jalousie de l'impuissant, tellement plus prodigue de soufre et de poignards. L'amant bafoué dans sa tendresse et dans son orgueil est livré à la hantise de la coucherie de la femme aimée :

« Ha lui indigne il la voit il la touche
Et elle nue entre ses bras se couche [2]. »

Il caresse des revanches, affûte des étreintes sauvages pour le retour de l'infidèle. Pour l'impuissant, la jalousie est multipliée par l'impossibilité d'une fixation. Ce n'est pas un autre que l'on hait. C'est tous les autres. Impossible de donner un nom à son angoisse, une forme à son inquiétude. La femme qu'on aime n'est pas détournée, mais disponible.

1. La loi mosaïque interdit l'union sexuelle en dehors des cycles de fécondité. Elle retrouve après l'avoir précédée la loi de l'Église romaine : le couple doit oublier, rejeter la fonction ludique au seul bénéfice de la procréation.

2. Agrippa d'Aubigné.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4.
De la vérole

L'impuissance peut être la conséquence d'une maladie vénérienne (vocable aujourd'hui rayé du langage officiel et remplacé par les « maladies sexuellement transmissibles »). C'est un fléau très ancien qui accable les hommes depuis un millénaire. Bien que le professeur Diaz de Isla soutienne que la maladie fut apportée à Haïti par les équipages de Christophe Colomb, aux temps où l'Europe adressait à l'Amérique dans les soutes des caravelles les deux pires fléaux de l'Occident, la vérole et l'Inquisition, les fouilles des cimetières précolombiens au Mexique ont livré des ossements révélateurs de lésions syphilitiques.

La syphilis tire son nom de pastourette d'églogue d'un personnage d'Ovide, le berger Syphilus, transposé par le médecin Frascator, poète — et amant — de Vérone.

« Baiser rose trémière au jardin des caresses... »

Moll, le philosophe allemand, était amoureux des roses. Il lui suffisait de les respirer, de se plonger dans leurs corolles, et c'était pour lui comme s'il respirait une chevelure et pénétrait une femme. Il jouissait. Rainer Maria Rilke était aussi amoureux des fleurs, et baisait les roses à plein calice. Il avait écrit : « chacun sa mort ». Il fut piqué par une épine de Bengale et en mourut. Le baiser mortel de la rose nous conduit aux baisers vénéneux.

Les aveux les plus doux, les secrets les plus purs, les tentations les plus chargées de grâces et de sortilèges recèlent les bacilles du pourrissement. Comme la Mort au bal masqué à l'affût derrière le loup de l'enchanteur, la syphilis se transmet souvent par un baiser[1] :

1. De toutes les régions extra-génitales la bouche est le siège le plus fréquent de la contagion syphilitique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« ... Adieu le bel amour aux lèvres de cerise... »

Derrière le « point rose qu'on met sur l'*i* du verbe aimer » sous « le sang qui brille aux lèvres qui se rendent » se cachent les pollens des floraisons lépreuses et les germes à l'air libre des pourritures profondes.

Une prostituée anglaise embrasse dans la rue un enfant de sept ans : l'enfant communique la syphilis à sa mère et à sa grand-mère [1].

Deux obsessions vont peser sur les alcôves pendant des siècles : la peur de la grossesse et la peur de la vérole. Des siècles de calomel, de salvaison, d'injections à l'eau d'orge ou à l'eau de chaux, de rameaux de plantin, d'onguents, de beurre de cacao, de mercure, d'arsenic, de clystères et d'exorcismes, des siècles dont les nuits sont ponctuées de courtes litanies, de longues terreurs et de peureuses prières : « Tu feras attention mon chéri..., retire-toi... » Et une fois les corps dissociés, les confetti balayés quand

« La mer efface sur le sable
Les pas des amants désunis »

la question revient, tourne, bourdonne, taraude : « Et si j'avais un enfant... » « Et si j'avais une maladie... » Des milliards de nuits d'amour ont été corrodées, des peuples d'amants laminés par le motet de cette double peur [2].

Les hommes ont cru pouvoir museler les chancres à coups d'antibiotiques. Aujourd'hui la pénicilline s'essouffle en un combat douteux. L'antique « vérole » renouvelle ses virus, élargit ses bornes et travestit ses bacilles.

Apparu récemment, l'herpès génital se propage à grands pas. Pour les seuls États-Unis, dix millions de malades sont déjà contaminés. Maladie très douloureuse qui risque d'entraîner la mort ou des lésions au cerveau chez les nouveau-nés. Les femmes inoculées seraient cinq fois plus prédisposées au cancer du col de l'utérus.

A différentes reprises des légistes ont proposé des textes visant à condamner les porteurs de germes qui, conscients de leur pouvoir de contagion, contaminent sciemment des êtres sains. Dans ce domaine, le code français semble avoir adopté la monstrueuse moralité de l'Église : la maladie vénérienne est la

1. *Encyclopédie des connaissances sexuelles.*
2. En moyenne, tout habitant d'une grande ville a été atteint au moins deux fois dans sa vie d'une maladie vénérienne *(Encyclopédie des connaissances sexuelles).*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

juste punition que Dieu adresse aux pécheurs. Ainsi un porteur de germes peut polluer le sang et la vie d'un compagnon de rencontre, sans avoir d'autre compte à rendre qu'à Dieu qui n'en fera pas grand cas.

L'exemple le plus atroce de la volonté de contamination, un exemple à mi-chemin entre le crime passionnel et la démence, nous vient des États-Unis. Une jeune femme mystique et sensuelle était amoureuse d'un homme marié, de dix ans plus âgé qu'elle qui l'avait subjuguée. Pour elle, il incarnait à la fois le maître et le dieu, la lumière du jour et le soleil de nuit. Après deux années de bonheur idolâtre, la jeune femme reçut une lettre de rupture. Elle crut devenir folle de douleur. Mais sa douleur changea de pôle lorsqu'elle s'aperçut que le cadeau d'adieu de son amant était la syphilis. Elle refusa de se faire soigner. Lorsque des circonstances fortuites la ramèneront chez le docteur Ellis, elle s'obstinera dans son refus. Et elle confie au praticien qu'elle avait « pris sa revanche sur les hommes ». Elle en avait contaminé 219 (elle en tenait le compte minutieux sur son carnet d'adresses).

Pour un chagrin d'amour dont ils n'étaient pas responsables, des dizaines d'hommes étaient frappés de cécité, d'autres d'aphasie motrice ou de paralysie, la plupart rongés d'abcès et de pustules, tous le sang pourri, l'âme à la dérive et promis aux affres suppurantes de la mort lente. « Je ne m'arrêterai que lorsque j'en aurai "eu" 500 », dit-elle au médecin abasourdi... Les représailles tournaient au génocide. Elle devait mourir à la peine sans avoir atteint son but.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5.
Trois fiches et un vaudeville

L'impuissance prend souvent ses racines dans des associations d'idées en nouant les liens les plus profonds du songe avec le sang, dont l'imbrication se forme à l'insu de la victime. L'association d'idées peut être « provoquée par un état mental complexe ou l'ensemble des circonstances vécues devient essentiel ». Ces circonstances peuvent, en apparence, n'avoir qu'un rapport très lointain avec l'acte génital.

La diversité, l'étrangeté des réflexes d'impuissance échappent à toute loi organique ou pathologique.

En effeuillant les fiches d'observation clinique des dossiers de l'impuissance, l'impression dominante est celle de la répétition de déclics proustiens. Ajustons une phrase clef de Proust aux échantillons classiques du processus psychique de l'impuissant.

> « ...Qu'un son, une odeur, entendus ou respirés jadis, viennent à frapper notre mémoire, présents sans être abstraits... et notre vrai moi que l'on croyait endormi, mais qui ne l'était pas autrement, s'éveille, s'anime en recevant la céleste nourriture qui lui est accordée... Une minute affranchie de l'ordre du temps ressuscite en nous pour la revivre un ordre affranchi de l'ordre du temps[1]. »

Dans le sillage de ce *Requiem,* nous allons superposer trois fiches cliniques du registre classique, extraites du répertoire du docteur Palazzoli.

> Observation 41. H.M. industriel, marié, tente de tromper sa femme dans des conditions où une surprise est possible,

1. *Du côté de chez Swann.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

et sans grand confort. Un faux mouvement fait tomber un cendrier à terre. Le sursaut du coupable a pour conséquence une chute immédiate de l'érection. De nouvelles approches deviennent impossibles. Des tentatives répétées à plusieurs reprises aboutissent toujours à des échecs. Bien qu'il demeure puissant avec sa femme, jamais il n'a pu approcher sa nouvelle conquête, même dans les meilleures conditions de quiétude et de sécurité. Ce qui ne veut pas dire que son impuissance soit due uniquement au bruit fatal, mais à l'échec qu'il a provoqué. Celui-ci a été le point de départ d'un sentiment d'infériorité, à son tour responsable d'une déficience absolue.

Observation 42. Un jeune homme de dix-huit ans, vivant dans une petite ville américaine, n'avait eu jusque-là aucun « rapport ». A cette époque, vivait dans la même ville une jeune femme si prodigue de ses faveurs que presque tous les jeunes du pays en avaient usé. Le jeune patient résolut, à l'insu de ses amis, d'approcher à son tour la belle.
La ville étant très petite, son attitude mystérieuse amena deux ou trois de ses camarades à le suivre. Dès le début du commerce sexuel, l'un de ceux-ci, posté sous la fenêtre, émit un coup de sifflet retentissant. Le jeune homme, très effrayé, abandonna la partie et s'enfuit. Il n'y eut aucune autre tentative de rapport jusqu'à son mariage qui advint cinq ans après. Au moment de ses noces, il était commis voyageur et devait pour sa profession se rendre dans de nombreuses villes. L'état de ses finances engagea le jeune marié à amener sa femme en tournée d'affaires en guise de voyage de noces. Tout alla très bien jusqu'au troisième jour du voyage, où ils descendirent dans un hôtel au voisinage d'une gare.
Avant de se lever, il se mit en devoir de remplir ses fonctions conjugales. Malheureusement, juste au début de l'acte, un train de marchandises émit un violent coup de sifflet. Il fut sur l'instant dans l'impossibilité de continuer. Sa femme ajouta à sa confusion en le taquinant sur son état.
Lorsqu'il consulta le médecin, il n'avait — depuis six ans — pu avoir aucun rapport avec sa femme. Quand il allait à la campagne, loin du bruit éventuel d'un sifflet, il put en avoir avec des partenaires de rencontre. Dès son retour à la ville, il demeurait impuissant. Il fallut dix mois pour le guérir.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Observation 43. N.V., vingt-six ans, célibataire, étudiant en médecine, vient consulter pour anérection totale depuis cinq mois. Érections matinales, et dans maintes circonstances, parfaites. Interrogé sur les raisons qui ont présidé à ses troubles, il ne sait que répondre. La date, les épisodes du premier échec ne lui reviennent en mémoire que par le fait que celui-ci a coïncidé avec une aventure passagère où il était resté coi, retenu, disait-il, par sa timidité. L'anérection actuelle se manifeste, avec une partenaire habituelle, avec laquelle il a cohabité pendant trois ans sans aucun accident génital.

Extrêmement émotif, très impressionnable, il est intimidé par notre conversation. Il est fatigué le matin, d'une fatigue qu'il a peine à surmonter, et qu'il s'exagère depuis plusieurs mois. Au cours de son interrogatoire, il se montre inquiet sur son avenir génital. Le souvenir de ses échecs le hante et lorsqu'il en parle il me montre la paume de ses mains où perle la sueur.

Sa partenaire lui plaît à tous points de vue, plastique et affectif. Il est en confiance avec elle et cependant malgré un désir manifeste, il ne peut parvenir à ses fins.

Nous fouillons ensemble dans ses souvenirs, tout d'abord sans résultat, puis, lorsque je lui demande si son tout premier échec ne s'est pas manifesté avec cette conquête passagère il se souvient brusquement... d'une particularité qui l'a désagréablement frappé : du linge douteux souillé de taches qui lui firent craindre des suites dangereuses à son aventure.

Il y renonça sur le fait, son désir étant complètement évanoui. Dès qu'il voulut reprendre des relations avec sa partenaire habituelle il ne put y parvenir. Ce n'est pas qu'il ait craint semblable mésaventure avec elle, mais une analogie d'aspect dans la conformation, la couleur de sa carnation et de sa toison lui remit en mémoire la cause de son premier échec et suffit à le rendre déficient. De suite, d'ailleurs, la cause du choc émotif disparut de son esprit pour faire place à l'anxiété, due aux souvenirs de ses échecs.

Ainsi le sifflet, le linge sale et le cendrier ont suivi le même cheminement mystérieux que la madeleine et le train de Combray. Mais alors que chez Proust la brusque émergence des îles intérieures si longtemps recouvertes par la marée des jours fait fleurir un continent enchanté, elle suscite chez les malades ce blocage que les médecins désignent sous le nom de « cycle inhibiteur ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

C'est — comme chez Proust — la floraison d'une graine enfouie dans les profondeurs du subconscient, le retour d'une impression fugace, mais c'est une résurgence maléfique qui, dans ces cas, a paralysé les élans affectifs ou sensoriels alors qu'elle a fait éclore chez Proust les grâces et les merveilles des printemps abolis.

Casanova nous rapporte l'histoire édifiante de cet ambassadeur qui s'était acquis à travers les capitales d'Europe la réputation d'un des plus grands séducteurs de son siècle. En dépit de son palmarès innombrable et de sa longue réputation de virtuose de la caresse, le diplomate était hanté par le doute, habité par la crainte de l'échec. Il avait fait installer derrière les rideaux de son baldaquin un cordon de sonnette qui se confondait avec les glands des courtines. Ce cordon était relié à la soupente de son valet de chambre qui avait été minutieusement initié à sa mission de dépanneur.

Lorsque l'ambassadeur regagnait sa chambre avec sa conquête d'un soir, et qu'il se sentait en état de grâce pour les jeux de la nuit, le cordon demeurait muet. Mais si dès les premières effusions il ressentait les prémices de l'incertitude ou les signes de la défaillance, la sonnette retentissait derrière le traversin du veilleur. Et tandis que le diplomate se prodiguait dans les mignardises du seuil, le valet frappait à la porte trois coups discrets. Le diplomate feignait la vive colère de l'amoureux troublé au cœur de ses ébats.

« Qu'est-ce que c'est ? J'avais formellement interdit qu'on me dérangeât sous aucun prétexte.

— Excellence, c'est un courrier de Sa Majesté.

— Nom de Dieu, oh, je vous demande pardon ma mie... »

Là-dessus le rusé courait à la porte où le valet lui glissait un billet frappé aux armes royales.

« Merci. Laissez-moi, Léandre. »

Et rageusement il rompait le sceau, parcourait quelques lignes, portait la main à son cœur : « Mon Dieu, quelle affaire... mais quelle affaire ! »

La belle à demi nue se redressait, drapée dans le couvre-lit, et la glace de Venise à festons dorés renvoyait l'image des hanches rondes qui ne seraient point honorées cette nuit.

« De quelle affaire s'agit-il, mon cœur ?

— Je ne peux pas vous répondre. C'est grave et urgent. Il faut que je vole au Palais sur-le-champ...

— Cette affaire ne peut pas attendre l'aube ?

— Ah madame, la raison d'État... »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Et il s'habillait à la hâte en maudissant les affaires du royaume et la scélératesse du Grand Turc ou du roi de Prusse qui le contraignaient à abandonner la belle éplorée.

Après un bref baiser il dévalait l'escalier, et la dame entendait le galop des chevaux sous les pavés de sa fenêtre.

L'ambassadeur se rendait dans une autre chambre tandis que les valets attelaient ses chevaux pour un bruyant départ. La belle serait reconduite le lendemain à son hôtel. Le diplomate vainqueur se contentait d'une victoire morale (si on ose dire).

Mais il arrivait, et là réside la singulière beauté de l'affaire, qu'une fois rasséréné, et sachant qu'il ne pourrait plus désormais perdre la face, le séducteur, au moment où il se penchait sur les épaules nues de l'abandonnée pour lui bailler un adieu furtif, sentait ses forces poindre et sa confiance revenir. Il terminait alors à la hussarde ce qu'il avait ébauché dans des galanteries de surface. Les ressorts mystérieux de son désir, qui s'étaient affaissés tant qu'il était démuni de parade et de sauvegarde, se bandaient à nouveau lorsqu'il était assuré de sauver la face.

Ce qui prouverait, si c'était à prouver, que la machine à aimer est régie par des rouages compliqués qui échappent à l'horloger, et que pareille aux pendules hantées, elle ne sonne qu'à l'heure de son choix.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6.
Au nom du Père

« Rappelez-vous le ventre où vous avez poussé. »
Jean ROUSSELOT

« La famille, enfer de l'enfance, est le creuset de tous les vices sociaux. »
STRINDBERG

« Les mères... ah les mères... quel mystère ! »
YOUNG

« Donnez-moi d'autres mères et je vous ferai un autre monde. »
SAINT AUGUSTIN

La psychanalyse, dit Lagache, est une connaissance rationnelle de l'irrationnel. Il est donc difficile d'aborder ce chapitre sans ébaucher une définition sommaire du « Ça[1] ». Et il faut s'en remettre à Freud pour la première mesure du prélude.

> « Son contenu comprend tout ce que l'être apporte en naissant avant toutes les pulsions émanées de l'organisation somatique. »

Le Ça apparaît donc comme un précurseur congénital de l'appareil psychique. Un réseau primitif d'instincts et de désirs. Le Ça naît inconscient et le demeure. Il a « des raisons que la raison ne connaît pas ». C'est à la fois un chaos et une source, la principale source d'énergie, feu grégeois où la vie puise — et épuisera — sa flamme.

Dans un second stade, au cours du développement physique et psychologique de l'être, apparaît le Moi qui est structure réfléchie et consciente et point harmonique du Ça inconscient. Le Ça chez l'être pensant demeurera enfoui, éternel inconnu,

1. Traduit de l'allemand, littéralement « Das es ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

actif et agissant, probablement doué de mémoire et, selon Lacan, d'un langage.

Mais quel langage ? Il ignore l'espace et le temps, il n'est pas soumis aux catégories de la logique, ni aux principes de la raison. Il est ambigu et irrationnel, la contradiction est à la fois son principe et son élément. Il est difficile à traduire et on ne l'appréhende qu'indirectement dans les symptômes de névroses, de rêves, les fantasmes ; pour les psychanalystes, sa révélation est la clef des conflits qui sont à la base de la pathologie mentale.

Le Ça est guidé par le principe du plaisir, le Moi par le principe de la réalité. Si on ajoute que ce Moi est contrôlé par une existence acquise de caractère moral, héritage de l'éducation du Surmoi, l'homme pris en étau entre le Moi et le Surmoi est victime de leur conflit permanent.

C'est le semeur qui jette les graines. Le Père, c'est la Loi. Et la première pulsion sensuelle du nourrisson est couverte, étouffée par l'ombre redoutable. La première pulsion : le fils désire ensemencer sa mère, et la présence du géniteur dresse un barrage infranchissable. La Loi du Père est le garant de l'impuissance de l'enfant. Et déjà, sourd, avec l'« Œdipe », la castration du premier désir [1].

L'interdit culpabilise le désir et non seulement l'acte en soi-même. C'est-à-dire le fantasme qui est l'imagerie de la première enfance. Dans le bouillonnement de la pensée infantile où les balbutiements de la logique se mêlent aux marées obscures de l'onirisme, le rationnel et l'imaginaire vivent en symbiose. Ils restent liés dans le Ça.

La femme est la couveuse. Elle appartient au père.

L'enfant aime et désire sa mère sur deux registres considérés simultanément comme antagonistes et complémentaires. Il l'aime et la désire parce qu'il se ressent sujet et dépendant de la déesse tutélaire protectrice et consolatrice. Il l'aime et la désire parce qu'il la ressent sujet et esclave de son propre instinct sexuel.

Freud parle de « la participation mystique entre mère et fils ». L'acte sexuel est le retour à la mère. Et la mère est par

1. Dans *Moïse et le monothéisme* (Gallimard, 1948), Freud considère que l'acte cannibale doit être considéré comme une tentative d'identification au père en s'en incorporant un morceau. Le repas totémique, et plus tard la communion dans la messe chrétienne pourraient être interprétés dès lors comme des substituts du cannibalisme primitif : une « fête de la victoire des fils coalisés contre leur père ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nature hostile à l'acte sexuel de son fils avec un autre ventre. Elle ne s'y résigne jamais sans résistance.

La femme a tendance à projeter sur son enfant sa propre angoisse. C'est pour elle le moyen le plus sûr de se délester de conflits insolubles et douloureux. Ce transfert est le foyer d'inflammation où se forment toutes les maladies imaginaires des enfants dont l'instinct est assez puissant pour deviner la nécessité d'être malade afin de mériter l'amour de maman.

Toute la vie des hommes les plus sains sera organisée, à leur insu, comme l'expiation des fantasmes enfantins. « Un homme passe sa vie à essayer de se guérir de son enfance. » Et devenu adulte, il aspire à reprendre le flambeau, devenir le Père, c'est-à-dire incarner la Loi.

Le Père, tel Jéhovah, exerce des représailles tout au long de la vie et marque à jamais sa progéniture de son empreinte indélébile par une castration symbolique [1]. Pour pouvoir suivre la trace du Père si ardemment convoitée il faudra transcender la blessure, l'organiser.

Le sevrage, l'apprentissage de la propreté constituent les premières frustrations. L'entrée dans l'univers du langage est un événement majeur et marque le passage du monde onirique au monde rationnel. Ces étapes entre le stade animal pur, celui des vagissements indécis et celui des instincts déçus et des fantasmes meurtris sont des laves dont les coulées refroidies éclateront plus tard par des cratères imprévisibles. L'histoire du petit homme est déjà inscrite dans l'inconscient. Elle continuera à se poursuivre au hasard des identifications, des projections et du système de défense adoptés, pour refouler tous les risques d'angoisse.

La fonction consciente et inconsciente du père et de la mère prodigue les frustrations [2]. L'éducation est un tissu de tabous, d'interdits et de façonnages destinés à transmuer la gangue en minerai, et le minerai en métal. Les étapes de cette transmutation sont jalonnées de rejets, de défenses, de mutilations, donc de castration morale. La plupart du temps, ces bouillonnements, ces fusions et ces élagages seront à tout jamais enfouis dans la mémoire de l'enfant. Ce n'est qu'en cas de

1. « Par contrat » le masochiste demande à se faire battre. Mais ce qu'il fait battre en lui c'est l'image du père, la ressemblance du père, la possibilité du retour offensif du père. Ce n'est plus un enfant, c'est un père qui est battu (Deleuze).

2. Certains hommes, dit Hesnard, sont impuissants avec les vierges. C'est le tabou de la mère et de la sœur qui jette le maléfice du froid à l'instant des balbutiements de l'intromission. D'autres sont impuissants avec des veuves dont ils ont fréquenté le mari, c'est une autre forme de résurgence de superstition très ancienne que la crainte d'offenser l'âme du mort en forniquant le corps de sa femme et de s'exposer à des représailles d'outre-tombe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

détresse, que trente ans plus tard, dans un cabinet de psychiatre il déglutira la genèse de ce remodelage et les imbrications qui en sont issues.

Au cours de la période phallique « prélude à l'état final de la vie sexuelle », le phallus seul joue un rôle, les organes génitaux féminins restant longtemps ignorés. C'est pendant la période phallique que le petit garçon entre dans la phase œdipienne. Il manipule son pénis, la sensation de plaisir qu'il y trouve éveille un désir de répétition. « Il se livre à des fantasmes relatifs à une activité sexuelle à l'égard de sa mère. » C'est pendant cette période qu'il subira le plus grand traumatisme d'origine parentale dont l'action se fera sentir par des conflits pendant sa vie génitale d'adulte. Ces phénomènes s'intensifient jusqu'à l'âge de cinq ans. Ils rétrogradent ensuite pour cesser pendant un certain temps et tomber dans l'oubli. Ils réapparaissent à la puberté. L'évolution sexuelle est donc diphasée.

L'origine des traumatismes est consciente mais refoulée. S'ils apparaissent dès l'enfance, leur action peut se faire sentir dans l'avenir à travers l'inconscient. Le traumatisme apparaîtra lorsque l'enfant aura perçu des organes génitaux féminins privés de l'appendice masculin. Parmi ces traumatismes, auxquels Freud attribue une action des plus importantes sur la génitalité pathologique, il faut citer le complexe de castration. L'enfant masturbateur est menacé de l'ablation du corps du délit, mesure qui doit être confiée au père à travers les menaces de la mère.

La sexualité, pour Freud, n'a pas pour but essentiel de mettre en contact des organes génitaux de sexe différent, mais la recherche de la satisfaction des pulsions, de la libido. Les activités sexuelles destinées à créer le plaisir, se manifestent à travers des zones érogènes. La succion est la première en date. Plus tard apparaissent certaines pulsions sadiques, caractérisées par le plaisir recherché dans l'agression et la fonction excrémentielle.

Mais Freud était amené à sa notion de sexualité enfantine par des tours de passe-passe, dit Levingstone, d'abord en exagérant de très vagues analogies entre les excitations à tonalités voluptives que les enfants tirent de leur propre corps, et les actes sexuels des parents, ensuite en donnant aux sentiments des enfants envers leurs parents la valeur d'une sorte d'amour d'eunuque ou d'une *manifestation sexuelle d'impuissant.*

Une castration morale bien conduite peut se révéler définitive et inexorable. Elle a commencé dès les premiers jours de la vie avec la discipline, dont le symbole unique, la tétine, est déjà un symbole phallique.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La sexualité refoulée a cherché des soupapes de compensation : la rumination, le trouble caractériel, la maladie psychique substitutive, un sadomasochisme, accommodé de vice ou de vertu. La phobie s'en mêle, signe d'hystérie, avec les « vecteurs de conversion », vocables dont la consonance donne à rêver et qui figurent la projection physique des désirs entravés. Obsessions, refuges autistiques, troubles caractériels vont investir la personnalité de la victime.

« Toute femme qui m'amène un proche, un parent, un ami, un enfant, dit le docteur Laurentin, me précise ce qu'elle attend de moi : Surtout, faites-lui peur, car la peur, c'est le seul ressort éducatif qu'elle connaisse. »

« Si tu touches ton zizi, on te le coupera. » Ce qui nous amène à l'anecdote de Cocteau : une dame avait expliqué à sa petite fille qu'elle lui interdisait de regarder les « parties honteuses » de son petit frère, cause de tous les malheurs qui nous accablent. La petite fille après avoir nuitamment amputé son petit frère avec des ciseaux, courut réveiller sa mère pour lui apprendre son exploit. Elle se croyait une héroïne, une Judith. Elle n'en revenait pas de voir sa mère folle de douleur.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7.
Du troisième âge ou la castration sociale

« Il n'existe qu'un seul être au monde qui soit un objet de mépris et de dérision : c'est un homme devenu vieux. »
Georges CLEMENCEAU

« Le mâle de l'alcyon lorsqu'il est devenu si vieux qu'il ne peut plus voler s'apparie à la femelle et meurt au cours de l'appariage. »
Jean ROSTAND

Aux forces maléfiques intemporelles que sont l'Église et la famille, il faut ajouter, pour le monde contemporain, une volonté de castration qui est le fruit d'une politique de domestication, d'assistance et d'anesthésie, et qui débouche sur la confiscation des forces vives de l'individu au profit de l'économie et de la productivité.

Le culte de l'industrie a relégué le commerce de l'amour. Les bureaucraties kafkaïennes ont pour fonction d'assouplir la part animale et divine de l'homme, et de remodeler une bête à péage irresponsable. « On nous a étonnamment bien châtrés, déplore Saint-Exupéry, on nous a coupé les bras et les jambes et on nous a laissés libres de courir et de marcher... »

L'homme châtré, coupé par la société de consommation, l'homme pressé par les étaux administratifs, comme un fruit par une moulinette, n'a plus pour rôle que produire et consommer. De créature de Dieu le voilà promu serviteur de l'État [1]. L'État qui en échange lui paie sa pharmacie et lui assure sa retraite. Le voilà paré pour l'avenir. Cet avenir qui, comme dit Albert

1. Il ne désire plus que le confort matériel. Il est mûr pour la pire forme d'esclavage (Camus).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Camus, est la seule forme de propriété que les maîtres abandonnent volontiers à leurs esclaves. Je ne connais pas de démonstration plus éclatante de cette politique d'émasculation que les directives appliquées par la médecine d'État aux « vieilles gens ».

> « La vieillesse est la pire des crises, toutes les crises ont plusieurs issues. Celle-là n'en a qu'une [1]. »

Et depuis la nuit des jours et des temps, à tous les âges de l'humanité, sous toutes les civilisations et sous toutes les latitudes, de Néanderthal à Entebbe, des cocotiers des Tropiques aux lacs d'éternité polaire du Grand Nord, le vieillard a été d'abord voué aux moqueries, puis abonné à l'humiliation avant d'être poussé à la tombe. Il est l'éternelle « bête à charge » des romans de Zola.

Pour chasser leur angoisse du vieillissement, le jeune homme ou l'adulte refusent de se reconnaître dans un corps usé et délabré. Et c'est ce refus qui est la source de la ségrégation sexuelle.

L'appellation (mal contrôlée) de « troisième âge » a été inventée par la IV^e^ République pour assigner à résidence la cinquième roue du carrosse. Le savant technocrate avait peut-être lu Shakespeare, mais les cycles s'étaient brouillés dans sa mémoire et il tirait un raccourci bouffon de *The Seven Age of the Man.*

« Le troisième âge, dit le docteur Gavel, est une appellation bidon. C'est un âge administratif. »

Il existe un quatrième âge — celui de l'incapacité d'assumer ses fonctions vitales — et où l'homme dépend d'une aide-soignante. Mais le troisième âge est une farce de bureaucrate.

Très vite cette notion de troisième âge allait devenir une lugubre mystification, et ouvrir à ses ressortissants, en matière de sexualité, le choix entre le scandale et le renoncement.

Notre société de consommation ajoute aux misères de la vieillesse un lot de dérisions sacrilèges. Toute une littérature vengeresse fleurit depuis des siècles autour des amours des vieux. Et c'est Suzanne au bain épiée ou l'infante impubère livrée nue au roi podagre, et

> « ... couchée trop tôt dans les draps des vieillards... »

Notre monde « social » a organisé une savante persécution contre les hommes et les femmes parvenus au déclin de leur

1. Clemenceau.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vie, et parqués dans leurs « réserves » comme des Iroquois désaffectés. Le pouvoir social délègue au pouvoir médical la castration du « sujet » de plus de soixante ans en l'invitant à vieillir « convenablement ».

Si la sexualité du troisième âge apparaît comme un stress, c'est essentiellement pour des raisons d'environnement socioculturel. « Le regard culpabilisant des plus jeunes [1] » exprime une réprobation canaille : « Vieux cochon, à ton âge... » Et ces brimades font éclore le processus pathologique qui accélère le vieillissement naturel.

S'il y a une « agressologie » du sexuel chez le vieil homme, elle n'est pas liée à une persistance de ses propres activités. Ce n'est ni l'érection, ni l'onanisme, ni l'orgasme, c'est la honte. La honte d'être montré du doigt et marqué au fer. Cette honte rôde autour des vieux. Elle finit par s'installer dans leur regard et dans leur cœur. Elle se lit au filigrane des circulaires sociales. Ce n'est qu'aux vieilles gens — et aux vipères — que les tenants du grégarisme accolent le mot « lubrique ». Et pour les détourner de leurs voies naturelles, les médecins du « social » ont pour mission de les prévenir que le sexe les met en péril de mort.

Or, amputer le vieil homme d'une des suprêmes joies que « la nature » lui a gardées, c'est un crime et précisément un crime contre nature. Aucun parlementaire, aucun écrivain, aucun congrès, aucun parti, aucun syndicat ne dénonce jamais la cruauté et la stupidité de la société contemporaine envers les vieux.

Pas de tabous sexuels, non, bien sûr. Sauf pour les vieux. Un adolescent « jette sa gourme », un adulte « fait la fête », un sexagénaire se déshonore. Le vieil homme attardé à ses amours est montré du doigt : c'est un satyre honoraire... Comme si le Code civil avait prévu un article additionnel pour bloquer la fermeture Éclair de la braguette à partir de l'étiquetage du troisième âge. Cela, alors que le sexagénaire a gardé la plupart du temps une capacité sexuelle intacte, même si la fréquence et l'appétence ont régressé en regard de l'âge d'or de la plénitude.

> « L'abstinence d'un homme âgé comporte des conséquences beaucoup plus néfastes pour sa santé que celle d'un homme jeune et le conduit au déséquilibre [2]. »

Lorsqu'un retraité vient consulter un médecin du « social » pour lui exprimer ses angoisses, il n'en obtient le plus souvent

1. Docteur Waynberg.
2. Docteur Palazzoli.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

que des conseils d'abstinence et de renoncement, dangereux pour son métabolisme. Il reçoit un questionnaire concernant le fonctionnement de ses organes péri ou parasexuels, prostate, reins, vessie. On va lui parler érections nocturnes, éjaculations matinales et masturbation. Mais on ne l'aidera en rien à résoudre ses problèmes. Personne ne prendra la peine d'expliquer que l'orgasme n'est après tout que l'apothéose de la fête, que les vins et les danses sont peut-être aussi importants que le feu d'artifice qui embrase la kermesse, et que les embrassements, l'affection, le partage de caresses, la chaleur du sein, l'exploration d'un ventre sont autant d'étapes où l'homme peut savourer les charmes du voyage.

Le soir commence à midi. L'extrême décadence est précédée de formes et d'usures qui amorcent le déclin.

« Ange aux yeux de beauté connaissez-vous les rides ?
Et la peur de vieillir et ce hideux tourment[1]... »

Montherlant évoque dans *Le Démon du bien* cette tristesse vingt fois croisée dans un regard de jeune fille : « Il est possible que je ne me marie pas... que personne ne veuille de moi. »

Il est une autre détresse, plus déchirante qui se lit à livre ouvert sur un beau visage fatigué, encore défendu par les fards et les onguents et qui jette ses derniers feux avant de basculer dans la nuit du renoncement. Et ce regard crie : « Le moment va venir où personne jamais n'aura plus envie de soulever ma jupe. » La peur du délaissement et du délabrement devient à partir de la cinquantaine la hantise de la plupart des femmes. L'âge physiologique d'une femme est de dix ans plus « avancé » que celui de l'homme. Or une femme vit en moyenne dix ans de plus qu'un homme...

Si on ajoute que les statistiques actuelles nous donnent trois femmes pour deux hommes, toutes ces disparités contribuent à faire de la vieillesse d'innombrables femmes un désert sans soleil, et les conduit, les réduit au plaisir mécanique des caresses solitaires. Dans certaines maisons de retraite le nombre de femmes est tel que les hommes valides sont contraints de se barricader pour éviter l'assaut des inassouvies.

Les procédés d'intoxication mentale de la médecine du troisième âge sont criminels. On évoque la fatigue alors qu'une vie sexuelle normale aide à surmonter cette fatigue. On cite

1. Baudelaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'exemple de Félix Faure et du cardinal Daniélou, comme si les poissons volants étaient la règle de l'espèce. Les cas de décès par « expectase » sont de l'ordre de un sur dix mille. Et on oublie de préciser que la dépense physique de l'acte sexuel est de 150 calories, soit une fatigue négligeable. L'étude clinique et l'observation quotidienne ont permis de recenser des milliers d'octogénaires capables d'accomplir l'acte sexuel. Et l'Écriture sainte regorge d'exemples édifiants de centenaires géniteurs. C'est un phénomène d'autant plus remarquable qu'il n'y a pas de cas analogue chez les animaux.

Mais le médecin s'acharne à détourner le fleuve de son estuaire. Or, quels que soient les critères et les ressorts de « l'hypocrisie moralisatrice [1] », il faut proclamer et diffuser cette vérité fondamentale : le renoncement à la fonction sexuelle n'est jamais un bénéfice pour l'organisme quel que soit l'âge. Le rôle du médecin doit être d'encourager le patient. Il doit lui enseigner que même en cas de défaillance prolongée, le réapprentissage est possible à tout âge et que le traitement peut être décisif en quelques semaines.

L'éducation de la morale chrétienne et l'organisation sociale sont les bourreaux de la sexualité des vieux. C'est au nom de ces principes qu'on fait du vieil homme un vieillard.

« Va dire Amour ce qui cause ma peine
A mon seigneur que je m'en vais mourir
Si par pitié venait me secourir
Qu'il m'eût rendu la mort moins inhumaine [2]. »

La complainte de Minuccio, c'est aussi l'appel au secours de la vieille femme vers l'homme. Et je connais des couples anciens, blanchis par l'âge, désertés par la beauté, et habités par le désir.

Quoi de plus émouvant que ce soleil crépusculaire, la volonté d'amour des deux vieux cœurs fragiles et usés qui retrouvent pour un bref embrasement les feux de leur jeunesse morte.

Le professeur américain Benjamin Gloves tire de son expérience clinique une conclusion réconfortante : le seul fait d'être caressé dans les bras d'une femme peut apporter aux

1. Reich.
2. Musset.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vieux une plénitude morale, une sensation de sécurité et un relent de bonheur.

L'homme vieillissant donne infiniment plus de prix à la confidence d'un corps, à son intimité et à son abandon, que le jeune mâle égoïste et vite repu qui rejette le fruit dont il croit avoir épuisé le suc.

Aux méthodes de répression sociale qui avaient déjà fait leurs preuves à la fin du XIX[e] siècle a succédé la répression par délégation au corps médical. Sommes-nous seulement en mesure de prouver que nos mentalités ont évolué et que la dignité du *droit de jouir des vieux* est accueillie avec sympathie ? Comment faire pour informer nos huit millions de « personnes âgées » ? Et comment faire admettre au grand public, à ces médecins, qui ont la charge des vieilles gens, que le renoncement à l'amour c'est le renoncement à la vie ?

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8.

Un cœur sous une soutane

« Nous ne ferons jamais la part trop grande aux influences mystiques descendues sur chacun de nous dans le passé. »

TEILHARD DE CHARDIN

Mon ami de collège le docteur M... m'avait donné rendez-vous à Nantes pour me remettre la *Psychopathologia sexualis* de Krafft-Ebing. Sur le palier du cabinet je croisai un homme noir et tragique, au regard usé, dont les lèvres tremblaient, et qui semblait courbé sous le poids d'une terrible révélation. Le visage paniqué et cireux du condamné à qui le médecin vient d'annoncer le cancer.

— C'est un grand malade ?

— Oui et non. C'est le supérieur d'un collège religieux. Un chanoine miné par un problème sexuel. C'est la cinquième visite de cet homme sévère et scrupuleux, aujourd'hui assailli par le doute. La première fois il s'est exprimé avec une sorte de gêne parce qu'il porte sur ses épaules l'héritage de vingt siècles de fanatisme et d'obscurantisme. Il s'est assis là, il m'a dit : " Je viens vous voir parce que je suis inquiet et torturé ". Je l'ai regardé. Il a baissé les yeux, et c'est dans un chuchotement qu'il m'a livré son secret : " Voilà, docteur, depuis des mois je n'ai plus la moindre réaction de virilité. " Il a ajouté précipitamment : « Oh, ne vous méprenez pas, j'ai fait vœu de chasteté, et j'y suis demeuré fidèle en dépit de tous les pièges de la chair » (il a détaché le vocable maudit avec une inflexion de crainte, comme s'il avait redouté le passage du « Malin »). " Et parallèlement j'ai constaté une baisse de mon pouvoir de travail, de mes facultés de concentration, de ma virilité intellectuelle. Ce n'est peut-être qu'une coïncidence. Mais je n'ai que cinquante-deux ans. C'est bien tôt pour être diminué. "

» Je lui ai posé quelques questions. Le dialogue était difficile et le diagnostic limpide. Elevé chez les jésuites, son enfance a été empoisonnée par la notion de péché, son adolescence imprégnée de l'horreur du charnel... " Épargnez-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

nous de succomber à la tentation, et délivrez-nous du mal... " Il a longtemps dominé son corps à force de volonté mystique et d'obstination ingénue. Et à l'heure de l'andropause, ses mécanismes vitaux s'enraient. Comme un fusil se rouille. A force d'inaction... Parce que dans le domaine sexuel, l'abstinence et l'abus mènent par des voies opposées à un résultat identique. Les exemples classiques produits par la Faculté concernent deux catégories : les contraints et les volontaires. Dans la première, les prisonniers de guerre, les marins, les détenus, les gardiens de phare, etc. Dans le second, les volontaires : prêtres, moines, mystiques et obsédés de maladies vénériennes.

» Dans le premier cycle, l'insatisfaction, le manque provoquent un désarroi nerveux et une inhibition psychique.

» Dans le deuxième cas, l'hypo-excitabilité des périodes de jeûne prolongé et un état de faiblesse progressif conduisent rapidement aux manifestations d'impuissance.

» L'appareil sexuel, comme la terre ou l'outil, est aussi vulnérable aux excès qu'à la jachère. Et le fonctionnement des glandes génitales est nécessaire à l'équilibre général, et singulièrement à la vivacité de l'esprit.

— Alors, qu'as-tu conseillé au chanoine ?

— A la première visite, j'ai prescrit des reconstituants, du calcium, des toniques de la circulation cérébrale. Au cours des semaines suivantes, je me suis efforcé de remodeler son psychisme. Mais je me suis heurté à la castration morale issue de son éducation : la chair et le péché — le péché de la chair — le péché contre l'esprit. Impossible de le sortir de la quadrature du cercle vicieux.

» Depuis quelque temps je constate une amélioration sensible de son état, je vais refaire de lui un homme " normal ", mais je lui ai déclaré tout net qu'à l'avenir, il lui fallait effectuer un choix décisif, sauf à retomber dans son asthénie. " Choisir, c'est renoncer. " Ou se décider à faire l'amour ou se résigner à subir le processus de la dégradation. Il est reparti bouleversé. Imagine le drame de cet homme. Tempête dans une âme pieuse. Le voilà confronté à l'éternelle dualité originelle escamotée par ses maîtres. Car le germe de l'impuissance est souvent semé par les pédagogues de l'enseignement confessionnel.

» Le père Bruckberger a déclaré à un médecin qu'il s'agissait souvent chez les jeunes gens élevés chrétiennement d'une inhibition qui prend sa source dans la notion de péché. Les fantasmes puisent leur source dans l'intoxication et le refoulement du puritanisme mystique. Et voilà le résultat.

» Quel thème de tragédie pour Kleist, Brecht ou Sartre !

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Aucun dramaturge n'a encore inventé une situation de cet ordre. Il est condamné à renier toute une vie d'abstinence ou à voir s'effriter ses moyens de servir Dieu, l'Église, la congrégation, c'est-à-dire ses raisons de vivre. L'enfer pour lui commence aujourd'hui. S'il se résignait à faire l'amour, il aurait peut-être une chance de se sauver, une petite chance... Et encore ! Mais il ne s'agit pas pour lui de tirer un coup à la sauvette pour se réfugier entre repentir et scapulaire...

» Il lui faut apprendre les rudiments, puis les enchantements de l'amour physique, et à en exercer une pratique régulière. Mais il trahit son serment de fidélité. Et il risque un traumatisme moral d'une extrême violence. Il change de planète sans la préparation du cosmonaute...

— Et s'il refuse ?

— S'il refuse, il est amené à trahir les fonctions de sa charge puisqu'il va aliéner son potentiel et que ce délabrement l'empêchera d'assumer sa tâche avec la plénitude de ses moyens. Je n'ai jamais rencontré un cas aussi déchirant que celui-là. Je suis à même de le rétablir dans son intégrité physique qui va le livrer aux démons de sa dénaturation.

— Que va-t-il faire ?

— Prier, bien sûr, se confesser, chacun sa drogue... A propos de confession, il me confiait le trouble sensuel qu'il avait ressenti, jeune prêtre, avec ses premières pénitentes. A l'affût dans l'ombre de la grille, il écoutait monter vers lui ces confidences du péché, chargées de soupirs, de parfums de chevelures et de relents de volupté. Peut-être pensait-il au héros du premier recueil de Rimbaud : " Moi j'étais fait pour l'Amour et pour la foi. " Mais aujourd'hui ce n'est plus " un cœur sous une soutane ". C'est un sexe sous une chasuble... Je le crois condamné de toute façon. Toute tentative copulatoire risque d'aggraver son angoisse. L'amour n'est bénéfique que dans la mesure où les deux protagonistes sont libérés de leur complexe. Dans le meilleur des cas, il est voué, lui aussi, aux " amitiés particulières ", c'est-à-dire aux enfants de chœur.

L'Église a mutilé cet homme comme elle en a mutilé des millions d'autres.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9.
Des philtres d'amour

Des recettes de jadis...

Des lits de joncs de l'âge de pierre aux alcôves tamisées du monde moderne, les aphrodisiaques ont hanté les rêves nostalgiques des impuissants et des fléchissants. La pharmacopée contemporaine est l'héritière des « philtres d'amour ». Depuis des milliers d'années les mêmes produits sont proposés aux inquiets ou aux affaissés avec des recettes variables et des résultats décevants.

Les Chaldéens absorbaient le foie et la moelle des jeunes garçons. Les Babyloniens croquaient des pénis de bélier. Cléopâtre faisait diluer une perle écrasée dans du vinaigre pour stimuler ses appétits amoureux. La langue d'oie et les génitoires de taureau sont recommandées à Rome où les ingrédients de Paulinus constituent le codex des aphrodisiaques : urine de taurillon, secrétions vaginales de truie, testicules de lièvre, pénis d'âne, cervelle de moineau, gingembre, fiente de poule, sperme de cerf, etc., tous ces produits de première main doivent être utilisés frais et assortis d'incantations.

La recette du « gâteau d'amour » est simple et de bon goût. C'est un amalgame de mie de pain et d'eau, malaxé dans l'anus de la femme délaissée. Servie chaude au repas du soir, la friandise ramène dans la nuit le mari volage dans la venelle de l'épouse [1].

1. Cette coutume s'est perpétuée jusqu'au XVIII[e] siècle. « Mme de Vervins fit sécher ses "excréments", les mit en poudre et en fit prendre à son mari dans son bouillon. C'était, disait-elle, pour s'en faire aimer davantage » (Tallemant des Réaux, CCLXIII).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

A l'image des Albigeois qui saupoudrent les hosties avec du sperme desséché, les aborigènes australiens font ingurgiter du sperme chaud aux malades. Les Tanzaniens préfèrent les testicules de bouc.

Le plus puissant aphrodisiaque consacré par les sectes, les sorciers, les coutumes et les facultés[1] est le mélange à proportions égales d'urine humaine et de sang des menstrues. Des millions d'hommes et de femmes se sont gorgés de cet excipient miraculeux.

« Même tes menstrues sanglantes
Sont une liqueur violente[2]. »

L'Église interdit l'absorption de ce breuvage démoniaque qui détourne les liquides infâmes de leur destination. Mais une gamme d'autres produits miracles, issus du mystère des entrailles animales, ou tombés des calices végétaux, traversent les civilisations et renouvellent leurs racines, leurs feuilles et leur macération à la faveur des grandes découvertes des navigateurs ou des apothicaires : camphre, noix muscade, gingembre, safran, cumin, poivre, épices, paprika, intestins d'écrevisses, soupe à la tortue, émincés de génitoires de taureau.

... aux techniques de pointe

La plupart de ces recettes ont été délaissées au bénéfice des produits élaborés de la chimiothérapie. Mais les biologistes modernes n'ont fait que transformer en produits de synthèse les éléments utilisés depuis les sociétés primitives : mandragore, belladone, cantharide.

La mandragore prend sa sève dans la terre et son pouvoir dans la Légende. Plante monstrueuse et maléfique, germée du sperme d'un pendu, blanche et pileuse, dotée d'une racine double à fourche longue et lubrique : « des jambes de femme stylisées », elle a toujours exercé sur les impuissants une fascination particulière. Elle entre avec la belladone dans la composition des élixirs de confiance.

Mortelle à haute dose, riche en atropine, la belladone tire son nom de la sorcière (bella donna, la belle dame), et associée à la mandragore, peut donner l'illusion passagère d'une eau de jouvence.

La cantharide ou mouche de Milan est un petit insecte à odeur violente entre bouc et musc. Son vol nuptial — à l'image

1. Il s'agit des facultés du Moyen Age et de la Renaissance.
2. Apollinaire.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des lucioles — est éphémère et lumineux. Elle vit dans l'écorce des arbres, entre juin et juillet. A la récolte, les collecteurs secouent les rameaux et tendent des bâches. Les cantharides engourdies tombent dans ces bâches et sont chloroformées. Des millions d'insectes verts et dorés vont sécher au soleil et seront réduits par des moulins en farine pulvérulente.

C'est la poudre de base des philtres d'amour. La croyance millénaire en leur vertu aphrodisiaque n'a pas été altérée par les accidents consécutifs à leur usage (sécrétions d'albumine).

Hommes qui doutez, reprenez confiance en vos moyens avec la Yohimbine.

Le stimulant préféré des Occidentaux est une dragée qui tire son substrat de l'écorce du corynanthe, familièrement appelé « arbre à bander » par les autochtones. Pour la seule Europe elle se vend par millions de flacons. Mentionnons enfin la strychnine et l'arsenic utilisés à doses homéopathiques par les sexologues, et nous aurons recensé le tableau des principaux stimulants d'une alchimie vieille comme le monde et qui comme la boîte de Pandore est plus fertile en illusions qu'en guérisons.

Le plus souvent, les aphrodisiaques n'ont d'effet que par leur pouvoir d'inflammation sur les organes urinaires. C'est un effet « par la bande ». Le vin blanc, le champagne, les diurétiques... Le seul excitant sexuel efficace est un stimulant externe : les applications électriques.

La technique des aphrodisiaques a pris une dimension nouvelle avec l'avènement de l'électricité. L'électrothérapie aide à raviver l'instinct sexuel en alternant les courants galvaniques [1] et les courants faradiques et, dans quelques cas, les rayons de haute fréquence. Les rayons X sont utilisés pour le traitement de l'impuissance pathologique.

De l'aphrodisiaque métaphysique

La formule de l'aphrodisiaque métaphysique qui conjugue les liqueurs de Faust aux élixirs de Casanova a été mise au point par Restif de la Bretonne dans son roman *Monsieur Nicolas*.

Grâce à une gelée miracle, le « spermaton », dont il tient la formule de Cagliostro, le surhomme a la possibilité de chasser les âmes de leur corps pour prendre leur place. Grâce donc, au « spermaton », Dulis [1] (le pseudonyme préféré de Nicolas), va

1. Un courant galvanique relié à une sonde urétrale déclenche l'orgasme (Ellis).
2. *Restif de la Bretonne,* Ned Rival.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

profiter de l'immortalité conférée par cette gelée royale pour peupler la terre de ses descendants. Une race supérieure prendra peu à peu la place de l'ancienne. Elle naîtra des amours quotidiennes et répétées du héros avec 366 épouses (il fallait penser aux années bissextiles) !

Un vaste enclos abritera l'« Immortel » et son sérail. Autour de celui-ci une garde vigilante, les « oiseaux » — aigles de la plus grande espèce — protégeront la couvée de petits Restif qu'ils auront également pour charge d'essaimer à travers la planète. Les descendants de l'« Immortel » devenus maîtres du monde, mais « retenus dans l'égalité par le communisme », fonderont la belle ville de Dulisbourg qui, comme chacun sait, est le chef-lieu de la Philosophie.

Mais ce rêve sadien restera à l'état de projet ; Restif souffre d'une rétention d'urine [1] qui vient si on l'en croit de la maladie vénérienne dont sa fille Agnès l'aurait autrefois « contagié ». « Il mourra en maudissant Dieu, mais la famille fit passer par l'Église celui qui avait crié son mépris du christianisme et son exécration des prêtres » (Adolphe Tabarant).

1. Restif n'eut pas le tempérament de libertin qu'il prête à ses héros. Le spermaton n'est qu'un produit chimique et chimérique pour compenser ses déboires. Restif a connu plus souvent des défaillances prolongées que des triomphes éclatants. « Qui aurait pensé que le fils de tant d'honnêtes gens commettrait une vilaine action ou du moins la voudrait commettre ? »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10.
Des greffes

En 1870 le professeur Brown-Séquart — septuagénaire — s'injectait des extraits de testicules de chien et prouvait — devant témoins — l'efficacité sexuelle infusée par ces injections. Il devait demeurer l'unique adepte de sa méthode, il fut tourné en dérision par ses pairs, dénoncé comme sacrilège par le clergé et mourut désespéré.

Vingt ans plus tard, le professeur Steinach reprenait le procédé de Brown-Séquart en implantant des testicules de rat sur des congénères châtrés [1]. Les testicules d'un sujet jeune et vigoureux étaient greffés après ablation dans la sangle abdominale d'un rat âgé et fatigué qui portait les stigmates d'une extrême usure. En quelques semaines le rat greffé passait du foyer de l'agonie au lit des épousailles et fécondait les femelles. Il reprenait une vie nomade et prolifique.

Inversement les rats émasculés présentaient très vite les signes de la décrépitude et de l'eunuchisme. Steinach décidait de passer à l'échelle supérieure et d'aborder la greffe des testicules humains. Un immense espoir s'empara des maris essoufflés, des amants fatigués et des vieillards résignés, et les dames adressèrent des neuvaines à saint François pour la réussite du docteur miracle. Steinach devait se heurter à la pénurie de matière première. Après quelques essais — riches de promesses — d'implantation de testicules fournis par des cliniques privées et provenant de diverses opérations, il dut renoncer, faute de matériau de base. Il offrit des sommes

1. L'idée d'utiliser des extraits de testicules pour des troubles sexuels n'est pas nouvelle, puisque Ayervuda, vers 1500 avant J.-C., Sushruta, vers 600 avant J.-C. et, plus près de nous, Hippocrate et Pline en préconisent l'emploi. Au XVIII[e] siècle, le docteur Jacob pratique — avec succès — la fécondation artificielle des animaux (Colabelle).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

considérables aux donneurs éventuels, ne trouva pas de volontaires, et abandonna son projet pour une nouvelle méthode : la castration partielle ou vaso-ligature : la disparition du sperme émis par les testicules (8 % de l'éjaculation) permettait l'érection aux caverneux défaillants et le retour en fanfare de l'orgasme aboli. Ce projet fut l'objet de controverses et sombra dans l'oubli.

Steinach propose alors aux impuissants congénitaux une méthode révolutionnaire : le changement de sexe. Freud apporte son appui à Steinach et proclame que le biologiste a réussi à transformer en laboratoire le mâle en femelle et réciproquement. Transformation au cours de laquelle le comportement sexuel de l'animal correspondait à ses nouveaux caractères somatiques.

Ainsi l'expérience Steinach ouvrait des perspectives nouvelles aux incurables. Ceux qui voulaient découvrir la volupté n'avaient qu'à se prêter à cette mutation. Steinach expliquait aux amateurs qu'ils ne pouvaient qu'y gagner. Une femme révélée obtient bien avant l'homme le zénith de ses émotions. Sa vitesse incroyable de récupération, son potentiel sexuel quasi inépuisable font qu'elle pourra ressentir plusieurs orgasmes successifs au cours d'une même étreinte, tout au moins une longue phase en plateau continu.

Aucun des clients de Steinach n'est jamais venu proclamer les bienfaits de la métamorphose, ni vanter les hauts plateaux de l'orgasme continu.

C'est Alexis Voronoff qui prit le relais. Il avait suivi passionnément les travaux de Steinach et médité sur les causes de son échec. Il trouva le moyen de suppléer au manque de cobayes humains par une recette qui ranima l'espoir des inhibés et des déclinants : la greffe des testicules de singe.

Les premiers transferts de scrotums de macaques sur les pénis affaissés des milliardaires américains suscitèrent des milliers de demandes. Voronoff coupait, taillait, greffait, sculptait. Des sexes de chimpanzés s'agitaient dans les caleçons de Broadway. Et Voronoff faisait effectuer des constats officiels des redressements dus à son provignage animal.

> « Depuis longtemps j'avais le désir d'utiliser ma méthode chez les vieillards des différents asiles dans l'espoir de pouvoir rendre à quelques-uns parmi eux assez de vitalité pour qu'ils puissent mener une vie de travail sans être à la charge de la société.
> Le préfet d'Alger reconnut l'intérêt social et économique de la réalisation de ce projet et fut le premier à me

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

faciliter la tâche. Le succès que nous obtînmes chez un vieillard de l'asile de Doucra dans les environs d'Alger et les résultats que j'observai dès lors chez les vieillards opérés dans les asiles de Turin et d'Alba étaient si importants qu'on pourrait effectivement envisager une utilisation étendue de ma méthode dans les asiles...

... Il s'agit d'un Alsacien, Georges Behr, né en novembre 1851 à Mulhouse. Le dur travail et les longues privations ont laissé leurs traces chez ce pauvre vieillard qui, à l'âge de soixante-treize ans, avait l'aspect d'un homme de quatre-vingts ans. Le corps est décrépit, courbé, la démarche est chancelante, l'aspect extérieur est le prototype du découragement et de l'hébétude ; amaigrissement frappant, la misère physiologique est très caractéristique. La greffe fut exécutée le 5 mars 1924, dans l'hôpital civil d'Alger par le docteur Cochez, assisté par son chef de clinique, le docteur Piéri, en présence du préfet et d'un grand nombre de chirurgiens et de médecins d'Alger.

Mon rôle s'est borné à veiller à l'exécution correcte de mon procédé technique.

Le singe utilisé pour la greffe était un magot algérien (espèce sans queue du genre macaque) de haute stature, et ce qui augmentait l'intérêt de cette opération, c'est que, pour la première fois, un pareil singe fut utilisé pour la greffe ; jusqu'alors je n'avais eu recours qu'aux chimpanzés et aux cynocéphales.

Un an plus tard, le 7 avril 1925, je me rendis à Doucra en compagnie du secrétaire général du gouvernement algérien, M. Dubief, de son chef de cabinet, M. Maury, des préfets d'Alger et de Constantine, MM. Alliez et Lamy-Boisrosier, ainsi que deux de mes collègues, les docteurs Cochez et Piéri. Nous étions tous surpris à la vue du vieillard opéré. Il n'y a que la comparaison des photographies prises avant et après la greffe qui puisse donner une impression de l'effet que fit l'aspect du malade sur les assistants excessivement étonnés. Georges Behr était proprement méconnaissable. Au lieu d'un être pâle et faible, au regard errant et indécis, aux joues creuses et d'une maigreur pitoyable, nous avons rencontré un homme d'un aspect gai et heureux, aux joues rouges, au regard vivace, jouissant manifestement d'une santé excellente. Puis, j'appris que trois mois après la greffe, il avait trouvé un emploi chez le pharmacien de Doucra, M. Pommereau ; qu'il passe maintenant ses jours à nettoyer des bouteilles à médicaments, à ratisser les allées du jardin et à soigner les animaux de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

basse-cour et que pendant le travail il est toujours gai et heureux. L'amélioration psychique est également manifeste. Il répond avec vicacité à diverses questions qu'on lui pose, ce qui forme un contraste étrange avec les réponses hésitantes qu'on pouvait obtenir de lui à grand-peine avant la greffe.

Quant à sa vigueur sexuelle, éteinte depuis des années, je ne peux que répéter son affirmation qu'à cet égard, également, il se trouve dans une situation heureuse et qu'il éprouve des sentiments oubliés depuis de nombreuses années. »

« A l'occasion de l'examen du scrotum, effectué par le docteur Cochez, le docteur Piéri et moi-même, nous avons pu constater la présence de gros corps glandulaires greffés, qui, manifestement, pouvaient non seulement arriver à des liaisons vasculaires assurant leur existence future, mais aussi à des liaisons nerveuses, vu qu'à l'attouchement ils se montraient distinctement sensibles.

La présence de pareils corps greffés au bout d'un an nous permet de compter avec leur effet physiologique encore pour un long délai. »

Devant le succès de son marcottage génital, Voronoff entreprit la greffe des ovaires de guenon sur les femmes. Le résultat fut moins spectaculaire et ne connut de véritable résonance que chez les chansonniers.

En dépit de quelques miracles éphémères, le bilan des greffes organiques se soldait par un échec. Les résultats spectaculaires de Brown-Séquart, de Steinach et de Voronoff, n'ont pas dépassé le stade de l'accident heureux. Ils ont braqué les projecteurs de la publicité sur ces prototypes d'exception, mais une longue chaîne d'échecs, de stagnations ou de rejets des greffons a mis un terme à ces transferts insolites. Les recherches des biologistes allaient s'orienter vers d'autres méthodes et évoluer de la greffe aux implants.

Une singulière migration a fait partir de Russie pour s'épanouir en Suisse les grandes découvertes de la régénérescence cellulaire par injection de sérums animaux. A Voronoff succédera Bogomoletz. A Bogomoletz, Filatov.

Leonid Filatov était un botaniste-biologiste que les hasards de la guerre avaient promu capitaine-médecin à Stalingrad.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Filatov avait noté sur ses carnets une observation dénuée d'importance apparente: « Une feuille qui survit à l'hiver et reste rattachée à l'arbre, fouettée par les vents, délitée par les frimas et dont les tissus écorchés découvrent les nervures exsangues, garde un pouvoir fertilisant infiniment plus actif que celui des jeunes pousses de printemps. » Filatov en avait conclu qu'un tissu qui a souffert au froid est un tissu régénérateur.

A Stalingrad le capitaine-médecin effectua à partir des yeux gelés pris sur des cadavres une série impressionnante de greffes de la cornée. Rendu à son laboratoire il ajouta une notation expérimentale à ses carnets: « La plupart des espèces mammifères mangent leur placenta après la parturition. Pas l'homme. » Le placenta, tissu nourricier qui a souffert au chaud, allait devenir par le procédé de lyophilisation le tissu régénérateur qui a souffert au froid. Et l'implant de Filatov, devenu en Suisse le Filatov Martin, amélioré à Paris par le docteur René Charry, à New York par les biologistes américains, était promu fontaine de jouvence.

La médecine contemporaine, attentive à soigner le « terrain », constatait que l'impuissance était souvent liée à des déficiences organiques et fonctionnelles et que la régénérescence du « terrain » favorisait les traitements contre l'impuissance. Il n'y a pas eu de miracles dans ce domaine, mais une somme de résultats impressionnants. Le Filatov n'est pas une thérapeutique directe de l'*impotentia caecundi,* mais permet aux traitements spécifiques une évolution accélérée.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11.
Des gadgets aux prothèses

La foire aux idées

En dehors des potions et des jusquiames, les hommes ont toujours recherché des auxiliaires mécaniques du plaisir, des instruments dotés de pouvoirs excitants, et qui vont de la bague à verge aux crémasters en silicone. Des appareils très anciens sont en usage dans les tribus d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie.

Ainsi le guesguel, cette bague tissée de poils durs (mulet ou bouc) et que les indigènes de Patagonie glissent entre prépuce et scrotum comme une chevalière à l'annulaire de la fiancée. Le guesguel est le plus puissant levain des embrasements de la Terre de feu. Il est recommandé aux hommes dont les forces défaillent. Cette gaine de la verge est très estimée et se vend pour le prix de deux chevaux. Les Dayaks de Bornéo portent dans la vie courante une plume de pigeon enfoncée dans la verge percée de part en part. La plume ressort au sommet du gland et couronne le prépuce d'un pompon blanc et duveteux d'un effet surprenant. L'homme retire cette plume avant l'amour et il introduit l'ampalang, baguette de métal doré où s'accrochent des boules d'agate. L'ampalang a une double mission : l'excitation de surface et la pénétration oblique pour prolonger le rut après l'orgasme de l'homme. Pendant l'acte sexuel, les hommes s'efforcent d'introduire obliquement l'ampalang dans l'organe de la femme afin qu'il y prenne une place transversale.

Les femmes dayaks ont le droit de réclamer l'ampalang. Lorsque le mari refuse de s'en servir, l'épouse peut demander le divorce. Les femmes habituées à cet excitant ne peuvent plus s'en passer.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Pour l'Europe, les auxiliaires classiques sont les anneaux de caoutchouc, les doigtiers et le watamana (d'importation japonaise). C'est un appareil muni de petites boules métalliques à introduire par pression dans le vagin, et dont le frottement et le roulement procurent des sensations intenses et prolongeables à volonté.

Aux Indes, l'homme mal doué par la nature a recours à un auxiliaire de bois, le jaléka, sorte de gaine phallique, tube ouvert aux deux bouts, aux surfaces extérieures rugueuses et garnies de nodules mous. Le jaléka n'est pas du «prêt à porter». Il est confectionné sur mesure, et l'artiste vient prendre à domicile les dimensions internes et externes du yoni (vagin) de la femme insatisfaite.

L'anneau de verge des Chinois est une bague métallique qu'on glisse au sommet du scrotum. Sa fixité est assurée par un ruban de soie qui se plaçait entre les fesses et se bouclait à la ceinture. On lui prête le pouvoir de maintenir l'érection.

Les crécelles siamoises ou crécelles birmanes, rapportées du Siam par les voyageurs du XVI[e] et du XVII[e] siècle, ont la dimension des noisettes. Serties et maintenues sous l'épiderme du pénis, elles lui confèrent une fermeté nouvelle qui ajoute à la pénétration des sensations de métal brûlant.

D'autres appareils mécaniques sont utilisés, non pas pour augmenter l'excitation, mais, en tant qu'auxiliaires, dans des cas d'impuissance absolue ou partielle, où ils facilitent l'introduction du pénis dont l'érection est imparfaite ou balbutiante. Certains de ces appareils, ceux qui maintiennent artificiellement l'érection, ne servent que dans le cas où l'homme ne souffre que de légers troubles et est capable d'un début de coït normal. D'autres plus compliqués cherchent à provoquer l'afflux du sang dans les corps érectiles au moyen de ligatures.

En URSS, l'importance du problème sexuel des femmes apparaît dans toute son ampleur lorsqu'on découvre une curieuse invention, brevetée par le Comité des inventions du Conseil des ministres en 1972. Ce brevet, unique en URSS, porte le numéro 329 698 et le titre de «Dispositif destiné à intensifier l'excitation sexuelle de la femme». Le seul fait que, malgré le puritanisme soviétique, une pareille invention ait été remarquée et rapidement brevetée témoigne que la frigidité féminine, malgré les statistiques de Sviadocht, n'est pas passée inaperçue.

La partie extérieure de l'appareil comporte des proéminences qui doivent adhérer aux zones érogènes de la femme. Avant l'acte sexuel, l'homme doit revêtir son pénis de l'appareil, après quoi la partenaire prend l'initiative. Après l'intromis-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

sion elle branche la source des vibrations. Le dispositif en mouvement provoque une sensation de perplexité chez la femme, et chez l'homme une peur panique de perdre son pénis. Néanmoins le mode d'emploi prescrit à la femme de garder l'appareil branché jusqu'à « l'éveil du sentiment érotique ». Puis « l'acte sexuel se poursuit comme à l'accoutumée ».

Des prothèses insolites

Autrefois les médecins cherchaient à brider l'activité de certains hommes normalement constitués en les castrant. Aujourd'hui ils essaient de redonner aux impuissants leur fonction sexuelle en leur implantant des prothèses phalliques.

Frank Gerow, chirurgien-plasticien de l'université de Baylor, déclare que les états d'âme de l'impuissant n'intéressent pas le praticien : « Le chirurgien n'est qu'un technicien qui implante la prothèse afin que le patient puisse se servir de son pénis pour le coït (...). Quand l'impuissant vient me trouver il me dit : " Fichez-moi la paix avec ma névrose, guérissez mon impuissance ! " L'implant peut faire ça. L'implant rigide crée une sorte de priapisme mécanique. D'organe vivant soumis à des émotions, partie intégrante du corps, la verge passe à l'état de rouage mécanique. »

« Calquée sur le pontage coronaire qui permet d'augmenter l'afflux de sang au cœur, cette intervention doit accroître l'afflux de sang au pénis. Elle se fonde sur l'hypothèse que l'impuissance pourrait être due à une circulation insuffisante dans l'organe. »

La chirurgie propose deux modèles d'appareil, le rigide et le gonflable. Dans le premier, une ou deux tiges de silicone semi-rigide sont implantées dans le tissu spongieux du pénis. Ce qui produit une érection permanente que le patient doit dissimuler avec un suspensoir ou un slip très serré. Avec le pénis renforcé en silicone, le chirurgien dispose dans les testicules deux petits réservoirs de plastique qu'il faut presser comme des poires à lavement pour obtenir l'érection.

Les premiers cobayes en 1972 restaient en semi-érection 24 heures sur 24, phénomène désagréable et facilement repérable sur des jeans moulés.

Un psychiatre de l'hôpital de Brooklyn, Sonia Kramenski Binkorst, a interrogé de nombreux couples siliconés. La moitié des épouses se plaignent de la rigidité imparfaite de l'organe, et Sonia a découvert que certains maris, ayant subi l'opération, l'avaient caché à Madame ; ils en profitaient pour baiser en

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ville. Les chirurgiens installateurs de testicules synthétiques se cantonnent dans des arguments de circonstance: « C'est une opération d'homme pour un problème d'homme » (magazine *Actuel,* février 1980).

Inventée voilà dix ans, cette prothèse tient une place importante dans la vie de dizaines de milliers d'Américains. Un mâle américain sur dix est frappé d'impuissance plus ou moins chronique. Pour la moitié, la cause du désastre se situe dans la tête...

Parmi les médications d'avant-garde il nous faut mentionner — pour la petite histoire — la pompe aspirante et la philatélie. Mais nous proposons à l'album des initiés des pièces à conviction sans équivalence dans l'histoire de leur art, et dont nous sommes redevables au professeur américain J.M. Barry:

Impuissance et philatélie

« Lassés des faux positifs observés lors des études de l'érection nocturne au moyen de jauges à mercure, désolés du coût élevé de cet examen qui oblige les patients à passer trois nuits consécutives à l'hôpital, Barry[1] et ses collaborateurs, au bout de 18 mois d'efforts inlassables, ont imaginé une méthode simple, amusante, voire instructive, et en tout cas très bon marché, pour étudier de façon ambulatoire (si l'on peut dire) cette érection. Elle consiste à entourer la base de la verge le soir au coucher d'un collier de timbres dont on colle le dernier sur le premier — surtout sans serrer. S'il y a érection nocturne, ce qui distingue l'impuissance psychogène de l'impuissance organique, les timbres vont se détacher suivant le pointillé, réveillant parfois le sujet au moment de cette séparation (le bruit peut-être?). Ainsi, l'urologiste pourra-t-il savoir facilement, et de façon certaine, si le malade a ou non des érections nocturnes. Quant au malade, il peut, sauf en ce qui concerne les deux timbres collés l'un sur l'autre, profiter de cette occasion pour débuter une jolie collection. »

L'usage de la pompe aspirante est d'un usage plus ancien que l'application des timbres-poste sur le prépuce. Le docteur Robert Z., de Nantes, m'a communiqué une pièce émouvante à

1. Barry J.M., Blank B. et Boileau M.: « Nocturnal penile tumescence monitoring with stamps », *Urology,* fév. 1980, XV, n° 2, 171-172.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

verser au dossier de la tragédie. Elle émane d'un de ses amis, torturé par une impuissance accidentelle et qui a désespérément lutté contre son mal pendant trois longues années.

L'auteur de cette lettre — dont nous ne sommes autorisés à publier que le fragment ci-dessous — s'est suicidé deux mois plus tard.

> « J'ai quand même eu droit à un miracle éphémère. Le septième spécialiste consulté m'a déclaré au cours de la seconde visite :
> — Je vais vous rendre à l'état d'érection pour quelques minutes. Ce renouveau peut déclencher un choc psychique qui amorce un renouveau *sua spontane.*
> Je le suivis sans y croire. Encore un charlatan. Il m'a fait passer dans son cabinet de radio, et là il m'a montré un étrange appareil, une sorte de pompe aspirante montée sur quatre roues, avec des manomètres et des câbles électriques.
> — Voilà, c'est l'appareil de Zablodovski, certains préfèrent celui d'Haman. Moi je n'ai qu'à me louer de celui-ci.
> Ce qui a suivi a creusé pour moi le fond du gouffre. Le médecin m'a fait étendre sur une table d'opération et il m'a littéralement vissé une sorte de raccord de caoutchouc. Je me suis senti aspiré, pompé par une fellation électrique. La ventouse battait comme un cœur. Et au bout de trois minutes j'ai senti un afflux de sang, je me redressais lentement, mais c'était une sensation étrangère au désir, mécanique. Au bout de sept à huit minutes le docteur a débranché l'appareil. Levez-vous et regardez-vous. Alors j'ai découvert devant la glace une image oubliée : c'était moi, viril, dressé, mais dépourvu de désir. J'exprimai mon étonnement au médecin :
> — Bien sûr, m'a-t-il dit, c'est une réaction purement vasculaire, nous la renouvellerons dans trois jours, et peut-être qu'à la longue...
> Quand je le quittai le miracle avait cédé à l'affaissement, et je me retrouvais encore plus démuni, plus misérable, plus humilié. Cette baudruche artificielle était retombée en un quart d'heure, je ne suis jamais retourné m'allonger sous la gonfleuse de Zablodovski. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

12.
Parfums, hypnose et sunamites

Des parfums subtils

La façon dont l'âme est unie au corps, dit Lucrèce, est ce que l'homme peut le moins comprendre, et pourtant c'est l'homme même.

La médecine procède encore par tâtonnements chirurgicaux, abracadabras de chamans et recettes séculaires des plantes vulnéraires. Quand nous voyons Mességué recommander contre l'impuissance sexuelle quatre brins de sarriette, trois branches de romarin et trois tiges de menthe — et obtenir des résultats —, c'est que tout est toujours possible.

Mais qui peut définir les secrètes correspondances entre les troubles nasaux, la grossesse et la menstruation ? Comment expliquer que l'excitation clinique, au nitrate d'argent, de la muqueuse nasale et de la rate déclenche des phénomènes de grossesse nerveuse ? Expliquer pourquoi on soigne — et on guérit — les troubles sexuels avec un cautère à la cloison nasale correspondant au cornet inférieur (90 % de guérisons dans cette méthode dans les cas d'anarectomie).

Les amants raffinés qui utilisent encore des brûle-parfum, des cassolettes et des essences végétales pour parfumer le climat érotique de leurs ébats ignorent, mais subissent les incitations olfactives sur les réactions génitales. Les oto-rhinos nous disent que la muqueuse des parois du nez a une structure biologique caverneuse apparentée aux tissus érectiles des organes génitaux. On peut constater, mais on ne peut pas expliquer pourquoi l'incitation du lobe supérieur de l'hypophyse provoque une érection. Tandis que l'excision de ce lobe amène la disparition de l'instinct sexuel.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'érection artificielle est aujourd'hui provoquée par deux groupes de poisons. Procédé désormais classique qui consiste à introduire dans le sang des poisons parasympathiques convulsifs, susceptibles d'amener une hyperémie des organes génitaux. Il s'agit soit de substances sécrétées par l'organisme et introduites en quantité massive, soit de substances étrangères à l'organisme comme la muscarine ou la picrotoxine.

La testostérone de substitution n'est utilisable qu'avec une extrême parcimonie. Elle stimule l'impulsion et la création sexuelles, favorise l'érotisation des rêves et des fantasmes érotiques. En outre les androgènes aromatisables sont capables de rétablir le comportement viril d'animaux auxquels on a fait subir une castration. Dans le cas de sujets castrés tardivement, les greffes thérapeutiques des glandes ont toujours un effet positif.

Les andrologues ont remis à l'honneur une science déjà ancienne et qui traite des états fonctionnels de la substance nerveuse: la chronaxie. Elle peut aider puissamment les phénomènes d'accélération des excitations sexuelles.

Dans ce domaine, nous en sommes encore à constater l'inexplicable. Ainsi Becherel en enlevant la paroi supérieure de la couche optique a obtenu une érection de longue durée. Et Langlois a obtenu le même résultat avec l'irritation du bulbe par une solution de muscarine.

Les médications modernes peuvent varier leurs composants: on se réfère depuis longtemps à des constantes chimiques, à la géno-strychnine, au sulfate de zinc, à l'acide sulfurique et au glycéro-phosphate, et, quand les déficiences sexuelles ont pour source un état d'excitabilité nerveuse, on s'en réfère aux plantes: la lobélie, la valériane, l'anémone, la passiflore et quelques autres.

De l'utilité de l'hypnose

La suggestion par l'hypnose au service de la pathologie sexuelle est une branche de la psychanalyse, dit le docteur Liberman. Elle est utilisée par quelques andrologues pour projeter le malade en un état second qui le fait obéir passivement aux suggestions du médium. Mais cette thérapie n'est appliquée par les psychiatres qu'avec des précautions extrêmes, en raison des séquelles traumatiques qu'elle peut laisser. Cette méthode ne constitue pas une innovation, elle est appliquée depuis longtemps sur de lointains continents.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Havelock Ellis cite une utilisation particulière de l'hypnose à des fins extra-médicales.

> « Il y a quelques années, je fus appelé en consultation pour un cas concernant un médecin qui avait usé de voies de fait envers une patiente placée en sommeil hypnotique. La patiente était une femme mariée, de faible résistance nerveuse, irritable, souffrant de spasmes d'origine hystérique. Comme tant d'autres hystériques, elle avait une confiance absolue et illimitée dans son médecin, qui avait commencé un traitement par l'hypnose pour ses troubles névralgiques et son insomnie. La patiente était un excellent médium. Il suffisait que le praticien baissât lentement sa main levée sur sa tête pour qu'elle fermât les yeux. Au cours des débats du procès intenté par l'époux de la patiente, le médecin passa aux aveux complets et décrivit les suggestions qu'il pratiquait sur le sujet, et auxquelles la malheureuse ne pouvait résister. Il commandait à la patiente de lever sa jupe, de s'allonger, d'écarter les jambes, de saisir le pénis et de l'introduire dans son vagin. Puis elle devait exécuter les mouvements nécessaires à provoquer l'orgasme des deux partenaires. La malheureuse se trouva alors enceinte. Le mari, qui était impuissant, et qui soupçonnait depuis longtemps le praticien, engagea un détective qui fut en mesure de confirmer les doutes de l'époux. »

Les partenaires sexuelles

Au début du siècle, s'inspirant de l'exemple légendaire du roi David dans le lit de la Sunamite, les patrons de bordels parisiens avaient remis en honneur la cure de sunamitisme. Elle durait une nuit. Le curiste s'étendait entre deux vierges nues dont la virginité était garantie par un médecin assermenté après contrôle tactile devant le client. Le patient s'allongeait dans le mitan du lit, en posture de gisant, entre les deux vierges, tous les trois sur le dos, hiératiques et concentrés. Le miracle s'opérait par transmission de fluide et osmose de souffle — dans la tradition du « rayonnement d'Abisag ».

Le sommeil était déconseillé, le palpage interdit. Quelques incidents prévisibles, dont les plus fréquents débouchaient sur la défloraison des sunamites, suscitèrent querelles et procès. L'efficacité de la cure fut bientôt si fort contestée que le sunamitisme ne connut qu'une vogue éphémère et que les vierges furent mutées à d'autres consommations.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Un élément nouveau, un « moteur humain », intervient aujourd'hui dans le traitement de l'impuissance. Il nous vient des États-Unis où Masters et Johnson ont inauguré dans leurs cliniques modèles une thérapeutique de choc : le partenaire de remplacement.

Le patient « remis en confiance » dans le cabinet du sexologue est aussitôt remis en selle sur le divan de la chambre mitoyenne où l'attend une dame qui incarne une souriante synthèse de l'infirmière, de la geisha et de la call-girl. Elle est chargée de lui prouver sur-le-champ, et sur le lit, l'efficacité des techniques du docteur Masters. Ces traitements ont opéré des guérisons miraculeuses. Mais toute méthode a ses détracteurs, tout progrès doit subir la rançon des combats de retardement [1].

Masters et Johnson ont dû tempérer l'ardeur et l'emploi des partenaires de remplacement quand le mari de l'une d'elles leur a intenté un procès en détournement d'affection qui s'est résolu à l'amiable par le versement d'une somme considérable de dommages et intérêts.

Aux États-Unis, dans les cliniques spécialisées, l'heure de « thérapie sexuelle », assortie de travaux pratiques coûte actuellement 4 000 dollars, soit 30 000 francs environ. Un nouveau métier, à vocation sociale, se dégage de cette médecine d'avant-garde : les partenaires thérapeutes, dont les informaticiens prévoient l'épanouissement aux portes de l'an 2000.

A Birmingham, le professeur Cole, directeur de l'Institute for the Sex Research, a résolu le problème des assistantes sexuelles en confiant ce rôle à sa propre femme. Les confidences de Mrs Cole laissent percer des élans de sœur de charité : « Quand un homme arrive comme ça, torturé et misérable, et qu'il arrive enfin à faire l'amour avec moi, ce que nous éprouvons tous deux est formidable » (cité par le docteur Szasz).

Je laisse la conclusion de cette brève exploration à travers les tunnels, les impasses et les récifs de l'impuissance au docteur Waynberg.

« Traiter de l'impuissance aujourd'hui est une tâche bien moins facile qu'il y a une dizaine d'années : nos connaissances scientifiques viennent de se renouveler, certes, mais l'expérience clinique inspire toujours autant de modestie, creusant ainsi un

1. On a vu paraître dans les revues spécialisées des annonces choc et typiquement américaines, du style : « Réapprendre à bander en douze leçons ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

fossé de plus en plus profond entre certaines performances thérapeutiques nouvelles et le "vécu" quotidien de la fonction érotique. Il ne faut pas se leurrer, une décennie au moins est nécessaire encore avant d'assister au déchiffrage de l'alliance des facteurs à proprement parler organiques et des attributs d'obédience psychosociale, dans la mise en jeu de l'érection et dans la genèse de ses pannes.

« Gardons-nous en effet de trop de simplification sous prétexte qu'une batterie d'explorations fonctionnelles (dosages, examens radiologiques, enregistrement de l'érection nocturne...) permet enfin de soupçonner certains facteurs "médicaux" d'une impuissance. Ipso facto la conduite à tenir thérapeutique a des ambitions "réparatrices", mais chacun sait que la sexualité n'est pas une fonction biologique ordinaire car elle obéit à un ensemble de motivations et de préméditations constituant un paramètre affectif toujours aussi invisible. Les nouvelles données concernant la physiologie de l'érection sont significatives à cet égard puisqu'elles renforcent l'importance des facteurs hémodynamiques, mais elles invitent à penser aussi que l'érection n'est pas un réflexe rudimentaire mais une opération conditionnée par les lois de l'apprentissage et de la désinhibition.

« En somme, au seuil de tant de certitudes expérimentales et d'hypothèses curatrices, doit-on sauvegarder malgré tout une interrogation sur le sens de la fonction de la rigidité de la verge, à savoir, une enquête sur le désir et l'amour? Cette vigilance s'impose en sexologie moderne car il n'est plus possible d'ignorer qu'un certain acharnement thérapeutique victimise le praticien, enfermé à son tour dans la dialectique névrosante du patient. Un patient que la quête ou la reconquête de l'érection peut obséder comme s'il s'agissait d'une récupération orthopédique, mais qui a fait déjà le deuil... de sa sexualité. Le désir de guérir du médecin n'implique pas malheureusement toujours l'authenticité des motivations du patient, un patient que l'amour n'habite peut-être plus: surprenante conduite à tenir qui, fondée sur le respect de l'autre, peut aboutir à proclamer l'éloge de l'impuissance. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

V

LES FRUITS DE LA PASSION

« Et tu ris en pensant que ta posture est celle D'Aristote sous la cravache de Phyllis. »

Jean ROUSSELOT

« J'appelai le plaisir au prix de l'éternelle damnation. »

George SAND

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Introduction

« Le mental seul peut rafraîchir l'aventure sexuelle. »
LAWRENCE

La perversion est d'abord maladie du cerveau. Lorsque le sexe refuse d'obéir à la volonté du désir, l'homme inquiet cherche des arguments de substitution et des leviers de compensation. Il arrive aussi que l'usage — et l'usure — des caresses traditionnelles ne lui apportent plus l'assouvissement, et qu'il lui faille quêter dans les jardins du vice la saveur du fruit défendu. Cette recherche le conduit à des entreprises, des actes et des manifestations qui témoignent du désordre de l'esprit et des sens, et qui sont désignées sous le nom de *perversions.*

« *La perversion* est une tendance érotique qui substitue au coït normal un acte d'une autre nature et à l'objet normal un autre objet. La copulation est remplacée par un acte différent et l'individu du sexe opposé par un autre attrait vivant ou inanimé [1]. »

La perversité est une tendance anormale du caractère poussant l'individu à faire le mal pour le mal et à désirer commettre certains actes parce qu'ils sont interdits. Elle est, dit Freud, le négatif de la perversion.

Il faut insister sur une évidence pathologique. Il n'existe pratiquement pas de perversions cloisonnées. Une déviation sexuelle n'est pas une île, c'est un jardin mitoyen. Les frontières sont poreuses — et les osmoses fréquentes — entre le fétichisme et la cleptolagnie, entre l'onanisme et le narcissisme, entre le sadisme et le crime sexuel.

La plupart du temps ces affections — ces infections — ne vivent pas en vase clos, elles se conjuguent et s'interpénètrent. Une perversion emblave un terrain favorable à d'autres perversions comme le rhume appelle la grippe, et la grippe l'alvéolite.

1. Pauvert, *Dictionnaire.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Nous allons aborder, au cours de cette évocation des déviations un certain nombre de démarches et de pulsions où il est difficile de séparer la perversion de la perversité, parce que leur alliage est devenu si soudé qu'elles ont fini par vivre en symbiose.

Cet album n'est ni un catalogue ni un répertoire. C'est une série de tableaux et de récits où sont amalgamés les sources biologiques, les enseignements cliniques, les références historiques, les illustrations littéraires et les échantillons exemplaires de chaque maladie. La liste n'est pas exhaustive. Nous avons négligé volontairement des perversions mineures comme celles du *piquiste* des heures de pointe du métro qui exécute son activité vengeresse sur les fesses entassées des multitudes, du *picaziste* en proie à un appétit cruel qui ne se manifeste que sur les plans olfactif et buccal, du *pyrolagnique,* qui ne peut embraser sa volupté qu'en allumant des foyers d'incendie. Ou l'*algonie,* cet état psychopathique de certains obsédés qui recherchent la douleur comme volupté et qui sont des bâtards du sadisme.

Un patrimoine du fond des âges conduit des milliers d'obsédés à assimiler l'acte sexuel à d'autres fonctions naturelles. De l'anilagnie à la coprophagie, les spirales de la déchéance... La source de ces extrêmes perversions est souvent la résurgence d'un réflexe infantile, un prolongement adulte de l'habitude des nourrissons de porter leurs doigts souillés à leur bouche, ou l'imitation des gestes des animaux familiers (chiens et chats mangeurs d'excréments). Ces appétits répugnants relèvent d'une tradition très ancienne et d'une passion statufiée. Ils ne font que prolonger le culte des divinités de lavabos — mythologiques ou monothéistes — comme la Vénus Cloacima des Romains, déesse des « waters » publics. Ou le Baal israélien, dieu de la défécation collective.

Pour juger l'acte d'un pervers, il faut tenir compte des contingences de l'accidentel, ce que Wulffen appelle : l'occasion favorable.

Après avoir contenu longtemps le désir violent qui lui brûle les veines le psychopathe croise l'occasion : une génisse, un petit garçon, une femme évanouie, une chèvre isolée, un couple qui fait l'amour à l'abri d'un bosquet. Il devient, suivant les cas, zoophile, pédophile, scopophile ou violeur. Et quelquefois criminel parce que le hasard lui a fourni une pâture de passage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Ce réflexe est illustré par les extraits des grands écrivains qui ont pour rôle d'élargir la perversion à la dimension de la création. Mais les passions les plus répugnantes, comme le pagisme ou la coprophilie, n'engendrent que des constats médicaux et ne connaissent que rarement des prolongements romanesques [1].

Le masochisme, le fétichisme, la zoophilie, la nécrophilie, l'inceste sont des thèmes familiers aux poètes, aux historiens et aux dramaturges. D'autres passions moins répandues, moins riches en substance littéraire comme l'urolagnie, l'ondinisme, l'exhibitionnisme, ne peuvent guère fleurir en dehors des archives médicales. Dans ce domaine nous avons largement puisé aux sources des grands classiques: Ellis, Hirschfeld, Stekel, Vachet, Costers, Haire, Wulffen ou Krafft-Ebing, et bien sûr Freud...

Le commun dénominateur à la plupart des perversions sexuelles réside dans l'impuissance du pervers à contrôler ses impulsions. Les rapports des psychiatres aux tribunaux répètent des conclusions variables dans leur forme, identiques dans leur constat: « Il s'agit d'une impulsion pathologique, c'est-à-dire d'une action exercée sous l'effet d'une contrainte irrésistible. » « Il a agi comme en état d'hypnose. » « Il était gouverné de l'intérieur par une force plus puissante que sa volonté. » On retrouve la même terminologie et les mêmes observations pour le fétichiste et pour l'éventreur, pour l'exhibitionniste et pour le nécrophile.

Ces témoignages de prétoire, affirmés chez le juge, confirmés à la barre du tribunal posent le redoutable postulat de l'article 64 du Code civil: un homme qui agit en état de démence ne peut être tenu pour responsable de ses actes. Dans les perspectives de justice des hommes — et de leur morale — un perverti qui viole, éventre ou sodomise, peut-il être jugé selon les critères qui régissent les hold-up ou les attentats politiques ?

Ici nous touchons à l'éternel conflit du bestial et du divin. « Je n'ai jamais compris, écrira Kleist à Henriette, cette étrange fusion de l'esprit avec une manne de viscères. » L'humain, c'est l'humus où fleurissent les baies vénéneuses de la démence lubrique.

1. « Quand je me baisse mes fesses vers le sol, que n'es-tu là, sous ma croupe tendue, regardant la raie écartée où l'anus contractile se creuse. Tu verras le trou s'élargir, rire comme une petite bouche d'enfant, se distendre, s'épanouir, vivre, et toute la merde passer lentement de mon intestin dans ta bouche. Tu la mangeras, tu la mâcheras, tu la savoureras, il t'en restera dans les dents, il en glissera dans ton gosier, il en coulera dans nos baisers, ta bouche en restera gluante, ton haleine deviendra violemment parfumée, mange, Demetrios, mes belles merdes lourdes » (Pierre Louÿs).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

1.
L'inceste

Naissance d'un tabou

L'inceste est le premier tabou venu jusqu'à nous depuis la nuit des jours et des temps. L'interdiction de « droit naturel » (avant les commandements de droit divin) qui régit la loi de l'espèce et sa morale sexuelle.

Le premier pacte entre les tribus néolithiques, contraintes d'unir leurs forces — en respectant leurs territoires — pour affronter le mammouth ou l'aurochs, va susciter de multiples bouleversements d'ordre social et politique. La conséquence la plus surprenante de ces alliances nouées au seuil des cavernes ou à l'ombre des roseaux par les chasseurs et les guerriers fut la condamnation de l'inceste. L'inceste était jusqu'alors le moteur de la création[1]. « Retirez l'inceste de la vie des premiers hommes et vous condamnez l'espèce à disparaître dans les plis du pliocène », dit le professeur Thomassont.

Les tribus — qui vivaient en vase clos — étaient condamnées à l'autarcie, à l'endogamie, à la copulation « interfamiliale ». Des impératifs sociologiques et alimentaires devaient déterminer l'essor de l'exogamie. Les premiers « traités d'alliance », les balbutiements des « relations humaines », les partages de butin, les combats qui s'ensuivent allaient favoriser les échanges sexuels. L'homme ne possédera plus seulement sa mère ou sa fille, mais celles de ses voisins... Et l'extension des échanges, l'expansion des tribus feront rejeter d'abord dans l'oubli, puis dans l'opprobre ce qui fut, sinon la source de la vie, au moins le ressort de sa pérennité. L'inceste deviendra

1. Les exceptions notoires se situent chez les singes : les mères macaques et chimpanzés refusent le droit d'accouplement à leurs fils et à leurs pères (Tanner et Zylmann).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

caduc de fait, avant d'être marqué au fer de l'infamie puis condamné comme « crime de sang ». Cette loi non écrite est diffusée et respectée par la quasi-totalité de l'espèce [1]. Seuls les pharaons vont l'enfreindre au grand jour en possédant leur ascendance ou leur progéniture autant par goût naturel que pour affirmer la divinité de leur race.

L'inceste dans l'Histoire

Lorca a fleuri une des plus riches corbeilles du Romancero gitan à la gloire de Thamar violée par son frère le pharaon.

« Amon considérait
La lune ronde et basse
Et vit dans la lune les seins
Très fermes de sa sœur
...
Il la prend par les cheveux
Et déchire sa chemise
...
Tout à l'entour de Thamar
Crient des pucelles gitanes
Et d'autres recueillent les gouttes
De sa fleur martyrisée

Violateur rendu furieux
Amon fuit sur son cheval
Des nègres lui décochent des flèches
Par les murs et les échauguettes »

La Bible codifie le tabou [2]. L'Éternel a dit [3] : « Tu ne découvriras pas la nudité de ta sœur. Tu ne découvriras pas la nudité de ta fille, de ton fils ou de la fille de ta fille. Et tu n'inciteras pas la fille de ton fils ou la fille de ta fille à dévoiler sa nudité. »

1. Il faut mentionner l'antique coutume du lévirat, « inceste posthume » des Hébreux : le beau-frère épouse sa belle-sœur pour assurer la continuité de la famille.

2. Quand Loth fut sommé par les Sodomites de livrer à leurs pratiques infâmes les deux anges envoyés du Seigneur qui séjournaient dans sa maison, le vieil homme pactisa avec les vainqueurs et leur proposa ses filles en échange. Yahvé reconnaissant sauva Loth et ses demoiselles lors de la destruction de la cité. L'épouse, ayant enfreint les commandements, fut changée en statue de sel. Après sa pétrification, ses filles, pour assurer la postérité de la famille, enivrèrent leur père pour le décider à pratiquer l'inceste avec elles (Genèse, livre 19).

3. Le premier inceste de la Bible, c'est, bien sûr, Satan qui le consomme avec Lilith, sa fille-amante.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'homme qui va rétablir l'inceste sur le trône, non point comme un accident saisonnier à la manière d'Amon — mais comme un système dynastique — se nomme Aménophis IV. Son défi est le couronnement de la lutte implacable qu'il mène contre l'emprise politique et le pouvoir religieux des prêtres. Son premier mariage annonce la couleur de son combat : « Il épouse sa mère et lui fait une fille. » A la mort de sa mère il convole avec son illustre cousine Néfertiti qu'il répudie après la naissance de sa troisième fille... puis Aménophis abandonne pour des raisons politiques le système du mariage consanguin. Son retour à la morale traditionnelle sera couronné par la naissance de deux garçons. Mais « le sang lui tient au ventre » et il convole une cinquième fois avec sa troisième fille. Aménophis peut rejoindre, ceint de bandelettes embaumées, le silence moisi des sarcophages, entre les grains de blé rouge et les statuettes votives de la Vallée des Rois. Il a doté son pays d'un empire prospère et d'une architecture révolutionnaire. Mais il lègue surtout un exemple qui va mûrir deux mille années avant de trouver son épanouissement en Grèce et devenir le mythe obsessionnel de l'Occident.

Jocaste est la fille de Néfertiti : tandis qu'Œdipe chemine vers Thèbes, sa tragédie est en marche vers l'éternité... Et Phèdre, fille du Soleil, va suivre la longue route qui mène de Memphis à La Ferté-Milon... L'Inca, comme Phèdre fils du Soleil, reprendra au nom du Droit divin les principes de pharaon. Ne pouvant épouser qu'une fille de son rang, dont les veines roulent le sang du Soleil, il est voué à l'inceste et sera l'époux de sa sœur.

Mentionnons pour mémoire l'inceste mythologique. Zeus épouse sa sœur Héra. Héraclès, le surmâle, qui va déflorer 50 vierges en une seule nuit, connaîtra une passion homosexuelle et une liaison incestueuse avec son neveu Hylas.

« Caligula débaucha et repassa toutes ses sœurs les unes après les autres, par-dessus lesquelles il aima... la plus jeune qu'étant petit garçon il avait dépucelée. Pour les autres, quand il fut sacré il les prostitua. [1] »

Au Moyen Age l'inceste est un rite familier du sabbat.

« Les danses finies, les sorciers viennent à s'accoupler, et là le frère n'épargne pas la sœur, ni le cousin la cousine, ni le compère la commère, ni mesme le père la fille et le fils la mère ; toutes les autres espèces de lubricitez ou encor que

1. Brantôme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

les abominations qui fisrent fondre et abismer Sodome et Gomorrhe y sont fort communes» (Boguet).

Robert le Pieux aimait sa cousine Berthe de Bourgogne. Il l'épousa. Le pape lança l'anathème contre ces amours consanguines. Robert refusa de céder. Le pape excommunia le roi capétien et son épouse.

A Béatrice de Planissoles, sa maîtresse, le cathare Pierre Clergues enseignait que l'union charnelle n'était pas plus coupable entre étrangers, parents, et même frère et sœur, qu'entre époux, et peut-être même moins «puisque les époux ne se confessaient pas et s'unissaient sans vergogne». C'est pourquoi Pierre et Béatrice faisaient l'amour n'importe où *y compris à l'intérieur des églises* pourvu d'avoir sur eux l'herbe mystérieuse qui les empêchait de faire des enfants. Ils seront brûlés sur le même bûcher.

L'inceste est couramment pratiqué dans les maisons chinoises où le harem familial comprend outre l'épouse principale, les épouses secondaires et les concubines du père de famille. D'une façon générale les fils respecteront la hiérarchie familiale. L'épouse principale qui est le plus fréquemment honorée par le père ne sera pas sollicitée, alors qu'ils culbuteront sans vergogne les épouses secondaires. Mais il ne s'agit que d'un inceste accessoire et dispersé.

L'inceste rituel s'est perpétué jusqu'au début du siècle ; les sorciers de certaines tribus d'Afrique devaient sodomiser leur propre fils devant les notables et les femmes, pour se conformer au rite ancestral de fertilité.

Les infractions au tabou sont aussi fréquentes dans le menu peuple (cf. Zola) que dans les classes privilégiées, mais l'Histoire dans ce domaine comme dans tant d'autres ne retient que les seigneurs et oublie la piétaille.

L'inceste littéraire

Un commentateur épris de simplicité réduit la ligne de partage des eaux du marquis de Sade :

1. à la salive logorrhéique de la doctrine,
2. à la marée bouillonnante des eaux secrètes.

Il est vrai qu'on peut constater chez Sade que le catéchisme du dogme et l'exposé d'intentions tantôt suivent et tantôt précèdent la mise en action de ses préceptes sulfureux. Ainsi pour l'inceste.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Je suppose une société où il serait convenu que l'inceste (admettons ce délit comme tout autre), que l'inceste, dis-je, soit un crime ; ceux qui s'y livreront seront malheureux, parce que l'opinion, les lois, le culte, tout viendra glacer leurs plaisirs ; ceux qui désireront commettre ce mal, et qui ne l'oseront, d'après ces freins seront également malheureux ; ainsi la loi qui proscrira l'inceste, n'aura fait que des infortunés. Que dans la société voisine, l'inceste ne soit point un crime, ceux qui ne le désireront pas ne seront point malheureux, et ceux qui le désireront seront heureux. Donc la société qui aura permis cette action conviendra mieux aux hommes, que celle qui aura érigé cette même action en crime ; il en est de même de toutes les autres actions maladroitement considérées comme criminelles ; en les observant sous ce point de vue, vous faites une foule de malheureux ; en les permettant, personne ne se plaint[1]... »

« ... Rodin l'attache au poteau comme ses écolières, et pendant que l'une après l'autre et quelquefois toutes deux ensemble, ses femmes le déchirent lui-même, il fouette sa fille, il la frappe depuis le milieu des reins, jusqu'au bas des cuisses, en s'extasiant de plaisir. Son agitation est extrême, il hurle, il blasphème, il flagelle ; ses verges ne s'impriment nulle part que ses lèvres ne s'y collent aussitôt. Et l'intérieur de l'autel, et la bouche de la victime... tout, excepté le devant, tout est dévoré de suçons ; bientôt sans varier l'attitude, se contentant de se la rendre plus propice, Rodin pénètre dans l'asile étroit des plaisirs ; le même trône est pendant ce temps offert à ses baisers par sa gouvernante, l'autre fille le fouette autant qu'elle a de forces, Rodin est aux nues, il pourfend, il déchire, mille baisers plus chauds les uns que les autres expriment son ardeur, sur ce qu'on présente à sa luxure ; la bombe éclate, et le libertin enivré ose goûter les plus doux plaisirs au sein de l'inceste et de l'infamie. [1] »

Il fallait allier le génie à la perversion et le courage à l'inconscience pour mentionner par écrit les péripéties de son propre inceste. Un seul écrivain — à notre connaissance — a osé, avec des précautions de langage et un code elliptique — consigner dans son journal ses coupables amours avec sa fille. Les tendresses particulières de Restif de la Bretonne et d'Agnès ont commencé par le jeu innocent des chaussures à longues

1. *Justine.*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

tiges. « Chausse-toi et marche... Marche encore. Déchausse-toi... Donne-moi ta bottine. » Et Restif caresse les hauts talons, effeuille les œillets sous l'œil inquisiteur de sa fille.

Les cinquante pages à l'encre fanée que détient la Bibliothèque nationale ne livrent leur secret qu'à travers des abréviations chiffrées de copistes. Il ressort de ces feuillets jaunis qu'Agnès a cédé, puis s'est reprise, a résisté avant de retomber dans les draps du vieux pervers. « Non réussi avec Agnès. » « Raté A : Querelle-Pleurs. » Pour plus de sûreté, Restif désignera désormais Agnès par l'anagramme de son nom : Senga. « Le 2 B-sé Senga en levrette. »

Le 24 juin : « Senga pleno cono fu » (nous laissons au lecteur la traduction spontanée de ce latin bâtard). Restif fait rhabiller sa fille pour mieux la désirer : « A quatre heures et demie habillée et chaussée. »

« Le 3 juillet Senga m'a refusé. » Le 8, Restif frappe Senga, la renverse et s'en empare. Le 29, Agnès est revenue à de meilleurs sentiments envers son vieux père : « Bene futua Senga. » Et au cours de ces chevauchées débridées, la parole aide l'action : « Agnès rends-moi le foutre dont je t'ai faite... »

Il lui explique que l'amour avec elle, c'est pour lui abolir vingt années écoulées, c'est retrouver le souffle et les extases des printemps d'autrefois, c'est renouer avec le jeune homme qui l'enfantait, elle, Agnès. A la longue Agnès se lassera de ces étreintes haletantes, de ces confidences balbutiées, de ces fessées amoureuses et de ces promenades autour de la chambre où elle se déhanchait juchée nue sur de hauts talons. En partant elle laisse à Restif quelques paires de chaussures et un vide qui ne sera jamais comblé. Marion, sa cadette, acceptera elle aussi des tours de chambre sur des bottines, concédera quelques pelotages, rendra quelques baisers volés. Mais elle ne tolérera pas d'autres caresses. Et on ne lira jamais sur les feuillets rouillés de la Bibliothèque nationale : « Bene futua Mari... »

Qui se souvient aujourd'hui que l'inceste faillit être couronné au Goncourt avec le livre de Paul Léautaud : *Le Petit Ami* ? L'auteur est amoureux de sa mère qui illumine ses rêves érotiques et peuple son sommeil, des pollutions nocturnes au priapisme de l'aube. Une semaine, avant, il avait noté :

« J'ai rêvé cette nuit de ma mère. Elle m'apparaissait un peu plus forte qu'elle n'est. Nous étions à Calais, dans sa chambre, près de son lit. Elle en corset. Je la tenais dans mes bras, lui embrassant les seins, les épaules, le creux des bras. Il m'en reste ce matin encore de singulières émotions... J'allais la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quitter pour la laisser se coucher et pour regagner ma chambre d'hôtel. Elle était venue m'accompagner jusqu'à la porte, et nous étions là, sans lumière, sur le seuil: "Non, lui dis-je alors à voix basse au moment qu'elle m'embrassait, et que j'allais m'engager dans l'escalier obscur, non, malgré tout ce que je pourrais te dire, tu ne sauras jamais combien je t'aime."»

Ces tendresses incestueuses choquèrent les vertueux académiciens. La candidature de Léautaud fut rejetée et son livre sombra dans l'oubli.

Aujourd'hui l'inceste n'est plus le mal-aimé des grands créateurs ni la cible d'élection des magistrats. Le roman et le cinéma sont venus par paliers successifs et par audaces graduées aborder le ventre du délit après le cœur du sujet. *Le Souffle au cœur* de Louis Malle franchissait le seuil sur lequel Hervé Bazin s'était longtemps attardé dans *Qui j'ose aimer. Mon enfant, ma sœur* allait déboucher sur le roman d'Henri Canter. *Et faire jouir ma mère*[1] où le rideau se lève sur les détails plastiques du sacrilège.

Au sortir de l'enfance, le héros — treize ou quatorze ans — trouve sa chère maman nue et pâmée dans les draps d'une vieille lesbienne qui le pousse dans les bras maternels.

«— Il bande... comme un homme... oh qu'elle est dure... Je sens sa bite sous mes doigts, je la caresse.

Elle me caressait tant et si bien que j'atteignis l'orgasme par la magie de ses doigts dans mon pantalon.

— Ahahah, criai-je.

— Oui, il jouit le petit salaud. Il jouit, sa mère l'a fait jouir, criait la mère Ferdinand. Dis-moi comment c'est bon de faire jouir son fils. Et je vais «partir[2]».

— C'est bon, hésita ma mère pour qui l'indécence devait tout de même avoir des limites...

Elle m'attira contre elle.

— Mon doux chéri, tu dois en penser des choses de ta mère!

— Non, me défendis-je. Je te trouve merveilleuse. Je t'aime, de toute mon âme. Tu es une maman extraordinaire.»

L'inceste violateur

En URSS, la forme d'inceste la plus fréquente est celle qui se produit entre pères et filles. «J'ai moi-même eu affaire à ce

1. Ed. Sebell Love, 1971.
2. Partir au sens de exploser.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

genre de cas», dit le docteur Stern. Une patiente du village de Yakouchentsky, près de Vinnitsa, nommée Nesterenko, surprit son mari qui avait introduit sa verge dans la bouche de sa fille. Cette dernière n'avait que deux ans.

Un père qui fut condamné pour avoir violé sa fille continuait à déclarer très cyniquement: «Alors quoi! il fallait attendre qu'il y en ait d'autres qui la baisent? Autant que ce soit moi...»

Il arrive que l'inceste soit accompagné de viol, surtout chez les pères pédophiles. Mais les archives recèlent rarement des scènes d'inceste assorties d'un viol collectif.

Le drame rapporté par Mikkael Stern a sa place dans une anthologie de l'horreur. Il se situe en Union soviétique.

> «L'action se réroulait dans un village ukrainien. Une vieille femme rentrait chez elle, à la tombée de la nuit. Lorsqu'elle arriva en vue des premières maisons villageoises, il faisait déjà nuit. Soudain elle vit apparaître un groupe de garçons ivres. A la vue de la vieille ils se ruèrent sur elle, la bâillonnèrent, et malgré ses tentatives pour se débattre, l'entraînèrent dans un bois de bouleaux avoisinant. Elle continuait à résister quand un grand coup de poing en pleine figure lui fit perdre connaissance. Sa longue jupe paysanne fut relevée et nouée au-dessus de sa tête. Les neuf gaillards lui arrachèrent sa culotte, la jetèrent à quatre pattes sur une meule de foin et entreprirent de la violer avec de gros rires. La femme se trouvait en prostration complète après que les neuf tortionnaires l'eurent violée par deux fois chacun des deux côtés. Puis ils abandonnèrent leur victime, la laissant baigner dans le sang.»

L'un des participants du viol, celui qui raconte cette histoire, revint chez lui déjà presque dessaoulé. Un tableau effroyable l'attendait: sa mère, couverte de sang, gisait sur son lit.

> «— Qu'est-ce que tu as? s'écria-t-il horrifié.
> — On m'a violée. Je suis en train de mourir.
> — Où cela? Qui t'a violée?
> — Mon fils! Tu étais le dernier. Je t'ai reconnu...»
> Le garçon perdit connaissance sous le choc de la nouvelle. «Quand j'ai repris conscience, poursuivit-il, ma mère était morte. Elle s'était pendue dans la pièce, sous mes yeux. La vie m'est insupportable. Tôt ou tard je me tuerai. Des salauds comme moi n'ont pas de place sur terre.»

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

2.
Le martyre des muqueuses

« Les muqueuses, à la suite d'un mystère ineffable, contiennent dans leurs plis obscurs toutes les richesses de l'infini. »

Remy de GOURMONT

De l'excision

L'animisme n'a rien à envier aux religions monothéistes pour les ravalements de la chair et la mutilation des corps.

L'excision, chirurgie barbare et millénaire dont le rite initial est attribué au roi de Libye Andranus, est essentiellement pratiquée en Afrique. Elle exerce ses ravages dans de vastes provinces de sable et de soleil. Les ethnologues lui assignent deux sillons essentiels : le premier que nous désignerons sous le nom de sillon sahélien, part de Saint-Louis, suit le cours du Sénégal et irrigue, si l'on ose dire, une région du Niger. L'excision est pratiquée par les grandes tribus peuls, ouolofs et toucouleurs. Le second sillon prend sa source dans le grand Rift africain — foyer d'initiation millénaire — et se prolonge en Érythrée, en Ouganda, en Tanzanie et au Kenya. La plupart de ces peuples sont musulmans, mais les Arabes ignorent et rejettent cette coutume sauvage.

L'excision est pratiquée sur les fillettes, c'est-à-dire de l'âge tendre du premier berceau à l'âge trouble d'avant la puberté. C'est une fête rituelle que préside le chaman-sorcier, guérisseur de la tribu. Il officie tantôt avec une lame de rasoir, tantôt avec un tesson de bouteille. (Le couteau d'obsidienne, la pierre sacrée des ancêtres, au tranchant inaltérable, a pratiquement disparu de la plupart des tribus du Sud.) L'enfant saigne abondamment. L'hémostase s'obtient par forte compression de sable chaud ou de cendres de charbon de bois et application d'herbes vulnéraires, dont les vertus sont célébrées dans les cases depuis des temps immémoriaux. Les petites filles de sept

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ou huit ans ont quelquefois un clitoris érectile [1]. Alors l'hémostase est sans effet, ce qui provoque quelques cas mortels, surtout lorsque l'excision est pratiquée dans les villes.

L'enfant excisée va poursuivre son destin d'esclave infirme jusqu'à son mariage. Aucune sensation clitoridienne n'est plus possible, la petite fille mutilée est devenue une aveugle des sens. Elle va souffrir quelque temps dans son ventre et dans ses rêves. Elle est condamnée à la frigidité. Elle ne connaîtra pas l'orgasme, mais restera disponible au mâle et gardera le prix de sa nubilité.

Toutes les cérémonies des mutilations sacramentelles se déroulent dans la brousse, au cœur des steppes ou sur les rives désertes des fleuves patriarches. Mais ceux qui émigrent à la ville et s'y regroupent en ghettos perpétuent les coutumes tribales sans pouvoir appliquer l'hygiène millénaire des cendres chaudes, du sable des rives ou de l'herbe des jungles. La mortalité y est infiniment plus forte. D'autant que certains immigrés, effrayés par la dépravation précoce des filles, n'attendent pas l'âge de la nubilité. Ainsi ce Malien qui a excisé sa petite fille avec un couteau de cuisine. L'enfant est morte en hurlant dans un berceau éclaboussé de son jeune sang. Elle avait trois mois.

Dix millions de petites filles sont martyrisées à travers le monde, et singulièrement sur le continent noir [2].

Un héritage millénaire

Les Égyptiens appelaient « exorcision » ce que nous appelons excision. L'opération la plus fréquente était une sorte de mutilation qui ne visait que les organes ludiques (petites lèvres, clitoris, vestibules) en épargnant les organes de reproduction. Cette opération ne concernait pas les reines ni les dames de la cour pharaonique, elle avait pour but de préserver la procréation en exorcisant la libido.

La ceinture de chasteté du Moyen Age était constituée d'une armature métallique percée de deux orifices minuscules pour « les fonctions naturelles ». Ces deux orifices étaient assez étroits et assez durs pour décourager les entreprises de

1. Les membres de la secte russe des Skopsis supprimaient le clitoris et les nymphes (petites lèvres), ce qui n'entravait pas l'orgasme.

2. J'ai vainement tenté d'attirer l'attention des organismes humanitaires : UNESCO, OMS, Croix-Rouge, sans jamais obtenir de réponse. J'ai relancé le ministère des DOM-TOM. On m'a répondu sans rire qu'il fallait tenir compte du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, et respecter les coutumes religieuses...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'extérieur. La serrure était fixée sur la hanche et l'époux gardait la clef pendant les guerres, les chasses, les croisades ou les voyages.

> « Du temps du roy Henry, il y eut un certain quinquailleur qui apporta une douzaine de certains engins à la foire de Sainct-Germain pour brider le cas des femmes, qui estoyent faits de fer, et ceinturoyent comme une ceinture, et venoyent à prendre par le bas et se fermer en clef; si subtilement faits qu'il n'estoit pas possible que la femme, en estant bridée une fois, s'en pust jamais prévaloir pour ce doux plaisir, n'ayant que quelques petits trous menus pour servir à pisser » (Brantôme).

La ceinture de chasteté est remplacée chez les Nubiens par l'infibulation. Il s'agit d'une intervention chirurgicale douloureuse qui consiste à suturer les grandes lèvres. La cicatrice forme une sorte d'hymen de surface qui constitue le garant de la chasteté. Les femmes nubiennes gardent cette membrane pendant les voyages au long cours de l'époux ou de l'amant. On découd au retour du croisé.

Une technique plus rare, plus sauvage, est encore pratiquée dans le Haut-Nil, depuis le Soudan jusqu'aux confins de l'Éthiopie, de l'Ouganda et du Tanganyka. Il s'agit de la *sub-incision,* essentiellement pratiquée par les Massaïs et les Mao-Maos. Le sorcier découpe et arrache non seulement le clitoris, mais le bord des petites lèvres, celles-ci étant recousues par des aiguilles en os, en ménageant un petit orifice pour permettre l'évacuation du sang des règles et des urines. Le matériel de suture est encore celui des temps bibliques, les thérapeutiques de cicatrisation sont toujours de cendres et d'herbes.

Dans une dizaine de tribus de l'Afrique occidentale on pratique une double opération: esthétique et sensuelle. La « négresse à plateaux », popularisée par l'« Exposition coloniale », avançait des lèvres dilatées en soucoupe. Cette transformation a son point harmonique intime: les sorciers procèdent à un étirement des petites lèvres et du vestibule qui sortent de leur conque, jaillissent et s'allongent comme une langue de coquillage. L'extension de la vulve atteint de telles dimensions que les lèvres doivent être enroulées autour de petits supports d'ébène. Ce qui orne le pubis d'une offrande visible en forme de lippe et couleur de sangsue.

Les cérémonies qui marquent les fêtes de la puberté en Nouvelle-Guinée, comportent des rites sanglants, immuables depuis plus de cent mille années. Pour les hordes des cavernes,

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cette initiation constituait la réponse des hommes au mystère des menstrues qui avaient fini par leur apparaître comme un rejet du mâle et de la procréation. Il fallait prouver que le sang de l'homme était lui aussi capable de jaillir et d'engendrer. Pour que cette épreuve frappe les yeux et la mémoire, pour qu'elle apparaisse comme une démonstration de fécondité, le sang magique devait couler. On lui attribue encore des pouvoirs bénéfiques contre les maladies du ventre, et l'incisé garde toute sa vie les cicatrices brunes qui attestent de sa promotion d'homme.

Ainsi, les Pâquais, et quelques tribus du centre de l'Afrique perpétuent la coutume ancestrale. La verge est ouverte dans toute sa longueur du prépuce au scrotum ; les sorciers recueillent le sang vermeil qui sort de l'entaille et le baptisent menstrues mâles. Ils imposent aux nouveaux initiés les mêmes astreintes qu'aux filles recluses ou exilées pendant la lune des règles.

Primauté du social sur le naturel

Quelques privilégiées échappent à cet exil intérieur : les « vaginales profondes » ou les « labiales naturelles » qui peuvent parvenir à l'orgasme par simple pression vulvaire mais qui ne l'avouent jamais de peur d'être répudiées comme impures. Car si le rite de l'excision est d'origine religieuse — offrandes et sacrifices — la finalité est d'ordre économique.

Une fille sensuelle et déflorée ne trouverait pas d'acquéreur à sa onzième année — âge traditionnel du mariage —. Cet esclavage féminin est encore pratiqué dans la plupart de ces tribus parce que la femme représente la seule main-d'œuvre agricole dans ces terres arides.

Voilà cinq ans qu'une conférence internationale de femmes noires, médecins, juristes, sociologues, accourues de tous les horizons, américaines, brésiliennes, antillaises, maoris, métis européennes, etc., s'est réunie à Accra. L'objet de la conférence annoncé par les féministes était de dénoncer ces pratiques barbares et d'y mettre un terme. Ces dames se sont séparées sur un vœu pieux : « Il faudrait abolir l'exorcisme », et sur un constat d'impuissance : « Cette abolition n'est pas possible tant que les conditions économiques et sociales de provinces comme le Sahel resteront en l'état actuel. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3.
Des hybrides

« Attendu que la femme G. n'ayant ni vagin ni ovaires bien qu'elle possède des seins et un clitoris... Qu'en réalité elle n'est pas une femme, mais une personnalité incomplète à laquelle la loi n'a jamais pu vouloir imposer l'union à un homme... » (arrêt de la cour de Douai, 17 juin 1901).

« L'"éonisme" a été étudié dans différentes sociétés primitives, par exemple chez les Navajos, les Kwakiutis, les Crows, les Esquimaux (Amérique du Nord); les Tanalas, les Langos, les Mbundus (Afrique); les Uripevs, les Dyaks (Océanie); les Chuckchees, les Yakoutes, les Yukaghirs (Sibérie); les Lushais (Inde). Dans de nombreux cas les "éonistes" sont respectés et on leur attribue des pouvoirs magiques; dans d'autres cas ils sont simplement tolérés. Dans leur grande majorité les éonistes sont des hommes. »

Docteur CABANÈS

Présentation des hybrides : de l'androgyne au travelo

Les sources de la confusion se perdent dans la nuit des jours et des temps. Le diable et le bon Dieu, la fable et la satire, la médecine et la loi ont puissamment contribué à emmêler l'écheveau et à perpétuer l'équivoque. Aujourd'hui encore en dépit des livres, des films et des magazines à scandale, l'opinion continue de confondre tous les membres de la famille dans la même réprobation ou le même sourire.

Hybride, est le vocable qui recouvre l'ensemble de ces tendances et de ces anomalies, de ces drames et de ces mi-carêmes. Essayons de les classer : l'hermaphrodisme, l'androgynie, la gynandrée, le travestisme, l'éonisme.

La gynandroïde a une morphologie à dominante mâle : plate de hanches et de pectoraux, la voix grave, l'épaule musclée, la glotte apparente et la toison généreuse. Elle est l'héritière de Sapho et de la femme à barbe.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'androgyne est son homologue inverse : fesses épanouies, soprano flûté, poils maigres et hanches dansantes. J'entends encore Maurice Rostand dans son sanctuaire de la Muette, entre l'eau-forte de Cyrano et le fantôme trotte-menu de Rosemonde Gérard, crier à Marcel Berger : « Enfin, Marcel, regardez mes hanches, regardez mes seins, touchez mes cheveux, je suis né femme. »

L'hermaphrodisme a pour cause « une déficience du système régulateur des canaux déférents ». La base anatomique de la femme, c'est le canal de Muller, celle de l'homme, le canal de Wolff. Mais il existe une gamme infinie de développements intermédiaires de ces canaux et, lorsque se conjuguent les phénomènes de variations comme l'hypospadie du scrotum ou l'hypertrophie du clitoris, on assiste à la formation de cet être flottant et mystérieux, écartelé entre ses caractères antagonistes et complémentaires : l'hermaphrodite que les anatomistes ont dressé en « sous-groupes ».

Ceux dont les glandes sexuelles sont femelles et le reste de l'appareil mâle.

Ceux dont les testicules sont descendus et dont les autres organes sexuels sont femelles.

Ceux dont la répartition est équitablement partagée entre les deux sexes.

Le transsexuel est un mutant doté par la nature d'organes mixtes, décidé à trancher dans le vif et à se soumettre aux opérations qui lui permettront d'aborder le sexe de son choix.

Le travesti — le célèbre travelo des boîtes de nuit — est lui aussi un hybride qui choisit non pas un sexe, mais l'apparence d'un sexe en accentuant les reliefs parodiques de la toilette ou de la démarche.

L'éonisme tire son nom de l'aventure légendaire du chevalier d'Éon. Les sexologues décrivent l'éonisme comme un phénomène d'homosexualité latente et d'efféminations avec tendance d'association au fétichisme et au narcissisme. Ses manifestations les plus spectaculaires résident dans le travesti : « L'attirance du costume du sexe opposé, l'alternance des toilettes des deux sexes ne sont que l'effet de l'éonisme. La cause réside dans une sexualité infantile diffuse et une tendance latente à l'homosexualité [1]. »

1. Voir partie II : « Les venelles de l'Histoire ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le secret du chevalier d'Éon

Les ressorts secrets, les rouages de l'équivoque, les sortilèges de substitution, la mystérieuse volonté d'identification à *l'autre* sont définis dans cette confession arrachée par Ellis à un travesti de ses clients. Le malade finit par dévoiler ses mobiles au praticien.

> « Si je vivais seul en homme avec une jolie femme et si j'étais assez hardi pour entrer dans sa chambre à coucher (à moins que ce ne soit une prostituée, ce qui me dégoûterait), mes désirs resteraient excités, surtout si elle me tentait, en partie parce que je sens intérieurement que j'aimerais être à sa place et que, même pendant le coït, je voudrais *être elle*. Si je me rendais dans sa chambre pour mettre ses robes ou en partie habillé en femme, et partiellement devenu femme en esprit, c'est ma féminité qui dominerait ma virilité, car je sais que je ne pourrais pas me conduire mal, étant habillé en dame, rien que pour un plaisir rapide et au risque de perdre un plaisir plus durable, d'ordre esthétique et spirituel, ainsi que la sensation des désirs sexuels féminins, à la fois psychiques et sexuels, déterminés par la transformation vestimentaire. Je désire tant vivre exactement comme une femme que se promener devant moi en négligé dans sa chambre à coucher semblerait naturel à n'importe quelle femme. Je sentirais que je suis vraiment admis dans le sanctuaire du royaume féminin [1]. »

L'Histoire fourmille de figures équivoques, qui alimentent la chronique scandaleuse. On a pu classer dans les éonistes des personnages aussi considérables que Renan, Ruskin, et Rossetti. Le plus illustre, l'archétype du genre, fut le chevalier d'Éon : deux siècles après sa mort son mystère continue de hanter les mémoires et les grimoires. Personne n'a jamais pu définir avec certitude sa vraie nature. Il a vécu un demi-siècle en homme et un quart de siècle en femme.

> « Son âme était hybride et son cœur androgyne. »

Son cas passionna si fort son siècle que les paris sur le sexe du chevalier furent organisés par des bookmakers de Londres.

1. « J'ai connu, dit Brantôme, force gentilshommes qui, avant de porter leurs bas de soie priaient les dames et maîtresses de les essayer et de les porter devant eux quelque huit ou dix jours, ou plus ou moins, et puis les portaient en très grande vénération et contentement d'esprit et de corps. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

200 000 livres... La seule source digne de foi émane d'une lettre du chevalier d'Éon écrite au midi de sa vie :

> « Je suis peiné d'être demeuré tel que la nature m'a créé. Car à cause de mon tempérament je n'ai jamais pu jouir des plaisirs érotiques et c'est pour cela que mes amis ont cru que j'appartenais au sexe féminin. »

Mais il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser cette croyance :

> « A la pensée de revêtir la robe de la comtesse, de sentir sur ma peau l'étoffe soyeuse ayant touché et recouvert la gorge de cette adorable femme, un ravissement indescriptible m'envahit. Cette toilette devait certainement garder le doux parfum de celle qui en avait été parée et à la seule pensée de la porter j'en fus grisé [1]. »

Les confidences d'un castrat

Les éonistes ne sont pas toujours des caprices de « la nature ». Certains ont été modelés par les hommes pour les besoins d'une cause oubliée : les manécanteries de l'Église. Les « sopranos du pape » ont été analysés, éclairés et mis en scène par Dominique Fernandez dans son remarquable roman : *Porporino*.

> « Le plaisir, oui, le plaisir le plus vif montait des profondeurs de nos corps et se répandait par nos gorges en notes cristallines qu'elles chantournaient à ravir. Les sons, non plus simple vibration des atomes ébranlés dans l'espace, mais chaude matière et vivante émulsion, avaient l'épaisseur de la crème, la transparence de l'opale, le velouté du damas, le panache du jet. Les chanteurs non coupés se contentent de les souffler hors de leurs poumons d'où ils prennent leur vol en légères arabesques : moi je les sentais, comment dire ? remuer sous ma langue, mollir dans le suc des muqueuses, se colorer aux roseurs du palais, tiédir comme l'ivoire des dents, se gonfler enfin et s'épanouir à l'approche des lèvres. Aussi purs que les sons émis par la plus éthérée des gorges féminines, ils possédaient en outre une consistance, une rondeur, quelque

1. Lorsque les Anglais furent chassés de l'île de Ré, ils déshabillèrent les cadavres des officiers français tués pendant le combat avant de les jeter à la mer. Une dizaine de morts avaient les parties génitales enrubannées de faveurs coloriées.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

chose de pulpeux et de moelleux, comme un poids de chair mêlé indissolublement à leur transparence. Et à qui pourrait s'étonner de trouver dans une voix humaine des qualités d'une telle sorte, je répondrais que les voix ordinaires, en effet, sortant de la poitrine où elles sont confinées dans la cage thoracique, s'échappent de la bouche aussi impalpables que l'air dont elles tirent leur volatile substance ; tandis que la voix du castrat, étant par la force des choses son unique organe d'émission, se trouve tout imprégnée de cette sève qui n'a pas d'autre issue dans son corps. Elle draine avec elle, outre l'air des poumons la lourdeur de ses membres, l'odeur de sa peau, la fécondité méconnue enfouie dans ses parties mortes. Son gosier produit non seulement une expiration pulmonaire, mais un acte complet d'expulsion, ce qui donne aux femmes renversées dans leur fauteuil et pâmées en nous écoutant l'impression qu'elles font l'amour avec nos voix.

...Qui donc possède comme nous une vie double, des possibilités doubles ? Et nous n'en profiterions pas ? Ni d'un sexe, ni de l'autre, c'est-à-dire des deux sexes à la fois. n'est-ce pas merveilleux ? Deux fois plus d'aventures, deux fois plus de plaisirs. Le monde entier à nous ! Et avec cela, la possibilité de se défiler honorablement pour échapper aux avances des fâcheux.

"Monsieur, je vois bien que vous feignez de me prendre pour une fille, afin d'assouvir avec moi le plus abominable des goûts", ou encore, si c'est une femme qui t'embête : "Mais, madame, vous ne savez donc pas que mon destin misérable me prive à jamais des transports dont vous avez la cruauté de me faire miroiter les douceurs ?" Tu prends l'air désespéré et pendant ce temps tu songes à la charmante X ou Z qui t'a serré l'autre nuit avec passion dans ses bras. Non, mais quelle mine tu fais, mon pauvre Porporino ! Il y a longtemps que je me dis que tu n'es pas très normal, toi. Ma parole ! Qu'est-ce que tu as ? Le Salerno t'a coupé les canaux, d'accord. Mais tu restes capable de bander, non ? Tu aurais un succès fou si tu voulais. Moi, je me félicite tous les jours de pouvoir changer de nature selon ce qu'on désire que je sois. C'est fantastique d'entrer dans un salon, de voir tous les yeux qui se fixent sur toi, de sentir tous les cœurs qui battent dans la poitrine de ces hommes et de ces femmes. Tu te dis que chacun de ces gens qui te regardent est peut-être en train de se demander s'il réussira à se faufiler dans ton lit ou à t'attirer dans le sien. Tu les tiens tous, tu les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

gouvernes tous, ils sont à tes pieds, ils sont à toi, tu les possèdes, chacun des sexes croit que tu préfères l'autre, et toi tu n'en préfères aucun, pour rester leur maître. "Qui donc peut-il être ? Que cache-t-il au fond de lui-même ? Quelle est sa véritable nature ?" De fond, tu n'en as pas. De vérité unique non plus. Éternellement disponible, tu es tout, puisque tu n'es rien.

... Il est vrai qu'on ne châtre plus les enfants. Le mouvement des lumières a marqué là un point. Le temps des sopranistes est fini. Mais aussi, on peut dire que, dès la fin du XVIII[e] siècle, leur mission historique était terminée. Le plaisir de les entendre chanter n'explique pas à lui seul la vogue incroyable des castrats. Nous répondions à un besoin plus profond — le prince m'a éclairé là-dessus. Les salles entières qui se levaient pour nous applaudir assouvissaient en nous écoutant une aspiration mystérieuse cachée au fond des âmes. »

Le potentiel sexuel d'un éoniste est généralement limité a de vagues velléités. L'éoniste trouve quelquefois sa compensation dans sa dualité, dans son équivoque et l'obscur sentiment d'avoir reconstitué en lui une sorte d'entité sexuelle embryonnaire à la manière des méduses. Il tend inconsciemment vers le miracle des amours de colimaçons où chaque *bête n'est satisfaite comme mâle que si elle est en même temps comblée comme femelle.* Mais il arrive aussi que cet infirme tâtonne dans l'ombre en quête de son complément, et qu'il s'efforce comme les ombres de Platon, à la recherche de l'autre moitié errante. Il tente de retrouver à la façon tâtonnante d'un aveugle une trace antérieure, un sillage de songe, le toucher ou l'odeur, une robe, une perruque, une bottine. Il arrive aussi que l'être inachevé s'associe à un autre infirme pour compléter sa solitude. C'est l'histoire de l'enfant de chœur de Londres qui confie au magistrat :

« Je dois dire ici que dès l'âge de seize ans, j'ai toujours été attiré par le type "ritualiste" de la religion, tant dans l'Église anglicane que dans l'Église catholique. Pendant quelque temps je fus desservant dans une église de Londres. J'aimais ces beaux vêtements, l'encens, les lumières, la belle ordonnance du service religieux. Et pendant quelque temps je pris la chose très au sérieux. J'eus même l'intention de suivre des cours pour entrer dans les ordres. Je fis un vœu secret de célibat parce que l'idée de prêtre marié me répugnait. En fait, je ne tenais nullement à exécuter l'acte sexuel. Mon idéal du mariage

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

était une sorte de camaraderie éthérée (et je me suis arrangé pour le réaliser). De sorte que, comme ma femme, de son côté, était affectée elle aussi plus ou moins de cette même impulsion religieuse, nous convînmes entre nous qu'il n'y aurait pas d'élément sexuel physique dans notre vie commune jusqu'à ce que nous eussions été réellement mariés à l'église... Jusqu'au moment où je partis en prison, nous couchâmes chaque nuit ensemble, mais en restant tous deux dans l'état de virginité. »

Une fois de plus l'influence millénaire des tabous religieux joue son rôle castrateur.

Transsexualisme et greffe du sexe

Le docteur Benjamin, aujourd'hui baptisé « père du transsexualisme », trouva le vocable et perfectionna le traitement : « Il ne fait aucun doute que la chronique de modification du sexe peut être salvatrice et l'est souvent. C'est le seul traitement efficace pour préserver la vie du patient sinon de nombreux malades se suicideraient. »

Mais l'opération peut être précédée par des phases préliminaires. L'absorption des hormones permet d'obtenir quelques mutations, gonflement des pectoraux, récession du système pileux, sopranisation du registre vocal. L'infiltration de piqûres de silicone parachève l'évolution du mamelon. Les pectoraux sont devenus des seins durs. Si le traitement est poursuivi, il débouche sur l'anorexie sexuelle. Le mutant mâle ne connaîtra plus jamais l'érection. La castration est l'avant-dernière étape du traitement, qui débouche sur la sculpture en creux d'un vagin.

Les expériences de Steinach avaient marqué une étape décisive dans la vie des transsexuels : « Il est possible, dit le médecin viennois, de transformer, grâce à la castration et à la greffe vivante, un animal mâle en animal femelle et inversement de changer une femelle châtrée à l'aide d'une greffe testiculaire. »

A la manière des tribus d'Israël en marche vers la Terre promise, les transsexuels sont des mutants en marche vers le sexe de leur choix. Jusqu'au début du siècle cette métamorphose n'était qu'un rêve d'alchimiste ; aujourd'hui, la mutation est devenue monnaie courante. Écoutons la confidence d'un des plus célèbres transsexuels du XX^e^ siècle : « Coccinelle », Mario O. Costa.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« On a incisé le sexe, dans toute sa longueur, ou plus exactement la peau qui le recouvre, à partir du prépuce ; l'incision a été pratiquée en deux endroits, par-dessus et par-dessous. Ensuite on a " épluché " mon sexe, ne gardant que la peau, rejetant le reste, c'est-à-dire le muscle au corps caverneux. Des vaisseaux sanguins ont été coupés et réunis ailleurs, l'urètre a été déplacé. Le scrotum a été enlevé. »

Bientôt la chirurgie en creux succède aux préparatifs de surface.

« La seconde étape de l'hystérectomie a été la " naissance " de mon vagin. Il est vrai que tout ce que la femme possède, l'homme le possède aussi, sous forme de vestiges rudimentaires. On a creusé un petit orifice dans mon bas-ventre, en enlevant le prolongement musculaire de mon sexe, placé à l'intérieur de mon corps. Ensuite, on a bordé les parois de cet orifice, en amenant à l'intérieur, l'extérieur de la peau qui avait recouvert la verge. C'est pourquoi on avait conservé précieusement cette " épluchure épidermique " dont l'importance était capitale. »

Après ces préliminaires de sculpture sur muqueuses intervient le travail du potier : le moulage plastique va modeler en creux les flancs du « vase idoine ».

« Il fallait placer dans cette nouvelle " excavation " un moule de forme plus ou moins cylindrique, pour éviter que les chairs en se cicatrisant ne se collent entre elles, compromettant ainsi le passage vaginal. Au bout de deux semaines, on a retiré le moule. Le vagin était créé.
Mon vagin artificiel, mais paradoxalement naturel, conçu avec ma peau, est une réussite chirurgicale incontestable qui a déjà suscité maints commentaires laudatifs parmi le corps médical du monde entier. Il existe certainement d'autres gynécomastes (hommes dotés de seins féminins), d'autres cas d'hystérectomie ou d'hermaphrodisme, mais de l'avis unanime, je suis le seul être au monde à posséder un vagin aussi perfectionné, si l'on peut dire ! »

« Est-ce que les Éons se cachent pour mourir ? »

Les éonistes gardent farouchement leur secret tout au long de leur double vie et on ne découvre quelquefois leur identité véritable que sur leur cadavre. Ainsi en octobre 1917, la police américaine a trouvé dans sa chambre un homme d'une

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

quarantaine d'année, robuste, qui correspondait aux normes du bon citoyen — bon époux, bon père. Il portait un corset fortement serré, il avait ajusté à son ventre une pile électrique qui avait pour vocation d'accélérer ses sensations sexuelles. Ce n'était qu'un accident faradique. Il avait été victime d'un court-circuit.

Le diagnostic du docteur Benjamin est fréquemment confirmé par les constats de police et par les observations des sexologues. Nous en donnons trois à titre d'exemples, mais pour trois dont on ramasse le cadavre, il faut compter des milliers dont on ignorera toujours le mystère.

En 1903, un jeune homme se suicida dans une chambre d'hôtel à D... Il était ouvrier de son état. En forçant la porte de sa chambre, on le découvrit étendu sur le lit, habillé d'une robe blanche et d'un voile de mariée : une couronne de fleurs d'oranger ceignait sa tête. Il s'était tué d'une balle au cœur. A côté du corps, une lettre brève exprimait la volonté du défunt d'être enseveli avec sa robe de mariée.

En 1904, un certain capitaine Tweed, qui depuis de longues années commandait un bateau transatlantique, fut admis à l'hôpital maritime pour cause de maladie. Son état empira, et un jour on le trouva la gorge tranchée. Le médecin qui pratiqua l'autopsie constata que Tweed était une femme. Or, pendant son existence, qui aurait pu douter des qualités de courage, d'énergie de ce « mâle » officier qui était une femme ?

« Il y a quelques années on trouva noyé près de la côte de Cornouailles un homme habillé de vêtements de femme, les mains liées. Parmi les objets retrouvés à l'hôtel où il avait habité, il y avait des objets de toilette féminins et toutes sortes de vêtements de femme. C'était un homme de loi installé comme avoué à Londres, et considéré par ses amis et relations (l'une de ces personnes est connue de moi) comme un homme ordinaire et normal, aux mœurs tranquilles. Il n'y avait pas de preuves que sa mort fût due à la violence. Il est évident qu'il avait recherché la sorte de mort qui apparaît aux éonistes, (peut-être avec tendance masochiste) comme étant la plus voluptueuse de toutes » (Hirschfeld).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

4.
De l'exhibitionnisme

« L'exhibition apparaît comme une manière symbolique de rassurer, de compenser partiellement l'angoisse de castration. Tout se passe comme si l'individu assurait : non, je ne suis pas châtré, en voilà la preuve dans ce phallus qui est à moi, contemplez-le. »

FREUD

« Les fameux satyres du Bois du Boulogne étaient des exhibitionnistes qui, nus sous une grande pelisse, guettaient, cachés dans un fourré, le passage d'une femme ou le plus souvent d'enfants accompagnés de leur bonne pour sortir de leur cachette et découvrir leurs organes génitaux. Arrêtés, leurs confessions furent lamentables, et tous se révélèrent comme des timides et des anxieux, plus susceptibles d'ailleurs d'un traitement que d'une punition. »

John ATKINS, Le Sexe dans la littérature

L'exhibitionniste est en proie à une timidité maladive qui lui interdit les échanges sexuels. Exhibition et inhibition cohabitent dans le malade. Sa démonstration est un défi, dont il ne contrôle pratiquement jamais les mobiles et les ressorts. Cette provocation a pour but d'attirer l'attention de la victime et de valoriser l'objet du scandale. Les exhibitionnistes sont incapables de résister à leur impulsion : « Aucune maladie ne harcèle plus l'homme que l'exhibitionnisme. C'est à cause de cela que, plus que dans les autres cas, le malheureux qui en est atteint a besoin d'un secours bienveillant, capable sinon de le guérir, du moins de le comprendre » (Coster).

Il n'y a pas de médecine préventive en matière d'exhibitionnisme, les médecins ne sont alertés que par la justice ou par les avocats des inculpés. La finalité de l'exhibition se situe dans une compensation triomphale et dans la déroute des agressés. L'exhibitionniste parvient à la jouissance par l'affolement et la panique de la victime. La brusque libération de sa verge et de son fessier est fréquemment accompagnée d'injures salaces pour les témoins involontaires. Et assorti de louanges démesurées à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

la gloire de son propre sexe. Il est le plus souvent entièrement nu sous un vêtement de façon à pouvoir offrir spontanément son spectacle. Ses lieux de prédilection sont les parcs et les jardins, mais on le rencontre sur des escaliers, dans les trains, les couloirs de métro ou à l'affût des sorties d'écoles.

Nous pouvons citer en référence un témoignage hautement qualifié, celui de Salvador Dali, et un fragment d'un roman encore inédit: *Le Jardin d'Odile.*

> «Au mois de mai dernier sur le trajet Cambronne-Glacière, un homme d'une trentaine d'années, assis en face d'une très belle jeune fille, sépara habilement une revue qu'il semblait lire, de telle façon que ne fût vu que de la jeune fille son sexe à découvert, en érection complète et magnifique. Un crétin s'étant rendu compte de cet acte exhibitionniste, acte qui avait plongé la jeune fille dans une énorme et délicieuse confusion, mais sans la plus faible protestation, ce fut suffisant pour que l'exhibitionniste fût frappé et expulsé par le public. Nous ne pouvons que crier toute notre indignation et tout notre mépris pour une façon aussi abominable d'agir contre un des actes les plus purs et les plus désintéressés qu'un homme soit capable de réaliser dans notre époque d'avilissement et de dégradation morale» (Salvador Dali).

L'annonce faite à Marie

> «Le professeur, rencogné sous la porte cochère tendit l'oreille. Le bruit des petits sabots de bois croissait sur les pavés sonores. Il pencha la tête et aperçut Odile qui marchait vers le parc. Elle était gracieuse, menue, bouclée, les jambes nues sous sa robe blanche d'été. Elle avançait le long de la clôture de chèvrefeuille. Il murmura:
> — La jeune prêtresse amoureuse des fleurs
> S'en vient le corps brûlé de secrètes chaleurs
> Entrebâillant sa robe aux brises passagères,
> puis il descendit les marches de pierre et l'interpella d'une voix tonnante:
> — Regarde...
> Odile sursauta et vit le sexe dressé entre les pans écartés du manteau noir. Un sexe qui oscillait de la tête comme une bête vivante.
> — Tiens, ma belle...
> L'homme enflait sa voix de mêlé-cass:
> — Regarde, petite pute, tu n'en as jamais eu d'aussi grosses dans ta chatte. Approche, tu vas la prendre dans ta

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

main, salope, tu en as déjà branlé, mais pas comme celle-là.
Il faisait ballotter son braquemart dans sa paume ouverte. D'abord figée, pétrifiée, la jeune fille ouvrait la bouche pour crier mais aucun son ne sortait de sa gorge. Une sorte de râle de détresse. Un gémissement. Quelques larmes hésitaient entre les cils. Et elle restait bouche bée.
— Tu veux sucer, je sais... Et il avançait vers elle en secouant sa verge. Quand il fut à un mètre il s'arrêta et dit :
— Approche... petite, prends ton plaisir.
Le mot dissipa la fascination qui enracinait Odile. Elle se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à l'entrée déserte du parc et retrouva sa voix : " A moi, à moi... au meurtre ! à l'assassin ! "
Elle criait n'importe quoi et sa voix se mélangeait à ses sanglots. Elle entendit vaguement : salope, attends un peu, attends-moi tu vas la sentir ma queue.
Le gardien du square alerté par les cris s'avançait en claudiquant entre les boulingrins.
— Eh bien, mademoiselle Odile, qu'est-ce qui se passe ?
Elle étendit un bras tremblant vers les maisons :
— Un satyre, là, là, tout nu, sur les marches... et brusquement elle éclata en sanglots.
Le vieux gardien lui prit gentiment le bras qu'elle arracha d'une secousse.
— Ne me touchez pas.
— Calmez-vous, mademoiselle. Où ça, dites-vous ? Mais il n'y a personne.
Elle pleurait maintenant avec des hoquets qui la secouaient tout entière.
— Dites-vous bien qu'il s'est déjà sauvé et rhabillé, oh, ce n'est pas le premier. A l'heure qu'il est, il s'est déguisé en père de famille et il a troqué son imper contre une cravate et une boutonnière fleurie de décorations. Il a peut-être la rosette. Il fait sauter ses petits-enfants sur ses genoux...
Il avança jusqu'au seuil de la porte et devant les marches de la maison un crachat crémeux s'étalait dans la poussière.
— Le salaud, il s'est branlé. Et, tourné, vers Odile qui sanglotait toujours, il dit à mi-voix :
— Vous savez il a peut-être oublié, c'est drôle, quand on les attrape, la moitié du temps, ils ne se rappellent de rien. Enfin ils le disent » (Raymond Belin, *Le Jardin d'Odile*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le choix d'une église

Le docteur Garnier, qui a longtemps étudié les ressorts et les déclics de cette maladie honteuse, a été frappé par la préférence de ses malades pour l'exhibition dans les lieux saints (en dehors des offices).

> « Pourquoi j'aime aller à l'église ? Je puis difficilement le dire, mais je sais que ce n'est que là que mon acte acquiert toute son importance. La femme est en état de dévotion et elle doit voir qu'un tel acte dans un tel endroit n'est pas un amusement de mauvais goût ou une obscénité dégoûtante ; que si je viens là, ce n'est pas pour m'amuser, c'est bien plus sérieux que ça. J'observe l'effet produit sur la figure des femmes à qui je montre mes parties. Je désire qu'elles expriment une joie profonde. Je désire, en fait, qu'elles soient forcées de se dire à elles-mêmes : comme la Nature est impressionnante quand on la voit ainsi. »

Autre exemple révélateur de cette singulière préférence, rapporté par Garnier dans un cas où le malade se révèle incapable de démêler ses motivations.

> « Un homme d'affaires parisien préférait s'exhiber dans les églises, surtout à Saint-Roch, devant des dames en prière. On l'arrêta plusieurs fois. Il finit ainsi par ruiner sa situation commerciale à Paris, et dut s'établir dans une petite ville de province. Là aussi il s'exhiba bientôt dans une église, et fut envoyé en prison. Mais, à peine remis en liberté, il retourna dans la même église y accomplir le même acte, d'une manière qui fut déclarée " tout à fait imperturbable ". Obligé de quitter cette ville, il revint à Paris, et peu de semaines après fut arrêté de nouveau en train de s'exhiber à Saint-Roch. On l'examina avec soin mais on ne réussit pas à obtenir de renseignements sur les origines et les causes de sa perversion ; le patient ne pouvait s'expliquer à lui-même son impulsion, ni pourquoi il préférait les églises. Il savait seulement qu'il " devait le faire à l'église ". »

Le malade a choisi l'église pour faire de ce pénis dressé entre l'autel et le chemin de croix un attribut de la divinité. Ce n'est pas un hasard si Priape se dresse devant les bigotes en prière. Une fois encore l'excitation sexuelle effectue son rituel pèlerinage chez sa sœur de lait : l'exaltation religieuse [1].

1. Saint François de Sales confiait qu'il était allé prêcher tout nu dans une église et que c'est dans le costume d'Adam qu'il fit son meilleur prêche.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le satyre est le plus souvent un timide. Son besoin et son défi se limitent à susciter la peur, la honte et la fuite. Chaque fois qu'un exhibitionniste a rencontré dans les fourrés déserts ou dans les recoins ombreux d'une église, une dame accueillante qui venait à sa rencontre en souriant, prête à l'honorer de ses faveurs, la peur a changé de camp. L'imperméable se referme et le faune se sauve, révélant par sa fuite le véritable sens de sa démarche : montrer sa forme pour n'avoir pas à s'en servir.

Certains exhibitionnistes déçus par la réaction ou l'absence de leur clientèle se vengent en décorant les murs de graffitis obscènes. Ces prolongements graphiques ont été baptisés par les savants, pornographomanie.

L'exhibition nocturne s'épanouit en floraisons lépreuses sur les panneaux d'affichage ou sur les parois suintantes des vespasiennes : un sexe érectile, un clitoris en couleur, des inscriptions injurieuses et débiles dans le registre, « ta cramouille est vérolée », expriment le défoulement du malade.

De Rousseau à Mauriac

L'exhibitionnisme des fesses s'explique, dit le docteur Hesnard, par la rencontre de la valeur érotique naturelle, et la valeur punitive puisque cette partie du corps est généralement associée à l'idée de châtiment. La référence historique débouche sur la fessée de J.-J. Rousseau : « Qui croirait que ce châtiment reçu à huit ans par une fille de trente ans a décidé de mes goûts, de mes désirs, de mes passions, de mes émois pour le reste de ma vie, et cela dans le sens contraire de ce qui devait s'en suivre naturellement. »

L'exhibitionnisme est considéré comme un phénomène essentiellement masculin. Une longue tradition d'effeuillage, qui va de la minijupe à la plage-aux-seins-nus, les cabarets de strip-tease, les publicités de télévision, les films X ont transformé l'exhibitionnisme féminin en rencontres anodines. Et on découvre rarement des dames nues tapies dans les bosquets, écartant les pans de leur kimono et criant : « Regardez ma chatte ! » à des adolescents étonnés qui ne retrouveraient qu'une image familière du cinéma ou du sex-shop.

Je n'ai assisté personnellement qu'à une seule manifestation de l'exhibitionnisme féminin, elle se situe vers les années 60 dans le hall du *Figaro*. Une grasse nymphe brune à la prunelle de toxicomane s'était assise, échevelée et dépoitraillée, sur un des fauteuils de l'entrée. Elle avait retroussé ses jupes jusqu'au nombril et, les jambes relevées, offrait son pubis broussailleux

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aux huissiers scandalisés. Lorsqu'ils intervinrent pour l'expulsion, elle hurlait en se débattant : « Mais laissez-moi, ce n'est pas pour vous, c'est pour Mauriac, je veux qu'il me voie, Mauriac... » L'illustre écrivain, prévenu de cette visite, refusa de venir se repaître de cette offrande sacrilège. Lorsque, avec Thierry Maulnier, nous lui avons parlé de cette démarche insolite, il a levé les bras au ciel : « Ah, la malheureuse... » Et il fut longtemps secoué de son rire enroué.

L'orgasme par téléphone

La « perversion téléphonique » est une variante raffinée et quelquefois un prolongement de l'ouverture de l'imperméable. Le pervers choisit souvent une femme en vue qu'il a rencontrée — et quelquefois suivie. Il se procure son numéro de téléphone (s'il s'agit d'une vedette de cinéma dont le numéro ne figure pas dans l'annuaire, il appellera Unifrance-Films en donnant le nom d'un journal ou d'une maison de production).

Il téléphone dans la nuit, trouve une voix endormie et entame son monologue :

— Belle madame, j'ai un cadeau pour vous.

— Mais qui est à l'appareil, quel cadeau ?

— Tu le sais bien, une grosse bite bien longue, bien dure, tu aimerais bien que je te la mette, hein ma salope !

La dame suffoque :

— Vous êtes ignoble.

— Et le braquemart que tu as pris hier soir et qui t'a remplie, tu ne l'as pas trouvé ignoble hein ? Tu vois qui je veux dire ?

La dame affolée raccroche. Oh mon Dieu, il sait que... il sait. C'est sans doute un maître-chanteur. Et si Pierre avait été là, s'il avait pris le téléphone !

Elle ne dormira pas de la nuit.

Le maniaque va rappeler le lendemain et les jours suivants :

— Je t'ai vue par la fenêtre ce matin, tu venais de te faire tringler. Et tu ne t'es pas lavée. T'as pas honte, salope...

Elle raccroche.

Il rappelle. Elle n'ose pas reprendre l'appareil. Une voiture s'arrête. On sonne. Elle hésite, elle tremble : mon Dieu, si c'était lui ! Elle ouvre et vite elle se blottit dans les bras forts de l'aimé. Elle n'ose pas répéter. Elle va trembler à nouveau à chaque sonnerie. Le voilà.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— Tu t'es fait enculer cette nuit, je l'ai vu rien qu'en te suivant ce matin au marché.

— J'appelle la police.

Dans un brusque déclic le maniaque lâche l'appareil et lâche sa bordée dans sa propre main. Bonne journée pour lui. Il reste à la dame à changer de numéro de téléphone.

Mais déjà son persécuteur a changé de victime :

— Allô, Martine, tu m'entends ? Tu veux voir ma queue...

La seule parade connue à cette démarche est d'abonder dans le sens du pervers et de s'exalter avec lui à ses détails intimes. Exercice difficile pour la belle endormie qui rêvait à d'autres confidences et à d'autres caresses.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5.
De l'ondinisme

« Si son urine s'étend par-devant son pénis, sur le mur, et se répand dans la rue, il aura des enfants.
Si son urine s'étend par-devant son pénis et s'il se prosterne devant son urine, il aura un fils qui deviendra roi.
S'il urine sur des roseaux, il n'aura pas de descendance.
S'il dirige l'urine vers le ciel, le fils de cet homme deviendra un personnage important, mais ses jours seront comptés.
S'il urine dans un fleuve, sa moisson sera abondante.
S'il urine dans un puits, il perdra ses biens.
S'il urine dans un canal, Adad inondera ses récoltes.
S'il boit l'urine de sa femme, cet homme mangera abondamment.
S'il s'arrose de son urine et s'essuie : "Main d'Istar" (maladie). »

Tablette de Mésopotamien

« Ecoutez chanter l'âme de la fille
Qui connut l'amour du grand jet d'eau blanc. »

Jean LEHOVARI

« ...Dont le parfum de venaison
Mêlé de marolle et d'urine
Ferait bander buffle et bison... »

APOLLINAIRE

Sources divines et usages diaboliques de l'urine

Chacun de nous remonte parmi les prairies de sa mémoire le lit herbeux d'une rivière enchantée : le premier ruisseau de l'enfance, le premier torrent d'où une ligne bricolée avec une épingle et un bouchon a ramené une tanche bleue ou une

1. Cité par Brémond, *Le Rêve et la sexualité,* La Table Ronde.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ablette argentée. Cette rivière continue à couler au fond de nos rêves entre ses vergnes et ses cressonnières, et le soleil de l'enfance se lève quelquefois sur ses cailloux blancs.

L'eau joue dans notre vie le rôle moteur et nourricier qui prolonge le lagon d'où sont sortis les premiers infusoires: le corps humain est composé à 90% d'eau de mer. L'eau, dit Ellis, est le symbole de l'urine, et l'urine est l'héritage de l'eau salée.

Les concours de jets par-dessus les cloisons de l'urinoir de la cour des moyens sont familiers à tous les gamins qui ont fréquenté la communale. Le baptême-ondoiement, le bain, les fontaines sacrées, l'eau lustrale, l'eau de Lourdes, l'eau du Jourdain sont les témoignages de ce culte très ancien[1]. L'eau humaine, sacralisée par les peuples primitifs, a suscité cette perversion à laquelle les sexologues ont ajouté la notion de psychisme urinaire et d'érotisme urétral. Freud explique que la volonté du plaisir urinaire peut s'assimiler au premier plaisir génital. Et Roscoe nous apprend que, chez les Bakitaras, la servante du roi doit lui arroser les pieds de son urine, sur sa couche au petit matin. C'est la première cérémonie du lever. Les rites d'initiation de la Polynésie débutent par l'agenouillement du jeune guerrier sous les jambes du chef qui lui urine dans la bouche...

La vie est liquide dans son principe et dans son essence. Le sang, les larmes, la sueur, l'urine, le sperme sont les nappes albiennes ou phréatiques de l'homme, comme la pluie, la neige ou le grésil sont les métamorphoses atmosphériques, comme l'encre ou le pétrole sont l'eau courante des créations économiques ou culturelles.

L'ondinisme est un désir sexuel qui emprunte un autre canal. La communauté d'origine des deux liquides, le sperme et l'urine, est la fontaine mère des confusions sexuelles et de la perversion désignée sous le nom d'urolagnie.

L'urine a connu des vocations diverses au cours des civilisations, depuis les croyances vénérables telles que «l'absorption d'un verre d'urine vieille de quarante jours guérit des piqûres de frelons» jusqu'à l'habitude des mécréants d'uriner devant les lieux saints (le professeur Delbarre traduisait la profanation par un calembour: saint Jean de Latrines).

Le pénitentiel de Burchard, reproduit par Wasserschleben, indique qu'une pénitence de quarante jours fut prescrite à des paysans pour avoir employé de l'urine ou des excréments

1. L'eau sacrée est le descendant direct de l'urine (Johns).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

humains comme médicaments. Les chroniques médiévales décrivent le démon arrosant les sorciers de son eau bénite. Entendez que Satan compisse l'assistance. Brantôme raconte que quelques-uns des meilleurs gentilshommes de la Cour, ne sachant que faire, allèrent voir uriner les demoiselles d'honneur en se cachant au-dessous d'une planche fendue. Dans les *Mille et Une Nuits,* un chef arabe promet au Grand Vizir une belle esclave, si fidèle et si aimante qu'après sa mort elle viendra uriner sur sa barbe. Le jet d'eau du Mannekenpis est le signe d'une urine heureuse et forte.

Et la vespasienne, par son aménagement, son suintement, son odeur, sa légende, a longtemps représenté le rendez-vous symbolique des invertis.

De l'onanisme urinaire

C'est Paracelse qui décore le premier du nom d'ondinisme ces obsessions de la vie psychique, qui sont comme « l'héritage lointain de l'eau saumâtre de la flaque originelle ».

En effeuillant les fiches cliniques nous retrouvons des échantillons multiples d'une pratique connue et répertoriée depuis le fond des âges. Tous les urologues — sinon tous les hommes — ont constaté qu'une vessie pleine augmente le désir. Et, il n'y a pas si longtemps, les putains de Hambourg urinaient debout dans la rue pour exciter les passants. Freud considère la miction nocturne comme une forme hybride d'éjaculation, *l'orgasme apparaissant d'abord dans le flot d'urine.* Et Herbert cite le cas de cet adolescent souffrant d'une incontinence d'urine et qui rêvait chaque nuit à une fille accroupie en train d'uriner : « L'anurésie devient le substitut du coït. »

L'urolagnie est une tentation polymorphe : observer la miction des autres, s'asperger d'urine, la respirer, la déguster, s'en enivrer. Les sexologues font fréquemment référence à la « patiente de Metzbach ». Elle avait dix-sept ans. Elle était très belle. Un visage de madone sensuelle descendue d'une fresque du Caravage. Les lycéens lui adressaient de ces billets doux où rêve rime avec grève et jour avec amour. Ses rêves à elle vagabondaient loin des bouts-rimés. Elle était fascinée par l'odeur de l'urine. Elle se cachait derrière un bosquet, se glissait sous une porte cochère à proximité d'un urinoir et s'y caressait pendant des heures. Elle revenait la nuit tombante en essayant de recueillir un flacon d'urine mélangée d'eau. Ou dérobait les pots de chambre de son père. Et là, subjuguée par l'unique objet de sa passion, elle se masturbait jusqu'à l'orgasme. Elle

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ne connut jamais d'autres tendresses et d'autres échanges que ces face-à-face avec les vases de nuit.

La « patiente de Metzbach » ne représente pas un cas isolé de l'érotisme urétral. M. Stern nous relate un cas identique relevé dans sa clientèle et qui suit le même processus obsessionnel :

> « Léna S. se trouvait dans les toilettes publiques d'un parc, non loin de sa maison. Cachée dans une cabine de laquelle elle pouvait épier tous ceux qui entraient, elle guettait les hommes. A chaque fois qu'elle croyait qu'un homme allait uriner, elle se préparait à se masturber, elle connaissait déjà très bien les endroits (le clitoris) qui, caressé, lui procurait du plaisir. Haletante d'impatience et de tension, elle était cruellement désappointée si l'homme passait sans entrer dans les toilettes ou si c'était un garçonnet qui venait uriner : " Le garçon a une tétine toute petite, moi je veux un monsieur. " La fillette avait trois ans et six mois. Les problèmes avaient commencé depuis qu'elle avait eu trois ans. Les parents avaient remarqué que, parfois, lorsqu'elle se trouvait allongée sur son lit, sur la plage ou dans l'herbe, dans la cour de sa maison, la fillette se figeait, serrait fortement les jambes, devenait toute pâle. Inquiets de ce comportement ils se mirent à la surveiller de très près jusqu'à la découverte de la fréquentation des toilettes... »

Des milliers de femmes exigent de leur mâle qu'il leur urine sur le corps. D'autres ne peuvent parvenir à l'orgasme que si l'urine remplace le sperme. Le torrent urinaire et le torrent séminal coulent de sources voisines vers un estuaire commun, se rencontrent, s'accolent à la manière du fleuve et du confluent, et mêlent leurs cours.

On trouve aujourd'hui un prolongement des rites urinaires de la Préhistoire dans les mariages hottentots consacrés à l'urine nuptiale. Ce mariage est un ondoiement. Et l'urine coule sur le couple de fiancés pendant les incantations.

De l'érotisme urétral

Les deux cas cités par Havelock Ellis sont révélateurs de la genèse d'une déviation suscitée par l'association de la douleur, de l'humiliation et de l'urine.

> « Un jour, après avoir été fouettée par son père, elle entra dans la salle d'études, et un jet d'urine se répandit sur le

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

plancher, qu'elle fut incapable d'arrêter parce que c'est par des fessées que le père obtenait qu'elle urinât. Elle se rappelle qu'avec les garçons ils jouaient à se mouiller les mains d'urine sans aucun dégoût. Et c'est la fonction urinaire qui occupe, dans l'esprit de Florence, la place qui plus tard sera peut-être occupée par la fonction sexuelle. A vingt-cinq ans, au cours de ses ébats avec une amie, invertie comme elle, l'obsession enfantine persiste au-delà des caresses lesbiennes. »

Ellis désigne sous le nom de Miss E. une de ces obsédées qui lui apparaît comme la plus représentatrice de « l'ondinisme ».

C'est quand elle a presque vingt ans que Miss E. découvre spontanément et sans préméditation cette forme de jouissance auto-érotique — la masturbation du type urolagnique — qui a depuis constitué le trait essentiel, sinon unique, de sa vie sexuelle. « J'étais dans un bain bien chaud, écrit-elle, et j'éprouvai le besoin d'uriner, je suppose qu'une vague sensation sexuelle me fit mettre la main entre mes jambes et je commençai alors à uriner dans ma main, ce qui me donna une sorte de plaisir aigu, instinctivement je fis aller ma main de haut en bas tout en urinant à travers mes doigts, et quelques secondes après *cela m'arriva...* »

Miss E. se confie à une amie, invertie comme elle :

« ...Quand je lui écrivis, je lui dis que j'aimerais la voir uriner, elle me répondit que cela la choquerait énormément (bien que, quelques semaines auparavant elle m'eût promis de me laisser l'embrasser à cet endroit), mais elle ajouta que, depuis cette lettre, elle avait toujours éprouvé le besoin d'uriner debout, et que la moindre pression sur son pubis lui donnait envie d'uriner. »

Dans une autre lettre Miss E. écrit : « Pensez-vous que quand elle aurait senti mes lèvres, cela l'aurait fait uriner ? Est-ce que les femmes urinent au lit quand elles sont excitées ? » Elle croyait fermement que ses deux plaisirs intimes, le plaisir urinaire et le plaisir sexuel, se confondraient le jour où elle rencontrerait une personne aimée qui serait assez adroite pour deviner ses impulsions. Sa vie psychique urinaire, conclut Ellis, fut toujours plus active et plus intéressante que sa vie psychique sexuelle.

Une variété de l'espèce est désignée par Krafft-Ebing sous le nom de pagisme. Un page florentin s'agenouillait devant une jeune fille très belle, nue sous sa robe de brocart. Il se faisait

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

battre jusqu'au sang par sa belle, jusqu'au point d'excitation suprême qui le menait à implorer son bourreau de répandre la liqueur qui déclenchait l'orgasme : à quatre pattes sous la robe relevée, le page pâmé savourait l'urine de la jeune fille.

Le pagisme est une pratique courante pour les héros du marquis de Sade : « ...Il me fit pencher jusqu'à ce que ma bouche se trouvât perpendiculaire au temple de la nature. Je fis ce qu'il voulait, je l'inondai, et ma soumission tout entière obtint de ce vilain homme une ivresse que rien n'eût obtenue sans cette infamie. »

Mais Sade trouve d'aimables variantes à ces libations intimes.

> « ...Allons, mon petit, pisse, me dit-il, à présent inonde mon vit de cette liqueur enchanteresse dont l'écoulement chaud a tant d'empire sur mes sens. Pisse, mon cœur, pisse et tâche d'inonder mon foutre... » *(Cent Vingt Journées...)*.

Aujourd'hui le flot d'urine continue à couler dans le roman contemporain :

> « ...Va-t'en, lui dit Marie, ou je pisse sur toi...
> Elle monta sur la table et s'accroupit :
> — Vous m'en verrez ravi, répondit le monstre...
> Marie pissa... Vigoureusement Pierrot branlait le comte que l'urine frappait au visage. Le comte rougit et l'urine l'inonda. Pierre branlait comme on baise et la pine cracha le foutre sur le gilet » (Bataille, *Le Mort*).

> « Pour l'humilier davantage le nègre se mit à uriner sur les fesses de la fillette meurtrie » (Belhomme, *L'Enfer du sexe*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6.
Des fétichistes

« Le fétiche est un objet infantile symbolique du phallus. »

FREUD

« On s'accorde bientôt à considérer l'enveloppe comme la chose. »

RESTIF DE LA BRETONNE

De l'amulette à la jarretelle

Le fétichisme a représenté — au moins pour les exégètes de l'école positiviste — l'âge de pierre de l'idée religieuse. Aux temps où les dieux naissaient dans le cœur des hommes d'un désespoir de mère ou de la peur de l'orage, le fétichisme se différenciait de l'idolâtrie parce qu'il pratiquait un culte à travers une représentation parcellaire de la divinité. L'objet de ce culte était une idole habitée.

Les fétiches des peuples primitifs étaient incarnés par des figurines, des bracelets, des totems portatifs dotés de pouvoirs magiques. Le fétichisme est une déviation issue de cette superstition millénaire. C'est une fixation passionnelle qui idéalise une partie du corps ou du vêtement et lui voue une adoration fanatique.

Dès leurs premiers âges, les religions de l'Occident, animistes, polythéistes ou anthropomorphes, ont créé l'imagerie et l'iconographie de la divinité. Cette tradition va s'épanouir, se diversifier et se perpétuer à travers les tabous et les rites, des pierres sanctifiées de l'islam aux lingams des Indiens ou aux grigris des tribus africaines. Les prêtres, les imans, les sorciers vendent le talisman visité par l'Esprit.

Le rosaire du christianisme égrène lui aussi ses amulettes protectrices. Pendant près d'un siècle, le clou de la passion du Christ a reposé dans la crypte des Dames de Montmartre. Les trafiquants de saintes verroteries, les marchands d'eau du

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jourdain, les colporteurs de faux morceaux de la vraie Croix se retrouvaient sur la colline inspirée pour acheter ou revendre une charpie du Saint-Suaire, un éclat de lance du soldat romain ou un tégument de l'éponge à fiel.

Le fétichisme sexuel[1] repose sur un principe identique. C'est une vénération par délégation. La coutume chrétienne *des objets bénis qui touchaient le corps* (chaîne, ivoire, médaillon) allait passer insensiblement au Saint-Sulpice des culottes sales.

Les fétichistes ont évolué de l'obsession religieuse à l'obsession sexuelle en annexant l'habitude séculaire de garder sur eux, et de préférence en contact avec la peau, un bout «d'oripeau excitateur». Ils ont troqué le scapulaire contre le corset, et certains d'entre eux ont embrayé du fétichisme à l'idolâtrie en identifiant l'objet au désir. La bottine et la jarretelle vont remplacer le copeau du totem de bois peint ou l'effigie du dieu cornu.

Ainsi s'est greffée sur la pratique des religions, un schisme de la lingerie intime, une sorte de religion sensuelle qui imite les gestes des croyants et qui compte des millions de fidèles à travers le monde. Les fétichistes constituent une secte paisible qui offre des témoignages de tendresse, de douceur et de mysticité. Les plus remuants d'entre eux: les voleurs de dentelles à l'étalage, les collectionneurs de linons secrets, les renifleurs de Tampax imbibés, et même les coupeurs de nattes, sont le plus souvent dépourvus d'agressivité. C'est un schisme de non-violents.

Ils peuvent devenir hargneux et colériques lorsqu'on tente de leur arracher leurs objets de piété. Le docteur Charry a baptisé cette réaction: le réflexe du sacristain.

Les chaussons et les nattes

> *«A la prochaine occasion adresse-moi tes chaussures éculées par tes exploits et desquelles tu m'as écrit qu'elles étaient une partie de toi-même, que je pourrais serrer contre mon cœur.»*
>
> Lettre de GOETHE à Christina Vulpius

Le fétichiste est envoûté par le fétiche. Il devient son sujet. Son rituel revêt souvent le cérémonial d'une messe. Le fétichisme est une déviation qui mène le perverti à sublimer

1. A l'opposé des fétichistes, ceux qui substituent la haine à l'amour: les antifétichistes. Ceux-là prennent en horreur une partie du corps ou un élément de vêtement. Ces maniaques adorent lacérer à coups de couteau ou déchiqueter de leurs mains les étoffes qui provoquent leur répulsion.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'objet, il n'est pas seulement tactile, il peut prendre ses sources dans la vue, dans l'œil ou dans l'oreille. Tantôt une partie du corps (cheveux, toison pubienne, ongles, barbe), tantôt une partie du vêtement (lingerie, chaussures, chemise, dentelles, velours). Le fétiche est une délégation permanente de l'être aimé.

D'après le professeur Binet qui a été le premier à identifier les sources, « le fétichisme prend son origine dans un événement vécu par un jeune homme qui portait à son insu une tendance affective déçue ». Pour Adler, les nourrissons qui se sucent le gros orteil deviennent des fétichistes du pied. Pour Freud, le fétiche représente la plupart du temps « le symbole du phallus dont le malade n'a pas consenti, étant enfant, à admettre l'absence chez sa mère, par peur de la castration que cette absence suggérait à son narcissisme inquiet ». Il classe le fétichisme comme la seule déviation qu'on ne pourra mettre en évidence dans l'inconscient des névrosés.

> « Le fétichisme pose certainement, entre les perversions, l'un des problèmes les plus complexes. Le caractère inanimé du fétiche, la forme qui ne rappelle habituellement en rien celle des organes du corps à fonctions érotiques en font, même pour le profane, la plus mystérieuse des aberrations sexuelles. »

Le pied de femme, dit Casanova, représente pour un amant le même attrait qu'une édition rare pour un amateur de livres. Il nous rapporte que Lucius Vitellius, père de l'empereur Vitellius, était amoureux de Messaline, et désirant entrer en grâce auprès de l'empereur Claude par son truchement, la pria de lui accorder un don.

— Quel est ce don ? demanda l'impératrice qui s'apprêtait à se déshabiller.

— C'est, madame, de me laisser déchausser vos escarpins.

Messaline, étonnée et vaguement déçue, accorda la grâce sur-le-champ. Lucius ayant déchaussé l'impératrice, garda un escarpin et le porta toujours sur lui entre la chemise et la peau, le baisant le plus souvent qu'il pouvait, adorant ainsi le beau pied de sa dame par l'escarpin puisqu'il ne pouvait avoir à sa disposition le pied naturel ni la belle jambe.

On a recensé une vingtaine de variétés pour le seul fétichisme du pied et de la chaussure. Les clous, les brides, les lacets, les talons, les semelles, les agrafes, les languettes, les tiges, les contreforts, les œillets, et jusqu'aux fermetures Éclair, peuvent faire l'objet d'une passion séparée, être adorés pour

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

eux-mêmes et déclencher par leur seul contact «l'hyperestésie de la sensualité».

Les manuels de sexologie citent régulièrement l'exemple de cet officier qui payait les dames pour porter pendant l'amour une paire d'escarpins greffés d'éperons effilés. Les escarpins étaient l'objet du culte, et les éperons servaient à lui lacérer le ventre et les reins. Il expliquait alors qu'il était un cheval de cirque et sa dame une écuyère de haut vol.

On a pu observer, dit le professeur Thomassont, des centaines d'hommes qui restent plantés pendant des heures devant les vitrines d'un magasin de chaussures[1]. Et le docteur Charcot cite cet autre obsédé qui, la nuit, pistait pendant des kilomètres des traces de chaussures et s'agenouillait pour baiser l'empreinte d'un talon pétrifiée dans la neige.

Une caractéristique des fétichistes est la manie de l'entassement: collections[2] et musées de nattes, chemises, corsets, gaines, souliers, jupons, etc.

Le cordonnier du docteur Wulffen a dérobé pendant des années des lots entiers de culottes et de corsages. La nuit, il se harnachait en femme et se plantait devant sa glace. Le seul spectacle de son déguisement suffisait à déclencher l'orgasme. Les enquêteurs devaient saisir dans son échoppe plus de 300 sous-vêtements. Tous pollués.

Le coupeur de nattes représente le cas type du fétichiste banal. Les archives judiciaires allemandes ont gardé le dossier de K, l'étudiant de Hambourg, qui livra à la police au cours d'une perquisition 30 nattes répertoriées, fleuries, enrubannées et assorties d'une fiche où étaient recopiés à l'encre rouge le nom de la dame nattée et la date de l'ablation. L'étudiant avoua au magistrat qu'il avait été tout au long de son adolescence tourmenté par l'amour, et qu'il avait rêvé tresses, chignons et annelures. K était inscrit à l'«Association pour la défense de la morale pratique», en espérant y rencontrer des demoiselles aux longs cheveux. De retour dans sa petite chambre, il tremblait devant la paire de ciseaux accrochée au pied de son lit. Ces ciseaux qui étaient son seul moyen d'accès à la femme, son pénis de substitution. Lorsqu'il se caressait dans le lit-cage de sa mansarde, il ne pouvait parvenir à la

1. «Les dessous féminins pour hommes sont très demandés dans les plus célèbres magasins de Londres. On trouve au rayon pour hommes de Marks and Spencer des piles et des piles de culottes de femme appelées "hipsters" dans une ahurissante variété de teintes» (Ellis).

2. L'esprit de collection ne se limite pas seulement aux lingeries intimes ou aux chaussures. La police allemande a fini par arrêter le maniaque qui avait coupé la même nuit la queue de 80 chevaux et en avait décoré sa chambre à coucher.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

volupté qu'à travers l'évocation de chevelures éparses, tressées, soyeuses, qui répandaient dans ses songes des flots de voyages, de caresses et de parfums. L'étudiant fuyait sa passion, évitait les ciseaux et retombait dans sa frénésie de coiffeur bourreau. Il s'exila à Buenos-Aires et, après une rechute dans les tresses, fut à sa demande interné dans un asile.

Il sommeille en Baudelaire un voleur de tresses qui s'exorcise par la musique :

« O toison moutonnant jusque sur l'encolure !
O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !
Extase ! Pour peupler ce soir l'alcôve obscure
Des souvenirs dormant dans cette chevelure,
Je la veux agiter dans l'air comme un mouchoir !

La langoureuse Asie et la brûlante Afrique,
Tout un monde lointain, absent, presque défunt,
Vit dans tes profondeurs, forêt aromatique !
Comme d'autres esprits voguent sur la musique,
Le mien, ô mon amour ! nage sur ton parfum.

J'irai là-bas où l'arbre et l'homme, pleins de sève,
Se pâment longuement sous l'ardeur des climats ;
Fortes tresses, soyez la houle qui m'enlève !

Je plongerai ma tête amoureuse d'ivresse
Dans ce noir océan où l'autre est enfermé

Longtemps ! toujours ! ma main dans ta crinière lourde
Sèmera le rubis, la perle et le saphir,
Afin qu'à mon désir tu ne sois jamais sourde ! »

Des transferts : lingerie, nez, barbe, pubis

O. Monroy nous invite à méditer sur le fétichisme des transferts de linge.

Un mari volage était tombé en extase sur la chemise de dentelles de sa femme. Il devint amoureux de cette chemise, s'en empara, la revêtit quelque temps comme un sous-vêtement. Il gardait sur sa peau une part de cette tiédeur de chair et de soie, prolongeait sur lui ce « charme » qui l'envoûtait sur elle. La dame radieuse — et surprise — de ce retour de flamme marqua quelque étonnement, quand elle constata que les transports amoureux de son mari avaient pour objet la chemise. Agacée de cette singulière préférence, elle fit don de la chemise

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

à sa chambrière. Le soir même le mari reportait sa passion et ses caresses sur la camériste en chemise.

Un lupanar de Vienne recevait chaque dimanche un abonné qui répondait au tendre sobriquet de « Velours ». Il arrivait, porteur d'un carton et déballait avec grand soin une somptueuse robe de velours noir à fil d'or, il en revêtait lui-même solennellement l'élue du jour. Il regardait la fille, soulevait la traîne de sa robe, s'animait, s'excitait puis parvenait à l'explosion par l'unique caresse de l'étoffe sur son visage, par le seul frottement de l'ourlet sur son ventre, sans que la fille ait à intervenir, figée dans son costume de deuil royal. Le sperme se répandait à flots sur le velours noir... L'homme repliait sa robe dans son carton... Il était assouvi pour une semaine.

On rencontre, en effeuillant les fiches cliniques des cas d'obsédés baroques, ceux dont la passion déifie certaines parties du corps, et leur confère une aimantation érotique particulière. Les pieds, les cheveux, les poitrines de femmes sont isolés de leur contexte charnel pour devenir l'« unique objet » d'un culte frénétique [1].

Les prothèses dentaires et orthopédiques peuvent servir d'abcès de fixation aux obsédés. Et pendant des années la « pute à la jambe de bois » du boulevard Saint-Denis a dû refuser du monde. Elle a racolé des milliers d'amateurs, en majorité britanniques.

Mais le nez a lui aussi suscité des passions exacerbées qui retranchent l'appendice nasal du reste du visage. C'est un « transfert » à l'air libre. Le nez apparaît pour le fanatique comme un phallus greffé, doté de muqueuses humides.

Krafft-Ebing nous rapporte le cas — unique — de l'homme qui aimait les femmes à barbe. Il les détectait comme un braque le gibier d'eau. Et lorsqu'il eut enfin trouvé la barbe de ses rêves, il l'épousa. Lui-même était imberbe. Ce qui excita les quolibets des convives. Krafft-Ebing pense qu'il s'agit d'un « transfert de toison ». Ou que la passion proclamée pour la femme à barbe servait à masquer une autre passion enfouie dans les profondeurs du subconscient, un amour qui n'osait pas dire son nom, l'envie de posséder un barbu.

Le docteur Billard, appelé auprès d'un client qui venait de se fracturer la jambe, découvrit avec étonnement dans la salle de bains du blessé une sorte de bouclier sauvage en peau de bête sur lequel étaient cloués des triangles pubiens minutieusement reconstitués. L'homme était un scalpeur de pubis.

1. La seule odeur d'un pied sale suffit à provoquer l'éjaculation d'un « fétichiste olfactif ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La cleptolagnie

« Amour fessu les percherons
Dans le sérail de Drury Lane
Entouraient le cul rose et rond
D'une fillette kleptomane
Sur qui s'acharnaient deux larrons »

APOLLINAIRE

« La névrose de la peur est d'origine sexuelle. »

FREUD

Le docteur Kiernan de Chicago est l'inventeur de ce vocable qui désigne l'association de l'excitation sexuelle au vol, la conjugaison du plaisir de dérober à la peur d'être pris. Si la *cleptomanie* est la marotte morbide du larcin, la *cleptolagnie* est la perversion sexuelle du voleur. C'est la délicieuse angoisse d'être surpris en flagrant délit qui provoque l'impulsion sexuelle.

On compte des dizaines de milliers de malades, des femmes pour la plupart. Elles expliquent qu'elles recherchent à travers cette démarche immorale une jouissance qui leur est refusée par les hommes et qu'elles ne peuvent obtenir que par une symbiose de la peur et du vol : le vol est le moteur initial de la cleptolagnie et le catalyseur de la jouissance. La cleptolagniste dérobe des objets non pour leur valeur marchande, mais parce que leur vol déclenche les ressorts de l'orgasme.

Le fétichisme érotique, la passion des lingeries intimes ou la fixation sur un tissu — soie, satin ou velours — conduit le maniaque au vol à la tire.

La soie, dit Malcolm de Chazal, est la sensation la plus enveloppante qui soit dans l'ordre des tissus. « La soie, comme vêtement à même la peau, nous fait nous sentir plus ronds de corps. Rondeur tellement totale dans certains cas, qu'elle communiquera au corps entier la sensation de sphérique, et nous fera par moments perdre jusqu'au sens de nos points cardinaux corporels. »

L'orgasme naît du tumulte intérieur déclenché par la peur.

> « Quand je vole de la soie, je suis comme intoxiquée, je tremble, pourtant ce n'est pas de peur, car je ne pense pas du tout à l'horrible chose que j'ai faite, je vais dans un coin et je la chiffonne à mon aise, j'ai alors des sensations

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

voluptueuses qui sont plus fortes que celles que j'éprouve avec le père de mes enfants [1]. »

Clérambault cite dans ses archives le cas d'une femme de quarante ans, frigide et onaniste, qui nourrissait depuis son enfance une passion pour un fauteuil de velours qui était dans sa jeunesse son siège d'élection. Elle découvrit qu'en s'asseyant sur le siège, elle parvenait à l'orgasme par le seul contact de son ventre sur l'étoffe. Elle passa du velours à la soie et vola des coupons à l'étalage. Une fois revenue chez elle, elle se masturbait avec les coupons et les rejetait comme un mouchoir sale. Elle expliqua au médecin que le vol lui procurait une jouissance aussi forte que l'application de la soie sur son sexe. Le docteur Benito Tullio (*Studi di sexuali*) relate le cas d'un cleptolagniste qui lui confiait : « Je ne peux pas m'empêcher de voler, et pendant que j'opère, j'éprouve une joie qui me rend fou, j'éjacule comme si j'étais avec une femme et j'éprouve davantage de plaisir. »

1. Mc Dougall a étudié certains cas de cleptomanie chez les homosexuelles. D'après cet auteur, « le vol, c'est le pénis du père, refusé à la petite fille et accordé à la mère. C'est aussi un vol de la mère en personne sous les yeux du père (le père rival est ainsi dupé). Enfin, c'est le vol fait à la mère, de l'essence même de sa féminité ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

7.
Du masochisme

« L'érotisme c'est l'humiliation. »

MALRAUX

Souvenirs d'enfance

Léopold Sacher-Masoch est né en 1835, l'année des *Chants du Crépuscule.* Il est lui aussi un nouveau-né fragile et menacé.

« Si débile qu'il fut ainsi qu'une chimère
Abandonné de tous excepté de sa mère. »

Sa mère le confie à une nourrice paysanne qui semble sortir d'un conte de Swift ou d'une farce de Rabelais. Énorme, mafflue, des épaules de forgeron, des mamelles monstrueuses, la nourrice cache un cœur d'or sous une trogne d'ogresse. Tendre et sévère, elle langera l'enfant de sa poigne de lutteur avant de dégrafer son corsage de charolaise où le jeune Léopold tète goulûment la vie.

Masoch est — comme Aragon — le fils d'un « grand patron » de la police. La révolte d'Aragon le conduira de Dada au stalinisme et du surréalisme à la résistance. Celle de Masoch explose dans le « suprasensuel ». Il a vu son père réprimer les émeutes. Il a vu avilir et frapper les prisonniers. D'instinct il se range du côté des faibles, des opprimés et des minoritaires comme les juifs, les Tziganes ou les Ruthènes. Il est encore enfant lorsqu'il assiste à la répression barbare de la révolte des Ruthènes contre la Pologne. Léopold se cache la nuit pour suivre le cœur battant des scènes de massacre, de viol et de pal, il s'attarde parmi les cadavres souillés. Deux traits s'impriment dans la mémoire du carnage: le courage des femmes, la pusillanimité des hommes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'apprentissage du fouet

Il a dix ans quand il est témoin d'une scène qui va se graver dans son souvenir et cheminer dans son subconscient. Il est venu jouer à cache-cache avec ses cousins chez la « tante Zénobie », la femme la plus belle — et la plus volcanique — de la province. Le petit Léopold est caché derrière un porte-habits lorsque Zénobie entre dans la chambre avec un jeune homme, referme la porte et s'assied sur les genoux de son amant. L'enfant entend les longs baisers voraces, les soupirs et les râles. La porte s'ouvre en trombe et le mari fait irruption dans la chambre, escorté de deux amis. Alors que Léopold tremble pour Zénobie, celle-ci se relève, se jette sur son mari et lui « assène un long et vigoureux coup de poing dans la figure ». Puis elle saisit sa cravache, la fait tournoyer, chasse les intrus. Le séducteur terrifié se sauve derrière eux.

> « Au même instant le porte-habits tombe et la fureur de Zénobie se déverse sur moi :
> — Comment, tu étais caché ? Tiens, voilà qui t'apprendra à faire l'espion.
> En un clin d'œil elle m'a étendu sur le tapis, puis, me tenant par les cheveux de la main gauche, et me posant un genou sur les épaules, elle se mit à me fouetter vigoureusement. Je serrais les dents de toutes mes forces ; malgré tout, les larmes me montèrent aux yeux. Mais, il faut bien le reconnaître, tout en me tordant sous les coups cruels de la belle femme, j'éprouvais une sorte de jouissance. Sans doute son mari avait éprouvé plus d'une fois de semblables sensations, car bientôt il monta dans la chambre, non comme un vengeur, mais comme un humble esclave ; et c'est lui qui se jeta aux genoux de la femme perfide, lui demandant pardon, tandis qu'elle le repoussait du pied. Alors on referma la porte à clé. Cette fois je n'eus pas honte, je ne me bouchai pas les oreilles, et je me mis à écouter très attentivement à la porte — peut-être par vengeance peut-être par jalousie puérile — et j'entendis de nouveau le claquement du fouet, dont je venais moi-même de goûter à l'instant. Alors, je ne comprenais pas cette femme, en fourrures voluptueuses, trahissant le mari et le maltraitant ensuite, mais je haïssais et aimais en même temps cette créature qui, par sa force et sa beauté brutale, paraissait créée pour mettre insolemment son pied sur la nuque de l'humanité.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

...Je découvrais l'affinité mystérieuse entre la cruauté et la volupté ; puis l'inimitié naturelle des sexes, cette haine qui, vaincue pendant quelque temps par l'amour, se révèle ensuite avec une puissance tout élémentaire, et, qui de l'une des parties fait un marteau, de l'autre une enclume. »

Le jeune Léopold est passionné par l'hagiographie : « Enfant je lisais les légendes des saints et la lecture des tourments endurés par les martyrs me jetait dans un état fiévreux. »

Ses souvenirs d'enfance vont orienter ses études et déterminer sa vocation. Léopold Sacher-Masoch se destine à l'Histoire. Au lendemain de son agrégation il publie son premier roman : *Le Roi des Magyars,* qui apparaît aujourd'hui comme le film annonce de sa doctrine. Reines et dames d'atour, aventurières et conquérantes sont toutes éclairées par les mêmes projecteurs. Violentes, cruelles, orgueilleuses et dominatrices. Des hybrides de vampires et de victimaires. En face de ces légions d'amazones fouetteuses, des rois falots, des guerriers peureux, des larves dociles : les hommes.

Anne de Kattevitz avait de larges épaules, une poigne de fer, un rire carnassier. Et dix ans de plus que le jeune romancier. Leur amour fut le prélude de son œuvre.

La découverte de la photographie est un des événements majeurs de la jeunesse de Sacher-Masoch. Il s'initia lui-même aux lois panchromatiques, aux émulsions et aux sels d'argent, et il tira des centaines de photos suggestives pour illustrer sa méthode, comme font aujourd'hui les manuels de yoga ou les précis de gymnastique. Ces photos représentaient le même sujet dans les postures rituelles du masochisme : à plat ventre, le dos zébré, galopant avec une muselière, baisant les pieds, courbant les reins sous le fouet [1], etc.

Les grands précurseurs

Masoch n'a pas inventé un système, qui existait depuis des millénaires à l'état empirique et artisanal. Les hommes avaient découvert la volupté de la douleur à travers les rites des religions primitives.

En Grèce, une fête annuelle rassemblait les éphèbes qui se dénudaient pour être fouettés jusqu'au sang par les prêtresses.

1. Le cliché qui manque à l'album de Masoch est cette photo représentant Lou Salomé, debout auprès d'une charrette à âne où est attelé Nietzsche, et brandissant son fouet.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le Talmud enseigne que la flagellation sur le dos et sur les fesses peut provoquer l'éjaculation. Et Masoch a lu les conteurs de la Renaissance — Brantôme, Boccace, Marguerite, et dévoré les anecdotes paillardes qui étayaient sa conviction.

> « Catherine de Médicis n'hésitait pas à faire despouiller ses dames et filles, je dis les plus belles, et se délicatoit fort à les voir, et puis elle les battoit du plat de la main sur les fesses, avec de grandes claquades et plamussades assez rudes, et alors son contentement estoit de les voir remuer et faire des torsions de leur corps et fesses...
> J'ai bien sûr ouï dire pis d'un grand seigneur et prince, qu'avant que d'aller habiter avec sa femme se faisait fouetter, ne pouvant s'émouvoir ni relever sa nature baisante sans ce sot remède. Je désirerais volontiers qu'un médecin excellent m'en dît la raison. »

> « Ce grand personnage, Pic de la Mirandole, raconte avoir vu un certain galant de son temps qui, d'autant plus qu'on l'étrillait à grandes sanglades d'étrivières, c'était alors qu'il était le plus enragé après les femmes, et n'était jamais aussi vaillant après elles s'il était ainsi étrillé : après il faisait rage. Voilà de terribles humeurs de personnes [1]. »

Le grand mérite de Masoch a été de codifier en doctrine ces coutumes et ces marottes, de hausser ces variations instrumentales à une partition symphonique. Les hommes avaient déjà goûté du fouet, de la canne, du piétinement et de la morsure, mais il s'agissait de démarches anarchiques, de bricolages passionnés. Masoch va unifier ces entreprises éparses et en faire une éthique et un système.

Masoch a lu et médité Sade, le grand maître, dont il va devenir l'héritier et le complément.

> « Le masochisme et le sadisme sont des pôles opposés d'un instinct primitif et entre eux circule d'une manière continue et permanente un véritable courant psychologique. »

L'un et l'autre sont basés sur la finalité du plaisir par la violence. Le premier par la domination, le second par l'assujettissement. Le sadisme tend à imposer l'extrême avanie au corps et à l'esprit, le masochisme à la subir. Le sadisme associe l'injure ordurière au fouet — jusqu'au sang. —, le masochisme les revendique.

1. Brantôme, *Les Dames galantes*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Si nous poussons l'investigation des sources au-delà de Sade, nous y trouvons la religion catholique et ses associations de flagellants. La flagellation religieuse avait pour vocation de mortifier la chair et de stériliser le péché à sa source. On connaît l'exemple du roi d'Angleterre Jacques II, catholique fanatique et orfèvre en flagellation. Après sa mort, la reine Marie légua au cloître de Chaillot le fouet plombé qui servait à leurs amours [1].

De Rancé à Masoch il n'y a qu'une différence de vocation ; leur méthode de ravalement sont parentes, mais leurs finalités divergent : Rancé pour la rédemption, Masoch pour la volupté. Le besoin de souffrir pour expier débouche sur la passion masochiste de souffrir pour jouir.

Contrat d'esclave

Il a trente-quatre ans lorsqu'il fait signer son premier contrat à la belle Fanny de Pistor, contrat dont il définit lui-même l'esprit, les accords et les délais. Ce sous-seing n'est qu'une ébauche. Nous verrons dans le second contrat l'évolution triomphale de la servitude érotique. Voici le contrat entre Mme Fanny de Pistor et Léopold de Sacher-Masoch.

> « Sur sa parole d'honneur, M. Léopold de Sacher-Masoch s'engage à être l'esclave de Mme de Pistor, et à exécuter absolument tous ses désirs et ordres et cela pendant six mois. Par contre, Mme Fanny de Pistor, ne lui demandera rien de déshonorant (qui puisse lui faire perdre son honneur d'homme et de citoyen). En outre elle devra lui laisser six heures par jour pour ses travaux et ne jamais regarder ses lettres et ses écrits. A chaque infraction ou négligence ou à chaque crime de lèse-majesté, la maîtresse (Fanny de Pistor) pourra punir selon son bon plaisir son esclave (Léopold de Sacher-Masoch). Bref, le sujet obéira à sa souveraine avec une soumission servile, il accueillera ses marques de faveur comme un don ravissant, il ne fera valoir aucune prétention à son amour, ni aucun droit à être son amant. Par contre Fanny de Pistor s'engage à porter des fourrures aussi souvent que possible, et surtout lorsqu'elle sera cruelle.
> (Biffé plus tard). A l'expiration des six mois, cet intermède de servitude sera considéré comme non avenu par les deux

1. Cité par Macaulay.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

parties, et elles n'y feront aucune allusion sérieuse. Tout ce qui aura eu lieu devra être oublié, avec retour à l'ancienne liaison amoureuse. Ces six mois ne devront pas se suivre ; ils pourront subir de grandes interruptions, commençant et finissant selon le caprice de la souveraine.

Ont signé pour confirmation du contrat, les participants :

Fanny de Pistor Bagdanow,
Léopold, chevalier de Sacher Masoch
Commencé d'exécuter le 8 décembre 1869. »

L'argent du ménage

On trouve d'abord, on cherche ensuite, dit Picasso. Ayant trouvé la clef des songes, Sacher-Masoch cherche le médium. Il va rencontrer la suzeraine idéale en la personne de « Wanda *von* Dunayev » (qu'il anoblit pour la circonstance). Wanda maniait le fouet comme une dompteuse, versait du sel sur les plaies et attelait son amant pour le monter au trot. Les fiançailles de Wanda, c'est l'apprentissage du bourreau. Elle montre dès les premières leçons des aptitudes exceptionnelles.

« — " Maintenant, regardez comme je vais le dresser ! " s'écrie le Grec. Il montre les dents et son visage prend cette expression sanguinaire qui déjà m'a fait peur la première fois. Et il se met à me fouetter, si impitoyablement, si terriblement que je sursaute à chaque coup et que tout mon corps se met à trembler de douleur. Les larmes inondent mes joues pendant que Wanda, allongée sur l'ottomane, appuyée sur un bras, contemple la scène avec une curiosité féroce et ne se tient plus de rire. »

Être maltraité sous les yeux d'une femme adorée par un rival comblé procure un sentiment indescriptible : « Je meurs de honte et de désespoir. Et le plus ignominieux est que je ressens une sorte de plaisir fantastique et suprasensuel dans cette situation pitoyable, livré au fouet d'Apollon et bafoué par le rire cruel de ma Vénus. »

Masoch revendique le fouet en privé et les honneurs en public. Quand il vient à Paris en 1880 c'est pour être fêté, adulé, applaudi et décoré... *Le Figaro* organise une grande fête en son honneur où se presseront les belles dames couvertes de fourrures et dépourvues de cravaches.

Sacher-Masoch a décidé Wanda à se prostituer pour lui [1].

1. Masoch s'abonne aux petites annonces pour trouver à Wanda des amants riches et généreux. Wanda assurera la prospérité du foyer conjugal.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Elle rapporte l'argent à son mari qui enlace ses genoux en criant sa gratitude : « C'est une merveilleuse chose que de trouver chez sa propre, bonne et honnête femme des voluptés qu'il faut généralement aller chercher chez les libertines. » En échange de ce « commerce des sens », il signe le contrat qui le livre à Wanda et qui consacre la primauté absolue de l'épouse : « Votre bonheur m'appartient comme votre sang, votre esprit, votre puissance au travail. Je suis votre souveraine, la maîtresse de votre vie et de votre mort. » Le contrat avec Wanda a désormais valeur de manifeste.

Contrat de Wanda et de Sacher-Masoch :

« Mon esclave,
Les conditions sous lesquelles je vous accepte comme esclave et vous souffre à mes côtés, sont les suivantes :
Renonciation tout à fait absolue à votre moi.
Hors la mienne, vous n'avez pas de volonté.
Vous êtes entre mes mains un instrument aveugle, qui accomplit tous mes ordres sans les discuter. Au cas où vous oublieriez que vous êtes mon esclave et où vous ne m'obéiriez pas en toutes choses absolument, j'aurai le droit de vous punir et de vous corriger selon mon bon plaisir, sans que vous puissiez oser vous plaindre.
Tout ce que je vous accorderai d'agréable et d'heureux sera une grâce de ma part, et vous ne devrez ainsi l'accueillir qu'en me remerciant. A votre égard j'agirai toujours sans faute, et je n'aurai aucun devoir.
Vous ne serez ni un fils, ni un frère, ni un ami ; vous ne serez ainsi rien que mon esclave gisant dans la poussière.
De même que votre corps, votre âme m'appartient aussi et, même s'il vous arrivait d'en souffrir beaucoup, vous devrez soumettre à mon autorité vos sensations et vos sentiments.
La plus grande cruauté m'est permise et, si je vous mutile, il faudra le supporter sans plainte. Vous devrez travailler pour moi comme un esclave et, si je nage dans le superflu en vous laissant dans les privations et en vous foulant aux pieds, il vous faudra baiser sans murmurer le pied qui vous aura foulé.
Je pourrai vous congédier à toute heure, mais vous n'aurez pas le droit de me quitter contre ma volonté, et si vous veniez à vous enfuir, vous me reconnaissez le pouvoir et le droit de vous torturer jusqu'à la mort par tous les tourments imaginables.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Hors moi, vous n'avez rien ; pour vous, je suis tout, votre vie, votre avenir, votre bonheur, votre malheur, votre tourment, votre joie.
Vous devrez accomplir tout ce que je vous demanderai, que ce soit bien ou mal, et si j'exige un crime de vous, il faudra que vous deveniez criminel, pour obéir à ma volonté.
Votre honneur m'appartient, comme votre sang, votre esprit, votre puissance de travail. Je suis votre souveraine, maîtresse de votre vie et de votre mort.
S'il vous arrivait de ne plus pouvoir supporter ma domination, et que vos chaînes vous deviennent trop lourdes, il vous faudra vous tuer : je ne vous rendrai jamais la liberté. (...) Je m'oblige, sur ma parole d'honneur, à être l'esclave de Mme Wanda de Dunayev, tout à fait comme elle le demande, et à me soumettre sans résistance à tout ce qu'elle m'imposera. »

Le masochisme zoonymique

« Le moment exaltant de l'amour ce fut toujours pour moi le passage du social au naturel, le retour à la bête. L'instant où éclate un chemisier harnaché, ou un corsage libéré de ses boutons, de ses clips et de ses bretelles, s'ouvre et livre deux fleurs blanches et nues, le miracle laiteux de mamelles inconnues [1]. » « Le retour à la bête » pourrait servir de titre à un chapitre de Masoch.

La passion de l'homme « social » — cravate, rosette et pardessus — à se ravaler en animal, porte le beau nom de masochisme zoonymique. Ces transferts affectent différentes catégories de la psychose bestiale : le chien, la vache, le cochon, le chameau, le cheval.

L'homme-cheval apporte au domicile de sa maîtresse une selle, un mors et des étriers, et harnaché du chanfrein au paturon, il va hennir à quatre pattes, se traîner autour de la chambre, éperonné par la femme nue à califourchon. L'homme-chameau a un attelage identique, mais se fait ligoter une bosse artificielle sur le dos. L'homme-cochon grogne et fouille du groin dans la poubelle et l'évier. Rien ne lui est plus voluptueux que de manger des épluchures dans la main bien-aimée.

Les descentes de police dans les maisons spécialisées ont permis de rafler un arsenal polymorphe. En dehors des selles et

1. Serge Paris.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

des harnais, on a confisqué des laisses, des muselières, des niches à chien et des cages à barreaux fermées où l'homme joue tantôt au chien, tantôt au coq, alterne l'aboi et le cocorico, lape sa pâtée ou picore le fumier. D'autres masochistes, dit Hirschfeld, poussent un peu plus loin leur perversion et se veulent le vase de nuit ou la lunette des cabinets de leur souveraine adorée.

Dans le masochisme verbal, le mot qui ravale joue le rôle de la main qui frappe dans le masochisme physique.

Sade et Masoch

L'injure est un puissant stimulant. Stekel cite le cas de ce professeur de philosophie qui recevait des lettres truffées d'injures ignobles : « Toi un professeur... salope, fils de putain... Je te chie dessus, tu n'es qu'une ordure... »

Le professeur porta plainte. La police enquêta, trouva de faux suspects et finalement les relâcha. Sur les conseils d'un psychiatre, le professeur obsédé par les injures se plongea dans l'étude de la graphologie : « Peu à peu l'horrible vérité se fit jour, et je compris que j'étais moi-même l'auteur de ces écrits. »

Masoch est un carrefour des perversions : algolagnie, voyeurisme, fétichisme... Les fétiches de Masoch sont les chaussures, le fouet et la fourrure.

Et voilà que la lumière de Sade illumine la sortie du tunnel : à la fin de *La Vénus aux fourrures,* le héros inverse ses obsessions, fouette les femmes, les piétine, les torture : « Désormais je serai marteau et non plus enclume. »

Le docteur Stekel, grand exégète de Masoch, a mené de longues et patientes enquêtes sur les interférences du sadisme et du masochisme [1]. Et ce dialogue qu'il rapporte entrouvre le rideau de leurs secrètes connexions.

> « Stekel : — De quelle façon liez-vous connaissance ?
> Réponse : — C'est facile. Les sadiques et les masochistes ont un langage secret, je pourrais même dire un pacte secret qui comprend des signes et des usages qui lui sont propres. Nous nous adressons la parole après le repas et, habituellement, nous convenons tout de suite d'un rendez-

1. Il n'y a pas d'identité sadomasochiste, « le jugement clinique, dit Deleuze, est plein de préjugés ». Pour juger il faut sortir du cercle infernal et retrouver ce point idéal du surréalisme « d'où le haut et le bas, le passé, le présent et l'avenir cessent d'être perçus contradictoirement ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

vous. Aucune allusion aux pratiques qui auront lieu. Je donne un ordre : "Vous viendrez dans ma chambre, ce soir, à neuf heures précises." Je ne lui accorde qu'un seul regard, impérieux, puis je m'éloigne.
Stekel : — Et vous suit-il ?
Réponse : — Certes. Exact, il vient à l'heure convenue. Je lui ordonne de se dévêtir, mais je reste habillée. Je ne lui permets aucune privauté, aucune caresse, aucune approche. Il doit obéir. Il se dévêt et se jette à mes pieds. Avec ma cravache, je frappe, de toutes mes forces, sans faire de bruit. De douleur ou de volupté il gémit — et se traîne à mes pieds. Oh, j'ai vu devant moi sur le sol des hommes célèbres, de très grands hommes qui, reconnaissants des coups que je leur administrais, ont baisé mes chaussures. Je frappe, je fouette, si durement que le sang gicle. »

« La jolie créature porta sur son adorateur l'étrange regard de ses prunelles émeraude, à la fois dévorant et glacé, puis elle traversa la pièce, revêtit une ample et superbe cape de satin écarlate, magnifiquement bordée d'hermine, saisit sur la coiffeuse un fouet à longues lanières et manche court dont elle se servait pour corriger son dogue anglais : "Tu en veux, dit-elle, alors tu en auras." Toujours agenouillé son amant s'écria : "Fouette-moi je t'en supplie." » (*La Vénus aux fourrures*).

Dans le cœur de tout écrivain rococo sommeille toujours un vieux rêve de bicorne et d'habit vert, et Léopold Sacher-Masoch allait devenir académicien à sa façon. Fouetté par les orties de l'andropause, il épousa Hilda Meister qui priait avant l'amour. Il mourut chrétiennement entre les bras de sa chaisière.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

8.
Des zoophiles

« On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers. »

Victor HUGO

« Que voulez-vous, monsieur le Président, ma femme m'avait quitté. Il ne me restait que la vache... »

Minutes d'un procès du XVII[e] siècle

L'oniromancie des premiers âges de la Chaldée nous donne la mesure de l'importance de l'inceste et de la zoologie dans la vie courante. L'art d'interpréter les rêves prend ses sources dans des coutumes consacrées par l'usage.
« Si un homme se voit en rêve, faisant l'amour avec sa mère, bon, ses concitoyens feront bande avec lui ; faisant l'amour avec sa sœur, bon, c'est que quelque chose lui sera transmis ; faisant l'amour avec une vache, bon, c'est passer un jour heureux chez soi ; faisant l'amour avec une gerboise, mauvais, un procès sera intenté contre lui ; faisant l'amour avec un cochon, mauvais, c'est la perte de ses biens. »

Cité par Brémond

« Tu ne feras pas l'acte de chair avec les bêtes »

Dans le catalogue des perversions ingénues, nous devons accorder une place de choix à la zoophilie, rameau millénaire de l'érotisme mythologique et qui étend « ses bras animaux » du ventre de Léda ouvert au bec du cygne, jusqu'aux femmes cheyennes dont le mustang était l'amant d'élection. Cette fornication s'est pratiquée sous toutes les latitudes et dans toutes les périodes de l'Histoire.

L'origine de cette passion se perd dans la nuit des sabbats, des hellequins et des exorcismes. Il subsiste encore aujourd'hui des tribus africaines où l'amour bestial est confondu avec l'office religieux, et quelquefois agrémenté de nécrophilie. C'est la première bête tuée à la chasse par l'adolescent qui doit être

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

besognée par le chasseur devant la tribu. Cette coutume est en régression comme d'une manière générale la pratique de la zoophilie.

Chez les Hébreux, la zoophilie était frappée de la peine capitale, qui s'appliquait à la fois au séducteur et à l'animal : « L'exécution de la bête est justifiée parce qu'elle a contribué à la chute d'un être humain. »

Au Moyen Age cette pratique était considérée comme un crime, et le coupable brûlé vif sur les lieux mêmes de son forfait avec sa complice à quatre pattes. La bête et le séducteur, l'étable ou l'abri étaient fréquemment livrés aux flammes purificatrices. A Toulouse au XV^e^ siècle, on a brûlé une veuve surprise à fauter avec un épagneul.

Puis les mœurs s'adoucissent et les magistrats inclinent à la clémence. Les pénitentiels mentionnent qu'une femme mariée qui avait des relations sexuelles avec un cheval était passible d'une pénitence de sept ans. Il arrive que les juges décident une sorte de reconstitution du crime. La confrontation entre les accusés donne lieu à des scènes troublantes.

Ainsi au cours de l'expertise du procès de Claudine Culam accusée d'avoir eu « copulation charnelle avec un chien » : « La bête séductrice a une attitude pour le moins équivoque. Elle ne laissera pas de faire résistance et de lever avec son museau les jupes de ladite Culam. »

Bien au-delà de l'an mil, la croyance populaire a attribué des vertus prophylactiques au coït avec les animaux. Et Freud a reçu des confidences de prostituées qui lui expliquaient que certains de leurs clients ne pouvaient jouir qu'après avoir mis à mort, dans la chambre, une pintade, un cygne ou un ramier. L'héritage de l'antique symbiose de l'amour et des sacrifices a traversé les siècles pour passer des boucs du temple aux canards des lupanars [1].

1. La patronne d'un bordel de luxe avait installé dans le jardin de la maison un élevage de lapins de clapier. Deux de ses clients, un ecclésiastique et un magistrat, ne pouvaient jouir que si on égorgeait le lapin devant eux avant le coït.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De l'amour avec les mulets, les chiens et les singes

« Ces brutes par accès ivres de leur semence
Cherchent hideusement dans leur chaude saison
A délivrer leur chair de ce vivant poison. »

VALÉRY

A toutes les époques de l'humanité les moralistes ont dénoncé les affinités des mâles humains pour les femelles animales. Et inversement.

La nymphe Io, Léda et Pasiphaé ne sont pas seulement des mythes poétiques. Dans le Grand Nord, à la saison du rut, le renne femelle est très apprécié des jeunes Lapons. Dans un bordel du Caire, au temps du roi Farouk, les demoiselles de la maison offraient des représentations de gala, destinées aux touristes anglais. Le clou de la soirée — si on ose dire — était leur accouplement avec un mulet. Les filles qui étaient accoutumées à ces étreintes abruptes déclaraient volontiers qu'elles ne ressentaient plus grand-chose avec leurs clients...

Irwin Cross a interrogé une péripatéticienne de San Francisco qui pour un dollar faisait l'amour avec un terre-neuve devant ses clients. Après l'étreinte, en caressant distraitement la bête vautrée sur elle, elle déclara : « Une fois que la femme a goûté du chien, elle trouvera toujours les hommes un peu fades. » Dans le même registre Nancy Huston cite cet extrait des Mémoires de la prostituée Marie-Thérèse.

> « A Berlin, j'ai rencontré une femme de chambre française (elle s'appelait Suzanne) qui travaillait chez les Allemands et dont la patronne avait un pékinois. Elle se demandait ce que sa patronne pouvait bien faire pour coucher toujours avec son titi dans le lit. Un jour la patronne va au cinéma et laisse son titi dans le lit. Alors ma Suzanne va chercher du beurre, appelle le pékinois et se fait sucer par lui. Elle prend bien son pied. Quand elle m'a raconté ça, je lui ai dit : " Si tu veux que moi je te suce, je te ferai mieux jouir. " »

Certains chiens sont dressés par leur maître, ou leur maîtresse, au coït humain, comme en témoigne M. Stern :

> « La mère de ma malade était une paysanne de Bachkirie. Dans les années de la famine, elle était parvenue jusqu'à la ville d'Oufa pour se procurer du pain. Sur le quai de la gare, elle fut abordée par un tchékiste armé qui l'emmena

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avec lui. Peu experte en amour, la paysanne espérait obtenir un morceau de pain en échange de son corps. Mais lorsqu'ils arrivèrent chez lui, le tchékiste lui ordonna de se déshabiller, et la donna à son chien. La famine était si terrible qu'elle ne s'y opposa pas, s'imaginant que la nourriture viendrait ensuite. Lorsque le chien eut déversé son sperme, le tchékiste la mit à la porte sans nourriture ni argent... »

Loin des raffinements de la civilisation soviétique, l'explorateur Castelnau, descendant les rives de l'Amazone, voulut acheter à une Indienne un singe herculéen, qui semblait apprivoisé, et qui lui faisait de grands gestes d'amitié. L'explorateur proposait une forte somme. L'Indienne refusa. Castelnau doubla la mise, l'Indienne secouait toujours la tête en signe de refus.

« Ne vous fatiguez pas dit l'interprète. Elle ne vous cédera pas.

— Pourquoi ? dit Castelnau.

— Parce qu'elle lui a déjà cédé à lui !

— Que voulez-vous dire ?

— C'est son mari. »

Récession des caresses animales

La vocation des oies est éclectique. Les oies du Capitole donnent l'alerte. Celles d'Auvergne le duvet, celles du Périgord le foie gras. Les oies de Chine assument depuis quarante siècles, à leur corps défendant, une vocation érotique. Elles étaient entretenues par des amants raffinés dont l'espèce est aujourd'hui évaporée dans les fumées de la Révolution culturelle. Le rite ancestral comportait un accouplement solennel. L'oie aux pattes ligotées était placée sur une table à hauteur propitiatoire, et ses battements d'ailes cadencés éventaient le visage du suborneur. La strangulation de la bête déclenchait l'éjaculation de l'amant. Puis l'oie était plumée par la maîtresse de maison. Les dieux de l'amour et de la gastronomie se conjuguaient pour les repas de famille.

La zoophilie a pratiquement disparu des agglomérations urbaines, et se limite aujourd'hui à ceux que leur métier, leur vocation ou leur solitude amènent à partager la vie quotidienne des bêtes. La « zoophilie préférentielle » demeure une pratique d'exception. On la retrouve le plus souvent chez les femmes inassouvies qui initient leurs animaux familiers à la pratique de

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

secrètes caresses, et quelquefois aux saillies (le chien de grande taille étant le plus fréquemment associé à ces « ébats [1] »... Les « relations indécentes et publiques des boucs avec les femmes » ne sont plus mentionnées depuis trois siècles.

La zoophilie constitue une solution de paresse et de facilité. Faute de femme, le pratiquant pénètre ce qu'il trouve à portée de sa main. Les moins exigeants ou les moins favorisés se résignent à un accouplement avec une volaille. On a recensé quelques dizaines d'originaux qui vivent en ménage avec un canard. Et des centaures d'occasion qui raffolent des juments. Car les muqueuses de la jument ont une texture très proche de celles de la femme. Les brebis et les génisses sont fréquemment honorées par leurs gardiens dans les solitudes montagnardes des provinces balkaniques [2].

Les migrations vers les villes, le syndicalisme des palefreniers, la levée des tabous sexuels, la prolifération des prostituées ont frappé de récession cette pratique ancestrale, qu'on ne rencontre plus guère que dans quelques campagnes attardées [3] et de préférence sur les collines pastorales. Comme le fétichisme, la zoophilie ne fournit guère de caractères tragiques, il est difficile de créer une dramaturgie à partir d'une chèvre sodomisée par un pâtre.

Hitler : l'histoire cachée du bouc

« Adolf Hitler a été mordu au pénis par un bouc à l'âge de 8 ans à la suite d'un pari stupide : pour l'avoir affirmé à plusieurs reprises, le soldat autrichien Eugen Wasner, un compagnon de jeu d'Hitler, a été exécuté en novembre 1943, raconte son ancien avocat M^e^ Dietrich Guestrow (74 ans) dans le livre *La Mort au quotidien.*

M^e^ Guestrow, qui a assuré la défense d'Eugen Wasner, rapporte dans son livre — paru en 1981 et dont le journal dominical *Welt am Sonntag* a publié un extrait — cette étrange histoire tragi-comique qui s'est passée en 1897 dans la petite localité de Leonding, près de Linz en Autriche, où le futur maître du Troisième Reich fréquentait la même école que le modeste soldat.

1. Cf. Victor Margueritte, *Ton corps est à toi.*

2. Le Rapport Kinsey précise que 17 % des valets de ferme avaient pratiqué la zoophilie avec des bêtes confiées à leur garde.

3. Sur les conseils du vétérinaire nous avons procédé à une expérience de basse-cour et retiré le lapin mâle de l'enclos où il vivait avec trois lapines. Isolé dans le poulailler, il a aussitôt creusé son terrier pour affirmer sa prise de possession du territoire. Il s'est accoutumé à partager la nourriture des volailles. Et aujourd'hui il « monte » — ou plutôt s'efforce de monter — une petite poule rousse, une seule, sa maîtresse d'élection.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Sommé par ses camarades de chambrée en 1943 d'intervenir personnellement auprès de Hitler pour lui exposer la situation critique sur le front Est, Wasner se serait écrié : "Ah, le Adolf, il est fou depuis qu'il est tout petit, puisqu'un bouc lui a mordu le z..." A ses camarades, qui n'en croyaient pas leurs oreilles, Wasner aurait ajouté : "Oui, j'y étais. Il a fait un pari, le Adi (diminutif de Adolf), qu'il urinerait dans le museau d'un bouc." Aussitôt dit, aussitôt fait.

Dans un pré voisin de l'école, Wasner attrape un bouc, un autre élève lui écarte les mâchoires et Hitler urine dans le museau de l'animal. "A ce moment, l'écolier lâche les mâchoires du bouc et la bête mord. Adolf a poussé un terrible cri de douleur et s'est enfui à toutes jambes", raconte le soldat cité par l'ancien avocat.

L'officier de permanence, qui a eu vent du récit de Wasner, convoque le soldat qui maintient sa version des faits. "Non, je n'ai rien inventé. C'est la vérité", dit-il à son supérieur, selon M^e^ Guestrow. Deux jours plus tard, raconte l'ancien avocat, Wasner est arrêté et incarcéré à la redoutable prison militaire de Berlin-Spandau.

Son procès commence après trois mois de détention préventive. Il est accusé d'avoir gravement "calomnié le Führer" et d'avoir "porté atteinte au moral des troupes". Wasner exprime ses regrets mais insiste sur la véracité de son anecdote commune avec Hitler.

Le Parquet requiert la peine de mort. Wasner, une dernière fois appelé à la barre des témoins, s'écrie : "Jésus Marie, il l'a pourtant fait, je peux le jurer, sur ma vie." "Cela suffit", coupe sèchement le juge. Après cinq minutes de délibération, rapporte M^e^ Guestrow, le tribunal prononce le verdict : "L'accusé Eugen Wasner a bassement et perfidement outragé et calomnié le Führer et chancelier du Reich. De ce fait, et par d'autres déclarations, il a porté atteinte au moral du peuple allemand. Il est condamné à mort." Wasner est exécuté quelques jours après.

M^e^ Guestrow, qui vit aujourd'hui à Peine, près de Hanovre, affirme dans son livre n'avoir jamais douté de la véracité des faits rapportés par le compagnon de jeu du dictateur nazi [1]. »

1. Rapporté par *Le Quotidien de Paris*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le penis captivus *ou l'homme à la génisse*

« Je n'aime pas à voir la bouche obscène et large
D'Iris qui suce au parc le vit d'un bourricot
" Pour savoir si c'est bon quand un âne décharge "
Et qui trouve à son foutre un parfum d'abricot. »
Pierre LOUŸS

La littérature française s'est montrée ingrate avec ces idylles rustiques qui manquent le plus souvent de ressorts passionnels, mais qui peuvent susciter des rapports affectifs et des amours durables. Et quelquefois des situations picaresques. A l'image de ce récit déconcertant que j'emprunte aux *Chroniques bocagères.*

« Vers 1930, la Compagnie des Chemins de fer du Littoral avait créé les " Trains de plaisir " qui permettaient aux villageois éloignés des rives océanes, de rouler dès l'aube vers les plages de l'Atlantique, et de regagner leurs métairies à la tombée du jour après avoir folâtré dans les vagues.

Les premières années, cette migration du dimanche connut une grande vogue parmi les populations du Bocage, des Mauges et de Gâtine. Et puis, au fil du temps, l'enchantement s'effrita. L'avènement des congés payés, les progrès de l'automobile, la création de lignes d'autobus allaient émousser l'enthousiasme et émietter la clientèle.

Pour combler le déficit, la Compagnie inaugura les " Trains mixtes du dimanche ", où on ajoutait aux voitures de plaisance aux portières enrubannées, des wagons à tarif réduit dits " Bestiaux-Voyageurs ", des fourgons à double vocation, aménagés moitié pour le tourisme villageois avec des banquettes de bois, moitié en bétaillères tractées : Hommes 40 — Chèvres 25 — Chevaux 8.

Un soir de l'été 1934, un facteur-enregistrant nommé Auguste Talonneau, un éthylique chronique, perpétuellement noyé dans les vapeurs de l'ivresse, décida de consacrer son voyage de retour à une sieste sur le plancher du wagon mixte. Et, abusant de ses prérogatives de fonctionnaire de la Compagnie, il débloqua la glissière d'un fourgon, la referma sur lui, s'allongea sur la paille et s'endormit du sommeil noir des ivrognes. A trente kilomètres de là, à la gare de triage de Sainte-Radegonde, le wagon mixte, vidé de sa clientèle dominicale, fut décram-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ponné du petit train, et on l'envoya hiberner en radoub sur un butoir isolé.

Le lendemain à l'aube, les employés de la gare de marchandises furent alertés par de longs beuglements coupés d'appels au secours. Ils eurent grand-peine à ouvrir la porte rouillée qui s'était bloquée sur les crochets de la glissière. Le spectacle qui s'offrit aux sauveteurs allait défrayer longtemps, longtemps la chronique scandaleuse des veillées de Haute-Gâtine.

Au cœur de la nuit, Auguste Talonneau émergea d'un sommeil sans rêves et, au premier regard, se crut transporté dans la Bible en images qui avait enchanté ses dimanches d'enfant. Une petite vache parthenaise penchait sur lui ses cornes rousses et son haleine chaude qui sentait le limon, la fumée, l'herbe tendre, et nimbait d'une buée odorante les cheveux rêches de l'ivrogne. Talonneau frotta ses yeux rouges aux sclérotiques fanées, et caressa distraitement la génisse qui lui rendit son témoignage d'affection en passant sa langue humide sur la nuque et les oreilles du cheminot. Ce contact tiède et râpeux éveilla dans le subconscient de Talonneau un ancien démon ensommeillé. En se relevant il sentit courir dans ses veines un de ces appétits mythologiques qui devaient hanter les nuits de Pasiphaé. Les beuglements des bêtes en chaleur avivèrent son élan. Alors, sûr de l'impunité, sous l'œil languide de ses compagnons de voyage, il enfourcha la génisse à la manière d'un taureau de saillie et pénétra l'animal étonné de cette caresse inconnue.

Lorsque Auguste Talonneau arriva au terme de sa coupable entreprise il sentit se refermer sur lui une membrane tentaculaire et vorace comme une anémone de mer. Talonneau, d'un naturel craintif et superstitieux, donna très vite un sens surnaturel à cet étau adhésif. Il crut d'abord que le dieu des vaches avait voulu le punir de sa profanation, puis une réflexion de son défunt père, le berger, sur le spasme intestinal des brebis lui revint en mémoire. Il frappa du plat de la main sur les flancs de la génisse en criant: Allez, avance sale bête, avance. La génisse gémit sous les coups. Ses congénères firent chorus et beuglèrent si fort que Talonneau renonça à crier. Il ne pensait plus qu'à se dépêtrer de ce piège gluant. Il s'arc-boutait sur ses genoux et repoussait l'animal de toutes ses forces. Il tirait à hue et à dia, et comme il soulevait les pattes arrière de la bête il se trouva couché avec elle sur le flanc entre le foin humide et les bouses chaudes. Il se remit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

debout à grand-peine geignant, sacrant, ahanant. Et l'invisible mâchoire continuait de le tenir soudé à sa vivante prison. Il passa des heures affalé sur le dos de l'animal, pris de terreur panique, demandant pardon au bon Dieu, à sa femme, à la Sainte Vierge et aux taurillons qui tournaient autour de lui avec des grondements de colère sourde.

Lorsque les employés de la gare de Sainte-Radegonde débloquèrent le portail rouillé, ils n'en crurent pas leurs yeux. Le séducteur vautré sur la génisse et cramponné des deux mains aux petites cornes, haletait: Sortez-moi de là, nom de Dieu, sortez-moi de là... Ce n'était pas si simple. Après avoir rigolé, mais rigolé comme on n'avait pas rigolé depuis longtemps à Sainte-Radegonde, deux cheminots se postèrent à l'avant et tractèrent la génisse, les deux autres empoignèrent Auguste et le tirèrent en sens inverse. "Doucement, doucement, gémissait le suborneur, vous allez m'arracher les couilles..."

Il fallut se résigner à descendre le couple avec mille précautions. L'entreprise s'avérait délicate, entre les jeunes taureaux énervés par l'aventure et les ruades de la génisse dont c'était la première expérience amoureuse et qui s'efforçait de rejeter le satyre.

Après une demi-heure de sursauts, de cabrioles et de jurons, on réussit à descendre Talonneau et sa conquête du plancher du wagon au mâchefer du ballast. Lorsqu'on les eut remis sur pied, le cortège s'ébranla sous les ricanements des convoyeurs. La bête à six pattes avançait en cahotant. Talonneau éprouvait mille difficultés à ajuster sa marche à la cadence de la génisse. On les recouvrit hâtivement d'une couverture mitée pour passer devant la gare, les deux jeunes filles du chef prenaient le frais à la fenêtre, et ce cortège surréaliste aurait pu leur donner des idées fausses sur la finalité de la tendresse et les ressorts de la sensualité.

On enferma les coupables à double tour dans la salle d'attente de 3e classe dont on referma les volets, et il fallut attendre encore deux longues heures l'arrivée du docteur Baradeau, le vétérinaire de Sainte-Radegonde qui manifesta un vif étonnement: C'est la première fois de ma vie que je vois le phénomène du "penis captivus" se manifester chez les bovidés. Il faudra que je fasse un rapport au ministère de l'Agriculture... Bon, eh bien, maintenant, c'est l'affaire de deux minutes.

Il saisit une seringue dans sa trousse et piqua profondé-

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ment l'arrière-train de la génisse maintenue par les cheminots. La bête tressaillit, se cabra sous la lancette et commença une étrange danse de l'arrière-train dont Talonneau épousait malgré lui les roulis et les virevoltes. Trois minutes plus tard le séducteur se retirait sans gloire, poisseux de bouse et de suint.

La nouvelle de sa mésaventure se répandit très vite à travers toutes les gares de la ligne. Et le suborneur malheureux, que ses collègues avaient surnommé "Pinavache", fut contraint de demander son changement pour les Chemins de fer de Provence où l'avaient précédé sa légende mithriaque et son surnom de minotaure. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

9.
De la scopophilie

« 65 % des hommes reconnaissent qu'il leur est arrivé de faire les voyeurs d'une manière ou d'une autre. »
HAMILTON

« Aucune culture au monde ne s'est résignée à accepter l'acte sexuel comme une fonction naturelle. »
MASTERS et JOHNSON

L'amour des autres

La scopophilie est une manie répandue depuis des millénaires, pratiquement depuis l'avènement des sociétés humaines. C'est le besoin violent de regarder l'amour des autres. Elle est une « perversion du regard ». Elle existe à l'état latent chez tous les hommes, léthargique ou active, occasionnelle ou systématique, banale ou pathologique. Nous nourrissons tous, et quelquefois à notre insu, l'envie de surprendre des organes ou des caresses et de nous en délecter [1].

La scopophilie pédophile est orientée vers les enfants. Les maniaques de l'observation clandestine demeurent de longues heures tapis dans les jardins publics ou derrière les arbres d'un bosquet pour entrevoir le ventre ingénu d'une petite fille accroupie ou la verge minuscule d'un petit garçon qui arrose un mur. Ils appartiennent à toutes les classes sociales. « Si on pouvait divulguer le nom de ceux qui ont été identifiés ou appréhendés par la police pour des délits de cet ordre, on trouverait un extrait du Gotha : hommes d'État, officiers supérieurs, magistrats. Et de temps à autre des facteurs ou des marmitons » (Wulffen).

1. Freud a voulu fonder le voyeurisme et le sadisme sur des fonctions non sexuelles (instinct du Moi). « L'exercice de la vision, fonction du moi, peut développer un certain plaisir au niveau des yeux, mais ces plaisirs sont contingents car le système musculaire et l'œil sont déjà devenus des appareils de transmission entre les centres et le monde extérieur, l'un permettant de s'informer sur celui-ci, l'autre de l'attaquer. Leur érogénéité n'est que le vestige d'un état ancien » (*Revue de psychiatrie*).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le voyeur est un asexué, un inhibé et un compliqué. A l'image des sociétés contemporaines, il délègue son pouvoir à une minorité active. Il est l'amour des autres, la volupté par procuration. Les voyeurs sont aussi amateurs de ces albums d'images pornographiques vendus à la sauvette à l'entrée des night-clubs ou des collections richement reliées par des éditeurs d'art spécialisés dans les poses plastiques[1]. Ce sont les clients des clandés où un miroir sans tain — ou un télescope imbriqué au mur — permet de suivre les ébats d'un couple à l'insu des acteurs.

Stendhal aimait à la fureur la belle Angela Pietragusa de Milan, mais il était devenu incapable de l'honorer. Angela fit creuser par sa servante un trou évasé dans la paroi d'une pièce mitoyenne de la chambre à coucher pour permettre à l'écrivain de suivre ses ébats.

Les scènes d'amour des théâtres de poche où un couple nu fornique en scène devant cinquante voyeurs en complet veston ont apporté une pâture de choix aux scopophiles. A Paris, Londres, Berlin, New York, et dans d'autres capitales du vice, des maisons spécialisées organisent les spectacles de deux catégories de scopophiles, les internes et les externes (surveillés) : ceux qui veulent être vus pendant le coït (et ceux-là sont les proches parents des exhibitionnistes) ; ceux, infiniment plus nombreux qui veulent *voir*.

Les miroirs sans tain ajustés dans des ouvertures discrètes à travers les cloisons, leur permettent de suivre les ébats tantôt de ceux qui savent qu'ils se donnent en spectacle, tantôt de ceux qui ignorent que leur intimité est dévoilée. Lorsque ces ébats sont organisés à l'intention des commanditaires, le voyeur raffiné exige des perfectionnements techniques qui vont du luxe insolite des costumes aux raffinements lubriques des postures, des éclairages rubescents aux miroirs déformants, des tuyaux acoustiques aux amplificateurs. Chez cette variété de voluptueux par délégation, les ressources sensorielles sont mobilisées au service d'une virilité défaillante : l'œil écoute et l'oreille voit.

Les urinoirs de l'entracte

Les scopophiles trouvent dans ce tumulte heureux des amours des autres une stimulation violente de leurs propres

1. L'avènement du cinéma porno — aujourd'hui limité aux salles X — et qui rassemble chaque année des millions de spectateurs en Europe a suscité une régression notable du voyeurisme.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

appétits et quelquefois leur assouvissement. Nous sommes tous des scopophiles occasionnels. Mais nous ignorons les liens et les chaînes des scopophiles organisés. C'est dans ces coteries de voyeurs que mûrit la scopophilie pathologique. Les malades sont une fois encore « incapables de maîtriser leur impulsion » et pour eux l'orgasme est indissociable du spectacle. Pour ceux-là l'observation érotique s'est substituée à leur propre coït. La privation de leurs stimuli peut aggraver leur excitation, leur raison et dans quelques cas d'exception — comme les drogués sevrés de cocaïne — les conduire jusqu'au meurtre.

La « patiente de Stekel » s'habillait en homme pour rôder dans les toilettes « Messieurs » des théâtres ou des cafés, à l'affût des braguettes entrouvertes. Elle emmagasinait un potentiel d'excitation à la seule vue de la redistribution de l'appareil masculin et du boutonnage, et rentrée chez elle se précipitait devant sa glace armée d'un sexe de cire. Stekel, qui la soignait depuis son adolescence, savait qu'elle avait été violée par son père quand elle avait sept ans ; mais affolé par les cris de sa fille, il s'était retiré avant d'avoir accompli la pénétration, et elle avait *vu* le pénis escamoté par la braguette. L'image gravée dans sa mémoire d'enfant la poussait à poursuivre le geste furtif du passé dans les urinoirs de l'entracte.

Portrait d'un scopophile

Le docteur Wulffen retrace dans son livre *Le Crime sexuel* le portrait et le forfait d'un scopophile.

> « Le maître d'hôtel d'un palace avait percé un trou dans le mur séparant une des chambres d'une grande pièce généralement louée à de jeunes mariés. Percé bien au-dessus de la hauteur d'un homme, il n'était pas facile à découvrir. Le maître d'hôtel avait l'habitude de monter sur une chaise et de coller son œil au trou et, de cette manière, il embrassait l'ensemble de la pièce voisine et notamment le grand lit et le lavabo. Quand la chambre était louée à de jeunes mariés en voyage de noces, il s'arrangeait de sorte que la pièce avoisinante ne fût pas occupée. Il tenait au jour le jour un carnet dans lequel il notait les innombrables " nuits de noces " qu'il avait observées au cours de son existence. Selon les conclusions qu'il tirait de ses " observations " les couples étaient classés en deux catégories : ceux dont la jeune femme était encore vierge et ceux dont la jeune femme ne l'était plus. Il y

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

avait aussi une rubrique où il consignait les coïts précédés de cunnilingus ou de fellatio. La jeune mariée se dévêtait-elle entièrement : il contresignait le fait avec la lettre N. Le "voyeur", quand il observait un couple, se masturbait souvent et même, parfois, il avait une pollution spontanée. Afin d'intensifier son excitation le maître d'hôtel "initia" un jeune garçon qu'il fit grimper sur une chaise pour qu'il puisse regarder par le trou qu'il avait percé un peu plus bas. En même temps il caressait et commençait un fellatio avec le pénis en érection du jeune garçon. C'est dans cette attitude qu'un jour on les surprit.
Le procès eut un tel retentissement qu'il suscita une abondante iconographie : estampes, dessins animés, tableaux vivants, qui rapporta une fortune à ses éditeurs. Elle représentait des variantes de la même image : le maître d'hôtel en tenue de gala, la braguette ouverte, les yeux exorbités, collés dans le trou de la cloison murale, regardant les ébats des nuits de noces et, à ses genoux, l'œil pervers et la bouche vorace, l'enfant fellateur[1]. »

La Tribune de Lausanne rapporte un fait divers aussi étonnant qui met en cause des officiers suisses.

« Les officiers de la cp. fort. II/6 procèdent à leurs tirs sur des cibles vraiment pas comme les autres. Ils utilisent des photographies de femmes nues dont les différentes parties sont diversement cotées. L'Organisation suisse pour la cause des femmes est indignée et dénonce le comportement "pervers et inhumain" de hautes personnalités de l'armée suisse. Plainte pénale a été déposée auprès de la direction de l'administration militaire. Une procédure civile a également été introduite contre l'officier responsable pour outrage au droit de la personnalité et atteinte à la dignité des femmes. »

Tradition chinoise et triolisme américain

La scopophilie n'a pas toujours été une perversion clandestine. Elle a constitué au cœur des civilisations les plus raffinées une constante de la vie familiale. Ainsi dans la Chine du

1. La France connut des réactions moins passionnées à la publication du premier roman d'Henri Barbusse, *L'Enfer,* roman autobiographique. Henri Barbusse, étudiant misérable, a loué une mansarde dans un hôtel borgne de Paris qui accueille des couples de passage. Il a creusé lui aussi un trou dans la cloison et il observe...

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

XVI[e] siècle l'épisode que rapporte Van Gulik présente la scopophilie comme un support de l'harmonie conjugale.

Un riche marchand de Pékin qui marie son fils pour la cinquième fois lui donne des conseils pratiques au seuil de sa nuit de noces :

> « La meilleure méthode est de savoir dominer son désir, de ne point s'occuper de la nouvelle venue pendant quelque temps et de concentrer son attention sur les autres. Chaque fois que le mari fait l'amour avec les autres femmes il doit obliger la nouvelle venue à se tenir au garde-à-vous à côté de la couche... Puis après quatre ou cinq nuits il peut coucher avec elle, mais seulement en présence de son épouse principale et de ses concubines. »

Cette méthode, conclut affectueusement le vieil homme, est le principe fondamental de l'*harmonie et du bonheur* dans l'appartement des femmes.

Si nous rapprochons cette églogue des célestes matins avec les observations du docteur Simon, nous constatons un changement de morale, pour ne pas dire de planète.

> « Les rapports en présence d'un tiers ne doivent pas être confondus avec le pluralisme ou le triolisme, et encore moins avec les communautés sexuelles telles qu'elles se développent actuellement dans certains milieux scandinaves. Les échanges entre couples ont la faveur de certains cadres supérieurs des États-Unis. La recherche commune d'un nouveau partenaire est censée briser la monotonie de la vie conjugale tout en évitant les inconvénients sociaux de l'adultère, même librement consenti des deux partenaires. L'échange de partenaires entre couples n'est pas non plus assimilable aux rapports en présence de tiers. Le pluralisme est une *manifestation névrotique* qui consiste à avoir en même temps des relations sexuelles avec plusieurs partenaires. On peut assimiler la recherche des conditions et des circonstances permettant d'espérer une orgie collective aux fêtes orgiaques et populaires de l'Antiquité ou de certaines sociétés primitives. Les rites sexuels de ces cérémonies sont sacrés et ont une signification religieuse et sociale profonde. Par ailleurs on a pu voir dans cette forme de rêve où l'individu est "surpris" par une tierce personne, un symptôme clinique d'un désir que le pluralisme pourrait satisfaire. Le triolisme évoque le triangle sexuel que forment deux femmes et un homme (ou deux hommes et une femme), et qui permet la satisfaction des composantes bisexuelles des trois membres du groupe. Sur le plan

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

psychique, le triolisme, en langage psychanalytique, évoque la présence d'une composante bisexuelle entre époux. Ainsi la femme prête à "partager" son mari avec une autre femme manifeste une homosexualité latente» (Rapport Simon).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10.
Des nécrophiles

Nécrophilie : « Amour nécrophilique, le seul qui soit pur puisque même amor intellectualis *cette grande rose blanche, attend d'être payé de retour. Pas de contrepartie pour le nécrophile amoureux, le don qu'il fait de lui-même n'éveille aucun élan. »*

MALCOLM DE CHAZAL

« La volupté c'est la mort en plus petit, la naissance en plus grand et la vie à pleins bords — flux du temps nous repoussant, en rythmes croissants de l'éternité-avenir vers le passé-éternité. Que vînt à s'augmenter la force de ce reflux, et nous passerions dans nos aïeux. La volupté, c'est le temps involué. C'est un effort de l'âme pour rejoindre l'invisible par la porte arrière de l'au-delà, via la naissance, en remontant l'utérus du passé, grâce au chemin cyclique qu'est la vie. »

G. BATAILLE

« D'après le récit d'un de mes patients de Kharkov nommé Choustov, des soldats russes qui avaient pris une petite ville de l'Allemagne orientale, ne trouvant aucune femme ou fille vivante (tout le monde avait fui), se jetèrent sur les corps encore chauds des victimes des derniers bombardements. »

M. STERN

De la volupté et de la mort

Le culte des morts a atteint sa plus haute expression rituelle et mystique dans le rituel religieux pharaonique. Hérodote nous révèle que les reines et les dames de beauté n'étaient livrées aux orfèvres du sarcophage qu'une semaine après leur mort, le temps nécessaire au cadavre de parvenir à un tel état de décomposition qu'il décourageait le viol des embaumeurs. Certaines tribus africaines ont perpétué jusqu'à nos jours ce rite très ancien du viol des reines. Il ne s'agit pas d'une souillure sacrilège, mais d'une suprême caresse destinée à

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

aider la morte à garder en elle ce qu'elle avait tant aimé dans sa vie. En Europe, le Code civil, les Pompes funèbres et les incinérateurs ont aboli cette coutume romantique. Qui viole un cadavre viole la loi. Et nos annales judiciaires ont conservé les minutes de centaines de procès à huis clos.

Le cas le plus célèbre est celui du maréchal des logis Bertrand. C'était un militaire discipliné, bien noté et qui semblait promis à une belle carrière d'adjudant major. Le digest biographique du docteur Épaulard nous livre une radioscopie de ce parfait nécrophile :

> « Bertrand est né en 1822 à Voisex (Haute-Savoie). Il est issu d'une honorable famille de paysans. Sur le plan héréditaire, le seul indice d'une tare possible s'est manifesté chez un oncle, mort d'une maladie mentale. Bertrand lui-même n'a jamais été malade. Il fut un enfant très tôt éveillé et fort irritable. *Élève d'un séminaire,* il s'engagea dans l'armée et fut considéré comme un excellent soldat. Toujours en bons termes avec ses camarades, il était croyant sans bigoterie, et détestait les conversations obscènes. Envers les femmes, il était poli, et même courtois. A l'âge de huit ans, il commençait à se masturber, tandis qu'il se voyait, par l'imagination, entouré de femmes nues qu'il torturait, tuait et profanait. Agé de vingt-quatre ans, il traitait les animaux d'une manière sadique. A trois reprises il vola un chien, l'acheva, puis lui arracha les entrailles tout en se masturbant. Il avait déjà procédé de la même manière avec des cadavres de chiens qu'il avait trouvés. " Après, j'avais toujours honte, et je me promettais de ne plus jamais recommencer. Mais cette impulsion était toujours plus forte que ma volonté. Ainsi j'ai mutilé des cadavres de chevaux, de chats de chiens... "
> A vingt-cinq ans il déterrera son premier cadavre humain. Il décrit cette horreur de la manière suivante : " Vers midi, je me promenais avec un ami. Le hasard de la promenade fit que nous longions le cimetière de la ville, et lorsque j'aperçus une tombe fraîchement creusée, et qui n'était pas encore comblée, je m'excusai auprès de mon ami et je le quittai, pour revenir, par un détour, vers le sépulcre. Sous l'angoisse d'une excitation horrible, je commençai à enlever la terre avec une pelle et j'oubliai qu'il faisait grand jour et que je risquais d'être surpris. Lorsque j'eus dégagé le corps — celui d'une femme — je fus pris d'une rage décuplée et comme forcenée, et n'ayant pas d'autres outils, je commençai à la frapper avec la pelle. Je fis un tel bruit, qu'un

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ouvrier qui travaillait non loin de là s'avança vers la grille. Lorsque je l'aperçus, je m'allongeai auprès du corps et je ne bougeai plus. Puis, quand l'ouvrier partit pour chercher les gendarmes, je jetai un peu de terre sur le cadavre et je me sauvai en sautant le mur du cimetière. Pendant plusieurs heures, tremblant, couvert de sueur, complètement engourdi, je restai terré dans un petit bois. Quand enfin je revins à moi, j'avais la sensation que mon corps était comme meurtri et j'eus une défaillance."

Deux jours plus tard, bien protégé par une nuit sombre et pluvieuse, il enleva encore une fois la terre sur la tombe, avec ses mains. Elles étaient en sang, mais il continua sa sinistre besogne jusqu'à ce que le ventre du cadavre fût à découvert: il le mutila atrocement, puis il combla la tombe[1]. A des intervalles plus ou moins longs il commit d'autres actes nécro-sadiques de même ordre. Une fois, lorsqu'il déterra le corps d'une jeune fille, il accomplit l'acte sexuel. Il traita le cadavre de la morte comme si c'eût été un être vivant. Un jour, lorsqu'il escalada le mur d'un cimetière, le gardien tira sur lui, mais il poursuivit ses sinistres activités.

Il est intéressant de constater qu'en dehors de sa nécrophilie, B... entretenait dans les villes où il était en garnison des liaisons avec des jeunes filles qu'il "comblait" sur tous les plans, plusieurs d'entre elles voulurent l'épouser. Tous les quinze jours environ, lorsque ses impulsions perverses, qui commençaient par des migraines, se manifestaient, il poursuivait ses convoitises sado-nécrophiles. Rien alors ne pouvait le retenir, ni les coups de feu tirés par les gendarmes, ni les pièges tendus, ni les pluies et les bourrasques, ni l'obstacle qu'était le lac qu'il lui fallait traverser à la nage en plein hiver. Un jour, en sautant le mur du cimetière, il fut grièvement blessé par la décharge d'un piège à tir automatique et ne put échapper aux gendarmes.»

1. La Clarisse Harlow de Richardson rêve que son amant la lacère à coups de poignard, puis la culbute parmi deux ou trois cadavres en décomposition dans une tombe profonde et fraîchement creusée, avant de la recouvrir de ses mains, d'immondices et de terre qu'il piétine ensuite.

Sade ligote sa bien-aimée dans un suaire de drap noir, il la pose sur le lit mortuaire, allume les cierges funéraires, rassemble les fleurs de buis et les couronnes. Quand il a réglé la mise en scène et peaufiné l'ordonnance du décor, il s'avance vers le faux cadavre le poignard à la main. Il ne peut trouver la volupté qu'en se persuadant qu'il va violer une morte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Autopsie des trousseurs de cadavres

> *« L'érotisme est je crois l'application de la vie jusque dans la mort.*
> *La sexualité implique la mort. »*
>
> Georges BATAILLE

Une classification primaire nous offre deux catégories de nécrophiles, l'une rare et l'autre courante : les forts et les faibles.

Gilles de Rais est l'archétype du fort. Dans un premier temps il égorge les adolescents travestis d'étoles et de surplis auxquels il fait chanter la messe ; dans un second il sodomise les cadavres encore chauds. Puis il coupe les têtes, les empaille et les propose à l'admiration de ses séides. La « nécrophilie banale » est celle qui s'exerce à chaud, après le meurtre sexuel.

Le sergent Bertrand représente une autre image exemplaire du profanateur puissant, établi dans la société, nanti d'un grade, assuré de l'estime de ses chefs et comblé d'idylles de garnison. Il a été détourné de sa vocation de prêtre par des amours adolescentes. « Partout où je suis passé j'ai eu des maîtresses jeunes et jolies, que je ne pouvais pas arriver à satisfaire toutes. » Car ce boucher des viscères est aussi un bourreau des cœurs, un bourreau repentant, incliné vers le scapulaire et capable d'actes de contrition, encore imprégné par ses années de séminaire. « Je respecte les dames... J'aime Dieu et l'Église... Je pratique la religion catholique... »

Les violateurs faibles, dépourvus d'épaulettes, de tableaux d'avancement et de demandes en mariage sont infiniment plus nombreux. Ceux-là finissent par livrer par bribes leur subconscient aux médecins ou aux enquêteurs. « Je désire toujours être le plus fort, et je sais bien que les morts ne peuvent pas se défendre... » « ... J'ai des idées noires et je pense souvent au cimetière... » « ... J'aimerais torturer les morts après leur mort... »

Aussi légendaire que le sous-off de Montparnasse, le vampire du Muy viola une cinquantaine de cadavres. Il opérait dans la nuit qui suivait l'enterrement. Parmi les corps souillés où se mélangeaient la terre et la vermine, on a dénombré quatre petites filles et autant d'aïeules. Le boucher Bardemon avait assassiné sa femme ; il garda le corps pendant un mois auprès de lui dans le lit. Il avait procédé le premier jour à la toilette funèbre, posé quelques objets de piété, du buis bénit et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

TABLEAU SYNOPTIQUE DE NÉCROPHILES TRADUITS EN JUSTICE [1]

1.	Employé des pompes funèbres	coi		
2.	Moine mendiant	coi		
3.	Fossoyeur	coi		
4.	Aristocrate	coi		
5.	Idiot, 27 ans	coi		
6.	Étudiant en médecine	coi		
7.	Aristocrate	coi	(père de 6 enfants)	
8.	Fossoyeur	coi		
9.	Étudiant en médecine	coi		
10.	Fossoyeur	coi		
11.	Ouvrier agricole, 23 ans	m	coi	
12.	Assistant d'un cours d'anatomie	m	coi	
13.	Vagabond	m	coi	
14.	Soldat	coi	sad	
15.	Maréchal de France	coi	sad	cann
16.	Écrivain	m	sad	
17.	Jardinier	m	coi	sad
18.	?	m	coi	sad
19.	Jack l'Éventreur	m	sad	
20.	Vagabond	m	coi	sad
21.	?	coi	m	sad
22.	Marchand de vins, 24 ans	coi	m	sad
23.	Idiot	m	sad	cann

Les événements sont énumérés dans l'ordre chronologique. *Coi* signifie coïtus, *m* meurtrier de la victime, *sad* signale la mutilation de la victime, et *cann* signifie qu'il y a eu des actes de cannibalisme ou de vampirisme.

1. Tableau dressé par le professeur Épaulard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

un Christ d'argent entre les mains de la morte, et il la prenait chaque soir, entre les tremblotantes lumières des candélabres, puis il rassemblait le corps inerte et divisé et s'endormait auprès de lui. Il avoua aux juges qu'il avait pris quelque plaisir à ces tendresses macabres.

Les nécrophiles ont un trait commun : un obscur appétit de revanche. Faut-il y voir comme écrit Marie Bonaparte « la reviviscence d'une volupté infantile acquise par le fait d'avoir dormi auprès de la mère chérie, être désarmé dans le sommeil et qui ne se défend pas ». Les psychiatres appelés à témoigner au cours de ces procès ont conclu que l'impuissance pouvait conduire à la nécrophilie, « l'acte d'amour le plus riche en moments pathologiques, où il se forme une association constante entre les sentiments du domaine sexuel et les sentiments d'horreur et de dégoût ». Il faut y ajouter l'absence d'excitant thermique et moteur de la part de l'objet de convoitise, et au point de vue physique le manque de responsabilité psychique envers le partenaire. Ces données sont considérées par Adler comme la base générale de la nécrophilie sur le plan psychosomatique.

Le docteur Hesnard inscrit dans le même registre « la petite nécrophilie », autre forme d'impuissance et de déviation. La petite nécrophilie se nourrit de l'attrait érotique pour le décor funèbre et les situations macabres, et aussi pour les animaux malades, difformes ou atteints d'infirmité, pour les alités, les anormaux ou les agonisants. Les cas où la tendance nécrophile est la plus ardente, dit Hesnard, sont ceux dont l'érotisme croît au voisinage de la mort. L'absence de résistance conduit à son paroxysme un désir paralysé par l'existence de la vivante, et aussi la recherche d'un amour ancien, un amour impossible à assumer du vivant de l'être aimé. L'histoire la plus représentative de cette tendance s'est déroulée en Bavière sous le règne de Louis II.

Morte vierge et enterrée femme

« J'ai frôlé ta main froide et pour toujours je garde
Le regret de n'avoir osé toucher ton front
O terrible désir que plus rien n'interrompt. »

L. ARAGON

L'histoire fut aussi célèbre en Allemagne que l'affaire du sergent Bertrand en France. Mais elle se déroule dans un climat romanesque qui ajoute un bouquet de fleurs funèbres à cette aventure hallucinante.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Il y avait dans un village bavarois un petit garçon rêveur et romantique nommé Gottfried, âgé d'une douzaine d'années. A la mort de ses parents il avait été confié à un orphelinat, et il venait passer ses grandes vacances à Augsbourg, chez son oncle qui exerçait la profession de tanneur. Depuis la première enfance il était amoureux de sa cousine. Frida était longue, brune et flexible, et Gottfried n'avait pas de plus grande joie que ces matins d'été où la jeune fille le prenait par la main et l'emmenait avec elle au cœur de la forêt pour la cueillette des myrtilles. Ils s'arrêtaient pour se reposer au cœur ombreux des clairières moussues. Gottfried s'asseyait aux pieds de sa cousine, admirait la capeline à rubans, les fronces brodées de la robe à ruchés, écoutait la jeune fille lui raconter ses premiers bals ou fredonner ces lieder mélancoliques si chers à l'ancienne Allemagne.

Gottfried serait mort plutôt que d'avouer ce merveilleux amour qui grandissait en lui, et comme le Verbe de l'Écriture, se faisait chair avec sa puberté. Il avait quinze ans lorsque sa cousine fut saisie de « consomption ». C'était le temps où la poésie tenait les maladies sur ses fonts baptismaux, où l'on appelait « langueur » la tuberculose, « maladrerie » les rendez-vous de bubons, et la vérole « coup de pied de Vénus ». Frida s'étiola rapidement et Gottfried désespéré accourut à son chevet dès les premiers jours des vacances.

Gottfried s'installa au chevet de la malade. Et lui qui, de sa vie, n'avait approché une femme, dut assister aux levers, aux ablutions, aux ponctions, aux cataplasmes. Il veilla sur ce sommeil fragile, et il se risqua à tenir la main de la jeune fille pendant la nuit. Il relâchait sa chaste étreinte dès que Frida sortait de sa léthargie.

Comme le médecin avait prescrit des narcotiques, Gottfried rassuré par ce sommeil profond, s'enhardit et prit l'habitude d'embrasser cette main, de couvrir le bras maigre de caresses furtives, les épaules décharnées de baisers peureux. Les nuits blanches, la passion, le chagrin, les microbes, la peur de perdre Frida le consumèrent. Il devint une proie facile pour la maladie et connut les premiers symptômes de la phtisie alors que sa cousine agonisait. Une nuit, pensant qu'elle dormait, il lui parla à voix basse, agenouillé dans l'étroite venelle, et il lui confia tout ce qui bouillonnait dans son cœur d'enfant depuis si longtemps. Frida ouvrit les yeux, lui caressa les cheveux et soupira : « Je le savais, mon chéri. » Il se sauva, épouvanté, et ne revint que deux nuits plus tard, alors que la jeune fille était morte.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La mère avait allumé les chandeliers funèbres et avait longuement prié près du corps de sa fille. Elle lui avait passé une robe blanche à volants, la robe des promenades dans la forêt d'été. Et puis, ivre de fatigue et de douleur, elle avait dit à Gottfried : « Veille-la, mon cher petit, toi qui l'aimais tant. » Gottfried savait que le lendemain on exposerait Frida à la Maison des Morts. Selon l'antique coutume de l'Allemagne du Sud, les défunts revêtus de leurs plus beaux atours sont allongés sur un étal fleuri où leurs amis et connaissances leur rendent une suprême visite.

Gottfried pensa que c'était sa dernière nuit avec Frida, que demain elle serait livrée aux regards et aux larmes des autres. Les luminaires projetaient des ombres jaunes et tremblées sur ce beau visage blanc, éclairé par un sourire figé. La nuit était étouffante et chargée d'orage. Un tonnerre lointain grondait sur les forêts, sur ces forêts où plus jamais il ne s'allongerait sur la mousse aux pieds de Frida. Les mains de la morte étaient jointes sur sa poitrine. Gottfried caressa une fois encore ces mains : il était sûr du silence de Frida. Elle ne s'éveillerait plus pour dire : « Je le savais, mon chéri. » Il caressa le bras, puis l'épaule et embrassa cette épaule. Il caressa le front, le visage blanc et il embrassa les cheveux noirs et les lèvres violettes. L'orage se rapprochait à grands coups sourds. Gottfried était inondé de sueur et il alla ouvrir la fenêtre. Dehors, c'était la nuit d'août, striée d'éclairs de chaleur, criblée d'étoiles filantes. Il n'entendait que le sommeil des sources et le silence du rossignol. Il referma la croisée. Dans la chambre, le silence sentait l'éther, le camphre, le suif et le buis. Il se pencha sur sa cousine, défit le col de bisette et caressa un sein. Il eut la révélation précise du désir. Lui qui n'avait jamais osé, il osa. Et Frida fut peut-être la seule fille de tous les temps dont on a pu dire qu'elle était morte vierge et enterrée femme.

C'est par centaines qu'on retrouve dans les archives judiciaires des cas de nécrophilie masculine. Notons que l'inverse ne s'est jamais produit. Et pour cause. Les statistiques nous enseignent que la majorité des violateurs se recrutent parmi les familiers de la tentation : religieux ou croque-morts, fossoyeurs ou carabins. Elles nous enseignent aussi que tout au long de l'Histoire ce sont les moines qui ont fourni le plus fort contingent.

Aujourd'hui les cannibales ont pris le relais des couvents et des amphithéâtres, ils pratiquent encore la nécrophilie rituelle comme font de nos jours les Kokambas d'Afrique (Ploss-Bartels).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Juger l'horreur !

« L'un des procès les plus spectaculaires du XX^e siècle s'est ouvert à Hong-Kong où la Haute Cour de la colonie britannique doit juger l'assassin de quatre jeunes femmes, qui assouvissait ses désirs sur leurs cadavres et enregistrait la scène au magnétoscope avant de se livrer à des mutilations sexuelles.

Lam Kor Van, un chauffeur de taxi de vingt-sept ans, a reconnu être l'auteur de ces quatre meurtres dont la sauvagerie dépasse l'imagination du plus délirant des réalisateurs de films d'horreur. Ses avocats ont décidé de plaider non coupable pour irresponsabilité mentale. Le jury a pu visionner les hallucinants enregistrements vidéo et examiner les pièces à conviction : des bocaux de formol dans lesquels Lam Kor Van avait conservé les organes génitaux de ses victimes, découpés au couteau électrique.

La police a également retrouvé à son domicile des images accablantes : des photos de seins coupés et d'autres restes humains que Lam Kor Van avait fait développer dans un laboratoire de la ville, qui avait prévenu la police, et grâce auxquelles il a pu être arrêté en août dernier, six mois après les faits.

Dans ses dépositions, il a déclaré avoir tué sa première victime parce qu'elle ne savait pas où elle allait. Il n'avait pu ensuite résister à l'envie de récidiver.

Lam ramenait le corps de ses victimes dans l'appartement où il vivait avec son frère et son père, les dissimulait sous le sofa du salon et se livrait à ses macabres occupations quand ils étaient partis au travail »

(Journal de Hong-Kong).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11.
Le crime sexuel

« Il vient parfois un moment où la réalité — même lorsqu'elle est très belle et qu'on la tient très tendrement dans ses bras —, il vient un moment d'épuisement où elle ne suffit pas... et on demande alors le pouvoir à l'imagination. On ferme les yeux et on appelle à l'aide. Des Noirs, des Arabes ou même carrément des bêtes. C'est bien plus fréquent qu'on ne le croit généralement... La réalité s'émousse, ne suffit plus, ne parvient plus à stimuler, on fait appel à l'imagination, aux fantasmes, mais ensuite, c'est l'imagination qui s'épuise, laisse loin du compte et exige à son tour le passage à la réalité... Vous aboutissez ainsi à la tragédie ; des hommes tout ce qu'il y a de bien qui vont aborder les travailleurs africains et leur demander aide et assistance... Hé oui... Ce que je trouve de plus émouvant dans ces cas-là, c'est la compréhension, le dévouement et l'esprit de sacrifice de la femme... »

Romain GARY

« Je mènerai ma femme à Rome et là un beau paysan, moyennant trois sequins, lui fera trois compliments en une nuit. »

STENDHAL

Le deuxième homme dans l'alcôve

« ...quelquefois aussi j'y ai assisté et j'ai toujours été surpris de la facilité que montrent les femmes à oublier subitement tous ces préceptes de morale qu'elles observent si régulièrement en public. Distinguons bien l'orgie de la prostitution et de la crapule, car l'orgie est un amour transcendant. L'orgie est une passion noble et philanthropique. »

FOURIER

La corrosion du désir charnel conduit d'innombrables amants à un recours verbal au deuxième homme, et à demander à cet auxiliaire imaginaire d'exorciser les démons émollients de la longue routine. *L'Autre* surgit des confidences haletantes au

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cœur de l'étreinte, investit les reins et les cœurs, s'empare du corps de la femme et lui confère la saveur de la trahison et les aimants de la jalousie. *L'Autre* pimente et stimule les élans usés à force de caresses et leur apporte avec les fruits vénéneux du doute les aiguillons du renouveau.

A force d'inventer et d'incanter le deuxième homme, le « singe malade du cerveau » a fini par donner des visages à son tourment et des corps à son inquiétude. Ainsi est né l'échangisme qui prend ses racines dans l'usure d'un couple. Un couple qui s'essouffle derrière l'habitude et qui est parvenu au seuil de la fêlure. L'homme propose de rencontrer un autre couple qui souffre des mêmes syndromes et en quête d'une même reverdie. Et il explique à son épouse qu'il ne s'agit plus de « se tromper » puisque chacun d'eux participe à l'action en présence de l'autre et que leurs liens affectifs se trouveront confortés par une expérience de passage qui rajeunira le désir. L'épouse d'abord indignée devient songeuse. Ses objections sont le premier signe de son consentement. Le processus passe insensiblement de l'expérience à l'abonnement. L'apprenti sorcier est fréquemment dépassé par les précipités imprévisibles de l'alchimie du groupe [1].

> « Il existe un groupe assez important de notre échantillonnage dans lequel les maris ont encouragé les femmes à se livrer à des activités extra-conjugales. Ce fait constitue une rupture remarquable avec les traditions culturelles séculaires. Dans certains cas, il s'agit de la part du mari d'un effort délibéré tendant à donner à la femme la chance de se satisfaire du point de vue sexuel. Dans des cas assez nombreux, cette attitude procède du désir de l'époux de trouver une excuse à ses propres activités extra-conjugales. Cette situation se retrouve généralement dans ce qu'on appelle parfois l'" échange d'épouses ". Dans d'autres cas, le mari encourage les relations extra-conjugales de façon à se donner la chance de participer à une activité de groupe qui le tente. Il arrive que son intérêt pour l'activité de groupe implique une tendance homosexuelle, celle-ci se satisfait de la contemplation d'un autre homme accomplissant l'acte sexuel ; parfois c'est le mari qui se satisfait en

1. Dans ces « communautés coïtales » (selon le langage des initiés) s'introduisent de faux échangistes qui laissent leurs épouses à la maison et amènent à la saturnale qui une maîtresse curieuse, qui une marchande d'amour rétribuée. Le faux échangiste « s'enverra » à bon compte les femmes de ses associés. Deux ou trois épouses légitimes lui sont offertes pour le prix d'une passe à une prostituée. La supercherie lorsqu'elle est découverte devient une source de haines, de rancœurs et de rixes.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ayant lui-même des rapports avec l'homme auquel son épouse s'abandonne [1]. »

A l'excitation de la nuit succèdent les remords du retour, les reproches, les angoisses. Et quelquefois l'*impotentia caecundi* (impuissance à exécuter le coït) laisse l'homme désarmé devant le partenaire qui possède sa femme. Un partenaire plus jeune, plus fort, mieux pourvu... Cette humiliation conduit au drame et quelquefois au meurtre. Ce meurtre est un fait divers du dimanche, dans la rubrique « Crimes passionnels ». Le couple devient la pâture des magazines du sexe. Et quelquefois de la presse d'information. Ainsi un échangiste de Colmar a poignardé sa femme qui a été transportée à l'hôpital dans un état grave. Au cours de la séance de caresses collectives, il avait été désarmé par le spectacle de son épouse ouverte sous un autre. Car lui ne pouvait plus jouer un rôle actif dans cette partie de quatre coins. Devant l'impossibilité de la pénétration, le poignard s'est substitué au pénis.

Un couple parle

« Les présentations se passeront dans la plus parfaite des discrétions : "Disons que je m'appelle Antoine et ma femme Alice". Un couple jeune et dynamique, cadre moyen probablement. J'apprendrai plus tard que lui est démarcheur dans une compagnie d'assurances et elle vendeuse dans une boutique de prêt à porter. Ils habitent la banlieue de Colmar, et n'ont pas d'enfant :

— "Plus tard, pour l'instant nous voulons vivre."

— LIBÉ : Quand et pour quelles raisons avez-vous commencé l'échangisme ?

— ANTOINE : Il y a 8 mois environ, en répondant à une annonce, mais ça faisait longtemps que nous en parlions entre nous ou avec des amis. Mais le passage à l'acte avec eux était impossible, c'est trop difficile avec des gens que nous fréquentions régulièrement.

— ALICE : Nous avons surtout fait ça pour relancer l'érotisme dans notre couple, ça fait 5 ans que nous sommes mariés et nous constations que nous prenions moins de plaisir en faisant l'amour. C'était faire ça ensemble ou l'adultère [2].

1. Kinsey.
1. *Libération*.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

— LIBÉ: Vous vous y retrouvez?
— ALICE: C'est fantastique comme ça nous unit, c'est un fantasme où nous nous retrouvons pleinement, non seulement quand ça se passe, mais lorsque nous nous retrouvons après. Nous avons retrouvé l'excitation du début de notre rencontre.

— LIBÉ: Jamais d'accrochage entre vous?
— ANTOINE: Non rien de sérieux, quelquefois un peu de tristesse chez l'un ou l'autre qui a vu ou entendu son partenaire dire des mots, faire des gestes que l'on croyait réservés à soi, mais rien de trop grave, ça fait partie du jeu et l'amour profond est là.

— LIBÉ: Comment ça se passe?
— ANTOINE: C'est tout un scénario, on se retrouve à l'extérieur, on dîne, puis on va chez l'un ou l'autre, il y a toute une mise en scène: la musique, l'alcool, la tenue des femmes, ce qui permet de passer à l'acte progressivement.
— ALICE: Des fois c'est dur de se retenir de rire.
— ANTOINE: Ce qui est pénible c'est de tomber sur des partenaires qui ne s'aiment pas entre eux.

— LIBÉ: Vous ne partez jamais seul avec un autre partenaire?
— ALICE: Non, nous restons ensemble car nous voulons nous voir réciproquement. Je serais terrorisée si je devais me retrouver seule avec un homme que je ne connais pas.

— LIBÉ: Vous avez vécu cette situation combien de fois?
— ANTOINE: Une vingtaine de fois, nous ne comptons pas, mais nous avons retrouvé plusieurs fois les mêmes partenaires.

— LIBÉ: Des gens de Colmar?
— ANTOINE: Pratiquement tous, il nous est arrivé de refuser certaines offres quand nos deux demandes ne collaient pas. Il y a des choses que nous ne voulons pas faire, la violence par exemple, ou être séparés.

— LIBÉ: Revoyez-vous les couples avec qui ça s'est passé?
— ANTOINE: Jamais, il risquerait d'y avoir trop de gêne. Tout cela est possible grâce à l'anonymat et à la discrétion, surtout dans une petite ville de province comme ici» (Michel Chemin).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Du viol

> *« Lorsque la jeunesse est privée d'érotisme, elle atteint les limites de l'infamie. »*
>
> LEVANDOVSKI

Selon Claude Lalonde on compte 4 viols par minute aux États-Unis. Au Canada un viol par quart d'heure. En France : 15 000 viols par an (ce chiffre ne concerne que les viols répertoriés par la justice, c'est-à-dire consécutifs à une plainte). Il faut multiplier par 4 ou 5 : la honte, la peur du scandale étouffent — au bas mot — 50 000 de ces plaintes. En URSS, pour la seule année 1971, 176 viols dans la seule école de Vinnitsa.

Chaque année en Inde surviennent trois cents émeutes communales, dix mille jeunes épouses sont brûlées vives par leurs maris ou beaux-parents en punition d'une dot insuffisante, *deux millions de femmes appartenant aux basses castes sont violées,* essentiellement par des policiers, cinq mille personnes sont torturées jusqu'à la mort dans les prisons.

Dans 1 200 cas expertisés, 25 % des viols étaient commis par plusieurs hommes ; 82 % sont totalement ou pratiquement préparés à l'avance ; 97 % des viols de groupe sont prémédités.

Portrait-robot du violeur, fourni par Yves Lacampagne (*Le Viol*) :

> « Agé de vingt-trois à trente-cinq ans, l'homme moyen, souvent célibataire, nanti d'un casier judiciaire et issu de classe socio-économique basse. Intelligence au-dessous de la moyenne. Souvent alcoolique chronique. »

Les études de l'équipe du docteur Abel ont permis de déterminer si un garçon de douze à treize ans a des prédispositions à devenir un déviant sexuel, d'où un traitement préventif.

Le traitement le plus longtemps usité aux États-Unis fut la castration. Au Danemark ce traitement est encore utilisé à la demande du violeur. Ses testicules sont enlevés et remplacés par des prothèses.

Le désir d'être violée est caché et comme latent dans le subconscient des femmes qui retrouvent au-delà de l'espace et du temps le supplice oublié des femmes primitives aux saisons du rut. Cette marée terrifiante sur les lits d'épousailles des

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

cavernes ou des joncs. La femme renversée parmi les cadavres de ses fils ou de ses compagnons, livrée à la force débridée des grands mâles au cours des longues errances des hordes, aux lunaisons de solstice.

Dans le code Hammourabi, le coupable du viol d'une fille vierge est exécuté. Dans la loi de Moïse, les justiciers lapident les complices de l'adultère. Sous le règne d'Æthelstan au Xe siècle, un violeur de vierges est pendu. Guillaume le Conquérant adoucit — si on peut dire — la peine : on coupe les testicules et on crève les yeux du violeur. Dans l'Angleterre du XIe siècle, la mort par écartèlement est réservée aux violeurs qui s'attaquent aux jeunes filles de la classe bourgeoise. Jusqu'à la fin du XVIIe siècle, le viol est défini : connaissance charnelle d'une femme contre sa volonté et punissable de mort. Au Canada, jusqu'à ces dernières décennies, la peine prévue est soit la mort, soit l'emprisonnement à perpétuité précédé du fouet.

Le viol réel des petites filles est plus fréquent que celui des femmes adultes. Et dans les viols d'enfants, il faut distinguer le crime sadique du viol de superstition, celui des petites filles violées par des hommes qui croient que le coït avec une vierge guérit des maladies vénériennes chroniques, telles que la goutte militaire.

Aux États-Unis, cette croyance est fréquente chez les Italiens, les Chinois et les Noirs. W. Travis Gibbs, médecin inspecteur de la société new-yorkaise de sauvegarde de l'enfance, a examiné 900 fillettes violées : 13 % d'entre elles avaient une maladie vénérienne ; il reconnaît, d'ailleurs, qu'une forte proportion des filles de douze à seize ans étaient des victimes consentantes. La doctoresse Flora Pollack, attachée au dispensaire de l'hôpital John Hopkins, estimait qu'à Baltimore, il y avait 800 à 1 000 enfants de un an à quinze ans qui étaient infectés annuellement. La majorité d'entre eux avaient autour de six ans [1].

L'homme peut-il être violé ?

Le viol sadique peut être associé à d'autres perversions, voyeurisme et scoprophilie.

> « Un homme âgé de trente-sept ans et son épouse, étaient accusés de viol devant la cour de justice de Straubing.

1. Statistiques Travis Gibbs et Flora Pollack.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Dans leur chambre à coucher, l'homme avait violé une jeune fille qui avait coutume de leur rendre visite, et sa femme, complice, l'avait assisté en immobilisant les bras de la victime. Le couple devait avouer qu'il pratiquait régulièrement cette technique, ce qui lui permettait de mieux faire l'amour "après" [1]. »

Le viol sadique est souvent accompagné de gérontophilie. Wulffen a cité quatre cas de viol commis par des jeunes gens contre des femmes âgées. L'un d'eux concerne le viol d'une femme de quatre-vingt-dix ans qui fut agressée par un ouvrier agricole, faible d'esprit, âgé de vingt-quatre ans. Cet homme avoua que la vue des femmes âgées provoquait chez lui des érections violentes alors que les jeunes filles le laissaient indifférent.

L'homme ne peut guère être violé. Comme dit Giraudoux, un homme peut toujours dire non. Il y a des exceptions à cette règle, comme cette scène extravagante consignée par Ehmer :

« Un jeune ouvrier âgé de vingt-six ans, aux facultés intellectuelles très limitées, membre d'une association de jeunesse catholique, évitait les femmes, et pour cette raison, était ridiculisé et moqué par ses camarades. Avec l'aide de la maîtresse d'un rémouleur ambulant, ses camarades imaginèrent et exécutèrent "une bonne plaisanterie". Sous un prétexte futile on attira le jeune homme dans une écurie où plusieurs jeunes paysans et paysannes, de force, le déshabillèrent, pour l'allonger ensuite sur le ventre de la maîtresse du rémouleur, qui était toute nue et offerte. Une jeune fille particulièrement "entreprenante" saisit le pénis en érection du garçon, l'introduisit dans le vagin de la femme, et tout ce joyeux monde se mit à manœuvrer, en avant, en arrière, les fesses du violé pour le faire parvenir à l'orgasme... »

1. Hirschfeld.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

L'héritage des vampires ou l'orgasme à la morgue

« Tout le monde pue le crime : le journal, la muraille et le visage de l'homme. »

BAUDELAIRE

Le crime sexuel, c'est l'aboutissement naturel du sadisme. Entre celui qui fouette, torture et écorche, et celui qui tue, il n'y a qu'une différence de « degrés ». Le dernier degré de la spirale, l'escalier qui mène au caveau est fréquemment descendu par les obsédés. Le couteau se substitue au phallus, le sang au sperme, le dernier soupir de la victime au râle du plaisir. Cette fusion de la volupté et de la mort, qui trouve son apogée dans le *liebesold* (la mort d'amour) chez les romantiques allemands, et son apothéose dans la dernière nuit d'amour d'Heinrich von Kleist, a ses lettres de noblesse symphoniques dans les cantates de Bach ou le *Tristan* de Wagner. Et Tausk l'amant de Lou Salomé se mutile et se castre avant de se suicider.

L'héritage du vampirisme, du cannibalisme ou de la claustration avec les cadavres, pratiques familières aux hordes d'hominés, connaît des résurgences bestiales jusqu'aux portes du siècle [1].

Ce sont les sœurs de Notre-Dame-de-la-Charité qui punissent les nonnes en les enfermant dans la chambre des morts, sorte de caveaux suintants où on disposait les corps des religieuses et des élèves défuntes dans la nuit humide du souterrain en attendant l'enterrement (1902). C'est la comtesse Nadarsdy, la plus illustre et la plus pieuse des vampires femelles. Elle avait égorgé 600 femmes. Elle les saignait comme des lapins et faisait couler le sang dans sa baignoire. Après quoi elle plongeait nue dans le sang frais pour un bain de jouvence, parce que le sang des vierges, disait-elle, permet de rester

1. En 1928, une fille de vingt ans, Zarial Haliliva, s'échappa du domicile paternel et se mit à fréquenter des réunions sur l'émancipation sexuelle des femmes ; elle y allait sans voile et, sur la plage, portait un costume de bain. Son père et ses frères se constituèrent en tribunal, la condamnèrent à mort et la dépecèrent vivante. C'était en 1928, onze ans après la révolution russe. Son meurtre accentua considérablement le mouvement de politique sexuelle chez les femmes. Son corps fut enlevé à ses parents, exposé à l'Association avec une garde d'honneur de garçons et de filles. Les femmes et les jeunes filles vinrent en foule à l'Association. Ses meurtriers furent exécutés, et l'on dit que depuis lors il n'y eut plus de pères et de frères pour oser prendre de telles mesures contre l'émancipation des femmes et des adolescents (Stern).

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

éternellement jeune. C'est Jack l'Éventreur qui a tué et mutilé des dizaines de femmes et qui n'a jamais été arrêté.

Les éventreurs réapparaissent régulièrement dans les annales judiciaires. Au procès du « Monstre de Londres » en 1790, 30 femmes, qui avaient été taillad ées et mutilées à coups de rasoir et de poignard, ont défilé à la barre de la cour d'assises d'Old Bailey. On peut multiplier les exemples. C'est l'éventreur de Bozen (1829) qui enfonçait dans les vagins son couteau à pain : « C'est mon seul soulagement sur cette terre », devait-il déclarer aux magistrats chargés de l'enquête.

C'est l'éventreur d'Ausgbourg qui avait blessé, lacéré et découpé une cinquantaine de femmes : « Mais j'ai grand soin d'éviter la blessure mortelle, disait-il aux enquêteurs, la vue du sang m'interdit la volupté. »

C'est Victor Adison, le fétichiste nécrophile qui, après avoir violé les cadavres des femmes éventrées, leur coupait la tête et emportait chez lui les trophées de son amour macabre. Sa collection de têtes le trahit. Il y laissa la sienne.

Peter Sudcliffe s'était senti investi d'une mission divine pour éliminer les « putains ». Il a tué ou essayé de tuer une vingtaine de femmes. Parmi elles : des prostituées, des « semi-professionnelles », mais aussi des « putains secrètes » attaquées parce qu'elles avaient la démarche d'une prostituée. A chaque fois qu'un événement comme celui-ci se produit dans le réel, il est immédiatement transformé en récit, non seulement dans la presse à sensation et dans les livres qui le « racontent », mais dans la tête des personnes mêmes qui le vivent. Presque tous les habitants du Yorkshire ont dit avoir eu le sentiment d'être les personnages d'un conte macabre (comme l'indique aussi le surnom attribué à Sudcliffe d'après les descriptions fournies par les victimes manquées : Barbe-Noire).

Le charcutier Grossman avait égorgé douze femmes dans son arrière-boutique et les avait découpées et débitées en saucissons, sa charcuterie n'avait jamais été aussi florissante. Il pesait les rondelles avec un bon sourire : « Bon appétit, Fraulein Meister ! » Plusieurs de ses clients connurent des nausées rétrospectives lors de son procès et traînèrent pendant des années l'arrière-goût de chair humaine du saucisson fumé.

Les fossoyeurs de Naples découvrirent des cadavres dont les têtes avaient été tranchées. On retrouva au terme de l'enquête les cendres pulvérisées et dispersées au vent des nuits sabbatiques. Les crânes avaient été pilés pour servir d'aphrodisiaques aux disciples des rites nécromants.

A la prison de Vinnitsa, un ancien détenu du goulag attend l'exécution de sa sentence. Après dix années passées dans les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

camps, il était devenu impuissant. Il était condamné à mort pour avoir assassiné l'amant de sa femme dont il avait fait cuire le corps et forcé celle-ci à manger quelques morceaux (Stern).

Nous laisserons la conclusion de ce musée des horreurs à Havelock Ellis pour un souvenir qui s'inscrit dans le sillage de ces atrocités et qui en illustre les mécanismes secrets.

> « Une dame de mes amies m'avait demandé de l'accompagner à la morgue où, entre des milliers de cadavres, dont quelques-uns étaient atrocement mutilés, nous découvrîmes son fils, mort d'une balle dans la tête. Dans la salle où l'on procédait à l'identification, une foule très dense, composée en majeure partie de femmes, défilait devant les cadavres exposés, et un surveillant, que je connaissais bien, attira mon attention sur plusieurs jeunes filles qui, depuis quelques jours, se retrouvaient ici dans le défilé des parents des victimes. De toute évidence elles se délectaient au spectacle atroce de ces corps nus des hommes morts. Les organes génitaux de ces hommes : soldats, marins, partisans, spartakistes, civils, étaient déformés et boursouflés par l'apoplexie et la décomposition, et les jeunes filles ne pouvaient détacher leurs yeux de ce spectacle répugnant. Il était évident que la présence de ces jeunes femmes était essentiellement dictée par des facteurs d'ordre sexuel. Leur expression, à la vue de ces corps mutilés, ressemblait à celle que j'avais surprise sur le visage de certaines femmes, à Madrid et à Séville, pendant les courses de taureaux. Il y a quelques années, j'ai assisté à l'exécution publique d'un assassin. Placée à côté de l'épouse d'un procureur qui observait avidement la scène atroce où le pauvre diable criait et se débattait avec le bourreau qui le traînait à l'échafaud, cette femme soupirait, gémissait, comme en extase et au moment précis où le couperet glissa, elle eut une attitude, une réaction qui ressemblait étrangement à l'orgasme. »

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

ÉPILOGUE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

« Tout ce qui s'est fait de grand dans ce monde l'a été au nom d'espérances exagérées. »

Jules VERNE

L'alchimie des surhommes

Il n'est guère de science ou d'art dans l'Histoire des hommes qui n'ait suscité sa manne de baroque et ses marées d'insolite. Au long de vingt-cinq siècles de tâtonnements, la médecine a risqué des hypothèses audacieuses qui ont suscité des espoirs insensés, et qui relèvent aujourd'hui du musée de l'extravagance. Les écrivains se sont fréquemment emparés de ces démarches et leur ont conféré des lettres de noblesse, qui vont de Balzac à Edgar Poe, en passant par Wells et Edmond About ; de *La Peau de Chagrin* à *L'Homme invisible,* de *L'Ile du docteur Moreau* à *L'Homme à l'oreille cassée...*

Dans le domaine de la sexologie, la sorcellerie qui fut longtemps l'auxiliaire et le précurseur de la recherche médicale nous a accoutumés à de troubles trouvailles et à des recettes cocasses, qui ont connu leurs heures de gloire et quelquefois leur saison de réussite. Dans le fatras des grimoires où on déchiffre en vrac l'irrationnel, le fantastique et la fantaisie, s'inscrivent des expériences qui échappent à la logique traditionnelle de la médecine, mais qui ne sont peut-être que des semences enfouies dans le silence de la terre, et qui fleuriront au soleil de la postérité. Les résultats de ces démarches demeurent pour l'instant extrêmement précaires, mais il est toujours imprudent de se gausser d'entreprises dont les chances d'aboutissement apparaissent infimes en regard des connaissances acquises.

Le portrait de l'homme n'est jamais achevé. L'Histoire de l'homme est une évolution en marche. Toutes les expériences qui peuvent faire évoluer notre système sensoriel ou éliminer

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

l'usure organique doivent être encouragées, même si elles nous apparaissent au départ utopiques ou sacrilèges. La greffe des yeux — un vieux rêve devenu visible —, le don des reins — emprunté au langage de l'amour —, la greffe du pancréas et le pacemaker ont déjà infléchi le cours de la médecine traditionnelle. Or nous ne sommes qu'à l'aube des grandes mutations. Les greffes qui commencent à s'implanter ne sont que les balbutiements d'une science à son aurore, le premier silex frotté dans la caverne de Néanderthal, et elles détiennent elles aussi une étincelle qui peut embraser la vie. Avant la fin du siècle cette science des greffes aura fait de tels progrès que nous serons en mesure de créer l'*Homo biologicus,* celui dont nous aurons renouvelé un à un tous les organes. Les implants ne seront plus les fruits du hasard, issus des sacrifices de volontaires, ou de récupération sur des cadavres. Ce seront des organes parfaits, préparés par la cellulothérapie à leur mutation et à leur adaptation à un organisme neuf. L'homme issu de cette alchimie biologique sera doué dans tous les domaines de pouvoirs d'exception. Il aura la force d'un gorille, le cerveau d'un savant, la mémoire d'un ordinateur, la résistance d'un ours polaire, la souplesse d'une anguille et l'éjaculation d'un taureau.

Ces problèmes de transcendance organique n'ont été expérimentés jusqu'ici qu'au niveau de cobayes, souris blanches, rats, têtards et grenouilles. La greffe du proche avenir grandira dans les conditions idéales d'alimentation: acides aminés, extraits hormonaux, vitamines, surveillance du métabolisme, etc. Quand ses organes seront parvenus à maturité, ils seront transplantés sur l'archétype qui deviendra détenteur du meilleur cerveau, du foie parfait, du sexe inusable, etc.

De nombreuses espèces, dites inférieures, se multiplient par voie de segmentation, de bourgeonnage. Ainsi dit Jean Rostand, «la sexualité exprime des propriétés essentielles des matières animées». Rien ne nous interdit de penser que ces processus sont adaptables à l'espèce humaine. Déjà la parthénogénèse, l'éprouvette et la congélation...

De la genèse des monstres au self-service à domicile

En attendant l'avènement des surhommes, nous en sommes déjà à la genèse des monstres par une opération «retour aux sources» qui risque de modifier l'équilibre biologique des races à venir.

J'extrais d'un quotidien de Shanghai, *Weng hue Bao,* un événement considérable qui part des pratiques ancestrales de la

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

zoophilie, pour déboucher sur la génétique d'avant-garde : les savants chinois ont inséminé un chimpanzé femelle avec un sperme humain.

« Il s'agit, a expliqué le docteur Ji Yong Kiang, inventeur de ce processus — et héritier d'Edgar Poe — de créer une race d'hybrides à mi-chemin entre l'homme et le singe, suffisamment intelligents pour assimiler un langage primaire, suffisamment dociles pour accomplir des travaux rudimentaires sous les ordres de dresseurs spécialisés (des maîtres-singes à la façon des maîtres-chiens). On a prévu pour les futurs OS des tâches de manœuvres : port de fardeaux très lourds, halage, poussage de véhicules, surveillance du bétail, etc. Ils seront à la fois chiens de berger, coolies porteurs et tracteurs. Ils seront aussi gardes du corps : les semi-chimpanzés pourront ainsi devenir gorilles à part entière. Ils auront en outre une vocation médicale puisque leur race constituera une sorte de banque vivante des organes. En effet, leur cœur, leur foie, leurs poumons, leurs tissus seront beaucoup mieux adaptés aux greffes chirurgicales que les organes des hommes. »

Le docteur Ji Yong Kiang déplore que son expérience ait été provisoirement interrompue par la Révolution culturelle. Les gardes rouges ont attaqué les savants, saccagé les laboratoires et incendié les cages. La femelle chimpanzé qui avait été fécondée à l'éprouvette est morte en couches, faute de soins appropriés. Et personne n'a eu le loisir, au cœur de ce tourbillon culturel et révolutionnaire, de se pencher sur le fœtus humanoïde.

Le docteur Ji Yong Kiang reprendra prochainement ses travaux. En attendant leurs résultats, qui ouvrent des perspectives nouvelles à la biologie, il faut saluer ce précurseur qui peut renouveler, au-delà des conceptions archaïques de l'amour et de la sociologie, les cadres de la Sécurité sociale et les porteurs de gare, la technique des arts martiaux, le corps des gardiens de prison... Sans préjuger du déminage et du gaulage des noix vertes.

Vers 1930, le docteur Ji Yong Kiang avait eu un précurseur, dont l'expérience, demeurée sans lendemain, avait fait l'objet d'une chronique de La Fouchardière.

> « Le docteur Ivanoff a emmené comme sujets six hommes choisis parmi ceux qui sont restés "le plus près de la nature", c'est-à-dire le plus près de l'animal : il a emmené en même temps douze guenons de grandes familles (nous voulons dire de la famille des gorilles et de celle des chimpanzés). Depuis plusieurs mois les hommes et les

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

guenons cohabitent en une promiscuité qui peut paraître choquante aux moralistes et aux autres personnes bien élevées...
Le docteur Ivanoff espère qu'un courant de sympathie déterminera des flirts accentués entre les hommes privés de femmes et les guenons séparées de leurs mâles ; que les guenons trouveront les hommes beaux, que les hommes trouveront les guenons désirables ; et le docteur Ivanoff étudiera les résultats de l'expérience, lorsque le ciel (nous proférons sans doute un blasphème) aura béni les unions dont il fut l'animateur, ou, comme on dit au haras, le boute-en-train. »

L'expérience du professeur Ji Yong Kiang représente un pas décisif vers l'avènement des mutants. Elle n'est en effet que l'application clinique des préceptes du docteur Moreau dans son île.

Jean Rostand, qui m'honorait de son amitié, m'a exposé, il y a vingt ans, dans sa petite villa de Ville-d'Avray, entre les tentures fanées, les bibelots anciens et les tailles-douces des académistes, l'idée lumineuse d'un obscur chercheur américain. Je n'avais pas noté le nom de ce visionnaire méconnu, en avance d'une civilisation sur son temps. Appelons-le *Brown,* en hommage au grand pionnier Brown-Séquart. « Les greffes du sexe, m'expliquait Jean Rostand, ne sont encore qu'à leurs prémices. On a déjà greffé sur certains animaux femelles des sexes mâles. Les hermaphrodites ne constituent pas une farce mythologique, mais une réalité biologique. Alors que l'hermaphrodite présente un double sexe atténué, *Brown* cherchait à créer pour son archétype un double sexe "en état de marche". On a déjà procédé à l'implantation de testicules de têtards sur la grenouille femelle. Les testicules sont demeurés en état d'hibernation. Ils n'évoluent pas, ils se survivent. »

Ce fut le postulat de départ de l'expérience *Brown.* Cet apôtre de la condition féminine avait conçu l'idée généreuse de greffer un sexe mâle sur la femme, de façon qu'elle puisse se satisfaire à domicile, sans avoir à quitter son lit. La bénéficiaire de cette greffe aurait à portée de la main un self-service capable de fonctionner à l'heure et au lieu de son choix. L'expérience n'a pas dépassé le stade du laboratoire, celui des testicules de grenouille en hibernation. Le pionnier se heurtait à des difficultés de tous ordres, financières, biologiques, techniques, morales, politiques.

Dans l'état actuel de la science, cette greffe du sexe mâle sur une femelle relève encore de la mythologie. Rien n'interdit

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

de rêver qu'elle passera un jour du bocal à l'industrie. Ce jour-là, l'immense troupeau des frustrées, des ménopausées, des délaissées, des inhibées, des laissées-pour-compte verra fleurir dans son désert un aloès en forme de pénis, pourra caresser à loisir des bulbes et des aiguillons qui ne vivent plus en elles qu'à l'état de souvenir. A tout prendre, l'expérience Brown n'est pas plus insensée que le rêve d'Icare ou la greffe du cœur. La bicyclette volante n'a suscité pendant cinquante ans que sarcasmes et ricanements. Aujourd'hui elle vole.

Tendresse et culture

> *« Sans l'érotisme et les libertins notre culture deviendrait ce que Staline, Hitler et Mao ont tenté d'imposer. Elle serait structure adaptée à la production matérielle et à la procréation socialiste. »*
>
> Denis de ROUGEMONT

« Perversité est un mot qui devrait être supprimé. Il est bon pour les obscurantistes et les démagogues. Il pue la superstition, et de plus c'est un mot injurieux. D'après Kinsey, ce mot est employé de différentes manières, selon les milieux sociaux. C'est le contexte social qui catalogue les perversités, soit comme des phénomènes pathologiques, soit comme des variantes biologiques normales. D'un point de vue purement scientifique, on doit se contenter de constater que certains comportements sexuels sont plus ou moins rares, suivant qu'ils s'opposent aux conventions et aux lois dans une société ou dans une autre. Les déviations[1] sexuelles n'ont pas profité de la libération sexuelle. Celui qui naît dans un pays chrétien avec un instinct sexuel pervers n'a vraiment pas de chance »,

dit le psychiatre suédois Ullestram.

La « normalité » ne concerne plus guère que les ilotes, les simples ou les attardés mentaux. Qu'est-ce que *la norme* ? Un coït réduit au triptyque : érection, pénétration, éjaculation.

1. La nomenclature des déviations fétichistes est difficile : « Toutes les parties du corps, tout vêtement peuvent devenir érogènes pourvu que la disposition psychique y trouve une occasion d'investissement. » La déviation sexuelle est donc, sous ses « formes mineures », *normale*. Ullestram, faisant référence à la sociologie sexuelle de Kinsey, nous propose une « tolérance, aidée par la création de cliniques, permettant aux minoritaires sexuels de satisfaire sans peur et sans culpabilité leurs goûts particuliers ».

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Le seul rite de la courtisation implique l'intervention de l'imagination, de la parole, de la représentation, de la participation du mental, représentation qui implique déjà l'entrée en jeu des fantasmes, des suggestions et des hyperboles étrangères au trièdre bestial. C'est-à-dire le seuil de l'érotisme. Or, dit Stekel, « il n'y a pas de normalité sexuelle, mais une sexualité adéquate à chaque individu ».

« La normalité » érigée en idéal est une psychose composée [1].

Les chemins de la liberté

« Dans le rapprochement entre deux corps heureux, la société est toujours en tiers. »

Jean ROSTAND

Les temps sont venus de substituer à la tyrannie répressive du droit canon l'autorité tutélaire de la médecine spécialisée. Le plan du professeur Ullestram apparaît déjà comme un film annonce. Deux courants puissants s'y mêlent pour irriguer de leur force marémotrice l'estuaire du proche avenir : le courant médical, ses systèmes de dépistage, ses thérapeutiques de prévention, ses moyens colossaux de détection et de guérison ; le courant « social », sa volonté humanitaire, ses organismes et ses prospecteurs, qui organisent les secours aux déshérités.

Partis de rives éloignées, ces courants convergent vers le même océan. Les nouvelles orientations pénales, les récentes dispositions de justice peuvent être facilement transposées dans le domaine de la déviation sexuelle. Une éthique généreuse qui proclame : « plus de délinquants, plus de répression, plus d'univers carcéral, plus de réprouvés » débouche sur une éthique humanitaire que résume le postulat : essayer de comprendre et de guérir.

On peut toujours comprendre, et si on ne peut pas guérir, il faut composer avec le « mal [2] ».

C'est dans ces perspectives que nous avons vu se créer les syndicats d'homosexuels, qui ont aujourd'hui droit de cité et pignon sur rue, qui nous adressent leurs délégués, leurs comités d'entreprise, leur radio privée, et qui défilent avec leurs banderoles peintes des sigles de leur groupement dans des meetings politiques ou socioculturels. Cet avènement est consi-

1. *Revue française de psychanalyse.*
2. Le mal aux yeux des sociétés chrétiennes, c'est l'ani-mal et l'anor-mal.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

dérable parce qu'il porte en soi une question clef : est-ce que la société peut se montrer tolérante avec une forme de déviation sexuelle, et intolérante avec les autres ?

Il est raisonnable d'imaginer qu'aux portes de l'an 2000 une table ronde réunira les sexologues, les représentants de la police des mœurs, de la Sécurité sociale et des divers ministères, notamment la Santé, l'Intérieur et la Justice. Résumons l'objet de leur débat. Si l'État peut et doit apporter une aide efficace et continue aux malades mentaux, aux délinquants, aux vieillards, aux handicapés et aux grands blessés, peut-il décemment persister dans ce comportement de ségrégation, inexplicable en regard du progrès social, et incompatible avec la Charte de la nation ? Non, mille fois non.

Si on admet les principes de réinsertion sociale des gangsters, et de la couverture sociale de la pédérastie, il n'est pas concevable qu'on puisse continuer à persécuter d'innocents piqueurs de fesses ou les derniers obsédés de la nécrophilie, qui n'occasionnent que des préjudices mineurs à l'ordre social.

Un meurtrier tue un vivant. Un nécrophile aime une... morte. Une solution de transition pourrait se situer dans un premier temps par la construction d'une sorte de phalanstère de la santé sexuelle où les zoophiles pourraient venir rendre visite les jours ouvrables, le soir ou le dimanche, aux génisses et aux juments, comme naguère leurs grands-pères aux catins des bobinards.

Le bâtiment pourrait comporter de vastes corridors où déambuleraient des dames grassement structurées et grassement rétribuées, et qui pourraient prêter leurs flancs aux piquistes en goguette sans tirer la sonnette d'alarme. Des blanchisseries spécialisées pour fétichistes auraient pour mission de maintenir le linge de corps dans son contexte intime. Les coupons de soie seraient alignés dans les armoires pour stimuler la cohorte des cleptolagnistes. Sans préjuger de salons avec kinoscopes de tableaux vivants pour les scopophiles. Et des fragments de films de pionniers comme le chef-d'œuvre de Pasolini, dont le thème central est l'amour physique d'un fils de famille pour la truie du fermier.

Ainsi des quartiers réservés, animés par des sexologues humanistes, dotés d'installations spécifiques, d'un personnel spécialisé, et assurés d'une clientèle abondante, pourraient être construits aux portes des cités ou des grosses bourgades.

Au lieu de démarquer des Van Dongen de night-club, les fresques murales seraient empruntées aux mystères d'Éleusis pour les accouplements avec les boucs, et au musée de Naples

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

pour les peintures de femmes chevauchées par des cerfs ou des taureaux. Ce qui tendrait à rassurer les visiteurs en leur montrant que leur passion plus que millénaire a déjà reçu ses lettres de noblesse, au moins dans les arts plastiques. Les déshérités de la perversion sexuelle connaîtraient enfin à la face de la société, et grâce à son aide, leur intégration sociale et politique.

Encore une fois, il n'y a pas de raisons de donner un statut préférentiel aux seuls homosexuels : les autres aussi ont le droit de jouir à leur façon.

A la lumière de ces mutations généreuses, et dans le sillage du professeur Ullestram, on pourrait raisonnablement prévoir pour la fin du siècle l'avènement de ces cliniques dont il faudrait oublier l'origine médicale et qu'on baptiserait : *Tendresse et culture,* et qui seraient prises en charge par le ministère de la Solidarité nationale et celui de la Communication. Une formation professionnelle orienterait les fétichistes vers le repassage, les piquistes vers les travaux d'aiguille, les zoophiles vers l'élevage industriel, les voyeurs vers l'audiovisuel, etc. Mais d'ici vingt ans les bouleversements de la science, les métamorphoses de la société, les convulsions de la planète, les mutations et les affrontements auront probablement changé les données actuelles du problème.

« L'amour est à réinventer »

Les débordements de la vie sexuelle, l'expansion des déviations et la prolifération des maladies vénériennes conduisent les savants à organiser la défense de l'espèce. Déjà l'insémination artificielle réalise la synthèse entre le geste d'amour et l'ensemencement, entre la juxtaposition des corps et la mise en contact des gamètes. Un enfant n'est plus, selon le beau vers de Novalis, « un amour devenu visible », c'est un bébé éprouvette.

La mise en conserve de la semence grâce à la technique de congélation en milieu glycériné permet de faire enfanter un homme des années et même des siècles après sa mort.

Déjà la greffe des ovules et des œufs peut permettre à des femmes de se louer pour enfanter.

> « Demain on réalisera à volonté le fonctionnement de l'embryon, le butinage humain, le marcottage, la viviparité totale ou partielle par l'électrogenèse en bocal. On produira des humains qui seront deux fois fils de leur mère et

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

une seule fois fils de leur père... Mais on voudrait être sûr que l'homme pourra toujours s'accepter, se supporter dans les nouvelles figures qu'il se donne. On voudrait être sûr qu'il pourra s'adapter à tout ce qu'il ajoute, et que ses inventions ne finiront pas par offenser la sensibilité naturelle de l'espèce. [1] »

C'est à ce prix que l'homme, débarrassé de la « galère de la morale chrétienne [2] », finira par aborder selon le mot d'André Breton « un monde où il ne saurait plus être question de mal, de chute ou de péché ».

Et si nous devions donner une moralité à notre mosaïque, nous l'emprunterions à Arthur Rimbaud : « L'amour est à réinventer. »

1. Jean Rostand.
2. Paul Éluard.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Bibliographie

ABÉLARD, *Correspondance*
AMIEL, *Fragments du journal intime*
ANCILLON, *Traité des eunuques*
Anthologie de la poésie érotique, 1770
ARAGON, Louis, *Œuvres poétiques*
ARISTOPHANE, *Théâtre*
ATKINS, John, *Le Sexe dans la littérature,* Buchet-Chastel
AUGUSTIN, saint, *Confessions*

BACKER, de, *Le Rêve et la sexualité,* La Table Ronde
BALZAC, Honoré de, *Grandeur et misère des courtisanes*
— *Physiologie du mariage*
BARLEY, Derek, *The man's woman relations in the christian thought,* Londres, 1955
BATAILLE, Georges, *L'Érotisme,* Éditions de Minuit
BEAUVOIR, Simone de, *Le Deuxième Sexe,* Gallimard
BELIN, Raymond, *Le Jardin d'Odile* (inédit)
BENZONI, Juliette, *Dans le lit des rois,* Plon
BIENVILLE, *La Nymphomanie ou traité de la fureur utérine*
BLOCH, Iwan, *History of English moral,* Londres, 1934
BOCCACE, *Décaméron*
BOGIN, Mad, *Femmes troubadours,* Denoël
BOILEAU, abbé Jacques, *De l'Abus des nudités de gorge,* Bruxelles, 1675
BOURDIER, F., *Préhistoire de France,* Flammarion
BOURIN, Jeanne, *Très sage Héloïse,* La Table Ronde
BRANTÔME, *Les Dames galantes*
BRÉMOND, Pierre-Marie, *Psychologie du plaisir amoureux*
BROWN-MILLER, *Le Viol,* Éditions Stock

CABANÈS, Dr, *Le Sixième Sens,* Éditions Le François
CALVIN, *De l'institution chrétienne*
CAMUS, Albert, *Actuelles; L'Homme révolté,* Gallimard

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

CAPELLANUS, Andréas, *De l'amour*
CASANOVA, *Mémoires*
CASTELNAU, *La Belle Époque*
CASTIGLIONE, *Le Livre des courtisanes*
CHATEAUBRIAND, François-René de, *Vie de Rancé*
CHEVERNY, Julien, *Sexologie de l'Occident,* Hachette
CHODERLOS DE LACLOS, *De l'éducation des femmes*
COCTEAU, Jean, *Plain-chant; La Difficulté d'être,* Gallimard
COSTER et WILLY, *Encyclopédie des connaissances sexuelles,* Office de centralisation d'ouvrages
COTTRIAU, J., *Les Thérapies comportementales*
CROWLEY, Alex, *Further studies of savages and sex,* Londres, 1931

DALI, Salvador, *Le Surréalisme au sein de la révolution* (Manifeste)
DANIEL-ROPS, *Jésus en son temps*
DARMON, Pierre, *Le Tribunal de l'impuissance*
— *Mythologie de la femme,* Éditions de Minuit
DARWIN, *L'Évolution de l'Homme et la sélection sexuelle*
DELANEY, *History of menstruation,* New York
DELEUZE, Gilles, *Sacher-Masoch,* Éditions de Minuit
DORST, Jean (de l'Institut), *La Force du vivant*
DUVAL, P.M., *Traité des Hermaphrodites,* Paris, 1612
— *Les Sources de l'Histoire de France, des origines à la fin du XV^e siècle,* Paris, Picard

ELLEINSTEIN, Jean, *Vie de Karl Marx,* Fayard
ELLIS, Albert, Dr, *L'Encyclopédie du bonheur sexuel,* New York, 1961
— *Les Nymphomanes,* Buchet/Chastel
ELLIS, Havelock, *Œuvres complètes,* 10 volumes, Le Livre précieux
EON, chevalier d', *Mémoires*

FERNANDEZ, Dominique, *Porporino,* Grasset
FLANDRIN, *Les Amours paysannes,* Gallimard
FOLLMAN, Michel, Dr, *Les Impuissants de génie,* Debresse
FREUD, *Introduction à la psychanalyse,* Gallimard
FRIEDMANN, Dr, *Les Fantaisies sexuelles des animaux,* Hachette

GANZO, Robert, *La Vénus de Lespugne,* Gallimard
GARCIA LORCA, Federico, *Le Romancero gitan,* Seghers
GARY, Romain, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable,* Gallimard
GASPARRI, cardinal de, *De tractatus matrimonio,* Rome, 1904
GOULAINE, Jean, *La France d'avant la France,* Hachette
GOURMONT, Remy de, *Physique de l'Amour,* Paris, 1904
GRAMSCI, A., *La Question sexuelle* (Œuvres choisies)
GRIGORENKO, général, *Mémoires,* Presses de la Renaissance

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

HÉRODOTE
HESNARD, Dr, *Morale sans péché,* PUF
HIRSCHFELD MAGNUS, *Anomalies et perversions,* Office de centralisation des ouvrages
HITE, Shere, *Rapport Hite,* Robert Laffont
HUSTON, Nancy, *Mosaïque de la pornographie,* Buchet-Chastel

Imitation de Jésus-Christ

JEAN, saint, *Épîtres*
JEAN CHRYSOSTOME, saint
JOUHANDEAU, Marcel, *L'Abjection,* Gallimard
JUVÉNAL, *Satires*

KALEBY, Omar, *Poèmes*
KINSEY, *Rapport Kinsey,* New York, 1954
KRAFFT-EBING, *Psychopatologia sexualis,* Vienne, 1886

LAMONTAGNE, Yves, *Le Viol,* Maloine
LAPLACE, *Théorie des Satellites*
LA TOUR, chevalier de, *Mémoires*
LÉAUTAUD, Paul, *Le Petit Ami,* Mercure de France
LEDERMAN, *La Peur des femmes,* Payot
LE NAIN, abbé, *Vie de Rancé*
LEVINGSTONE, *A history of sexual costums,* Londres, 1958
LOMBARD, père, *Le Livre des Sentences*
LOUŸS, Pierre, *Aphrodite*
— *Les Chansons de Bilitis,* Paris, 1896
LUCRÈCE, *De natura rerum*

MALINOWSKI, Bradislas, *Sexual live of savages,* Londres
MALRAUX, André, *Préface à l'Amant de Lady Chatterley*
MARGUERITE DE NAVARRE, *Heptaméron*
MARGUERITTE, *Les Secrets de l'intimité sexuelle,* Hachette
MAUROIS, André, *Olympio*
— *Histoire des États-Unis,* Albin Michel
MICHELET, *De l'amour*
— *La Sorcière*
MILLET, K., *Sexual politics,* New York, Doubleday
MIRBEAU, Octave, *Le Jardin des supplices*
MONTAIGNE, *Essais*

NEFJ ZUI, cheik, *Le Jardin parfumé*
NELLI, René, *L'Érotique des Troubadours,* Privat 1963
— *Les Cathares,* Delphes
NIDER, Johan, *Fornicarius*
NIETSZCHE, *Zarathoustra*
— *Humain trop humain*
— *L'Antéchrist,* Mercure de France

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

O COSTA, Mario, *Coccinelle* (cité par J.-J. Pauvert, *Anthologie*)
OVIDE, *L'Art d'aimer*

PAUL, saint, *Épîtres*
PAUVERT, Jean-Jacques, *Anthologie historique de mes lectures érotiques,* vol. I, Simoen ; vol. II, Ramsay ; vol III, Garnier.
PÉGUY, *Eve,* Gallimard
La Préhistoire française ; Les Civilisations néolithiques et protohistoriques de France, CNRS
PRÉVOST, abbé, *Manon Lescaut*
PROCOPE, *Mémoires*
PROUTEAU, Gilbert, *Sept morts d'amour,* Hachette
— *Amitié Story,* Plon
PRZYBINSKI, *La Grande Déesse,* Payot

RAIS, Gilles de, *Minutes du procès*
RESTIF DE LA BRETONNE, *Le Pornographe*
— *L'Anti-Justine*
— *Monsieur Nicolas*
RIMBAUD, Arthur, *Les Stupra. Correspondance Rimbaud-Verlaine,* Gallimard, La Pléiade
RIVAL, Ned, *Restif de la Bretonne,* Payot
ROSTAND, Jean, *Peut-on modifier l'homme,* Gallimard
— *Genèse de la Vie,* Hachette
— *Le Bestiaire d'amour,* Robert Laffont
— *L'Homme,* Gallimard
ROUGEMONT, Denis de, *L'Amour et l'Occident,* Paris, 1952
ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*

SACHER-MASOCH, *La Vénus aux fourrures*
SADE, *Justine*
— *Les Cent Vingt Journées de Sodome*
— *Juliette*
SANCHEZ, père, *De matrimonio*
SAVILLE MUZZEY, Paul, *Histoire des États-Unis d'Amérique*
SCOTT, Valérie, *La Femme de remplacement,* Buchet-Chastel
SHARNELL, Thomas, *Le Virtuose*
SIMON, *Rapport Simon*
SOLOVIEV, *Le Sens de l'amour,* Montaigne
— *Le Sexisme collectif,* Le Seuil
STENDHAL, *De l'amour*
STERN, Mikkael, *La Vie sexuelle en URSS,* Albin Michel
STORR, *Les Déviations sexuelles,* Laffont, 1970
SUÉTONE, *Vies des douze Césars*

TAGEREAU, Vincent, *Discours de l'impuissance de l'homme*
TALLEMANT DES RÉAUX, *Historiettes*
TANNAHILL, Ray, *Histoire de la sexualité,* Robert Laffont
TEILHARD DE CHARDIN, *Le Phénomène humain*
TERTULLIEN, *Contre les hérétiques*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

VALÉRY, Paul, *Charmes,* Gallimard
VALINIEFF, Pierre, *Le Couple et ses caresses,* Balland
VALY, Ayana, *Kama-sutra*
VAN DE VELDE, *Le Mariage parfait*
VAN GULIK, *Sexual Life in Ancient China*

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Remerciements

L'auteur et l'éditeur expriment leur gratitude aux docteurs Henri BILLARD (Paris), René CHARRY (Paris), Maurice GAVEL (Angoulême), Maurice JORDA (Perpignan), Jean LAURENTIN (Cholet), Paul MARTIN (Lausanne), Albert SORIN (Nantes), qui ont aidé et orienté les recherches bibliographiques de cet ouvrage.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Table

Préface du docteur Waynberg 7

Introduction 15

I. LES FONTAINES DU PÉCHÉ 27

1. De l'homme 29

Un jour, un homme... 30
La nature est un orgasme infini 31
L'éveil : l'amour 32

2. L'âge d'or 40

Des premières sociétés 40
Des Hébreux 43
De la Grèce 45
De Rome 49

3. Du Christ 52

4. De l'Église 56

Au nom du Christ-Roi 57
La naissance du péché 58
Le divin amant 59
L'ordre chrétien 60
La femme et le péché 62
Et Manès vint... 64

5. Des révoltés 66

Héloïse et Abélard ou le péché contre l'esprit 66
Le défi cathare 70
Les voies de la Réforme 71
La tentation de Gilles 73

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

6. Sade 76
Les prémices de l'œuvre 76
« Avec Sade commencent l'histoire et la tragédie contemporaines » 77
L'entrée en religion 79
La Vierge et son tabernacle 81
Des meubles des religieuses aux mutations des bénédictins 81
La morale de la nature 82

II. LES VENELLES DE L'HISTOIRE 87
Introduction 89
Du servage considéré comme condition impropre à l'amour 89
Les prémices de la lutte des classes 91
Les civilisations du plaisir 93
L'aube des révolutions sexuelles 95
1. Des eunuques 99
Le couteau de Sémiramis et les crémasters de Combalbus 99
Ceux qui se font eunuques pour le royaume des cieux 101
De l'emploi amoureux des eunuques ou la pilule à l'état de nature 103
De l'autocastration aux sopranos du pape 104
Le harem 106
2. Des hermaphrodites 107
Le philtre des dieux et la main du diable 107
L'affaire Marin Le Marcis 108
L'affaire Grandjean 110
Le double sexe olympique 112
3. Des impuissants 113
Du mariage de la Vierge 114
Le Congrès 117
De la disparité des dimensions intimes 117
Le lit de justice 118
4. Des singularités 122
Déflorage au doigt et hymen artificiel 123
Des croyances et superstitions sexuelles selon les latitudes 125
De la menstruation masculine aux mutilations rituelles 127
Des records de longévité, de précocité et de fécondité 128

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

5. Du clergé 131
Du péché et des rédemptions 131
La semence du démon 133
Phallus artificiel et nudité profane 134
Le diable et la chair 136
Des litanies du Père Sanchez aux tentations du Vatican 140
Aux sources de la Trappe 142
Des possédées 144
Le martyre des trappistines 146
Les pariades du Saint-Esprit 147
Perspectives et réalités 148

6. Des rois et des reines 151
La nuit des rois 151
Les noces de Suse 152
Une vierge pour Auguste 152
Julie ou l'inassouvie 153
Les reines vierges 154
Théodora ou le festin des oies 155
L'arrêt du cœur 156
La reine empalée 157
Les noueurs d'aiguillette de Philippe Auguste 158
Naissance de Don Juan 159
L'amour à l'espagnole 160
La Messaline de l'Angola 161
De la prostate de Louis XV au vestibule de Marie-Thérèse 161

7. Des prostituées 163
De la prostitution : origines et métamorphoses 163
Les nuits romaines 165
Le denier du culte 167
Les filles de La Rochelle 169
Les demi-mondaines 171
L'avenir du métier 174

8. De l'Angleterre 177
« Le fouet, cher aux culs britanniques... » 177
Grandeur, pudeur, syphilis et capotes anglaises 181
De Charles Fourier à Karl Marx 183

9. De l'archipel 186
« Prolétaires de tous les pays, pardonnez-moi » 187
Le goulag sexuel 189
La faillite des interdits 193
Le juste milieu ou comment sauver le plan quinquennal 195

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

10. De l'Amérique 198
Les fonts baptismaux 199
Puritains et libertins 200
Genèse du vice 203
La répression 205
Le Rapport Kinsey 207
Pratiques immorales 211
La « chère vieille maman » 213
Le Diable et le bon Dieu 215

III. LES BRANLE-BAS DE LA CRÉATION 219
Introduction 221
1. Des onanistes 223
La légende d'Onan 223
Une pratique universelle 224
Les dangers de la servitude 227
Rousseau, Sainte-Beuve et Tchaïkovski 228
2. Des fantaisies et raffinements de l'onanisme 231
Des auxiliateurs 231
Du narcissisme 233
De la silvophilie 236
3. Des tribades 238
La corde et le bûcher 240
L'annonciation de Schurig 242
De Mytilène à Beverly Hills 243
4. Des invertis 246
Un rite millénaire 247
De Léonard à Rimbaud 248
Aux sources de l'inversion 252
Sondages et statistiques 254
Morceaux choisis 257
Le temps de la tolérance 259
5. Des babilans 260
La peur des femmes 260
Amiel 261
Stendhal 262
Vigny 263
Eugène Delacroix 263
George Sand 264
Kierkegaard 265
Kafka 266
6. Des poètes et des muses 269
L'œuvre au noir 269
Du Moyen Age au siècle des Lumières 270

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

De Jules Verne à François Coppée 274
La chanson du sexe 277
Les baroques 278
Les classiques 278

IV. L'IMPUISSANCE DEVANT LE DÉSIR 283
1. Ébauche d'un serpent 285
2. la Légende et l'Histoire 288
3. De impotentia caecundi 292
4. De la vérole 297
5. Trois fiches et un vaudeville 300
6. Au nom du Père 305
7. Du troisième âge ou la castration sociale 310
8. Un cœur sous une soutane 316
9. Des philtres d'amour 319
Des recettes de jadis... 319
...aux techniques de pointe 320
De l'aphrodisiaque métaphysique 321
10. Des greffes 323
11. Des gadgets aux prothèses 328
La foire aux idées 328
Des prothèses insolites 330
12. Parfums, hypnose et sunamites 333
Des parfums subtils 333
De l'utilité de l'hypnose 334
Les partenaires sexuelles 335

V. LES FRUITS DE LA PASSION 339
Introduction 341
1. L'inceste 344
Naissance d'un tabou 344
L'inceste dans l'Histoire 345
L'inceste littéraire 347
L'inceste violateur 350
2. Le martyre des muqueuses 352
De l'excision 352
Un héritage millénaire 353
Primauté du social sur le naturel 355

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

3. Des hybrides 356
Présentation des hybrides : de l'androgyne au travelo 356
Le secret du chevalier d'Éon 358
Les confidences d'un castrat 359
Transsexualisme et greffe du sexe 362
« Est-ce que les Éons se cachent pour mourir ? » 363

4. De l'exhibitionnisme 365
Le choix d'une église 368
De Rousseau à Mauriac 369
L'orgasme par téléphone 370

5. De l'ondinisme 372
Sources divines et usages diaboliques de l'urine 372
De l'onanisme urinaire 374
De l'érotisme urétral 375

6. Des fétichistes 378
De l'amulette à la jarretelle 378
Les chaussons et les nattes 379
Des transferts : lingerie, nez, barbe, pubis 382
La cleptolagnie 384

7. Du masochisme 386
Souvenirs d'enfance 386
L'apprentissage du fouet 387
Les grands précurseurs 388
Contrat d'esclave 390
L'argent du ménage 391
Le masochisme zoonymique 393
Sade et Masoch 394

8. Des zoophiles 396
« Tu ne feras pas l'acte de chair avec les bêtes » 396
De l'amour avec les mulets, les chiens et les singes. 398
Récession des caresses animales 399
Le *penis captivus* ou l'homme à la génisse 402

9. De la scopophilie 406
L'amour des autres 406
Les urinoirs de l'entracte 407
Portrait d'un scopophile 408
Tradition chinoise et triolisme américain 409

10. Des nécrophiles 412
De la volupté et de la mort 412
Autopsie des trousseurs de cadavres 415
Morte vierge et enterrée femme 417

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

11. Le crime sexuel 421
Le deuxième homme dans l'alcôve 421
Un couple parle 423
Du viol 425
L'homme peut-il être violé ? 426
L'héritage des vampires ou l'orgasme à la morgue ... 428

Épilogue 431
L'alchimie des surhommes 433
De la genèse des monstres au self-service à domicile 434
Tendresse et culture 437
Les chemins de la liberté 438
« L'amour est à réinventer » 440

Bibliographie 443

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

DU MÊME AUTEUR

Rythme du stade (poèmes), Ed. Lugdunum, 1942, Prix de littérature sportive.

La Part du vent (poèmes), Ed. Ariane, 1945, Prix Gérard de Nerval.

Hilda, Ed. Défense de la France, 1948, Prix de littérature internationale.

Léo Lagrange, Ed. Défense de la France, 1948.

La Peur des femmes, Ed. Grasset, 1960, Prix Sainte-Beuve.

Le Sexe des anges, Ed. Grasset, 1961.

Les dieux meurent le matin, Ed. Grasset, 1962.

Tout est dans la fin, Ed. Robert Laffont, 1971, rééd. aux Ed. Albin Michel en 1985 sous le titre *Les Orgues de l'enfer.*

Jules Verne, Ed. Stock, 1979, Grand Prix de littérature de la ville de Bordeaux.

Le Dernier Défi de Georges Clemenceau, Ed. France-Empire, 1979, Grand Prix Thyde Monnier de la Société des Gens de lettres.

Sept morts d'amour, Hachette, 1980.

Couleur de Vendée (poèmes), Ed. du Cercle d'Or, 1981.

Le monde a pris le large à partir de Paris, en collaboration avec Thierry Maulnier, Ed. France-Empire, 1982.

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

La composition et l'impression de cet ouvrage
ont été réalisées
par l'Imprimerie Chirat, 42540 Saint-Just-la-Pendue

Achevé d'imprimer en mars 1984
N° d'impression 6704
N° d'éditeur 8352
Dépôt légal mars 1984

IMPRIMÉ EN FRANCE

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Voici la première encyclopédie de l'humanisme sexuel, un livre différent, à l'opposé de ces rapports statistiques si célèbres que personne ne les lit jamais. Gilbert Prouteau, lui, a pris l'Histoire à sa source. Il a longuement fouillé les grimoires et les parchemins, les annales et les pénitentiels, les fiches cliniques et les archives de la médecine. Et il a restitué une mosaïque diabolique : l'Histoire de l'Homme à partir de l'Histoire du Sexe, puisque aussi bien : « le sexe est la matrice de l'Histoire ». Que de drames devenus légendaires, dont nous ne connaissons que les apparences et le dénouement, ont eu le sexe comme mobile et ressort ! Les prostituées et les criminels, les rois et les reines, les bourreaux et les impuissants, les hauts dignitaires de l'Eglise, les invertis et les hermaphrodites, les incestueux, les grands seigneurs et les bougres : ce sont les licornes, les mandragores et les points de croix de cette fabuleuse tapisserie. Elle montre avec talent comment la sexualité sous-tend et infléchit le cours de l'Histoire, aujourd'hui comme hier.

Avec **Les Miroirs de la perversité,** l'auteur du fameux **Sexe des anges** ouvre un dossier capital qui se dévore comme un roman.

9 782226 019929

ISBN 2-226-01992-8

Atelier
Michel Méline

90,00 F TTC

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert